ERIN LIEBT

LE CORBILLARD ROSE

Ce roman contient quelques pages décrivant des actes sexuels.

Il semble que cela puisse choquer certaines personnes.

En conséquence :

Texte à réserver strictement à des lecteurs majeurs et avertis

Auteur contemporain.

Ce texte a été déposé. Il est la propriété de son auteur.

Sa diffusion gratuite sous sa forme actuelle de PDF est seule autorisée.

Texte protégé en vertu des articles L111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle, loi du 1er juillet 1992.

En vertu de l'article L122-4 du Code de la propriété intellectuelle : « Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

(Extrait du *Code de la propriété intellectuelle*, Dernière modification du texte le 22 décembre 2014 - Document généré le 15 janvier 2015 - Copyright (C) 2007-2008 Legifrance)

Pour contacter l'auteur : http://erin-liebt.com

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Couverture : © A.P., 2015. Tous droits réservés.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

AVIS AUX LECTEURS SUR LISEUSE

La mise en page parfois chamboulée de ce texte n'est pas respectée à l'agrandissement. Désolée pour cet inconvénient technique.

DU MÊME AUTEUR :

►LE CORBILLARD ROSE, *roman, 2008.*

ESMERALDA OU L'ŒUVRE AU NOIR, *essai, 2011.*

PHILTRES, ENCHANTEMENTS ET SORTILÈGES, *roman, 2013.*

SHEELA–NA–GIG, *roman érotique, 2014.*

CONTES ÉROTICO–CRÉPUSCULAIRES, *nouvelles érotiques, 2015.*

JEUX D'ANGE HEUREUX, *roman, 2016.*

E-books à télécharger gratuitement à l'adresse : *http://erin-liebt.com*

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

MISE EN BOUCHE

Céleste conduit un corbillard repeint en rose tendre et, de la fenêtre de son salon, on a une vue imprenable sur le cimetière, car elle est étrangement fascinée par l'habillage extérieur de la mort et ses pompes. Inclination macabre qu'elle partage avec son amie fidèle – encore qu'un peu trop séduisante pour être une véritable amie – Clarisse, formidable bulldozer du sexe à la gouaille tapageuse et équivoque.

Ce goût morbide lui vient-il de toutes ces heures qu'elle a passées, petite fille, à observer les convois mortuaires, ou bien est-ce le symptôme d'un mal de vivre profondément enraciné ?

Il faut dire que sa mère est partie, un jour, sans prévenir, en emmenant sa jumelle. Céleste n'avait pas trois ans. Elles l'ont abandonnée. Elle pense souvent que c'est de sa faute. Peut-être n'est-elle pas *aimable* ? Peut-être porte-t-elle malheur ?

Pour contrer le destin, elle entreprend d'écrire un livre érotique et transforme son appartement en hôtel de passe.

Attention ! *Le Corbillard Rose* est un oignon sous forme de roman :
Il fait pleurer – de rire, souvent ; de chagrin, parfois.
Et il ouvre l'appétit – *tous* les appétits.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

ERIN LIEBT

LE CORBILLARD ROSE

ROMAN

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements ou des lieux serait pure coïncidence.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

L'éternelle recherche de ce que l'on aurait pu être, si les circonstances avaient été autres.
Céleste Dondedieu

Si on a un cul, c'est pour s'en servir. Et pas que pour s'asseoir dessus !
Clarisse Toulemonde

- 1 -

- Le 21 septembre 197-, c'était un mardi, ma mère est partie en emmenant ma jumelle.

« Il faudrait plutôt dire qu'elles ont disparu.

« Qu'elles se sont volatilisées.

« Évaporées.

« Constance et moi, nous avions deux ans et dix mois. Je n'ai aucun souvenir de cette journée ; je ne sais que ce que m'en a raconté ma grand-mère.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Mon père est rentré vers vingt-et-une heures, comme de coutume. Il m'a trouvée seule dans le noir, enfermée à clef dans la chambre d'enfants, dans un état d'hystérie préoccupant, le visage tuméfié. Il semble, qu'en me voyant séparée de ma jumelle, je me sois cogné la tête contre les murs.
« Ses réflexes de médecin ont joué, il m'a administré un calmant avant de m'examiner.
« Comme mes contusions ne paraissaient pas trop inquiétantes, mon père se mit à la recherche d'un message, de la main de sa femme, expliquant cette situation pour le moins étrange.

« Rien.

« Il commença à se ronger d'inquiétude : il craignait que Constance n'ait eu un accident si grave que ma mère, dans son affolement, se soit précipitée aux urgences en m'oubliant. Il appela tous les hôpitaux, les pompiers, la police et même la morgue ; il appela ses parents et les amies de sa femme.

« Rien.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Personne ne savait rien. Rien ne manquait dans l'appartement. Les vêtements de ma sœur et de ma mère paraissaient être au complet, pour autant qu'il puisse en juger. Le sac à main de l'épouse disparue était là, à sa place, sur le guéridon de l'entrée, à côté du téléphone ; il contenait ses papiers, son carnet de chèques et son porte-monnaie. Ses quelques bijoux n'avaient pas bougé de leurs écrins ; la réserve d'argent liquide était intacte dans sa cachette ; sa voiture – une R10 blanche d'occasion – à sa place, dans le garage souterrain.
« C'est la police qui a découvert le trousseau de clefs de ma mère et son alliance. « Dans une enveloppe vierge soigneusement cachetée. Dans la boîte aux lettres.

« Rien ne manquait, n'était-ce Constance.

« Et ma mère.

« Les autorités ne trouvèrent jamais leur trace. Mon père les fit rechercher activement, pendant plus de vingt ans, par des détectives privés.

« Rien.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Selon les conclusions policières, il semblait peu probable qu'elles aient été enlevées par un maniaque ou victimes d'un fou homicide : tout donnait à penser que ma mère était partie de son plein gré.
« L'absence absolue d'indices convainquit les enquêteurs qu'elle avait tué ma sœur dans un moment de folie, avant de se donner la mort, au plus profond d'une cachette quelconque… et que quelque cueilleur de champignons finirait bien par tomber sur leurs restes un jour ou l'autre. »

Anne-Marie & Romain Dondedieu

Ont la joie de vous faire part de la naissance de

Céleste & Constance

Le 2 Novembre 197 ~

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Le 2 novembre 197-, à vingt-trois heures, à la clinique Saint-George - onéreuse clinique sise dans l'onéreux quartier de Cimiez, sur les hauteurs de Nice -, la petite Céleste Dondedieu venait au monde. Exactement dix-sept minutes plus tard, sa sœur jumelle, Constance, pointait le bout de son nez. La naissance comme la grossesse s'étaient bien passées.

L'obstétricien, le bien connu Dr Cabradoro - qui aurait plus tard l'honneur de devenir l'accoucheur attitré de Son Altesse Sérénissime la Princesse Caroline de Monaco -, avait obligeamment accepté d'être assisté, lors de l'accouchement, par l'heureux papa, Romain Dondedieu, médecin généraliste de son état.

Le Dr Dondedieu accueillit donc en personne chacune de ses filles à la porte du monde et leur claqua vigoureusement les fesses pour les aider à respirer – à moins que ce ne fût pour les punir de n'être pas le fils qu'il espérait. Céleste, qui avait souvent entendu l'histoire de sa naissance, considérait cette fessée comme un avertissement préliminaire : Romain Dondedieu leur donnait là un aperçu de ses méthodes d'éducation.

C'est lui qui s'avisa que les jumelles, en plus d'avoir partagé la même matrice, avaient partagé le même placenta. Deux enfants, un seul placenta.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Dans les années 197-, cette époque reculée, l'échographie ne se pratiquait pas. L'amniocentèse encore moins. C'est à l'examen du placenta, après la naissance, que l'on distinguait les vrais des faux jumeaux : les faux-jumeaux possèdent chacun le sien.

- Anne-Marie ! s'exclama-t-il, rayonnant de fierté. Ce sont de vraies jumelles ! Des jumelles monozygotes ! C'est extrêmement rare !

Si rare, que Romain ne se tint plus d'orgueil, comme s'il avait, à lui tout seul, ébauché un chef-d'œuvre : des monozygotes, c'est diablement plus difficile à faire qu'un garçon !

Ainsi Céleste et Constance étaient de vraies jumelles, génétiquement identiques, copies conformes, parfait reflet l'une de l'autre – *perfetto !* -, comme aimerait à le répéter encore et encore leur grand-mère, Josefa Dondedieu. À tel point que leurs grains de beauté étaient placés en miroir. La minuscule tache sombre qui ponctuait le haut du sein droit de Céleste se situait à gauche chez Constance et ainsi de suite. Il devint d'ailleurs vite évident que Céleste était droitière, alors que Constance était gauchère.

La Nature aime la symétrie.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste passa de nombreuses heures à examiner les photos de sa petite enfance, à les étudier minutieusement.

Scrupuleusement.

À dix ans, elle utilisa tout son argent de poche du mois pour acheter une loupe puissante, afin de les scruter plus efficacement.

En vain.

Jamais elle ne parvint à distinguer laquelle, des deux petites filles aux yeux bruns pétillants, aux lisses cheveux d'un châtain doré presque roux et aux frimousses éclaboussées de taches de rousseur, qui souriaient sur ces clichés, était sa sœur ou elle-même. Sa grand-mère ne lui fut d'aucun secours : elle ne les distinguait pas non plus. Avant la disparition de Constance, elle ne reconnaissait les jumelles qu'à l'emplacement de leurs grains de beauté, ce qui n'était pas toujours très pratique. Surtout l'hiver, quand les deux fillettes portaient des cols roulés.

- Je ne savais jamais à laquelle je m'adressais, *allora* je vous appelais toutes les deux *Carina* – ça veux dire mignonne en italien, tu le sais.

« Del resto, disait-elle souvent, seule Anne-Marie pouvait vous distinguer l'une de l'autre. Du moment où elle a posé les yeux sur ses filles, quand vous êtes sorties de son ventre, jusqu'à son départ, elle ne s'est jamais trompée ! Son cœur lui disait laquelle elle voyait.»

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Cette dernière phrase devait poursuivre Céleste toute sa vie.
On ne mesure jamais assez ses mots devant un enfant. Sa grand-mère cherchait assurément à la rassurer quant à l'amour que lui portait sa mère ; Céleste, pour sa part, ne voyait qu'une chose : Anne-Marie savait parfaitement

laquelle de ses filles

elle abandonnait.

L'exiguïté du deux pièces qu'habitaient Anne-Marie et Romain Dondedieu, à la naissance des jumelles, ne permettait pas de loger deux lits d'enfants. Mais les bébés étant, par nature, forts exigus eux-même, les jumelles partageaient sans problème l'unique lit-cage qui encombrait le minuscule vestibule.
Anne-Marie s'émerveillait chaque jour, et ce plusieurs fois par jour, en constatant que ses filles, qu'elle couchait dos à dos, finissaient toujours par se retourner dans leur sommeil, pour se blottir dans les bras l'une de l'autre.
Étroitement serrées, comme si elles se trouvaient encore dans le ventre maternel.
En bon médecin qu'il était, Romain Dondedieu réprouvait fortement ces étreintes :

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Les jumeaux doivent apprendre à se passer l'un de l'autre. C'est extrêmement important pour leur développement futur ! disait-il de son ton pompeux accoutumé.
« Notre société est impitoyable, pour ceux qui refusent de s'adapter et se révèlent incapables d'atteindre à la perfection. Et c'est aux parents qu'il appartient de préparer leurs enfants, le plus tôt possible, à cette dure réalité.
« Je dois leur montrer la voie à suivre. »
Cette histoire le préoccupait et l'exaspérait. Oubliée la joie d'avoir engendré de vraies jumelles, il n'était plus qu'inquiétude. Quelle idée avait eue sa femme de faire deux enfants à la fois ! Bref, il fallait absolument obtenir de Céleste et Constance qu'elles dorment chacune de son côté. C'était « extrêmement important ».
Pour leur bien.

Le défi que constituait un combat si décisif développa les capacités d'invention de Romain. Pour commencer, il intercala une couverture roulée entre ses filles. À tout juste un mois un enfant n'arrive pas même à soutenir sa tête - les muscles du cou ne sont pas assez forts -, Constance et Céleste n'avaient aucune chance de réussir à déplacer cette encombrante barrière de molleton. Romain déchanta très vite, musclées ou pas, les jumelles unissaient leurs efforts,

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

rampaient et s'agrippaient, tiraient et se hissaient, tant et si bien que l'une ou l'autre finissait toujours par surmonter l'obstacle et retrouver son alter ego de l'autre côté de la couverture. Leur père eut beau hausser le ton, à un âge si tendre, elles avaient encore la ressource de pouvoir, sans inconvénients, faire semblant de ne pas comprendre…C'est alors qu'il eut l'idée de les coucher tête-bêche. Elles étaient si petites que leurs pieds ne se touchaient même pas au milieu du lit. Évidemment, ce nouveau subterfuge ne servit à rien. Romain écumait de fureur.

- Puisqu'elles refusent de comprendre, c'est très simple, il suffit de les attacher aux barreaux de leur lit ! dit-il rageusement, le menton haut, les sourcils froncés et les narines largement ouvertes, bien décidé à soumettre ces petites larves qui osaient le défier.

Sa femme le contempla avec effarement, observant au passage que cette attitude résolue n'avantageait guère son tendre époux car elle mettait bien en valeur son nez large et proéminent.

- Mais enfin, Romain ! Tu plaisantes, j'espère ! s'indigna-t-elle. Elles risqueraient de s'étrangler.

Le médecin admit, à contrecœur, ce que le père ne voulait pas voir. Et il tournait et virait, fulminant, dans la minuscule salle de séjour, pendant que Anne-Marie, blottie dans l'angle du divan de velours rouge brique, le regardait, préoccupée. L'inquiétude finira par le

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

rendre fou, se disait-elle. Comme il doit aimer nos bébés, pour se mettre dans un tel état !

C'est singulier, remarqua-t-elle soudain, que l'anxiété durcisse à ce point ses traits… Il en est presque laid.

Pourtant, Anne-Marie Dondedieu avait toujours estimé que son mari était plutôt bel homme : grand, mince, une épaisse chevelure châtain foncé qui bouclait sur la nuque et grisonnait sur les tempes, une barbe courte, bien entretenue, de beaux yeux noirs derrière les lunettes rondes à la John Lennon. Oui, bel homme, dans le genre sérieux…

Jusqu'à présent.

- C'est simple, dit-il triomphant, en s'arrêtant le dos au téléviseur, il n'y a qu'à en faire dormir une dans la baignoire.

Anne-Marie baissa lentement les paupières en soupirant.

Ni Céleste, ni Constance ne dormit dans la baignoire. Anne-Marie était réticente, le froid de l'émail risquait de traverser le matelas ; quant aux parents de Romain, Félix et Josefa Dondedieu, ils étaient absolument opposés à ce projet. Face à ce front uni, Romain avait dû capituler - non sans force cris et coups de poings sur la table : il s'exaltait facilement -, il n'essayerait plus de séparer ces petites

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

larves. Tout du moins jusqu'à ce qu'ils aient les moyens d'habiter un appartement plus grand.
Que la défaite avait un goût amer !

Quand les jumelles eurent un an, leurs parents emménagèrent dans un luxueux trois pièces d'un luxueux immeuble du luxueux boulevard de Cimiez. À quelques pâtés de maisons du – luxueux – cabinet médical de Romain. Le Dr Dondedieu avait estimé que le standing de l'immeuble était en rapport avec le standing de la profession qu'il exerçait.
De leur cinquième étage, la vue était réellement très belle : les toits ocres du Vieux Nice s'étalaient en croissant de lune à leurs pieds, suivant la longue courbe bleue de la Baie des Anges. Mise à part la vue, le nouvel appartement jouissait d'un autre précieux avantage : il disposait d'une spacieuse chambre d'enfants. Les Dondedieu s'empressèrent d'y installer deux lits à barreaux, chacun à un bout de la pièce. Romain était HEU-REUX !
Ce fut une véritable catastrophe.
Un désastre.
Un cauchemar.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

En se voyant si éloignées l'une de l'autre, Céleste et Constance ouvrirent la bouche en carré et hurlèrent à l'unisson de toute la force de leurs petits poumons vigoureux, inconsolables.

Rien n'y fit.

Ni les câlins, ni les berceuses, ni la fatigue. Ni - bien sûr - les beuglements assourdissants de leur père exaspéré, qui ne servirent qu'à les faire hurler davantage, affolées. Romain pensait laisser ses filles apeurées, muettes de terreur à la vue de son ire, il en fut pour ses frais.

Le vacarme était tel qu'Anne-Marie supplia qu'on remette les jumelles dans le même lit : les voisins allaient finir par appeler la police. Romain refusa sauvagement. Il allait les dresser, lui, ces sales gosses !

C'est alors que le praticien en lui pointa son nez et entrevit une solution médicamenteuse, aussi se précipita-t-il, en pleine nuit, à la recherche d'une pharmacie de garde. À défaut de pouvoir estourbir ses filles en leur cognant la tête contre les murs, il envisageait de les assommer de calmants…

Pendant son absence, Anne-Marie rapprocha les lits pour les accoler. Céleste et Constance étaient ainsi toutes proches, uniquement séparées par la double rangée de barreaux. Elles se

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

serrèrent le plus possible, passant leurs petits bras et leurs petites jambes grassouillettes à travers ces maudits barreaux qui les éloignaient. Elles s'enlaçaient du mieux possible, les yeux de l'une plongés dans les yeux de l'autre ; éplorées, elles continuaient à pleurer mais en silence, cette fois - certainement pour pas s'assourdir mutuellement. C'était un crève-cœur de voir ces grosses larmes rouler sur leurs joues rondes qui en paraissaient comme vernies.

En trouvant les jumelles muettes, à son retour de la pharmacie, Romain renonça à les droguer. Passer rageusement les vitesses et faire hurler le moteur de sa - luxueuse - voiture dans les rues désertes l'avait suffisamment calmé pour qu'il daigne accepter d'écouter l'idée qu'avait eue sa femme.

- Laissons les lits côte à côte quelques jours, lui dit-elle d'une voix lasse, épuisée par le déménagement et les cris de ses filles. Quand elles se seront habituées, nous les éloignerons de quelques centimètres chaque jour. Petit à petit, elles s'accoutumeront à dormir séparées.

Anne-Marie se félicita intérieurement qu'il n'y ait qu'une seule et unique chambre d'enfants dans leur nouvel appartement. Comment auraient-ils fait accepter aux jumelles de se perdre de vue, de dormir dans des chambres différentes ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Romain n'était pas enthousiasmé par cette stratégie. Composer n'était pas son fort, il était habitué à imposer ses idées en criant plus haut que les autres. Cela l'humiliait de devoir céder. Il regarda ses filles - ces saloperies de gosses rétives ! - en pesant le pour et le contre. Le silence qui régnait, uniquement rompu par quelques soupirs tremblotants et humides, finit par le convaincre.

- Bon, dit-il avec réticence, mais ne te laisse pas attendrir par leurs larmes. Il faut qu'elles arrivent à dormir chacune dans son lit. Ce n'est pas normal de ne pas pouvoir les séparer. Je ne veux pas d'enfants capricieuses, ajouta-t-il durement. Il faut leur montrer dès maintenant qui commande, ici !

Anne-Marie et Romain Dondedieu se levèrent souvent, cette nuit-là, pour surveiller l'évolution de cette explosive situation dans la chambre d'enfants. Plus de deux heures durant, il n'y eut aucun changement notable : les jumelles continuaient à sangloter doucement, agrippées l'une à l'autre. Enfin, vers une heure du matin, elles tombèrent endormies comme un seul homme.

Leur mère voulut les dégager des barreaux, pour les allonger plus confortablement.

Vainement.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste et Constance étaient si étroitement enlacées, les doigts de l'une crispés, emmêlés dans la chevelure de l'autre, si déterminées, même dans leur repos, à ne pas se déprendre, qu'Anne-Marie dut renoncer à les détacher. Elles finiront bien par bouger dans leur sommeil, supputait-elle.
Elle se trompait.

Plusieurs jours passèrent sans apporter d'amélioration. Les petites passaient toutes leurs nuits à se serrer à travers les barreaux de leurs lits, sanglotantes. Par un étrange phénomène qui brisait le cœur de leur mère, les larmes continuaient à couler sur les petits visages joufflus alors même que les fillettes dormaient.
La journée, quand enfin on les sortait de leurs prisons, elles ne se lâchaient plus. On n'aurait pas réussi à passer une épingle entre les deux petits corps dodus ; elles semblaient adhérer l'une à l'autre.
Céleste et Constance posaient un regard de haine accusatrice sur les adultes qui les entouraient et refusaient toute communication avec ces ignobles persécuteurs. Pareilles à de petits animaux pris au piège, elles refusaient de manger. Seul le biberon trouvait grâce à leurs yeux, car elles pouvaient le boire sans se lâcher, assises par terre dans un coin de leur chambre, greffées l'une à l'autre, cela

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

sans avoir l'air de pactiser avec leurs parents qui tentaient de les nourrir de petits-pots à la becquée.
Elles n'étaient plus jumelles, elles étaient siamoises.
Anne-Marie était folle d'inquiétude : avait-elle mis au monde des anormales ? Ses fillettes étaient-elles condamnées à ne vivre qu'une demie existence, faute d'arriver à se séparer ? Elle passait ses journées assise sur le sol, en silence, face à ses filles qui la dévisageaient comme si elle les avait menacées d'une arme. C'était Romain qui affrontait les jumelles, chaque soir, pour les encager dans leurs lits respectifs ; sa femme ne pouvait supporter cette scène et s'enfuyait pour aller pleurer sur la terrasse, le plus loin possible des hurlements de ses enfants. Elle savait que c'était pour leur bien, mais elle n'avait pas le cran de son mari.

Au bout de trois jours de grève de la faim, Romain Dondedieu décida d'agir : soixante-douze heures de diète, à cet âge tendre, c'était mauvais pour leur développement. Elles était toutes pâles. Sa mauviette d'épouse était trop faible avec ces gosses. Puisqu'elles ne voulaient pas manger, il allait les nourrir, lui.
De force.
Comme on gave les oies dans le Sud-Ouest !
- Où est l'entonnoir ? demanda-t-il l'air conquérant.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Anne-Marie ouvrit de grands yeux, il plaisantait sans doute. Elle scruta le visage de son mari mais n'y trouva pas la moindre trace d'humour, seulement de la détermination.

- Mais… nous n'en avons pas ! mentit-elle, prudemment.

- Ah… Romain était visiblement ennuyé. Il faudra s'en passer, alors ! dit-il résolument.

Pendant que sa femme se tordait les bras d'appréhension, ne sachant comment l'empêcher de faire ce qu'il allait faire, Romain, un air de courage stoïque répandu sur son visage, entra dans la chambre de ses filles et se pencha sur elles. Sans un mot, il attrapa la petite taille de Céleste d'une main, maintint fermement Constance au sol de l'autre et arracha littéralement la première des bras de la seconde. Les jumelles hurlèrent, se débattirent furieusement, tentèrent de le bourrer de coups de pieds tout en s'agrippant mutuellement de toutes leurs forces. Romain Dondedieu fut impitoyable.

Inflexible.

Il les sépara.

Chacune resta avec les cheveux de sa sœur plein les mains.

Il attacha solidement une petite fille après l'autre sur sa chaise haute respective. Solidement, car Céleste et Constance se débattaient comme des possédées et risquaient à tout moment de tomber. Enfin, bien installé dans la cuisine - luxueuse - de son

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

nouvel appartement, le Dr Dondedieu entreprit de faire avaler aux fillettes un petit-pot de compote pomme-ananas.

- Il paraît qu'il s'agissait de notre compote préférée. Peut-être, mais ce qui est sûr, c'est qu'après cette séance, plus jamais nous n'avons accepté d'en avaler. Aujourd'hui encore, personne ne me fera manger d'ananas : je déteste ça !
« Assis entre les deux chaises hautes, mon père essayait alternativement de nourrir chacune de ses filles récalcitrantes.

« Sans succès.

« La bouche hermétiquement close, nous tournions la tête pour éviter la cuillère, tout en le fusillant du regard.
« Exaspéré, il attrapa l'enfant à sa gauche - moi en l'occurrence - pour lui ouvrir la bouche de force sans tenir compte des hurlements de son autre fille. Il m'enfourna une pleine cuillerée de compote pomme-ananas au fond de la gorge, risquant par là-même de m'étouffer.
« Le châtiment prévisible ne s'est pas fait attendre. Il prit la forme d'une explosion : je lui ai vomi à la figure, pendant que Constance, par solidarité, lui dégobillait sur les genoux.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Il n'a pas recommencé. »

Cette vie infernale dura une semaine. Constance et Céleste régressaient, refusant tout commerce avec ces adultes qui les suppliciaient. Alors qu'elles parlaient presque couramment, d'une façon étonnante pour des enfants si jeunes, les jumelles devinrent muettes. Elles refusaient de bouger, restant pelotonnées dans les bras l'une de l'autre toute la journée durant.

Devant cet échec catastrophique, devant cet autisme qui semblait s'installer, invincible, Romain Dondedieu dut céder aux suppliques d'Anne-Marie, qui ne pouvait plus supporter une telle tension, et aux arguments de sa mère.

Celle-ci s'était déplacée jusqu'au cabinet médical de Romain pour lui dire sans témoin sa façon de penser. Elle était apparue à l'improviste devant le bureau de son entêté de fils, élégante, altière - une reine en visite officielle.

Maussade, Romain avait une fois de plus constaté que sa mère n'avait rien de la grand-maman gâteau telle qu'on l'imagine. Josefa était scandaleusement bien conservée pour une femme de cinquante-quatre ans. Grande, élancée, beaucoup trop bien faite au

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

goût de son fils - qui aurait envie d'avoir une pin-up pour mère ? –, ses longs cheveux blonds oxygénés étaient coiffés en chignon, comme à son habitude.

- Eh bien ! Qu'y a-t-il de si important pour que tu m'interrompes dans mon travail ? demanda-t-il sèchement.

- Voyons *Romano*, lui dit Josefa Dondedieu, une lueur d'impatience dans ses yeux bleus, *che cosa fa* ? Qu'est-ce que ça fait si ces petites dorment ensemble à leur âge ? L'important, c'est qu'à l'âge adulte, elles puissent dormir séparées !

- Justement, riposta pompeusement son fils, elles n'en prennent pas le chemin. Il faut séparer les jumeaux le plus tôt possible, sans quoi ils risquent de ne pas réussir à avoir de vie individuelle.

- *Stupidite* ! Bêtises que tout cela ! repartit Josefa, son accent italien exacerbé par l'irritation que lui inspirait l'obstination de son fils. Qu'est-ce que tu connais aux enfants, toi ? Tu n'es pas pédiatre, que je sache.

C'était un coup bas. Le Dr Dondedieu ne s'était jamais remis de n'être qu'un médecin généraliste.

- Comment, je ne suis pas pédiatre ?! hurla-t-il la bave aux lèvres, le visage convulsé. Je suis généraliste, je suis donc spécialisé en tout ! En tout, tu m'entends ? C'est une erreur de compartimenter la médecine, de se concentrer sur des détails en négligeant l'ensemble du corps humain ! C'est une hérésie de…

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- *Romano*, l'interrompit sa mère de son accent chantant, tu as raison pour la médecine, mais tu as tort pour tes enfants, voilà. *Ecco*. Je suis sûre que, quand elles iront à l'école et qu'elles découvriront que les autres enfants dorment seuls, elles réclameront à cor et à cri un lit chacune. Ça ne sert à rien de vouloir forcer la nature.

Romain fourragea dans ses cheveux avec découragement.

- J'aimerais te croire, mais toutes les études faites sur les jumeaux montrent qu'ils ne réagissent pas comme les enfants ordinaires, soupira-t-il.

Josefa Dondedieu le regarda avec compassion :

- La vérité, *il mio tesoro*, c'est qu'à force de penser que, parce qu'elles sont jumelles, ce ne sont pas des enfants ordinaires, tu vas en faire des anormales.

« Sai, tu sais, mes parents étaient pauvres, j'ai dormi dans le même lit que deux de mes sœurs jusqu'à l'âge de quatorze ans. Je ne pense pas en avoir été traumatisée pour autant.

Romain haussa les épaules en signe de défaite. Que ces sacrées gosses dorment ensemble, si c'était ce qu'elles voulaient ! Il leur garda pourtant une profonde rancune, au fond de son cœur, d'avoir dû céder.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Les jumelles ne lui furent pas en reste, pendant plusieurs semaines elles regardèrent leurs parents comme s'ils étaient d'abominables tortionnaires, d'affreux croque-mitaines. Il leur fallut deux bons mois pour surmonter leur juste rancœur ; au demeurant, cette expérience les ayant instruites, elles restèrent méfiantes, vis à vis d'Anne-Marie et de Romain.

Plus personne ne s'aventura à essayer de séparer les jumelles. Romain, pour sa part, affectait de se conduire comme s'il n'avait pas d'enfants, mais il restait sombre : ces gosses-là ne correspondaient pas à la progéniture que se devait d'avoir un homme ayant un statut social tel que le sien. Blessé dans son orgueil, il promenait son ressentiment en silence, comme on porte sa croix, et affichait un visage maussade et préoccupé qui faisait dire à son père, Félix Dondedieu :

- Romain se tracasse trop pour ses petites filles. Il se rend malade d'angoisse. Qui aurait cru qu'il deviendrait un tel papa-poule !

À ces mots, Romain se renfrognait encore un peu plus et détournait la tête pour fuir le regard gris et confiant de son père qu'il ne daignait pas détromper. Alors, Anne-Marie et Josefa regardaient le père modèle avec un respect mêlé d'inquiétude : Romain n'allait-il pas sombrer dans la neurasthénie ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

La relation de Constance et Céleste était si fusionnelle que si l'on en pinçait une, l'autre avait elle aussi un bleu, en miroir. Elles n'avaient cependant pas développé un langage bien à elles, comme le font parfois les jumeaux.

C'était inutile.

La parole ne leur servait que pour communiquer avec le monde extérieur et c'était généralement Céleste, la plus hardie des deux, qui parlait au nom de sa sœur. Seules, elles ne parlaient pas. Apparemment elles pensaient la même chose au même moment.

Leur mère était comme fascinée par cette communication qui se passait de mots, elle avait sérieusement observé ses filles et avait acquis la certitude que Constance et Céleste échangeaient leurs pensées juste en se regardant au fond des yeux.

Les jumelles ne faisaient qu'une.

Anne-Marie se demandait souvent si elles ne partageaient pas la même âme.

Cela la rendait encore plus coupable aux yeux de Céleste. Si encore leur mère avait été inconsciente du lien puissant qui unissait les fillettes, il aurait semblé moins cruel de sa part de les avoir séparées.

Céleste pensait que cette femme avait délibérément pris le risque de les tuer.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Les premiers jours furent éprouvants.

Céleste était fiévreuse et hagarde. Ses yeux ouverts et fixes semblaient aveugles. Elle ne buvait pas, ne mangeait pas, ne parlait pas ; elle ne pleurait même pas.

Une enveloppe vide.

En état de choc.

La fièvre montait : on l'hospitalisa. Elle passa cinq jours dans un quasi-coma. Ni son père, ni ses grands-parents ne quittèrent son chevet : le seul enfant qui leur restait était en train de s'éteindre.

Le sixième jour, Céleste demanda à boire.

La petite se remit rapidement, mais son caractère ne fut plus jamais le même. L'épreuve l'avait comme calmée, assagie. Elle qui était la plus délurée des jumelles, la plus bavarde, la plus remuante, celle qui montrait la personnalité la plus affirmée, avait désormais perdu son assurance ; le monde entier lui semblait dangereux, voire hostile.

Céleste se raccrocha de toute la force de sa petite âme à ses grands-parents ; comme si, durant cette presque mort, elle avait

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

arraché sa mère et sa jumelle de son cœur pour y mettre Félix et Josefa à la place.

- Je ne me rappelle pas ce séjour à l'hôpital. Mes premiers souvenirs de ma vie sans ma sœur commencent au Palais des Glaces.

« Si je creuse longtemps ma mémoire, je revois un long, long tunnel vide et blanc, interminable, que je parcours en pleurant, en appelant Constance.

« Je me cogne aux parois.

« De quelque côté que je me tourne, il n'y a pas d'issue, pas d'endroit où se cacher.

« Et toujours ce silence assourdissant.

« J'ignore s'il s'agit du souvenir de cette période ou de la réminiscence d'un cauchemar. Peut-être même l'ai-je forgé de toutes pièces à force de chercher à me remémorer. Comment savoir ? »

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 2 -

Il fallut s'organiser, Romain, trop pris par son métier – il faudrait plutôt dire son sacerdoce -, ne pouvait s'occuper d'un jeune enfant : ce foudre de travail bossait en moyenne quinze heures par jour et assurait les urgences, la nuit. On aurait dit qu'il n'ôtait jamais sa blouse blanche de médecin.

Ce furent ses parents, Félix et Josefa Dondedieu, qui prirent le relais. Un appartement venait de se libérer dans l'immeuble où ils vivaient et Romain abandonna à regret son luxueux trois pièces du luxueux immeuble du luxueux boulevard de Cimiez pour y emménager. En effet, cette nouvelle adresse ne reflétait pas la situation sociale qu'il souhaitait afficher.

Félix et Josefa étaient propriétaires du Palais des Glaces, un salon de thé-glacier, aux confins du quartier de Carras. Leur boutique formait l'angle d'un immeuble neuf, blanc aux bâches rouges, situé à la jonction des avenues de Tous les Saints et de l'Autan, en face du pâté de maisons occupé par les pompes funèbres Troblo.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

À l'origine, Carras était un village de pêcheurs campé sur son bout de côte, à l'Ouest de Nice, puis la ville avait grandi, s'était étalée, jusqu'à englober les hameaux qui l'entouraient et en faire des quartiers. De nombreuses maisons de pêcheurs avaient été remplacées par d'humbles immeubles niçois hauts de trois ou quatre étages. De simples cubes blancs, coiffés de tuiles rouge-orangé – de la même couleur, exactement, que la terre d'ici, quand elle est sèche et recuite de soleil -, aux rares balcons en fer forgé, et aux fenêtres aveuglées de persiennes bleu pâle ou vert d'eau. Ces immeubles étaient trop modestes pour se voir anoblis par de majestueuses arcades comme celles de la place Masséna, qui protègent les passants des ardeurs du soleil et des atteintes de la pluie, mais tout de même, certains s'ornaient d'enduits à l'italienne rouges ou ocres.

Malgré toutes ces mutations, Carras avait conservé son port - qui matérialisait le point final de la célèbre Baie des Anges -, d'une taille ridicule, bien sûr, comparé au Port de Nice, mais d'une modestie attachante et, dans son humilité, sans doute plus pittoresque que son riche cousin.

Le Port de Carras : une toute petite anse quasi-circulaire, pas de quai, quelques barques en quart de cercle, tirées au sec grâce à un

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

ingénieux système de poulies : il suffit d'accrocher le câble d'amarrage à la proue de la barque de pêche, puis d'aller tourner la manivelle en haut du talus, pour voir l'embarcation escalader la berge, guidée au sol par des rails semblables à ceux des chemins de fer.

Un tout petit port, sept ou huit pointus, pas plus. Les pointus, ce sont ces barques de pêcheurs en bois, peintes de couleurs vives, basses sur l'eau et bien larges ; certaines possèdent même une voile. Malheureusement les barques en bois sont chères, au Port de Carras, on trouvait surtout - on trouve toujours - des pointus en plastique : Carras est un quartier populaire. Et puis, l'art de la pêche est l'un des plus salissant ; le plastique se nettoie plus facilement.

Aujourd'hui encore, tôt le matin, on peut acheter son poisson tout juste sorti de l'eau, sur la Promenade des Anglais, à l'aplomb de ce port de maison de poupée.

Le glacier de Félix et Josefa Dondedieu était à cinq minutes à pied du petit port - l'avenue de Tous les Saints est parallèle à la Prom' et n'en est séparée que par un lotissement de mignonnes villas parsemées de petits immeubles.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Félix amenait souvent Céleste sur la plage, surtout l'hiver : il aimait la grève déserte et la mer grise. Céleste avait hérité de ce goût-là. Ils s'asseyaient sur les galets, à la lisière des vagues, et le grand-père apprenait à sa petite-fille à faire des ricochets avec des pierres bien plates. Il lui apprenait à compter en entassant des galets et à reconnaître les chiffres sur les plaques minéralogiques des voitures. Ces deux-là s'entendaient bien ; ils se comprenaient.
L'été, par contre, pas de ballades sur la plage avec Félix Dondedieu. Non seulement c'était la grosse saison pour le Palais des Glaces et les Dondedieu, débordés, manquaient de temps, mais en plus Félix détestait l'étal de boucherie que devient la Promenade des Anglais, avec toutes ces chairs, plus ou moins fraîches et à demi-cuites, qui gisent au soleil.

Aller contempler la mer Méditerranée par gros temps était leur plus grande fête. L'un comme l'autre étaient fascinés par les éléments en furie. Le vieux monsieur et l'enfant s'adossaient à une barque retournée, les fesses sur les galets froids et humides, et se faisaient une sorte d'abri à l'aide d'un vieux ciré jaune. Là, ils regardaient venir l'orage.
Les plus spectaculaires venaient d'Italie - « Comme ta grand-mère », soulignait Félix Dondedieu.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Toute sa vie, Céleste se souviendrait de ces nuages violets et noirs
qui avançaient en rangs serrés,
tels une armée.
Si bas,
qu'on les aurait dits posés à la crête des vagues
écumantes,
d'un gris ardoise.

Pour elle, la violence du vent,
les chocs
assourdissants
du tonnerre et du ressac,
l'aveuglement soudain de la foudre qui frappe,
la fraîcheur de l'ondée sur les joues,
le goût des embruns sur les lèvres
seraient toujours synonymes de bonheur farouche,
de joie sauvage et désordonnée.

Quand ils rentraient, trempés comme des soupes et claquant des dents, Josefa poussait les hauts cris, les mains au ciel, clamant, son accent italien renforcé par la colère, qu'aucun des deux n'était raisonnable, qu'ils allaient attraper la mort et qu'il ne fallait pas

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

compter sur elle pour les soigner, ça non alors ! Et elle claquait les portes violemment. La tempête d'après la tempête, tout aussi spectaculaire.

Félix adressait un clin d'œil furtif à Céleste et, l'air sincèrement contrit, il promettait de ne plus jamais, jamais, recommencer une folie pareille. Jamais, jamais, de toute sa vie. Josefa avait cent fois raison, naturellement, il ne méritait pas la corde pour le pendre. Puis, il allait vivement chercher le rouleau à pâtisserie dans la cuisine :

- Frappe-moi ! disait-il en le lui tendant. Punis-moi !

Après quelques passes menaçantes avec le rouleau, une moue de colère aux lèvres, Josefa daignait se calmer et sourire aux mimiques faussement terrifiées de son *diavolo* de mari.

Céleste adorait assister aux fausses disputes de ses grands-parents : *Nonna* tout feu tout flamme et Pépé malicieux. Ils faisaient un beau couple, tous deux de la même taille - Félix n'était pas très grand pour un Normand - aussi svelte l'un que l'autre ; ils avaient l'un comme l'autre les yeux clairs, le sourire prompt, un sens inné de l'élégance et le goût des teintes pastel. Les cheveux blonds pâles de Josefa et ses robes bleu iceberg ou lilas tombé dans du lait, simples et de bonne coupe, s'harmonisaient parfaitement à la

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

crinière bouclée gris acier de son mari et à ses pantalons clairs - blancs, gris perle, sable -, égayés de chemises rose givrée ou menthe douce. Vraiment, un très beau couple, bien assorti.

Dans les années 1970, il y avait encore une vraie vie de quartier à Nice ; il régnait à Carras une ambiance bon enfant. Chacun connaissait son prochain, au moins de vue ; les hommes s'interpellaient jovialement d'un côté de la rue à l'autre et les petites mamies se groupaient au milieu du passage - l'été sur le trottoir à l'ombre et l'hiver sur le trottoir ensoleillé -, leurs paniers d'osier à la main, pour échanger des potins. Tout le monde criait après les gosses qui vous fonçaient dessus avec leurs maudits patins à roulettes ou jouaient aux billes sur les plaques d'égouts, entre les jambes des passants.
Même toute petite, Céleste avait le droit de se balader toute seule dans le quartier - elle ne risquait rien, tout le monde connaissait la petite-fille de Josefa et Félix, « Celle qui reste » - mais, enfant solitaire, elle préférait rester à la boutique.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Tous les matins, les gens faisaient leurs « commissions », comme on disait, dans les petits commerces ; allant de la boucherie à la boulangerie, de la crèmerie au « fruits et légumes ». Chaque commerçant était au courant de tout, absolument tout, et pouvait vous faire la gazette du quartier - l'anonymat n'existait pas encore - ; le boucher accueillait chaque pratique par son nom et vous réservait d'office vos morceaux préférés, et ainsi dans chaque boutique.

Le dimanche ou durant les longues soirées d'été, on se promenait en famille dans le quartier ; on allait prendre une socca ou une glace, en terrasse, avec les enfants. Les « vrais » Niçois goûtaient la socca - cette fine galette de farine de pois chiche, à la fois croustillante et fondante, servie bien chaude et relevée de poivre, vestige gourmand de l'époque où il fallait bien se contenter de ce qui poussait sur la terre où l'on vivait.
À Nice où il pleut si rarement, les orages, quand ils éclatent, lâchent tant d'eau qu'elle dégouline en cascades dans les rues pentues et fait déborder le Paillon - ce maigre cours d'eau, par ailleurs presque à sec, qui traverse la ville et se jette dans la Baie des Anges -, sans avoir le temps d'humecter en profondeur la terre rouge des collines. Aussi, avant que les canalisations ne courent sous les routes pour

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

porter partout l'eau bienfaisante, si vous n'aviez pas de source, il fallait trouver que faire pousser presque sans eau sous le soleil desséchant et implacable de l'été méditerranéen.
Les sobres pois chiches se contentent très bien de ses dures conditions.
Autrefois met de pauvres, nourriture de ceux qui n'avaient pas l'eau – l'or liquide ! - pour faire pousser les œillets qui se vendaient si bien et si chers à tous ces « estrangers » qui venaient profiter de l'hiver clément sur les bancs de la Promenade des Anglais, la socca est devenue la pierre angulaire de la gastronomie niçoise, l'équivalent d'une affirmation d'identité régionale - c'est comme on vous le dit !

Le 24 juin, tout le quartier se réunissait sur la plage pour un pique-nique monstre, devant le brasier allumé pour la Saint-Jean. Toutes les générations allaient au bal qui suivait. Les petites vieilles, réunies par grappes, assises sur des pliants, espionnaient la jeunesse qui dansait, en supputant les prochains mariages et les adultères. Les jeunes mères surveillaient les troupeaux d'enfants qui galopaient à la lisière de la piste de danse. Les vieux s'occupaient en jouant une pétanque aux flambeaux. Les hommes

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

refaisaient le monde autour d'un pastis. Les adolescents flirtaient dans les coins d'ombre.

Plus d'un pucelage avait été offert sur les galets de la plage, subrepticement et inconfortablement, pour célébrer la Saint-Jean. On se déniaisait entre voisins, on s'aimait entre voisins, on se mariait entre voisins, on se trompait entre voisins, et les gosses nés de toutes ces unions jouaient dans les rues entre voisins - les rues étaient plus sûres qu'elles ne le sont maintenant.

Et tout recommençait.

Et c'était bien.

Les choses ont changé. On allume toujours les feux de la Saint-Jean à Carras, comme dans d'autres quartiers de Nice, mais ce n'est plus qu'une curiosité, une obscure survivance pseudo-païenne servant d'attraction touristique. Cela grossit un peu le « Programme des Manifestations Estivales » distribuée par l'Office du Tourisme niçois.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Le Palais des Glaces était encadré par un pressing et une boulangerie. Le quartier de Carras était – c'est encore le cas - très commerçant : sur l'avenue de Tous les Saints, voisinaient plusieurs boulangeries et bureaux de presse, un primeur, un bureau de tabac, une pharmacie, une auto-école, un cordonnier, un bazar, un magasin de bricolage, plusieurs bars-restaurants, une épicerie, un fleuriste et un grainetier - mais oui, comme à la campagne ! Bien d'autres commerces encore s'alignaient en amont, sur l'avenue de la Californie.

Pour les gosses de Carras, le bazar était le seul réel centre d'intérêt de cette rue commerçante, car on y vendait billes et cordes à sauter, poupées de chiffon et petites voitures miniatures, bouées à tête de canard et matelas pneumatiques rouges ou bleus – inestimables trésors aux yeux de toute cette marmaille.

En deuxième position dans leur intérêt venait le Palais des Glaces. C'est bien simple, le mercredi après-midi, un défilé ininterrompu d'enfants venait acheter un cornet de glace. Les plus heureux étaient les plus riches ; ils pouvaient se payer des coupes : Chocolat liégeois, Pêche Melba, Banana Split, Dame Blanche…

Il est curieux de remarquer qu'une fois adulte, les plus riches semblent aussi les plus heureux…

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

En face du Palais des Glaces, s'étalait la masse des pompes funèbres Troblot qui prenaient, à elles seules, tout un pâté de maisons et constituaient le panorama principal des Dondedieu qui, que ce soit de leur commerce ou de leur appartement situé juste au-dessus, bénéficiaient d'une vue imprenable sur le parking et l'athanée.

L'agitation des pompes funèbres et le passage des corbillards – de vrais corbillards, avec un arrière vitré très long, pour que l'on puisse admirer les couronnes et les gerbes, et non ces affreux fourgons bordeaux de maintenant, entièrement clos, comme pour cacher une chose honteuse -, qui partaient remplis de fleurs et revenaient vides, constituaient une attraction de choix pour Céleste. Elle aimait particulièrement voir les hommes se découvrir - les vieux messieurs portaient encore des chapeaux, alors – au passage des convois mortuaires. Et comme personne ne s'avisa de lui apprendre qu'il était d'usage d'ôter son couvre-chef par respect pour le mort, elle s'imagina longtemps que les messieurs voulaient seulement mieux voir les fleurs qui se pressaient aux fenêtres des véhicules.

Le trottoir qui bordait le Palais des Glaces sur l'avenue de l'Autan, en face des pompes funèbres, était d'une belle largeur, ce qui avait permis d'installer une agréable petite terrasse - juste quelques

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

tables, séparées des piétons par de hauts bacs à fleurs en béton blanc, lesquels, hélas, étaient défleuris et remplis de graviers.

- Que veux-tu ? disait Félix Dondedieu à sa petite-fille. Chaque fois que j'ai planté des fleurs, il s'est trouvé un gosse pour les cueillir et offrir le bouquet à sa fiancée. Bon, c'est vrai qu'il n'y a ni jardin ni plates-bandes dans le quartier, il n'y a même pas de platanes, mais quand même ! Sacrés gosses ! Pour moi, j'ai envie de planter des cactus : on verrait bien s'ils me les cueillent ! Mais ta grand-mère ne veut pas : elle a peur que les galopins ne se piquent, alors…

Même sans fleurs, la boutique rectangulaire était accueillante. La vitrine prenait tout l'angle de l'immeuble et l'on pouvait replier les vitres en accordéon, ce qui fait que, l'été, tout le magasin était comme une gigantesque terrasse. Encadré par deux colonnes de marbre, le comptoir - vitres, miroirs et chromes dorés, dévoilant les bacs de glaces multicolores - s'étalait sur toute la largeur de la pièce ; il faisait face à la terrasse ombragée par une marquise rouge, au large boulevard de l'Autan, et aux pompes funèbres Troblo. Cinq mètres linéaires de bacs de glaces et sorbets à tous les parfums imaginables. Les tables de bistrot carrées, à plateau de marbre blanc veiné de rose, étaient cernées par de confortables fauteuils de rotin, garnis de coussins d'un rouge passé très doux.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Le Palais des Glaces, glacier et salon de thé, ne vendait pas d'alcool hormis la bière en bouteille. La licence était trop chère.
Pourtant, Félix Dondedieu avait toujours du pastis et du whisky dans l'arrière-boutique.
- Pour ma consommation personnelle, disait-il dignement en se redressant de toute sa petite taille aux divers envoyés et vérificateurs d'une administration méfiante, lui qui ne buvait jamais d'alcool.
- N'en sers qu'aux habitués ! répétait-il journellement à Agathe, la pétillante et pétulante employée.
« Tu sais, confiait Félix à sa petite-fille avec un clin d'œil entendu, ce n'est pas sur le café que tu gagnes ta vie ! En hiver, les glaces, on en vend moins, naturellement ! Sauf les bûches de Noël, bien sûr. Le whisky, en revanche, ça réchauffe, hé !

Céleste adorait le Palais des Glaces. Elle y passait ses journées. Pour elle, cette boutique était l'image même du paradis. Le temps semblait s'y écouler comme dans une brume dorée.
Dés son réveil, elle se lavait et s'habillait prestement avant d'aller prendre son petit déjeuner en salle, à sa petite table préférée, coincée dans l'angle près de la vitrine, d'où elle bénéficiait d'une vue imprenable à la fois sur les pompes funèbres, les deux avenues

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

et l'ensemble de la salle. Sa grand-mère – sa *Nonna* - lui préparait un chocolat bien épais, à l'ancienne, avec du vrai chocolat fondu et Céleste y trempait sagement ses tartines beurrées, en silence, en écoutant les conversations des habitués venus boire leur *espresso* – à l'italienne, s'il vous plaît ! – en lisant le Nice-Matin. Céleste s'occupait les yeux en observant les allées et venues d'Agathe, la serveuse.

Agathe avait juste vingt ans de plus que Céleste, elle était petite, ronde et vive, la peau mate, très brune. Sa chevelure toute frisée formait un halo soyeux autour de son visage mutin et souriant. Les yeux sombres, en amande, très coquins, et un sourire carnassier aux dents très blanches, des seins volumineux et des fesses charnues… Agathe semblait faite pour l'amour charnel : elle était pulpeuse et veloutée, sucrée et appétissante comme une pêche bien mûre ; elle dégageait un parfum d'amande amère. Céleste l'admirait beaucoup, voulait lui ressembler quand elle serait grande et s'entraînait devant le miroir de la salle de bain, pour imiter certaine mimique habituelle à la jeune femme qui lui semblait le comble de la désinvolture : à chaque événement de la vie, Agathe faisait face en haussant cyniquement son sourcil gauche. Ce sourcil était à lui seul d'une éloquence suprême ; Agathe parvenait à lui

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

faire exprimer toutes les nuances de la séduction, de l'amusement, de l'ironie, du sarcasme, du scepticisme, de l'insolence et de la colère.
Et puis, la délurée serveuse était d'une nature très chaleureuse, preste à soulever la petite fille pour l'embrasser et la câliner. Céleste trouvait très agréable – étrangement rassurant et apaisant - qu'Agathe la prenne dans ses bras ronds et la serre contre ses courbes fermes et confortables.

Le matin, Josefa tenait le comptoir avec Agathe pendant que Félix, dans son laboratoire, créait glaces et sorbets mirobolants. Céleste était persuadée que, si son grand-père vendait illégalement de l'alcool, c'était moins pour arrondir ses fins de mois que pour faire plaisir à ses compagnons de palabres du début de soirée.
Car des glaces, Félix Dondedieu en vendait.
Il en vendait même beaucoup.
Il était renommé sur toute la Côte d'Azur. Les plus grands restaurants se fournissaient au Palais des Glaces. Le chef du Chantecler, le restaurant du Négresco, et celui du Martinez, à Cannes, refusaient de servir d'autres glaces et sorbets que ceux du divin Dondedieu. Dans son art, il était le meilleur. Le Palais des Glaces était cité dans tous les guides et l'on venait de la France

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

entière goûter sa glace vanille/violette, son sorbet aux pêches de vignes ou son granité à l'orange sanguine et au Grand Marnier – savoureux nectars, ambroisie, de vrais péchés.

- Tu sais petite, aimait-il dire à Céleste, il faut de bons ingrédients, bien frais. Et une bonne recette, naturellement. Et de la patience, de la minutie. Mais le secret pour faire des glaces inoubliables, *le secret, c'est l'amour*. Quand je fais mes glaces, je les fais d'abord pour toi et pour ta grand-mère. Et pendant que j'y suis, j'en fais un peu plus pour les autres. Voilà tout.

-Tu nous cites presque exactement « La femme du boulanger », disait rituellement Céleste.

Félix Dondedieu lui avait lu tout Pagnol, avant qu'elle n'ait fêté ses sept ans.

- C'est vrai, répondait-il non moins rituellement, c'est à ça qu'on reconnaît un bon livre : quand on trouve la vérité, sur soi ou les autres, en le lisant. Alors je te le répète, le secret, c'est l'amour. Voilà.

- Et pas que pour faire des glaces, si tu veux savoir ! intervenait immanquablement Agathe-la-délurée avec une œillade coquine et un sursaut aguicheur de son sourcil si expressif.

- Agathe, disait alors Félix Dondedieu singulièrement agacé, Agathe, est-ce que tu es obligée de toujours parler de « ça » ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Il faut dire que le sujet lui était douloureux : il ne pouvait pas avoir d'enfants. Malgré tout l'amour qu'il portait à sa femme, et malgré toute son ardeur à l'aimer, il n'avait pas pu lui donner d'enfant. La plaie demeurait à vif au fond de lui. Il avait l'impression qu'il aurait suffit d'encore un peu plus d'amour de sa part pour vaincre sa stérilité. Et pourtant, il aimait sa femme de toute la force de son âme…

Grâces à Dieu, quand il avait épousé Josefa, elle avait déjà un adorable petit garçon d'un an et demi : Romain. Dans la foulée, Félix avait déclaré l'enfant comme étant le sien - la chair de la chair de l'amour de sa vie - et reporté sur lui ses instincts paternels contrariés.

Ce faisant, Félix s'était heurté à l'hostilité de ses parents. En ce temps-là, en 194-, cela ne se faisait pas d'épouser une fille mère. Félix jetait l'opprobre et le déshonneur sur lui et toute sa famille.

- *Ma*, c'était impensable, tout simplement, d'épouser une fille qui n'était pas vierge ! racontait Josefa. *Veramente*, les hommes, à cette époque, étaient des sauvages ! Sais-tu que j'ai connu une jeune fille qui a été répudiée le lendemain de son mariage ! Son mari s'est rendu compte, pendant la nuit de noces, qu'il n'était pas

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

le premier. Hé bien, il l'a renvoyée chez ses parents et il a obtenu l'annulation du mariage *subito*. Comme si, lui, il était vierge !

Josefa Dondedieu partait toujours en guerre contre toute hypocrisie sexuelle. Elle était féministe dans l'âme mais elle ne s'en rendait pas compte.

- Le féminisme ! Pouah ! s'exclamait-elle d'un air dégoutté. Ce mot sent les aisselles mal lavées. *Mamma mia*, il faut être *un poco matta*, un peu folle, pour brûler quelque chose d'aussi sexy qu'un soutien-gorge !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 3 -

Céleste entra à la maternelle en septembre 197-, alors qu'elle avait trois ans et neuf mois. Il y avait près d'un an que sa sœur et sa mère avaient disparu. Elle se sentait toute perdue à l'intérieur d'elle-même à l'idée de se séparer de ses grands-parents aussi longtemps chaque jour, son père s'était néanmoins montré déterminé à ce qu'elle fréquente l'école. Josefa et Félix Dondedieu avaient bien tenté de le faire changer d'avis, mais sans succès.

- Attends un an de plus, *che cosa fa* ? Qu'est-ce que ça fait ? plaida Josefa. Cette enfant est d'une santé trop fragile. À l'école, elle attrapera tous les virus.

- Et puis, reprenait Félix, qu'est-ce qu'ils apprennent à la maternelle, je te le demande ? Des chansons ridicules et à peindre sur les murs avec leurs doigts. Ensuite, on leur lit des histoires stupides et mal écrites. On a l'impression que tout y est fait pour abrutir les enfants intelligents.

Mais Romain n'avait écouté personne, il avait inscrit sa fille à l'école et, le jour de la rentrée scolaire, il l'y avait accompagnée lui-même, commençant ses consultations avec une heure de retard pour l'occasion. Il ne faisait pas confiance à ses parents : ils étaient

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

capables de céder aux larmes de la petite et de la ramener à la maison. Romain, le visage fermé, abandonna une Céleste tremblante et d'une pâleur spectrale sur le seuil de la salle de classe, avant de s'en aller sans se retourner.
Satisfait.

Pas pour longtemps : sa mère l'appela à midi. En allant récupérer la petite pour le déjeuner, Josefa s'était rendu compte que celle-ci « faisait de la fièvre ». Elle la garderait à la maison pour l'après-midi.
Romain n'avait pas de chance avec cette enfant-là. Après avoir perdu la bataille des lits séparés, il perdit celle de l'école maternelle : avant les vacances de la Toussaint, la directrice de l'établissement scolaire appela le Dr Dondedieu pour l'informer qu'elle se voyait dans l'obligation d'exclure sa fille. Celle-ci était absente trois jours sur quatre, cela ne la changerait pas beaucoup de rester un jour de plus chez elle, alors qu'il y avait des enfants sur la liste d'attente qui auraient, eux, plus d'occasions de jouir de l'enseignement d'exception qu'offrait leur école. Romain tempêta, hurla, cria à la ségrégation mais rien n'y fit. Céleste fut exemptée d'école maternelle.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Il y a fort à parier qu'elle apprit beaucoup plus au Palais des Glaces qu'elle n'en aurait appris à l'école.

Au Palais des Glaces, les journées se passaient dans une routine quiète et rassurante.

Lénifiante.

Ensoleillée.

Toute sa vie, il suffirait à Céleste de fermer les yeux pour revoir la salle du Palais des Glaces nimbée de la lumière miellée du soleil de l'après-midi, comme si la boutique sécrétait sa propre aura dorée.

Après le service du petit-déjeuner, Josefa laissait le Palais des Glaces aux bons soins d'Agathe et allait faire les « commissions » en compagnie de Céleste, et aussi échanger les nouvelles avec les commères du quartier – qui était enceinte, qui avait accouché, qui trompait qui et avec qui, qui se fiançait, qui se mariait, qui divorçait… toutes bonnes nouvelles qui amenaient des sourires ravis sur les lèvres de Josefa. Tout ce qui avait trait à l'amour et à la joie de vivre l'enchantait. Qui avait eu un accident, qui était malade et de quoi, quels en étaient les symptômes, qui était foutu, qui était mort… mauvaises nouvelles qui inscrivaient des expressions de jouissance sur les visages faussement horrifiés de toutes ces

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

vieilles peaux avides de catastrophes et incitaient Josefa Dondedieu à abréger la causette, bouleversée.
Céleste, toute petite, encore presque un bébé, le visage tout en yeux, se taisait, écoutait, observait et cernait bien la différence entre la personnalité joyeusement coquine de sa grand-mère et celle sinistrement refoulée des autres mamies.
Quand Josefa rentrait faire son petit ménage, Céleste s'installait dans sa salle de jeux et s'inventait des histoires. Car le Palais des Glaces offrait, entre autres commodités, une salle de jeu lilliputienne, à la taille de la petite fille.

Derrière les deux colonnes du comptoir, encadrant les étagères de coupes à glace translucides, s'ouvraient, à droite, la porte du laboratoire et, à gauche, la porte marquée « privé » accédant à l'appartement des Dondedieu. Derrière cette porte, on montait trois marches et l'on se trouvait sur un petit palier rectangulaire. Tout le mur de gauche était occupé par un grand placard à porte coulissante. Au fond du palier, reprenait l'escalier en colimaçon qui menait jusqu'au salon des Dondedieu. Un hublot tout rond s'ouvrait sur le laboratoire de Félix.
Le matin, cette salle de jeux était éclairée par le soleil qui descendait l'escalier pour venir caresser les cheveux de Céleste,

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

dessinant un rectangle doré sur la moitié du palier, alors que le hublot laissait passer un pinceau de lumière : coup de projecteur sur les jeux enfantins. L'après-midi, le jour entrait sans retenue par la porte de derrière le comptoir, toujours laissée ouverte.
Josefa avait installé un tapis quadrillé multicolore sur le carrelage de la salle de jeux, pour que Céleste puisse jouer à même le sol sans prendre froid. Tout le bas du placard du palier était occupé par ses jouets. La partie la plus proche de la boutique se composait exclusivement d'étagères où s'entassaient les outils de travail des Dondedieu - les coupes à glace neuves, les réserves de serviettes en papier, de cornets en gaufrette et de café en grains… - le reste faisait office de penderie. Céleste avait réquisitionné les deux étagères les plus basses de la partie du placard qui servait de réserve, pour les transformer en maison de poupée.

Céleste, tout en jouant, avait toujours une oreille à la traîne. S'il se passait quelque chose d'intéressant dans la salle du Palais des Glaces, elle plantait là ses joujoux et venait s'asseoir sur la plus haute des trois marches qui menaient à son palier. Là, elle écoutait les conversations. Quand Agathe était seule au comptoir, le Palais des Glaces ne manquait pas d'animation.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Tout semblait rond, souple et chaud chez la jeune femme. Céleste prenait beaucoup de plaisir à l'observer - et elle n'était pas la seule ! La jolie serveuse pulpeuse et délurée plaisait beaucoup aux hommes. Aussi, tous les jeunes gens du quartier – et parfois même les vieux - faisaient des pieds et des mains pour avoir une chance de lui tapoter les fesses au passage. Cela donnait lieu à de plaisants dialogues, car Agathe n'avait pas sa langue dans sa poche et s'entendait à vilipender acerbement tous ceux qui s'oubliaient jusqu'à oser un geste déplacé. De temps en temps, un jeune homme trouvait grâce à ses yeux et Céleste s'amusait beaucoup à écouter le duo d'amour qu'ils entonnaient.

Quand Agathe avait le temps de souffler un peu, elle s'accotait au chambranle de la porte menant au domicile des Dondedieu et elle se distrayait en observant respectueusement les jeux de la petite fille. Cette façon de jouer toute seule, dans un monde imaginaire, avec une concentration absolue, impressionnait la jeune femme autant qu'elle l'intriguait. Elle aurait aimé savoir quelles aventures se déroulaient sous ses yeux, mais Céleste refusait obstinément de divulguer la vie privée de ses joujoux. Agathe en était réduite à espionner la petite fille, en tendant son oreille ornée d'or scintillant, pour tenter de saisir quelques mots du flot ininterrompu de paroles qui s'échappaient des lèvres de l'enfant.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Car Céleste parlait tout en jouant.

Trop bas pour que l'on puisse saisir ses propos ; suffisamment haut pour que l'oreille perçoive toute l'animation joyeuse de la conversation qu'elle tenait avec elle-même.

Si la petite fille était, au quotidien, réservée et silencieuse, elle avait, en revanche, le sourire prompt et le rire facile, peut-être un peu trop - elle avait vite découvert que ses grands-parents s'inquiétaient de son mutisme et que ce masque de bonne humeur les tranquillisaient. Céleste ne voulait à aucun prix décevoir Félix et Josefa. Elle se rendait compte qu'elle ne parlait pas assez – on le lui répétait tout au long de la journée -, aussi opposait-elle aux questions et aux remarques un rire franc et contagieux et un sens de l'humour à toute épreuve. Ce qui la faisait tant rire ne devait ni la troubler ni, a fortiori, la blesser.

Dans sa salle de jeux, la petite se transformait subtilement. Quand elle jouait, elle devenait intarissable, elle gloussait, parlait toute seule, et ses murmures joyeux semblaient exploser en bouquets de points d'exclamations. Elle s'illuminait et c'était un plaisir d'observer une telle joie de vivre, même sans y rien comprendre. Agathe disait souvent à Josefa : « Cette gosse respire le bonheur. Elle a le rire dans le sang ! »

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Un matin, j'avais cinq ou six ans, j'étais perdue dans mon jeu, oublieuse du monde extérieur, quand un profond soupir m'a fait sursauter : je n'avais pas entendu Agathe approcher et elle avait réussi à surprendre mes paroles. Elle pleurait, la pauvre ! Elle a toujours eu un cœur gros comme ça, Agathe ! Elle s'était aperçue que je parlais à Constance.
« Je lui parlais, je lui posais des questions, j'écoutais les réponses en hochant la tête pour approuver, je lui répondais…

« Constance était là, avec moi, en moi, pourrait-on dire, et nous jouions ensemble chaque jour.

« Agathe en fut profondément bouleversée. Moi aussi, quoique pour une autre raison : j'étais horrifiée qu'elle ait surpris mon secret. Il me semblait que Constance disparaîtrait définitivement, si chacun savait qu'elle venait journellement jouer avec moi. Devant ma détresse, Agathe promit de n'en parler à personne, jamais.

« Pendant plusieurs jours, Constance ne revint pas. C'étaient des représailles, je le savais : elle m'en voulait de n'avoir pas assez fait attention. J'ai alors pris l'habitude de fermer la porte de communication avec la boutique et ma jumelle est revenue.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Avec le temps, les visites imaginaires de Constance se sont peu à peu espacées, jusqu'à disparaître définitivement vers mes onze ou douze ans.

« Je suppose que j'avais fini par apprendre à vivre sans elle.

« Cette aventure eut une conséquence inattendue : sans doute inspirée par la proximité des pompes funèbres Troblo, Agathe me surnomma « le corbillard rose ».
« Ma puce, disait-elle en me serrant farouchement dans ses bras, mon petit corbillard rose !» Et elle me berçait contre sa poitrine. « Mais enfin Agathe, pourquoi donc appelles-tu la piccola *comme ça ? » lui demanda ma grand-mère. « Parce que, lui répondit-elle, cette gosse, elle est comme un corbillard rose. C'est amusant à regarder, c'est rigolo, ça a l'air gai et joyeux, mais au fond, quand on y regarde mieux, il n'y a rien de plus triste. »*
« Nonna *en resta saisie, pourtant elle ne protesta pas. En son for intérieur, elle devait penser la même chose. Je la voyais tordre le bec chaque fois qu'Agate m'appelait ainsi : cela lui déplaisait souverainement.*

« Moi, j'aimais bien cette idée d'un corbillard rose.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« J'ai toujours dit que, quand je serai grande, je m'en achèterai un. »

Le dimanche matin, Romain Dondedieu nettoyait à fond son appartement, briquant tout du sol au plafond, même la cuisine, qui ne servait pratiquement jamais puisque lui et sa fille prenaient tous leurs repas chez Josefa et Félix. Qu'à cela ne tienne, chaque semaine, Romain récurait les meubles de cuisine, tirant le réfrigérateur et le lave-linge encastrés jusqu'au milieu de la pièce, pour nettoyer derrière, et lavait toutes les fenêtres et leurs volets à grande eau. Une fois par mois, il démontait le caisson des volets-roulants pour y passer l'aspirateur et lessivait tous les murs de la maison ; il jetait ensuite toutes les carpettes dans la baignoire et les lavait à grand renfort de détergent.

Alors, mis de belle humeur par les douces fragrances du savon noir, de l'eau de Javel et de l'ammoniaque, s'il n'était appelé par aucune urgence, Romain emmenait sa fille sur le petit parking de l'avenue des Âmes du Purgatoire, où une fontaine publique lui permettait de laver commodément - et gratuitement - sa grosse voiture, sa « papamobile », comme l'appelait naïvement Céleste. Le père et la

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

fille passaient là un moment charmant, parmi les bulles de savon irisées.
Ce rite de purification apaisait magiquement Romain qui chahutait alors sa fille sans arrière-pensée, lui mettant de la mousse sur le nez dans un grand geste de consécration. Une fois la voiture étincelante, Romain poussait parfois la bonne humeur jusqu'à prendre Céleste sur son dos et galoper avec exubérance tout autour du parking, pendant que la petite fille piaillait de ravissement.

Le dimanche soir, Romain recevait des amis, tous des médecins et tous des hommes.
Céleste n'avait jamais vu une femme chez son père.
Tous ces hommes partageaient le pain et le vin, c'est à dire qu'ils avalaient rapidement une grillade accompagnée de salade, et s'installaient alors au salon, dans les fauteuils de velours rouge, chacun avec un verre de cognac ; ils parlaient de leur métier. Sur les genoux paternels, Céleste écoutait, en étudiant les reflets sur les lunettes rondes de Romain Dondedieu et sur sa grosse bague d'or. Elle essayait d'enrouler les cheveux bouclés de son père autour de ses petits doigts. Elle s'ennuyait parfois, mais elle restait là, serrée contre la poitrine de Romain.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle savait combien ces moments de belle humeur étaient rares chez lui.
Il convenait d'en profiter.

En début d'après-midi, Félix Dondedieu prenait une pause. Quand le temps était gris, il partait en ballade avec sa petite-fille : ils allaient saluer la mer. Si le soleil brillait, ils s'installaient à l'ombre, chacun avec un livre, autour d'une des tables du Palais des Glaces, et laissaient filer les heures agréablement.
Si Félix était un fervent lecteur qui s'était donné pour religion l'ensemble de la littérature française, il avait toutefois une prédilection pour Maupassant. Il appréciait son ironie mordante, désespérée, et son humour gentiment grivois. Il aimait aussi retrouver les couleurs et le parler de sa Normandie natale sous cette plume acérée. On l'entendait parfois partir d'un grand éclat de rire. Il prenait alors sa plus belle voix pour faire à Céleste la lecture du passage qui déclenchait son hilarité.
À dix-sept heures, Agathe finissait son service et Josefa montait préparer le dîner. Félix Dondedieu mettait alors son tablier et prenait place derrière le comptoir aux deux colonnes pour recevoir les habitués du soir – ceux qui consommaient rituellement whisky et

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

pastis (surtout pastis). Cinq ou six retraités et deux croque-morts composaient le noyau central et inamovible de ceux que Félix appelaient ses « Frères de Palabres ».

Alors, le Palais des Glaces changeait de visage, surtout l'hiver, quand l'obscurité extérieure donnait l'impression d'avoir rétréci la salle. Tous ces hommes debout devant le bar, comme à l'ordre – « Ce sont les femmelettes qui s'asseyent, petite ! » -, qui se reflétaient, innombrables, sur toutes ces vitres noires et dans le grand miroir, donnaient une sensation de foule, renforcée par la fumée des cigarettes formant des nappes de brouillard impalpable et bleuté, près du plafond.
Toute petite, Céleste était effarouchée par la transformation de son univers familier. Ce noir qui semblait se presser aux vitrines comme un espion, oblitérant le monde extérieur, lui semblait lourd de menaces vagues et effrayantes, rendues encore plus intimidantes par les éclats des voix viriles qui, à cette heure, résonnaient dans la salle du glacier. Tous ces hommes semblaient ne pas savoir s'exprimer sans hausser le ton. Ces voix emplissaient la salle encore plus sûrement que les reflets démultipliés de leurs propriétaires et Céleste se sentait étouffer au milieu d'une foule coléreuse.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle ne supportait pas les cris, Céleste, elle ne supportait pas les hommes colériques : elle en avait peur, les devinant obscurément ligués contre elle.
Toute sa vie, elle devait fuir toute manifestation de violence.
Toute sa vie, les nuits qui collent aux fenêtres et qui rendent les lumières un peu trop jaunes l'empliraient d'une tristesse vague et tenace.
Ce fut une révélation pour elle, quand on généralisa l'usage des phares blancs pour les voitures et qu'on installa des ampoules halogènes, à la vive lumière bleutée, sur tous les réverbères : la nuit avait changé de couleur.

L'été, ce n'était plus la même chose. Le Palais des Glaces restait ouvert jusqu'à vingt-deux heures trente, au lieu de dix-neuf heures trente en hiver. Il faisait jour tard et les vitrines étaient ouvertes. Céleste, moins emprisonnée, ne se sentait plus aussi menacée. Elle s'installait à une table près du comptoir, pour écouter les histoires de Josefa ponctuées par les réflexions d'Agathe qui, l'été, ne travaillait pas l'après-midi et prenait son service le soir ; ou bien elle s'asseyait sur sa marche habituelle pour entendre les conversations de tous ces hommes. Ils parlaient généralement de

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

politique et paraissaient y accorder une importance extrême. Leurs vies semblaient dépendre entièrement des résultats des élections.

En 197-, les conversations prirent une tournure empreinte d'un tel catastrophisme, que Céleste se sentit pétrifiée de terreur à l'idée que le peuple français puisse élire un mauvais Président de la République. Que se passerait-il ? Tous les hommes semblaient prédire un cataclysme universel, un bouleversement total de leurs existences, la misère et la ruine, en un mot comme en cent : la Fin du Monde.

C'est avec des yeux écarquillés d'angoisse qu'elle interrogea Josefa à ce sujet. Sa grand-mère haussa tout d'abord les sourcils avec un amusement étonné, puis elle prit Céleste sur ses genoux pour la bercer tendrement, joue contre joue.

- *Carina, carina mia*, tu écoutes trop tous ces hommes qui parlent pour ne rien dire et qui prennent leurs rêves pour la réalité. Un président ou un autre, crois-moi, ça ne change jamais rien. *Niente*.

« Tu sais, tous ces hommes politiques, ils promettent toujours beaucoup pour qu'on les élise et puis ils ne font jamais rien de ce qu'ils ont promis. Ils mentent parce qu'ils veulent la place. *Ma certo* ! C'est une bonne place ! *Ma* qu'ils soient d'un parti ou d'un

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

autre, ils s'occupent de se remplir les poches, plus ou moins honnêtement*, e basta cosi*.

« Je te promets que tu ne verras pas la différence.

Elle avait raison, Céleste ne vit pas la différence.

L'hiver, Céleste préférait monter avec sa grand-mère, à dix-sept heures. Elles s'installaient dans l'accueillante cuisine de Josefa.

L'aménagement en était simple mais très agréable : les meubles, en formica blanc sans prétention, occupaient tout un angle ; les murs aussi étaient blancs. Josefa avait placé des stores en toile de Jouy rose au-dessus de la baie vitrée. Au milieu de la pièce, la table en marbre veiné rose venait du Palais des Glaces, ainsi que les fauteuils d'osier. Josefa avait recouvert les coussins rouges du même tissus que ses stores et accroché des paysages naïfs sur les murs : forêt automnale et campagne vallonnée semée de maisonnettes de contes de fées - les nus étaient réservés à la chambre à coucher des Dondedieu.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Dès le crépuscule, Céleste baissait les stores roses et restait un moment à en contempler les personnages - comme un dessin au trait - évoluant dans leurs occupations champêtres : le berger romantique avec son gilet bordé de peau de mouton et sa houlette ornée d'un nœud de ruban, la gardeuse d'oies vêtue d'une robe à paniers comme une marquise, le meunier coiffé d'un bonnet, menant son âne enrubanné vers le plus pittoresque des moulins à vent…

Enfin, toutes les lumières allumées, et surtout les néons, au-dessus du plan de travail - merveilleux néons qui diffusaient cette lumière blanche qui rassérénait Céleste -, Josefa commençait à préparer le dîner.

Elle aimait voir ce qu'elle faisait, Josefa, pas d'ombres dans sa cuisine.

Céleste s'installait devant la table de marbre, le dos à la fenêtre, et jouait à aider sa grand-mère. Elle aurait pu aller regarder les émissions enfantines, mais la conversation de sa *nonna* lui semblait plus fascinante que le meilleur des programmes télé. Elle passait une demi-heure à tailler une carotte en bâtonnets pendant que Josefa découpait le reste des légumes, mais elle ne s'en rendait pas compte et se sentait très très utile.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Josefa Dondedieu était une fine cuisinière et elle aimait gâter son mari, fou de cuisine italienne. Félix était un gourmet, rebuté par la viande rouge et les fritures, il se régalait de légumes croquants et de plats amoureusement mijotés. Les pâtes fraîches, les légumes et les fromages italiens avaient la part belle dans la cuisine bien relevée de sa femme. Lasagnes aux épinards et aux trois fromages, ravioli à la ricotta et aux herbes, cannelloni au fenouil et aux olives violettes, artichauts à la Romaine, poivrons marinés, soupe de pois chiches safranée… faisaient partie de ses plats de prédilection. Mais il ne résistait pas pour autant à la daube de Josefa ou à son osso-buco parfumé de zestes d'orange. En épousant une Italienne il avait renoncé à la cuisine normande, au beurre et à la crème, pour passer à l'ail et à l'huile d'olive.
Et il s'en léchait les doigts et les babines.

Tout en épluchant des légumes ou en étalant la pâte des tagliatelles, Josefa parlait de sa vie, de l'enfance de Romain, de la petite enfance de Céleste… C'était une conteuse extraordinaire, une chroniqueuse fidèle, avec un grand sens du suspense et du détail. Comme les anciens griots africains, Josefa connaissait ses histoires par cœur, mot pour mot ; rien n'aurait pu la faire varier dans sa version.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Cette inaltérabilité fut une bénédiction pour Céleste : le passé était une chose stable et certaine sur quoi il était possible de s'appuyer, les talons bien plantés sur ce sol solide, sans crainte de s'enliser.

Elle interrogeait souvent sa grand-mère au sujet de Constance pendant que le repas du soir mijotait, libérant de délicieux arômes – origan, ail et tomate. La grosse cocotte en fonte noire laissait échapper des panaches de vapeur parfumée et le doux glougloutement qui en émanait apportait une atmosphère de confort chaleureux à la cuisine blanche et rose. Céleste allait chercher, dans le secrétaire de l'entrée, les trois albums de ses photos de bébé et en ouvrait un sur la table de la cuisine. Alors, serrée contre sa grand-mère, elle pointait du doigt une photographie après l'autre.

À chaque image correspondait une histoire, que Josefa répétait inlassablement. Céleste absorbait littéralement ces anecdotes dont Constance et elle étaient les héroïnes - elle semblait s'en nourrir.

Quand Josefa racontait, elle ne disait jamais « toi et ta sœur » mais « Céleste et Constance ». Elle ne disait jamais « ta maman » mais, « *Mamma* » ou « Anne-Marie ». Cela donnait à la petite fille l'impression d'être la vedette d'un film ou d'un livre.

D'autant plus que la Céleste dont parlait Josefa n'était plus celle qui écoutait.

Elle avait été la meneuse des jumelles, la plus dégourdie, la plus volontaire ; celle qui avait pris le rôle de porte-parole. La perte de sa

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

sœur et l'abandon de sa mère l'avaient laissée comme à côté d'elle-même : craintive, effacée, timide.
Timorée, comme disait son père.
Fascinée, les yeux grand ouverts, Céleste ne voyait plus la coquette cuisine blanche et rose ; elle ne voyait plus la photo dont sa grand-mère lui faisait la légende.
Elle voyait « Céleste et Constance ».
Elle voyait le passé.

- Je crois que cette descente quasi-quotidienne dans ma petite enfance m'a, en plus des efforts colossaux que j'ai déployés pour me rappeler, permis de conserver des souvenirs bien plus lointains que ceux de la plupart des gens. Je fais quand même une distinction entre les souvenirs où je nous vois, Constance et moi, comme si je regardais un film, et ceux où je ne me vois pas. Je pense que ces derniers sont de vraies réminiscences.

« J'avais besoin d'entendre Nonna *raconter ces histoires, j'ai envie de dire ces « légendes », dans lesquelles je n'étais jamais seule. Je m'y plongeais entièrement en écoutant la voix de ma grand-mère et, pendant ces instants, je me sentais…*

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« … complète.

« Nonna *avait plusieurs registres à son répertoire, c'est toute la saga familiale qui vivait dans ses histoires. J'adorais l'entendre raconter sa vie. Quel personnage que ma grand-mère ! Quelle vie extraordinaire ! »*

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 4 -

Josefa était née en 192-, dans un village proche de San Remo, charmante petite ville italienne sise non loin de la frontière française. Troisième de huit enfants, elle avait vu sa mère se tuer à la tâche pendant que son père paraissait se la couler douce dans son métier de garde-champêtre.

Cependant, dans son entourage, toutes les femmes semblaient se tuer de travail. La plupart des hommes aussi, mais surtout les femmes : ces femmes italiennes géraient d'immenses familles et travaillaient la terre comme des hommes - plus dur que les hommes, bien souvent. Elles avaient toutes des épaules et des bras très musclés, des carrures de déménageurs, et on ne les voyait jamais inactives. Cultiver, cueillir les légumes, les fruits, aller les vendre à San Remo, nettoyer, laver le linge au lavoir, faire *la pasta*, laver la vaisselle, s'occuper des tout-petits, repriser et tricoter le soir devant le feu, pour que l'aîné, qui devenait trop grand pour son chandail, ait quelque chose de chaud à se mettre l'hiver suivant.

- Ma *Mamma* ne riait jamais, *lo sai* ? Tu sais ? Je pense qu'elle n'en avait pas le temps, disait Josefa à Céleste.

- Tu crois qu'elle était malheureuse ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- *Non lo so*. Je ne sais pas. Je pense qu'elle était tout simplement trop épuisée pour pouvoir penser. Et puis, elle ne parlait pas non plus. Vois-tu, je crois qu'elle avait trop d'enfants pour avoir le temps d'être proche d'eux, disait Josefa pensivement.

- Mais elle vous aimait, non ?

- Va savoir ! Quand j'étais jeune, je pensais que non. C'est pourquoi je rêvais de m'en aller au plus vite. Et puis, de toute façon, je voulais *un' altra vita* - une autre vie. Je n'avais pas envie de faire *un bambino* par an et de cultiver la terre. Je voulais vivre dans une vraie ville. Je voulais connaître *l'Avventura*. L'Aventure.

Et on entendait le « A » majuscule de « l'Aventure ».

- Ouais, disait toujours Agathe à ce moment du récit, quand Josefa racontait sa jeunesse en sa présence, quand tu seras grande, Céleste, tu te rendras compte que toutes ces femmes qui cherchent l'aventure avec un grand « A », en fait, ce qu'elles cherchent, ce sont DES aventures !

Elle prononçait ces mots avec un mouvement du buste et des hanches d'une sensualité sans équivoque.

- *Ma, probabilmente...* Peut-être que oui, dans un certain milieu, admettait Josefa. Mais, l'Italie à cette époque était très croyante - elle l'est toujours -, et j'avais grandi entourée de cette foi, avec le crucifix au-dessus du lit et *la Madonna* sur la table de nuit. Et dans ma jeunesse*, la Madonna*, ce n'était pas une star du rock ! On

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

m'avait dit et répété que mon ange gardien était toujours auprès de moi et que Dieu voyait tout.

- C'est vrai ça*, Nonna* ? lui demanda un jour Céleste.

- *Che cosa, Carina* ?

- Que Dieu voit tout et l'ange gardien aussi ?

- *Chi lo sa* ? C'est possible, *ma* comme ni l'un ni l'autre ne m'ont jamais dit ce qu'ils pensaient de mes pêchés, *non lo so*. Je pense qu'on est trop nombreux, sur terre, pour que Dieu nous regarde tous. *Ma* s'il le fait, il doit s'embêter ferme : la vie de la plupart des gens est terriblement morne et ennuyeuse.

- Ah ! s'esclaffa Agathe, levant son sourcil gauche – son satanique sourcil gauche -, alors, avec moi, il a dû bien se rincer l'œil, Dieu !

- Pas la peine d'étaler ta vie dissolue devant la petite, intervint Félix Dondedieu, pendant que sa femme riait.

Pour sa part, Céleste pensait que, si un Dieu quelconque avait eu la bonne idée de surveiller sa grand-mère, il ne s'était sûrement pas ennuyé.

Tout du moins, avant qu'elle ne se range et n'épouse son grand-père.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Josefa réussit à se sauver de la maison familiale à l'automne 193-, elle avait quatorze ans. Quand la sœur de son père, qui était domestique à Nice, écrivit que des amis de sa patronne cherchaient une bonne, elle se porta immédiatement volontaire. Sa mère se tut, comme de coutume, et continua à éplucher les légumes pour la soupe du soir.

Elle ne leva même pas les yeux.

Son père, qui venait de lire la lettre à haute voix, prit le temps de réfléchir quelques instants.

- Du moment, finit-il par dire, que tes deux sœurs aînées sont là pour aider ta mère, tu n'es pas nécessaire ici.

Voilà qui fit plaisir à Josefa, on a beau avoir envie de partir, on a quand même l'amour propre d'être regretté.

« Un peu d'argent sera le bienvenu, poursuivit son père. Je vais écrire à ma sœur, pour lui demander d'aller te chercher à la gare et de te présenter pour cette place. Et puis, elle dira à ta patronne de m'envoyer tes gages.

Josefa était folle de joie. L'idée de devoir travailler, parfois jusqu'à seize heures par jour, avec une demi-journée de repos par semaine, sans même être payée, puisque son salaire serait directement envoyé en Italie, lui semblait le plus grand bonheur du monde.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- C'est parce que j'allais échapper à la vie que je redoutais. *Immagina un poco* ! Imagine un peu ! Je partais en France, et dans une grande ville ! J'avais l'impression de vivre pour la première fois de ma vie.

Céleste avait toujours trouvé sa grand-mère très belle. À sa mort, à soixante-huit ans, même malade comme elle l'était, elle était restée magnifique. Elle l'imaginait très bien à quatorze ans, grande pour son âge, élancée, un port de reine et un corps de rêve. Très souple, très juvénile, avec des fesses rondes encore enfantines et de jolis petits seins tout frais.

Divine.

Elle l'imaginait d'autant mieux, que la chambre de Josefa et Félix Dondedieu s'ornait de plusieurs sanguines de cette époque, pour lesquelles elle avait posé.

Nue.

Quel scandale ! Comment cette toute jeune fille, pure, vierge et très catholique était-elle devenue modèle ?

Josefa était entrée comme bonne à tout faire chez un couple de bourgeois austères et quadragénaires, les Duval-Bolduc, qui

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

résidaient au premier étage - l'étage noble, bien sûr -, d'un bel immeuble du quai Lunel, sur le Port. Les domestiques avaient leurs chambres sous les toits, au cinquième, avec un lavabo et un WC pour tout l'étage.
Ce manque de confort était pourtant racheté par le panorama splendide que l'on avait de là-haut - chez les privilégiés du premier, la vue n'était pas si belle.

Sur la surface du bassin du Port
se miraient les majestueux immeubles qui l'encadraient,
parés de toute la palette du soleil –
du citron le plus pâle jusqu'au sombre grenat ;
riche patchwork voyageant du safran à l'ocre,
du vermillon au magenta.
Certaines façades s'ornaient de fleurs stylisées,
de figures mythologiques ou de chimères,
faites de stuc blanc,
resplendissant
sur les enduits à l'italienne.

Madame, sèche comme un coup de trique, était – comme il se doit - dame patronnesse. Quant à Monsieur, qui évoquait furieusement un goret bien rose, il dirigeait benoîtement l'usine dont il avait hérité. Le

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

grand-père de M. Duval-Bolduc était un grand inventeur, qui avait révolutionné le monde des emballages cadeaux en créant le ruban scintillant et bouclé que, très fier, il avait baptisé de son propre nom, Bolduc, de la même façon que l'empereur Vespasien inventa les pissotières qui prirent son nom : les vespasiennes.
Ainsi, M. Duval-Bolduc dirigeait sa prospère usine de bolducs en attendant que son héritier, son fils Octave, ait terminé ses études et puisse prendre le flambeau.

En 193-, Octave, qui portait le musical prénom de son célèbre aïeul inventeur, avait dix-huit ans et poursuivait moins ses études de Droit qu'elles-mêmes ne le pourchassaient. Cette année-là, le bel Octave, l'œil bleu et langoureux, les cheveux blonds et bouclés ébouriffés, méprisait les pantalons de flanelle blanche de l'époque et portait des culottes noires et des lavallières s'ornant de nœuds sophistiqués ; il se voulait « artiste », comme en 1880.
Octave se considérait comme un esthète car il peignait. Mais il peignait en cachette de ses parents. Au lieu de se rendre à la faculté de Droit, il s'enfermait chaque jour avec d'autres jeunes artistes dans un sordide atelier, éclairé par une verrière crasseuse, au dernier étage d'un vieil immeuble branlant de la rue des Crottes, dans le Vieux Nice.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

La tentation est forte de se livrer à une triste boutade et de dire que tous ces jeunes hommes - car les dames n'étaient acceptées dans ce cercle qu'en tant que muses très déshabillées - ne faisaient que de la merde, dans la si justement nommée rue des Crottes, mais ce serait faux. Les quelques œuvres d'Octave Duval-Bolduc qui ornaient la chambre conjugale des Dondedieu faisaient montre d'un talent plein de sensibilité. Et si lui, Octave, avait fini par abandonner ses pinceaux pour diriger l'usine familiale, si certains de ses condisciples étaient morts pendant la guerre, d'autres, comme Severino, Artan et Lepaïen, avaient fait leur chemin et étaient devenus, sinon très célèbres, du moins connus et respectés.

L'emploi de Josefa consistait à nettoyer, faire les lits, servir à table, faire les courses et repasser. (Heureusement pour elle, la famille Duval-Bolduc confiait son linge sale à une lavandière du Paillon). Elle devait également aider la cuisinière et laver la vaisselle.

Dieu merci, Stella, la grosse cuisinière, était Italienne et vivait en France depuis quarante ans ; elle parlait donc plutôt bien la langue de Molière. Josefa, bien sûr, ne parlait pas français - les écoles de village n'enseignaient pas les langues étrangères. Le jeune

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

monsieur Octave baragouinait un peu d'italien, car il avait été élevé, jusqu'à l'âge de neuf ans, par une nourrice transalpine - le petit personnel était souvent Italien à Nice, à cette époque. N'importe comment, il ne s'agissait pas pour Josefa de tenir de grandes conversations avec ses employeurs ; il suffisait qu'elle comprenne quelques mots usuels. Nombreux étaient les domestiques qui entendaient parfaitement le français sans pour autant le parler.

Toutefois, Josefa avait le don des langues, à peine était-elle à Nice depuis un an, qu'elle se faisait déjà parfaitement comprendre. Céleste pour sa part, ne l'avait jamais entendue faire une faute de français. Elle avait juste conservé son délicieux accent chantant - sa petite-fille la soupçonnait d'avoir délibérément entretenu cet accent par coquetterie.

Il lui donnait un charme de plus.

On conçoit qu'avec tant de tâches ménagères à accomplir, Josefa était la première levée, avant six heures, pour allumer le chauffe-eau de la salle de bain, acheter le pain et le lait, et tout préparer pour le lever des Duval-Bolduc. Elle était aussi la dernière couchée, car elle devait faire la vaisselle du dîner, nettoyer la salle à manger, mettre la table du petit-déjeuner, cirer les chaussures pour le lendemain, apporter une tasse de lait chaud à la fleur d'oranger à Madame et un cognac à Monsieur, et surtout sortir Chichi. Cela

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

l'amenait souvent jusqu'à vingt-trois heures ou vingt-trois heures trente.

Chichi était le Loulou de Poméranie chéri de Mme Duval-Bolduc. Une sorte de manchon de fourrure rousse, affligé de quatre pattes ridiculement frêles comparées au volume de ses poils, d'un petit museau pointu de fouine et d'un aboiement aigu et hystérique à rendre fou quiconque.

Josefa était particulièrement chargée de s'occuper de Chichi, le « bébé-d'amour-à-sa-maman », comme disait Mme Duval-Bolduc. Elle devait le sortir dès que la sale bête en manifestait le désir (en aboyant devant la porte), le nourrir (animée d'un juste ressentiment : ce chien mangeait mieux que les domestiques), le brosser chaque jour que Dieu faisait (en se faisant mordre, invariablement) et, comble d'horreur, le laver une fois par semaine.

Chichi dormait dans la chambre de Madame, privilège dont ne jouissait pas M. Duval-Bolduc, et passait ses journées au salon avec elle. Il avait sa chaise à la table familiale, à la droite de sa maîtresse qui partageait ses repas avec lui. Cette charmante bestiole jappait pour réclamer son dû de l'assiette de Mme Duval-Bolduc, meublant fort opportunément le silence qui eut régné sans lui.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Josefa haïssait particulièrement ce chien, lequel le lui rendait bien et ne perdait pas une occasion de lui mordre les chevilles ou de vomir sur le tapis. Cette bête se montrait parfois d'une stupéfiante et démoniaque intelligence, faisant exprès de pisser dans l'entrée, alors qu'il venait juste de sortir, et restant devant la flaque en gémissant, jusqu'à ce que sa maîtresse vienne constater les dégâts.

Josefa affirmait que Chichi éternuait de joie quand Mme Duval-Bolduc, furieuse, l'accusait de ne jamais sortir son « bébé-d'amour ».

La domestique que remplaçait Josefa avait été renvoyée pour « inhumanité » envers Chichi : alertée par des couinements déchirants, Madame avait trouvé le « bébé-d'amour-à-sa-maman » blotti dans un coin du cabinet de toilette, comme un chien battu, la bonne debout devant lui.

- Elle lui avait visiblement donné des coups de pieds ! s'indignait Mme Duval-Bolduc.

- Plût à Dieu, disait Josefa à Céleste, *ma* je suis persuadée que cette saloperie de Chichi avait fait semblant d'être battu, rien que pour la faire renvoyer. Ce chien, c'était *il diavolo* - le démon incarné !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

On comprend que Josefa se soit méfiée de cet animal. Elle s'arrangeait autant que possible pour ne pas rester seule avec lui, le brossant devant Madame et le lavant devant Stella, la cuisinière.

Le jeune Octave était tombé fou amoureux à la seule vue de Josefa.

Qu'elle était belle avec son petit nez ponctué de candides éphélides, sa peau très blanche, ses yeux bleus et, surtout, ses magnifiques cheveux ambrés !

Blonds vénitiens.

Une masse qui ondulait jusqu'à ses reins et qu'elle coiffait en chignon bas sous ses petits bonnets de bonniche ; de petits frisons de cheveux moussaient sur son front et sa nuque, appelant le baiser.

- Il n'avait de cesse de se trouver seul avec moi, il venait sous n'importe quel prétexte à l'office et restait pour bavarder : il prétendait qu'il m'aidait à apprendre le français. Il me frôlait dans les couloirs… *Il povero*, il ne savait pas comment faire pour me séduire. Il était trop jeune et trop timide pour savoir comment s'y prendre. Les seules femmes qu'il avait approchées jusque là, c'étaient sa

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

mamma et les prostituées du bordel qu'il fréquentait. Ce sont elles, d'ailleurs, qui lui servaient de modèles.

- Il y avait des bordels à Nice ? s'étonnait rituellement et hypocritement Céleste, pour permettre à Josefa de placer sa tirade habituelle.

- *Ma certo* ! Ils n'ont été interdits qu'après la guerre et ça a été une décision catastrophique. Il y avait sans doute des maisons closes clandestines où les filles étaient exploitées, et peut-être même retenues de force ou droguées, sans avoir le droit d'exiger le préservatif ni de voir un médecin, *ma* je ne vois pas la différence avec ce qui se passe de nos jours. Au moins, les maisons, même les clandestines, se trouvaient plus facilement que les pauvres *puttane* isolées que nous avons maintenant. Et les propriétaires des bordels étaient bien obligés de se montrer *di tanto in tanto.* Les souteneurs de maintenant se cachent en un claquement de doigts.

- Mais, était un jour intervenue une Céleste adolescente, il n'y avait pas le sida à cette époque, pourquoi utilisaient-elles des préservatifs ?

- Non, non, lui répondit Josefa, il n'y avait pas le sida, mais il y avait la blennoragie, et aussi la vérole - la syphilis, quoi - qui atteignait le système nerveux. On mourrait fou, *pazzo*.

« Et puis il y avait les grossesses indésirables. Ces malheureuses se faisaient généralement avorter, ou bien on les avortait de force

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

et, parfois, elles mourraient des suites de l'avortement. Ou encore, leurs concurrentes, jalouses de leurs succès, les dénonçaient à la police, et elles se retrouvaient en prison. *Mamma mia, che tristezza* !

- En prison ? s'était alors étonnée Céleste.

- *Ma*, l'avortement était interdit en 193- ! s'échauffa Josefa, son accent exacerbé par l'indignation. Les faiseuses d'anges, comme on appelait les avorteuses, risquaient la guillotine. Et les femmes qui se faisaient avorter écopaient au moins de la prison.

« Che scandalo !

« L'avortement était considéré comme un meurtre.

« Un omicidio !

« Il n'y a pas longtemps qu'il a été légalisé en France. *Certo*, continua-t-elle, il a fallu attendre d'avoir *una donna* comme ministre de la santé, pour qu'enfin on se décide à écouter la souffrance des femmes. Il faut être inconscient pour obliger une femme à avoir un enfant qu'elle ne veut pas. Comme s'il n'y avait pas déjà suffisamment d'enfants maltraités parmi les enfants désirés !

Josefa s'adossa au comptoir, s'installant confortablement pour tenir une fois de plus son discours préféré. Pour les monologues enflammés, elle n'avait pas sa pareille : elle y était magistrale. Céleste et Félix Dondedieu échangèrent un clin d'œil de connivence : ils avaient beau connaître cette rengaine par cœur,

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

tous deux adoraient assister au spectacle de la juste indignation de Josefa.

« La décision de fermer les maisons closes a été le coup de grâce donné au célèbre esprit gaulois. La France était réputée pour ses femmes galantes et les raffinements de l'amour physique.

« Il sesso - le sexe - était un art, *allora*.

« Certaines putains étaient célèbres : la belle Otero, Liane de Pougny… Il n'y a qu'à lire « La Dame aux Camélias », c'est autour des courtisanes et dans les maisons de tolérance que se tenaient les salons où se faisaient l'art, la littérature et la politique, *ecco*. L'amour n'y semblait pas vulgaire, les bordels avaient, en France, le même rôle que les clubs en Angleterre : les hommes se réunissaient au salon pour refaire le monde, un verre de cognac à la main. Les jolies pensionnaires faisaient le service et, parfois, un couple partait s'isoler. C'est dans ces temples de l'amour que les *ragazzi*, les jeunes hommes, étaient initiés aux plaisirs de l'amour et aux secrets du corps féminin.

Josefa esquissa d'un geste la courbe d'un corps voluptueux.

« Et, les plus intelligents d'entre eux pouvaient ainsi initier à leur tour leur jeune épouse vierge, toute neuve, *nuovassima*, aux joies de la chair, au lieu de la déflorer maladroitement, ou brutalement, et de la dégoûter à jamais de la bagatelle. En interdisant les maisons

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

de passes, on a voulu rabaisser la sexualité. Et on a rabaissé la France, *mamma mia* !

Elle tapa du poing sur le comptoir.

« La France, de nos jours, n'est plus synonyme de galanteries raffinées, non, non. La France, maintenant, c'est le béret, le litre de gros rouge et le camembert. *Ma che ignominia* !

« On a fait du sexe quelque chose de sale, de vulgaire et de honteux.

« Et ainsi, c'est la Femme, qu'on a avilie.

« Puis de l'élégant Français *artista e libertino*, on a fait un pépère vulgaire et alcoolique. *Tutto questo* pour mieux le dominer et l'abrutir.

« On a relégué l'amour dans les rues glauques.

« Les hommes qui ont recours aux prostituées ne s'en vantent pas. Ils y vont tête basse, dans des quartiers où ils ne connaissent personne, pour une misérable passe culpabilisante.

« Et, que dire du destin - *del terribile destino* -, de ces filles, debout des heures durant, parfois sous la pluie, dans le froid, exposées aux regards méprisants des gens bien-pensants et aux violences des dégénérés.

Josefa écarta largement les bras en croix, pour mimer cette exhibition.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Perche, quand elles montent avec quelqu'un, qui sera là pour intervenir, si cela se passe mal ? »
Elle tapa du pied.

En 199-, quand on voulut interdire aux putes de tapiner dans les rues où elles avaient l'habitude d'exercer, Céleste avait imaginé la réaction de sa grand-mère si celle-ci avait été vivante.
- Interdire aux prostituées de racoler ! *O Dio*, quelle barbarie d'empêcher de pauvres malheureuses de gagner leurs vies !
« Che scandalo !
« Comme si elles faisaient ça par plaisir, pour passer le temps ! Voilà qui va plaire aux censeurs, aux coincés qui composent la moitié de la population. C'est de la démagogie, *ecco tutto* ! Et les propriétaires qui ont été poursuivis pour proxénétisme, parce qu'ils louaient des studios aux prostitués ! *Ma* quelle hypocrisie ! Pourquoi ne poursuit-on pas l'Etat pour proxénétisme ? Les putes payent des impôts, comme tout le monde. Elles se déclarent à l'URSSAF en tant que profession libérale, *allora* ?
« Ma che passa dans cette société ? aurait dit Josefa en tapant du poing et du pied. D'un côté, on vous impose du sexe à toute heure et à toutes les sauces à la télévision, même dans les publicités. *Il sesso* est le Dieu du petit écran.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Et de l'autre, on condamne la prostitution.

« Ça ne doit pas être un sexe assez propre, ni assez beau. On veut nous vendre une image romantique et aseptisée des rapports sexuels.

« Bientôt, la sexualité sera réservée à une élite de gens beaux et riches.

« Bientôt, le sexe sera un privilège - *sì, un privilegio* ! - et alors attention à la castration obligatoire de tous ceux qui ne répondent pas aux critères de sélection !

« Attenzione ! »

Céleste, pour sa part, après avoir observé la façon dont la plupart des gens traitaient leurs enfants et la planète, se disait que les critères de sélection ne seraient jamais assez élevés. Mais elle n'était qu'une incurable pessimiste. L'éducation de Romain lui avait laissé trop de traces.

Octave finit par obtenir que Josefa pose pour lui – toute habillée, bien entendu. Aussi, le jeudi après-midi, la demi-journée de repos hebdomadaire de la jeune fille, montait-il jusqu'aux chambres de bonnes pour passer six heures d'affilée à « croquer » son joli modèle. Il ne fait pas de doute qu'il aurait bien aimé la

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

croquer plus littéralement, mais elle ne se laissait pas faire : après tout, Dieu et son ange gardien la surveillaient.

C'est l'orgueil qui la perdit, encore qu'elle ait toujours affirmé que c'était Chichi.

Octave lui montrait chaque semaine de nouvelles esquisses qu'il faisait rue des Crottes. Évidemment, il s'agissait de nus, et Josefa, qui refusait depuis plusieurs mois de se dévêtir pour poser, en voyant ces femmes si pudiques dans leurs poses, si pures (Octave choisissait soigneusement ce qu'il lui montrait), finit par s'accoutumer petit à petit à la nudité. Ces croquis qui la faisait rougir au début, elle leur accordait un regard de plus en plus intéressé. Après tout, elle n'avait jamais vu de femme nue et n'avait jamais disposé d'un miroir en pied pour se regarder elle-même.

Avec l'expérience, les conseils et remarques d'Octave, son œil devint plus critique. Elle fût bientôt apte à juger si une esquisse était bonne. Son sens artistique se développait, alors que sa pudeur de petite paysanne n'était plus qu'un souvenir.

Elle finit par se dire qu'elle serait bien jolie,

couchée

nue

sur du papier.

Ce jour-là, elle accepta de découvrir ses épaules et la naissance de ses seins. Les croquis la montraient si belle, avec son cou long et

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

élégant, ses émouvantes épaules rondes, que l'orgueil d'elle-même la prit, et qu'elle se dit que tous ces modèles était beaucoup moins attrayantes que sa personne. De toutes façons, elle ne faisait rien de mal, car elle ne se dénudait que pour l'art ; il n'était pas question de perdre sa fleur.

C'est ainsi qu'elle se déshabilla jusqu'à la taille, puis accepta de retrousser en même temps ses jupons jusqu'aux genoux, puis plus haut, et enfin de les enlever. Et ce malheureux Octave suait à grosses gouttes de désirs réprimés. Qu'il essaya de la toucher du bout du doigt et elle le menaçait de hurler.

- Et puis, je n'étais pas amoureuse de lui. Quand tu vois d'un peu trop près la relation d'un homme avec sa mère, il perd tout sex-appeal à tes yeux ! *Il povero bambino* ! Il était terrifié par sa *mamma.*

La routine s'était établie, Josefa s'était habituée à sa place chez les Duval-Bolduc, elle parlait le français presque couramment et posait nue chaque semaine. Bien qu'Octave ne l'intéressa pas, elle se sentait d'étranges impatiences dans le ventre et de curieuses sensations dans les seins et les reins, à la fois très agréables et bizarrement irritantes.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Sa vie lui plaisait et, n'eut été la présence de ce démon de Chichi, elle se serait considérée comme parfaitement heureuse.

Un après-midi, M. Duval-Bolduc était à son usine, Madame se reposait dans sa chambre, Octave était rue des Crottes, Stella et Josefa faisaient la vaisselle ; un après-midi ordinaire, comme tous les après-midi.

Il faut toujours se méfier des journées ordinaires.

Tout le monde semblait se trouver à sa place habituelle, sauf peut-être…

- Chichi, appela Mme Duval-Bolduc, viens, mon chéri. Viens faire la sieste avec maman.

Mais Chichi avait choisi de ne pas venir. Il se mit à aboyer hystériquement. Les trois femmes se précipitèrent à sa recherche et, guidées par les aboiements, arrivèrent simultanément devant la porte d'Octave. Le chien les attendait, à l'entrée de la chambre, tournant en rond d'impatience en faisant cliqueter ses griffes sur le parquet, semblant danser une sarabande infernale.

Il éternua de joie - mauvaise, sans aucun doute -, en les voyant.

Son public réuni, il se rua vers le lit d'Octave, pour finir ce qu'il avait déjà commencé à faire : sortir le carton à dessins dissimulé entre le sommier et le matelas. Josefa était consternée : ce chien diabolique avait décidé de sa perte ! Bien sûr, Mme Duval-Bolduc estima de son devoir de mère de voir ce que son fils cachait là et, dans un

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

premier temps, elle en resta muette d'indignation. Sur les croquis, totalement nue et parfaitement reconnaissable, Josefa, la petite bonne à tout faire ; et au bas de chaque dessin, parfaitement reconnaissable elle aussi, la signature de son fils !

Ce fut une scène épouvantable.

Josefa fut traitée de catin,

de vicieuse,

de créature dégénérée

qui avait « perverti le pauvre petit garçon à sa maman », pendant que Chichi jappait et éternuait, tournait autour d'elle et sautillait, au comble de la joie.

Puis, on la jeta dehors.

La malheureuse, en larmes, dut faire ses paquets devant sa patronne - « Et vite, je vous prie ! » -, laquelle l'escorta jusqu'à la porte de la rue qu'elle claqua violemment derrière la fille perdue.

Ne sachant où aller, Josefa se laissa tomber sur les marches, ses affaires précipitamment empaquetées jonchant le sol autour d'elle, et se laissa aller à son chagrin.

C'était une catastrophe : elle avait quinze ans, elle était à la rue, sans argent, sans nul endroit où aller, dans une ville où elle ne connaissait personne hormis ses anciens patrons, Stella et sa tante.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Que faire ? Emprunter quelques sous à sa tante pour pouvoir se payer le voyage de retour chez elle ? Son père la battrait à mort et, si elle en réchappait, elle vivrait dans sa famille comme un paria. Elle ne pourrait jamais se marier – comment le pourrait-elle avec une réputation aussi sulfureuse ? Si elle rentrait chez ses parents, elle n'aurait plus jamais aucune chance de s'échapper. Rester ici ? Comment vivrait-elle ? Aucune maîtresse de maison honnête ne voudrait l'employer sans références, sans parents pour la présenter. Comme tant d'autres malheureuses, il ne lui restait plus qu'à se vendre pour survivre. C'était ainsi que les jeunes filles qui avaient eu l'imprudence de perdre leur virginité finissaient, quand l'égoïste voleur de pureté – oui, égoïste ; il y a pourtant bien des moyens de s'amuser avec une jeune fille sans pour autant la mettre en difficulté ! - refusait de les épouser pour en faire des femmes honnêtes.
Josefa restait sur ce pas de porte, anéantie, les yeux dans le vide, contemplant l'avenir dévasté qui l'attendait…

Elle fut tirée de ses sinistres méditations par le grincement de la porte cochère qui s'ouvrait : la silhouette volumineuse de Stella s'encadra dans l'ouverture. La cuisinière s'était discrètement

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

éclipsée de sa cuisine, par l'escalier de service, pour venir réconforter la réprouvée.

- *Tieni, prendi*, dit-elle, c'est un peu d'argent et l'adresse de ma sœur, Rosa. Elle est cuisinière dans une maison close, peut-être qu'elle pourra te faire entrer comme bonne, là-bas. De toutes façons, reste en contact avec elle, elle me donnera de tes nouvelles. *Noi due*, on va t'aider.

Josefa se jeta dans les bras robustes de Stella. Elle pleurait, mais de soulagement, cette fois. Stella lui essuya le visage avec un coin de son tablier en disant :

« Tu devrais aussi te cacher à l'angle de la rue, pour arrêter Monsieur Octave, peut-être qu'il voudra bien t'aider*, innamorato di te come è*… *Ma* si tu restes ici, j'ai peur que Madame ne le guette depuis sa fenêtre et l'empêche de te parler.

Stella serra encore un moment la pauvre petite Josefa contre sa poitrine bien rembourrée, avant de s'enfuir pour rejoindre sa cuisine.

Après la scène du carton à dessins, Stella se rallia à l'opinion de Josefa : il fallait que ce chien soit possédé par le Démon ! Sinon, comment expliquer son omniscience, son intelligence proprement

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

diabolique et son acharnement à faire le mal ? Fervente catholique, la brave cuisinière n'en dormait plus, terrifiée à l'idée de vivre dans la même maison que Satan, de le côtoyer chaque jour que Dieu faisait.

Elle s'ouvrit de ses craintes au père Casanova, curé de l'église Notre Dame du Port. Le bon père était d'origine italienne, très pieux, et bien mal nommé – jamais ce parangon de vertu n'aurait même songé à séduire l'une de ses paroissiennes. Y eut-il songé, qu'il est peu probable qu'il y soit parvenu, son Dieu l'ayant, par une cruelle ironie, affligé d'un physique fort éloigné des canons de l'humaine beauté.

Son âme, en revanche, dépassait en grandeur et en splendeur tout ce que l'on peut imaginer : bonté, compassion, indulgence, tolérance, générosité, amour de son prochain, piété… Bref, le père Casanova : un saint homme.

Au récit des agissements de Chichi, le bon père resta sceptique. Se pouvait-il que cette brave Stella se soit mise à boire, en cachette, le pastis avec lequel elle flambait ses gambas d'ordinaire ? Il avait bien entendu parler de serpents, de cochons, de boucs possédés, et même de chats, mais de chiens… mis à part le chien des

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Baskerville de la série des Sherlock Holmes, bien éloigné d'un loulou de Poméranie, non, il ne voyait pas.
Aussi, décida-t-il d'aller constater en personne ce curieux phénomène de chien satanique et de procéder, le cas échéant, à un exorcisme. Si le chien n'était pas possédé, se disait l'excellent ecclésiastique, il pourrait toujours exorciser Stella du démon de l'alcool.

Il fut décidé que le père Casanova viendrait chez les Duval-Bolduc, armé de sa croix pectorale, de sa bible et d'un bon flacon d'eau bénite, le lendemain à quinze heures précises, Mme Duval-Bolduc ayant rendez-vous au même moment chez sa couturière pour un essayage-fini. Elle aurait été indignée d'apprendre que Stella soupçonnait son « bébé-d'amour » d'être le Malin incarné, il fallait donc profiter de son absence. Stella se chargerait d'éloigner la nouvelle bonne à tout faire.
Si toutefois Madame rentrait avant le départ du prêtre, il fut entendu que celui-ci prétendrait – pieux mensonge – qu'il était venu pour s'entretenir avec sa chère paroissienne, dame patronnesse d'élection s'il en fut, Mme Duval-Bolduc, donc, de la prochaine vente de charité au profit des pères missionnaires qui évangélisaient la Chine.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

À quinze heures tintantes au clocher de son église, le père Casanova sonnait chez les Duval-Bolduc. Stella se hâta vers la porte d'entrée pour ouvrir tandis que, simultanément, Chichi fonçait vers le fond de l'appartement, dans ce qui semblait être un mouvement de fuite devant l'homme de Dieu.
La cuisinière et le chien se croisèrent au milieu du corridor. Stella s'était prudemment collée au mur pour laisser passer ce démon de Chichi - qu'elle craignait désormais plus que tout.
Cela ne fut pas suffisant, le chien, au passage, lui décocha un cruel coup de crocs dans le mollet droit. C'est en boitant que Stella acheva son chemin vers la porte.
- Sacré coup de dents, ma fille, lui dit le père Casanova en examinant la blessure. Je vais vous aider à désinfecter cette morsure, avant toute chose.
- Inutile, *Padre*, décréta Stella, pressée d'en finir, contentez-vous d'asperger la plaie avec de l'eau bénite.
Le brave homme de prêtre opina, il avait dans sa poche la panacée universelle. Confiant en la puissance de l'eau bénite, il en oignit dévotement la jambe blessée.

Ils trouvèrent Chichi à l'extrémité opposée de l'appartement, caché derrière une bergère, dans le boudoir de Madame. La cuisinière

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

ferma la porte, pour lui couper toute retraite, pendant que le prêtre brandissait la croix qui ornait sa poitrine, en disant :

- Au nom de Jésus Christ notre Sauveur, Satan quitte le chien Chichi !

Et au fur et à mesure qu'il avançait, le chien reculait, en grondant d'une façon menaçante, sans quitter des yeux la croix d'argent. Le prêtre, sans se démonter – un si petit chien, même possédé, ne devait pas être bien dangereux -, continua à avancer jusqu'à ce que Chichi, de plus en plus agité, se trouva acculé dans un angle.

Soudain, l'attention du prêtre fut attirée par une sorte de halètement étouffé. Il regarda Stella et fut interloqué par l'expression de terreur répandue sur le visage de la cuisinière.

Elle fixait quelque chose derrière lui.

Le prêtre fit volte-face, et que vit-il dans l'encadrement de la fenêtre ouverte ?

Un énorme goéland qui le dévisageait en faisant claquer son bec d'un air menaçant, perché sur le garde-fou. Il dépliait à moitié les ailes pour se rendre encore plus impressionnant. Un monstre, d'au moins un mètre quatre-vingt d'envergure, au regard inhumain de tueur.

Délivré de l'attention du prêtre et de la cuisinière, Chichi se précipita au milieu de la pièce.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

D'un coup d'aile, l'énorme oiseau fut sur le petit chien et,

le saisissant par la peau du cou,

il s'envola.

Un hurlement terrifié, vite suivi par des sanglots hystériques, retentit :

- Chichiiiiiiiii…

Le prêtre, tenant encore sa croix à la main, tourna la tête à temps pour pouvoir se précipiter vers Mme Duval-Bolduc qui, prise de convulsions, s'affaissait sur le sol. Elle était entrée juste au moment de l'enlèvement de son « bébé-d'amour ».

Stella, pour sa part, ne prit pas la peine de chercher l'origine de ces hurlements, elle se dirigea vers la croisée pour suivre du regard le vol du kidnappeur, jusqu'à ce qu'il disparaisse à sa vue.

La morsure sur le mollet de Stella s'envenima - sous l'effet du coup de dent satanique ou de l'eau bénite, on ne sait -, il s'en fallut de peu que l'on doive l'amputer. Mais, que ce soit grâce aux efforts désespérés du docteur Fuch, excellent praticien, ou à l'exorcisme que pratiqua le père Casanova sur la jambe infectée, Stella finit par se rétablir.

Mme Duval-Bolduc, en revanche, ne se remit jamais tout à fait de la disparition de Chichi ; elle prit le grand deuil, pour ne plus jamais le

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

quitter. À la satisfaction générale, elle refusa d'adopter un autre chien.

- Comment pourrais-je remplacer mon bébé-d'amour ? se lamentait-elle. Un chien si affectueux, si intelligent : il comprenait tout. Il ne lui manquait que la parole.

- Et quel Malin ! avait prit l'habitude d'ajouter Stella, sans toujours pouvoir, toutefois, retenir un sourire sardonique.

Octave conduisit Josefa rue des Crottes ; elle pourrait y passer quelques jours, en attendant de trouver une situation.

Dès le lendemain matin, Josefa fut adoptée par tous les peintres qui fréquentaient l'atelier. C'est de cette façon qu'elle devint le modèle officiel de la rue des Crottes. Ils la présentèrent à leurs amis et, bientôt, Josefa devint LE modèle en vogue sur la Côte d'Azur, posant même, à l'occasion, pour Picasso et Dali. Elle était, en outre, connue pour la sagesse de ses mœurs : se dévêtir ne l'avait pas empêchée de rester chaste.

Elle ne resta qu'une nuit rue des Crottes, avant d'aller loger dans le bordel de l'avenue Théophile Labbé où travaillait Rosa, la sœur de Stella. Les deux sœurs, encore demoiselles à soixante ans révolus, se prirent pour la jeune fille d'une affection quasi-maternelle.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Il n'y avait pas de place vacante au boxon Labbé, tout du moins dans la domesticité, mais Rosa obtint que l'on loue à Josefa la petite chambre en entresol qui jouxtait la sienne et elle lui apporta sa protection bourrue. Grande et forte - vraiment très forte -, elle en imposait à ses patrons. D'autant plus, qu'elle était si fin cordon bleu que les habitués aimaient à venir dîner avec leurs favorites. Cela conférait bien des privilèges à Rosa, qui n'eut qu'à dresser son impressionnante stature et dire :

- Cette petite Josefa, il n'est pas question qu'elle fasse la vie, elle est vierge.

Et tout le monde s'écrasa.

C'est ainsi que Josefa passa la fin son adolescence dans un bordel.

C'est dans ce même bordel que naquit son fils, Romain

À dix huit ans, Josefa, toujours pucelle, rencontra un jeune peintre Parisien d'origine israélite : David Levi. Ce fut un coup de foudre réciproque.

- *O Dio*, il était beau, ce salaud-là, racontait-elle, *non puo immaginare*. Ton père tient de lui, on croirait le même homme, *ma* c'est dommage, il n'a hérité ni de son charme, ni de sa belle humeur. Mauvais peintre, *ma* grand, brun, élégant, l'œil de braise.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Un corps de danseur, des muscles longs et déliés… Un dieu, je te dis ! Ce fut un véritable feu d'artifice, *il grande amore*, projets d'avenir : mariage, maison, nombreux enfants… Bref, le bonheur complet.

Et Josefa tomba enceinte.

Quand elle était présente, Agate haussait un sourcil sarcastique avant d'intervenir :

- Vous voulez dire que, vous qui habitiez dans un bordel, vous vous êtes laissée prendre au baratin du mariage et des enfants ?

Josefa se contentait de hausser les épaules avec défaitisme.

- C'était l'année 193-, poursuivait Josefa, juste avant que la France ne déclare la guerre à l'Allemagne. Ça commençait vraiment à puer pour les juifs, en Europe. Il m'a dit : « Je vais monter à Paris, pour parler de toi et du bébé à mes parents, et nous nous marierons dès que possible. Ensuite, nous partirons tous pour les États-Unis. Le Nouveau Monde !

« J'étais sur un nuage, *tanto felice !* se rappelait Josefa. Il devait rester absent une semaine.

« Il n'est jamais revenu, *ecco*.

« Je n'ai plus jamais eu de nouvelles de lui. Un peintre m'a dit un mois plus tard, dans la conversation : « Ton David, il a rudement bien fait de quitter la France. » Il venait de recevoir une lettre de lui : il était en Amérique.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« J'ai cru que j'allais mourir de chagrin.

« Puis, j'ai découvert qu'on n'en meurt pas.

« Les peintres, eux, étaient ravis, ça les changeait de peindre une femme enceinte ! »

C'est ainsi qu'une nuit d'avril 193- naquit Romain, pendant que les passes se succédaient dans les étages, au-dessus de l'entresol où accouchait sa mère.

Pendant ses premières années, Romain fut le chéri des femmes légères de l'avenue Labbé. Il était devenu la mascotte du bordel. Cela faisait toujours rire Agathe jusqu'aux larmes : que le Dr Dondedieu, si coincé, si gourmé, si assoiffé de respectabilité soit né dans le plus réputé des lupanars de Nice, ça, c'était vraiment de l'ironie du sort ! Voyons, il ne regardait même pas les femmes ! Il ne la regardait même pas elle, Agathe !

- Arrête de rire bêtement, intervenait Félix Dondedieu. Tout le monde ne peut pas être aussi dépravé que toi, Agathe.

On pouvait compter sur Félix pour faire preuve d'une fidélité à toute épreuve.

Il s'était engagé à aimer, à protéger et à prendre soin de Josefa et de son bâtard, et c'était exactement ce qu'il avait fait, toute sa vie durant.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Les affaires marchaient bien, au bordel de l'avenue Labbé, en cette année 193- : les régiments de passage étaient casernés dans le quartier. Tous ces hommes avaient envie de s'en payer une tranche - la dernière, peut-être - avant de partir au front. La licence était générale, les maisons closes de la France entière ne désemplissaient plus ; des bataillons entiers de dames de petite vertu suivaient les armées, s'installant au petit bonheur, dans les auberges de campagnes ou sous la tente - à la guerre comme à la guerre !

Une des conséquences, pourtant prévisible, de la tendance naturelle du militaire à rechercher un réconfort charnel, fut une augmentation spectaculaire des maladies vénériennes dans les rangs alliés. La France risquait fort de n'avoir plus que des soldats au zizi purulent pour lutter contre Hitler. Peut-être que la défaite française de 194- s'explique, non par la force supérieure allemande, mais par la chaude-pisse - ce qu'il est, bien évidemment, impossible d'imprimer dans les livres d'Histoire destinés aux collégiens et lycéens. Toujours est-il que le Haut Commandement français s'émut, dés juillet 193-, de cet état de fait et diffusa une circulaire, ordonnant l'affectation d'un aide-soignant militaire dans chaque boxon où venait s'encanailler la force militaire française. Cela, dans le seul dessein d'informer les baiseurs des risques encourus (la

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

défaite, les multiples désagréments afférents, et cetera…) et de distribuer des préservatifs, sans oublier d'en expliquer l'usage et la façon correcte d'en user. C'est tout juste s'ils ne devaient pas vérifier de visu l'utilisation adéquate desdits préservatifs.

C'est ainsi que le jeune Félix Dondedieu se trouva affecté à la maison de tolérance de l'avenue Labbé. Félix avait vingt-et-un an, il arrivait tout droit de sa Normandie natale. Fils de petits commerçants, il savait gérer la droguerie familiale mais n'entendait rien à la médecine. L'armée française l'avait bombardé au poste d'ambulancier/aide-soignant eut égard, non à d'éventuels diplômes, mais à ses nombreuses années de scoutisme.
Or Félix Dondedieu n'était même pas un scout convaincu. Cette organisation catholique, où l'on apprend aux petits garçons la discipline militaire, pour que, le moment venu, ils ne soient pas dépaysés devant la joyeuse et virile promiscuité du service militaire, avait d'ores et déjà dégoutté Félix de la discipline et de la promiscuité. C'est donc sans plaisir qu'il avait constaté les similitudes entre le scoutisme et l'armée : les même uniformes (à quelques détails près), la même organisation (des chefs, un responsable de chambrée, un aumônier…), les mêmes activités (corvées, campement et courses d'orientation).

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Une seule différence, mais de taille, dans l'armée, on a une arme. De cela aussi, Félix se serait volontiers passé. Surtout à cette période de l'Histoire de France où, les armes, il fallait bien se résoudre à s'en servir sur d'autres êtres humains, eux aussi armés par des gouvernants devenus fous, faute de quoi, soit on se faisait tirer comme un lapin, soit on était fusillé par son propre camp - la belle alternative !

Félix ne s'y connaissait pas plus en prostituées qu'en soins aux blessés. Ses visites au bordel se résumèrent à un bref passage, durant ses classes, à Saint-Lô. Timide et puceau, ses camarades de chambrée l'avaient saoulé avant de l'entraîner au lupanar. Il y aurait perdu sa virginité dans les bras d'une certaine Clara. Il ne s'en souvenait pas : trop saoul. Ce peu glorieux épisode guérit Félix des joies de l'alcool. Et comme - Dieu merci ! - il ne ramena du bordel aucune maladie infamante, il n'avait aucune preuve de son passage à l'acte.

- Il ne faut pas croire que toutes les putes étaient infectées, lui dit un jour Josefa. Celles avec lesquelles je vivais étaient en bonne santé et suivies par un médecin *e tutto questo.* D'ailleurs c'était la loi qui l'imposait. Et puis, les patrons encourageaient vivement l'usage de la capote : ils avaient déjà eu une morte par avortement, *basta cosi* ! Oui, ça leur avait suffit : ils avaient dû sentir le souffle de la guillotine sur leurs nuques !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Félix Dondedieu était très intimidé en arrivant avenue Labbé. Ces demoiselles, elles, étaient toutes émoustillées à l'idée de la venue de ce jeune homme qui allait, en quelque sorte, partager leur vie. En effet, tous les soirs, de l'ouverture, à quinze heures, au départ du dernier client, vers quatre ou cinq heures du matin, ce jeune militaire resterait au pied de l'escalier. On lui prépara un fauteuil confortable et un guéridon, pour y poser son panier plein de capotes.

Il s'amena, tout rougissant, avec un livre. C'était un lecteur impénitent que Félix Dondedieu. Rosa vint l'observer sous le nez et, décrétant qu'il était trop maigre, elle alla lui chercher une belle assiettée de ravioli à la daube, avant de se planter de toute sa masse imposante devant lui, comme pour s'assurer qu'il mangerait bien tout. Habitué aux potées normandes, à la langue de veau sauce ravigote, à la blanquette, et au bar au beurre blanc, Félix goûta cette spécialité exotique avec méfiance.

Ce fut pour lui une révélation. Il dévora tout le contenu de son assiette avec un bel appétit et à la question : « Tu en veux encore un peu ? », opina du bonnet avec enthousiasme. Dans ce bordel de l'avenue Labbé, au pied de l'escalier, naquit l'amour de ce bon vivant pour la gastronomie niçoise. Et italienne : elles sont sœurs.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Satisfaite par la gourmandise du jeune homme, Rosa se rendit de ce pas dans la petite chambre où Josefa allaitait son fils, beau bébé de trois mois alors, brun aux yeux sombres, comme son père.

- Josefa, commença la grosse cuisinière, tu devrais aller voir ce petit militaire.

- Mmh… Quand *Romano* dormira, peut-être.

- Non, non ! insista Rosa. Va le voir *con il piccolo. Sì, sì*, avec le petit. Ce jeune homme, il me plaît, il a l'air honnête. Puis, il est beau garçon : pas très grand, mais bien fait. Un beau visage, des beaux yeux gris… *Sì, bello ragazzo.*

« Et, surtout, il a un bel appétit ! On ne peut pas faire confiance à un homme qui n'aime pas manger.

- Tu m'en diras tant ! siffla Josefa, furieuse. J'en ai un peu marre des beaux garçons. Tout ce qu'ils savent faire, c'est abandonner les filles assez bêtes pour leur avoir cédé. Et on se retrouve seule avec *un bimbo* sur les bras ! Nous toutes, dans cette maison, tu ferais bien de ne pas nous parler de *bei ragazzi* !

- Allons, *la mia figlia*, pas d'aigreur, *per favore*, répondit Rosa d'une voix apaisante. Ce garçon, c'est peut-être ton futur mari. Tu sais que je sens ces choses.

- *Ma certo* ! ironisa la jeune femme. Tu sentais aussi que j'allais accoucher d'une fille. Et puis, tu rêves si tu crois qu'un homme

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

voudra de moi pour m'épouser. Déjà que, déflorée, je n'avais aucune chance, alors fille mère !

Rosa se campa, bien d'aplomb sur ses deux pieds, les mains sur les hanches, les yeux dans les yeux de Josefa pour mettre encore plus d'intensité dans ses paroles, et elle proféra :

- N'oublie jamais ce que je vais te dire. Il y a des hommes qui ont l'esprit chevaleresque : ils ne peuvent pas s'empêcher d'aller sauver la *signorina* en détresse. Et ils se sentent encore plus des héros quand ils doivent affronter le monde entier - *il mondo intero* - pour l'élue.

Quand Josefa, des mois plus tard, rapporta cette conversation à son jeune mari, il n'appela plus Rosa que Cassandre : « Mais une Cassandre qui n'annonce que les bonnes nouvelles », complétait-il.

C'est ainsi que Josefa, son poupon sous le bras, alla se planter devant le planton.

- Il m'a regardée bouche bée, les yeux écarquillés, aimait-elle raconter.

- C'est parce que je n'avais jamais vu une femme aussi belle que toi, repartait Félix, galamment.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- C'est surtout parce que tu ne t'attendais pas à trouver *un bambino* dans cet établissement ! disait alors sa femme en le menaçant de l'index.

Josefa engagea la conversation :

- C'est vrai que vous êtes beau garçon, *ma* vous devriez raser cette moustache, ça vous vieillit.

- Mais c'est que j'y tiens, moi, à ma moustache. (Le lendemain elle était rasée.) C'est votre bébé ? Il est magnifique ! C'est le plus beau que j'ai jamais vu.

Aussi curieux que cela puisse paraître, quand on pense à la beauté juvénile de Josefa, Félix Dondedieu fut tout d'abord séduit par son enfant.

- Il pouvait le regarder pendant des heures, racontait Josefa. *Romano* s'endormait dans les bras de Félix, et Félix s'installait confortablement avec le bébé et un livre. Il se contentait de désigner, *in silenzio*, la corbeille aux capotes aux soldats qui passaient.

- Qu'est-ce que tu veux, disait Félix, je suis comme ça, moi, j'aime les enfants. C'est sûrement parce que je suis fils unique et que ça m'ennuyait de ne pas avoir de frères et sœurs. J'avais décidé

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

d'avoir beaucoup d'enfants. Et Romain, c'est le premier bébé que j'ai tenu dans mes bras.

« Un bébé, c'est fragile, c'est chaud, c'est doux, ça sent bon… enfin, ça dépend des moments ! Un bébé, c'est la vie que tu tiens dans tes bras. C'est tellement petit, on ne croirait jamais que ça va devenir un homme.

« C'est émouvant un bébé.

À ce moment du discours, sa femme venait se couler dans ses bras, sans doute pour le réconforter. Félix l'ignorait encore, avant de se marier, mais il était stérile. Il n'aurait jamais tous ces enfants dont il avait rêvé.

Alors il serrait Josefa contre son cœur, il enfouissait son nez dans le chignon de sa femme, puis se redressant, le sourire aux lèvres, il lui tapotait les fesses en disant :

- Pour un homme qui n'aurait pas dû avoir d'enfants, j'ai été gâté : d'abord un fils et maintenant une jolie petite-fille.

Et il pinçait le bout du nez de Céleste qui le contemplait avec adoration de derrière sa frange.

« La vie m'a donné tout ce que j'ai souhaité, avait-il coutume de dire. »

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Quand, avec du recul, je revois le couple de mes grand-parents, je suis frappée par l'intimité physique qui existait entre eux.
« Enfant, je n'y prêtais pas attention, n'ayant pas d'autre référence de vieux couple. Je trouvais tout naturel de les voir se tenir la main, se câliner mutuellement, ou jouer à se poursuivre en riant pour se chatouiller. On sentait qu'ils avaient plaisir à être proche l'un de l'autre.
« Ce n'est que maintenant, au vu des autres ménages que je côtoie, que je me rends compte qu'une telle alchimie entre un homme et une femme ayant dépassés la soixantaine, et mariés depuis près de quarante ans, est tout simplement exceptionnelle. Pratiquement incroyable. »

Dès avant le début de l'année 194-, il devint évident que l'armée française ne devait plus perdre son temps dans les bordels ou à soigner des chaudes-pisses.
Félix Dondedieu vint un matin avertir Josefa qu'il partait le lendemain, pour une destination tenue secrète. Elle se mit à pleurer.
- Déserte, lui dit-elle sanglotante, partons pour l'Amérique du Sud. Je t'en supplie, ne me laisse pas seule *cosi*.
Et elle s'accrochait à lui.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Il lui prit le visage entre ses mains.

- Josefa, écoute-moi, dit-il. Je ne veux pas me cacher toute ma vie. Je ne veux pas non plus mourir fusillé par l'armée française, si je suis pris. Ce serait trop bête. Surtout qu'en tant qu'aide-soignant, je ne suis pas combattant, je ne suis qu'ambulancier. On ne tire que rarement sur les services de secours.

« Je te jure, tu entends, je te jure que je vais revenir.

« C'est pas les boches qui auront ma peau !

« Et alors, je ne te quitterai plus jamais. Je prendrai soin de toi et de ton fils, quoi qu'il arrive.

Et c'était exactement ce qu'il avait fait.

À sa démobilisation, Félix s'était dépêché de regagner Nice, alors en zone libre, en traversant la plus grande partie de la France à pieds : l'essence manquait, les trains étaient rares, tout le pays était désorganisé par l'Occupation allemande, les rationnements sévères… Bref, c'était la catastrophe.

En septembre 194-, Josefa et Félix se mariaient et ce dernier reconnaissait légalement Romain comme son fils légitime, le mettant par là-même - du moins l'espérait-il - définitivement à l'abri des lois anti-juifs. Le petit avait bien été baptisé, dès sa naissance, par le père Casanova, mais les autorités françaises de Vichy se

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

méfiaient : trop de faux certificats de baptême avaient déjà été délivrés dans le diocèse de Nice. Deux précautions valaient mieux qu'une.
Et quand, pas si longtemps après, la police française mena cette rafle horrifiante qui précéda de peu de mois l'Occupation de la ville de Nice, Félix et Josefa, choqués, bouleversés, comme la plupart des Niçois, remercièrent le ciel que Romain n'ait pas été soupçonné.

Dans un premier temps, la petite famille Dondedieu s'installa dans la chambre en entresol de Josefa, au lupanar de l'avenue Labbé. Félix eut la chance de trouver un emploi – avec tous ces gens (en majorité des juifs) qui se réfugiaient dans cette zone libre, qui bientôt se transformerait en souricière, et cherchaient à y gagner de quoi se nourrir, trouver du travail tenait du miracle. Chaque jour, il parcourait douze kilomètres à pied pour aller peler les patates dans les cuisines de l'hôtel Mirana, palace réputé où, grâce au marché noir et malgré les restrictions, le chef arrivait encore à nourrir correctement les clients qui étaient prêts à y mettre le prix.
Il faut avouer que Rosa avait, par le biais de son cousin Domenico, fait pression sur le chef du Mirana. Domenico fournissait, non seulement sa plantureuse cousine mais aussi ce palace fameux, en

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

délectables charcuteries italiennes de contrebande et en primeurs. Le contrat d'embauche de Félix Dondedieu s'était négocié en salamis, jambons secs et artichauts violets.

Le chef du Mirana se rendit compte des dispositions naturelles de Félix pour la pâtisserie, il se prit d'amitié pour ce jeune Normand et lui enseigna le secret des glaces et sorbets.

C'est ainsi qu'à la Libération, Félix emprunta à ses parents de quoi ouvrir un petit glacier – juste un pas de porte - à Nice, avenue de la Californie, près de Magnan.

C'est là que grandit Romain.

Il entra à la faculté de médecine l'année où ses parents achetèrent le commerce de Carras.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 5 -

Il avait toujours été en colère, à en croire Josefa Dondedieu.

- Je pense que ton père ne s'est jamais remis d'avoir été abandonné par son père dès sa conception, *il povero bambino,* disait-elle souvent à Céleste. *Allora*, il faut être patient avec lui.

« Pourtant, il a eu le meilleur père qui existe. Quand il l'a reconnu à la mairie, Félix a dit : « C'est mon fils ». Il a serré *Romano* contre lui et, de ce moment, il ne m'a plus jamais dit « ton fils », c'était toujours « MON fils ! ».

Véritablement, Céleste avait toujours entendu Félix dire « Mon fils Romain », et il paraissait en être très fier, cela s'entendait dans sa voix. Pourtant, Céleste pensait qu'en même temps il devait être triste, bien qu'il ne s'en soit jamais ouvert à elle : Romain avait toujours été un drôle de numéro, le genre froid et trop sérieux.

Trop haineux aussi.

Josefa en était très affectée :

- Ton père, même enfant, a toujours été en colère. *Una grande collera*. Je l'ai toujours connu maussade, même tout bébé, disait-elle. Ça ne l'empêche pas d'être plein de qualités : travailleur, sérieux, responsable, *ma*… dans une rage perpétuelle, *ecco*. Le

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

départ d'Anne-Marie n'a rien arrangé, *certo* ! Et puis, cet antisémitisme, chez lui… Ça en devient ridicule. Et quand on lui fait la remarque qu'il est à moitié juif, il devient comme fou ! *Mamma mia* ! Pour un médecin, ne pas se rendre compte qu'il fait un complexe d'infériorité parce que son père, qui était juif, l'a abandonné, eh bien, ça donne une piètre idée des cours de psychologie que dispense la faculté de médecine de Nice, *sì* !

Josefa regardait alors pensivement par la fenêtre, en direction des pompes funèbres Troblo, avant de reprendre :

« À moins que *Romano* ne se soit senti un peu oublié quand, pendant l'Occupation, les filles de l'avenue Labbé ont caché quelques enfants juifs. C'est vrai qu'à ce moment-là, *Romano* - il avait quatre ans et demi cinq ans - était sujet à de grosses colères. Il était jaloux, *capito* ? Il avait même recommencé à faire pipi au lit.

« Il avait toujours été le chouchou de tout le monde *ma*, quand on a accueilli ces *poveri bambini* tellement malheureux d'être séparés de leurs parents et qui avaient si peur, toute l'attention s'est reportée sur eux. Pourtant, aucun d'eux n'est resté très longtemps, quelques jours à peine, le temps que le père Casanova puisse contacter le réseau qui faisait passer les *bambini* en Suisse.

« Et quelle meilleure cachette qu'un bordel où venait se débaucher tout l'état-major, italien d'abord, puis allemand ? »

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste, de son côté, pensait que c'était l'orgueil qui rendait son père complètement fou. Elle estimait qu'il se sentait tellement supérieur aux autres, qu'il ne pardonnait pas à ce sale juif qui était son géniteur de ne pas s'en être aperçu dès l'éjaculation fécondatrice.

Comment ! Quand on a dans les couilles la semence d'un tel phénix, on s'en rend compte et on gicle avec respect et recueillement !

Quant aux putains qui l'avaient délaissé, lui, Romain, si supérieur aux autres, pour s'occuper de tous ces sales petits juifs pleurnichards - comme l'ensemble de cette race dégénérée -, eh bien, cela n'avait rien d'étonnant : en somme, il ne s'agissait que de vulgaires catins, de simples roulures dont on ne pouvait attendre mieux. Des femmes, quoi. Espèce à peine moins dégénérée que les youpins et tout aussi perfide.

C'était aussi l'orgueil qui, pensait Céleste, avait poussé Romain à refuser toute aide financière de la part de ses parents. Pourtant Félix Dondedieu avait économisé toute sa vie pour payer les études et l'installation dans la vie active de « SON fils ». Eh bien, son argent, il se l'était gardé.

Une fois sa Médecine terminée, Romain Dondedieu refusa absolument que ses parents financent une spécialisation ou l'aident à ouvrir son cabinet médical.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Non, ce ne serait pas raisonnable, ressassait-il, de faire une spécialisation quand on est pauvre.
- Pour l'amour de Dieu ! s'exclamait alors Félix. Nous ne sommes pas pauvres, mon garçon ! Ce n'est pas que nous soyons des richards, naturellement, mais je peux largement te payer quatre ans d'études de plus sans me priver.
- Non, non, disait Romain, quand on est fils d'ouvrier, il faut savoir rester modeste.

- Pour ma part, je pense qu'en refusant l'aide de ses parents, mon père se ménageait délibérément toute une vie d'insatisfaction et de haine à l'encontre de son géniteur. Je l'ai tellement entendu dire : « Moi, je me suis fait tout seul, sans l'aide de personne. J'avais des capacités, j'aurais pu me spécialiser, mais mes parents n'étaient pas riches. Je suis monté à la force du poignet. D'ailleurs, c'est bien simple, en spécialisation, il n'y a que des youpins, des gosses de riches, quoi ! »
« Naturellement, la famille de David Lévy, le géniteur, était riche.
« Que de raisons d'aigreur, chez mon père, acharné à se prouver à lui-même que ce M. Lévy avait eu tort de l'abandonner.

« Et que d'abandons dans notre famille !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Il faut quand même remarquer, à la décharge de mon père, qu'il a été abandonné deux fois : par son père biologique et par sa femme. Peut être même trois, si l'on considère que c'est à peine s'il existe pour moi, désormais. Conserver un tel orgueil après tout ça ! Quelle merveille de confiance en soi ! »

Sorti de la fac de médecine à vingt-six ans, ce n'est qu'à trente-trois ans que Romain Dondedieu accomplit son ascension sociale : il acheta son cabinet médical et, dans la foulée, l'exigu deux pièces qui avait vu naître les jumelles.

Il était resté vivre avec ses parents jusqu'à ce moment-là, pour économiser, sou à sou, de quoi faire un premier versement conséquent et pouvoir s'installer d'emblée dans une adresse prestigieuse.

Naturellement, il s'était bien gardé des femmes durant toutes ses années d'études.

- Trop timide, disait Félix Dondedieu.

Céleste soulevait un sourcil caustique mais ne disait mot. Trop radin, pensait-elle. Une femme, ça coûte cher : il faut la sortir, lui offrir des fleurs, des bijoux…

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle se demandait même si Romain aurait épousé Anne-Marie, si celle-ci n'avait pas été à la tête d'un joli petit héritage - héritage qui avait payé la plus grande partie du cabinet et de l'appartement. Et puis, elle appartenait à une vaste famille bretonne, qui avait essaimé dans le monde entier, et dont certains membres bénéficiaient d'une notable influence. Cela avait dû le fasciner.

Sans compter que, jusqu'à la naissance des jumelles, Anne-Marie Dondedieu avait servi de secrétaire - bénévolement, cela va sans dire - à son tendre époux. Céleste était persuadée que son père n'attendait que le moment où sa sœur et elle-même auraient l'âge d'aller à l'école pour revendiquer l'assistance de son épouse : Romain préférait encore se passer d'assistante que d'en payer une.

- Tes parents se sont rencontrés d'une drôle de façon, racontait Josefa.

« Après son stage à l'hôpital, *Romano* a fait les remplacements. Et là, il remplaçait un généraliste à Carros. Au bout de trois jours, la secrétaire de ce médecin s'est mise en arrêt maladie. Alors, ton père se retrouvait sans assistante pour répondre au téléphone, faire la comptabilité et le ménage. Tu imagines comme ça l'avait exaspéré, tu le connais - *Io conosci*. Comme le téléphone n'arrêtait pas de sonner, à la fin de la première semaine de remplacement, il écumait de rage : il n'était pas payé pour s'occuper de tout ça. Ni

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

ton grand-père ni moi nous n'osions lui adresser la parole. *Che pazienza* ! Tu sais comme il peut être, parfois !

« Alors, fou de fureur, il a composé une petite annonce pour demander une secrétaire ; et le lundi matin, à la première heure, il était devant les locaux de Nice-Matin, pour insérer l'annonce dans le journal. Sauf qu'il était huit heures et que les bureaux n'ouvraient qu'à neuf heures. *O Dio* ! *Catastrofe, cataclisma* !

« Sous l'effet de la colère, il a arrêté la première jeune fille qui passait pour lui proposer le poste. C'était Anne-Marie. Par jeu, elle a accepté et, un an plus tard, ils se mariaient, *ecco*. Encore dix mois plus tard, ta sœur et toi vous veniez au monde.

« Anne-Marie venait de Paris, elle était venue s'installer à Nice à la mort de ses parents, pour se changer les idées. Ils avaient été asphyxiés durant leur sommeil par un chauffage défectueux. Anne-Marie était allée passer le week-end à Douarnenez, chez des cousins. En rentrant, le dimanche soir, elle avait trouvé ses parents morts dans leur lit. Tu penses bien qu'elle ne voulait plus voir cet appartement, *poverina* : elle l'a vendu aussi vite que possible.

« Elle venait d'arriver à Nice quand elle a rencontré ton père, elle avait dix-neuf ans et lui trente-deux. »

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Quand j'étais malade, j'occupais chez mes grands-parents l'ancienne chambre de mon père. Du lit, j'avais une vue imprenable sur les établissements Troblo. Quand mes yeux étaient trop fatigués pour supporter de lire, j'observais les allées et venues des employés, des corbillards, et la cohorte de gens en deuil entrant et sortant.

« Les corbillards surtout me fascinaient.

« Je les suivais des yeux, qu'ils soient nus ou chargés de fleurs, surveillant leur passage au lavage, triste quand il disparaissaient dans le garage… Ce garage me plaisait particulièrement. Aujourd'hui encore, je ne peux passer dans le quartier sans le contempler avec envie. Un hangar immense, ceinturé de fenêtres monumentales – que dis-je de fenêtres ? des verrières, oui !

« L'endroit rêvé pour y vivre.

« Franchement, j'aimais être malade. Dans ces moments-là, je passais aussi la nuit chez mes grands-parents. Nonna ne voulait pas que, fiévreuse comme je l'étais, je risque de prendre froid sur le trajet de leur premier étage jusqu'au cinquième où habitait mon père.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Le soir, Nonna m'emmitouflait bien dans des couvertures et, installée sur l'antique canapé de velours vieil or du salon, je suivais les émissions enfantines à la télé pendant qu'elle cuisinait. À la fermeture du Palais des Glaces, mon grand-père s'asseyait à mon chevet et me lisait des contes : Andersen, Perrault, Grimm, et les Fables de la Fontaine. Il n'aimait pas les histoires pour enfants récentes, les trouvant trop simplistes.

« J'ai su lire très tôt et sans efforts, on pourrait presque dire que j'ai su d'instinct : mon grand-père m'avait transmis sa passion pour la lecture, comme il l'avait déjà transmis à ma grand-mère. Si Pépé avait une prédilection pour les Romantiques et les Naturalistes, Nonna était plus volage et passait sans complexes des grands classiques à la littérature de gare, selon l'inspiration du moment. Elle avait pourtant une tendresse particulière pour les écrits de Colette et s'y replongeait régulièrement. Mon père, lui, semblait immunisé contre le virus de la littérature.

« Quant à moi, je lisais indistinctement les classiques pour enfants que m'achetaient mes grand-parents et le contenu de la bibliothèque de mon grand-père. Il ne m'a jamais interdit de lire quelque livre que ce soit. La censure n'existait pas chez mes grands-parents. Même les ouvrages considérés comme osés ou immoraux étaient accessibles car, avec le franc-parler de ma grand-mère, me les interdire aurait été de l'hypocrisie. Par ailleurs, la

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

bibliothèque de mon grand-père ne contenait pas de pornographie. Ce genre de littérature ne lui plaisait pas. Parfois, il me disait : « Je pense que ce livre est trop difficile pour une petite fille ». J'essayais quand même de le lire, mais généralement je devais convenir qu'il avait raison.

« Je choisissais les bouquins en fonction de leurs titres et Dieu sait s'il y avait le choix : la maison en regorgeait. Le plus souvent en édition de poche ; mon grand-père appréciait ce format comme moi-même je l'apprécie. Mais je suis moins soigneuse que lui. Ses exemplaires sont impeccables, pas une page de cornée, même sur ses livres d'enfant qu'il avait conservés.

« Moi, je vis avec mes livres.

« Je les plie, j'en marque les pages, je souligne les passages qui me plaisent… Mes bouquins me suivent partout ; il y en a toujours un dans mon sac.

« Ce sont mes amis,

mes frères,

ma famille.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« À la mort de mes grands-parents, c'est moi qui ai conservé leurs livres. Ils n'intéressaient pas mon père : ils ne sont ni reliés en cuir, ni dorés sur tranche. »

L'âme de médecin de Romain Dondedieu souffrait terriblement dans son orgueil d'avoir une enfant souffreteuse. Comment ? Il n'était donc pas capable de guérir sa fille ! Quelle publicité, mon Dieu ! Comme il n'arrivait à rien, il traîna Céleste chez tous les spécialistes, d'examen en radio, de prise de sang en scanner. À chaque nouveau médecin, un nouveau traitement. Mais aucune amélioration. Un ORL particulièrement bouché finit par dire à Romain : « Elle n'a rien ta fille. C'est dans sa tête ! ».

C'était précisément ce que le Dr Dondedieu attendait : Céleste ne vit plus un médecin. La rancune qu'éprouvait son père à son encontre se doubla de mépris : sa fille faisait semblant d'être malade pour le ridiculiser. Par paresse, aussi, pour sécher l'école. Il écumait de rage en la trouvant fiévreuse, au fond de son lit.

- Mais tu vas te lever, feignasse ! hurla-t-il un jour – Céleste avait huit ans - en donnant un grand coup de poing dans le mur.

- *Romano* ! s'écria Josefa, accourue à ce tapage. Elle est malade ! Laisse-la tranquille.

- Elle n'a rien, fulmina-t-il. Tu ne vois pas que c'est dans sa tête ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- *Per la Madonna*, répondit Josefa, elle a une fièvre de cheval ! Comment veux-tu qu'elle fasse semblant ?
Ce soir-là, Romain se tut. Si tôt dans la soirée, il était encore sobre.

- Le secret de mon père, c'est qu'il boit trop.

« Ce n'est qu'à l'adolescence que je m'en suis rendue compte, par recoupements. Car il ne boit pas à tomber ivre mort, non. Il n'a pas l'air saoul du tout, pourtant ce n'est qu'après trois ou quatre whiskys qu'il cogne.

« Il n'a jamais eu besoin d'alcool pour m'agonir d'insultes ni pour me gifler ou me secouer brutalement,
mais pour frapper,
pour frapper vraiment, oui.

« Toutes les raisons étaient bonnes : je l'avais regardé dans les yeux ou au contraire je ne l'avais pas regardé, j'avais parlé ou je m'étais tue, mes notes à l'école, mes vêtements, mes livres… Et naturellement, je faisais exprès d'être malade pour l'humilier.
« Encore aujourd'hui, quand je suis malade à crever et que je suis obligée d'aller chez un médecin, je m'excuse presque d'être là. Je dis que ce n'est probablement rien, que ce doit être dans ma tête.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Quand j'y pense, je me dis que j'ai eu une enfance complètement schizophrénique.
« La journée avec mes grands-parents, le soir et les dimanches avec mon père. C'est à dire, la plus grande partie du temps avec des gens adorables qui m'adoraient, qui me trouvaient absolument admirable : belle, intelligente, douée, en un mot parfaite. Et le reste du temps avec un tyran colérique et autoritaire qui était visiblement très déçu par ma personne et me rabaissait et m'insultait chaque jour que Dieu faisait.

« Encore heureuse quand il ne me frappait pas.

« J'étais une déception monumentale pour lui et il ne m'en faisait pas mystère.
« J'étais persuadée qu'il me considérait comme responsable du départ de ma mère.

« Et puis, il y avait le sujet inépuisable de mes résultats scolaires. Hormis en Français et en Dessin, j'étais une élève très médiocre, et mes absences répétées n'arrangeaient rien. J'étais en dessous de tout, une nullité, une moins que rien, une minable, une incapable, une idiote, une imbécile, une crétine, une abrutie… J'en ai oublié. Tant mieux. C'était intolérable pour son orgueil d'avoir une enfant

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

aussi bête. Paresseuse et bête. Je suppose qu'il aurait souhaité que je meure : je n'étais pas digne de lui.

« Il me terrifiait.
« Mes soirées et mes dimanches n'étaient qu'une longue peur.

« Interminable.

« Moi-même, je n'étais qu'une boule de peur et de révolte. Mon sens de la justice se rebellait contre ces attaques physiques et verbales.
« Je protestais,
je levais le menton,
je répondais.
« Je me mordais l'intérieur des joues pour m'empêcher de pleurer, pour ne pas lui accorder ce plaisir ; il n'est pas le seul à avoir de l'orgueil. J'ai appris à me taire, à dissimuler, à ne rien laisser échapper de mes pensées devant lui : il était toujours à l'affût de la moindre information susceptible de se retourner contre moi et de me blesser au vif, de me mortifier, toujours prêt à punir.

« Je n'ai jamais rien dit à mes grands-parents de ces insultes et de ces coups.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« De l'horreur d'être vaincue par la violence ; d'être impuissante à se défendre.

« De l'alcool non plus, je n'ai rien dit.

« J'avais honte d'être battue.

« Il m'a fallu des années pour me rendre compte, qu'à force de me répéter sur tous les tons que j'étais une minable, mon père m'avait persuadée que je méritais ces coups…

« Je ne disais rien parce que j'avais peur que mes grands-parents ne réalisent à leur tour que j'étais méprisable et qu'ils ne m'aiment plus, eux non plus.

« Comme ma mère,
qui était partie avec Constance
en laissant la moins que rien que j'étais. »

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste avait commencé par souhaiter la mort de son père. Elle ne tenait pas forcement à ce qu'il meure, non. Il suffirait qu'il disparaisse. Qu'il sorte de sa vie définitivement, comme l'avait fait Anne-Marie.

Il n'avait qu'à aller exercer sa profession en Chine, par exemple. Peu importait à Céleste la façon dont cela se produirait, ce qu'elle voulait, c'est ne plus jamais se retrouver en sa présence Elle s'adressa à Dieu et au Père Noël pour leur demander cette faveur et, en attendant qu'ils accèdent à ses prières - ils ne pouvaient manquer d'exaucer un vœu aussi justifié -, elle s'endormait chaque soir en imaginant sa vie, seule avec ses grand-parents. Elle culpabilisait bien un peu en pensant au chagrin qu'auraient Josefa et Félix de la disparition de leur fils, mais elle ne voyait pas d'autre moyen de se débarrasser de son tortionnaire. Seulement, il ne faudrait jamais laisser deviner la vérité à Pépé et *Nonna* : s'ils se rendaient compte de sa méchanceté, ils cesseraient de l'aimer, ils la mépriseraient.

Peut-être même l'abandonneraient-ils.

Oui, il faudrait être prudente.

Seulement, ni Dieu, ni le Père Noël ne semblaient se décider à prendre en compte sa supplique.

Enfin, elle avait compris que le Père Noël n'existait pas et que Dieu - qui lui existait, aux dires de Josefa qui reconnaissait pourtant n'en

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

avoir jamais eu la moindre preuve - ne s'intéressait pas à ses prières, et que l'on peut souhaiter quelque chose jusqu'à s'en déchirer le cœur sans que cette chose n'arrive jamais.
Alors, elle s'était résignée à attendre d'être grande pour pouvoir s'échapper.

Pour supporter cette attente, cette impuissance, Céleste imaginait sa vie future – elle s'évadait dans un univers chimérique. Elle eut ainsi les plus merveilleuses des vies, les plus fantastiques. Elle était tour à tour l'héroïne des livres qu'elle lisait, des séries télé qu'elle suivait parfois… Rien n'était impossible. Elle était belle, souvent dotée de super-pouvoirs, brillante, courageuse, et tous les garçons étaient fous d'elle. Elle fut de la sorte sorcière, danseuse, espionne, écrivain, voleuse, astronaute, chef des pirates… Mais surtout, dans toutes ses existences rêvées, Céleste avait de nombreux enfants. Elle était la mère parfaite : belle, tendre, disponible, bonne cuisinière… Elle s'imaginait avec délice enceinte, sentant le bébé bouger dans son ventre, pendant qu'elle tricotait une layette mousseuse. Elle se voyait poussant de par les rues un landau encapuchonné de dentelles ou chantant des berceuses, le soir.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

À l'âge de dix ans, elle s'était prise d'une jalousie terrible pour les femmes enceintes, toutes sans exception.

Elle voulait un enfant tout de suite.

Un enfant pour l'aimer.

Un enfant qui ne ferait qu'un avec elle.

C'est naturellement le moment que choisit Agathe pour tomber enceinte. Céleste crut en mourir d'une brûlante envie. Mais quand la délurée serveuse, rendue encore plus ronde et appétissante par sa grossesse – un fruit mûr à point, oui –, annonça en pleurant d'émotion son départ pour l'outre-mer – l'heureux papa était un jeune militaire promis à une carrière brillante et Agathe l'épousait pour le suivre dans sa nouvelle affectation, en Océanie -, Céleste oublia complètement sa stupide rancœur : comment imaginer le Palais des Glaces sans la silhouette d'Agathe ? Sans le rire d'Agathe ?

Son départ fut un déchirement.

Pendant quelques temps, Céleste reçut des cartes postales représentant des plages de sable blanc et des palmiers alanguis se mirant dans une onde transparente puis, un jour, les cartes postales n'arrivèrent plus.

Le lien, relâché par la distance, s'était défait.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Agathe, sa petite personne dodue et lumineuse, sa gaieté délurée, manquèrent beaucoup à Céleste.

Félix et Josefa Dondedieu ne la remplacèrent pas : ils n'en avaient pas les moyens. Déjà, en 198-, les commerçants se voyaient assommés par les charges sociales, les taxes professionnelles et les impôts.

- On ne fait plus d'argent, maintenant, avec un commerce, disait Félix en soupirant.

Tout naturellement, Céleste s'imposa comme aide. Elle s'amusait beaucoup à composer des coupes de glace magnifiques : de vrais chefs-d'œuvre. Mais ce qui lui plaisait le plus, c'était de seconder son grand-père dans son laboratoire. Céleste n'avait pas treize ans que glaces et sorbets n'avaient plus de secrets pour elle.

- Cette gosse en sait autant que moi, disait-il fièrement à qui voulait l'entendre. Elle a le Don ! Les glaces, c'est comme la musique : tu peux t'acharner, y mettre tout ton cœur, si tu n'as pas le Don, ça sera très bien, mais… Cette petite, elle va me dépasser. Elle me dépasse déjà. Dans cinq ans, ma tête à couper qu'elle obtient la médaille d'or de Meilleur Ouvrier de France !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 6 -

- L'événement qui allait bouleverser tragiquement ma vie, ne me toucha que très peu sur le moment, si éloigné qu'il était de mes préoccupations immédiates. En 198-, Tchernobyl explosait. Cette centrale nucléaire était loin,

très loin,

tellement loin,

en Ukraine !

« Sur toutes les ondes, le gouvernement français se répandait en appels au calme : la France ne serait pas touchée par les radiations, et l'on nous démontrait, à grand renforts de cartes de l'Europe et de graphiques, que toute cette saloperie nucléaire s'arrêterait à nos frontières.

« Aucune mesure ne fut prise pour protéger la population des radiations. Je suis bien sûre que les familles de ceux qui nous gouvernaient alors avaient été bourrées d'iode, par mesure de prévention, mais le menu peuple, lui, n'avait qu'à crever.

« C'est ce qu'il a fait.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Toute la partie Est de la France a été irradiée. Sur le moment, on ne nous l'a pas dit. N'affolons pas la population ! Ne prenons aucune mesure sanitaire qui serait néfaste à l'économie du pays ! Laissons les gens ignorer les risques encourus. Avec un peu de chance, beaucoup parmi cette populace ne s'inquiéteraient de leurs symptômes que trop tard pour qu'on les sauve. Tout bénef' : moins de frais pour les soigner, moins de retraites à payer, moins de chômeurs.

« Ma grand-mère ne s'inquiéta pas pendant longtemps d'avoir tellement maigri. « Je prends de l'âge, je me dessèche », disait-elle. « C'est mieux pour le cœur de ne pas avoir de graisse, disait mon père. Mais, tu devrais quand même faire quelques analyses, par acquis de conscience».

« Je pense que Nonna rechignait à aller consulter un médecin par crainte de ce qu'on pourrait lui trouver. Sa nervosité fut mise sur le compte du retour d'âge. Quand mon père se fâcha et la força à aller se faire examiner, on découvrit qu'il s'agissait d'un cancer de la thyroïde.

« Il était trop tard pour espérer la sauver. »

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Josefa était morte au Centre Lacassagne, à Nice Est, un soir moite d'août, seul Félix était à son chevet. Les médecins pensaient qu'elle mettrait plus longtemps à mourir. Félix Dondedieu déclara à l'interne de garde qu'il ne voulait pas prévenir son fils par téléphone : il trouvait cela trop cruel, il préférait le lui dire de vive voix.
Il avait pris sa voiture et, sans doute aveuglé par les larmes, il n'avait vu que trop tard le mini-bus plein d'Allemands ivres qui avait emprunté la voie rapide, tous feux éteints, en sens interdit, et l'avait heurté de plein fouet, à cent trente kilomètres à l'heure.
Félix était mort sur le coup, en dépit de la promesse qu'il avait faite à Josefa, une quarantaine d'années plus tôt : « C'est pas les Boches qui auront ma peau ! »

Dès l'annonce de la mort de ses parents, Romain Dondedieu avait mis en vente les deux appartements et le magasin de Carras, puis s'était offert un domicile d'un standing digne de l'idée qu'il se faisait de lui-même.
Céleste avait supplié et supplié, à genoux, qu'il ne vende pas le glacier.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Je le reprendrai, ce commerce, avait-elle dit. Je vais m'inscrire à l'École Hôtelière et, dans quelques années, je pourrai m'y installer.
- L'École Hôtelière ? avait rugi Romain. L'École Hôtelière ! Mais tu n'as donc aucune ambition ? Tu feras Médecine, idiote. Pédiatre, c'est très bien pour une femme. Ou bien gynécologue.
Céleste avait quatorze ans.
Elle était orpheline,

livrée pieds et poings liés

à un père violent qui l'épouvantait.

Elle passa beaucoup de temps, cet été-là, à regarder le sol engazonné qui lui semblait si amical, si accueillant, si séduisant, depuis la terrasse du nouvel appartement de son père, au dernier étage de la résidence Bel Azur : résidence d'ultra grand luxe, du luxueux quartier de Fabron, tout en haut de la luxueuse avenue des Âmes du Purgatoire. Ce gazon, sept étages plus bas, était si attirant, alors que son existence était subitement devenue si invraisemblablement atroce, que Céleste ne comprit jamais ce qui, jour après jour, l'avait retenue de sauter. Peut-être était-ce la conviction qu'il lui suffisait de survivre jusqu'à sa majorité pour être libérée de son joug.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Qu'alors la vie reconnaîtrait la dette qu'elle avait envers elle pour l'avoir privée

de sa jumelle

et de sa mère

et de ses grands-parents,

pour lui avoir infligé ce père brutal,

et qu'elle la comblerait de bonheur.

Quelle lui apporterait un homme aimant qui la protégerait et de nombreux enfants qui l'aimeraient. Mais il lui fallait attendre quatre ans avant d'être majeure.

Que cela lui semblait long !

Interminable.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 7 -

Céleste avait rencontré Clarisse dans le bus qui les amenait au collège. Celle-ci habitait juste deux étages en-dessous du nouvel appartement de Romain Dondedieu, mais comme Céleste ne sortait de sa chambre que pour aller au collège… Clarisse avait été séduite par l'aura mortifère qui entourait sa nouvelle voisine. En effet, Clarisse passait par l'une de ses périodes morbides, ce qui se traduisait, dans son habillement, par le port exclusif du noir et de nombreux bijoux affectant la forme de têtes de mort et, dans son attitude, par une sorte de détachement aussi sinistre que romantique. Elle s'arrangeait toujours pour s'asseoir en face de Céleste, dans la navette de l'école ; pendant que cette dernière regardait par la fenêtre d'un air vaquant, Clarisse la dévorait des yeux.

Tout d'abord, Céleste essaya de ne pas voir Clarisse. Vraiment de ne pas la voir. De l'oblitérer de son champ visuel. La contemplation de la beauté de Clarisse la déprimait plus encore qu'elle ne l'était déjà.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Inexplicablement, elle avait beaucoup grossi après le décès de ses grand-parents. Le Dr Roulot, le médecin nutritionniste qui exerçait à Bel Azur, une vieille fille bouffie - c'était bien la peine de se dire nutritionniste, quelle publicité ! -, qui aurait bien aimé se rapprocher de ce séduisant Dr Dondedieu, s'était même permis d'arrêter Céleste devant le local-poubelle pour enquêter sur ses habitudes alimentaires.

Elle imaginait sans doute de longues et fréquentes séances, dans son cabinet, où elle pourrait utilement – et lucrativement - conseiller la fille en séduisant le père. Mais, à l'énoncé du régime ascétique qui régnait chez Romain Dondedieu - il n'était pas du genre à gaspiller son argent en riches victuailles ; son menu type : steak haché grillé, haricots verts en boîte -, le Dr Roulot avait semblé moins désireuse de séduire son frugal confrère. En matière de nutrition, elle devait préférer la théorie à la pratique. Elle avait fini par dire à Céleste que son surpoids devait être psychologique, motivé par son désir d'être « forte » pour supporter la perte de ses grands-parents. La somatisation, ultime argument des médecins perplexes.

Et voilà que cette Clarisse s’étalait devant Céleste, s’imposait à sa vue, attisait son humiliation - cette vraie liane lui rappelait avec

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

acuité son gros cul. C'était la plus jolie fille que Céleste ait jamais vue : fine, élancée, les traits délicats et aigus, des yeux de biche, une sorte d'aisance animale, des cheveux jusqu'aux fesses – encore une raison d'être envieuse : les cheveux châtain doré de Céleste se refusaient à pousser plus bas que le haut de ses reins. Clarisse avait des cheveux d'Asiatique, noirs et lisses, épais et brillants, inattendus, déroutants… incongrus. Car Clarisse était aussi la fille la plus noire qu'il avait été donné à Céleste de rencontrer.

Elle finit par se laisser apprivoiser. Elle était si seule, Céleste, et Clarisse voulait tellement, tellement devenir son amie.

Sa mère, Marie, était d'origine Massaï, ce qui expliquait la finesse de ses traits acérés. Son père, Roger Toulemonde, était un homme d'affaires Belge obèse. On peut affirmer que Clarisse n'avait rien pris de lui, pas même une goutte de lait dans le café noir et amer de son teint. Toutefois, comme devait le confier Clarisse à sa nouvelle amie, rien ne prouvait que Roger Toulemonde fut réellement son père.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Si mon père, c'est vraiment « monsieur-tout-le-monde », ma mère, elle, c'est pas n'importe qui : c'est vraiment la femme à tout le monde, disait-elle dans un rire gras, de sa voix rauque et grave de grosse fumeuse.
Une voix si grave qu'elle contrastait de façon choquante avec la grâce adolescente de Clarisse. Une voix paradoxale, qu'on eut dite sortie d'un gosier masculin.

Clarisse remplissait Céleste d'admiration et d'envie ; non seulement elle était belle, mais en plus elle semblait toujours à l'aise, pleine d'assurance. En outre, bien qu'elles aient le même âge, Clarisse jouissait d'une grande, d'une immense liberté. Son homme d'affaires de père était constamment en déplacement, tandis que sa femme au foyer de mère était trop occupée par ses amants pour avoir même le temps de se demander où était sa fille.
Ainsi Clarisse faisait ce qui lui plaisait, quand cela lui plaisait. Il lui arrivait de ne pas rentrer chez elle, pendant trois jours d'affilée, sans que personne ne s'en inquiète. Céleste se disait souvent que son amie était encore plus abandonnée qu'elle-même. Mais, curieusement, Clarisse ne se sentait pas orpheline ; seulement très seule, parfois. À leur manière, ses parents l'aimaient vraiment, quand ils en avaient le temps.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Une fois par mois peut-être, l'un d'entre eux passait toute une journée avec elle à satisfaire tous ses caprices. Chaque fois qu'elle croisait l'un ou l'autre, elle se trouvait étouffée de baisers et de mots tendres, câlinée et couvée des yeux. Si ses parents ne recherchaient jamais sa présence, ils semblaient toujours fous de joie de la rencontrer.

- Les seules fois où j'ai entendu crier ma mère, disait souvent Clarisse, c'est qu'elle était en train de jouir !

Cette curieuse vie de famille l'avait vraisemblablement plus meurtrie qu'elle ne l'avouait : Clarisse ne voulait ni mari ni enfants. Pas question. Jamais de la vie !

À quinze ans, elle était déjà très avertie des choses du sexe, mais d'une façon toute différente de celle de Céleste. Josefa Dondedieu parlait lestement de liberté sexuelle et Céleste savait tout des bordels ; la lecture de Colette, de Maupassant et de Vian avait approfondi ses connaissances. L'amour physique, pour Céleste, avait un côté naturel et bon enfant. Un côté ensoleillé.

Clarisse n'avait pas cette approche quasi-philosophique, épicurienne. Le sexe, elle y avait été confrontée dès sa petite enfance et dans son aspect le plus glauque.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- J'crois bien que j'avais cinq ans, la première fois qu'j'ai vu ça, raconta-t-elle à Céleste. J'ai été réveillée par des cris de femme. D'abord, j'ai eu peur et j'me suis cachée sous les draps. Puis, comme les cris avaient cessé, j'me suis levée sans bruit, à la lueur de la veilleuse. J'suis allée vers le salon et, à travers la porte vitrée, j'ai vu plein d'gens à poils sur les fauteuils, sur le tapis et la table.

« Une vraie orgie bachique !

« J'pense qu'y d'vaient être au moins une dizaine. Ils étaient les uns sur les autres, ça s'encastrait, ça gémissait, ça ahanait et j'reconnaissais personne. Enfin, j'ai repéré ma mère qui sortait d'sous la table. Elle s'est installée avec un mec contr'le mur, juste devant moi. L'type s'est adossé au mur, elle s'est accrochée à son cou, y l'a soulevée par les cuisses, courbé les reins et y l'a enfilée...

« J'avais jamais vu une bite.

« J'savais même pas qu'ça existait.

« Et v'là qu'un autre mec s'est approché par derrière. J'l'ai vu écarter les fesses d'ma mère et vlan : y l'a enculée. Putain, t'aurais vu ça ! Elle a rejeté la tête en arrière en ouvrant grand la bouche, mais sans bruit. Et ils se sont tous secoués, ils sautaient presque et ma mère au milieu qu'avait les yeux fermés et qui râlait la bouche ouverte…

« Putain ! J'ai cru qu'ils étaient en train d'la tuer.

« J'ai cru qu'elle avait mal : sur son visage, on lisait la souffrance.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Alors j'ai crié. J'ai hurlé. Et ma mère est v'nue me prendre dans ses bras. Elle puait, t'as pas idée ! Elle m'a r'mise dans mon lit et elle s'est couchée avec moi.

« Elle m'a dit qu'c'était rien.

« Qu'elle avait pas eu mal, au contraire.

« Que c'était très agréable, encore plus agréable qu'de manger du chocolat.

« Que c'était un jeu.

« Que toutes les grandes personnes jouaient à ce jeu. Et que, quand je s'rai grande, j'adorerai y jouer aussi. Et puis elle m'a dit de pas dire c'que j'avais vu à mon père. Elle m'a dit qu'y serait jaloux, s'il savait qu'elle jouait sans lui.

« Tu parles, qu'y serait jaloux ! Putain !

- Tu penses que ton père n'est pas au courant ? demanda Céleste.

- T'es pas folle, non ? Mon père, il est catholique pratiquant ! Y va à la messe tous les dimanches, sans déconner.

Céleste pensait que c'était sûrement M. Toulemonde qui avait choisi le prénom de sa fille. Sa dévergondée de femme n'aurait certainement jamais trouvé un prénom qui évoque un ordre de bonnes sœurs !

Elle l'aurait appelée Sapho ou Aphrodite, sa fille.

Ou Emmanuelle…

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Après cette première fois mémorable, quand Clarisse était réveillée par les bruits de l'amour – sans doute vaudrait-il mieux dire « les bruits du coït » -, elle se levait pour aller espionner en silence. Elle s'instruisait. Elle avait donc eu, au fil des années, toutes les combinaisons possibles et imaginables sous les yeux.
- Ce qui m'plaisait le plus, c'est les femmes entre elles. Quoique, j'aimais bien voir les mecs s'enculer, aussi.

Il y avait souvent des soirées partouzes, chez les Toulemonde. Il y en avait dans toute la résidence Bel Azur. Les années 70 et le début des années 80 furent remarquablement licencieuses, dans les milieux petits-bourgeois et nouveaux-riches. C'était très « in » de faire des 'touzes, et Céleste apprit que presque toute la génération de son père s'y était adonnée. Dans cette résidence, il était plus difficile de trouver un exemplaire d'un roman de Victor Hugo que de trouver un godemiché. En revanche, « Sexus » de Miller, les « Carnets secrets » d'Anaïs Nin et « Emmanuelle » d'Arsan étaient dans tous les foyers.
Les choses s'étaient calmées, tout du moins pour les quadragénaires, dés avant que Céleste et Romain Dondedieu n'aient emménagé à Bel Azur, en 198-. La découverte que le sida

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

ne touchait pas que la population homosexuelle avait terrifié tous les adeptes de l'amour libre. Génération de la pilule contraceptive, débridés, ils n'envisageaient pas, pour la plupart, de s'encombrer d'une saloperie de bout de plastique comme le préservatif. Le peur, et peut-être l'âge, les avait contraints à s'assagir.
L'été des quinze ans de Céleste, les Belazuréens de trente-cinq à cinquante ans se tenaient à carreau. Même Marie Toulemonde, la mère de Clarisse, se contentait d'un amant à la fois ; elle devait pourtant se sentir bien vide. En revanche, leurs enfants adolescents, eux, s'en donnaient à cœur joie, dans les appartements désertés par les parents pour cause de travail ou de vacances.

Il y avait, à Bel Azur, trois bandes de jeunes des deux sexes qui s'étaient regroupées par affinités. La tranche d'âge allait de treize à vingt ans. Ces bandes, qui comptaient trois ou quatre individus en hiver et souvent plus du double en été, se côtoyaient avec plus ou moins de courtoisie et ne se mélangeaient que sexuellement. Il y avait, en outre, quelques électrons libres qui naviguaient entre les trois noyaux, ayant des affinités partout. Clarisse était de ceux-là.
Dès ses huit ans, elle s'était introduite partout, suivant les ados dont les préoccupations et les conversations se rapprochaient plus des

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

siennes que les vagues histoires asexuées des filles de son âge. Qu'aurait-elle bien pu leur dire à ces attardées, ignorantes des spectacles dépravés auxquels Clarisse assistait régulièrement ? Elles qui ne s'étonnaient même pas que leurs poupées présentent un entrecuisse lisse et bombé,

bien différent de cette fente,

ouverte sur un curieux relief intérieur,

qu'elles cachaient au fond de leurs culottes.

Mais, ces chastes enfants n'ayant sûrement pas poussé la curiosité jusqu'à s'examiner sous cet angle honteux, sans doute ne s'étaient-elles jamais avisées de cette dissemblance.

À neuf ans, Clarisse Toulemonde suçait comme personne. À dix ans, elle se livrait à des expériences homosexuelles. À onze ans, elle perdait sa virginité. À douze ans, elle se faisait dépuceler le cul. À quinze ans, toute la population adolescente de la résidence Bel Azur, tous sexes confondus, lui était passée dessus ou dessous.

Céleste avait vu, un jour, un reportage télévisé sur la vie sexuelle d'elle ne savait plus qu'elle race de singes. Il s'agissait d'une société sans aucun tabou sexuel : tout le monde couchait avec tout le monde, sans distinction d'âge ou de sexe. Leur existence ressemblait à une sacrée partouze débridée. En observant les ados

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Belazuréens, de 198- à 199-, elle se disait qu'ils étaient vraiment la pire bande de singes qui soit. Et de son point de vue, ils devaient avoir le même niveau intellectuel car, malgré la menace du sida, l'usage de la capote restait marginal. D'autant plus que l'on croyait encore dur comme fer qu'il n'y avait aucun danger à s'entrelécher sans protections, du moment qu'aucun des partenaires n'avait d'aphtes. Céleste avait du mal à croire qu'ils ne se soient jamais rien refilé de grave. Des champignons parfois, des trucs bénins… il y avait eu aussi quelques avortements. Et trois bébés. Mais, Dieu merci, pas de chaude-pisse, pas d'herpès et, surtout, pas de sida.
Céleste pensait que ce miracle tenait au fait, qu'en somme, ils ne baisaient qu'entre eux : dans cette sinistre époque sidéenne, il n'était pas si simple que ça de trouver des partenaires sexuels. En ajoutant à tout cela l'inexpérience de l'adolescence, il semblait évident que tous ces jeunes Belazuréens étaient condamnés à une sorte de fidélité bizarre à plusieurs.

C'est dans ce milieu que Clarisse introduisit Céleste, l'année de leurs quinze ans. Cette dernière s'y sentit bizarrement décalée, mal à l'aise.
Naturellement, l'habitude de se réfugier derrière un sourire ou un éclat de rire lui fut précieuse ; néanmoins, brutalement transplantée

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

en terrain inconnu, elle avait l'impression d'être perpétuellement tendue, de manquer de désinvolture. C'était inacceptable pour elle qui se méfiait tellement de la méchanceté humaine qu'elle se voulait sans faiblesse apparente, impénétrable. C'est ainsi qu'elle commença à fumer. Pour se donner une contenance, elle demandait une cigarette à Clarisse, elle-même grosse fumeuse.

La plupart de ces gosses de riches étaient sympathiques, certains étaient même dotés d'un sens de l'humour hilarant. Une minorité d'entre eux se croyait issue d'une branche de la race humaine très supérieure à la moyenne et ne daignait pas s'abaisser jusqu'aux autres mortels.

Pourtant, sympathiques ou pas, ces gosses-là formaient une population curieusement homogène, reconnaissable à son code vestimentaire strict - ils s'habillaient tous dans les mêmes boutiques, portaient les mêmes marques - et à sa culture télévisuelle uniforme. Tous ces jeunes semblaient avoir une opinion commune bien arrêtée sur ce qu'il convenait de porter, de penser et de manifester dans chaque occasion de la vie. Devant eux, Céleste se sentait à la fois misérablement inférieure et pleine de condescendance.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

L'argent, que Romain Dondedieu dépensait si libéralement pour afficher sa classe sociale, était compté sous à sous quand il ne s'agissait pas de signes extérieurs de richesse bien pompeux. Il était regardant pour tout : la nourriture, les vêtements, l'ameublement, les loisirs et – surtout ! - la culture. Chez lui, la salle de séjour, pièce où d'éventuels invités étaient susceptibles de pénétrer, était meublée d'une façon que, selon ses critères personnels, il jugeait cossue. Fauteuils de cuir rouge, télévision extra-large, bibliothèque remplie de livres reliés en cuir - très malcommodes à lire et de toute façon jamais lus -, meubles en bois doré sans style reconnaissable mais ayant coûté très cher, tableaux prétentieux - mauvaises reproductions d'œuvres obscures d'obscurs artistes. (Romain ne s'était pas rendu compte qu'en les payant un prix prohibitif, il avait payé les cadres – luxueux, il est vrai - plutôt que leur contenu.) L'ameublement des chambres et de la cuisine, en revanche, avait été plus que négligé.

Naturellement, on ne voyait trace des sanguines représentant Josefa dans le plus simple appareil. Romain les avait toujours détestées car son puritanisme s'offusquait d'un tel spectacle. Par dessus tout, il craignait que le monde n'apprenne quel avait été le métier de sa mère : ç'aurait été le déshonneur complet.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

C'était une chose d'être fils de commerçants et de s'être élevé grâce à son intelligence et son travail ; c'en était une autre d'être né dans un bordel et d'avoir pour mère un modèle - c'est-à-dire, dans son esprit étriqué, une putain qui ne se fait même pas payer ; une femme qui baise par vice, sans même avoir l'excuse de chercher à s'enrichir.

Romain voulait tout oublier de la supposée - et fantasmatique - dépravation maternelle et, à la mort de Josefa et de Félix, il s'était fait une joie à l'idée de jeter ces compromettantes ordures : les sanguines et, pour faire bonne mesure, tout le contenu de leur appartement ; toute leur vie.

Céleste s'était battue ; elle avait réussi à sauver les sanguines de Josefa, les livres de Félix et leurs carnets de recettes à tous deux. Et un peu de vaisselle. Elle ignorait comment elle avait réussi à faire fléchir son père mais le résultat était là.

En fait, le désespoir de sa fille avait été si fort,

si démesuré,

si impressionnant,

quand Romain avait entrepris de balancer toutes ces saletés, que - sans toutefois mesurer qu'il s'agissait aussi de toute la vie de Céleste – le Dr Dondedieu avait craint pour la raison de celle-ci. Il avait vraiment cru qu'elle allait sombrer dans la folie – c'était sans doute le cas -, et c'est uniquement à but thérapeutique qu'il l'avait

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

autorisée à sauver quelques immondices - trésors inestimables pour elle - à condition qu'elle les entrepose dans la cave et que lui, Romain, ne les voit plus jamais. Ce qui n'entrerait pas dans la cave exiguë - tout juste un placard - serait jeté sans pitié.

Selon les critères très personnels de Romain, les vêtements ne constituaient pas un signe extérieur de richesse. Lui-même portait rarement autre chose que son uniforme blanc de médecin. Jusqu'à sa mort, c'est Josefa qui s'était occupée d'acheter des vêtements à Céleste, et comme c'était elle qui payait, Romain s'était abstenu de tout commentaire. Malheureusement, quelques mois après la mort de ses parents, Romain avait dû se rendre à l'évidence : Céleste avait pris du poids et elle ne rentrait plus dans ses jeans. Même un observateur indifférent et distrait comme lui était à même de s'en apercevoir.

- Maintenant que tu es devenue une grosse vache, dit-il à sa fille d'un ton rogue, tu vas encore me coûter de l'argent en vêtements !

Céleste crut vivre un cauchemar et, à la vue des prix, Romain aussi. Il parcourut tout le centre commercial de l'avenue Jean Médecin au pas de course, en maudissant à haute voix et sa fille et ces voleurs de commerçants.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

La course folle prit fin chez D&B, où Romain Dondedieu trouva les prix les plus bas. Il se sentit un père modèle, un héros – douce sensation – quand il incita sa fille à prendre un pantalon de plus, tout en critiquant d'une voix tonitruante la qualité des articles présentés.
Si, à la fin de l'après-midi, Romain était partagé entre l'orgueil de se trouver bon père et la douleur intolérable d'avoir dépensé de l'argent – joie de sa vie, miel de son existence – Céleste, quant à elle, était dominée par une dépression sans partage. L'humiliation d'être vue en présence de ce fou, qui à haute et intelligible voix, agonissait d'insultes sa fille et le monde entier, était déjà une épreuve en soi, à laquelle était venue s'ajouter l'affreuse honte d'avoir tellement grossi. Dans le miroir de la cabine d'essayage, Céleste se voyait difforme. Elle était pulpeuse, elle se croyait obèse.

La faute en était à cette mode stupide qui veut qu'une femme ne soit jamais trop mince. Son œil était habitué à l'androgynie générale en vogue qui impose une silhouette longiligne, tant pour les hommes que pour les femmes.
Les deux sexes se doivent d'arborer de longues jambes musclées et fuselées, des hanches étroites, un petit cul ferme et un ventre concave. Il faut y regarder à deux fois pour constater que les

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

messieurs portent généralement les épaules plus larges et musclées. L'ampleur des seins et des hanches qui, il y a peu de temps encore, symbolisait si bien la féminité et le mystère de la fécondité, est désormais considérée comme de honteuses et flasques masses de graisses. D'ailleurs, quand toutes ces sylphides souhaitent affirmer leur féminité – car, depuis sa « libération », la femme cherche comment faire pour être traitée comme une femme, c'est à dire comme une idole précieuse, et non comme un ennemi héréditaire ou un camarade de guérilla - elles n'ont plus qu'à faire gonfler à l'hélium leurs petits nénés atrophiés, presque résiduels. Elles obtiennent de magnifiques obus bien fermes et insensibles à l'attraction terrestre - rien qui puisse évoquer une adipeuse mollesse. Qu'est-ce que c'est que de risquer un cancer du sein à côté du bonheur que l'on éprouve à entrer dans le moule de la beauté idéale ?

Complexée, Céleste choisit ses vêtements en désespoir de cause, parce qu'il fallait bien se couvrir, optant pour des formes amples et des couleurs sombres au lieu de mettre en valeur les féminines rondeurs de sa silhouette surannée. Elle sortit du centre commercial convaincue de son infériorité et de sa laideur.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Grosse et laide et « out ».

Non seulement Céleste se révélait très peu informée sur des sujets aussi intéressants et pointus que l'astrologie, le paranormal et les extra-terrestres, mais en plus, elle était d'une inculture médiatique flagrante et quasi-absolue.

Elle avait grandi dans les livres, chose stupéfiante, impardonnable, pour quelqu'un de la génération Goldorak. Elle ne savait jamais de qui ou de quoi parlaient tous ces jeunes Belazuréens. Elle se révélait incapable de mettre un visage sur des noms tels que Tom Cruise, Don Johnson ou Freddy Mercury. C'est à peine si elle avait entendu parler de Madonna et de Michael Jackson, elle crut cependant comprendre qu'ils étaient « has been », bons pour la génération précédente.

En somme, Céleste ne se sentait à peu près à l'aise qu'avec Clarisse qui, en plus de sa culture années 80, possédait un solide bagage littéraire. La jolie Noire était une lectrice omnivore, tout l'intéressait ; elle affichait en outre une passion immodérée pour l'Antiquité - plus précisément pour ses mœurs sexuelles – et rêvait d'un monde où chacun s'exprimerait en grec et en latin. Céleste estimait que son amie avait lu plus encore qu'elle-même, ce qui

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

était un record. Seulement, voilà, Clarisse était belle… remarquablement belle, aussi Céleste se sentait-elle inférieure.

Très inférieure.

Grosse, moche, pas à la page et, en plus, moins cultivée qu'elle ne l'aurait cru.

Et pauvre.

Son argent de poche était censé couvrir le prix des tickets du bus scolaire et de son sandwich de midi. On pouvait faire confiance à Romain Dondedieu pour calculer au plus juste. Céleste se privait de déjeuner pour pouvoir s'acheter des cigarettes.

Quand Clarisse eut son scooter, le jour de ses quinze ans, Céleste put aussi économiser le prix des tickets de bus : Clarisse l'amenait et la ramenait. Cela lui permit de se payer des cafés – c'était ce qu'il y avait de moins cher. Jusque là, elle devait accepter de se faire inviter par son amie et se sentait très mal à l'aise de ne pouvoir rendre l'invitation, aussi refusait-elle le plus souvent, prétendant qu'elle n'avait pas soif. Il était clair que cela ne dérangeait qu'elle : les autres jeunes Belazuréens ne paraissaient pas manquer d'argent de poche et Clarisse, pour sa part, ne connaissait aucune limite financière.

Malgré tout, quand il arrivait à son amie de lui faire des cadeaux - toujours dispendieux, celle-ci étant d'une générosité sans égale - parfums de marques, livres de prix et même bijoux, Céleste en

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

éprouvait plus de gêne que de plaisir : elle avait honte à l'idée de ne pas pouvoir les rendre.

- La plupart des ados Belazuréens bénéficiaient d'une grande liberté et n'étaient assujettis à aucun horaire. Comme je n'avais que la permission de vingt heures, je faisais le mur, avec la complicité de ma voisine de palier : Mme Vaillant.
Mme Vaillant - je n'ai jamais su son prénom - était pute de luxe, ce qui permettait aux vigiles de la résidence de faire cette fine plaisanterie : « À cul vaillant rien d'impossible ». Il y a pas mal de prostituées, et plus encore de souteneurs, parmi les habitants de la si cotée résidence Bel Azur.
« Je suppose que mon père l'ignore : je doute que la proximité de femmes de mauvaise vie corresponde au standing qu'il s'imagine être le sien.
« Mme Vaillant approchait de la cinquantaine et ne conservait que la clientèle de quelques vieux, et riches, habitués. Maintenant, elle coule des jours heureux en Floride. Elle a réussi à se faire épouser par son client le plus riche : il venait de perdre sa femme et ne supportait pas la solitude.
« C'est l'été de mes quinze ans que j'ai rencontré Mme Vaillant. C'était une grande copine de Clarisse et, son appartement jouxtant

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

celui de mon père, elle était idéalement placée pour entendre les insultes.

« Et les coups.
« Cet affreux son mat de la chair sur la chair.

« Elle en était horrifiée, et hésitait, jour après jour, à prévenir la police : valait-il mieux, pour sa petite voisine, la férule d'un père violent ou les vicissitudes d'un foyer d'accueil ? Aussi, alors que Clarisse se lamentait devant elle des limitations spartiates imposées à ma liberté, Mme Vaillant eut une idée : elle me donnerait un double des clés de son appartement et laisserait jour et nuit la fenêtre de sa chambre d'amis déverrouillée, les volets ouverts à demi. Je n'aurais qu'à passer d'une terrasse à l'autre pour m'échapper.
« Pendant trois ans, j'ai fait le mur pratiquement tous les soirs. Il est absolument miraculeux que je ne me sois jamais fait pincée.
« À vingt-deux heures, je me couchais sagement, en ayant soin de laisser les volets de ma chambre levés d'une trentaine de centimètres. Les yeux grands ouverts dans l'obscurité, j'attendais que mon père ait fini de s'imbiber d'alcool et s'endorme.
« Dès que je l'entendais ronfler, très doucement, sans faire de bruit, presque sans respirer, je m'habillais et mettais le traversin à ma

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

place sous les draps, pour le cas où mon-père-le-bon-docteur devrait sortir pour une urgence et glisserait un regard dans ma chambre. J'attrapais ensuite mon paquet de cigarettes, le glissais dans mes chaussures et, les tenant d'une main, je me coulais par l'ouverture de la baie vitrée, en prenant garde à ne pas me cogner dans les volets.
« La moindre modification dans le rythme des ronflements paternels me figeait pour d'interminables secondes, le cœur battant la chamade et prête à rejoindre mon lit d'un bond, pour me jeter sous les draps et faire semblant de dormir.

« Découverte, la punition aurait été terrible.

« Effrayante.

« Une fois sur la terrasse, je laissais doucement tomber mes chaussures sur le balcon voisin puis, agrippée à la vitre de séparation, je retenais ma respiration pour braver le vide le temps de l'enjamber. Au bout de trois ans de pratique de ce sport, je sentais toujours l'angoisse me serrer le cœur à ce moment. Et si mes mains glissaient, me disais-je, aurais-je la chance de mourir sur le coup ou serais-je condamnée à finir mes jours dans un lit d'hôpital, tétraplégique ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« La suite était un jeu d'enfant. Je me coulais dans la chambre d'amis de Mme Vaillant et, après une ou deux minutes de conversation si elle était présente et réveillée, je filais. Ainsi, au plus tard à minuit, j'étais dehors et je partais à la recherche de la bande.

« Ils étaient faciles à trouver. Ils ne pouvaient être qu'au Club, le bar-restaurant de la résidence, ou au terrain de jeux. Sinon, ils bambochaient chez celui ou celle dont les parents étaient absents. S'ils n'étaient nulle part, ils étaient partis en boîte de nuit et je n'avais plus qu'à aller me coucher.

« Il m'arrivait aussi de rentrer tôt pour fuir une de leurs fiesta. Tous ces jeunes s'imbibant méthodiquement d'alcool et de chichon me déprimaient mortellement.

« J'étais une des rares à ne m'en tenir qu'aux cigarettes – de vraies clopes, pas des parfumées à la Marie-Jeanne. L'exemple quotidien de mon père ne faisait que renforcer la répugnance que j'éprouvais devant toute substance susceptible d'altérer le comportement et le jugement. Je tenais à rester maîtresse de mes actes et de mes paroles : il y avait trop de chagrin en moi et je redoutais de me mettre à pleurer en public sans pouvoir me dominer, ou d'en dire trop.

« Je pense que beaucoup me tenaient pour une bêcheuse, et j'admets que je l'étais sans doute mais, quand j'estimais que la bande avait trop bu, je m'esquivais. Je ne pouvais tout simplement

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

pas supporter ces démarches vacillantes, ces yeux trop brillants, ces bouches molles et ces rires stupides.

« Pour moi, cela respirait la violence, le danger. »

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 8 -

Les parents de Clarisse étaient partis en vacances ensemble, chose exceptionnelle.

- J'parie qu'ma mère bouffe du bromure à chaque repas, pour supporter son abstinence ! s'esclaffa Clarisse, pendant que Stéphane, très beau, très brun, très Sicilien, garait sa 205 GTI dans le parking dépourvu d'ombre du supermarché.

Clarisse et Céleste avaient préféré venir faire le plein d'alcool avec une personne majeure, et Stéphane s'était porté volontaire malgré l'étouffante chaleur estivale.

N'importe quel gosse pouvait acheter un litron, les caissières s'en moquaient, mais à partir d'un certain nombre de bouteilles, elles se sentaient obligées de vous demander une pièce d'identité.

Dans les allées du supermarché – du « spermarché », comme disait Clarisse -, Céleste laissa son amie et Stéphane marcher loin devant. Il était manifeste que le beau brun voulait mettre Clarisse dans son lit et que la présence de la bonne copine le gênait.

Céleste avait beau être habituée à l'effet que faisait l'éblouissante Noire à tout individu mâle au-dessus de l'âge de sept ans, cela lui crevait quand même le cœur de toujours passer inaperçue.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Ce Stéphane… eh bien, Céleste devait se l'avouer, elle aurait tellement voulu qu'il la remarque, elle.

Oui, Stéphane la faisait rêver depuis plusieurs semaines : elle s'en était amourachée. Elle se sentait pleine de haine et de rancœur jalouse envers ces deux-là, devant.

De pouvoir contempler à son aise les fesses parfaites, bien rondes et haut perchées de Clarisse, moulées dans ce qu'il fallait bien appeler un short, malgré son exiguïté, lui donnait envie

de mordre de la chair humaine,

de déchirer,

de déchiqueter sauvagement,

fibre à fibre,

de sentir le sang couler dans sa bouche avide.

En cet instant, elle était persuadée que Clarisse ne l'avait choisie comme amie que pour lui servir de faire-valoir. Dorénavant, elle allait s'employer à éviter cette fille et toute cette bande de dégénérés, et… Devant elle, Clarisse et Stéphane venaient de dépasser un couple d'une trentaine d'années. Lui, dégarni, déjà bedonnant, l'air veule et soumis d'un comptable véreux, bermuda remonté jusque sous les aisselles ; elle, franchement obèse, le cheveux maigre et gras, des lunettes à la Nana Mouscouri, vêtue d'une sorte de jogging informe, mémère déjà. Junior, un an tout au plus, était installé dans le caddie et bavait sur un biscuit boudoir.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Mémère méditait devant l'étalage du rayon Chocolats et cette activité semblait requérir une concentration optimale. Son ramolli de mari, dont l'esprit apparemment libre de toute préoccupation paraissait dangereusement proche de la vacuité, repéra Clarisse dès son apparition dans le rayon et se retourna pour la suivre des yeux, bouche bée d'admiration. Céleste s'attendait à le voir baver d'envie, de la même façon que son rejeton salivait sur le boudoir qu'il n'avait pas assez de dents pour pouvoir dévorer.

En un éclair, Céleste entrevit l'occasion de satisfaire quelque peu son envie de sang. Elle se plaça dans la ligne de mire de Mémère et se mit à fixer son mari d'un air profondément choqué : sourcils froncés, lèvres relevées en une moue de dégoût.

L'astuce ne loupa pas, Mémère, l'œil attiré par cette statue de la réprobation, se retourna d'un bloc pour voir ce qui la motivait et… aperçu son tendre époux, la lippe molle pendante, le visage exprimant une admiration béate devant le divin cul de Clarisse.

Animée d'une juste colère, elle attrapa une boite de conserve dans son chariot – des haricots blancs à la tomate – et la balança en plein dans le ventre de l'infidèle par l'esprit qui lui servait de mari.

- Cochon ! éructa-t-elle.

Elle se pencha pour saisir une autre boite et finalement le bombarda de tout ce qu'elle trouva de plus lourd dans le caddie. Le malheureux esquivait tant bien que mal, en esquissant une sorte de

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

petite danse sur place, en balbutiant des « Mais Bibiche… Je te jure… Écoute-moi… ».
Lui jetant un lourd regard de mépris de derrière ses lunettes démodées, « Bibiche » empoigna son enfant, qui n'avait pas l'air intéressé par les débordements parentaux, occupé qu'il était à étaler de la purée de biscuit sur l'ensemble de son visage. Calant le gosse sous son bras, l'épouse bafouée, le visage fermé, se dirigea au pas de charge vers la sortie, suivie par son pitoyable mari balbutiant.
Céleste, emplie d'une joie mauvaise à la pensée de la scène qui attendait le pauvre diable, se sentit un peu vengée, elle et toutes les grosses, de tous ces minables d'hommes qui ne voyaient pas plus loin qu'un joli cul.

Le moral un peu moins bas, elle rejoignit Clarisse et son brun admirateur au rayon Alcools. Ces derniers, inconscients du drame conjugal qui venait de se nouer à quelques pas d'eux, tentaient de déterminer qu'acheter.
- Nan, disait Clarisse de sa voix masculine digne d'un ténor enroué, j'veux pas d'un assortiment. Après, avec tous ces mélanges, y sont tous malades et y gerbent partout. La dernière fois, y'a un enculé qu'a vomi à côté des chiottes et qui s'est bien gardé d'le dire. C'est

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

moi qu'ai dû ramasser, le lendemain, et j'ai pas pu m'empêcher de gerber par-dessus… C'était intolérable ! J'me suis dégueulé partout sur moi, putain !

Céleste regarda l'élégant Stéphane, espérant déceler de l'écœurement sur son visage bronzé, à l'image que Clarisse venait d'évoquer. Mais non, rien. Il n'était pas dégoûté, celui-là !

- Bon, disait-il, on a qu'à prendre du whisky ou du rhum. Ça va avec tout, le rhum.

- Moi j'préfère la vodka, trancha Clarisse, ça tue plus. Et j'ai bien l'intention d'me murger la gueule, ce soir. Les quat' B : Beuz, Biture et Bonne Bourre. Ça va être chaud ! Comme dirait Ovide : « Vénus - autrement dit *la baise* -, donc, Vénus dans le vin est du feu dans l'feu ! »

Ils prirent donc une dizaine de bouteilles de vodka, des jus de fruits, des sodas, des chips et des cacahuètes. Pour le shit, Stéphane avait déjà fait le plein, la veille au soir, au jardin Albert Premier – un endroit à recommander, vraiment.

La caissière, mocheté d'un âge indéterminable, leur jeta un regard méprisant, à la vue de tant de bouteilles. Clarisse lui fit une grimace de cannibale, lèvres retroussées, que l'autre ignora royalement. Mais, à peine s'était-elle glissée dans l'écrasante chaleur qui régnait dans la voiture garée en plein soleil, Clarisse s'exclama, les yeux sur le ticket de caisse :

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- La salope, elle m'a compté une bouteille de chaque en plus que c'qu'on a acheté ! Elle m'a lourdée d'au moins cent cinquante balles !
- On y retourne, proposa Stéphane.
- Trop tard, objecta Céleste, qui avait l'impression de cuire à l'étouffé et attendait avec impatience que leur beau chauffeur démarre, pour que le courant d'air leur permette au moins de respirer. Nous sommes sortis du magasin, nous ne serions pas crédibles.
- Ouais, t'as raison, dit-il. (La chaleur avait sans doute sapé toute sa combativité naturelle.) J'espère que toutes ces bouteilles dureront trois ou quatre jours. J'ai pas envie de passer mes journées à faire les courses, putain !
- Ha ! ha ! ha ! s'esclaffa Clarisse, t'as rêvé, toi ! Si d'main matin il reste encore ne serait-ce qu'une bouteille de vodka pleine, j'veux bien me l'enfiler toute entière dans l'cul ! Devant témoins.
- Chiche ! dit-il, une lueur d'espoir lubrique au fond des yeux.

Céleste leva son sourcil gauche.

- Cruel dilemme pour toi, Stéphane, railla-t-elle. Préfères-tu t'arroser le gosier ou te rincer l'œil ? Boire ou s'éblouir, il faut choisir.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Quelques heures plus tard, du fond de son lit, Céleste s'interrogeait. Allait-elle se rendre à cette soirée ?

Voir Stéphane coller aux basques de Clarisse lui semblait au-dessus de ses forces. Il suffisait à Céleste de savoir que son amie aurait ce type dans son lit, ce soir : Clarisse était toujours là pour secourir les biroutes en mal de dégorgement.

Elle imaginait déjà la porte se refermant sur le couple et se concentrait très fort sur cette porte. Blanche, rectangulaire, en bois peint, la poignée couleur acier, bien visualiser la poignée ; tout pour ne pas laisser son esprit imaginer ce qu'ils feraient, passée cette sacrée porte blanche, rectangulaire…

Céleste connaissait par expérience la précision et la persistance de ses images mentales. Pourquoi se torturer ? Elle ferait bien mieux de bouger son gros cul et d'aller à cette soirée. Cela lui épargnerait, tout du moins, cette pénible gymnastique mentale, cette porte blanche, rectangulaire, de visualiser l'encadrement de la porte, ses rainures… Et puis, il lui fallait impérativement une cigarette.

Elle dérogerait à sa règle concernant l'alcool et s'accorderait un petit fond de vodka. Pas de quoi se faire tourner la tête, mais peut-être que la chaleur de cet alcool la réchaufferait un peu. Malgré la moite canicule, typique du mois de juillet niçois, elle avait l'impression de grelotter de froid à l'intérieur d'elle-même. Sans doute l'effet glaçant de tout ce blanc sur cette fichue porte.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Dans l'ascenseur, Céleste s'était résolue à se conduire comme une chienne en chaleur avec le meilleur copain de Stéphane : Alexandre. À la réflexion, il ne lui déplaisait pas avec ses mèches savamment désordonnées, décolorées en blond, et sa peau mate. Et puis, il fallait profiter du fait qu'il aimait les grosses. Elle sourit avec amertume au souvenir de la conversation de l'après-midi.

- Mais, ton pote Alexandre, j'l'ai jamais vu avec une fille, avait dit Clarisse. Il est pédé ?

Sa concupiscence s'était brutalement éveillée à la perspective d'un défi à relever.

- Nan, ce qu'il aime, lui, c'est les grosses, répondit Stéphane, l'air dédaigneux.

Puis, son regard se posant sur Céleste, il reprit avec condescendance :

« Enfin, je veux dire, les rondes.

Elle lui avait souri avec naturel, enchaînant allègrement sur les derniers potins de la résidence.

Plus la pilule était amère, plus elle affectait de l'avaler gaiement.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste n'eut qu'à pousser la porte, qui était restée entrebâillée, pour pénétrer chez les Toulemonde. La soirée était déjà bien avancée et personne ne fit attention à elle. Elle parcourut des pièces obscurcies de fumée de cigarette, pleines du rythme obsédant de la musique techno, bondées de jeunes des deux sexes, dont quelques-uns lui étaient inconnus - amenés sans doute par les amis des amis -, sans que personne ne lui jette ne serait-ce qu'un regard.

Pas d'Alexandre. Sans doute est-il enfermé dans une salle de bain ou un placard avec une autre grosse, se dit Céleste, sarcastique.

En revanche, Clarisse et Stéphane étaient bien visibles : affalés de tout leur long sur le sofa, ils se mangeaient la bouche en se pelotant frénétiquement. Ils avaient enlevés leurs tee-shirts pour être bien peau contre peau.

Céleste redressa les épaules, leva le menton et serra les dents. Elle ne pleurerait pas.

Pâle comme une morte, elle se dirigea vers le buffet, attrapa un verre en plastique et une bouteille de vodka, et s'en versa une bonne dose. Elle avala une petite gorgée d'un coup sec, comme s'il s'agissait d'un médicament, et faillit s'étouffer. Elle ne s'attendait pas à ce que ce soit si fort. Les yeux larmoyants à cause de la brûlure de l'alcool, elle renifla le contenu de son gobelet : l'odeur était infecte. Tu m'étonnes que ça se boive cul sec, au sortir du

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

congélateur, pensa-t-elle. C'est pour moins sentir le goût. C'est sûrement la rage de n'avoir rien de meilleur à boire qui pousse les Russes à casser leurs verres.

Cet alcool l'avait quand même un peu remise d'aplomb et, posant son verre sur le meuble le plus proche, elle alluma une cigarette d'une main ferme. Voilà, elle allait prendre un livre dans la chambre de Clarisse, une bouteille d'eau dans la cuisine, et elle irait s'installer à la piscine, sous un réverbère. En plein air, il ferait certainement moins lourd ; elle avait l'impression d'étouffer. Elle se forcerait à lire pour ne penser à rien et fumerait clope sur clope, histoire d'avoir sa dose de nicotine quand elle rentrerait se coucher.

Non, elle irait plutôt s'installer devant sa villa préférée.

Excellente idée.

En face de la résidence Bel Azur, Céleste avait trouvé sa future maison. Elle en était tombée amoureuse au premier regard et, depuis, elle allait souvent la contempler, y imaginant sa vie.

C'était une maison simple et blanche et carrée, avec un étage, qui devait dater des années 1900 - si l'on en jugeait par les arabesques de métal bleu canard de la serre qui flanquait sa façade ouest et les moulures de stuc qui soulignaient les fenêtres. Un haut mur blanc orné de balustres ventrues envahies de glycine et un portail de

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

métal bleu canard défendaient la maison – qui d'ailleurs s'appelait Les Glycines. Au-dessus du mur, les arbres préférés de Céleste lui faisaient signe : à gauche un eucalyptus bleu et un mimosa, à droite un figuier.
La villa devait avoir vu sur mer. Sans pouvoir le vérifier – le mur d'enceinte était trop haut -, Céleste était sûre que le panorama s'étendait du Cap de Villefranche au Cap d'Antibes. Elle avait besoin d'être repeinte, quelques vitres de la serre étaient fendues et la peinture bleu canard s'écaillait sur la grille. Cela lui donnait un aspect vulnérable et solitaire qui émouvait Céleste, comme une sorte de parenté d'âme.

Elle pouvait passer des heures devant cette maison, s'y figurant, en jean et en tee-shirt, le pinceau à la main, grimpée sur une échelle pour lui rendre sa jeunesse ; ou installant une chambre d'enfants ; ou apprenant à un tout jeune *bambino* à descendre l'escalier de marbre. C'était une grande maison, assez grande pour y loger tous les enfants qu'elle aurait.
C'était SA maison, elle le savait, sans que cela laisse la moindre place au doute dans son esprit. Cette villa, sans y être jamais entrée, Céleste la connaissait.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle « voyait »
le vaste escalier de marbre blanc
aux marches affaissées et usées par le temps,
comme de vieilles savonnettes affinées par l'usage,
et une rampe à volutes de fer forgé.
Elle « voyait »
les larges dalles de pierre blanche de la terrasse.
Elle y mettrait une table ronde en fer forgé
et des potées d'œillets parfumés.
Elle « voyait »
le salon serein, dans la clarté dorée de l'après-midi,
la désuète cheminée de marbre blanc veiné de gris,
le haut plafond mouluré,
le damier de marbre au sol et,
sur une couverture,
une toute petite fille en train de jouer,
un tout petit garçon à ses côtés.

Voilà, elle allait chercher ce livre qui lui servirait d'amical compagnon et elle s'installerait devant sa maison.
Regardant résolument la porte de la chambre de Clarisse, blanche, rectangulaire… et rien d'autre, Céleste s'y dirigea, en louvoyant

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

pour éviter les danseurs. Elle posait sa main sur la poignée quand un hurlement retentit, dominant la musique : « CÉLESTE !!! »
C'était la voix de Clarisse.

L'interpellée se figea, une main sur la poignée de la porte, l'autre, qui tenait sa cigarette, à hauteur de sa bouche.
Non, pensa-t-elle.
Non, pas ça, par pitié, continua-t-elle en fermant les yeux.
Puis, elle sentit le choc d'un corps qui se serrait contre elle, un visage moite dans son cou, la douceur chaude et satinée d'un sein contre son bras nu.
Dans un sursaut de dégoût, elle se dégagea et put contempler Clarisse qui, déséquilibrée, se retenait au mur. Elle ne portait rien d'autre que ses bijoux – colifichets vulgaires ornés de têtes de mort - et ce ridicule short noir, si serré qu'il laissait deviner les poils du minou. Il était évident qu'elle n'avait rien dessous.
Céleste se sentit prise d'une envie immodérée d'écraser sa cigarette sur l'un des tétons dressés de ces petits nénés arrogants. Pour éloigner d'elle cette affreuse tentation, elle se concentra sur le visage hilare et luisant de Clarisse.
Elle était complètement saoule, elle n'arrivait même pas à tenir debout seule.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Répugnant, songea Céleste. Et en plus, elle pue la biture !

Clarisse lui saisit le poignet.

- Viens, viens avec nous. J'veux t'montrer quelque chose.

- J'ai sommeil, je pars, cria Céleste pour couvrir le tapage assourdissant de la musique.

Elle tenta de dégager son poignet de l'étreinte de son amie – détestable, haïssable amie - mais, dans son ivresse, Clarisse ne contrôlait plus sa force et elle serrait ferme. En trébuchant, elle remorqua Céleste derrière elle jusqu'au divan. Arrivée là, elle attrapa le bras de Stéphane et releva le jeune homme demi-nu d'une secousse puis, tirant toujours ses prisonniers derrière elle, elle pénétra dans sa chambre, sans frapper.

La blonde Sarah était à moitié allongée sur le lit, les fesses bien au bord et les cuisses écartées, pendant qu'un inconnu, agenouillé entre ses jambes, la fouillait de sa langue. Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, le type se releva d'un bond, le visage tout rouge et mouillé, offrant aux nouveaux arrivants un point de vue imprenable sur la chatte de sa partenaire. Il fut manifeste pour tous les spectateurs que Sarah n'était pas une vraie blonde. Avec un petit cri effarouché, elle tenta de se couvrir avec le drap, tâtonnant d'un air effaré pour trouver jean et culotte.

- Tu pouvais pas frapper ? s'insurgea-t-elle, furieuse.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Pour quoi faire ? demanda Clarisse. Toute la résidence connaît ta touffe, du dedans comme du dehors ! Bon, cassez-vous, ordonna-t-elle.

L'incident paraissait l'avoir un peu dégrisée.

Quand ils furent partis, elle jeta un coup d'œil complice à Céleste et, s'approchant de la bibliothèque, elle prit la clef qui était dissimulée derrière « Satiricon » de Pétrone puis verrouilla la porte.

Céleste était malade de cette situation. Dans son ivresse, Clarisse était bien capable d'avoir décidé de l'initier au sexe. Que ce soit par l'illustration, en copulant avec Stéphane devant elle, ou bien en demandant à ce type de la niquer elle, Céleste, pendant que Clarisse l'assisterait de ses conseils éclairés.

Et il était absolument hors de question qu'elle se prête à l'un ou l'autre de ces scénarios.

- Clarisse, dit-elle, je suis fatiguée. Tu me montreras demain…

- Nan, y'en a pour deux secondes, c'est promis.

Deux secondes.

À moins que Stéphane ne soit le roi de l'éjaculation précoce, la vertu de Céleste ne risquait rien.

« C'est juste pour qu'il te montre, poursuivit Clarisse en désignant le beau brun. J'ai jamais vu ça. Il a un grain de beauté sur l'bout du

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

zob ! Tu vas voir, c'est fascinant. C'est là qu'j'ai vraiment compris pourquoi les Romains appelaient la teub le *fascinus*. T'arrives pas à en détacher les yeux, comme si on t'avais jeté un sort !

Céleste n'était pas très sûre d'avoir envie de voir le nævus de ce type, mais d'un autre côté, il fallait bien avouer qu'elle n'avait jamais vu un zizi en vrai et qu'elle était tenaillée par la curiosité. Après tout, un coup d'œil n'engageait à rien.

Très à l'aise, Stéphane s'allongea au milieu du lit et tapota le drap pour inciter les deux filles à s'installer autour de lui. Manifestement cette exhibition l'excitait, il était visible qu'il bandait sous son jean. Les deux copines se tenaient en tailleur de chaque côté de ses hanches, il déboutonna son pantalon et le baissa un peu en les regardant alternativement. Quel comédien ! pensa Céleste, intéressée malgré elle par la sorte de barre qui tendait le caleçon.

Il le baissa, en prenant son temps, et sa bite, ramenée vers le bas par le vêtement, vint claquer sur son ventre, une fois libérée. Céleste était surprise, elle pensait que quand un homme bandait, sa queue faisait un angle droit bien rigide par rapport à son corps, mais pas du tout, cette quéquette-là était bien dressée et son sommet encapuchonné regardait le menton de son possesseur.

Incroyable !

Stéphane empoigna son membre et en orienta le bout vers Céleste en le décalottant. Un gland rose et brillant apparu, qui la regarda

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

droit dans l'œil avec son grain de beauté noir et plat qui ressemblait étrangement à une lentille, juste au-dessous du méat. Impassible, Céleste contenait sa curiosité et examinait cette nouveauté flegmatiquement. Tout ça semblait plutôt moche, mais les poils sombres du pubis donnaient un côté confortable et rembourré à l'ensemble. Une sorte de jouet, mi-peluche mi-caoutchouc, somme toute pas si déplaisant.

Et puis, ça bougeait tout seul ! La queue semblait parcourue de décharges qui gonflaient brièvement le gland, le faisant tressauter, les génitoires remontaient alors d'un coup sec. Limpides manifestations d'impatience qui contrastaient avec l'attitude décontractée du possesseur de ce joujou bizarre. Comme si sa bistouquette était indépendante de lui : une sorte de petit animal qu'on lui aurait greffé là. La transition entre la peau blanche, visible sous les poils pubiens, et la peau plus sombre, une sorte de fauve clair, des organes génitaux accentuait cette impression. Cela avait vraiment l'air d'un rajout.

- Étonnant, dit-elle enfin, ce grain de beauté s'élargit en même temps que le gland. On croirait une pupille qui s'ouvre et qui se ferme.

- On le sent palpiter sous la langue, il paraît, dit Stéphane en haussant un sourcil engageant

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Quelle chance tu as, d'avoir une telle curiosité dans ta culotte ! ironisa Céleste, sur la défensive.

Cette conversation prenait un tour qui ne lui plaisait pas du tout.

« Tu as pensé à te faire payer pour la montrer ? continua-t-elle. Vingt francs pour voir, cinquante pour sucer !

- Pour toi, je te le fais gratis, répondit-il.

- C'est trop d'honneur ! Mais on dit qu'il vaut mieux se méfier des soldes trop alléchantes. Merci quand même. Bon, je vous laisse.

- Écoute, intervint Clarisse, puisque t'es là, on pourrait en profiter pour que je t'apprenne à sucer.

Céleste montra de grands yeux stupéfaits. Stéphane ouvrit la bouche pour dire quelque chose et la referma aussitôt, conscient que, s'il se faisait oublier un instant, il avait une chance de se faire pomper par deux filles en même temps. Il ferma les yeux pour mieux anticiper.

« C'est une technique difficile, poursuivait Clarisse de sa voix grave, parce que, comme on a pas d'bite, on sait pas ce qu'ils peuvent ressentir. Et tous ces connards de mecs sont tellement coincés, qu'ils te disent rien.

- Je pense que tu m'as suffisamment raconté tout ça pour que je m'en tire honorablement, à l'occasion.

En effet, les difficultés qu'avait rencontrées Clarisse, pour apprendre à sucer comme une vraie pro, faisaient partie de ses

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

sujets de conversation favoris. Elle avait fini par demander conseil à Mme Vaillant, qui lui avait donné des cours pratiques en lui faisant emboucher un gode imitant – presque - fidèlement un membre viril.

- C'est difficile de trouver l'rythme, ergota Clarisse que cette expérience excitait.

- Tu me montreras sur un des godemichés de ta mère.

- Elle en a aucun de forme anatomique et y sont trop gros : elle doit fantasmer sur Priape. Et puis, la rigidité est pas la même.

« Laisse-moi t'montrer, bordel ! Fais pas ta pucelle !

Vexée, Céleste se tut, pinçant les lèvres. Clarisse ne commit pas l'erreur de laisser paraître son triomphe. Prenant un ton froid et technique, elle dit :

« Le secret est dans la variété. Pour rendre un mec complètement fou, y faut sucer, mordiller très doucement, donner d'petits coups de langue sur le frein, faire rouler l'gland entre ses lèvres et pas oublier les couilles.

« Premièrement, y faut prendre son temps pour bien exciter l'mec. On commence calotté, on décalotte, on insiste sur l'frein et le bord du gland, on recalotte et on r'commence.

« J'te montre.

Après une démonstration magistrale sur un Stéphane gémissant, Clarisse s'essuya la bouche et ordonna, en rassemblant d'une main sa magnifique chevelure :

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- À toi, commence par lécher les couilles et gobe-les. Trèèèès doucement, c'est très fragile.

Céleste s'exécuta.

Pas facile à gober ! L'une après l'autre oui, mais ensemble, on en a plein la bouche… et elles glissent sous la peau en s'échappant.

Et puis, ce serait plus agréable à sucer sans les poils !

« Très bien, intervint Clarisse, maintenant t'attrapes trèèèèèèès délicatement la peau entre tes dents et tu tires douuuuuuuucement. (Stéphane, aux anges, gémissait tout bas.) Tu r'montes très lentement sur la queue, tu mordilles, tu suces un peu, comme pour faire un suçon d'ssus.

« Mordille un peu plus fort. Ouais, comme ça. Maintenant, tu l'embouches et tu fais attention à tes dents pour pas lui faire mal. Va plus loin…

« Suce un peu… Protège tes dents par tes lèvres, pour pouvoir serrer plus fort pendant qu'tu vas et viens…

« Plus vite… Stop. Faut pas qu'il jouisse. Joue un peu comme tu l'sens.

Céleste prit le temps de goûter, d'explorer de la langue. Ce n'était pas désagréable, le goût ne lui déplaisait pas, les gémissements du type non plus. C'était curieux, ce liquide un peu visqueux qui s'écoulait du méat.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Soudain, elle réalisa que sa culotte était mouillée. Cette gymnastique l'avait tout émoustillée. Comme c'était surprenant !

« Maintenant, tu serres bien les lèvres et tu vas et viens en accélérant l'mouvement. Prend les burnes dans la main et malaxe-les. Y faut serrer et relâcher, mais pas trop fort : c'est vraiment très fragile, comme des œufs d'oiseau-mouche. Tu peux tenir un peu l'bas d'la queue avec l'autre main pour l'orienter vers toi. Voilà, comme ça…

« Ralentis, plus tu fais durer, plus c'est bon.

Stéphane râlait de plaisir. Céleste n'en pouvait plus. Mal au dos, mal aux mâchoires, l'intérieur des lèvres meurtri par les dents. C'est quand même sacrément encombrant, une biroute ! Elle accéléra le mouvement, qu'on en finisse, et dans un râle, Stéphane éjacula.

« Continue, ralentis pas, disait Clarisse. Avale, avale !

Âcre, salé – bien trop salé –, visqueux, Céleste s'appliqua à dominer son haut-le-cœur et à avaler cette horreur.

« C'est bon, c'est fini, claironna Clarisse. Alors, Stéphane, qu'est-ce que t'en as pensé ?

- Ouaaaaaaaaaaaaaah, soupira-t-il, Ouaaaaaaaaah… C'était terrible, on m'a jamais sucé comme ça ! Oh, putain ! J'ai jamais autant joui…

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste s'essuya la bouche sur son avant-bras, essayant de contenir sa nausée ; le goût persistait dans sa bouche, écœurant, mais elle était quand même fière d'elle.

- Bon, je rentre, dit-elle fermement. À demain, Clarisse.

Dans le salon dévasté, la radio diffusait en sourdine « No comment » de Gainsbourg :

Si j'aime ça ? Affirmatif ! Quoi, tout seul ? No comment !
Peu importe, affirmatif ! C'que j'préfère ? No comment !
Obsédé ? Affirmatif ! Sexuel ![1]

Céleste ingurgita une bonne dose de vodka pour faire partir le goût du sperme.

En vain.

Malgré l'incendie que l'alcool alluma dans sa gorge, elle avait l'impression qu'elle n'arriverait jamais à s'en débarrasser.

1 Extrait de « No Comment » de Serge Gainsbourg, album « Love on the beat » © 1984 – Philips Universal Music Group.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste passa la plus grande partie de la journée suivante dans les transes : puisqu'il avait tellement aimé sa façon de sucer, Stéphane oublierait peut-être Clarisse pour tomber amoureux d'elle.
Vers seize heures, elle alla prendre un café au Club. Clarisse n'avait pas encore donné signe de vie, Céleste avait sonné chez elle sans obtenir de réponse. Elle devait cuver son alcool. Confortablement installée à l'ombre, un stylo-feutre dans la main droite et une cigarette dans la main gauche, Céleste confiait ses impressions et ses espoirs de vivre une belle histoire d'amour avec Stéphane à son journal intime.
Depuis le décès de ses grands-parents, elle avait appris à combler sa solitude en s'épanchant par écrit. Elle avait toujours un cahier à spirales dans son sac et profitait de chaque instant où elle se retrouvait seule pour y grattouiller des confidences ou des bribes d'histoires - courtes nouvelles.
Méfiante, elle ne montrait ses écrits à personne, ils étaient trop pleins d'elle, et elle avait appris qu'il ne faut pas donner à autrui d'armes contre soi. Chaque soir, avant de rentrer chez son père, Céleste arrachait les feuillets noircis et les déchiquetait consciencieusement, avant de s'en défaire dans un des vastes containers à ordures de la résidence. Elle ne voulait pas prendre le risque que Romain tombe dessus par hasard.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

À force d'écrire pour elle-même, elle avait fini par se dire que, puisqu'il lui était impossible de reprendre le Palais des Glaces, elle pourrait peut-être continuer à écrire et devenir écrivain.
Oui, elle se sentait à sa place quand elle écrivait, et les outils de l'écriture, papier quadrillé et feutre - jamais de stylo-bille -, lui faisaient l'effet d'amis constants et sûrs.
Fidèle à elle-même, Céleste ne dévoilait cette ambition à personne, pas même à Clarisse, mais passer sa vie à écrire lui semblait être un genre d'existence qui lui conviendrait. D'autant plus que l'écrivain travaille chez lui. C'est vraiment le métier idéal quand on a des enfants.

Clarisse se laissa tomber sur la chaise la plus proche sans que Céleste l'ait entendue arriver. Celle-ci rangea son cahier dans son sac avant d'examiner son amie.
- Bien dormi ? s'enquit-elle.
- Pas dormi… Putain, j'suis morte ! C'type-là, avec son *fascinus*, Stéphane, c'est un super-coup. Y m'a bourrée toute la journée. Tu peux pas t'imaginer ! C'était comme dans un film de boules.
Céleste se détourna pour commander deux cafés. Quand elle refit face à son amie, elle portait ses lunettes noires.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Y m'a prise comme une chienne, quat' fois de suite. J'ai la chatte en chou-fleur ! Ça fait mal quand j'bouge.

- Hum… Tu es vraiment sûre que c'est un super-coup ? Si tu as si mal que ça…

- Oh, ouais ! J'adore ça quand on m'déchire la chatte !

Céleste haussa un sourcil caustique.

- As-tu pensé à errer, la nuit, dans les endroits déserts ? Histoire de te faire violer par une bande de loubards armés de chaînes et de tessons de bouteilles. Tu prendrais ton pied comme jamais, ironisa-t-elle.

- J'sais pas, j'suis pas sûre qu'un loubard soit capable d'me dominer suffisamment pour m'faire jouir. J'vais p't-être essayer les quartiers de haute sécurité dans les prisons.

Le serveur était arrivé avec les cafés et toisait Clarisse d'un air outré. Elle le regarda par en-dessous, avec un petit sourire engageant et, haussant les sourcils, se lécha lentement les lèvres en le fixant au fond des yeux. Il se détourna et s'en fut, furieux.

« Tu t'es bien démerdée hier soir, poursuivit-elle. Ça t'as plu ?

- Oui, sauf quand il a joui. Je n'ai pas aimé le goût. Je crois que je n'avalerai plus.

- Ça veux rien dire, énonça Clarisse avec sagesse, y'a pas deux mecs qu'ont l'même goût. Tous les spermes sont différents. P't-être que l'prochain que tu suceras, t'adoreras ça.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Espérons, conclut brièvement Céleste.

Elle cherchait désespérément un prétexte pour s'échapper et rester seule avec son chagrin et sa jalousie. Elle finit par trouver :

« Il faut que je me sauve, mon-père-le-bon-docteur reçoit encore des tas d'hommes, à dîner. Je suis réquisitionnée pour l'aider en cuisine.

Clarisse semblait déçue.

- Tu passeras à la maison, c'soir ? C'est soirée whisky.

- Peut-être, mentit Céleste. Ça dépend de l'heure à laquelle ils partiront.

Une fois seule dans sa chambre, elle s'allongea sur son lit, bras écartés, et fixa le plafond.

Deux heures durant.

Deux heures d'immobilité totale passées à réfléchir intensément :

Qui aimer ? À quoi se raccrocher ? Cette solitude était invivable.

Personne ne l'aimait.

Personne ne l'aimerait jamais.

Personne ne l'avait remarquée, hier soir.

Elle était grosse, mal habillée et inintéressante. Les gens ne venaient à elle que pour trouver une oreille compatissante, toujours prête à écouter les chagrins d'amour et les disputes familiales.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle n'avait,

ni n'aurait jamais,

rien

ni personne.

Elle ne pouvait plus supporter ce vide.

Elle voulait mourir. Voilà.

Ne plus penser, ne plus souffrir. Ne plus être, tout simplement.

Elle ne voulait pas se jeter par la fenêtre : le septième étage ne lui paraissait pas assez haut. Elle n'avait pas envie de se retrouver paralysée, sur un lit d'hôpital pour les cinquante prochaines années, sans aucun moyen d'attenter à ses jours. Il s'agissait de ne pas se louper.

Voyons, l'immeuble ne faisait que sept étages mais, la façade opposée à l'appartement de Romain Dondedieu surplombait un ravin très profond – un véritable abîme. C'est de ce côté-là qu'il fallait sauter. Céleste n'avait qu'à se jeter du toit. Comment faisait-on pour y accéder ?

Elle sortait du lit pour aller voir, quand la porte d'entrée s'ouvrit. Son père rentrait plus tôt que d'habitude.

Cette nuit.

Elle irait voir cette nuit.

Personne ne la dérangerait.

Plus que quelques heures à supporter cette intolérable solitude.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 9 -

À minuit, Céleste se trouvait sur le palier du septième étage, dans la cage d'escaliers, sous la trappe vitrée qui donnait sur le toit. C'était haut, bien sûr, mais ce n'était pas un problème : elle pouvait aller chercher un escabeau à la cave. Mais comment cela s'ouvrait-il ? Elle examina attentivement le système.

Verrouillé.

Il fallait une clef pour débloquer cette sacrée saloperie de trappe.

La minuterie s'éteignit.

Céleste se laissa tomber, assise, sur le sol en béton et s'adossa au mur. Les yeux fixés sur le ciel indigo à travers cette infranchissable trappe, elle attrapa une cigarette, entre deux doigts, dans le paquet souple dans la poche de sa chemise en jean. Elle baissa les yeux pour l'allumer et aspira profondément. Elle exhala la fumée en même temps qu'un sanglot qui lui déchira la gorge.

L'oubli n'était pas pour ce soir.

Comment faire pour en finir ? Elle pleura longtemps ; désespérément. Pourquoi le simple fait de vouloir mourir ne suffisait-il pas pour que le corps s'arrête de fonctionner ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

À cours de larmes, elle se leva. Tout son visage brûlait, elle devait être affreuse ; les pleurs ne lui réussissaient pas : sa figure gonflait et se boursouflait en prenant une teinte rouge vif.

Un monstre.

Elle retira sa chemise et se moucha vigoureusement dans son tee-shirt. Elle l'ôta, avant de le rouler en boule et de remettre sa chemise à même la peau.

Une heure du matin passée.

Elle voulait se baigner, se tremper la tête dans l'eau froide ; elle n'avait pas son maillot mais, à une heure pareille, elle pouvait bien se baigner nue. La piscine était interdite d'accès à partir de vingt-deux heures, cela dit, elle était bien tranquille : si l'un des vigiles la voyait, il se garderait bien de l'interpeller et la reluquerait, caché derrière un buisson.

Sauf, naturellement, si l'une de ses vieilles salopes de retraitées insomniaques dont l'appartement donnait sur la piscine s'avisait de regarder par sa fenêtre, à ce moment précis. Dans ce cas, le vigile en chef serait immédiatement averti par la vieille peau, quelle qu'elle soit, et serait forcé de sévir.

Céleste décida de courir le risque.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Son tee-shirt roulé en boule à la main, elle se dirigea vers la piscine. Elle jeta le vêtement souillé dans la première poubelle qu'elle croisa. Cela la soulagea, comme si elle venait de se débarrasser d'une partie de son chagrin par la même occasion.

Plantée sous l'éclairage, à l'extrémité la plus éloignée du bassin, tournant le dos à la vue sur la Baie des Anges et faisant face à l'immeuble le plus proche, Céleste étudia la façade attentivement.

Personne.

Toujours debout, elle ôta ses chaussures de toile, fit glisser son jean et sa culotte et les laissa en tas sur le sol. Elle prit son temps pour déboutonner sa chemise. Après tout, si quelqu'un la regardait, autant lui donner un spectacle digne de ce nom. Elle fit glisser la chemise sur ses épaules et la laissa tomber à terre. Enjambant le tas de vêtements, elle secoua la tête pour sentir ses cheveux caresser ses reins.

Une petite brise agréable rafraîchissait divinement l'atmosphère et faisait chanter d'allégresse les feuilles argentées des oliviers. Leurs ardeurs refroidies, les grillons ne stridulaient plus qu'en sourdine. L'air tiède effleurait les jolis seins de Céleste – sa seule fierté - et semblait prendre plaisir à lui caresser les boucles du minou.

Elle emprunta l'escalier pour entrer dans la piscine, plonger ferait trop de bruit. L'eau était plus chaude qu'elle ne s'y attendait.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Renversant le front vers le ciel, elle se laissa recouvrir complètement.

L'eau sur son visage calma le feu de ses yeux et lui donna l'impression d'apaiser ses pensées. Elle émergea, prit une grande goulée d'air et, retenant sa respiration, elle plongea et se mit à nager près du fond, passant sous les rayons lumineux des spots immergés, gagnant l'endroit le plus profond. Arrivée là, elle s'immobilisa bras et jambes écartés, bien collée à la mosaïque recouvrant le sol, luttant pour ne pas remonter à la surface malgré elle.

Elle se sentait bien sous ces deux mètres d'eau chlorée.

La solitude. Le silence.

Elle manquait d'air mais ne voulait pas remonter, essayant de vider son esprit. Était-il possible de rester sous l'eau jusqu'à se noyer par la seule force de sa volonté ?

Inopinément, Céleste se rappela, qu'enfant, elle croyait dur comme fer qu'il était possible de respirer sous l'eau ; qu'il suffisait d'avoir la foi et de faire comme les poissons, d'absorber l'oxygène contenu dans l'eau.

Elle étouffait… Elle allait se noyer !

Dans un mouvement de panique, elle se ramassa sur elle-même et donna un fort coup de talon, pour se propulser à la surface. La

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

remontée n'en finissait pas. Elle se retenait de toutes ses forces pour ne pas inspirer.

Ses yeux se voilaient ; elle allait mourir.

Ses poumons lui faisaient l'effet de deux ventouses. Elle creva la surface comme une bombe et, pendant un quart de seconde, le souffle bloqué, elle cru qu'elle ne pourrait pas reprendre sa respiration. Enfin, elle réussit à aspirer l'air nocturne. Agrippée au bord de la piscine, elle haleta cinq bonnes minutes avant que son cœur ne s'apaise.

Le calme revenu, elle s'allongea sur le dos et fit la planche, adoptant inconsciemment la même attitude qu'elle avait prise, quelques heures plus tôt, sur son lit. Vraiment, la noyade, ce n'était pas une mort pour elle : c'était trop affreux d'étouffer.

Sa première idée était la bonne, mais de quel endroit sauter ? Hum… Les parents de Sarah habitaient au dernier étage, du côté de l'immeuble qui surmontait le ravin.

Oui, voilà la solution, elle attendrait qu'ils partent en vacances, et une occasion se présenterait bien pour elle, Céleste, de rester seule sur leur terrasse, au cours d'une soirée beuverie. Peut-être faudrait-il faire vite mais elle savait par expérience, qu'aux petites heures du matin, tous ces jeunes imbéciles cuvaient leur alcool et leur cannabis, affalés sur les lits et canapés. Il serait étonnant qu'ils viennent la déranger dans son rendez-vous avec l'oubli définitif.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Rassérénée, Céleste se tourna pour nager vers l'escalier. Les parents de Sarah n'étaient pas encore partis, cet été. Sans doute le feraient-ils bientôt. Elle essayerait de se renseigner discrètement.
Elle sortit de l'eau et alla se rincer longuement sous le jet de la douche. Elle mit un soin tout particulier à rincer ses cheveux, regrettant de n'avoir pas de shampoing : elle détestait l'odeur du chlore. À la fin, l'eau était glaciale et l'air de la nuit lui parut délicieusement tiède.
Elle tordit ses longs cheveux pour les essorer et s'assit sur le bord d'une chaise longue abandonnée, en attendant de sécher. Quel dommage qu'elle n'ait pas de serviette ! La peau encore humide, elle se rhabilla : les moustiques lui bourdonnaient aux oreilles, prêts à festoyer sur son corps.
Il était presque deux heures du matin mais elle n'avait pas envie de rentrer. Elle savait bien qu'elle ne pourrait pas dormir. Elle ne voulait pas rester ici non plus, les vigiles y faisaient trop souvent leurs rondes et elle craignait que l'un d'entre eux ne décide de passer le temps en lui faisant la conversation.

Elle se dirigea vers l'aire de jeux, en faisant attention de ne pas passer en pleine lumière, pour ne pas risquer d'être repérée.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Arrivée là, elle se pelotonna dans l'angle de la banquette de briques qui entourait le terrain de foot, sous un figuier qui répandait son apaisant parfum de miel, et alluma une cigarette. Elle pensait aux photos de l'album de sa petite enfance.

Elle avait du mal à imaginer qu'il y avait eu une période, dans sa vie, durant laquelle elle n'avait pas été seule. Cela lui semblait un conte lointain.

Une légende.

Il était une fois Céleste qui avait une sœur jumelle…

Constance était-elle vivante ?

Sûrement.

Céleste était prête à parier que sa sœur, elle, ne pensait pas à mourir. Elle était sans doute mince et jolie ; elle devait être gaie et populaire. Céleste l'imaginait bronzée et souriante, aussi bien faite que Clarisse, les fesses hautes et les cuisses fines. Un port de reine. Une nuée d'admirateurs à ses pieds.

Les larmes et la solitude,

les insultes et les coups,

la laideur et l'humiliation,

c'était pour elle, Céleste.

Pour elle, l'abandonnée.

Elle écrasa son mégot d'un coup de talon rageur et alluma une autre cigarette. Un craquement soudain, derrière elle, la fit

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

sursauter. Elle en laissa tomber sa clope sur ses genoux. Céleste la ramassa prestement et tourna la tête vers le bruit.
Enfer et damnation, il y avait quelqu'un !

- Je pense que, si je ne l'avais pas rencontré, je n'aurais pas pu supporter plus longtemps ma solitude. Une nuit de juillet, l'année de mes quinze ans, j'ai fait la connaissance de mon premier amour.
« J'étais seule sur le terrain de jeux de Bel Azur, un soir de déprime totale, quand j'ai vu arriver cet inconnu.
« Une vingtaine d'années, une allure d'adolescent, souple et féline, un jean trop large qui lui tombait sur les hanches – c'était la mode, cette année-là –, un tee-shirt blanc près du corps. Il est venu s'asseoir près de moi et j'ai pu le dévisager à loisir : des traits d'une finesse et d'une précision extrême, le visage ovale, la peau très claire, de grands yeux bleus.
« Une perfection de poupée de porcelaine.

« Trop beau pour un homme.

« Châtain. Des cheveux mi-longs, coupés en dégradé, encadraient ce visage parfait. « Jamais vu. Sans doute un vacancier », me suis-je dit. Une beauté pareille, presque surnaturelle, me démoralisa un

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

peu plus. J'aurais voulu disparaître à ses yeux, ne pas avoir à deviner la pitié qu'il ne manquerait pas de ressentir, en me voyant si… insignifiante.

« Il s'appelait Julien, il venait d'emménager ; il arrivait du Mexique, son père y était ambassadeur. Il avait passé toute sa vie à l'étranger, changeant de pays tous les trois ans. À vingt ans, il aspirait à un peu de stabilité, c'est pourquoi il avait décidé de terminer ses études en France. Il était inscrit en Arts du Spectacle, à l'université de Nice. Il souhaitait être acteur. « Tu aurais mieux fait de t'inscrire au Cours Florent, à Paris, lui objectais-je. Je n'ai jamais entendu parler d'un acteur sorti de l'université de Nice. » Il me répondit qu'il détestait Paris. « À Nice, le climat est plus agréable, me dit-il, et puis, il y a quand même les Studios de la Victorine. »

- Je m'appelle Julien, dit-il.
Voix chaude, bien timbrée. Il avait donc tout pour lui, ce salopard !
- Céleste, fit-elle sèchement.
Il la regarda avec des yeux d'enfant ébloui.
- Céleste, répéta-il, quel merveilleux prénom ! C'est léger, c'est aérien… Un prénom digne d'une fée. La fée Céleste.
Il se pencha, pour examiner la jeune fille de plus près.
« Il te va bien.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle haussa un sourcil sardonique sans répondre. Elle devait lui rappeler la petite fée obèse de « La Belle au Bois Dormant » de Walt Disney. Pour meubler le silence embarrassé qui s'était installé entre eux, Julien commença à rouler. Céleste alluma une cigarette. Après avoir tiré quelques bouffées, il lui tendit le pétard ; elle refusa d'un signe de tête.

- Je n'aime pas ça, dit-elle. J'ai horreur de cette odeur douceâtre.

- Oh ! Je suis navré, s'excusa-t-il.

Il jeta le joint à peine entamé sur le sol et, de la pointe du pied, l'écrasa. Céleste en resta interdite. Les jeunes belazuréens ne l'avaient pas accoutumée à une telle civilité.

- Merci, dit-elle enfin. Mais il ne fallait pas faire ça. En plein air, je peux tolérer cette puanteur. Et puis, j'ai fini par m'y habituer : tout le monde fume cette cochonnerie.

La tête renversée, Céleste s'absorba dans la contemplation de la voûte céleste, pour ne pas avoir à le regarder, lui. Il était beau – beaucoup trop beau – il était adorablement gentil, il semblait même intelligent.

Eh bien oui, il s'exprimait bien, n'avait pas fait une seule faute de français et, chose inimaginable, hallucinante pour leur génération, il n'émaillait pas ses phrases de « Putain ! ».

Alors, Céleste voulait qu'il s'en aille. C'était trop douloureux de se dire que ce garçon parfait, presque onirique dans sa perfection,

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

dont elle allait vraisemblablement tomber amoureuse, n'avait aucune raison de s'intéresser à elle.

Et il ne partait pas.

Il restait là, à la contempler.

- Bon, je rentre, conclut-elle à voix haute.

- Je te raccompagne jusqu'à ton immeuble.

Tout en marchant, il dit sans la regarder :

« Je t'ai vue à la piscine, ce soir.

Céleste soupira discrètement, désespérée. Il avait dû voir toute sa graisse en détail. C'était une chose de faire la belle pour des vigiles bedonnants, la quarantaine bien sonnée, qui ne devaient pas souvent avoir l'occasion de mater la chatte toute neuve et fraîche d'une adolescente ; c'en était une autre de s'exhiber devant un Apollon qui n'avait assurément dans sa vie que des Miss Monde ou des déesses.

« Tu es sacrément bien faite, continua-t-il en regardant toujours le sol.

Ça y est, il se moque de moi, pensa Céleste.

- J'ai bien peur que tu ne me confondes avec une autre, dit-elle sèchement.

Il tourna la tête vers elle et la regarda en souriant, un peu ironique.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- C'était bien toi.

« Tu as un sacré souffle, malgré tout ce que tu fumes ! À un moment tu ne remontais plus à la surface, j'ai cru que tu t'étais noyée.

Il lui lança un autre regard, à la dérobée. Inquisiteur, celui-là.

- Bonne nuit, chuchota Céleste, comme ils arrivaient devant l'entrée de son immeuble.

Julien lui saisit doucement le poignet, alors qu'elle ouvrait la porte. Ce contact la fit frémir de la tête aux pieds. Son front touchait presque le sien, ses yeux la vrillaient ; elle perçut l'affolante chaleur de son souffle sur son visage, quand il parla.

- J'aimerais te voir, demain. Tu veux bien ? On pourrait prendre un café au Club. Vers treize heures ?

Céleste le dévisagea, sans répondre. Ce n'était pas possible qu'une chose aussi merveilleuse lui arrive à elle. Retrouvant son souffle, elle se décida à acquiescer d'un mouvement de tête.

- À demain, murmura-t-elle.

Et elle s'enfuit dans l'entrée obscure, sans faire plus de bruit qu'une ombre.

Elle regagna sa chambre et son lit subrepticement, puis passa le reste de la nuit les yeux ouverts dans le noir, fébrile. Était-ce

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

possible, ce type beau comme un dieu qui s'intéressait à elle ? Non, elle avait dû se faire des idées. Après tout, il ne connaissait personne, ici, ce joli garçon ; il espérait certainement qu'elle lui présenterait ses copines. Et puis, il s'était certainement un peu moqué d'elle, pour s'amuser.

Jeu cruel ; si facile.

L'amertume la rattrapait. Je lui amènerai Clarisse, se dit-elle sombrement. Ma main à couper qu'il la baise dès demain soir.

À midi pile, Céleste tambourinait à la porte de Clarisse. Au bout de cinq bonnes minutes d'insistance, la superbe Noire s'encadra dans l'embrasure de la porte, en costume d'Ève – une Ève exquisément exotique. Elle avait l'air complètement défoncée.

- Allez, ma grande ! Tu fonces sous la douche pendant que je te fais du café.

- Putain, Céleste, j'suis totalement décalquée ! T'es pas chiée d'me réveiller à l'aube comme ça, gémit Clarisse d'un voix rendue encore plus rauque par les excès d'alcool et de tabac de la veille au soir.

Elle s'effondra sur le sofa et ses cheveux croulèrent jusqu'au sol en un soyeux écheveau.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- On a rendez-vous dans moins d'une heure avec le plus beau mec du monde. Va te laver. Vite !
- Nan ! grogna-t- elle, le visage enfouit dans un coussin.
- Clarisse !

Céleste la secoua doucement par l'épaule. Pas de réponse ; elle dormait.

Exaspérée, Céleste se dirigea d'un pas décidé vers la cuisine. Elle se figea brusquement à l'entrée de la pièce : une étable.

Non, une porcherie.

Derrière les cadavres de bouteilles et les vieilles chips mêlées de mégots, Céleste dénicha la cafetière. Le café moulu était dans le réfrigérateur. Elle fit le café bien corsé, de quoi réveiller un mort de quinze jours, et fouilla dans le congélateur, dans l'espoir de trouver un glaçon.

Il n'y en avait plus. Déception. Elle avait l'intention de réveiller Clarisse en lui glissant un glaçon le long du dos. Qu'allait-elle faire, à la place ?

Elle emplit un gobelet en plastique, rescapé de la fiesta, d'eau glacée et alla s'asseoir près de son amie, sur l'accoudoir du fauteuil. Ayant trempé son doigt dans l'eau, elle secoua sa main au dessus du magnifique dos chocolat et fit tomber une goutte entre les omoplates de Clarisse. La goutte glissa jusque dans le creux de ses reins, sans éveiller la moindre réaction chez la belle endormie.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

En désespoir de cause, Céleste l'aspergea copieusement et fut récompensée par un grognement sourd, émanant du coussin dans lequel Clarisse se cachait les yeux. Céleste avisa le téléviseur ; elle saisit la télécommande, alluma le poste, et zappa jusqu'à trouver un jeu télévisé bien bruyant et stupide ; là, elle augmenta le son jusqu'à la limite du supportable et attendit la suite des événements.

Clarisse commença par gémir plaintivement, empoigna à tâtons un autre coussin pour s'en couvrir la tête, agita nerveusement les jambes. Jugeant que le moment était venu, Céleste s'éclipsa dans la cuisine et revint immédiatement avec un plateau supportant deux tasses, un cendrier et un paquet de chips à l'ancienne – petit-déjeuner habituel de Clarisse. Se plantant devant le canapé, dans l'attitude d'un serviteur respectueux, elle attendit que son amie ait trouvé la télécommande, éteint le téléviseur et se soit pris le crâne entre les mains comme pour l'empêcher d'exploser - le tout en jurant vigoureusement -, pour annoncer avec onction :

- Mademoiselle est servie.

Pendant que Clarisse avalait son café en grimaçant, Céleste lui donna une version soigneusement expurgée de sa rencontre de la nuit. Elle n'y parlait ni de son désespoir, ni de l'intérêt que Julien avait montré pour sa personne.

- Alors, tu veux dire que tu m'réveilles, avec ce café ignoble, juste parce qu'y a un nouveau venu dans la résidence !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Premièrement, ce café est très bon. Et ensuite, il est vraiment très beau, ce type. Incroyablement beau.
- Y s'ra tout aussi beau ce soir, ou demain.
- C'est vrai, mais je ne savais pas comment refuser ce rendez-vous, mentit Céleste, et je ne sais pas quoi lui dire. S'il te plaît, viens avec moi…
Elle baissa la tête et leva simultanément sur Clarisse un regard suppliant.
- Quel cinéma ! grommela Clarisse. C'est bon, j'vais m'laver. Pars devant espèce de casse-couilles, j'vous rejoins.

Malgré ses complexes, Céleste avait quand même tenté de, non pas se faire belle, elle n'avait pas cette prétention, mais de se rendre plus attrayante. Elle s'était maquillée très légèrement : un brillant à lèvres, un peu de mascara sur les cils. Elle portait son maillot de bain noir, lacé devant, qui mettait ses seins en valeur, et un paréo noir et bleu – cadeau de Clarisse -, noué à la taille. Elle pensait que son décolleté était son seul atout : elle avait les plus beaux nénés de la résidence. En s'examinant dans le miroir, elle s'était trouvée à peu près mignonne. Si seulement elle avait eu la silhouette de Clarisse !
Julien l'attendait déjà devant un café.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Il regardait les baigneurs dans la piscine et ne la vit pas arriver. Il était encore plus beau, à la lumière du jour. Céleste ralentit le pas, hésitante. Qu'allait-elle espérer ? Ce garçon-là ne s'intéresserait jamais à elle ! Elle faillit faire demi-tour. Allons, il fallait faire face, rester digne et indifférente. Ce Julien habitait ici, il serait impossible de l'éviter. Elle ne devait pas se ridiculiser.

Il tourna la tête et la vit. Un sourire ravi illumina son visage ; il se leva et vint à elle en l'enveloppant d'un regard appréciateur. Avec naturel, il l'embrassa sur les joues et lui avança une chaise pour l'aider à s'installer, lui effleurant le dos au passage - frisson.

- Incroyable, sourit Céleste pour se donner une contenance, tu es le premier homme, dans cette résidence, que je vois faire preuve de galanterie !

Le serveur déposa d'office un café serré et un verre d'eau devant elle. Elle le remercia avec un sourire.

- C'est vrai, intervint le factotum, la plupart des gens, ici, n'ont pas d'éducation. Si on me remercie trois fois dans la journée, c'est la fête. Et les gosses, ils sont encore pire que les pires des voyous !

Ayant dit, il s'éloigna dignement vers son comptoir.

- Tu bois toujours la même chose ? demanda Julien.

- Toujours.

Elle lui offrit une cigarette, qu'il accepta, et en alluma une elle-même.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Mon amie Clarisse va nous rejoindre dans quelques instants, dit Céleste. Elle connaît tout le monde, ici. Grâce à elle, tu rencontreras toute la résidence en un rien de temps.
Le jeune homme lui parut un peu déçu.
- Tu sais, dit-il, je ne suis pas certain d'avoir envie de connaître toute la résidence. J'ai grandi dans les ambassades et je connais trop bien les relations qui gèrent les communautés restreintes. J'ai l'intention, pendant quelques temps, de me conduire en sauvage et d'éviter mes voisins.

Profitant d'un moment où Clarisse les avait laissés seuls pour aller se baigner, Julien proposa à Céleste :
- Viens dîner à la maison.
- Je ne peux pas. Je dois être chez moi à vingt heures. Je n'ai pas le droit de sortir le soir, mais je m'échappe quand mon-père-le-bon-docteur dort.
- Alors viens quand tu veux, même en pleine nuit.
Il étendit le bras à travers la table et lui prit la main.
« On pourrait aller se baigner, continua t-il, ensuite je te ferai un vin chaud pour te réchauffer.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Un vin chaud, mon cul ! s'esclaffa Clarisse qui venait de les rejoindre. T'es bien fils de diplomate, toi. Comme si on avait besoin de s'réchauffer par cette chaleur !

Et elle sortit de son sac un préservatif qu'elle lança dans le décolleté de Céleste.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 10 -

À vingt-trois heures trente, Céleste hésitait devant la porte de Julien. Elle avait le trac. Elle levait la main vers la sonnette lorsque la porte s'ouvrit, avant même qu'elle n'ait eu le temps d'appuyer.

- J'ai entendu l'ascenseur, dit-il.

Le studio aux murs blancs était vaste et accueillant. Un véritable bar de brasserie en chêne sombre, surmonté d'un lustre de billard portant deux abats-jours d'opaline, séparait le coin cuisine du salon. Deux hauts tabourets à coussin de cuir noir trônaient devant le comptoir de chêne. Les placards de la cuisine, du même bois sombre, luisaient doucement. Deux vastes baies vitrées ouvraient sur la terrasse qui dominait la piscine.

Il a vraiment eu une vue imprenable sur mon anatomie, songea Céleste. Elle se sentit rougir de confusion.

Le reste du mobilier se composait d'une bibliothèque bien garnie qui prenait tout le mur opposé à la cuisine et supportait une télévision grand écran et une mini-chaîne. Lui faisaient face un sofa confortable en velours framboise et une vaste table basse. L'alcôve était occupée par un lit géant. Sur les murs blancs se détachaient

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

des tableaux vivement colorés d'art naïf mexicain. L'atmosphère était paisible : on se sentait à l'abri.
Il faisait plus chaud chez Julien que chez Romain Dondedieu : toutes les fenêtres donnaient du même côté et il était impossible d'y créer un courant d'air.

Elle restait plantée au milieu de la pièce, hésitante et empruntée. Que devait-elle faire, maintenant ? Julien la poussa doucement vers le fauteuil.
- Assied-toi. J'ai du whisky, du Grand Marnier ou du bordeaux rouge. J'ai aussi du coca, si tu préfères.
Céleste secoua la tête.
- Je voudrais un verre d'eau, s'il te plait.
Il la regarda un peu étonné. Avec un sourire d'excuse, elle dit :
« Je suis un peu difficile… Je ne bois que de l'eau plate, du café ou du thé. J'ai toujours eu horreur des jus de fruits et des sodas. Je n'aime pas les bulles.
- Et tu ne bois pas d'alcool ?
- Rarement, ce n'est pas mon truc.
- Quelqu'un a des problèmes de boisson, chez toi, n'est-ce pas ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle le dévisagea sans répondre, se demandant si elle avait dit quoi que ce soit qui ait pu amener Julien à cette conclusion. Il s'accroupit devant elle et lui caressa doucement la joue.

« Je vais nous faire du café. Serré, pour toi ?

- Oui, merci.

Elle se leva et, attirée comme par un aimant, se planta devant les rayonnages de livres pour les examiner. Beaucoup d'éditions de poche, quelques beaux livres sur la peinture, une Histoire du théâtre… Il y avait même des livres de cuisine. Se sentant dans son univers, Céleste se débarrassa d'un coup de pied de ses tennis de toile et, les poussant dans un coin, resta pieds nus sur le marbre, appréciant cette fraîcheur bienvenue. Elle se concentra sur les livres de poche. Beaucoup de classiques de littérature française et, là, occupant toute une étagère, une bonne douzaine d'œuvres de Maupassant.

- Oh, tu aimes Maupassant ! s'exclama-t-elle rayonnante.

- Oui pourquoi, toi aussi ?

- Oh oui, j'ai tous ses livres ! Je les ai lus et relus. C'est une grande partie de mon existence qui trône dans ta bibliothèque !

Elle ne le regardait déjà plus, étudiant les autres volumes. Elle l'entendit poser un plateau sur la table basse et s'approcher d'elle.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Tiens, tu t'intéresses à la psychologie ? Psychologie de l'enfant, lut-elle, dictionnaire de la psychologie, Dolto, Freud… C'est ta passion ?

Elle fit volte-face pour regarder Julien et se trouva nez à nez avec lui. Elle ne s'était pas rendu compte qu'il était si près. Elle en eut le souffle coupé.

- Entre autres, murmura t-il, les yeux rivés aux siens.

Céleste attendit, un nœud au creux de l'estomac, qu'il se penche et l'embrasse ; il ne fit pas un geste. Gênée, se demandant ce qu'il attendait d'elle, ce qu'était censée faire une fille normale dans ce genre de circonstances, elle finit par lui tourner maladroitement le dos pour se remettre à étudier ses livres.

Ce quelle vit alors ne fit que la troubler un peu plus : « Le couple et l'amour », « Cent façons de rendre une femme folle de plaisir », « La technique amoureuse », « Jeux coquins ». Elle avala sa salive et dit :

- Ah, tu t'intéresses aussi à la parapsychologie.

Grâces à Dieu, elle venait de tomber sur quelques livres traitant de la voyance.

Elle se sentit un peu déçue. Il avait l'air si intéressant, ce garçon, et finalement, il se passionnait pour les mêmes fadaises que les autres jeunes.

Il la prit par la taille, et l'entraîna vers le sofa.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Viens boire ton café.

Sur la table, les tasses fumantes voisinaient avec une coupelle de pastilles de chocolat noir. D'une petite casserole de cuivre s'élevait un suave parfum d'orange qui se mêlait à l'arôme du café.

« Je vais te faire goûter quelque chose, si tu n'aimes pas, ce n'est pas grave, je finirai ta tasse et tu prendras un autre café.

Céleste se lova dans l'angle du confortable fauteuil et regarda Julien verser un peu du contenu de la casserole dans chaque tasse.

« C'est du Grand Marnier. Je ne veux pas te saouler, tu vois, je n'en ai pas mis beaucoup. Mais je trouve cela délicieux mélangé à du café et j'espère que tu aimeras.

Elle goûta avec circonspection. Un sourire illumina son visage, elle prit une autre gorgée.

- C'est absolument divin ! dit-elle, étonnée.

- J'aimerais bien t'apprendre à apprécier le bon vin et les grands alcools. Ce n'est pas parce que l'alcool est un vice chez certains qu'il l'est pour tout le monde. Il y a des boissons absolument délectables. Ne pas les connaître, c'est se priver de l'un des grands plaisirs de la vie.

- Tu t'y connais en œnologie ? s'enquit-elle.

- Non, mais mon père est un connaisseur en vins renommé. C'est sa passion. Il s'y connaît aussi en whisky. Dès que nous avons eu douze ans, il nous a successivement initiés, mon frère, ma sœur et

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

moi. On peut dire qu'il nous a formé le palais : très peu à chaque fois, mais rien que des grands vins.

- Tu as un frère et une sœur, nota-t-elle avec une tristesse involontaire dans la voix.

Elle se sentait envieuse de ce qu'elle devinait de son enfance.

- Mon frère Christophe a vingt-deux ans, il fait l'ENA, à Paris. En réalité, c'est mon demi-frère, mais sa mère a préféré le laisser à la garde de mon père. On a fait les quatre cent coups ensemble.

« Ma sœur Noémie a seize ans, elle vit avec mes parents, au Mexique.

« Elle me manque un peu. Nous sommes très proches.

Céleste se pencha pour prendre un chocolat et se força à le grignoter. Elle ne voulait pas que Julien puisse voir l'expression de son visage. Elle se sentait si abandonnée, si seule...

Elle respira profondément pour chasser les larmes qui lui montaient aux yeux.

« Parle-moi de ta sœur jumelle, dit alors Julien.

La question lui fit l'effet d'une gifle. Clarisse était la seule personne à qui elle ait parlé de Constance,

et de la fuite de sa mère

et de l'alcoolisme de son père.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Pour tous les autres Céleste était fille unique, sa mère était morte quand elle avait trois ans, dans un accident de la route.

Seule Clarisse avait pu parler, voilà pourquoi Julien lui avait demandé si elle avait un alcoolique dans son entourage. Elle n'avait pas perdu son temps, cette garce. Elle avait dû s'arranger pour voir Julien en début de soirée.

Mais pourquoi ?

Pourquoi cette trahison ?

« Céleste ?

La voix de Julien la sortit de sa stupeur. Soulevée de colère, elle pivota brusquement sur elle-même, jusqu'à se retrouver à genoux sur le sofa, les yeux plantés dans ceux de Julien, les traits figés en un masque froid.

- Qui t'a parlé de ma sœur ? questionna-t-elle, glaciale, sans le quitter des yeux.

Il semblait stupéfait par sa réaction.

- Mais, personne… finit-il par murmurer.

Céleste inspira lentement pour tenter de se dominer. Elle ressentait une telle envie de frapper ce beau visage ébahi jusqu'à ce que le sang gicle…

Elle répéta sa question posément, en appuyant sur les mots clefs.

- QUI t'a parlé de MA SŒUR ?

Julien s'était repris, il dit d'un ton apaisant :

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Je te jure que personne ne m'a parlé de ta sœur.

Elle le toisa avec dégoût. Inutile de perdre son temps avec ce misérable connard. Elle se leva, attrapa ses chaussures et, sans un mot, sans un regard vers Julien, se dirigea vers la porte. Elle allait de ce pas dire à Clarisse ce qu'elle pensait d'elle. Julien la rejoignit d'un bond et l'entoura de ses bras comme elle atteignait l'entrée. Elle tenta de se dégager mais il la tenait ferme.

Folle de rage, elle siffla entre ses dents :

- Lâche-moi. Lâche-moi ou je hurle !

Il semblait bouleversé par sa réaction.

- Donne-moi cinq minutes pour t'expliquer, supplia-t-il, cinq minutes et je te laisse partir.

Elle cessa de lutter, il la fit pivoter pour pouvoir voir son visage, mais elle s'était composée une façade inexpressive, vacante. Il plongea ses yeux dans les siens et soupira. Son histoire avait visiblement du mal à sortir.

« Il y a certaines personnes auxquelles il semblerait que je sois indéfinissablement relié…

Mais où veut-il en venir, cet ahuri ? pensa Céleste, exaspérée.

« Une sorte de lien télépathique, peut-être, poursuivait-il. J'ai eu un flash où je te voyais à côté d'une fille qui ne pouvait être que ta sœur jumelle.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Il la prenait vraiment pour une idiote. Le mépris dans les yeux de Céleste était écrasant. D'un mouvement brusque, elle se dégagea.
Elle ouvrait la porte quand il dit :
« Hier soir, tu voulais mourir. Tu voulais te jeter du haut de l'immeuble.

- C'est un « don » que j'ai toujours eu. Crois-moi, je n'ai jamais cultivé ça. Au contraire, j'ai toujours cherché à m'en débarrasser, ou tout du moins à le dominer.
« Sans succès, jusqu'à présent.
Il s'était assis sur le dossier du canapé et contemplait le dos de Céleste.
Elle était restée la main sur la poignée de la porte, immobile.
- Tu as lu dans mon esprit, dit-elle enfin, platement.
Elle avait l'impression d'avoir été déshabillée en public. Elle referma la porte avec soin, lâcha ses chaussures et, sans jeter un regard vers Julien, elle alla s'asseoir devant le bar, lui tournant le dos, et alluma une cigarette. Elle ne voulait pas le regarder dans les yeux, cet inconnu qui, indiscutablement, savait sur elle des choses si profondément intimes que jamais elle ne les aurait partagées avec quiconque. Qu'avait-il vu d'autre ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- C'est comme si je me retrouvais sur la même longueur d'onde que certaines personnes. Je ne ressens pas cela avec tout le monde mais, apparemment, une fois que je suis lié à quelqu'un, c'est pour toujours.

« C'est une sorte de malédiction.

« Parfois, en pleine rue, je capte des images provenant d'inconnus que je ne reverrai jamais. Ou alors, je me trouve lié à des gens que je n'aime pas ; ça, c'est horrible !

« Je suis aussi dans une situation délicate vis-à-vis des gens que j'aime : il y a des choses que je préférerais ne pas savoir. Et puis… je suis lié de cette façon à ma sœur, Noémie. Elle a beaucoup de mal à le supporter : elle dit qu'elle se sent violée.

Céleste ne bougeait toujours pas. Il poursuivit :

« C'est pour ça que je suis à Nice. C'est quand je suis à proximité des gens que le « don » se manifeste le plus. Noémie ne voulait plus vivre dans la même ville que moi.

Céleste entendit le silence particulier de celui qui retient sa respiration pour ne pas pleurer. Elle se laissa glisser du tabouret de bar. Julien s'était détourné, il s'appuyait maintenant des deux mains au dossier du fauteuil. Elle se colla contre son dos, la joue entre ses omoplates, et l'enlaça. Elle n'avait plus rien à apprendre au sujet du manque et de la solitude, et ce malheureux avait l'air de se sentir aussi seul qu'elle. Elle l'entraîna vers le sofa et, allongés là, serrés

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

l'un contre l'autre, Julien pleura longtemps, pendant que Céleste lui caressait les cheveux et s'emplissait les poumons de son odeur. De la peau de ce garçon se dégageait une fragrance délicieuse - un parfum qu'elle savait pertinemment n'avoir jamais senti mais qui lui semblait pourtant étrangement familier.

Quand Julien se fut apaisé, ils restèrent sans bouger, sa tête à lui contre son cœur à elle. Elle lui caressait toujours les cheveux et l'oreille, du bout des doigts, délicatement ; il avait glissé ses mains sous le tee-shirt de la jeune fille et étreignait son dos.

- Qu'est-ce que tu as vu, en moi ? finit-elle par demander tout bas.

- Peu de choses, des impressions, ou bien… comme des émotions mises en images. Hier soir, quand tu étais sous l'eau, pendant un quart de seconde, j'ai eu un flash : je te voyais plonger du haut de l'immeuble d'à côté. Ce soir, quand tu as refusé de boire, je t'ai vue acculée contre un mur par un type, sans doute ton père, qui te frappait en hurlant. Et quand j'ai parlé de ma sœur, j'ai vu deux petites filles qui te ressemblaient, avec de longs cheveux châtains et des tâches de rousseur, serrées l'une contre l'autre, identiques.

- Rien d'autre ?

- Rien.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Tu ne vois pas le passé ou l'avenir ? Seulement les pensées ? demanda Céleste.

- Parfois je vois l'avenir mais c'est très rare. Je crois que ça m'est arrivé trois fois, jusqu'à présent. Je vois le passé plus souvent. C'est généralement parce que les gens y pensent.

Céleste lui raconta alors brièvement le départ de sa mère, son enfance, la mort de ses grand-parents et ses relations avec son père, d'une voix sans expression, pendant que Julien la serrait fort dans ses bras.

- Si tu vois quelque chose sur ma sœur…

- Je te dirai tout, promit-il, ému.

La platitude, l'absence de détails, avaient rendu le récit de Céleste encore plus poignant.

- Personne ne sait rien de tout ça, mise à part Clarisse. Et toi, maintenant.

Il se redressa pour la regarder bien en face.

- Je ne dirai rien, dit-il simplement.

Il la fixait intensément.

« J'ai vu autre chose, hier soir, pendant que nous parlions. (Il suivit du bout du doigt la courbe des lèvres de Céleste). Je nous ai vus faire l'amour.

Électrisée, Céleste rit pour masquer son émotion.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Ah ! railla-t-elle, ne viens pas me mettre cette pensée sur le dos. C'était un de TES fantasmes. Après m'avoir vue me baigner à poils, tu as cru avoir affaire à une sacrée chaude !
- Non. J'ai juste vu l'avenir, murmura t-il contre sa bouche.

Céleste se laissa aller entre ses bras, pendant qu'il caressait son visage du bout des lèvres. Les frémissements qui naissaient dans ses reins et son ventre lui faisaient oublier son embarrassante inexpérience.
Tous ses nerfs semblaient être à fleur de peau, le moindre contact éveillait des sensations nouvelles et la faisait tressaillir. L'haleine chaude de Julien sur ses lèvres lui déclencha une pulsation dans le minou. D'instinct, elle se colla plus près encore du jeune homme et ondula des hanches contre son érection. Il l'embrassait, c'était une sensation à la fois étrange et voluptueuse. Le contact humide de la langue de Julien sur la sienne lui sembla tout d'abord inconfortable, curieusement encombrant et, soudain, absolument divin.
La découverte du désir charnel fut une révélation pour Céleste. Elle connaissait le plaisir sexuel sur le bout des doigts... si l'on peut dire. Elle avait découvert la mandoline par hasard, l'année de ses dix ans, et en était restée éblouie. Il se passait rarement un jour sans qu'elle se caresse et elle avait exploré l'infinité des sensations

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

qu'elle pouvait s'offrir. Elle pensait connaître toute l'étendue délectable des voluptés que pouvait lui procurer son corps. À l'exception du vrai plaisir vaginal : le contact de ses doigts à cet endroit était affriolant sans toutefois être affolant et, d'une façon générale, lui donnait le sentiment de rester sur sa faim. Elle attendait donc la pénétration avec curiosité. Rien ne l'avait préparée à l'intensité du désir qu'elle ressentait dans les bras de ce garçon.

Quand il lui mordilla doucement la lèvre inférieure, avant d'explorer sa bouche du bout de la langue, Céleste ne put s'empêcher de gémir. Ses reins, son ventre, sa chatte frémissaient nerveusement, littéralement embrasés.

C'était exquis ; en même temps, c'était une torture.

Elle avait envie que ces sensations durent toute la vie et elle avait l'impression de ne plus pouvoir le supporter davantage.

Julien la lâcha un instant pour ôter son tee-shirt, elle l'imita, et ils se serrèrent peau contre peau ; ce contact l'enflamma. Ils se débarrassèrent de leurs derniers vêtements, fébrilement, gauchement, et s'emmêlèrent plus étroitement encore, bouche à bouche.

Céleste n'en pouvait plus de cette tension sexuelle, elle voulait qu'il pénètre tout de suite son minou gonflé et palpitant, avant qu'elle ne devienne folle à cause de cette fièvre insoutenable qui la consumait

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

toute entière ; seulement elle était trop inexpérimentée pour oser dire que sa petite foufoune pleurait de concupiscence.

Quittant sa bouche, Julien la fit basculer sous lui et lui mordit le cou, comme s'il voulait se nourrir de son sang – bouleversante volupté. Puis, il descendit doucement, les seins, le ventre, la porte du Paradis, les cuisses. Céleste gémissait, suppliante, chaque contact nouveau lui donnait l'impression de s'ouvrir d'avantage, le sang battait dans son bouton d'amour déchaîné et elle griffait les coussins du sofa pour ne pas se toucher, là, tout de suite.

Elle crut mourir de plaisir quand Julien finit par refermer ses lèvres sur son intimité – délectable tourment ; elle aurait voulu que cela ne s'arrête jamais. Il prenait son temps, léchant en connaisseur, sensuellement, et la jouissance fut d'autant plus forte que l'orgasme vint progressivement, comme au ralenti. Elle le sentit se dilater dans toute sa chatte et dans tout son ventre jusqu'à la posséder toute entière, puis exploser lentement,

exactement comme une fleur

qui s'ouvrirait dans un ralenti de rêve.

Elle se recroquevilla sur le visage entre ses cuisses, secouée de spasmes qui n'en finissaient pas.

Quand son corps retomba sur le siège, elle resta incapable de réaction pendant un bon moment ; plongée dans la stupeur. Jamais elle n'avait ressenti une « émotion » aussi intense.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Julien s'allongea près d'elle et la regarda d'un air émerveillé.

- Il m'est arrivé une chose incroyable, dit-il. Quand tu as joui ça m'a tellement excité que ça m'a déclenché un orgasme tout seul.

- Comment as-tu fait, dit-elle enfin d'une voix rauque, pour me faire un effet pareil ?

Il la tira encore plus près de lui.

- C'est vrai, ça t'a plu ?

Elle lui mangea la bouche pour toute réponse et, comme ce baiser avait réveillé les ardeurs de Julien, elle mit toute son âme à le sucer, inventant des raffinements dont Clarisse ne lui avait pas parlé.

Elle aussi prit son temps pour bien sentir son goût, pour faire connaissance avec sa bite dans tous ses détails – elle constata au passage que Julien bandait moins haut que Stéphane et qu'il l'avait plus grosse. Elle se rendit également compte que cette odeur délicieuse qui émanait de sa personne s'exhalait directement de sa peau et n'était nullement l'effet d'un parfum ou d'un after-shave.

Dans son manque d'expérience, Céleste ne savait pas trop quand aller vite et quand ralentir mais son compagnon de jeu ne se plaignait pas. Quand il jouit dans sa bouche, elle reconnut que Clarisse avait raison : contrairement au sperme de Stéphane, celui de Julien n'était pas déplaisant à avaler ; il avait une agréable saveur de pain brûlé.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle garda sa queue dans la bouche jusqu'à qu'elle devienne toute petite et que Julien l'agrippe sous les aisselles et la hisse sur lui. Il lui entoura le visage de ses mains, pour la contempler, puis la serra très fort contre lui.

- C'était…Je ne trouve pas les mots…Incroyablement exquis… Divin, dit-il. Où as-tu appris à faire ça ?

Elle ne répondit pas, se contentant de se blottir entre ses bras en pensant : « Merci Clarisse.»

Elle fut épouvantée en voyant l'heure. Le réveil de son père sonnait dans moins de quarante-cinq minutes.

- Je t'accompagne jusqu'à ta porte, dit Julien. Dès qu'il s'en ira, viens chez moi. On dormira ensemble.

Elle se glissa dans son lit dans le plus grand silence et contempla le plafond, songeant à ce qui lui était arrivé. Elle n'eut pas le loisir de se pencher sur ses sentiments : le sommeil lui tomba dessus brutalement, comme si elle avait perdu connaissance. Elle en fut tirée en sursaut par le bruit de la porte d'entrée qui claquait.

Elle soupira. Son père ne supportait pas de la voir dormir et faisait un vacarme infernal, chaque matin, dans l'espoir de la réveiller. Apparemment en vain, car elle n'était pas idiote au point de se lever

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

pour l'entendre récriminer et l'insulter une fois de plus. Mais Romain Dondedieu ne se décourageait pas de l'insuccès de ses manœuvres et réorchestrait jour après jour son tintamarre matinal. Céleste, elle, continuait donc à feindre de dormir à poings fermés.
La meilleure politique à tenir avec son père était de l'éviter au maximum ; elle était passée maître dans l'art de frôler les murs, de ne pas faire de bruit, de ne pas ouvrir la bouche, et de se coucher tôt. Cela se révélait malheureusement insuffisant.
Il aurait fallu qu'elle puisse se rendre invisible.
Il aurait fallu qu'elle n'existe pas, tout simplement.
Rien que le fait de penser à elle mettait son père de mauvaise humeur. Si l'alcool s'ajoutait à la mauvaise humeur…

Céleste se redressa et s'assit au bord du lit, se forçant à ouvrir les yeux. Il devait être sept heures. Une heure et demie de sommeil, ce n'était vraiment pas assez. Elle se frotta les yeux : elle n'arrivait pas à accommoder.
Finalement elle ferma un œil. Avec un seul œil ouvert, elle réussit à trouver la salle de bain et s'aspergea copieusement la figure d'eau fraîche. Il fallait qu'elle se réveille pour pouvoir aller dormir avec Julien.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Après sa douche, elle s'avisa qu'elle mourrait de faim. Café, biscottes, beurre demi-sel et cigarette. Une pêche. Une autre cigarette, en revivant les sensations incroyables de la nuit. Rien que d'y penser, cela créait un drôle de vide dans son bas-ventre et une drôle de pulsation dans son minou.

Elle lava rapidement la vaisselle et fit disparaître les mégots – naturellement, le Dr Dondedieu ignorait que sa fille fumait. Il en aurait été fort contrarié et, devant la violence de ses contrariétés, mieux valait dissimuler. Elle se brossa les dents et se précipita vers celui dont elle était désormais follement amoureuse.

Au passage, elle glissa un mot sous la porte de Clarisse : « Je passe la journée avec Julien. Je te contacte dès que possible, mais je ne sais pas quand. »

C'était indispensable, Clarisse l'aurait cherchée partout et se serait inquiétée de ne pas la trouver. Elle aurait fini par penser que le Dr Dondedieu avait tué sa fille dans un moment d'ivresse.

Clarisse savait que c'était la principale crainte de Céleste.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 11 -

- Tu ne dormais pas ?

Il avait ouvert au premier coup de sonnette. Il secoua la tête.

- Je t'attendais.

Elle n'osait pas se jeter dans ses bras. Comment se comporte t-on quand on « sort » avec quelqu'un, se demandait-elle, et lui qu'a-t-il envie que je fasse ?

Il l'attrapa par la taille et l'embrassa à pleine bouche, encore et encore. Il interrompit un instant cette agréable occupation pour demander.

- Tu as faim ? Tu veux manger quelque chose ?

Elle refusa de la tête.

Il se retrouvèrent nus dans le lit et s'endormirent rapidement, enlacés.

Céleste ouvrit les yeux en début d'après-midi. Elle était seule et une bonne odeur de café flottait dans la pièce. Elle se leva, attrapa un tee-shirt de Julien, au pied de lit, et l'enfila prestement – il lui descendait jusqu'à mi-cuisses ; parfait, cela dissimulait son gros cul.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Puérilement heureuse de porter un vêtement encore imprégné du parfum de son grand amour, elle glissa un regard vers la cuisine. Ce qu'elle vit lui donna un incompréhensible frisson d'appréhension ; pour le dissiper, elle choisit d'éclater de rire : Julien s'affairait devant le four, vêtu en tout et pour tout d'un petit tablier blanc.

Les cordons du tablier formaient un nœud parfait au-dessus de ses fesses nues. Un large sourire aux lèvres, il se retourna et mima une révérence.

- Si Mademoiselle veut bien donner la peine de s'asseoir, dit-il en lui indiquant un tabouret de bar. Tu aimes les blinis ?

- Jamais goûté, répondit-elle. Cela ne fait pas partie de ma culture culinaire.

Il déposa sur le bar une assiette recouverte d'une serviette immaculée et servit le café en disant :

- J'espère que ça va te plaire, il y a du beurre, du tarama de saumon et du tzatziki pour les accompagner. Il y a aussi de la gelée de cassis.

- Qu'est-ce que c'est le tzatziki ?

- C'est Grec, du fromage blanc assaisonné d'ail, de persil et de petits bouts de concombre, répondit-il en soulevant la serviette, pour servir les blinis fumant. Avant le Mexique, mon père était en poste en Grèce. Et toi, quelle est ta culture culinaire ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Ravioli, lasagnes, légumes grillés marinés dans l'huile d'olive, glaces et sorbets, dit-elle avant de goûter les blinis. C'est délicieux, ajouta-t-elle.

- Qui est Italien chez toi ?

- Ma grand-mère…

Céleste sentit soudain sa gorge se resserrer sous l'effet du chagrin. Pour changer de sujet, elle avança la main pour toucher la médaille que Julien portait autour du cou. Elle l'examina un instant ; c'était une étroite plaque d'argent lisse. Elle la fit pivoter entre ses doigts, quelque chose était gravé au dos ; elle se rapprocha pour mieux voir l'inscription : HÉMOPHILE.

Elle releva la tête, Julien la contemplait calmement.

- À la moindre coupure, je me vide de mon sang, dit-il.

- Je sais ce qu'est l'hémophilie. Mon père est médecin, tu le sais.

- Je n'aurais jamais cru qu'il était le genre de type qui donne des cours de médecine à sa fille, remarqua Julien.

- Ce n'est pas ce genre de type, en effet. Encore qu'il devrait l'être : dans le serment d'Hippocrate, il est précisé que le médecin doit enseigner son art à ses enfants.

« En fait, il est parfois question d'hémophilie dans la littérature du dix-huitième et du dix-neuvième siècle. C'était très chic comme maladie, très sang bleu. Et puis, si mon père n'a pas le

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

tempérament d'un enseignant, certains de ses amis médecins sont, eux, intarissables sur leur métier.

- Ça doit être rassurant d'être entouré de médecins, comme ça.

- Humpf ! grogna Céleste.

Elle alluma une cigarette sans répondre.

- Tu n'en as pas l'air convaincue, insista Julien.

Elle se leva, saisit la cafetière sur la plaque chauffante et partagea le reste de café entre leurs tasses, avant de se décider à répondre :

- Plus je connais les médecins, plus je les entends parler dans l'intimité, et plus j'ai peur d'eux.

- C'est bien ce que je craignais.

- Certains sont d'excellents praticiens, on peut même dire d'excellents guérisseurs.

« Je pense qu'ils ont un don, une qualité innée qui leur donne un diagnostic sûr ou, pour les chirurgiens, un coup de scalpel parfait, presque surnaturel. Ils sont rares.

« Les autres exercent surtout pour l'argent, pour le prestige social. Encore que, maintenant qu'il y a tellement de médecins à Nice, il devient de plus en plus difficile de se faire une clientèle, alors beaucoup sont déçus dans leurs espoirs pécuniaires.

« Même parmi les ambitieux il y en a des bons, des sérieux qui, s'ils ne comprennent pas ce que tu as, t'adresseront à des confrères

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

vraiment qualifiés plutôt que de te traiter à l'aveuglette. Je pense que mon père fait partie de ceux-là.

Elle écrasa sa cigarette et fit face à Julien qui attendait la suite en silence.

« Il y en a d'autres qui sont carrément dangereux, qui prennent les gens pour de la viande, pour un revenu facile assuré. Ces médecins-là ne sont pas seulement incompétents, ce sont des assassins en puissance. Ce qui est effrayant, c'est qu'ils peuvent même sembler sympathiques et compatissants.

« J'en ai trop entendu : ils me fichent une peur épouvantable, tous autant qu'ils sont. Même avec la meilleure volonté du monde, il suffit d'une erreur de diagnostic pour qu'ils causent des dégâts irréparables ; et comme ils se serrent tous les coudes, il est pratiquement impossible de les poursuivre en justice.

Après un tel discours, Céleste avait besoin de réconfort, elle alluma une autre cigarette.

« Je ne dois rien t'apprendre, reprit-elle, avec un problème chronique comme le tien, tu connais certainement ton lot de médecins, compétents ou pas.

Julien opina, il saisit la main libre de Céleste, celle qui ne tenait pas de cigarette, et lui embrassa doucement l'intérieur du poignet.

- Tu fumes trop, dit-il en allumant à son tour une cigarette.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Eh bien, c'est mon seul vice, argumenta-t-elle. Et puis, j'arrêterai quand je tomberai enceinte.
- Tu veux des enfants ?
Elle hocha la tête vigoureusement.
« Moi, je ne sais pas si j'en veux. J'ai peur qu'ils n'héritent de ma maladie.
« Et de mon « don ».
- Il y a d'autres médiums dans ta famille ?
- Apparemment non, dit-il lentement. Mais, si cela remontait à la quatrième ou cinquième génération, il est possible que le souvenir s'en soit perdu. Moi-même, je suis le premier hémophile dans la famille depuis mon arrière-grand-père.
- Es-tu en train de suggérer que ces dons de voyance peuvent être liés au gène responsable de l'hémophilie ?
Julien haussa les sourcils, incertain.
« Mais, poursuivit Céleste, il me semble que ce gène est transmis par la mère, non ?
- Oui.
- Alors, tes enfants ne risquent rien, dans ce cas-là. Peut-être à la deuxième ou à la troisième génération, si tu as des filles qui soient porteuses du gène… Et je pense que cela n'a rien d'inéluctable.
- C'est vrai.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Sans compter que, d'ici là, les chercheurs généticiens auront peut-être trouvé le moyen de modifier l'ADN et de réparer les gènes déficients.

- Tu crois vraiment ? fit-il dubitativement.

- En tout cas, ils y travaillent… Et puis il y a l'amniocentèse. Peut-on repérer l'hémophilie – vraisemblablement -, et dans ce cas, cela donne-t-il droit à un avortement thérapeutique ? s'interrogea Céleste à voix haute.

Julien la regardait d'un air songeur.

- Tu veux devenir médecin ? demanda-t-il.

Elle manqua s'étouffer avec la fumée de sa cigarette.

- Seigneur, non ! s'exclama-t-elle d'une voix étranglée. Je ne pourrais jamais faire ce métier, côtoyer journellement la souffrance… je n'ai pas les épaules, je finirais par me suicider.

« Mon père voudrait que je le sois. Ça lui plairait tant de pouvoir parler de « sa fille, médecin spécialiste », non, encore mieux, professeur ! Ça le poserait encore plus que son appartement de pseudo-riche et son énorme voiture. Avoir un enfant professeur en médecine, patron d'un service au sein d'un hôpital prestigieux, voilà de la réussite sociale ! (Elle rit méchamment.)

« Je n'ai pas le niveau en sciences pour faire ce genre d'études. Ça le rend fou de rage. Moi, ce que je voudrais, c'est être écrivain.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste se tut brusquement, étonnée d'avoir livré son ambition secrète si naturellement, sans même y penser.

Julien continuait à la regarder en silence.

« Quoi ? fit-elle, sur la défensive.

- Mais… rien.

Elle l'examina avec attention.

- Tu as eu un flash ?

- Non, non.

Elle émit un « Hum ! » soupçonneux.

- Écoute, fit-elle, je voudrais que tu me jures que, quoi que tu lises dans mes pensées, tu me le diras immédiatement. C'est très important pour moi de savoir exactement ce que tu sais de moi. Tu comprends ?

Il la regarda avec une tendresse infinie et lui caressa la joue.

- Tu as ma parole. Je ne te cacherai rien.

« Même si cela me coûte,

« Même si c'est difficile à dire,

« Même si cela doit te faire du mal. Je te le jure, dit-il solennellement.

- Je ne veux pas me demander, chaque fois que je suis avec toi, si tu es avec moi ou avec mes pensées, insista-t-elle.

Il sourit.

- Je ne lisais pas dans tes pensées, je m'interrogeais.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Tu oublies que, moi, je ne lis pas dans l'esprit des gens, railla Céleste. Si tu veux une réponse, il faudra te résigner à parler !

Il hésita un moment avant de prendre la parole :

- C'est une question que je me pose depuis des années : en admettant que ce don de voyance ne soit pas lié au gène de l'hémophilie en lui-même, ne pourrait-il pas être dû au traitement ? J'ai la chance de n'être atteint que d'une forme mineure d'hémophilie et de n'avoir jamais eu besoin de transfusion. En cas de problème, je n'ai qu'à prendre un coagulant. Mais ces coagulants sont fabriqués avec du plasma humain… Et comme j'ai des liens « spirituels » avec des gens très divers…

« Je te l'ai dit, c'est comme de se trouver sur une même fréquence, je me demande...

Céleste ne le quittait pas des yeux. Elle avait l'impression que son regard rivé à lui l'aidait à exprimer son inquiétude. Il ne fallait surtout pas le quitter des yeux.

« Chaque fois que je me blesse, je dois m'injecter ce traitement. Ça permet à la coagulation de se faire.

Il se leva et sortit un flacon d'un placard rempli de ces mêmes flacons. Il le tendit à Céleste.

« Tu vois, j'ai des réserves, dit-il amèrement en désignant le meuble d'un coup de menton. Et j'en ai toujours sur moi.

Céleste examina la fiole de verre fumé à demi-pleine de poudre.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Ça fonctionne comme du café soluble : il faut diluer, expliqua-t-il. Comme je te l'ai déjà dit, c'est transformé à base de sang humain.

« Le facteur coagulant y est isolé. Chaque fois que je suis obligé de m'injecter ce... cette chose, c'est très désagréable pour moi. J'ai l'impression de sentir un sang inconnu circuler dans mes veines.

« Je me sens possédé…

« Comme si j'étais sale de l'intérieur. Pendant plusieurs jours après ces injections, je ne reconnais plus ma propre odeur : j'ai l'impression de puer… Je ne me sens pas seul à l'intérieur de mon corps, c'est une sensation horrible. Il paraît que c'est purement psychologique...

« Pendant des années, j'ai été révolté d'être malade. Je refusais de me soigner, je préférais encore mourir… On me traitait de force… Et puis, j'ai fini par me résigner.

« À la réflexion, même possédé, j'ai envie de vivre.

Céleste lui prit la main et s'y nicha la joue ; elle se caressa un moment le visage contre cette main, comme un chat, et y imprima un baiser avant de rendre l'usage de son bras à Julien.

« J'en suis venu à me dire que ce sont tous ces sangs différents qui entrent dans la composition de ce médicament qui m'ont mis en contact avec des étrangers.

- Ce traitement, on te le prescrit en fonction de ton groupe sanguin ? demanda Céleste.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Non, c'est le même pour tout le monde.

Elle inspira profondément avant de parler, se demandant si cette histoire de lien de sang représentait pour Julien une malédiction ou un soulagement de n'être lié « que » pour cela.

- Il est possible, dit-elle finalement, que le plasma qui entre dans la composition de ton médicament influe d'une façon ou d'une autre sur ta clairvoyance - il y a beaucoup de choses que la médecine ignore -, mais cela me semble peu probable. J'ignore comment on fabrique ton traitement, mais il me semble que l'on doit utiliser du plasma de donneur universel, le O+ ; ce serait logique. Dans ce cas, tu ne serais pas relié à moi, je suis A+. Et en admettant que le groupe sanguin soit indifférent, donc qu'ils les utilisent tous, si cela constituait un lien, tu n'aurais pas un instant de silence dans ta tête.

Elle guettait sa réaction et vit ses yeux se voiler d'une tristesse qui l'émut profondément.

- Tu as raison, c'était une idée idiote. Il faut que je me résigne, plutôt que d'avoir une maladie avec différentes séquelles, à avoir plusieurs maladies.

- Non, dit Céleste fermement, l'hémophilie, que je sache, n'est pas une maladie mais une anomalie génétique. Quant à ton don de voyance, il ne peut, en aucun cas, être considéré comme une maladie. Comme son nom l'indique, il s'agit d'un don, c'est à dire d'un cadeau des dieux. Une bénédiction, quoi.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Il haussa les épaules, une amère ironie peinte sur le visage.

- Celle-là de bénédiction ! ronchonna-t-il.

C'est sûr, pensa Céleste, que lui dire de réconfortant ?

- En fait, argumenta-t-elle, tu es une rareté, tout simplement ! Un être exceptionnel. Et, quand on prend la peine d'observer les gens considérés comme étant « normaux », on peut vraiment dire que c'est une bénédiction que de ne pas l'être.

Julien sourit puis resta songeur, le coude sur le bar et le menton dans sa main.

- Tu as peut-être raison, dit-il. Mais je pense que la seule personne exceptionnelle, ici, c'est toi.

- Oui ? Eh bien, après tout, mon père ne cesse de me dire que je suis anormale, alors…

Julien se pencha pour l'embrasser.

Les baisers les conduisirent rapidement à une sorte de frénésie érotique qui appelait un apaisement immédiat. Ils se jetèrent sur le lit et Julien ouvrit le tiroir de la table de nuit pour en sortir un préservatif. Céleste l'observa avec curiosité pendant qu'il encapuchonnait son érection : ces gestes lui seraient certainement utiles, plus tard. Il se rua vers elle avec une sorte de rage, lui mordant sauvagement l'épaule et le cou dans sa passion, ce qui,

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

bizarrement, excita encore un peu plus la jeune fille, complètement dépassée par les sensations nouvelles qu'elle ressentait.

Elle reprit sa respiration pour dire, alors que la trique de Julien toquait à la porte du paradis :

- Va doucement, je suis...

« ... vierge.

L'effet fut immédiat. Suspendant son mouvement, Julien leva des yeux stupéfaits sur sa partenaire, la mâchoire pendante.

- Tu es vierge ? s'étonna-t-il.

Elle opina, le rouge aux joues, confuse de son inexpérience, honteuse que, jusqu'à présent, personne, jamais, ne soit tombé amoureux d'elle, n'ait eu envie d'elle.

« C'est une blague ? demanda-t-il à mi-voix en se redressant.

Céleste put alors constater que la nouvelle l'avait fait débander. Elle aurait mieux fait de la boucler !

Rapidement, Julien glissa deux doigts dans le calice emperlé d'une douce rosée et entreprit d'élargir le passage. Céleste tressaillit - il avait trouvé ce qu'il cherchait : il y avait bien une porte - une fine membrane - à l'entrée de ce paradis-là.

« Je ne l'aurais jamais cru, avoua-t-il. Tu es tellement passionnée… et … expérimentée.

- Hum… Il faut que je te dise…

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle ne savait plus où se cacher pour ne plus affronter le regard de Julien, aussi choisit-elle de s'enrouler autour du corps du jeune homme et d'enfouir sa tête au creux de son cou, le nez derrière son oreille.

« Tu es le premier qui m'ait embrassée.

Il l'arracha à lui pour pouvoir examiner à son aise ce curieux phénomène.

- Voyons, tu m'as sucé comme jamais on ne m'a sucé. Ce n'est pas possible que ça te soit venu tout seul.

Céleste changeait de couleur à vue d'œil ; du rouge framboise-écrasée, elle passa au blanc litchi-épluché.

- C'est Clarisse qui m'a appris.

Et elle raconta toute l'histoire à un Julien plus émoustillé et ravi à mesure.

« Mais, termina-t-elle, je manque de pratique. Quand tu as joui je ne savais pas quand m'arrêter. Ce n'était pas trop tôt ?

Il la rassura.

« Tu sais, ton sperme à toi, il a bon goût, dit-elle candidement, l'autre type, quand il a giclé, j'ai failli vomir.

Julien rit et la serra très fort contre lui. Cette fille l'émouvait, même indépendamment de l'attirance physique qu'il ressentait pour elle.

- Ça m'excite terriblement de t'initier, lui chuchota-t-il dans l'oreille, son souffle faisant vibrer chaque fibre du corps de Céleste.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Le membre viril du jeune homme avait retrouvé toute sa virilité.

« On va prendre notre temps. Je veux que tout soit parfait. Je veux te faire découvrir toutes les merveilles qui se cachent là. (Il lui caressait le minou et exerça une pression en parlant.) Et là aussi, poursuivit-il en laissant glisser son index de l'entrée du paradis jusqu'à la porte dérobée.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 12 -

- Julien était… je ne trouve pas de mot approprié… il resplendissait littéralement, d'une beauté bouleversante, surnaturelle. Il avait un visage d'une finesse féminine.

« Cela, curieusement, représentait plutôt un inconvénient pour ce métier d'acteur qu'il avait choisi : il était trop beau pour mettre en valeur ses partenaires féminines ; sa perfection physique semblait néanmoins le limiter aux rôles de jeunes premiers. Aucun réalisateur ne parvenait à l'imaginer dans la peau d'un salopard.

« Lui et moi avions en commun une enfance solitaire et maladive. Il était hémophile et avait eu plus que sa part d'hospitalisations. Par ailleurs, son père étant diplomate, il n'était jamais resté assez longtemps dans le même pays pour s'y sentir chez lui et tisser les liens forts avec ses amis. Et, par dessus tout, il était affligé d'un don médiumnique qui lui gâchait la vie et l'isolait encore un peu plus : il mettait les gens mal à l'aise et les effrayait.

« Nous nous sentions tous deux solitaires et abandonnés. Nous nous sentions différents, hors de la société. Notre rencontre fut notre bouée de sauvetage ; nous nous sommes raccrochés l'un à l'autre comme si notre survie en dépendait.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« C'était sûrement le cas.

« Par chance, nous étions parfaitement assortis sur le plan sexuel. À cette époque, je trouvais cela parfaitement normal et allant de soi. Ce n'est que bien plus tard que j'ai réalisé à quel point ce genre d'entente totale et instinctive était rare et précieuse.

« Il faut dire que Julien avait une expérience érotique bien supérieure à celle de la plupart des adolescents : il avait été éduqué à seize ans par la secrétaire de son père, une sulfureuse croqueuse d'homme d'une trentaine d'année qui avait la vocation pédagogique. Il était, bien entendu, tombé follement amoureux d'elle, mais une fois son éducation faite, la volcanique secrétaire l'avait laissé tomber pour un nouveau puceau. Il était alors passé entre les bras de différentes fonctionnaires d'ambassade qui ne cherchaient rien d'autre qu'une amitié sexuelle avec ce bel adolescent.

« Si notre rencontre nous a sauvés du désespoir, il faut reconnaître qu'elle a eu lieu trop tôt. Nous manquions trop d'expérience de l'amour pour nous rendre compte de notre chance. Et, si j'aurais voulu qu'il m'épouse tout de suite et me fasse des enfants, si je faisais mon possible pour qu'il oublie de mettre un préservatif - en vain, Julien était un inconditionnel de la capote -, si je pleurais chaque mois en voyant revenir mes règles, j'étais bien trop fière pour lui en parler la première.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Il semblait avoir une telle envie de s'amuser, d'avoir une vie de séducteur, de faire tomber sous son charme toutes les filles qu'il croisait, que j'avais peur de l'effrayer et qu'il ne me quitte.

« J'attendais désespérément qu'il me dise qu'il m'aimait et il ne le faisait pas.

« Je ne me rendais pas compte, alors, que lui aussi attendait et que, devant mon silence, il en avait conclu que je le considérais uniquement comme un partenaire de baise.
« Je sais maintenant que cette peur de n'être pas aimée, d'être abandonnée, et cet orgueil qui me poussait à me taire, il les partageait. Peut être que si j'avais su pleurer… si j'avais réussi à lui dire à quel point je l'aimais…

« Mais, je me taisais.

« J'avais appris à rude école qu'il ne faut pas donner aux autres d'armes contre soi-même : ils s'en servent immanquablement pour vous dévaster de l'intérieur.
« Je n'avais pas encore appris à accepter de me mettre en danger. J'avais trop peur d'être détruite irrémédiablement.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« J'ai appris trop tard.

« Mais sans doute était-il déjà trop tard ».

- Ta copine, Clarisse, elle est folle amoureuse de toi, tu sais ?

Julien, la tête sur le ventre de Céleste, lui caressait doucement le minou, bien dans le sens du poil. Absorbé par le frémissement – le ronronnement, presque ! – de sa petite chatte, Julien ne vit pas l'expression d'inquiétude désespérée qui s'était inscrite sur le visage de la jeune fille.

- Ah ? dit-elle d'une voix volontairement sans expression. Je n'ai pas eu cette impression. Je pense que tu te trompes.

- Tu n'as jamais eu envie de coucher avec elle ?

Toujours cette main qui allait et venait sur son petit triangle de fourrure, imperturbable. Céleste eut envie de se dégager brutalement à coups de pieds.

Que lui prenait-il ? Essayait-il de la jeter dans les bras de quelqu'un d'autre pour se débarrasser d'elle ? Oh, Seigneur ! Non, pas ça ! supplia-t-elle en silence avant de demander abruptement :

- Pourquoi ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Eh bien, elle aime aussi les hommes, Clarisse. Ça ne t'amuserait pas qu'on fasse des choses à trois ? J'ai toujours eu envie de coucher avec deux filles en même temps.

Céleste eut l'impression qu'il l'avait frappée.

- Ah ! C'est ton fantasme ? se força-t-elle à prononcer gaiement.

Trop gaiement. Sa voix sonnait faux à ses oreilles, mais Julien n'eut pas l'air de s'en rendre compte.

- Le tien aussi, il me semble. Tu m'as bien dit que cela te tenterait de faire l'amour avec une fille, non ?

J'ai perdu une belle occasion de me taire, se dit Céleste.

- Mais, pourquoi Clarisse ? repartit-elle. Elle te plaît ?

- Elle est trop maigre pour moi, je te l'ai déjà dit, elle me fait penser à un petit garçon. Mais, même maigre, le contraste entre sa peau très noire et la tienne très blanche… Ça doit être terrible !

Céleste déglutit avec peine, décidée à ne pas pleurer, à avaler cette boule qui lui écrasait la gorge.

- Clarisse ne m'attire pas, parvint-elle à prononcer calmement.

- Pourquoi ?

- Je ne sais pas… C'est comme ça. Je crois qu'elle est trop masculine pour moi.

- Je suis sûr que, toi et moi, nous avons les mêmes goûts en matière de femme, exulta Julien. Tu vas voir, on va aller draguer ensemble. Ça va être merveilleux !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle avait envie de hurler pour se défaire de l'étau de chagrin qui lui broyait la trachée. Il lui fallait de la violence, du sang.
Elle aurait voulu frapper Julien, le mordre,

lui faire mal,

très mal.

- Merveilleux, répéta-t-elle brièvement. Il faut que je me sauve, annonça-t-elle en repoussant doucement la tête qui s'appuyait au creux de son ventre.
Elle se vêtit rapidement et piqua un baiser bref sur la trique de Julien – bref, pour n'être pas trop tentée d'y planter les dents. Ce mouvement de prétendue tendresse lui permettait de ne pas lever les yeux, et donc de ne pas croiser son regard.
« Je crois que je préférerais une expérience à trois avec deux mecs, lança-t-elle soudain. Il te plaît Stéphane ?
Et elle s'enfuit, sans attendre de réponse.

- Nous nous faisions souffrir mutuellement dans le puéril espoir d'amener l'autre à montrer son amour par sa souffrance. Et, devant l'indifférence que nous prenions soin l'un comme l'autre d'afficher, nous nous vengions en infligeant d'autres souffrances.
« Cercle vicieux.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Notre histoire dura deux ans. Officiellement.

« Nous nous sommes séparés l'automne de mes dix-sept ans : Julien montait à Paris pour suivre le cours Florent. Ce fut une déchirure.

« J'aurais voulu hurler, pleurer, le supplier de rester ou bien de m'emmener, de ne pas me laisser seule…

« Je ne pouvais pas. Non, je ne pouvais pas. Comment aurais-je pu ouvrir mon âme à quelqu'un qui voulait partir loin de moi ? Quelqu'un qui m'abandonnait.

« J'aurais voulu plonger dans l'autisme. Je me disais que cela devait être merveilleux de se concentrer sur soi-même à l'exclusion de toute autre chose. Ne rien faire d'autre que se focaliser sur ses fonctions vitales.

« Ne plus penser.

« Ne plus exister.

« En attendant le départ de Julien, je m'accrochais à lui en silence. Nous faisions l'amour avec une sorte de rage muette, de rancune.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Nous ne faisions d'ailleurs plus que ça, l'amour, à l'exclusion de toute autre activité. Dès l'instant où il m'a fait part de son désir de s'installer à Paris, je me suis réfugiée dans le mutisme. Je me suis fermée à lui, comme un escargot qui rentre dans sa coquille.
« À tel point, qu'il n'avait plus aucun flash me concernant. Cela le soulageait ; en même temps, cela l'inquiétait sourdement. « Peut-être suis-je en train de perdre cette maudite faculté, disait-il, mais, d'un autre côté, tu es tellement silencieuse en ce moment, que je me demande si ce n'est pas le silence total dans ta tête aussi. »
« Et il me regardait attentivement, comme s'il tentait de lire dans mon esprit.
« À cette époque, il me scrutait souvent sans dire mot…

« Il attendait quelque chose, bien sûr.
« Et moi, je détournais la tête, fuyant son regard, me concentrant sur ma respiration pour ne pas penser.«Je ne veux pas y penser. Je ne veux pas y penser. Je ne veux pas y penser.» Voilà le leitmotiv de l'été de mes dix-sept ans.
« Un leitmotiv qui ne m'a jamais totalement quittée, depuis.
« Je me rends compte, maintenant, que ce départ m'a forcée à verbaliser mes sentiments. Julien et moi, même si nous étions incapables de le dire, nous aimions de toute la force de nos cœurs : nous ne pouvions vivre l'un sans l'autre et nous n'arrivions pas à

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

laisser passer plus de deux jours sans entendre la voix de l'autre au bout du fil.

« C'est ainsi, par téléphone interposé, que nous sommes enfin devenus amis.

« Naturellement, c'était lui qui appelait : mon père m'aurait clouée contre un mur à coups de poings, s'il avait reçu une facture téléphonique aussi élevée que celles que réglaient sans broncher les parents de Julien.
« Comme nous ne pouvions pas rester chacun à notre bout du fil sans rien dire, nous avons fini par communiquer.
« Ce fut difficile.
« Tout d'abord nous cherchions surtout à nous blesser l'un l'autre. Il me parlait de ses conquêtes et de sa vie dissolue – il semblait brûler la chandelle par les deux bouts, dormant peu, sortant beaucoup, oubliant de se nourrir, travaillant trop pour ses cours de théâtre -, et je lui relatais dans le détail mes débordements. En les embellissant… car, si j'y trouvais l'oubli momentané de Julien et de ma solitude, je n'en retirais, à mon grand chagrin, aucun plaisir.
« Dès le départ de Julien, j'ai tout fait pour l'oublier, me jetant sans vergogne dans les bras de tous les garçons qui passaient. La déception fut rude, ces types-là n'avaient pas la moindre notion de

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

la façon dont pouvait bien fonctionner un corps féminin, à moins qu'ils ne s'en moquent éperdument. Je penche pour cette dernière hypothèse.

« En désespoir de cause, je décidais de me fier aux conseils éclairés de Clarisse : «Çui-là, me dit-elle, j'te jure, c'est une vraie bête de sexe. Il a la plus grosse queue qu'j'ai jamais vue. Putain ! Y m'a défoncé le cul à sec, j'te dis pas… J'ai jamais autant joui ! »

« Contre mes intuitions, j'ai essayé la bête de sexe en question. Tout ce que je peux dire c'est que, moi, quand on me défonce à sec, eh bien, j'ai mal. Mais, finalement, mieux valait être mal baisée que pas baisée du tout. Cela, du moins, m'occupait l'esprit.

« Pas suffisamment, toutefois, pour m'empêcher de remarquer que tous ces types ne souhaitaient rien d'autre de moi que l'apaisement d'une crampe aussi soudaine que passagère. Ceux qui n'avaient pas mon numéro de téléphone ne me le demandaient pas et ceux qui l'avaient ne m'appelaient plus. Étais-je si inintéressante, si laide, que personne, jamais, n'ait envie de passer ne serait-ce qu'une semaine avec moi ? Plus le temps passait, plus je me sentais insignifiante.

« Méprisable.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Et puis, j'avais une petite idée derrière la tête pour me venger de mon père : puisque Julien ne voulait pas de moi pour épouse et que l'antisémitisme de mon-père-le-bon-docteur s'était, l'âge aidant, de plus en plus exacerbé, j'avais décidé d'épouser le premier juif sans défense qui croiserait ma route. Malheureusement, j'avais couché avec tous les célibataires de religion hébraïque de la résidence, sans pour autant que l'un d'entre eux me demande ma main pour autre chose que pour une branlette. Le moment était venu d'élargir mon terrain de chasse.

« Ces ridicules préoccupations me permettaient tout du moins d'oublier l'inquiétude qui grandissait en moi ; je n'étais pas tranquille au sujet de Julien : il semblait perpétuellement épuisé. Je lui reprochais de ne pas prendre soin de lui-même.

« Il y avait quelque chose…

« Quelque chose qui n'allait pas. »

- Tu devrais essayer la synagogue.

Clarisse Toulemonde posa sa tasse dans la soucoupe et alluma une cigarette, avant de poursuivre.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Tu peux quand même pas baisser l'froc de tous les inconnus qui ont l'nez juif pour vérifier qu'tu branches bien un circoncis ! »
- Les hommes et les femmes sont séparés, dans les synagogues, répondit Céleste en soufflant pensivement sa fumée vers le plafond. Je crois que je vais plutôt attaquer à vue de nez !
Elles étaient attablées au Pub Latin, le café le plus proche du lycée qu'elles fréquentaient toutes deux. Ce matin encore, elles n'avaient pu se résoudre à assister au cours de math. Il faisait gris et froid et les néons du Pub les avaient attirées irrésistiblement, comme deux papillons éblouis. On était tellement mieux dans cette chaleur accueillante, affalées sur les vielles et confortables banquettes de simili-cuir vert, à fumer en buvant le meilleur café du quartier, plutôt que dans la salle de math glaciale, à écouter la vieille mademoiselle Gros - maigre malgré son nom et non moins glacée que sa salle - expliquer à quel point l'ensemble de ses élèves était nul. En particulier Céleste qui, à l'en croire, remportait la palme de la nullité.
Tout valait mieux aux yeux de Céleste, que d'entendre une fois de plus cette salope aigrie qui insistait pour qu'on l'appelle « Mademoiselle » - comme si le moindre doute quant à sa virginité pouvait subsister dans l'esprit de l'un quelconque de ses élèves -, disséquer de sa voix pointue les probables raisons de son incapacité à comprendre les formules mathématique les plus simples. Céleste estimait, avec raison, qu'elle en entendait

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

suffisamment chez son père pour avoir besoin de se faire insulter au lycée, en prime.

- Si tu veux chasser à vue d'nez, intervint Clarisse, mate un peu l'autre, là-bas, au bar. C'est sûrement un feuj. Ouah ! Si c'est vrai qu'la taille du nez est proportionnelle à la taille de la bite, çui-là y doit avoir un sacré monument dans la culotte !

« Priape en personne ! »

Et elle le scrutait, rêveuse et émerveillée à la fois, d'un œil lubrique.

- Voyons, Clarisse, il n'a pas du tout le type juif. Il est blond-blanc presque albinos, genre scandinave. Et puis je veux épouser un juif, d'accord, mais un qui soit beau de préférence.

- Moi, j'le trouve pas mal.

- Ça ne m'étonne pas de toi, rétorqua Céleste sans aménité. Je le sais bien que ce n'est pas la physionomie qui t'importe. Pas plus que l'intellect.

« Oh ! Regarde le mec qui vient d'arriver avec Sarah.

Tous deux, plantés sur le seuil du Pub Latin, cherchaient des yeux une table libre.

« Celui-là, sûr et certain, il est juif ! »

Céleste se leva. « Sarah ! » appela t-elle, en désignant les places inoccupées à leur table.

Dès qu'ils furent installés, Clarisse, bonne copine, engagea une conversation animée avec Sarah pour laisser le champ libre à

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste. Celle-ci passa à l'attaque, ignorant les regards assassins que lui jetait Sarah, incapable de se dépêtrer de l'incessant bavardage de l'astucieuse Clarisse. Elle planta ses yeux dans ceux du jeune homme qui lui faisait face, appréciant le nez busqué et le teint mat, et elle arbora son sourire le plus charmeur pour annoncer d'une voix chaude :

- Je m'appelle Céleste.

- Oh ! … euh… Xavier.

Il semblait stupéfait de susciter une telle attention. Céleste s'accouda sur la table pour accentuer son décolleté et, baissant légèrement la tête, elle le regarda de derrière sa frange. Ses cheveux encadraient son visage et se répandaient sur la table. Elle se savait charmante, dans cette position. Haussant un sourcil séducteur, elle dit :

- Mais, Sarah te cachait pour qu'on ne te vole pas, ma parole ! Il y a longtemps que vous vous connaissez ?

Xavier, très flatté, ricana bêtement d'un air suffisant avant de répondre.

- Eh bien, en fait, je suis en fac de Droit avec son frère et j'ai croisé Sarah par hasard.

- Ah, tu es un ami de David !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Encore une saloperie de juif qui voulait bien baiser Céleste mais qui ne se décidait pas à tomber amoureux d'elle. Cela devait participer d'une fatalité familiale, se disait-elle en pensant à Josefa.

« Ça ne m'étonne plus que nous ne t'ayons jamais vu : tu es si beau garçon qu'il doit avoir peur que tu ne lui fasses de l'ombre, poursuivit Céleste sans vergogne.

« Tu ne flatteras jamais assez un couillon, lui avait souvent dit son grand-père. Tu seras toujours en-dessous de tout le bien qu'il pense de lui-même ». En voyant la satisfaction se peindre sur le visage de Xavier, pendant qu'il faisait semblant d'être modeste, Céleste pensa que Félix avait bien raison.

- En fait, on se connaît pas très bien, David et moi.

- Ah ? Et tu es en maîtrise de Droit, toi aussi ?

- Oui, mais nous avons pas choisi les mêmes spécialités. Je m'intéresse surtout aux questions commerciales et financières.

Céleste prit un air admiratif, pour dire :

- Oh ! Mais cela doit être très compliqué. Très pointu !

Il se rengorgeât.

- Eh bien, c'est assez complexe et il faut de bonnes bases en comptabilité. Mais, une fois qu'on a bien cerné l'esprit général, c'est assez simple.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Quel fat ! pensa Céleste. Heureusement qu'il est plutôt beau mec ! Ce type-là, si tu n'arrives pas à le séduire, tu es vraiment la dernière des dernières.

- Tu dois vraiment avoir l'esprit analytique ! dit-elle en battant des cils.

Sarah choisit ce moment pour lui lancer un coup de pied vicieux sous la banquette.

- Ah ! Sarah, s'exclama Céleste en réprimant une grimace de douleur, j'avais oublié de te dire ! J'ai croisé Kévin aujourd'hui et il m'a demandé de te rassurer : il a retrouvé ta culotte. Elle était sous le lit.

L'interpellée la dévisagea avec haine.

« J'espère, poursuivit Céleste en souriant, que tu es passée chez toi, ce matin, pour en mettre une.

- T'es vraiment qu'une salope ! s'exclama Sarah, quand Xavier fut parti, avec dans sa poche le numéro de téléphone de Céleste.

Ladite salope la toisa de bas en haut.

- Pourquoi te l'aurais-je laissé ? Je lui plaisais plus que toi, voilà tout. Que la meilleure gagne !

- C'était déloyal de parler de ma culotte !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Je ne trouve pas qu'il soit loyal de me ruer dans les tibias. Tu n'as pas eu de chance que j'ai rencontré Kévin, mais je n'aurais rien dit si tu ne m'avais pas lâchement agressée ! Et puis franchement, Xavier ou un autre, qu'est-ce que ça change pour toi ?
- Comme si ça changeait quelque chose pour toi ! s'insurgea Sarah.
- Eh bien… Peut être ai-je eu le coup de foudre ? L'amour au premier regard, quoi.
- Noooon ! C'est vrai ? s'étonna Sarah.
Céleste se contenta de sourire sans répondre.

- Séduire Xavier fut une entreprise étonnamment facile. Il n'attendait visiblement que de rencontrer une fille qui le considérerait avec ravissement. J'affectais donc de lui vouer une admiration dépourvue de tout sens critique et fis de mon mieux pour ne pas l'effrayer : c'était ce genre d'imbéciles qui n'aiment pas ce qu'ils ont coutume d'appeler les « salopes ».
« Pour eux, la fille parfaite doit être dépourvue de pulsions sexuelles.
« Pourtant, il paraissait plutôt gentil. Il était suffisamment bien élevé pour raccompagner une fille jusqu'à sa porte et lui ouvrir la portière de sa voiture. Oui, il paraissait gentil et il était agréable à regarder.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Certes, il était imbu de lui-même – sans raisons, vraiment ! – et il n'était pas très futé, mais il semblait amoureux de moi.

« Et pour cela, je lui aurais tout pardonné.

« Enfin quelqu'un qui, non seulement ne me méprisait pas, mais en plus recherchait ma compagnie et – c'est fou ! – semblait tenir à moi.
« Je fis l'effarouchée et la pucelle pendant toute une semaine avant d'accepter de le suivre chez lui, à un moment où ses parents étaient absents. Il était nerveux et c'était touchant et amusant à la fois de le voir tenter désespérément de soutenir une conversation, alors qu'il ne pensait qu'à me baiser le plus vite possible et qu'il n'osait pas faire le premier pas.
« Il faut reconnaître que, s'il ne me fit pas grimper aux rideaux, Xavier faisait des efforts pour coller à l'image qu'il se faisait d'un bon amant. Enfin, dans les limites de sa pudibonderie, bien sûr. De toutes façons, d'avoir pu constater qu'il était bien circoncis – et donc d'avoir la confirmation de son judaïsme – aurait presque suffit à me faire jouir.
« Ce jour-là fut vraiment un jour de bonheur exceptionnel pour moi car, alors que nous reposions dans les bras l'un de l'autre, Xavier

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

pencha son visage sur le mien et - ses yeux au fond des miens - il m'avoua qu'il m'aimait.

« Personne ne m'avait jamais dit une chose pareille.

J'en étais arrivée à penser que cela ne m'arriverait jamais, qu'il y avait quelque chose en moi qui dégoûtait les gens de ma personne. Et, miraculeusement, ce type-là disait le plus sérieusement du monde qu'il m'aimait ! J'en fus si émue que je ne pus m'empêcher de verser quelques larmes.
« Ce garçon n'était peut-être pas aussi intelligent que je l'aurais souhaité.
« Il n'avait pas réussi, malgré toute sa bonne volonté, à me donner un orgasme.
« Il ne m'attirait somme toute que très moyennement, mais il m'aimait.
« Rien d'autre n'avait d'importance.
« S'il voulait bien continuer à m'aimer, j'étais prête à fermer les yeux sur toutes ses insuffisances, à les considérer comme d'inestimables qualités. «Je t'aime », ces trois mots avaient annihilé tout mon esprit critique à son sujet.

« J'étais prête à l'aimer comme un chien. »

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

-Tu es Ashkénaze ou Séfarade ? demanda Céleste.

Elle se caressait délicatement la joue du bout du gland circoncis de Xavier, blottie, la tête sur l'aine du jeune homme. Elle était pleine de tendresse pour lui et son zizi depuis qu'il lui avait avoué son amour, trois semaines auparavant.

Certes, il manquait d'expérience et d'audace – sexuelle s'entend.

Certes, quand elle avait voulu prendre l'initiative, il s'était bloqué – à tel point que Céleste ne s'y était plus aventurée, renonçant même à se jouer de la mandoline pendant qu'il la prenait, pour ne pas le heurter.

Elle s'était de grand cœur résignée à toute une vie de médiocrité sexuelle, puisqu'il l'aimait.

C'était là l'essentiel.

Depuis cette mémorable déclaration, ils n'avaient cessé de forniquer chastement et leur conversations s'étaient limitées à de grandes déclarations d'amour.

- Quoi ?

- Tu es Ashkénaze ou Séfarade ? répéta Céleste.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il, éberlué.

Céleste redressa la tête pour le dévisager, les sourcils froncés.

- Comment ça, « Qu'est-ce que c'est que ça » ? Tu es juif, non ?

- Non, pourquoi ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Naturellement, se dit Céleste, naturellement.

- Tu es circoncis : j'ai cru que tu étais juif.

- On m'a circoncis à l'âge de six ans : j'avais le prépuce trop étroit. Ça me faisait mal.

- Ah…

Céleste était affreusement déçue, le même genre de déception désabusée qu'elle avait ressentie, à huit ans, en se rendant compte que le Père Noël n'existait pas : elle s'en doutait déjà ; c'était trop beau pour être vrai.

Cela faisait maintenant un mois que la perspective d'annoncer prochainement à son père qu'elle allait se marier à la synagogue lui permettait de mieux tolérer les insultes et les menaces quotidiennes. Qu'allait-elle bien pouvoir inventer, maintenant, qui l'aide à supporter cette intolérable cohabitation avec la violence personnifiée ?

Céleste exhala un profond soupir.

« Au fond, je ne sais rien de toi… Je ne connais même pas ton nom de famille ! dit-elle, démoralisée.

- Descombre.

- Pardon ? s'étonna Céleste, désorientée.

- D-E-S-C-O-M-B-R-E, épela-t-il. C'est mon nom. C'est d'origine auvergnate. C'est le nom d'un hameau paumé.

Elle ouvrit des yeux ronds et incrédules.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Jamais je n'aurais pensé qu'avec cette peau mate et ces cheveux sombres tu serais auvergnat !

Il sourit.

- Ma mère est d'origine sicilienne, dit-il.

- Tu vas l'quitter ? interrogea Clarisse avec espoir.

- Mais non, voyons ! s'indigna Céleste. Je ne vais pas le quitter pour une histoire de religion. Après tout, le principal c'est que je me casse de chez mon père. Dès ma majorité, nous nous installons ensemble, Xavier et moi.

- Putain, Céleste, c'est l'dernier des crétins, ce mec ! Tu peux pas vivre avec lui !

Céleste leva le menton d'un air menaçant.

- Je n'ai pas souvenir de t'avoir demandé ton avis, prononça-t-elle sèchement.

- Oh ! Ça va ! s'écria Clarisse, bravant la tempête que ses paroles ne manqueraient pas de déchaîner. Tu sais très bien qu'il est chiant à crever. Il a pas d'humour, il a aucune culture. J'suis sûre qu'y sait même pas écrire ce mot, « culture ». Y sait sans doute même pas lire.

« Même pas épeler.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Il est pire que minable. En plus, t'as pas besoin d'lui pour te tirer d'chez ton père : à ta majorité tu pourras disposer des sous qu'tes grands-parents t'ont laissés. Pourquoi veux-tu t'encombrer d'ce cloporte puant, bordel de merde ? »

Folle de rage, Céleste la dévisageait d'un air froid.

- As-tu fini ? demanda-t-elle trop calmement.

Son amie se mordit les lèvres avec appréhension avant d'opiner.

- Si j'entends encore un seul mot contre Xavier sortir de ta bouche, c'est toi qui sort de ma vie.

Clarisse se tut, consciente que Céleste avait trop été critiquée elle-même – ce n'était rien de le dire ! – pour supporter d'entendre ne serait-ce qu'un mot contre une personne aimée.

Le soir même, Céleste oublia complètement la colère que lui inspirait l'attitude de Clarisse à l'égard de Xavier Descombre. La nouvelle qu'elle entendit au journal télévisé la bouleversa à tel point que toutes ses autres préoccupations furent balayées de son esprit.

Romain Dondedieu avait l'habitude de dîner en regardant le journal de vingt heures, ce qui arrangeait bien sa fille : au moins, absorbé par les catastrophes en cascade qui défilaient sur l'écran, Romain ne lui adressait pas la parole.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Le père et la fille s'étaient mis à table un peu plus tôt qu'à l'ordinaire et avaient avalé publicités et génériques en même temps que leurs steaks hachés/haricots verts. Céleste tendait la main vers les pommes quand le journal s'ouvrit sur ce qui allait désormais s'appeler « le scandale du sang contaminé ».

Elle n'acheva pas son geste.

Pétrifiée.

Elle aurait voulu pouvoir se boucher les oreilles mais son corps refusait de lui obéir.

Elle dut entendre.

Entendre que du sang contaminé par le virus HIV avait été, plusieurs années auparavant, soit transfusé, soit utilisé pour fabriquer des produits dérivés comme des médicaments qui avaient été, en toute connaissance de cause, distribués. L'État Français avait ainsi contaminé - et condamné à mort - des milliers de personnes, puis étouffé l'affaire, tout simplement.

La population hémophile était la plus touchée.

Lentement, Céleste reposa sa main sur la table, à côté de son assiette, l'esprit encore engourdi. Quand elle prit conscience des implications de cette nouvelle pour Julien, le choc lui coupa le souffle. Simultanément, l'épuisement perpétuel de ce dernier lui revint à l'esprit.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Inconscient de l'angoisse de sa fille, Romain cassait des noix en vitupérant contre la nouvelle augmentation du prix de l'essence.
Céleste se leva d'un bond.
- J'ai prêté mon cahier d'Histoire à Clarisse, pour qu'elle vérifie ses notes, et j'en ai besoin ce soir pour réviser, dit-elle d'un trait. Je peux aller le chercher ?
- Bon, mais tu rentres immédiatement, lança Romain avec mauvaise humeur.
Clarisse ouvrit au premier coup de sonnette, elle avait entendu la nouvelle à la radio et s'attendait à la visite de Céleste.
- Il faut que j'appelle Julien, dit cette dernière d'une voix étranglée.

La jolie Noire la laissa en tête-à-tête avec le téléphone, dans le salon en désordre de ses parents. Son père était en voyage d'affaires et sa mère n'était pas rentrée, comme d'habitude. Céleste s'y reprit à deux fois pour composer le numéro : ses mains tremblaient. Elle se mit à pleurer de peur. Ce n'est qu'au bout de douze sonneries que Julien décrocha.
- Julien...
- Je le savais bien que tu allais appeler... Mais, tu pleures ! Voyons, ne pleure pas, je n'ai rien.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Le soulagement de Céleste fut tel que ses jambes la trahirent et qu'elle tomba assise par terre.

- C'est... c'est vrai ? balbutia-t-elle. Tu en es sûr ?

- Mais bien sûr que j'en suis sûr ! s'exclama-t-il avec bonne humeur. Ma pauvre chérie !

- Tu as fait un test récemment, Julien ?

- Mais oui, le mois dernier. Ne t'inquiète pas. Tout va bien.

- Oh, mon Dieu ! J'ai eu si peur.

Elle pleurait de soulagement à présent.

- Mais enfin, ne pleure pas, mon petit cœur, c'est ridicule.

Elle prit sur elle pour se calmer.

- Tu me manques tellement, dit-elle d'une voix tremblante. Tu ne voudrais pas venir passer un ou deux jours à Nice ? J'ai eu trop peur de te perdre... J'ai... j'ai besoin de te serrer contre moi.

Elle se tut, submergée par l'émotion.

Julien ne disait mot.

Le silence se prolongeait au bout du fil.

- Je ne peux pas, dit-il enfin.

« Tu sais que je suis en pleines répétitions pour cette pièce.

« Céleste... Il faut que je raccroche, j'allais partir quand tu as téléphoné. Je suis en retard. Je t'appelle demain après-midi...

« Moi aussi, j'ai besoin de te serrer contre moi.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 13 -

- Le jour de mes dix-huit ans, j'ai acheté à crédit, grâce au capital que m'avaient légué mes grands-parents, un tout petit deux pièces, boulevard Lepetit, avec une vue imprenable sur le cimetière de Caucade. Je tenais à rester sur Nice Ouest : il y a dans ce quartier une luminosité particulière, l'air y est plus clair, plus bleu qu'ailleurs.

« Xavier venait de trouver un emploi de juriste dans une banque et c'est grâce à lui que j'ai réussi à obtenir ce crédit. Pour ma part, j'aurais mille fois préféré payer cash, puisque j'avais l'argent. Tout juste, tout juste, il ne me serait pas resté grand chose, mais je l'avais. Seulement Xavier prit à cœur de m'expliquer qu'il se faisait fort de placer le capital de telle manière, qu'au final, je gagnerai plus d'argent que le pourcentage d'intérêt du prêt bancaire ne m'en mangerait.

« Je n'y comprenais rien, je n'y comprends toujours rien, mais je lui fis confiance. Après tout, il s'y connaissait bien mieux que moi. Nous devions vivre sur son salaire et rembourser le crédit avec l'argent de mes grands-parents.

« Clarisse, je le savais, considérait que j'étais folle de me lier ainsi à ce type, mais elle estimait que, puisque l'appartement était à mon

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

nom, cette bêtise n'était pas trop grave et, surtout, réparable. D'autant plus, qu'à son avis, il ne fallait pas laisser échapper un appartement ayant un tel panorama.
« Mon père, pour sa part, ne mâcha pas ses mots, il ressortait du monceau d'insultes et de menaces dont il m'agonit qu'il était évident que Xavier ne s'intéressait qu'à mon argent, car ma personne était bien trop minable et inintéressante pour intéresser quiconque.

« Et que, quand il m'aurait plumée, Xavier me quitterait pour une autre femme.

« Belle, elle, et moins bête.

« De ce jour, j'ai coupé les ponts avec mon père. Je lui envoie des cartes pour les fêtes de fin d'année et son anniversaire, civilités auxquelles il ne daigne pas répondre. Je ne le fais que pour être sûre qu'il saura où me joindre, dans l'éventualité où il aurait des problèmes de santé qui nécessiteraient que quelqu'un s'occupe de lui.
« Fâcheux sens des responsabilités qui, du moins, me laisse la conscience tranquille.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Quant à Julien… Il m'a gratifiée d'une épouvantable scène téléphonique. Il était jaloux, naturellement.
« Je lui ai dit : « Avoue que tu m'aimes et, dès ce soir, je te rejoins à Paris. »

« Il m'a répondu qu'il m'aimait...

« ...comme une sœur.

(Un long silence.)

« Les premiers temps de ma vie avec Xavier se passèrent délicieusement bien ; nous étions très heureux. J'aurais voulu faire un enfant tout de suite mais Xavier n'était pas pressé, il préférait que nous patientions un an ou deux, le temps de faire des économies. En attendant, je poursuivais des études de Lettres Modernes, tout en jouant les parfaites petites femmes au foyer. C'était bien.
« Clarisse s'était aussi inscrite en fac de Lettres mais - toujours aussi érudite - elle avait choisi de se spécialiser en langues anciennes.
« C'est alors que Xavier m'annonça que son souhait le plus cher était de devenir huissier de justice. Il avait déjà trouvé un stage

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

dans un cabinet du centre ville. Il y serait un peu moins bien payé qu'à la banque mais il ne s'agissait que de trois ans de sacrifices financiers, ensuite nous serions financièrement très à l'aise. Il suffirait d'anticiper sur ses gains futurs en nous servant sur mon capital. Ensuite, Xavier m'aiderait à payer le crédit de l'appartement, puisque nous aurions mangé mon argent.

« Je fus choquée, plus que choquée, véritablement bouleversée, par cette soudaine vocation. Je découvrais un aspect de sa personnalité que non seulement je ne soupçonnais pas, mais qui, en outre, me répugnait.

« Car ce n'étaient pas les règlements des jeux et concours qui intéressaient Xavier dans cette profession, mais bien les saisies, expropriations et constats d'adultères ; tout cela l'exaltait autant que cela me choquait.

« Il émanait de lui une sordide allégresse.

« J'avais l'impression de vivre avec un vampire qui saigne l'innocente victime et se repaît de son agonie.

« Son nouvel emploi lui plaisait infiniment et il s'y adonnait comme d'autres à la drogue ou l'alcool. Absorbé dans son univers de détrousseur, il travaillait presque jour et nuit, semblant avoir oublié jusqu'à mon existence. Plus de déclarations d'amour murmurées, sa pensée se concentrait sur bien autre chose.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Je ne l'appelais plus que « Descombre-le-bien-nommé » ou « Attila », prétendant, qu'après son passage, il ne restait que décombres et que l'herbe ne repoussait plus.
« Je me sentais seule, trahie, dépossédée…
« J'ai alors arrêté la pilule. J'estimais que seul un enfant pourrait me donner l'amour dont j'avais besoin.

« Seul un enfant pourrait combler ma solitude.

« Mais… un an plus tard, je n'étais toujours pas enceinte. »

Depuis son emménagement boulevard Lepetit, Céleste, prise du viscéral instinct féminin d'orner son intérieur, s'était découvert une passion pour le jardinage. Elle avait décidé de faire courir un volubilis aux envoûtantes corolles bleues et pourpres sur le garde-fou de sa terrasse et, en attendant qu'il fleurisse, avait fait une razzia dans les rayons « Fleurs annuelles en godets » de la pépinière la plus proche.
Elle rempotait des pétunias, quand le téléphone sonna. Elle s'empressa d'ôter les gants de caoutchouc rose qui lui protégeaient les mains ; à cette heure-ci, c'était sûrement Julien.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Céleste, c'est moi, dit-il d'une voix à peine audible.
- Oh ! Mon Dieu ! Mais qu'est-ce que tu as ? Je t'entends à peine, s'inquiéta-t-elle.
- Rien, rien, je crois que j'ai juste attrapé la grippe.
- La grippe ? Écoute, ça fait des années que tu tires sur la corde : tu sors trop, tu ne dors pas assez. Je suis sûre que tu ne prends même pas le temps de manger. Promets-moi que tu vas aller voir un médecin, aujourd'hui même !
- Promis. Écoute-moi, c'est important.
Céleste fit un effort sur elle-même pour se taire et ne pas continuer sa diatribe.
- J'ai eu beaucoup de visions te concernant.
« J'ai vu ton avenir.
« Tu vas être très malheureuse pendant quelques temps, mais après tu seras très heureuse. Tu m'entends Céleste ?
« Très heureuse.
« Le reste de ta vie.
- Oui, d'accord. Mais ce qui me rendrait heureuse dès maintenant, ce serait que tu te soignes ! Tu es si important pour moi, dit-elle la gorge serrée, je m'inquiète tellement pour ta santé...
- Céleste, écoute-moi... Julien parlait avec difficulté.
« Tu vas rencontrer quelqu'un... Un homme, ce sera l'homme de ta vie. Je l'ai vu.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Et ta sœur va te retrouver.

« Et puis tu vas devenir écrivain. Tu m'entends Céleste, tu seras écrivain...

Il semblait chercher sa respiration.

- Julien ! Qu'est-ce qu'il y a ?

- ... Rien... Céleste... Jure-moi que tu vas attendre jusqu'à ce que tu ais rencontré l'homme de ta vie.

Céleste pleurait d'anxiété ; il y avait quelque chose qui n'allait pas. Vraiment pas.

- Mais, qu'est-ce que tu dis ? Qu'est-ce qui t'arrive ?...

Elle l'entendait haleter à l'autre bout du fil.

- Céleste... (Sa voix était aussi ténue qu'un fil.)

« Je t'aime... Je t'aime depuis toujours...

Et il raccrocha.

Effrayée, Céleste resta un instant à regarder dans le vide : elle avait l'impression que l'angoisse allait l'étouffer. Fébrilement, elle composa le numéro du portable de Clarisse dont la mâle voix ensommeillée résonna soudain dans le récepteur.

- Hmmm...

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Clarisse, lève-toi immédiatement, il faut que tu m'emmènes à l'aéroport. Tout de suite. Et il faut que tu me prêtes de l'argent. Je t'attends.

- Qu'est-ce qui s'passe ?

- Julien... Je crois qu'il est très malade...

- J'arrive. T'affole pas.

Céleste inspira profondément avant d'appeler Attila, à l'étude.

- Xavier, je pars quelques jours à Paris, dit-elle d'une traite. Julien est malade.

- Comment ça, tu pars ? Et avec quel argent ?

- Je me suis arrangée avec Clarisse.

- Elle te le donne cet argent ? demanda-t-il avec espoir.

- Je t'appelle ce soir.

Elle raccrocha et jeta dans un sac à dos sa brosse à dents, son dentifrice, trois culottes et trois paires de chaussettes, en ignorant le téléphone qui sonnait. Le répondeur se déclencha pendant qu'elle mettait ses tennis de toile.

- Céleste, rugissait Xavier en guise de message, je sais que tu es là ! Céleste... On va pas le lui rembourser cet argent ?

Elle n'entendit pas la suite, elle s'était précipitée dehors pour attendre Clarisse devant l'immeuble. Les larmes coulaient sur son visage sans qu'elle comprenne vraiment pourquoi elle pleurait.

Elle savait seulement qu'elle avait peur.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Peur, comme elle n'avait jamais eu peur de sa vie.

Clarisse se montra à la hauteur de la situation. À l'aéroport, c'est elle qui prit le billet open, qui glissa une poignée de billets de banque froissés dans le sac de son amie, qui lui acheta des cigarettes, un magazine, et qui l'amena jusqu'à la porte d'embarquement, sans paroles inutiles. Elle se contenta de serrer Céleste contre elle et de lui dire : « Appelle-moi. » Puis, elle lui glissa son propre téléphone mobile dans la main.

Le vol lui sembla durer des heures ; le trajet en taxi jusqu'à l'appartement occupé par Julien et son frère Christophe lui parut encore plus long. Elle eut la chance d'arriver devant l'immeuble au moment où quelqu'un en sortait et se jeta dans l'escalier, n'ayant pas la patience d'attendre l'ascenseur. Arrivée au cinquième étage, elle se pendit à la sonnette.

Pas de réponse.

Elle donna des coups de poings dans la porte, des coups de pieds ; elle finit par se cogner la tête contre le battant en pleurant. Si Julien s'était trouvé mal… Il gisait peut-être à quelques mètres d'elle.

- Julien, appela-t-elle, Julien.

Elle haussa encore le ton.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

À la gauche de Céleste, une porte s'entrouvrit pour laisser apparaître le visage ridé d'une vieille dame qui la regarda avec méfiance.

- Qui cherchez-vous? demanda-t-elle d'une voix chevrotante.

La jeune femme n'avait pas dû lui paraître dangereuse.

- Julien de Saint-Gilles... Je... j'ai peur qu'il n'ait eu un malaise.

- S'il a eu un malaise, alors ce n'est sûrement pas ici, remarqua la vieille. Ça fait bien un mois qu'il n'habite plus avec son frère.

Céleste ferma les yeux. Elle ne savait pas si elle était soulagée ou encore plus désespérée.

- Peut-être... peut-être pourriez-vous me dire vers qu'elle heure rentre son frère, Christophe ?

La vieille dame regarda Céleste de bas en haut. Celle-ci semblait vraiment pitoyable, avec ces larmes qui continuaient à couler sur ses joues.

- Eh bien... dit-elle enfin, il rentre tard, le plus souvent après vingt-deux heures.

Effondrée, Céleste chancela.

« Mais, s'empressa d'ajouter la vieille dame, il passe généralement vers dix-huit heures. Juste le temps de prendre une douche. »

Céleste s'étonna à peine devant tant de précision : ces vieilles chouettes vivent avec l'oreille collée contre la cloison, pour tout savoir de la vie de leurs voisins.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Je vous remercie, madame, dit-elle en s'asseyant sur les dernières marches de l'escalier.

Elle allait attendre là ; pas question de rater Christophe. Dans l'embrasure de sa porte, la mamie semblait indécise, offrirait-elle l'hospitalité d'un instant à cette inconnue ?

Finalement elle referma sa porte : prudence est mère de sûreté.

D'une main tremblante, Céleste alluma ce qui devait être sa trentième cigarette de la journée, alors qu'il n'était pas encore seize heures. Elle se servit du paquet vide en guise de cendrier. Deux heures à attendre, elle allait sûrement devenir folle. Les yeux fixés sur le bout rougeoyant de sa cigarette, elle se força à se réciter des fables de La Fontaine ; elle en avait appris plusieurs à l'école primaire, mais de nombreux vers lui échappaient et les reconstituer la forçait à se concentrer sur autre chose.

Quand elle commença à sangloter sur « Le corbeau et le renard », elle se leva pour aller et venir sur le palier exigu, comme un animal en cage. Chaque bruit venant des étages inférieurs ravivait l'espoir de voir apparaître Julien, ou tout du moins Christophe. Or un médecin exerçait dans l'immeuble et les allées et venues étaient permanentes ; Céleste fit son possible pour fermer son esprit aux bruits de pas dans l'escalier et aux divers couinements, craquements et grincements qui émanaient de l'antique ascenseur.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Quand Christophe grimpa les dernières marches qui le séparaient de son palier, vers dix-sept heures, il put voir une jeune femme statufiée qui fixait sa porte d'un regard vide.

- Céleste, je présume, dit-il en s'accroupissant pour se mettre à sa hauteur.

La statue s'anima lentement, elle tourna les yeux vers lui et enregistra la ressemblance indéniable qui existait entre Julien et son frère. Christophe n'avait pourtant pas les traits aussi fins ; en dépit de son costume visiblement fait sur mesure, il n'avait pas l'élégance innée de Julien ; et surtout, tout son visage exprimait le chagrin.

Les yeux de Céleste s'élargirent à cette constatation, tandis que ses pupilles se contractaient brusquement.

- Qu'est-ce qu'il a ? s'écria-t-elle, en lui attrapant le bras d'un geste instinctif.

Christophe baissa la tête et, au tressaillement de ses épaules, Céleste sut qu'il pleurait.

Non, pensa-t-elle, non.

Par pitié, non.

Christophe se dégagea en se redressant et, tournant le dos à Céleste, empoigna la rampe à deux mains ; faisant face au vide de la cage d'escalier, il dit d'une voix étranglée :

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Il est mourant.

« Cela fait trois ans et demi qu'il est malade, mais on ne sait pas au juste quand il a été contaminé. On pense qu'il a attrapé le sida en s'injectant son traitement coagulant.

« Il ne voulait pas que tu le saches. »

Céleste ferma les yeux et mit ses mains sur ses oreilles, dans le réflexe dérisoire de se fermer à ce choc.

Elle ne voulait pas savoir,

pas entendre,

pas comprendre.

Pendant cinq interminables secondes, elle crut qu'elle avait réussi à se déconnecter d'elle-même.

À n'être plus.

Puis, la réalité l'atteignit.

Comme un coup de poing dans le ventre.

Elle se recroquevilla sur elle-même, les bras serrés sur son estomac, la bouche ouverte en un hurlement muet qui n'en finissait pas.

Elle n'arrivait plus à reprendre son souffle ; elle ne le voulait même pas.

Elle ne se rendit pas compte qu'elle tombait.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Christophe la redressa et, s'apercevant qu'elle ne respirait plus, il la secoua brutalement, affolé. Céleste reprit son souffle avec un *clap* sonore.

- Où... Où est-il ? articula-t-elle avec difficulté.

- Viens. Je t'emmène.

Dans la voiture, Christophe parla sans arrêt. Il ne savait pas si Céleste comprenait ses paroles - elle n'avait pas de réaction - mais le fait de lui parler l'aidait à se maîtriser lui-même.

- C'est Julien qui m'a demandé de venir voir si tu étais devant la porte. Quand je suis arrivé à la clinique, cet après-midi, il était bouleversé de t'avoir affolée. Il s'en veut de t'avoir téléphoné. Il dit qu'il aurait mieux fait de t'écrire quand il le pouvait encore, mais...

« Les… choses se sont précipitées.

« Il ne voulait pas que tu saches.

« Même nos parents ne le savaient pas ; il ne l'a pas voulu. Je les ai appelés ce matin, ils arrivent cette nuit.

« C'est pour te protéger qu'il ne t'a rien dit... Il voudrait tant que tu sois heureuse.

« Tu comprends maintenant pourquoi il a tellement insisté, à l'époque, pour que ton copain et toi vous fassiez ces tests HIV. Il avait peur de t'avoir contaminée malgré les préservatifs. Vos...

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

comment dire... vos pratiques buccales, ça l'inquiétait beaucoup. Je crois que le plus grand bonheur de sa vie ça a été le jour où tu lui as dit que tu n'avais rien.

« Tu comptes beaucoup pour lui, tu sais. Sa plus grande préoccupation, ces derniers temps, c'était de trouver un moyen de te cacher sa faiblesse croissante.

« Il voulait même te dissimuler sa mort.

« Il avait un plan, mais il n'a pas eu le temps de l'appliquer : il voulait te faire croire qu'il était parti vivre au Pérou. Il voulait préparer des lettres que je t'aurais envoyées à intervalles réguliers, postées de là-bas par tout un réseau de complices. Il voulait te faire croire qu'il faisait le tour du Pérou à pied ; et qu'il avait rencontré une femme qui vivait aux environs de Machu Picchu, dans un village isolé, desservi très irrégulièrement par la poste et où, bien entendu, le téléphone n'arrivait pas. Et là, les lettres se seraient raréfiées, elles ne t'auraient plus annoncé que la naissance de ses enfants et puis, un jour, tu n'aurais plus rien reçu. Tu aurais alors pensé qu'il t'avait oubliée, ou bien qu'il était trop occupé pour t'écrire.

« Et, pour toi, il aurait toujours été vivant quelque part… »

Christophe se mit à sangloter sans pouvoir se retenir. Céleste resta sans réaction, ses yeux fixant le pare-brise devant elle, comme si une scène d'une horreur indicible, visible d'elle seule, s'y déroulait.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle ne devait garder aucun souvenir des couloirs de la clinique parisienne dans laquelle agonisait Julien. Comme si, de l'habitacle de la voiture, elle avait été propulsée immédiatement dans la chambre qu'il occupait.

Il gisait, crucifié sur son lit d'hôpital.

Des tuyaux s'enfonçaient dans ses bras et dans son nez, il était d'une maigreur effrayante.

Décharné, méconnaissable.

Leurs yeux se rencontrèrent et ne se quittèrent plus. Comme hypnotisée, Céleste se dirigea vers le lit et se blottit contre lui, le plus près possible, la nuque cassée pour pouvoir continuer à regarder son visage. Cherchant à retrouver le parfum de sa peau derrière les odeurs d'hôpital et de maladie. Ils pleuraient tous les deux et Julien avait de plus en plus de mal à respirer.

- Calme-toi, mon amour, supplia Céleste. Respire calmement, ne pense à rien d'autre.

- Je t'aime, souffla-t-il avec difficulté.

- Ne parle pas, sanglota Céleste, ne te fatigue pas. Je t'aime tellement...

- Jure-moi... (Il cherchait son souffle.) Jure moi que tu ne te tueras pas.

- Ne pense pas à ça, mon amour. Ne t'inquiète pas... Ne parle pas.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Bientôt... haleta-t-il.... Très heureuse... Je veux que tu vives... Jure...

Il la fixait, suppliant.

- Je te le jure, tout ce que tu veux, mais par pitié, ne te fatigue plus.

Ils restèrent collés l'un à l'autre en silence, s'installant comme ils le pouvaient, le visage de Julien niché autant que faire se peut dans le cou de Céleste. Elle avait relevé son pull pour qu'il puisse sentir le contact de sa peau sur son bras. Du bout des doigts, il essaya de lui caresser le ventre. Il finit par s'endormir.

Céleste ne se rendit pas tout de suite compte qu'il avait cessé de respirer.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 14 -

Elle passa les quatre jours suivants dans cette même clinique, sous calmants. Le choc avait été trop brutal pour elle et son esprit refusait d'y faire face.

Le quatrième jour, elle trouva Clarisse à son chevet en s'éveillant. Une Clarisse déterminée à la ramener à Nice et à la forcer à réagir. Une Clarisse qui l'habilla, rencontra le médecin, remplit les formulaires, signa les décharges, régla la clinique et, la soutenant d'une main ferme, la força à marcher de sa chambre au taxi et du taxi jusqu'à son siège dans l'avion.

Céleste était comme stupéfiée, abrutie de calmants,

incapable de parler,

incapable de pleurer.

Ses pensées lui faisaient l'effet d'un oiseau affolé qui se cognerait sans répit aux cloisons de son crâne.

Elle ne voulait rien d'autre que de se blottir dans un coin sombre, tapie.

Bien recroquevillée dans un endroit où personne ne la trouverait.

Pas même elle-même.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Et Clarisse qui lui parlait sans arrêt, qui la forçait à bouger, qui la secouait, essayant d'obtenir une réponse ; qui l'empêchait de se concentrer suffisamment pour disparaître - l'absence, ce n'est qu'une question de concentration. Elle lui agrippait le bras, le secouait, essayant de capter son regard, lui disant à tous propos.

- Qu'est-ce que t'en penses ? Hein ? Et si on s'prenait un whisky ? Céleste, t'en veut un, dis ? Ah, merde ! Est-ce que c'est compatible avec tes médicaments ? C'est compatible, Céleste, dis ? Mais réponds-moi, enfin !

Elle la secouait. « Céleste ! » Elle finit par laisser tomber et par parler toute seule, évacuant ainsi la colère que lui causait Xavier Descombre.

« Tu vas m'faire le plaisir de quitter c'connard immédiatement ! J'ai dû l'appeler toutes les deux heures pour savoir s'il avait des nouvelles de toi, puisque tu répondais pas sur mon portable. J'étais folle d'inquiétude à ton sujet et ce gros con m'a même pas appelée quand la clinique l'a averti que t'étais en état d'choc. C'est quand je l'ai rappelé, moi, qu'y m'l'a dit, putain ! La seule chose qui l'embêtait, c'trou du cul, c'est d'savoir combien ton hospitalisation allait lui coûter. J'y ai dit : «Mais tu t'inquiètes pas pour Céleste ? » Y m'a répondu : « C'est du cinéma, elle a rien. » Il était super-heureux quand j'y ai dit qu'je payerai la clinique moi-même ! Putain de bordel de merde, la seule chose qui l'intéresse, c'est l'pognon ! Tu vas

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

l'virer immédiatement, tu m'entends, Céleste ? Son seul problème, hier, c'est qu'il avait plus d'chemises repassées ! »

Ce soir-là, quand Xavier Descombre rentra chez lui, il se dirigea vers le poste de télévision et l'alluma, avant de s'informer, toujours planté devant l'écran qui diffusait des publicités :

- Tu es là, Céleste ?

Comme sa question restait sans réponse, à la fin de la séquence de pub, il alla se servir un verre de jus de fruits dans la cuisine. Son verre à la main, il se décida à chercher sa compagne.

« Ah ! Te voilà, dit-il calmement en la trouvant dans la chambre obscure, recroquevillée sur le sol, coincée entre la commode et la fenêtre, fixant le vide. Tu m'as repassé des chemises ? Mais qu'est-ce que tu fais par terre ?

Elle ne lui jeta pas un regard.

« Mouais... fit-il. Tu ferais mieux de te mettre au lit.

Et il retourna s'installer devant la télé d'où il commanda une pizza.

Céleste s'enferma dans sa stupeur trois jours durant. Elle avait fini par gagner son lit et n'en bougeait que pour se rendre aux toilettes.

Elle ne parlait pas, ne mangeait pas, ne buvait pas.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle ne fumait même pas.

Xavier avait pris le parti de l'ignorer. Au bout de ces trois jours, Clarisse, lasse de tambouriner à la porte sans réponse, débarqua chez eux à sept heures du matin, avant que Xavier ne parte travailler. Elle attendit qu'il s'en aille, méprisante, avant de se diriger vers la chambre obscure.

- Maintenant, ça suffit ! cria-t-elle en arrachant la couette. Tu te lèves ! Tout d'suite !

Pas de réaction.

Elle attrapa Céleste pour la redresser de force. À la vue de son visage livide et pincé, elle prit peur.

« Qu'est-ce que t'as mangé d'puis lundi ?

Céleste haussa les épaules d'un mouvement las.

« T'as rien mangé, hein ? Est-ce que t'as bu, au moins ? Non, hein ?

Clarisse se précipita vers la cuisine, attrapa une bouteille d'eau et un paquet de madeleines. Elle tendit la bouteille à Céleste qui était retombée sur l'oreiller.

« Bois, dit-elle le visage fermé.

À quatre pattes sur le lit, elle releva la tête de Céleste et porta la bouteille à ses lèvres, en renversant la moitié. Céleste se détourna.

« Si tu bois pas, j'appelle une ambulance. On t'mettra sous perf' et sous calmants, c'est ça qu'tu veux ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Après un instant de réflexion, Céleste accepta de boire et d'avaler quelques bouchées de madeleine. Mieux valait jouer la comédie de la vie et n'être pas sous surveillance. Clarisse ouvrit les volets, inondant la chambre de soleil, tandis que Céleste se protégeait les yeux d'un bras, comme un enfant qui tente de parer les coups.
« Je vais t'faire du thé et des œufs brouillés. Et crois-moi, tu vas manger ! »
Dans son inquiétude, elle en oubliait même de jurer.

- Ça t'ferait peut-être du bien d'en parler, suggéra Clarisse, après que Céleste, nauséeuse, se soit forcée à avaler quelques bouchées d'œufs brouillés. »
- Non, répondit brièvement Céleste en allumant une cigarette sans regarder son amie, après avoir repoussé son assiette aux trois-quarts pleine.
- Viens passer quelques jours chez moi, alors. Ça t'changera les idées.
- Pas question que je remette les pieds à Bel Azur, dit Céleste d'un ton sans réplique.
Clarisse grimaça : pour l'anniversaire de ses dix-huit ans, ses parents lui avaient offert un beau deux pièces, dans l'immeuble même où avait vécu Julien.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Écoute, si t'as besoin d'parler, tu sais que j'suis là. N'importe quand.

Céleste mima un sourire.

- Je vais prendre une douche, annonça-t-elle.

- Tu veux qu'je t'aide ?

- Merci, non.

- Ferme pas la porte, dit Clarisse.

Céleste haussa un sourcil. Allons, il était temps de rassurer son amie si elle voulait que celle-ci se décide à la laisser seule.

- Je ne vais pas tenter de m'empoisonner en avalant l'after-shave d'Attila, tu sais. Il suffit de déboucher la bouteille. Un Kleenex sur la bouche d'aération, une serviette contre le bas de la porte, en dix minutes, c'est l'asphyxie.

La manœuvre sembla réussir : Clarisse sourit et son regard se fit moins soupçonneux.

- Ça fait trois jours qu'tu manges pas. J'aimerais pouvoir arriver jusqu'à toi, si tu tombes dans les pommes.

- Je ne fermerai pas à clef.

Dans la salle de bains, elle brancha le radiateur soufflant et ouvrit le robinet de la douche à fond, afin de composer un fond sonore susceptible de rassurer Clarisse. Puis elle se laissa choir contre le

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

mur, les genoux remontés contre la poitrine et la tête entre les mains, s'efforçant de mettre de l'ordre dans les réflexions qui lui avaient traversé l'esprit durant ces trois jours.

Le seul homme qu'elle ait réellement aimé était mort.
Il était mort après plus de trois ans de souffrances physiques et morales.
Pendant trois ans et demi, à chaque minute, il avait su
qu'il n'avait pas d'avenir,
que la vie ne tiendrait pas ses promesses,
qu'il n'y avait pas d'espoir.

Elle était seule. Seule au plus profond d'elle-même.
Si c'était ça la vie, maladies et souffrances, à quoi cela servait-il de vivre ?
Au long de ces trois jours d'immobilité, elle avait tenté de se trouver une raison de poursuivre son chemin. Faire un enfant ? Elle n'arrivait pas à tomber enceinte.

Et puis, comment accepter d'avoir des enfants pour les condamner à ça ?
Ce n'était pas une partie de plaisir, la vie ; elle ne se souvenait même pas d'une période où elle aurait été heureuse. Cela revenait

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

à condamner des innocents à des souffrances à perpétuité, uniquement pour combler son besoin de maternité. Juste pour avoir la joie de sentir une vie dans son ventre - la fusion totale – et, pendant neuf mois, ne plus se sentir si seule.
Seulement, voilà, comment protéger ses enfants ?
Et comment se protéger soi-même ? La mort venait, une fois de plus, de démontrer à Céleste qu'elle frappait aveuglément. Comment accepter le risque de laisser des orphelins sans défense ?
Céleste prit là la décision irrévocable de ne pas faire d'enfant.

Elle était sans doute maudite.
Les gens qu'elle aimait mourraient tous.
Sûrement, sa mère avait deviné cette malédiction et elle s'était enfuie avec Constance, pour protéger cette dernière.
Elle a bien fait, pensa sombrement Céleste.

Elle avait donné sa parole à Julien. Elle aurait mieux fait de se taire. Mais cela avait visiblement une telle importance pour lui de l'obliger à vivre que, par amour pour lui, elle allait essayer. S'il subsistait quelque chose de Julien qui ait la faculté de la voir, elle ne voulait pas le décevoir, lui qui avait eu une telle envie de vivre et qui n’en avait pas eu le droit.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle allait essayer de vivre.
Même sans envie,
même sans but,
même sans rêves.
Même avec cette intolérable souffrance, avec ce manque horrifiant, avec cette solitude totale.
Elle allait essayer jusqu'au bout de ses forces.
Essayer.

Amèrement, elle se dit qu'elle n'aurait sans doute pas la chance de mourir de chagrin. Elle était bien certaine que son cœur tiendrait.
Elle semblait condamnée,
pour expier elle ne savait qu'elle faute inconnue,
à perdre ceux qu'elle aimait de manière affreuse.
Il était urgent d'exclure Clarisse de sa vie.
Il fallait la protéger.
Il fallait aussi que Céleste se protège elle-même de la souffrance que lui causerait la perte éventuelle de Clarisse, et aussi de la peur qu'il ne lui arrive quelque chose.

Elle se leva péniblement et alla se planter sous le jet de la douche.
- Tout va bien ? demanda la voix grave de Clarisse, derrière la porte.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Oui, oui, cria-t-elle de l'eau en plein la bouche.

Céleste, du moins, n'avait pas à s'inquiéter pour Xavier Descombre. La douleur de la mort de Julien et l'attitude d'Attila depuis qu'elle était rentrée avaient définitivement clos le cœur de Céleste à son égard. Descombre-le–bien-nommé ne risquait rien : sa mort ne lui causerait pas un chagrin suffisant.

Elle entreprit de se débarrasser de Clarisse. Il s'agissait de lasser sa gentillesse et son amitié.

Elle commença par ne plus répondre au téléphone et, chaque fois que Clarisse laissait un message, Céleste laissait passer plusieurs jours avant de la rappeler. Elle se montrait alors évasive, pressée de raccrocher, et se prétendait trop occupée pour avoir le temps de la voir. Elle finit par ne plus l'appeler du tout.

Au bout de trois mois de ce cirque, Clarisse se décida à comprendre. Elle ne laissa plus qu'un seul message, toujours le même, chaque premier du mois : « Quand tu t'décideras à sortir d'ta déprime, rappelle-moi. N'oublie pas qu'je suis là. »

Céleste se plongea encore un peu plus dans ses livres, se coupant totalement du monde extérieur, s'oubliant elle-même, n'existant plus qu'à travers les romans qu'elle lisait.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Comme durant son enfance, elle entrait complètement dans l'histoire, vivant la vie des personnages, s'identifiant complètement à eux. Elle avait l'impression de n'avoir plus de personnalité propre et s'en réjouissait. Les éléments de sa vie réelle lui semblaient aussi flous et inconsistants que s'ils arrivaient à quelqu'un d'autre et elle n'en était que la spectatrice indifférente. Elle se lavait, s'habillait, cuisinait, s'occupait de son ménage, tout en focalisant son esprit sur l'intrigue et la psychologie des personnages du livre en cours.

Elle se contentait de lire et de relire ses bouquins préférés ; des livres qui finissaient bien. Elle les connaissait par cœur et ne craignait donc pas les mauvaises surprises, les rebondissements. Ces existences contenues dans des pages exerçaient sur elle une fascination infinie par leur permanence.

Il n'y avait rien à craindre dans ces vies de papier, les épreuves à affronter étaient connues : elles étaient inéluctables mais invariables, mille fois vécues et, surtout, on avait l'assurance que la vie de papier se poursuivait ensuite, heureuse, valant la peine d'être vécue.

Xavier ne semblait pas se rendre compte que Céleste ne vivait plus avec lui. Sa télé était toujours là, ses repas étaient servis à heures fixes, son linge bien entretenu. Une fois par semaine, il honorait sa voisine de lit sans autres préliminaires qu'une vague caresse sur les seins ou les fesses, ignorant qu'elle pensait à autre chose et ne se

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

laissait faire que par pure inertie, pour éviter des discussions désagréables qui l'auraient forcée à quitter le monde onirique dans lequel elle évoluait.

La gageure était d'arriver à passer la journée sans penser à Julien ; sans penser aux souffrances inutiles qu'il avait endurées.

Souffrir pour ensuite guérir et vivre heureux, soit ; mais là…

Sans penser qu'elle ne pourrait plus jamais se serrer contre lui, toucher sa peau, s'enivrer de son odeur…

Sans penser que là, dehors,

la vie la guettait

pour lui infliger d'autres blessures,

si elle se laissait aller à sortir.

Elle se refusait à penser que sa situation était finalement précaire, qu'un jour, Attila s'aviserait qu'il vivait avec un zombie et, qu'alors, il la quitterait, et qu'elle serait obligée d'affronter les gens, leurs regards, leurs présences, pour aller gagner sa vie. Elle devait faire semblant de vivre.

Sans penser que toute sa vie n'était que décombres.

Sans penser que tous ses rêves, tout ce pour quoi, depuis l'enfance, elle s'était accrochée à l'existence ne se réaliseraient jamais.

Sans penser...

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Les premiers temps avaient été difficiles. Elle devait se forcer à lire et à comprendre ce qu'elle lisait. À tout moment, son esprit s'échappait pour s'égarer dans des pensées désespérantes.
Se concentrer.
Se forcer à lire chaque mot,
à l'entendre résonner dans sa tête,
à comprendre sa signification.
Ne pas céder à la tentation de s'effondrer en larmes dans un coin. Céleste savait d'expérience que lâcher la bride à ses émotions ne ferait que la désespérer un peu plus, ne ferait que lui rendre la vie plus invivable encore qu'elle ne l'était déjà.
Se concentrer sur des pensées indifférentes.
Résister à la tentation de ressusciter Julien
et de vivre avec lui
toute une chimérique existence.

L'équilibre était précaire et, si au bout de deux mois de persévérance Céleste avait réussi à dompter son esprit conscient, elle ne maîtrisait pas son subconscient. Elle pouvait lire jusqu'aux petites heures du matin, jusqu'à tomber de sommeil ; mais elle ne pouvait rien contre ses cauchemars qui la réveillaient, en larmes, après un somme d'à peine trois heures, incapable de se rendormir,

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

de se calmer. Ses yeux fatigués ne pouvaient supporter de lire encore.

Céleste finissait par se lever, pour ne plus entendre ronfler Xavier. Le sommeil paisible de ce type, à côté d'elle dans le lit, lui donnait parfois envie de l'étouffer sous l'oreiller. Elle se sentait narguée par une telle tranquillité alors que son esprit à elle s'égarait dans la douleur.

Elle allait regarder les programmes de télévision nocturnes, généralement des rediffusions d'émissions littéraires ou de séries américaines des années 60. C'étaient les seuls programmes qu'elle pouvait suivre. Des programmes sans dangers. Elle ne pouvait prendre le risque de regarder un film ou une émission inconnue, et encore moins les actualités.

La probabilité était trop grande de voir des choses horribles, des choses qui rouvriraient inopinément ses blessures, qui raviveraient ses angoisses, qui lui rappelleraient que la vie existait encore et qu'elle n'était que dangers et désolation, qu'elle la guettait, en embuscade.

Cette animosité qu'elle ressentait parfois à l'égard de Xavier Descombre devait cacher une force salvatrice. Les premiers mois,

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste étaient tellement abrutie par le choc qu'elle avait reçu que son esprit n'était même pas capable de se concentrer sur la présence d'un homme dans son lit. C'est à peine si elle le voyait. Comme s'il n'avait pas d'existence réelle. Peu à peu, pourtant, elle ressentit un certain agacement face à lui.

Attila présent, il lui était plus difficile de vivre dans ses livres : il faisait trop de bruit. À l'état de veille, il ne pouvait se passer de sa télévision ; endormi, il ronflait. Céleste ne supportait plus de l'entendre. Même sa façon de manger l'insupportait : elle l'entendait mastiquer depuis l'autre bout du salon, malgré les hurlements ineptes du poste télé.

L'agacement se mua progressivement en colère. Cet indifférent qui dormait dans son lit ! Elle pouvait bien crever à côté de lui, il ne s'en rendrait même pas compte. Les sentiments de Céleste importaient peu à Xavier. Les seules choses qui comptaient, aux yeux de ce rustre, c'était de dépenser le moins possible et que ses repas soient prêts à l'heure. Elle était convaincue que, si une autre femme venait la remplacer, il ne se rendrait compte de rien.

Il lui semblait maintenant évident que ce type-là ne l'aimait pas, qu'il ne vivait donc avec elle que par intérêt et qu'il s'empresserait de la quitter pour une autre pauvre pigeonne dès qu'il aurait plumée.

Cela lui faisait mal de se l'avouer, mais son père avait raison.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Cela faisait d'autant plus mal que Romain n'avait jamais rencontré Xavier. La tare venait donc de Céleste : pour une obscure raison, elle n'était pas « aimable » – sa mère l'avait bien perçu et était partie en emmenant Constance -, par conséquent, il fallait qu'il y ait autre chose que sa personne pour lui attirer les faveurs masculines.

Elle se mit à étudier attentivement Xavier Descombre. Pour ce faire, elle dut sortir de son monde intérieur et braquer toutes ses antennes sur le phénomène avec lequel elle avait eu la bêtise de s'accoupler. En fouillant dans ses papiers, elle dut se rendre à l'évidence : il lui mentait sur le montant de son salaire.

Pendant qu'elle, Céleste, dilapidait son capital pour le nourrir, il plaçait la majeure partie de son argent à lui. En trois ans de vie commune, il avait réussi à placer plus de cent mille francs. Une fortune ! Il était évident qu'elle devait se débarrasser au plus vite de cette sangsue. Sangsue stupide : il n'avait même pas l'intelligence nécessaire pour se rendre compte qu'il aurait eu intérêt à caresser sa vache à lait dans le sens du poil.

D'un autre côté, si elle devait vivre seule, elle dépenserait son capital encore plus vite. Était-elle prête à envisager une carrière quelconque ? Et quelle carrière ? Elle ne savait rien faire ; elle ne

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

savait que lire. Le moment semblait venu de tirer parti de sa licence de Lettres. Il fallait postuler dans les écoles privées.

Établir un curriculum vitae et une lettre de motivation lui demandèrent plusieurs jours. Elle en vint à bout, mais ne pouvait s'empêcher de ressentir une ironie désabusée à l'idée de chercher du travail. Elle n'avait aucune envie de vivre et pourtant il fallait qu'elle aille gagner sa vie. Tordant, n'est-ce pas ?

Mais voilà, elle ne supportait plus Descombre-le-bien-nommé. Ce serait un réconfort pour elle de ne plus jamais le voir. Cela valait bien d'affronter le monde extérieur quelques heures par jour.

Céleste envoya trente-huit CV, proposant sa candidature dans toutes les écoles privées, de la maternelle au lycée, de la région. Sans résultat. Dans une seule de ces écoles, on eut la correction de lui répondre : c'était une école juive. Voilà pour Romain Dondedieu qui clamait à qui voulait l'entendre que les juifs n'ont pas d'éducation.

Que faire ? Il lui semblait entendre Julien dire : « Écris un livre ». Mais comment écrit-on un livre ? Céleste n'avait rien à dire. Elle avait l'impression de n'être qu'une coquille remplie de larmes.

Rien d'autre.

Rien à raconter, rien à partager.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Peut-être, à la limite, pourrait-elle écrire des mots décousus : « Sang… Mort... Douleur insoutenable… Fermer les yeux... ». Peut-être obtiendrait-elle quelques bonnes critiques ; elle voyait ça d'ici : « Encore plus elliptique que le Nouveau Roman, Céleste Dondedieu la nouvelle révélation de l'abscons. »

Elle tolérait de moins en moins Xavier Descombre, son encombrante réalité physique. Elle se sentait dépossédée de son foyer, sans nul endroit où se réfugier. Elle prit l'habitude de sortir, le soir, dès qu'il rentrait.

La première fois que, désespérée par cette présence haïe, elle s'enfuit, le bruit de la clé tournant dans la porte d'entrée attira l'attention de Xavier, au beau milieu du journal télévisé de vingt heures. Constatant qu'elle était vêtue et chaussée pour sortir, il lui demanda :

- Mais, tu vas où ?

Céleste faillit éclater de rire devant son ébahissement.

- À l'Impérial, la brasserie en face.

Il était clair qu'il ne comprenait pas.

« Tu m'empêches de lire, avec ta télé, daigna-t-elle expliquer avant de refermer la porte sur la vision du visage à la bouche béante de Xavier. »

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 15 -

Cela faisait près d'un an et demi que Céleste n'avait plus mis les pieds dans un café. Il lui fallut beaucoup de courage pour franchir le seuil de ce bar de quartier, pourtant bien vide, et affronter les regards qui se posaient sur elle.

Finalement, le sourire bienveillant et professionnel du barman, l'indifférence des habitués - passé le premier coup d'œil curieux -, l'atmosphère qui lui rappelait l'établissement de ses grands-parents et l'éclairage au néon - bien blanc - lui dulcifièrent les nerfs. Même la nuit qui écrasait son nez aux vitrines semblait moins menaçante, car l'éclairage du boulevard Lepetit était assuré par des réverbères halogènes qui bleuissaient les ténèbres.

Elle prit l'habitude d'aller chaque soir à l'Impérial, pour lire. Elle se cachait dans le coin le plus éloigné de la porte ; elle se fondait dans le mur. Depuis sa place, elle pouvait voir, sur l'accotement d'en face, se balancer mollement dans la brise nocturne le feuillage des palmiers et des aloès ; sous cet éclairage, il paraissait être d'un invraisemblable bleu turquoise.

Les habitués, après quelques tentatives infructueuses de communication, comprirent qu'elle ne souhaitait pas discuter. C'était

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

le seul endroit où elle se sentait bien. Le gros Franck, le patron, et Lucien, le barman, lui offraient le seul sourire qu'elle recevait dans sa journée. Elle avait l'impression d'être accueillie, en sûreté, presque aimée. Elle était la seule jeune femme à fréquenter l'établissement, le soir. Une fois que Franck et Lucien, deux pères de famille d'une bonne quarantaine d'années chacun, s'avisèrent qu'elle ne buvait que du café - jamais d'alcool - et qu'elle ne levait pas le nez de ses livres - et donc ne cherchait pas d'aventures -, ils la prirent sous leur protection bourrue, éloignant gentiment d'elle les quelques clients avinés qui ne se laissaient pas impressionner par l'indifférence de Céleste et insistaient trop lourdement pour converser avec elle.

Elle se sentait si bien à l'Impérial, qu'un soir, elle se décida à faire une timide tentative d'écriture : armée d'un bloc-notes et d'un feutre, elle entreprit de faire la description de la salle enfumée. Le résultat fut encourageant : le texte était agréable à lire et, surtout, sa rédaction avait obligé Céleste à une concentration optimale.
Il ne s'agissait, cependant, que d'une description. On ne pouvait pas écrire un livre ne contenant que des descriptions ; et elle ne pouvait, en aucun cas, dépeindre des sentiments.
Cela lui aurait demandé une trop grande implication personnelle.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle avait pourtant pris plaisir à manier les outils de l'écrivain, le papier si lisse sous la main, la magie du mot qui apparaît à la pointe du stylo-feutre...

Mais… des descriptions... Qui pourrait bien s'y intéresser ? Encore, qu'à la réflexion, on pouvait décrire bien d'autres choses que des décors : des visages, des corps, des actions... Qu'est-ce d'autre, une action, qu'une juxtaposition de tableaux ? Seulement, là encore, il était difficile d'imaginer des actions qui ne soient motivées par aucun sentiment. Même dans les films de Sylvester Stallone, le scénariste se sentait obligé d'ajouter un soupçon d'intrigue psychologique.

Découragée, Céleste se disposa à rentrer chez elle ; il était vingt-trois heures, l'Impérial allait fermer. Elle ramassa ses affaires et le gros Franck la raccompagna jusqu'à la porte.

Sans qu'aucune parole n'ait été prononcée à ce sujet d'un côté comme de l'autre, chaque soir, Franck ou Lucien se plantait sur le seuil de la brasserie jusqu'à ce que Céleste soit en sécurité à l'intérieur de son immeuble, de l'autre côté de la rue, lui adressant un dernier sourire et un signe de la main à travers la porte vitrée.

C'est en traversant en courant la rue déserte que Céleste trouva ce qu'elle allait écrire. Des actions qui ne seraient motivées par aucun sentiment... C'était pourtant simple : elle n'avait qu'à écrire un livre de cul.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

En fait, ce ne fut pas si simple que ça. Tout d'abord, Céleste se refusait à décrire des relations hétérosexuelles : elle les aurait puisées dans son expérience personnelle et ne voulait absolument pas se perdre dans les souvenirs de sa félicitée sexuelle avec Julien.

Non. Il ne fallait pas.

Elle devait donc parler des amours homosexuelles. Le plus simple pour elle était encore d'écrire sur ses fantasmes saphiques. Et il fallait que l'histoire se passe dans un endroit qui justifie l'absence totale de personnages mâles : prison pour femmes (bof, le milieu des délinquants n'inspirait pas Céleste), couvent (séduisant, mais déjà traité par Diderot), ou pensionnat pour jeunes filles (oui, le voilà son sujet !).

Ce n'est qu'après avoir noirci des pages et des pages de descriptions friponnes, en essayant de les rendre les plus littéraires possible que Céleste se rendit compte de la difficulté de son entreprise. Elle avait beau écrire et réécrire inlassablement, retravailler chaque passage, cela ne lui plaisait pas. C'était vraiment trop cru, trop banal, sans musicalité.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Et surtout, elle réalisa à quel point le vocabulaire traitant du corps humain était dénué de toute beauté. Qui donc avait inventé des mots aussi laids que doigt, oreille, orteil,... Quant aux termes s'appliquant aux organes génitaux...

Rien que d'écrire vulve,

ou clitoris,

ou vagin

et Céleste perdait toute inspiration.

Vagin, beurk !

Les mots s'appliquant aux pratiques sexuelles étaient encore pires : masturbation, cunnilingus, anolingus... Beurk, beurk et rebeurk. Cela ressemblait à des noms de maladies honteuses.

Comment rendre plus mélodieuses des phrases telles que : « Léonie écarta les cuisses, dévoilant sa vulve ruisselante ; elle posa un doigt sur son clitoris et commença à se masturber pendant qu'Iris lui enfonçait un godemiché dans le vagin. » Eh bien, il fallait recourir à un vocabulaire plus imagé, plus poétique peut-être... ou plus familier.

Foufoune sonnait quand même mieux que vulve.

Seulement voilà, changer de vocabulaire équivalait à changer l'esprit du livre.

Un livre de cul réclamait des mots crus. Si Céleste commençait à chercher des périphrases, le texte perdrait de sa crudité.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Eh bien, elle écrirait plutôt un livre érotique, voilà tout. Il faudrait soigner un peu plus l'intrigue et la psychologie des personnages mais cela serait plus épanouissant. Que diable, Céleste avait été élevée par Josefa ! Il devait bien rester un peu de son bon sens et de sa liberté d'esprit bon enfant au fond de la conscience de sa petite-fille.

Oui, il fallait parler d'un pensionnat de jeunes filles du point de vue de Josefa.

Céleste écrivit d'un trait les deux premiers chapitres de « Pensionnat de jeunes filles du meilleur monde ». Elle les réécrivit encore et encore, les polit et les repolit, jusqu'à ce qu'enfin elle soit satisfaite. Elle prit le temps de les relire avec un maximum d'esprit critique : oui, voilà le ton et le vocabulaire qui convenaient.

Josefa aurait sûrement adoré.

Et Agathe, donc !

Eh bien, il n'y avait plus qu'à continuer dans cette direction.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

PENSIONNAT DE JEUNES FILLES
DU MEILLEUR MONDE

Chapitre 1

Léonie jeta ses valises dans un coin. Elle n'était pas d'humeur à les défaire. Vraiment pas. De toutes façons, elle avait bien le temps : toute l'année scolaire...

Son regard fit le tour de la chambre. Rien n'avait changé depuis l'année précédente ; la pièce était toujours aussi exiguë mais, au moins, les meubles étaient à son goût. Prison, certes, mais prison dorée. Dans ce dispendieux pensionnat pour jeunes filles, où sa famille l'enfermait dix mois par an depuis quatre ans, chaque élève avait sa chambre et sa salle de bains. Celles qui le désiraient pouvaient amener leurs meubles personnels. Léonie ne s'en était pas privée, choisissant un mobilier Art Déco en sombre bois d'ébène. Un édredon de satin d'un noir mat recouvrait le lit. Léonie trouvait que le noir rehaussait l'éclat de son ardente crinière rousse, de sa peau blanche et de ses yeux d'ambre précieux. « Léonie-la-bien-nommée », l'appelait Iris, sa meilleure amie. À dix-sept ans – quinze, en réalité, mais il faut respecter les « bonne mœurs », n'est-ce pas ? -,

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Léonie se voulait très sophistiquée. Elle avait choisi avec soin le cadre de ses nuits, l'harmonisant avec l'image de femme fatale qu'elle souhaitait afficher. Mais, par bonheur, ses boucles par trop rebelles, ses seins généreux et son cul - ah, son cul ! - la sauvaient de l'aridité raffinée qu'elle poursuivait.

Les mots ne suffisent pas pour décrire le cul de Léonie : rebondi, bombé, ferme et potelé, appelant la caresse - divin. Sa taille fine et la royale cambrure de ses reins mettaient bien en valeur ses hanches voluptueuses et son somptueux postérieur. Le balancement de la croupe de Léonie suffisait à arrêter la circulation dans la rue la plus passante. Déhanchement inconscient et animal. Démarche féline. Il se dégageait d'elle un érotisme torride et sauvage. Presque dangereux. Oui, Léonie-la-bien-nommée.

Elle sortit un livre de format poche de son sac à main et se jeta sur le lit, pressée d'en poursuivre la lecture. Pressée et on la comprend, le livre s'intitulait : « Mille et une façons de donner du plaisir à une femme.»

Que ne met-on cet ouvrage inestimable au programme des lycées ? Les élèves ne sécheraient plus les cours et feraient leurs devoirs avec plaisir - ô combien ! - et, surtout, surtout, il n’y aurait plus de mal-baisées. Avis au gouvernement : il est aussi important de savoir faire

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

l'amour, voire plus, que de savoir lire et écrire et compter. Rendons obligatoires de VRAIS cours d'éducation sexuelle.

Léonie chercha la page où elle avait interrompu sa lecture et, s'installant confortablement, s'absorba dans son livre pendant que retentissait le tohu-bohu de l'installation de ses condisciples : claquements de portes, courses dans le corridor, choc lourd des valises que l'on jette au sol, lits qui grincent, rires, cris de colère, et aussi pleurs hystériques de quelque fillette de première année.

Elle en était arrivée au chapitre traitant du cunnilingus - divine friandise ! - et ce qu'elle lisait lui procurait une chaleur croissante dans les reins et le bas du ventre, et une palpitation délicieuse dans le minou. Elle porta sa main droite à sa bouche, maintenant son livre ouvert de la main gauche, se mouilla le bout de l'index de salive, avant de glisser sa coquine petite mains sous son jean. Ah ! Douce sensation... Un coup rapide frappé à sa porte la fit sursauter. Elle retira précipitamment sa main de sa culotte, mortifiée d'avoir manqué être surprise dans une position pourtant si naturelle.

Sans attendre de réponse, Iris était entrée chez Léonie.

- Ça y est, j'ai fini de vider mes valises ! s'exclama-t-elle avant de s'arrêter devant les bagages de Léonie, tombés sens dessus-dessous contre le mur.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle les considéra un instant avec étonnement avant de se tourner vers la rousse Léonie.

Iris possédait un genre de beauté très différent de celui son amie : élancée, très mince, des petits seins aigus, hauts placés ; elle avait la grâce souple d'une liane, oui. Dans son jean ajusté, elle eut évoqué un petit garçon si elle n'avait eu une bouche si pulpeuse - quel délice de la mordre ! Léonie enviait secrètement les yeux vert de gris en amande de son amie, qui exerçaient sur autrui un pouvoir quasi-hypnotique. Avec ses lisses cheveux châtains coupés sans recherche aux épaules, Iris était aussi garçonnière que Léonie était féminine.

Pourtant, malgré ses jeans usés, ses pulls trop grands et ses ongles rongés, il émanait d'elle un charme puissant, trouble et équivoque, qui coupait le souffle à Léonie aux moments les plus inattendus.

Les deux adolescentes, bouleversées par l'afflux d'hormones de la puberté, s'émouvaient mutuellement mais le dissimulaient jalousement. Leurs instincts muselés par l'éducation, la morale et les convenances ; privées d'une compagnie masculine qui leur aurait offert un exutoire plus « normal », les deux jeunes filles, comme toutes leurs condisciples enfermées dans un établissement

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

exclusivement réservé aux filles – couvent moderne - par des parents sadiques et gourmés, oublieux voire ignorants des ardeurs de la jeunesse, étaient donc contraintes de s'adonner aux tristes jeux de mains en solitaire.

Les plus libertines plongeaient entre les cuisses de leur meilleure amie et s'en trouvaient bien. Oubliée, pour elles, la frustration et, au sortir de l'école, quand enfin elles pouvaient s'octroyer quelque jeune mâle en rut et expérimenter la différence entre la douceur soyeuse d'une quéquette et le contact un peu visqueux d'une chandelle – godemiché improvisé -, ces jeunes demoiselles étaient suffisamment informées sur la façon de réagir de leur corps pour pouvoir guider les biroutes, langues et doigts maladroits et prendre du plaisir. Et Dieu sait quel plaisir exquis une pénétration bien préparée peut donner ! Surtout après des années de rigolade avec des bougies, fussent-elles torsadées.

Oui, les plus délurées s'en sortaient bien : l'esprit ouvert par l'extase donnée et reçue, le pucelage réduit à néant par d'agréables pratiques saphiques, elles étaient mûres pour les caresses les plus viriles, les plus frénétiques, les plus dépravées.

En revanche, les pauvres timorées qui se contentaient de leurs propres doigts, cachant aux yeux de tous leur petit orgasme, comme

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

s'il se fût agi d'une saleté, d'une chose honteuse - si impatientes qu'elles soient de se faire défoncer leur petite chatte par de bonnes grosses quéquettes -, se trouvaient bien démunies quand, enfin, l'occasion se présentait.

Si, à ce moment-là, elles avaient la chance de tomber sur un homme délicat et expérimenté qui prenne le temps et le délectable plaisir d'éduquer, d'expliquer et de patienter ; qui avec gentillesse et élégance amène la pucelle à connaître tout l'éventail des délices de peau et de doigts, de lèvres et de langue ; qui éveille la gourmandise de la jeune vierge pour ce qui est sucre et miel - toutes les douceurs de la vie - ; alors là, oui, au sortir de ses mains et de son lit, la jeune fille pour laquelle la volupté - don des dieux, paradis sur Terre - était honte et vil instinct, libérée de ses idées fausses et de ses complexes, pouvait déguster en connaisseuse toutes les joies du lit.

Mais voilà, combien peu nombreux les hommes patients et sensuels ! Dans une vie de femme, combien d'amants exceptionnels ? Ah, si peu ! Heureuse celle qui en trouve un, privilégiée des dieux celle qui en a eu plusieurs ! Il y a tant d'égoïsme et de silence, tant de désinformation et de désintérêt.

Quand une femme trouve un amant exceptionnel - trésor inestimable ! -, elle l'épouse. Immédiatement. Mais, la plupart du

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

temps, les femmes en sont réduites à épouser des hommes gentils qui acceptent d'apprendre à devenir des amants exceptionnels, qui s'y appliquent. Tous ne réussissent pas, mais l'intention est honorable et mérite récompense. Malheureusement, la bonne volonté est insuffisante. Pour devenir un super-coup, il faut véritablement aimer la chatoune. Combien d'hommes amoureux de leur propre quéquette et dégoûtés par la délicate rosée givrant l'abricot !

La grande majorité des pensionnaires se fait déniaiser, à la première occasion, par un jeune homme, beau de préférence mais pas forcément et, le plus souvent, éduqué par des films pornos. Et c'est la catastrophe.
Décidés à bien faire, l'un comme l'autre se comporte de la manière dont il croit devoir se comporter.
La jeune fille manque de vomir, étouffée par le sucre d'orge qu'on lui enfonce jusqu'à la glotte. De ses dents, dont elle ne sait que faire, elle raye la zizouille décapuchonnée. Inexpérimentée, elle ignore qu'il est de bon ton de sucer les bonbons. Sommée d'empoigner son partenaire par le manche, elle n'ose resserrer sa prise sur cette sorte de chipolata bizarre que, jamais au grand jamais, elle n'aurait imaginée comme

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

telle, l'innocente – les jeunes filles timorées ne regardent JAMAIS de films pornographiques.

Le supplicié, en règle générale, se contente de maudire la fortune qui lui a imposé un si mauvais coup en tressaillant de douleur. Le tout en silence, au lieu de renseigner sa partenaire : nulle elle est, nulle elle restera. Et lui, une fois qu'il aura tiré son coup, il disparaîtra de sa vie.

Ou encore, si véritablement elle est vierge et frigide, il l'épousera ; car, pour femme, il ne veut pas d'une cochonne qui irait le tromper à la moindre occasion, non. Quand on à la chance de tomber sur une fille qui n'aime vraiment pas la chose, eh bien, on l'épouse !

Sur ces réflexions, le jeune homme – cornard en devenir et ce n'est que justice - fourre son doigt dans l'écrin caché, si précieux, où repose, tel un joyau, l'hymen intact. Comme ça, d'un coup, sans même l'humecter de salive. Ça accroche, ne veut pas glisser ; qu'à cela ne tienne, il force pendant que la violée se tortille de douleur en gémissant discrètement. Ah, elle aime ça, la salope ! Eh bien, il ne l'épousera pas, celle-là ! Chienne, va !

Pour rendre la politesse mais sans envie, un peu dégoûté, il s'abaisse jusqu'à poser les lèvres sur la délicate orchidée de sa partenaire. Dans l'obscurité, il se perd et s'obstine vainement à agiter une langue

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

frénétique entre la corolle et le pistil, l'éraillant de sa barbe de trois jours, si virile. L'imbécile prend alors les tressaillements de douleur de la jeune fille pour de la passion.

La pucelle, elle, après un très tel traitement, est dégoûtée à vie des jeux de main et de langue. Fort malheureusement, son partenaire n'en reste pas là. Il s'est fatigué en préliminaires - ô combien ennuyeuses ! - et maintenant il veut être payé pour sa peine : il veut son plaisir.

Il enfourche la vierge, le sabre au clair, et l'embroche d'un coup sec, jusqu'à la garde, poussant bien pour se loger jusqu'à la racine des valseuses dans la petite fleur martyrisée et toute repliée sur elle-même.

Déjà endolorie par le traitement qu'elle vient de subir, la souffrance fulgurante, coup de poignard, déchirure sauvage, arrache un gémissement aigu à la malheureuse déflorée qui se mord les lèvres pour ne pas hurler. On lui avait bien dit que cela faisait mal, mais jamais elle n'aurait imaginé une telle douleur. Elle souffre mille morts.

Le crétin qui la chevauche prend ce cri pour une manifestation de plaisir et, encouragé, il pilonne la vierge énergiquement. Sauvagement. La violée serre les dents pour ne pas hurler et endure la possession avec courage car, de nos jours, l'orgasme est

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

obligatoire. Si elle n'aime pas, cela doit être de sa faute à elle. Il faut cacher cette dysfonction.

Bien que l'inexpérience du bourreau le mène rapidement à l'orgasme, cela semble une véritable éternité à sa victime. Quand enfin il s'abat sur elle, vaincu par le plaisir, et lui dit : « C'était bon, hein ? » ; elle lui répond avec un grand soupir de soulagement : « Oh, oui ! »

Et on entend le bien-être dans sa voix : c'est enfin terminé.

On n'imagine pas quelles conséquences catastrophiques un tel traitement peut avoir sur la sexualité future d'une jeune fille. Toujours frustrée de n'avoir pas ce qu'il serait naturel qu'elle eût – le premier magazine féminin venu le lui rappellera toutes les trois pages -, elle se refermera comme une huître sur son infortune intime – surtout que personne ne sache qu'elle est frigide ! - s'aigrira et fera une parfaite mégère.

Mais grâces à Dieu, un tel avenir de larmes et de fiel n'attendait ni Léonie ni Iris. Apprenez dans ces pages comment, secouant la morale bêtement inculquée, elles finiront, après maintes hésitations, par se dévergonder suffisamment pour découvrir le sel de la vie, la douceur même, les plaisirs divins de la chair.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Qu'est-ce que tu lis ?

Iris se laissa tomber sur le lit aux pieds de Léonie. Cette dernière se flattait d'être libérée. Crânement, elle referma le livre et le tendit à Iris qui, ayant vu le titre - oh, ciel ! - le retourna, toute rougissante, pour lire le résumé sur la quatrième de couverture.

- Je l'ai piqué, hier, à ma sœur, expliqua Léonie. Elle le planquait dans le tiroir secret de son secrétaire. Tu l'aurais vue ! Elle a passé la soirée à me jeter des regards assassins, mais j'ai fait exprès de ne pas quitter mon père d'une semelle et elle n'a rien osé dire.

Léonie rit sans retenue.

« Elle a dû se résigner à retourner à la fac sans. Elle en est quitte pour en acheter un autre, cette vicieuse !

Et Léonie riait de plus belle, enchantée du tour qu'elle avait joué à sa grande sœur. Iris faisait semblant de feuilleter l'ouvrage pour se donner une contenance.

- Tu me le prêteras ? demanda-t-elle sans oser lever la tête, honteuse de montrer de l'intérêt pour la bagatelle mais, Dieu merci, incapable de réprimer sa curiosité.

C'était au-dessus de ses forces.

C'est alors que Léonie eut l'impulsion - inspiration divine, sans le moindre doute - qui sauva toute leur sexualité future :

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- On pourrait le lire ensemble.

Je ne peux pas croire que j'ai dit ça ! se dit-elle aussitôt. Iris, choquée par cette proposition impromptue, leva les yeux sur sa camarade, sans doute pour s'assurer qu'elle ne plaisantait pas.

- Euh... Oui, d'accord, prononcèrent les lèvres d'Iris, alors que tout son être s'écriait intérieurement : «Oh, non ! Non !».

Seulement voilà, elle n'osait pas le dire tout haut. Et c'est ce qui la sauva! Elle n'osait pas refuser cette proposition, craignant de passer pour prude - ce qu'elle était pourtant, comme on l'est toujours à quinze... hum ! à dix-sept ans. Craignant aussi que Léonie ne pense - et elle aurait eu raison ! - qu'Iris voulait ce livre pour elle toute seule, pour pouvoir se caresser - mais, vraiment, quelle chose scandaleuse ! - en le lisant. Dans ces conditions, il était impensable de dire « non ». Grâces en soient rendues à Dieu !

Léonie se poussa vers le mur, pour faire de la place à Iris sur le lit étroit. Serrées l'une contre l'autre, blotties, les deux jeunes filles - les deux jeunes vierges, les deux jeunes niaises, les deux jeunes vicieuses, que chacun choisisse les termes qui lui sembleront les plus adéquats - commencèrent ce délectable ouvrage éducatif - qui devrait être déclaré d'intérêt public (comme certaines eaux minérales) -

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

comme il convient de le commencer, par le début. C'est-à-dire, par la masturbation.

La masturbation, bien vilain terme pour désigner une activité si saine et agréable. Ce thème de la masturbation, plus communément - et plus joliment - appelée branlette, provoqua une agréable chaleur dans le bas-ventre des deux amies. Les divers conseils sur les différentes manières d'astiquer - et de s'astiquer - éveillèrent de furieux désirs de les tester en nos deux apprenties dévergondées qui n'osaient se laisser aller en présence l'une de l'autre.

Les mains liées - c'est le cas de le dire ! -, elles n'avaient d'autres ressources que de se trémousser, d'une manière qu'elle voulaient croire imperceptible, dans l'espoir que, dans cette furtive reptation, la couture du jean vienne s'appliquer sur leurs boutons d'amour congestionnés, agités de pulsations nerveuses, et leur apporte un soulagement et un plaisir clandestin.

Quand elles atteignirent le chapitre consacré au cunnilingus - qui donc a inventé des mots aussi laids pour qualifier toute la joie, toute la poésie, toute la douceur du monde ? -, alors elle souffrirent mille morts de ne pouvoir donner libre court à leur besoin de se jouer de la mandoline. Juste punition à l'étroitesse d'esprit, au mépris de l'instinct naturel et à l'absence d'audace.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Leurs soupirs de concupiscence chastement étouffés, les jeunes idiotes serraient fermement les jambes, enfermant étroitement entre leurs jolies cuisses leurs charmants petits coquillages au creux desquels palpitait la perle précieuse. Petites moules ruisselantes d'une écume marine - de vraies fontaines -, elles se sentaient couler sans remède. La liqueur divine – ambroisie -, trempait leurs petites culottes à tel point que les deux filles craignaient que leur indécent appétit ne s'inscrive en taches humides et révélatrices sur les fesses de leurs jeans. Chacune persuadée, dans sa stupide culpabilité, d'être la seule à s'émouvoir aussi fort pour quelques mots imprimés.

Le gong annonçant le repas interrompit leur torture. Délicieuse torture. Exquise torture - exquise et terriblement frustrante, oui. Et, surtout, surtout, honteuse...

- On continuera après dîner, décréta Léonie.

Iris ne répondit rien. Elle devait se lever la première, pour laisser passer Léonie, et elle ne voulait pas que son amie risque de voir l'humidité indiscrète du désir qui devait s'imprimer sur sa croupe. Roulant sur elle-même, elle se leva dans le sens inverse duquel on se lève communément - petite créature pleine de ressources - pour faire face à Léonie durant toute la manœuvre. Elle recula ensuite, pour que Léonie-la-bien-nommée puisse se lever à son tour.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Les deux filles se prirent par la taille - bonne solution pour marcher de front - pour se diriger vers le réfectoire.

La suite traitait de l'usage des godemichés.

- Je ne suis pas persuadée qu'un de ces bouts de plastique puisse avoir les effets exposés dans ce bouquin, remarqua dédaigneusement Léonie. Ça ne doit quand même pas valoir un homme.

C'était la première remarque énoncée par l'une d'elles depuis l'ouverture du livre. Cela détendit miraculeusement l'atmosphère. Jusque-là, les pucelles curieuses s'étaient senties trop coupables et trop inhibées pour oser ouvrir la bouche : elles eussent craint que l'altération de leur voix ne les trahisse. Et puis que dire ? Oh ! J'aimerais tellement me faire dévorer la chatte de cette façon ! Non, non ! Impensable. Seule la critique était possible.

À cette observation de Léonie, Iris rit et s'exclama, sans réfléchir :

- Ça m'étonnerait qu'on trouve beaucoup d'hommes avec la fonction vibreur !

Alors, les remarques fusèrent, le chapitre consacré aux caresses anales eut un franc succès. Les deux complices s'exclamaient à qui

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

mieux mieux, ricanaient, gloussaient, s'indignaient... Finalement, Iris, écœurée et dégoûtée, décréta :

- Moi, le cul, c'est non ! Tout ce qu'on voudra mais pas ça. C'est dégueulasse ! C'est contre-nature.

Léonie, peut-être plus tentée qu'elle ne voulait l'avouer par ces pratiques dégradantes - oui, dégradantes, vraiment, absolument répugnantes ! -, objecta :

- Chez de nombreux animaux comme les chiens et les singes, la sodomie est une démonstration de domination courante. (La coquine semblait bien renseignée sur le sujet !)

- Ouais, répondit Iris, mais ils se trouducutent entre mâles. Ils baisent leurs femelles normalement. (Quelle culture, vraiment !)

- C'est sûrement parce que leurs femelles n'essayent pas de porter la culotte. (Léonie ricana avec mépris.) Je suis sûre que, si mon père avait plus souvent bourré le cul de ma mère - à chaque scène de ménage une bonne petite sodomie -, elle lui laisserait une paix royale, à présent.

- Ça dépend, objecta Iris. Ta mère pourrait apprécier la chose et déclencher encore plus de disputes, juste pour y avoir droit !

- Je ne sais pas... En l'occurrence, j'ai plutôt l'impression que c'est mon père qui aime se faire mettre ! (Ce ne serait pas le premier.)

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Le livre se terminait par la pénétration. Tous les orifices étaient énumérés, les façons de s'y prendre - et surtout, de prendre ! - disséquées, les différentes positions expliquées. L'auteur - un homme, eh oui ! comment pouvait-il comprendre toute la délicatesse et la complexité du mécanisme féminin, on se le demande - terminait en promettant que toute femme, traitée comme il l'expliquait entre ces pages, verrait tomber toutes ses inhibitions, deviendrait accro au plaisir sexuel et ne pourrait plus se passer de sa dose d'orgasmes et de son amant/dealer.

- Quand même ! s'exclama Iris. Il ne manque pas de prétention, celui-là ! Tu crois que ça donne vraiment cet effet-là ?

- Faudrait essayer, pour le savoir, fit judicieusement observer Léonie.

- On a qu'à prendre un cobaye ! cria Iris, rieuse.

Et elles s'esclaffèrent follement à cette idée.

Le gong du couvre-feu se fit entendre : il était vingt-deux heures trente. Chaque pensionnaire avait une demi-heure pour regagner sa chambre et son lit, avant que la surveillante ne passe dans les couloirs pour s'assurer qu'aucune lumière ne filtrait plus sous les portes. Seule la pâle lueur des veilleuses était autorisée, certaines élèves ayant peur du noir.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Les deux timides coquines se séparèrent pour la nuit mais, les nerfs à vif - et pas que les nerfs ! - après cette lecture, aucune ne dormit avant plusieurs heures.

Elles revivaient chacun des chapitres de leur livre. Le Livre, c'est ainsi qu'elles le nommeraient par la suite, les majuscules clairement audibles. Protégées par l'obscurité complice, Léonie et Iris s'épuisèrent en jeux solitaires qui les laissèrent sur leur faim. Le Livre leur avait ouvert des horizons, leur révélant des pratiques qu'elles n'imaginaient même pas ; aussi, le plaisir qu'elles pouvaient se donner toutes seules leur semblait bien petit, bien inférieur, comparé à celui que pourrait leur procurer un partenaire.

Leurs petites chattes appelaient désespérément la caresse affolante d'une langue experte. Emmêlant tous les fantasmes, elles s'imaginaient caressées par une jolie femme puis pénétrées par une bite démesurée qui les élargissait délicieusement. Ou encore, à quatre pattes, râlant de plaisir, un gode dans le croupion. Toutes pensées honteuses, scandaleuses, inacceptables, à cacher absolument. Inavouables.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Ces vicieuses créatures se retrouvèrent à la table du petit déjeuner. Pâles, les yeux battus et toutes vertigineuses, comme après une torride nuit d'amour. Complètement défaites pour affronter leur première journée de classe.

- Tu sais, confia Léonie à Iris, j'ai réfléchi à cette histoire de cobaye. Ce serait amusant, tu ne penses pas ?

Elle glissait un regard en coulisse vers le visage de son amie, tout en remuant sans nécessité son chocolat chaud. Devant l'absence totale de réaction de sa condisciple, Léonie compléta sa pensée :

- On pourrait savoir si ce que Le Livre raconte est vraiment vrai.

Iris resta un instant interdite.

- Mais comment veux-tu faire ? On ne peut tout de même pas mettre une annonce dans la salle commune pour trouver une esclave sexuelle !

Léonie beurrait sa tartine avec application - une application franchement étonnante -, cela lui permettait de ne pas lever les yeux vers Iris.

- C’est simple, dit-elle, on choisit une fille qui nous tente toutes les deux. À la soirée de bienvenue de samedi, on lui verse un peu d'alcool dans son verre, pour l'adoucir un peu, et vers minuit, on se

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

glisse dans sa chambre, masquées, on la bâillonne, on l'attache, et voilà.

Iris était scandalisée.

- Mais, c'est du viol !

- Oh ! On ne lui fera pas de mal, va, dit Léonie en haussant ses jolies épaules.

Iris médita quelques instants cette réponse, plus tentée par l'aventure qu'elle ne voulait l'avouer.

- Mais, objecta-t-elle, si elle hurle avant qu'on arrive à l'attacher ?

- Et alors ? On lui faisait une farce. On aura deux heures de colle, voilà tout.

- Et si elle porte plainte ?

- Qui saura que c'est nous ? On mettra des gants pour ne pas laisser d'empreintes. Comment veux-tu qu'elle prouve quoi que ce soit ?

- Ah, oui ? On ne peut pourtant pas la laisser attachée éternellement. Elle n'aura qu'à hurler quand on la détachera.

- On attendra qu'elle dorme.

Iris ne semblait pas convaincue.

- Bon, alors on la menacera de ne plus jamais revenir ! argumenta Léonie.

Iris ne daigna même pas sourire.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Qui se chargera de tester Le Livre sur elle ? s'informa-t-elle.

Léonie resta silencieuse un instant, les yeux sur sa tartine si bien beurrée qu'elle ne se décidait pas à la manger.

- Mais, nous, bien sûr, dit-elle enfin.

Iris eut une grimace d'intense dégoût.

- Il est absolument hors de question que je lèche qui que ce soit ! asséna-t-elle avec force.

- Nous ne sommes pas obligées de la lécher. Il suffit de s'en tenir aux caresses et aux godes. Je la toucherai toute seule, si tu préfères. Écoute, je ne te force pas. Penses-y. On a le temps d'en reparler.

Cette journée de cours passa plus vite qu'elles ne l'avaient espéré : elles n'en entendirent pas un mot, perdues dans leurs fantasmes. À la pensée de ce viol, elles sentaient leurs foufounes se contracter et s'humecter irrépressiblement. À la vérité, chacune aurait bien aimé être la violée.

Iris se surprit même à observer leurs compagnes de classe, se demandant laquelle ferait le meilleur cobaye. Ses yeux s'arrêtèrent sur une nouvelle. Belle inconnue. Iris ne savait même pas son prénom. Oui, celle-ci lui plaisait vraiment beaucoup. Beaucoup.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Pulpeuse, bien faite, l'air timide ; ses longs cheveux blonds encadraient un visage encore enfantin ; sa lourde frange surmontait d'immenses yeux bleus à l'expression candide ; la peau blanche et rose ; quelques discrètes taches de son ornaient son adorable petit nez. Une poupée pastel. Les lèvres charnues, qui esquissaient une moue boudeuse devant l'ennui que dégageaient les cours, fascinèrent Iris. Elle était comme suspendue à cette bouche un peu fendillée, enfantine.

Léonie intercepta ce regard et ressentit une pointe de jalousie, immédiatement suivie par un intérêt croissant : ce serait intéressant de voir toute cette innocence transfigurée par le désir. L'ange qui se métamorphose en démon. Oh, oui ! Nue, cuisses largement écartées, un doigt explorant lascivement le minou entrouvert, le visage renversé, la bouche ouverte sur un cri muet... La scène se matérialisa avec une précision diabolique dans l'imagination de Léonie qui se recroquevilla sur elle-même, surprise : elle avait eu un mini-orgasme. Comme ça, sans rien faire. Oh, il lui fallait cette fille, oui !

Iris fut aisée à convaincre : la jolie blonde avait éveillé en elle d’inavouables fantasmes et elle brûlait de l’avoir en son pouvoir. Incognito et en toute impunité.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Les détails se réglèrent d'eux-mêmes : les fêtes de l'école ne manquaient jamais d'alcool ni d'herbe. Les autorités du pensionnat savaient bien qu'il était illusoire d'essayer d'intercepter toutes les substances illicites qui circulaient et affichaient une tolérance non-dite pleine de bonhomie, tant que les libations restaient discrètes et dans les limites du savoir-vivre.

Léonie et Iris n'auraient qu'à s'assurer que Griselda, c'était le prénom de l'élue, ne bouderait pas les cocktails. Elles espéraient que leur victime, euphorisée par l'alliance cannabis/alcool, serait aisée à maîtriser. Elles-même resteraient sobres et s'arrangeraient pour lancer la conversation générale sur le thème du bizutage.

- Il faut qu'elle pense qu'elle se fait bizuter, calculait Léonie, pour qu'elle ne se débatte pas quand on l'attachera. Il faut qu'elle se croit en sécurité, jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Le mercredi après-midi, les deux conspiratrices allèrent faire les boutiques : elles devaient s'équiper. Elles se voulaient tout en noir, depuis la pointe des socquettes jusqu'au sommet de la cagoule, en passant par la petite culotte.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Les cagoules ne furent pas aisées à trouver mais, Dieu merci, elles finirent par en dénicher au rayon déguisement d'un magasin de jouets.

Le reste ne posa aucune difficulté, hormis le gode, bien sûr.

- Je n'entrerai pas là-dedans, murmura Iris devant le sex-shop de la ville - le seul et unique.

Elle secouait la tête pour bien signifier son formel désaccord. Léonie l'agrippa par le coude pour l'entraîner malgré tout, mais Iris se dégagea d'un geste brusque et, tournant les talons, s'éloigna à toute allure.

Léonie la suivit à contrecœur : elle était curieuse de voir l'intérieur de cette boutique, et - petite dépravée ! - pensait naïvement y trouver des gadgets sexuels affriolants. Elle en salivait - de partout !

- Non, non, argumenta sagement Iris, si Griselda porte plainte, c'est le premier endroit que la police visitera. Et puis c'est interdit aux mineurs, inutile de se faire remarquer.

Léonie dut s'incliner devant l'évidence et se contenter du rayon bougies du grand magasin.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Chapitre 2

Léonie, le cœur battant la chamade, attendait dans l'obscurité que la surveillante termine sa ronde dans le corridor. Il était minuit passé, c'était la dernière ronde. La soirée avait semblé interminable, dès qu'il fut évident que Griselda avait largement abusé de la vodka, Léonie s'était retirée dans sa chambre. Fébrile, elle s'était plongée dans la lecture du Livre, pour réviser.

À peine le bruit des pas de la pionne s'était-il estompé que Léonie ouvrit subrepticement sa porte et passa prudemment le nez dehors. La voie était libre. Elle se coula comme une ombre jusqu'à la chambre d'Iris et, là, les deux complices s'appliquèrent à se travestir. Opération commando : pantalon noir moulant, pull chaussette et gants noirs. Pas de chaussures, pour ne pas faire de bruit. Pour être assurées de n'être pas reconnues, elles se mirent des bas noirs sur la figure avant d'enfiler leurs cagoules : le maillage du bas masquait suffisamment leurs yeux pour que la jolie Griselda ne puisse percevoir leurs teintes. Elles étouffaient là-dessous, mais la sécurité était à ce prix. Pas un bout de peau qui soit visible. À quoi ne se résout-on pas par concupiscence ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Iris attrapa une pleine poignée de foulards de soie noire d'un geste résolu. Provoquant. Une façon comme une autre de se donner du courage. Léonie prit une profonde inspiration et ouvrit la marche.

En file indienne, elles se dirigèrent à pas de loup vers la chambre de leur victime, tremblantes d'émotion : peur et tension sexuelle mêlées - oh, chaleur ! Un cocktail des plus érotiques.

Iris gratta à la porte, tout doucement, avec l'espoir confus que Griselda n'entendrait pas. Elle sentait le corps tremblant de Léonie contre son dos. L'attente devenait intolérable. Soudain, la porte s'ouvrit lentement, avec hésitation. La blonde Griselda s'encadra dans l'embrasure de la porte, à la lueur de la veilleuse de sa chambre, tout juste vêtue d'un mini-short de coton blanc et d'un petit haut à bretelles. Ébahie, elle dévisagea les silhouettes sombres qui lui faisaient face.

Léonie brandit une fiche cartonnée sur laquelle il était imprimé :

B I Z U T A G E

S I L E N C E

Les yeux écarquillés par l'appréhension mais décidée à être courageuse, sans un mot, Griselda ouvrit la porte largement pour laisser entrer les sombres ombres.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Léonie sortit une autre fiche cartonnée :

NE TE DEBATS PAS, IL NE T'ARRIVERA AUCUN MAL.

La bizutée avala sa salive avec difficulté. Elle était charmante dans sa tenue succincte, les yeux élargis par l'angoisse et les lèvres tremblantes ; les deux violeuses se sentaient dégouliner dans leurs petites culottes noires.

Iris banda soigneusement les yeux de Griselda pendant que Léonie lui liait les poignets. Elles la firent asseoir sur son lit pour lui attacher les chevilles. Griselda tremblait de plus en plus fort ; l'angoisse rendait sa respiration saccadée.

Du bout des doigts, Léonie ouvrit délicatement la jolie bouche frémissante et, d'un mouvement vif, y fourra une balle de tennis en mousse. Avant que Griselda ne fut remise de sa surprise horrifiée, Iris l'avait bâillonnée de soie noire. La pauvrette était en leur pouvoir.

Léonie et Iris la renversèrent sur le lit et l'installèrent confortablement, la tête sur l'oreiller, avant de ramener ses mains liées au-dessus de sa tête, pour les attacher solidement à la tête de lit judicieusement munie de barreaux.

Elles détachèrent les chevilles de leur victime avant de lier chaque jambe à un pied du lit. Griselda, vaincue, n'opposa aucune

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

résistance ; on n'entendait plus que sa respiration saccadée ; la pauvre petite, absolument terrifiée, tremblait de tous ses membres.

Avec une impatience fébrile, Iris sortit de sa poche une petite paire de ciseaux. En quelques secondes, le mini-short et le débardeur, découpés, gisaient au sol. Griselda, folle de peur, commença à pleurer à petits coups, s'étouffant à demi dans son bâillon, pendant que les deux obsédées en noir se repaissaient de la vue de son corps nu.

D'un même geste, Léonie et Iris arrachèrent leurs cagoules pour mieux distinguer chaque détail de la gracieuse gracile Griselda - divine allitération -, pour mieux scruter le mystère de sa foufoune entrouverte.

Les petits nénés ronds - les jolies pommes ! - tressautaient au rythme de ses larmes. Craignant de la voir s'étouffer, Iris se pencha à l'oreille de la belle prisonnière et, affectant de parler avec l'accent anglais, pour déguiser son timbre de voix, lui chuchota :

- Tu n'as rien à craindre. On ne te fera aucun mal. Si tu jures de ne pas faire de bruit, j'enlève le bâillon. Est-ce que tu jures ?

Griselda opina vigoureusement.

- Fais bien attention, intervint Léonie, au moindre son, on te le remet et on ne l'enlèvera plus. C'est compris ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Nouvel acquiescement.

Iris libéra délicatement la bouche enfantine et s'agenouilla par terre, d'un côté du lit. Léonie fit de même de l'autre côté. Elles se faisaient face, l'appétissant corps nu de Griselda entre elles. Elles se regardèrent un instant, hésitantes. Comment commencer ? Que faire ? Ah ! Si chacune d'elle s'était trouvée seule avec une Griselda soumise et attachée, à sa merci... Alors là... Pas de témoins, impunité totale, oui, l'une comme l'autre se serait laissée aller à caresser, à lécher, à mordre... à déguster ce corps avec gourmandise. Se dénudant pour pouvoir se vautrer sur l'adolescente pieds et poings liés. Peau contre peau. Souffles mêlés.

Mais voilà, les deux pucelles avaient honte de leurs pulsions. Au lieu de profiter pleinement du désir torturant qui leur tenaillait le ventre, envoyant de troublantes crispations dans leurs petits minous gonflés à bloc, les deux apprenties vicieuses se contenaient, se sentaient gênées, anormales, mettaient un masque énigmatique sur leurs visages.

Allons, elles n'allaient pas en rester là par manque d'audace ! Le Livre préconisait de commencer par des caresses et des baisers sur tout le corps. Il fallait commencer par le visage, les mains et les pieds

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

et se rapprocher lentement, très très lentement - souffrance exquise ! - du point central, de la porte du paradis.

Résolument, Léonie détourna la tête - si elles ne se regardaient pas, elles avaient une chance de surmonter leur timidité - et du bout des doigts, avec douceur, elle effleura le visage aux yeux bandés. Dessinant les traits adorables, suivant les lèvres craquelées d'un index léger, elle fut récompensée de sa hardiesse par un infime tressaillement de Griselda qu'elle jugea encourageant. La jeune fille semblait se décrisper. Iris se décida à l'imiter : elle avait envie de sentir sous ses doigts la texture de la peau de leur prisonnière ! Elle effleura les mains liées. Dieu ! Qu'elles étaient douces ! Et la peau de ses poignets, donc !

Léonie caressait les petits pieds roses et blancs de Griselda quand Iris, oubliant sa réserve stupide, enfouit son visage dans le creux du cou laiteux qui s'offrait à elle, aspirant progressivement, comme pour s'emplir de l'essence même de cette fille, remontant lentement de l'épaule jusque derrière l'oreille. Le corps de Griselda sembla être parcouru par un courant électrique : ces caresses éveillaient sa chair bien malgré elle et elle se sentait honteuse des réactions de son corps. Ces quatre mains qui l'exploraient lui procuraient une exquise chaleur dans la minette et des frissons dans les reins qui la secouaient

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

tout entière, irrépressiblement. Elle aurait voulu protester mais n'osait pas, craignant de se voir à nouveau bâillonnée. Et, en son for intérieur, malgré la peur, malgré la honte, l'expérience se révélait si agréable qu'elle se réjouissait presque - oui, presque ! - de ne pouvoir se rebeller.

Soudain, une bouche se referma sur son sein gauche, aspirant la pointe à peine rosée, mordillant doucement, pendant qu'une main se crispait sur son autre sein. La pointe de désir que Griselda ressentit dans son bouton d'amour fut telle, qu'avant qu'elle ne puisse se maîtriser, ses cuisses s'écartèrent et ses reins se soulevèrent d'eux-mêmes, alors que sa bouche s'ouvrait sur un halètement. Elle se mordit les lèvres, mortifiée de n'avoir pu cacher son trouble. Pour comble de honte, elle sentait sa petite chatte toute gonflée qui salivait, affamée. Elle devait se maîtriser furieusement pour ne pas aller à la rencontre des doigts qui caressaient l'intérieur de ses cuisses.

Les doigts s'enhardirent subrepticement et commencèrent à se promener dans sa blonde pelouse - à peine, à peine - juste assez pour que la petite fleur cachée au milieu du gazon se mette à vibrer irrésistiblement, suppliant qu'on la touche. Griselda pensait en mourir de honte mais, cette nuit-là, elle devait découvrir que la honte ne

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

connaît pas de limites et qu'on n'en meurt pas. Surtout cette honte-là. Non seulement on n'en meurt pas, mais on crève d'envie de l'éprouver encore et encore, oui.

Deux doigts indiscrets se posèrent sur sa chatoune brûlante, de chaque côté de sa petite fente ruisselante, et l'écartèrent largement, dévoilant l'intérieur rose et nacré du coquillage gorgé de désir, révélant toute l'étendue de l'émotion de la captive. Devant cette exhibition forcée de sa plus intime intimité, Griselda crut devenir folle. Folle de honte et folle de désir. Son désir accroissait sa honte qui elle-même accroissait son désir. Un cercle vicieux.

Quand un petit doigt timide se posa sur ses lèvres d'amour luisantes, quand glissant sur sa liqueur de joie, il explora dans tous les détails les plus secrets son minou affolé, attisant sa fièvre, Griselda perdit la tête. Le doigt coquin décrivait des cercles concentriques autour du point palpitant du plaisir, semblait vouloir s'y poser mais, au dernier moment, il l'évitait toujours. Souffrance exquise.

D'elle-même, Griselda écarta plus largement les cuisses, s'ouvrant un peu plus, suppliante. Oublieuse de tout hormis la volupté, nouvelle pour elle, d'un doigt inconnu qui explore, qui fouille, qui va et vient, indiscret et lascif, qui découvre la porte du monde et y pénètre

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

lentement. Allant et venant, s'arrêtant, repartant, révélant mille capteurs de jouissance insoupçonnés.

Éperdue de plaisir, Griselda remuait les hanches en gémissant doucement, toute honte bue, attendant désespérément qu'une bonne âme s'intéresse à son petit bouton de rose qui, démesurément tendu, palpitait comme un cœur affolé, appelant la caresse qui devait l'apaiser. Et la caresse ne venait pas ; seuls quelques effleurements, tout juste bons à faire monter la pression. Implorante, Griselda avançait le ventre vers la main qui lui infligeait ce voluptueux supplice, n'osant demander.

Enfin, le contact tant attendu se fit : le doigt s'était posé là où c'était bon. Tout le corps de la suppliciée se tendit, sa tête se renversa. Le doigt ne bougeait pas. Il était simplement posé sur l'épicentre de l'ivresse qui, à cet attouchement, s'embrasa.

Griselda, folle de passion, incapable de se contenir plus longtemps, agita les hanches frénétiquement pour se caresser sur ce doigt, se concentrant sur le plaisir qui naissait au creux de sa petite chatte en feu, irradiant peu à peu jusqu'à la posséder tout entière. L'orgasme fut si fort qu'il lui arracha un cri. Elle retomba sur son oreiller, presque inconsciente, épuisée.

Une voix à l'accent Anglais lui glissa à l'oreille :

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- On va te détacher et on va partir. Tu attendras que nous soyons sorties pour enlever le bandeau que tu as sur les yeux. On t'a prise en photo. Si tu te plains, si tu parles, ces clichés circuleront dans toute l'école. On y voit sans ambiguïté que tu es consentante.
- On reviendra, dit l'autre voix. Les soirs où tu trouveras un bristol vierge glissé sous ta porte, tu t'allongeras nue sur ton lit, à minuit, les yeux bandés. Sinon, tout le monde saura quelle débauchée tu es. C'est compris ?

Griselda hocha la tête. Elle sentit qu'on lui détachait un pied, puis l'autre et, enfin, les mains. Elle resta rigoureusement immobile jusqu'à ce qu'elle entende le déclic étouffé de la porte qui se refermait. Après une hésitation, elle ôta son bandeau de soie noire. Ses yeux clignèrent à la faible lueur de la veilleuse qui éclairait sa chambre. Elle était seule. Partagée entre l'horreur et l'émerveillement, entre la honte et la félicité sexuelle, elle se sentait la craquette toute émue au souvenir des événements de la nuit. Brisée par tant d'émotions, Griselda s'endormit brutalement, comme on perd conscience, avant d'avoir pu mettre un peu d'ordre dans sa jolie petite tête.

Pendant ce temps, Léonie et Iris avaient regagné leurs chambres respectives sans oser se regarder l'une l'autre. Elles occupèrent le

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

reste de la nuit à apaiser en solitaire leurs coupables ardeurs, alors qu'il eût été tellement plus agréable de s'astiquer la foufoune en duo. Ainsi, l'étroitesse d'esprit contient sa juste punition : devoir se contenter d'un plaisir fade et réchauffé au lieu d'y mettre le sel, le poivre et le piment. Triste régime.

Si les deux polissonnes eurent du mal à se regarder mutuellement le lendemain matin, l'épreuve fut bien pire pour la malheureuse Griselda. Le plaisir charnel est tellement diabolisé, on n'en a fait une chose si sale et honteuse, une chose anormale, au fond, que Griselda n'osait plus lever les yeux. Ne sachant qui lui avait imposé cette délicieuse torture, elle soupçonnait toute l'école. Dès qu'une élève lui adressait la parole ou la regardait, Griselda se détournait, rouge de honte. Elle aurait aimé pouvoir se voiler le visage. Elle avait l'impression que chacune l'avait vue se trémousser fébrilement pour arriver à l'apothéose. Elle pensait aussi aux photos : l'idée qu'elles puissent circuler la rendait folle d'appréhension. Ce désir asservissant qu'elle avait ressenti devait s'y lire comme à livre ouvert.
Déjà timide, la honte de ce qui était pourtant bien naturel - les voilà, les méfaits de l'éducation ! - poussa Griselda à s'isoler encore un peu

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

plus, au lieu de s'enorgueillir d'avoir si bien répondu au brasier qui lui dévorait l'entrecuisse et de se féliciter d'avoir autant joui. Elle entendait de lourdes allusions dans les phrases les plus anodines et prenait le coup d'œil le plus indifférent pour un regard grivois et appuyé. Par ailleurs, elle redoutait de trouver un bristol sur le pas de sa porte en rentrant dans sa chambre. Elle le redoutait, oui, sa tête le redoutait. Mais ses reins, mais son ventre, mais son minou s'émouvaient rien qu'à cette idée.

Peur et honte. Émotion et désir. Griselda eut conscience toute la journée de la présence, au fond de sa culotte, de son roudoudou gonflé et palpitant. Elle dissimulait cette scandaleuse convoitise entre ses cuisses jointes, bien serrées autour de cette crispation sourde, ce qui la lui rendait encore plus sensible. Inoubliable. Horrifiée, elle se croyait une perverse, une obsédée, une vicieuse, au lieu d'être heureuse d'avoir la chance de se faire si délicieusement déniaiser.

Pour se punir de sa concupiscence, de son désir scandaleux de trouver un bristol, elle se força à ne regagner sa chambre que le plus tard possible. Elle s'effondra en larmes en découvrant le fameux bristol vierge sur son seuil : elle pleurait de honte d'avoir presque joui en le voyant.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

À minuit, elle était nue, les yeux sagement bandés, la foufoune déjà humide, un nœud au centre de l'estomac. Appréhension et excitation mêlées. Elle sursauta en entendant la porte s'ouvrir puis se refermer prudemment.

Deux mains douces vérifièrent que son bandeau lui bouchait bien la vue. On lui attacha les mains, à la tête du lit, mais pas les pieds.

Anticipant ce qui avait lui arriver, Griselda se liquéfiait de désir. Une honte brûlante la saisit quand les deux inconnues lui écartèrent les cuisses et la minette, en guise de préambule, et constatèrent son émoi : elles avaient la preuve évidente que ce viol plaisait infiniment à la violée et qu'elle l'avait attendu avec impatience. Oh, honte ! Oh, déshonneur !

Les mains lâchèrent le minou et Griselda connut la félicité que procurent deux bouches qui explorent, qui lèchent, qui mordent chaque centimètre carré de peau offerte. Seul l'abricot fut épargné et il n'en pouvait plus d'envie, s'imaginant déjà aspiré goulûment, tendrement dévoré par deux gourmandes insatiables. Mais rien, pas même un effleurement.

Griselda, gémissante, malade de désir, la foufounette brûlante, gonflée à éclater, ouvrit les cuisses largement, poussant le ventre vers les deux bouches avides, murmurant des suppliques.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

La chaleur des haleines mêlées sur son intimité l'amena presque à l'extase. Elle se raidit, le souffle coupé.

Quand les deux bouches se mélangèrent sur sa fente, Griselda crut mourir de plaisir. Elle gémissait sourdement, elle feulait, ronronnante, inconsciente de tout ce qui n'était pas la jouissance bouleversante que lui procurait ce torride baiser sur sa chatte. Inconsciente même du fait que ses violeuses se jouaient de la mandoline en la léchant.

Le désir avait été trop fort et, quand leurs lèvres et leurs langues s'emmêlèrent sur le minou mouillé de Griselda, Léonie ne put y tenir, elle glissa sa main dans sa culotte et se caressa avec fièvre. Iris l'imita sans hésitation, le besoin de se toucher était exigeant, irrépressible.

Le frémissement de l'orgasme de Griselda contre leurs bouches déclencha celui des deux amies.

Léonie et Iris, mélangées entre les cuisses de Griselda, eurent l'impression de se découvrir mutuellement quand elles ouvrirent les yeux, après que la vague du plaisir se fut retirée. Leurs lèvres se joignirent d'instinct, baiser de langues et de lèvres, de dents et de salive. Pour épicer encore la saveur douce du bisou, le goût du plaisir

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

de Griselda sur le bout de la langue. Iris et Léonie furent alors saisies de frénésie.

Incapables d'attendre d'avoir regagné la chambre de l'une d'entre elles, par terre, au pied du lit où gisait leur esclave sexuelle, les deux amies, sans interrompre leur baiser, arrachèrent fébrilement leurs vêtements. Pressées d'être nues l'une contre l'autre.

S'enhardissant, Iris roula sur elle-même pour explorer du bout de la langue la fente de l'abricot de Léonie, pendant que celle-ci croquait dans sa petite pomme d'amour. Elles s'entre-dévorèrent avidement. Griselda avait été un amuse-bouche qui leur avait ouvert l'appétit.

Lèvres contre lèvres – celles du haut contre celles du bas -, concentrées sur leur plaisir, répétant les mêmes agaceries, à ne plus pouvoir déterminer si le bonbon sous la langue était le sien propre ou celui de la partenaire, tant les mouvements, les caresses, les succions, étaient identiques. Impression divine et affolante de se manger goulûment soi-même.

Joli spectacle que celui de ces deux charmantes bacchantes passionnément entrelacées. Quel malheur que Griselda ait les yeux bandés ! Elle y participait pourtant, par l'ouïe, et ce qu'elle entendait développait son imagination. Oubliant qu'il venait de jouir, son petit

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

minou se rappelait à elle, réclamant sa part de caresses, sa part de baisers doux et profonds.

Quelle tristesse d'être attachée ! Si seulement elle parvenait à se libérer ! Les liens n'étaient pourtant pas bien serrés.

Galvanisée par son désir obsédant, Griselda s'acharna à détacher ses mains. Petit à petit. Patience, patience, voilà... ça vient ! Elle réussit à libérer sa main droite. N'osant relever le bandeau qui l'aveuglait, malgré l'envie qui la tenaillait de voir l'acte honteux qui se déroulait à ses pieds, elle préféra utiliser sa main libre pour se chatouiller la chatoune.

C'est ce délicieux spectacle que découvrit Léonie, quand le plaisir l'eut détachée de l'entrecuisse d'Iris. De l'index, elle tapota l'épaule de son amie qui gisait les yeux clos, encore prisonnière des ondes concentriques du plaisir qui refluait lentement.

Elles contemplèrent avec convoitise la petite main qui s'agitait rythmiquement.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste connaissait déjà la suite de son histoire dans les grandes lignes : Léonie et Iris, encore trop inexpérimentées pour oser sur elles-même toutes les perversités contenues dans Le Livre, les testent tout d'abord sur leur joli cobaye et, devant ses réactions passionnées, elles se décident à les essayer en personne.
La douce Griselda continue à mourir de honte devant l'aliénation au plaisir de son corps - et quand elle découvre les joies du trouducutage, alors, on ne vous raconte même pas ! - et devient tellement accro à la volupté qu'Iris et Léonie décident de renoncer à l'anonymat et de la faire passer du statut d'esclave sexuelle à celui de partenaire à part entière.
En voyant qu'elle n'est pas la seule à être rongée de concupiscence - et à jouir très fort quand on la trouducute avec une bougie -, Griselda oublie sa honte et les trois tribades se livrent alors à leurs instincts avec un beau naturel.
Il n'y avait plus qu'à rédiger.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 16 -

Un soir de pluie, alors que Céleste venait d'arriver, un jeune homme se réfugia à l'Impérial pour fuir l'averse. Il entra en courant et secoua brusquement la tête, comme un gros chien, pour chasser les gouttes d'eau de son visage. Céleste ne put s'empêcher de le regarder. Il émanait quelque chose d'infiniment sympathique de cet homme : trente ans tout au plus, plutôt vingt-sept ou vingt-huit, très brun, les cheveux bouclés, très courts, les yeux sombres, des sourcils très fournis. Pas très beau mais un sourire exquis.

Oui, exquis, vraiment.

Un charme fou.

- Tu finis bien tard, ce soir ! s'exclama Franck, s'adressant au nouvel arrivé.

- Un enterrement, répondit laconiquement le beau garçon arborant toujours son irrésistible sourire.

Céleste se força à baisser la tête sur son livre pendant qu'il commandait un chocolat chaud.

Serait-ce un croque-mort ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Voilà un homme qui plairait à Clarisse : impossible de faire plus morbide. Ça s'harmoniserait bien avec son deuil permanent et ses éternelles têtes de morts.

Ce type s'habillait près du corps, avec un rien d'excentricité, mais il pouvait se le permettre : du coin de l'œil, elle détailla les larges épaules, les hanches étroites et les fesses bien rondes et fermes sous le Levi's.

Ça vaut le coup de mourir, si c'est pour se retrouver entre ses mains, pensa-t-elle. Il y avait bien longtemps qu'un homme ne lui avait pas fait un tel effet.

Depuis Julien.

Elle ferma les yeux, se forçant à se concentrer sur sa respiration pour ne pas pleurer.

Le beau garçon était resté au comptoir et discutait avec Franck. L'ignorant résolument, Céleste alluma une cigarette et se replongea dans son travail.

Levant brièvement les yeux pour réfléchir plus commodément, elle croisa le regard du croque-mort. Avec une indifférence étudiée, feignant de n'avoir pas remarqué que leurs yeux s'étaient rencontrés, Céleste retourna à son cahier. Elle sentait néanmoins le regard de cet homme sur elle et en ressentait une tristesse sans fond.

- Tu aurais le journal ? demanda-t-il au patron.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Ouais, mais tu l'as déjà lu à midi, Nicolas, répondit Franck d'un air goguenard, le coude appuyé sur son comptoir.
- C'est pas grave, je vais le relire, sourit Nicolas sans quitter Céleste des yeux.

Prenant le Nice-Matin d'une main et sa tasse de l'autre, le beau brun s'installa à une table exactement en face de celle de Céleste. Il déploya son journal, la regardant toujours.

Elle écrasa son mégot dans le cendrier qui débordait et, pour être moins visible, appuya son front sur sa main qu'elle mit en visière devant ses yeux, ses cheveux retombant devant son visage. Derrière cet écran, elle ferma les paupières et soupira doucement.

Elle ne savait même plus ce qu'elle ressentait.

D'une part, ce type l'attirait et, visiblement, il ne demandait pas mieux que de faire connaissance. Cela semblait flatteur, mais Céleste n'ignorait pas qu'à traîner seule le soir dans les bars, elle pouvait passer pour une affamée de chair fraîche. Il doit penser que je me prostitue et que je fais une pause entre deux passes, se dit-elle ironiquement. Pourtant elle savait bien que, penchée sur son cahier, elle n'avait pas l'apparence d'une croqueuse d'hommes. D'autant plus qu'elle prenait bien garde de s'habiller de la façon la moins sexy possible : jean, baskets, gros pull. Jamais de jupe, jamais de décolleté, jamais de haut moulant.

Peut-être, qu'en effet, elle lui plaisait.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

La satisfaction qu'elle ressentit à cette pensée la désespéra.
C'était comme si Julien mourait une seconde fois.
Comment pouvait-elle prendre plaisir à être dévisagée par un inconnu alors que Julien était mort ?
Elle se concentra pour faire refluer les larmes qui lui obscurcissaient la vue. Une fois qu'elle fût certaine d'avoir retrouvé une apparence normale, elle attrapa son cahier et, sans un regard vers le joli garçon, se dirigea vers le comptoir pour régler sa consommation.
- Tu pars déjà, ma grande ? s'étonna Franck.
Céleste lui dédia un sourire chaleureux. Cela lui faisait du bien de savoir qu'il y avait au moins un endroit où l'on remarquait sa présence. Elle existait pour quelqu'un.
- Je suis crevée, mentit-elle. Je n'arrive plus à écrire une phrase correcte.
- Ah ? dit-il en jetant un regard accusateur vers Nicolas, alors à demain, Céleste. Non, laisse. Le café, je te l'offre.
Et il la raccompagna jusqu'à la porte bien qu'il fut encore très tôt, sans doute pour la protéger d'un assaut tardif du croque-mort joli cœur.

Céleste s'arrêta dans l'entrée de son immeuble. Il était à peine vingt-et-une heures. Où pourrait-elle aller ? Elle n'avait aucune

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

envie de rentrer chez elle. Elle se réfugia dans la cage d'escalier et coinça la minuterie avec une allumette.
Assise sur les marches, le dos au mur, elle alluma une cigarette. Elle se sentait incapable de continuer à écrire, trop bouleversée pour cela, et elle n'avait pas de livre. Le moment semblait bien choisi pour réfléchir.
Elle savait par avance que ses réflexions seraient douloureuses, pourtant, coincée dans cet escalier, toute seule, que faire d'autre ?
- Ô Julien, tu me manques tellement ! Tu aurais voulu que je rencontre l'homme de ma vie, mais comment veux-tu que j'aime d'autres hommes alors que je t'aime tant, toi ? (Elle pleurait.)
« Comment veux-tu que je me laisse aller à avoir envie d'un autre ? Comment veux-tu que je ne me sente pas coupable ?
Elle se tapait l'arrière de la tête contre le mur crépi en pleurant.
« Pourquoi ? Pourquoi m'as-tu laissée toute seule, ici ? Pourquoi ? »

Céleste pleura longtemps en parlant à Julien. Elle pleura sur lui, sur elle, sur ce qu'ils n'avaient pas su vivre. Elle pleura de colère aussi : s'il était resté à Nice, ou bien s'il l'avait emmenée à Paris, ils auraient au moins eu quatre ans d'amour partagé.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Et voilà qu'elle se retrouvait là, à pleurer dans un escalier, comme la nuit où ils s'étaient rencontrés. Son chagrin se mua en fureur car, en dernière analyse, c'est au gouvernement qu'elle devait d'avoir perdu tous ceux qu'elle aimait.
Ils avaient été - et combien d'autres avec eux ? - sacrifiés au profit et au carriérisme de nos dirigeants.
Combien d'autres scandales allait-on découvrir ?
Combien de morts encore ?
Combien de vies brisées avec une tranquillité d'esprit insultante ?
Qu'on dise à Céleste quelle nation ne sacrifiait pas son peuple aux intérêts économiques du plus petit nombre et elle irait immédiatement y demander asile, quel que soit le climat ou le régime politique de ce pays-là.
Quelques instants de réflexion supplémentaires lui donnèrent la réponse qu'elle cherchait : ce pays édénique n'existait pas.
Dans le monde entier, la soif de pouvoir et d'argent dominait.
Il n'existait aucun havre sûr.

Si ces réflexions désenchantées ne lui rendirent pas le moral, elles eurent au moins l'avantage de tarir ses larmes. Elle, qui s'était crue « maudite », se rendait à présent compte que c'était le lot commun.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Naturellement, le destin ne s'acharnait pas exclusivement sur elle, mais c'était peut-être pire de le savoir.

On peut se battre contre une malédiction, s'efforcer de l'annuler, mais là... c'est inéluctable.

La vie est moche pour tout le monde : la mort, la maladie, la malchance, les accidents, les guerres, les attentats... toutes ces calamités frappent aveuglément.

- Et tu voudrais que je me laisse aller à aimer quelqu'un qui risque de m'être ravi de n'importe quelle atroce façon, Julien ? Avoir peur en permanence, je ne peux pas. Je n'ai pas ce courage, mon amour.

« De toutes façons, je n'arrive même pas à avoir envie d'un homme sans me sentir déloyale à ton égard.

« Infidèle.

« J'aime encore mieux être seule. Désespérément.

« Peut-être aurais-je la fortune de perdre l'esprit. Si seulement je pouvais cesser de penser !

« J'espère que je ne reverrai jamais ce Nicolas. C'est trop douloureux.

« Trop dangereux, aussi. »

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Quand elle entra à l'Impérial, le lendemain soir, le beau croque-mort était au comptoir, en train de discuter avec Frank. Il lui adressa un large sourire ; elle se co
ntenta d'un signe de tête poli dans sa direction et réserva son sourire à Franck et Lucien. Sans plus le regarder, elle s'installa dans son coin accoutumé ; Lucien lui apporta son expresso sans qu'elle le demande, comme d'habitude. Pourtant, ce soir-là, il accompagna le café d'un clin d'œil complice. Céleste lui renvoya une mimique navrée, haussant à la fois les sourcils et les épaules en signe d'impuissance.

Comme la veille, le dénommé Nicolas - quel joli prénom ! - s'installa face à elle et fit semblant de lire le journal. Céleste soupira en fixant ses notes. Elle n'avait pas l'intention de remettre sa soirée de larmes dans l'escalier. Elle l'ignorerait, voilà tout. S'il lui adressait la parole, elle serait désagréable. Il avait un sourire irrésistible, certes, mais il n'y avait aucune raison qu'elle, Céleste, ne puisse y résister.

Il suffisait de ne pas le regarder.

Les heures passèrent sans qu'elle lève les yeux dans la direction du beau garçon, pourtant, malgré ses efforts, elle n'écrivait rien de bon. Elle était trop consciente de sa présence et se faisait violence pour ne pas le regarder, subrepticement. De plus, elle devait tristement s'avouer que le sourire avenant et les traits du bel inconnu s'étaient imprimés sur sa rétine, et cela aggravait encore sa déprime.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Seigneur, songeait-elle au lieu de se concentrer sur son travail, je veux partir !
Partir d'ici, de cette ville, de ce pays !
Je veux une cachette.
Un endroit où personne, jamais, ne me trouvera.
Allons, finit-elle par se dire en rangeant son cahier dans son sac, juste avant l'heure de la fermeture. Il se lassera vite de passer ses soirées à faire semblant de lire son journal !
- Bonne nuit, lui dit-il au moment où elle passait la porte.
Les yeux baissés, elle fit semblant de n'avoir pas entendu.
Avec un peu de chance, il sera découragé et je ne le verrai plus, pensa-t-elle sombrement en pénétrant dans son immeuble.

Céleste fut submergée par un étrange sentiment de déception mêlé de soulagement, quand, le soir suivant, en pénétrant dans son bar habituel, elle ne vit pas Nicolas - NICOLAS ! - au comptoir. D'un léger signe de tête, Lucien, narquois, lui indiqua la table en face de sa place habituelle, celle que le beau gosse avait investie depuis deux soirs : il y était déjà, devant son journal et son chocolat, lui souriant.
Le cœur de Céleste fit un bond d'allégresse et elle lui rendit son sourire avant même d'y penser.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

L'instant suivant, l'angoisse lui nouait la gorge et le sourire quittait ses lèvres aussi vite qu'il y était venu.

Délibérément, elle alla s'installer à l'autre bout de l'établissement. Aussi loin de l'obstiné tentateur que possible. Comme elle ne leva plus les yeux sur lui, elle se contenta d'imaginer la façon dont le croque-mort avait dû se rembrunir, quand elle s'était détournée. Dix minutes plus tard, alors qu'elle s'efforçait de s'absorber dans sa littérature propre, elle entendit un :

- Allez, bonsoir Nicolas.

Elle leva la tête à temps pour voir son dos s'encadrer dans la porte. Ces épaules larges ! Cette nuque lisse ! L'impulsion irrésistible de planter ses dents dans cette nuque la saisit.

Mordre goulûment,

sentir sa peau sous ses mains,

son odeur...

L'étirement familier du désir dans le bas de son ventre emplit Céleste de détresse.

Il faut que je parte d'ici.

Je veux être seule.

Je veux ma maison, pensa-t-elle, désespérée.

Sa maison, ce n'était pas l'appartement qu'elle partageait avec Xavier, non. C'était un endroit où elle pourrait être seule et à l'abri. Un endroit où la souffrance s'abolirait. Un sourire amer s'inscrivit sur

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

son visage : c'est un cercueil que tu demandes, ma pauvre. Ou une cellule capitonnée.

Lucien la raccompagna à la porte, quand elle s'en alla.
- C'est un gentil garçon, Nicolas. Je le connais depuis tout jeune, lui dit-il. Il est travailleur et il ne boit pas. C'est pas un coureur non plus.
Céleste détourna le visage pour que Lucien ne vit pas le vide désespéré qui devait y être inscrit.
Trop fatiguée, trop déprimée pour parler, elle haussa les épaules d'un geste las, immobile devant les deux marches qui la séparaient du trottoir. Saurai-je les descendre sans tomber, se demanda-t-elle absurdement.
- Bonne nuit, Lucien, dit-elle enfin, exerçant de la main gauche une pression sur l'épaule du brave homme, pour lui montrer qu'elle avait entendu ses paroles et ne lui tenait pas rigueur de lui donner un avis qu'elle n'avait pas sollicité.

Le lendemain soir, quand Céleste pénétra à l'Impérial, Nicolas n'était pas là. Cela la soulagea. Cela la déprima encore un peu plus

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

mais, à tout prendre, la déprime était sa seule compagne depuis si longtemps qu'elle y trouvait presque un réconfort :

la sensation de sécurité que donne ce qui est connu ;

le chemin souvent parcouru ;

la satisfaction de ne plus être dérangé dans son chagrin, dans son vide ;

l'impression d'avoir échappé à un danger.

Elle se plongea dans ses écrits, visualisant, pour s'encourager à la concentration, un lit d'où Xavier Descombre serait exclu à jamais et une chambre rien qu'à elle.

Absorbée, elle sursauta en réalisant que quelqu'un se tenait debout devant sa table. Levant la tête brusquement, elle découvrit le visage de Nicolas, tout embrasé par la timidité et la gêne. Dans sa main, une rose blanche scintillait dans son papier transparent.

- Je voulais vous demander pardon, dit-il.

D'étonnement, les sourcils de Céleste se haussèrent et sa bouche s'arrondit .

« Eh bien, continua-t-il, de plus en plus encombré de sa personne, je me suis peut-être montré un peu insistant et je vous ai mise mal à l'aise. Je ne vous embêterai plus.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Il déposa la rose sur la table et, ayant pivoté sur lui-même, s'enfuit, laissant une Céleste interdite.

Les quelques hommes présents dans l'établissement la regardaient, attendant sa réaction. Un coup d'œil circulaire la rendit bien consciente que tous les yeux étaient fixés sur elle. Se composant un masque inexpressif, elle reporta son attention sur la rose et l'examina attentivement, la faisant tourner entre ses doigts.

D'un blanc pur, presque bleuté, elle semblait irradier sa propre lumière.

Une forme parfaite. Une merveille.

- Quelqu'un sait ce que ça veut dire, la rose blanche, dans le langage des fleurs ? demanda le gros Franck, rigolard, à la cantonade.

- Amour pur, répondit le presque centenaire qui tétait son ballon de rouge au bout du comptoir.

Un « aaaaaah ! » unanime souleva tout ce public. Rougissante, Céleste haussa une épaule et un sourcil de son air le plus digne et se replongea dans son futur livre.

En partant, elle glissa discrètement à Lucien :

- Remerciez-le pour la rose.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Pour la première fois, depuis la mort de Julien, Céleste ne s'éveilla pas en pleurant au cœur de la nuit. C'est le grondement sourd du tonnerre qui la réveilla. Elle ouvrit les yeux sur un sombre orage de printemps. Xavier était déjà parti. Elle redressa son oreiller et se carra plus commodément dans les couettes pour mieux profiter du spectacle du ciel chargé de nuages menaçants, illuminés soudain par la fulgurance festive d'un éclair. De joyeuses rafales de vent entraînaient dans un twist endiablé les cyprès du cimetière.

Une douce nostalgie l'envahit au souvenir de la joie sauvage qui la soulevait quand, protégée par un vieux ciré jaune, elle assistait en compagnie de son grand-père à la fureur des éléments. Oui, elle voulait encore ressentir cette joie de vivre farouche.

De son lit, elle sauta littéralement dans son jean. Une fois vêtue, elle se précipita dehors, dans l'allègre bourrasque ; elle leva son visage vers le ciel et fut baptisée par quelques larges gouttes paresseuses. Céleste respira profondément la fraîche odeur de pluie.

Elle s'avisa brutalement que c'était la première fois depuis un an et demi qu'elle sortait pour son seul plaisir et non poussée dehors par une pénible obligation ou pour fuir Xavier Descombre. Refusant de se laisser attraper par le chagrin, elle se jeta dans la rue, courant presque, direction la mer, poussée par le vent d'orage. Le tonnerre lui retentit amicalement aux oreilles, comme s'il la reconnaissait.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle dévala la colline au pas de charge, empruntant les raccourcis piétonniers - chemins de traverse entre les villas -, sa course canalisée, sur ces larges escaliers de briques rouges aux marches longues et basses, par les murets lépreux bordant d'anciens jardins en terrasses. Et, enfin, l'éclat glauque de la mer d'ardoise, de l'autre côté de la Promenade des Anglais.

Secouée par la bourrasque, Céleste retint ses cheveux à deux mains pour pouvoir admirer les palmes qui s'entrechoquaient follement, avec un bruissement métallique. Elle fouilla dans ses poches jusqu'à ce qu'elle trouve un élastique pour nouer ses cheveux, puis elle traversa vivement.

Comme elle mettait le pied sur la grève, la pluie se mit à tomber d'un coup, comme une lourde étoffe que l'on lâche. Relevant sa capuche, Céleste s'arrêta à la lisière des vagues, respirant profondément l'air salé.

Oh ! Comme elle aimait le vent et l'orage et la mer démontée ! Une joie sans mélange l'envahit. Envie de sauter, de courir sous la pluie, de crier de bonheur.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Pour satisfaire son besoin de mouvement, Céleste commença à longer les vagues. Elle avait la plage pour elle toute seule ; chassés par le mauvais temps, les Niçois étaient allés s'abriter, sans penser à profiter de l'air pur, débarrassé de la puanteur habituelle des échappements de voitures par le grand vent venu de la mer. Même la Promenade était vide de promeneurs.

Ah, si ! Il y en avait un.

Un seul.

Un homme massif qui admirait lui aussi les flots déchaînés, bien à l'abri sur le trottoir, à trois mètres au-dessus des galets de la plage.

Céleste continua sa déambulation pour s'éloigner de cette présence indésirable. Elle voulait être seule avec le gros temps.

Mais l'homme suivait le même itinéraire qu'elle, aussi rebroussa-t-elle chemin pour s'en débarrasser ; il fit de même, semblant la suivre.

Le sentiment de bonheur quitta Céleste, brutalement remplacé par une peur naissante.

Elle s'arrêta, l'homme aussi.

Elle reprit sa marche, forçant le pas ; l'homme aussi.

Il semblait vouloir toujours rester à sa hauteur.

L'averse s'était faite méchante. Céleste avait l'impression d'être transpercée par les dures gouttes froides et elle claquait des dents.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

C'est le froid, se dit-elle pour se réconforter, seulement elle le savait bien que ce n'était pas le froid.

Elle était seule avec cet homme

sur cette plage déserte

et il lui semblait animé de sinistres desseins.

Tout son être se resserrait sur sa peur en frissonnant.

Immobile, elle regardait l'homme en se demandant vers qu'elle côté fuir. Placé comme il l'était, il pouvait lui couper toute retraite. Si elle se dirigeait vers l'un des escaliers d'accès à la Promenade, il n'avait qu'à l'attendre en haut.

Il ne détachait pas les yeux d'elle.

Soudain, il s'ébranla, il avait décidé de la rejoindre sur la plage ; il descendait déjà les marches de pierre glissantes.

Céleste s'élança. Trébuchant sur les galets, elle sprinta vers l'escalier suivant, morte de peur, certaine qu'il allait lui couper la retraite. Affolée, elle atteignit l'escalier sans se retourner, les jambes tremblantes, terrifiée par le bruit de course sur les galets, juste derrière elle.

Soudain, elle n'entendit plus rien ; elle ne se retourna pas pour autant, grimpant quatre à quatre.

En débouchant sur la Prom', haletante, elle comprit : tout un groupe de touristes Japonais, abrités sous des parapluies noirs, tous les

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

mêmes – les parapluies comme les Japonais -, contemplait la Méditerranée, juste en haut de son escalier.
L'homme était resté sur la plage, au bas des marches.
Il la regardait toujours.
Céleste ne s'éloigna des Japonais qu'en arrivant sur la Californie, où elle arrêta un bus entre deux arrêts en se jetant presque sous ses roues – « Elle est pressée de mourir, la petite dame ? » Assise dans le fond du véhicule surchauffé et puant le chien mouillé et l'humanité mal lavée, la tête contre la vitre criblée de pluie, Céleste digérait sa peur et se promettait de ne plus jamais mettre les pieds sur la plage toute seule.
Une femme seule n'est pas libre de faire ce qui lui plaît.
Elle est trop vulnérable.

Le soir même, Lucien lui demanda, en lui amenant son café :
- C'est quoi tes fleurs préférées ?
- Les iris, répondit Céleste.
- Ah ! Tant pis, dit-il en sortant de derrière son dos une magnifique pivoine d'un rouge franc, bien emballée dans son cellophane. C'est de la part de Nicolas, précisa-t-il.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Le lendemain, c'était un iris bleu et pourpre qui l'attendait ; le jour d'après, une branche de cerisier en fleurs.

- Les iris n'étaient pas beaux, aujourd'hui, dit Lucien.

- Lucien, protesta Céleste à mi-voix, c'est ridicule, dites-lui d'arrêter. Il a sûrement autre chose à faire que de passer son temps chez le fleuriste.

- Ah ! Je ne crois pas, non, lui répondit-il sur le même ton. C'est lui le fleuriste. C'est lui qui tient le magasin en face de la galerie marchande, à dix mètres, sur le boulevard des Pépinières.

Ainsi, Nicolas n'était pas croque-mort.

C'étaient donc des couronnes de fleurs qu'il préparait pour les enterrements, et non des cadavres. Céleste regarda l'autocollant doré qui retenait le papier transparent. « Fleurs de Cerisier », lut-elle.

« C'est un jeu de mots, le nom du magasin, l'informa Lucien. C'est parce que son nom, c'est Cerisier. Nicolas Cerisier.

Nicolas Cerisier, pensa Céleste, voilà un nom heureux. Comment être malheureux avec un nom pareil ? Destiné à être heureux dès sa naissance. Comment s'étonner qu'il ait ce sourire éclatant ? Avec un tel nom, ce type ne devait jamais avoir connu une heure de détresse. Nicolas Cerisier qui vit au milieu des fleurs. Un vrai héros de comédie musicale américaine des années 60. Est-ce qu'il chante en composant ses bouquets, Nicolas Cerisier ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Chaque soirs, les fleurs continuaient à arriver, souvent des iris, de différentes variétés, de différentes couleurs. Au bout d'une semaine de ce petit jeu, Céleste se décida à affronter le monde extérieur et à aller en personne demander à Nicolas Cerisier de cesser ses envois de fleurs.

Elle savait bien que, ce faisant, elle entrait dans le jeu du jeune homme mais comment faire autrement ? Elle ne se sentait pas le cœur de lui faire l'affront public de refuser ses fleurs. Ç'aurait été la solution la plus sûre ; elle ne pouvait pourtant s'y résoudre. Et il compte là-dessus ! se dit-elle rageusement, en colère à la fois contre lui et contre elle-même.

Elle commença à se préparer pour sortir et, debout devant la porte ouverte de son placard, dut se rendre à l'évidence : elle cherchait la tenue et qui la mettrait le plus en valeur.

Elle s'assit sur le sol, le dos au mur. Elle ne pouvait pas prendre le risque de rencontrer ce Nicolas en tête-à-tête. S'il posait la main sur elle, elle ne pourrait pas résister. Elle allait plutôt lui écrire et glisser la lettre dans sa boîte aux lettres, hors des heures d'ouverture ; il fermait certainement entre midi et deux.

Elle s'y prit à plusieurs reprises avant d'obtenir un texte qui lui sembla à peu près convenable.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

M. Cerisier,

Vous êtes fort aimable de me faire parvenir tant de fleurs, toutefois votre gentille attention me met dans une situation gênante. Je vous serais donc reconnaissante de bien vouloir cesser ces envois intempestifs.

En vous remerciant par avance.

Céleste Dondedieu.

À treize heures, Céleste, après avoir mis un soin méticuleux à s'habiller dans la même note que si elle se rendait à l'Impérial, sortit de son immeuble et longea le trottoir, dans le but de s'assurer de loin que la boutique du fleuriste était bien fermée. Difficile de se rendre compte. Elle avança prudemment : la porte vitrée était fermée mais cela ne voulait rien dire.

Elle traversa et fit semblant d'entrer dans la galerie marchande du boulevard des Pépinières, en face, pour voir un peu mieux. Bon ! Prenons le risque.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle retraversa d'un pas décidé et, plantée devant la porte, put constater, à son grand soulagement, que la boutique était fermée.
Tout allait bien.
Mais où était donc la boîte aux lettres ? Ça alors ! Il n'y en avait pas ! Elle devait se trouver sur le côté de l'immeuble, dans l'entrée des copropriétaires.
Céleste s'octroya le droit de contempler le contenu de la vitrine, avant de contourner l'immeuble.
Vraiment magnifique.
Une ambiance champêtre régnait. Des compositions très naturelles, aériennes, certaines évoquant des sous-bois. L'étalage faisait la part belle aux matières naturelles : osier, paille, branchages et raphia.
Elle s'accroupit pour examiner de plus près une bassine à confitures en cuivre martelé où s'épanouissait un sous-bois printanier. Incroyable ! Il y avait là-dedans un bébé chêne qui tenait le centre de la composition, couronnant une sorte de tertre. Du lierre, de la bruyère, des fougères, des capillaires poussaient à ses pieds et, dans les interstices, des muscaris et des jonquilles naines. Une minuscule cabane de branchages sur pilotis était plantée au milieu des fougères, un menhir bleu miniature émergeait de la mousse.
Un petit paradis.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste s'absorba dans sa contemplation. Voilà exactement le domaine qu'il lui faudrait : un coin de nature isolé et charmant et une cabane. Hier le lot des vagabonds ; de nos jours tout cela représentait un luxe hors de prix. Même la petite jardinière de rêve était trop chère pour Céleste. Une fortune !

- Ça vous plaît ?

La question la fit sursauter. Absorbée par sa contemplation, elle ne s'était pas rendue compte que quelqu'un s'était arrêté derrière elle. Elle leva la tête brusquement. Naturellement... pensa-t-elle, ça ne pouvait être que lui. Elle lui sourit, avant de se retourner vers le minuscule univers onirique.

- Infiniment, dit-elle les yeux fixés sur la cabane. Je n'ai jamais rien vu d'aussi délicieux.

Elle le sentit s'accroupir à ses côtés.

- Merci, dit-il.

- C'est vous qui l'avez composé ?

Elle se refusait à se tourner vers lui.

- Oui, c'est moi. Je me suis amusé comme un gosse, pour construire la petite cabane.

Comment pourrait-elle dire des mots durs à un homme capable de créer une telle poésie.

« Voulez-vous entrer une minute ? Il y a plein d'autres choses à l'intérieur.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Non, non, dit-elle très vite. Je ne veux pas vous déranger. Je voulais juste vous demander de ne plus m'offrir de fleurs.

Elle tourna la tête vers lui et, plongeant les yeux dans ses yeux à lui, si veloutés, elle continua :

« C'est très gentil de votre part, mais cela me gêne beaucoup.

Il la dévisageait avec intensité, comme s'il n'entendait pas ses paroles. Très gênée, elle baissa les paupières et se redressa pour s'échapper au plus vite.

- Attendez ! dit-il en se relevant rapidement à son tour. Écoutez ! Je ne laisserai plus de fleurs pour vous à Lucien, c'est promis, mais laissez-moi vous montrer mes plantes et vous offrir un café.

« Je vous jure que je ne vous toucherai pas, ajouta-t-il en voyant le regard méfiant que lui jeta Céleste de derrière sa frange. On laissera la porte ouverte. Vous voulez bien ? demanda-t-il, suppliant.

Les yeux baissés, Céleste réfléchit quelques instants. Elle avait très envie d'accepter.

Voilà qui était terriblement démoralisant.

Si encore elle avait été attirée par un type dont la personnalité lui déplaisait, elle aurait pu, sans inconvénient, se faire baiser au milieu des ficus ou dans un placard à balais et l'oublier très vite.

Là, elle prenait des risques.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Il était hors de question de coucher avec ce type-là. C'était la meilleure façon de tomber amoureuse. Faire plus ample connaissance aussi.
Elle devait partir. Et immédiatement.
- D'accord ! s'entendit-elle répondre.
C'est moi qui ai dit ça ? se demanda-t-elle, interloquée, pendant qu'il ouvrait la porte, un sourire triomphant aux lèvres.

Il lui fit les honneurs de sa boutique, en prenant soin de ne pas la toucher. Céleste était comme envoûtée par ce qu'elle voyait. Même les bouquets sortaient de l'ordinaire. Ils avaient un aspect libre et échevelé, presque insolent. Le choix des fleurs à l'unité était lui aussi très original : branches fleuries d'arbres fruitiers, pois de senteurs, pivoines, graminées tournesols, protéacées, fleurs inconnues d'aspect très sauvage ; pas de glaïeuls, pas de marguerites... Céleste était surtout fascinée par les compositions en pots qui recréaient des univers absolument féeriques.
Il la laissa en contemplation pour aller préparer du café.
- Quelle est votre composition préférée, demanda-t-il alors qu'ils s'étaient installés dans des fauteuils en rotin, disposés comme un salon de jardin et entourés de plantes.
Et en plus il sait faire le café ! pensa Céleste.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Celle en vitrine, avec la cabane, dit-elle après un temps de réflexion.
- C'est aussi ma préférée, s'enthousiasma-t-il.
Céleste lui jeta un regard en coin, son sourcil gauche exprimant le scepticisme le plus complet, une légère moue moqueuse aux lèvres.
« Je jure que c'est vrai ! s'écria-t-il.
Elle le fit parler de lui : il habitait juste au-dessus du magasin, c'est ainsi qu'il l'avait surprise devant sa vitrine cet après-midi même. Il était célibataire, il avait vingt-huit ans - cinq ans de plus que Céleste - et il avait vécu quatre ans avec une fille qui l'avait plaqué pour un informaticien, obèse mais plein d'argent – un gros plein de sous et de soupe. De toutes façons, son ex n'aimait pas les plantes. Elle aurait voulu que lui, Nicolas, face un métier plus lucratif, et surtout plus avouable. « Tout le monde pense que tu es pédé », lui répétait-elle journellement.
Il était vraiment sympathique. Céleste trouva quand même l'occasion de glisser dans la conversation qu'elle était fiancée – terme qu'elle préférait à « en concubinage », si laid à l'oreille.
Nicolas eut alors une drôle de façon de la regarder ; il était penché sur la table, fixant le fond de sa tasse, les paupières baissées, et il les releva lentement avant de planter ses yeux sombres au fond de ceux de Céleste, tout en lui racontant comment il avait fait pousser

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

lui-même tous les petits chênes qu'elle voyait en plantant des glands, puis, lentement, toujours parlant,

il abaissa ses lourdes paupières sur ses pupilles,

comme un store que l'on baisse.

Ce regard donna beaucoup à penser à Céleste. Elle ne le comprit jamais vraiment.

Malgré elle, Céleste fut ensorcelée par le monde poétique au sein duquel évoluait Nicolas Cerisier. En sortant de chez lui, elle se sentit étrangement plus légère. Comme regonflée.

Elle préféra ne pas s'appesantir sur les dangers de cet état et alla de ce pas téléphoner à Clarisse. Subitement celle-ci lui manquait, oui.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 17 -

Clarisse manqua se mettre à pleurer en reconnaissant la voix de Céleste, au bout du fil.

- J'peux pas te parler, j'suis en cours, chuchota-t-elle. Tu peux être au Pub Marlon dans une heure ?

Les retrouvailles furent mémorables. Clarisse la serra contre elle à l'étouffer en sanglotant et en psalmodiant de sa voix au timbre masculin :

- Oh ! Comme tu m'as manqué, comme tu m'as manqué ! Oh ! Si tu savais comme tu m'as manqué !

Céleste se dégagea doucement et lui tendit un mouchoir en papier, avant de l'examiner avec une pointe de rancune jalouse, pendant qu'elle s'essuyait les yeux. Quelle classe ! Clarisse avait changé de look. Foin des shorts moulants et des têtes de mort : elle portait un tailleur – noir, naturellement - cintré à la taille, la jupe au-dessus du genou et un chemisier très échancré en soie noire. Des talons de dix centimètres. Le seul indice pouvant révéler son goût immodéré pour le style gothique

était un ravissant pendentif d'argent en forme de chauve-souris. Toujours aussi belle, toujours aussi mince, mais fini la vulgarité : elle

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

s'habillait désormais exactement comme Céleste aurait aimé pouvoir le faire. Ce n'était peut-être pas une si bonne idée que cela de la revoir. Céleste dissimula son amertume sous un sourire et un compliment.

- Mais que tu es belle ! Ton tailleur est tout simplement sublime.

- Arrête tes conneries ! s'exclama Clarisse en baissant la tête pour mieux regarder sa mise, c'est mon déguisement d'prof.

- Pardon ?

- Ah ! T'es pas au courant, bien sûr ! D'puis qu'on n's'est vues, j'ai eu ma maîtrise de Latin. Alors, j'me suis fait pistonner par Papa à qui je ne sais qui devait un service et c'est comme ça qu'j'ai eu mon agreg' de Lettres Classiques. Et comme Maman est copine de baise du directeur du département d'Lettres Classiques de l'Université de Nice, y m'a créé un poste d'Histoire de l'Antiquité.

« Donc, d'puis octobre, j'enseigne les mœurs de l'Antiquité à mes chers petits élèves. L'Empire Romain, les guerres serviles, la gastronomie, et surtout les us sexuels et la philosophie.

« Pour l'année prochaine, j'ai proposé la création d'un cours complet sur l'histoire d'la sexualité de Néandertal à nos jours, et l'directeur du département d'Ethno' est très intéressé. Seulement, j'sais pas trop s'il est intéressé par mon cours ou par mon cul.

- Mais, pourquoi t'es-tu fait pistonner ? Tu l'aurais eu les doigts dans le nez, ce concours.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Ah! ah! ah! Ma pauvre, t'es vraiment trop naïve, putain ! C'est les pistonnés d'abord et les autres s'il en reste, tu sais ! Y a du piston à tous les niveaux : des correcteurs qui rendent service à d'autres profs, jusqu'au ministère qui donne ses instructions.
- Mais, je croyais que les copies étaient anonymes.
Clarisse éclata de rire.
- C'est pas parce que toi, t'es honnête, que tout le monde l'est forcément. Et puis, j'avais pas envie d'me retrouver mutée dans un bled au fin fond du trou du cul d'la France rurale ! Mais c'est pas intéressant tout ça, bordel ! Qu'est-ce qui t'est arrivé, à toi ?
En quelques phrases, Céleste résuma les derniers mois, taisant toutefois son profond désespoir. Elle travestit tout cela en banale dépression, suite logique de son deuil.
Rien inquiétant. Il ne fallait pas que Clarisse décide de la tenir à l'œil.
Elle s'étendit ensuite avec complaisance sur Xavier, son indifférence, le pécule qu'il s'était engrangé, et sur son intention à elle, Céleste, de le quitter.
Là, Clarisse se répandit en cris d'enthousiasme. Elle connaissait un avocat qui ferait rendre gorge à l'écureuil indélicat.
- Tu l'tiens par les couilles, dit-elle. On va lui faire dégorger pièce par pièce tout c'qu'il te doit, à c'vampire. Il va voir l'effet qu'ça fait, d'être saisi !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Sans doute, dit Céleste, mais même s'il me coûte cher, il participe tout de même un tant soit peu aux dépenses. Seule, en six mois j'aurai bouffé mon capital. Comme je n'ai pas trouvé de boulot, j'ai décidé, pour gagner ma vie, d'écrire un bouquin érotique. Le problème, c'est qu'il est fort loin d'être fini.

Clarisse était emballée, voulait tout savoir de l'histoire, réclamait des détails... Mais Céleste enchaîna adroitement sur Nicolas Cerisier.

- Mouais, il a pas l'air mal, décréta Clarisse, mais bon, un fleuriste... Ça fait quand même un peu trop "eau de rose". Putain ! J'aurais cru que tu t'serais décidée à t'chercher un intellectuel. Enfin, de toutes façons, à côté d'Attila, c'est carrément l'pied. Même un orang-outan vaudrait mieux que c'trou du cul !

« Écoute, continua-t-elle, tu vas rentrer chez toi et t'fringuer classe. Je passe t'chercher à vingt heures, on va s'faire un resto et une soirée trash. On va danser, s'bourrer la gueule dans les bars mal famés et s'faire violer dans des chiottes pleines de pisse, okay ?

- Hum... À condition que ce soit moi qui conduise au retour.

- Vendu !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste servit un steak haché surgelé grillé accompagné de purée en sachet à Xavier Descombre, avant de s'habiller pour sortir : jupe droite noire aux genoux - elle soupira en pensant à la silhouette longiligne de Clarisse - body noir très décolleté, il fallait mettre ses seins - sa seule beauté - en valeur. Maquillage, talons, un boa noir pour compléter le tableau.
Le claquement inhabituel de ses talons dans le couloir attira Attila à la porte du salon. Elle ne lui laissa pas le temps de parler.
- Je vais danser avec Clarisse, dit-elle. Tu veux venir ?
- Certainement pas ! répondit-il sèchement.
- Bon, ne m'attends pas, je rentrerai tard.
Elle le laissa planté là, sa fourchette à la main.

Alors qu'elle sortait de l'ascenseur, au rez-de-chaussée de son immeuble, Céleste se trouva nez à nez avec Clarisse. Choquée, elle en resta sans voix. La somptueuse Noire s'était muée en homme.
Vêtue comme un danseur de flamenco : pantalon moulant, large ceinture noire, ample chemise de soie noire, les cheveux retenus en catogan et... des pattes jusqu'au milieu des joues et un bouc sur le menton.
Clarisse se mit à rire en voyant son amie hébétée, clouée sur place.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- J'me présente, dit-elle, Alonzo Toulemonde.

Et elle tendit à Céleste une carte de visite gravée en relief – très chic ! - où il était inscrit : A. Toulemonde, suivi de son numéro de téléphone. Céleste, un peu revenue de sa surprise, bégaya :

- Mais, mais... Qu'est-ce que tu as fait de tes seins ? Et ce bouc ! Mais, comment... ?

Clarisse bomba le torse avec fierté.

- Oh ! C'est juste un bouc de théâtre, les pattes aussi. C'est collé. Mais ça fait vrai, hein ? Et j'me bande les seins, bien sûr. De toutes façons, j'en ai pas beaucoup.

Elle resta immobile pendant que Céleste lui tournait autour, la regardant attentivement sous le nez, détaillant les poils de théâtre.

- Très réussi ! convint-elle, impressionnée. Vraiment, tu passes pour un mec ! C'est fou. Un peu pédale sur les bords quand même, mais c'est le look latino qui fait ça.

« Renversant !

Clarisse Toulemonde était aux anges. Elle ouvrit la portière de sa Golf - Tiens, encore une nouvelle voiture ! - et attendit galamment que Céleste soit installée pour la fermer. Quand Alonzo/Clarisse fut installée au volant, Céleste lui demanda :

« Mais, pourquoi ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- J'ai été inspirée par une épigramme d'Martial qui s'moque de la tribade Philaenis parce qu'elle s'conduit comme un homme, lèche virilement les filles et encule les garçons. Trop bon !
- Oui, mais pourquoi ?
Clarisse démarra avant de répondre :
- Pour draguer, bien sûr !
- Mais pour draguer quoi ? Hommes ou femmes ?
- Ben... Surtout les femmes, mais ça m'est arrivé de draguer un gay, un super beau mec, Giton en personne. Seulement, quand il s'est rendu compte qu'j'étais une meuf, j'ai bien cru qu'il allait m'frapper, bordel ! J'ai une coquille dans l'pantalon et, au départ, il a vraiment cru qu'j'étais un mec, avec une vraie teub.
- Hum… Et les filles que tu branches, elles en disent quoi quand elles se rendent compte que tu es une femme ?
- Ça dépend. L'plus souvent, j'leur dis pas.
- Tu te contentes de les embrasser chastement ? Toi ?
- Ouah... J'les tripote un peu dans les chiottes... Des fois j'en lèche une. Mais j'les ramène pas chez moi. C'qui m'excite c'est qu'elles croient que j'suis un mec.
Céleste haussa les sourcils presque jusqu'à la racine de ses cheveux.
- Ah ! finit-elle par dire. Et tu n'es pas frustrée ?
- Si...

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Ne me dis pas que tu as l'intention de changer de sexe.
- Oh, non ! J'aime trop m'faire bourrer !
- Ah, bon ! Alors, un soir tu sors en mec et le lendemain en Clarisse ?
- Nan, en c'moment, tous les soirs j'suis Alonzo. Mais l'jour, je drague à la fac. Surtout les élèves, la plupart d'ces putain de profs sont périmés.
- Et tu en as le droit ?
- Bin quoi, j'suis prof, pas vestale !
« Et puis y sont majeurs, merde ! Mais c'est pas bien vu. J'essaye d'pas les prendre parmi mes propres élèves : on pourrait m'accuser d'truquer les notes ou d'abus d'influence, ce genre d'conneries, quoi.

La soirée parut longue à Céleste. Sans la nouveauté que représentait pour elle Alonzo/Clarisse, elle serait sûrement morte d'ennui. Forcément : Nicolas Cerisier n'était pas là et elle ne pensait qu'à lui.
Elle regarda Clarisse brancher virilement une petite blonde habillée comme une pute, dans le pub le plus mal famé du Vieux Nice. Haussant le ton, pour qu'Alonzo/Clarisse puisse l'entendre en dépit du saccage assourdissant que faisait le groupe de chevelus, sur la

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

scène, en essayant d'interpréter un tube des Red Hot Chili Peppers, Céleste dit :

- Je ne suis pas sûre qu'elle ait quinze ans. Fais gaffe au détournement de mineur !

- Bof ! répondit Clarisse, hurlant elle aussi. De toutes façons, on pourra jamais m'accuser d'l'avoir déflorée.

Et elle ondula du bassin en caressant sa coquille, sous son pantalon, d'un air canaille.

Céleste réussit, à trois heures du matin, à arracher Alonzo/Clarisse, ivre morte, des bras de la jeune blonde et la ramena chez elle.

- Tu arriveras à retrouver ta porte ? demanda-t-elle devant la résidence Bel Azur.

Elle craignait de devoir la raccompagner jusqu'à son immeuble – l'immeuble de Julien.

- Ouais, ouais.

- Bon, dit Céleste sceptique, je garde la voiture pour rentrer chez moi. Tu commences tes cours à quelle heure demain ?

- Quinze heures, j'crois.

- Je passe te prendre avec ta voiture à quatorze heures. On ira prendre un café avant ton cours, puis je rentrerai chez moi en bus.

- Ça m'fait tellement plaisir qu'tu sois là, Céleste, dit Clarisse d'une voix rauque et avinée. Tu m'as tellement manqué, sanglota-t-elle accrochée au cou de Céleste. Putain, tellement !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Allons, allons, toi aussi tu m'as manqué. C'est fini, je suis là maintenant.
« Si tu te perds, attends de voir passer un vigile, il te ramènera chez toi.
Et elle la poussa doucement hors de la voiture.

Le lendemain soir, Céleste reprit ses habitudes laborieuses. Dès vingt heures, elle était à l'Impérial.
- Eh bin alors, rugit amicalement Franck en la voyant entrer, on a pris des vacances, hier soir !
Elle sourit.
« Y a quelqu'un qui a été déçu, continua-t-il.
Soudain, Céleste vit tous les habitués pivoter vers elle, comme des tournesols vers le soleil. Allons bon ! pensa-t-elle.
- Ah ? se contenta-t-elle de dire sur un ton absent, en regagnant sa place habituelle.
- Ah, bin ! Quand on parle du loup ! s'exclama Franck.
Levant les yeux, Céleste vit Nicolas Cerisier entrer dans le café, arborant son sourire merveilleux qui semblait le précéder comme un étendard.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Bonsoir, lança-t-il à la cantonade, avant de s'arrêter devant Céleste. Je peux m'asseoir cinq minutes ?

Elle hésita.

« Juste le temps d'un chocolat, après je te laisse travailler. Tu veux bien ? (regard de chien battu.)

Céleste hocha la tête.

« Je suis passé hier soir, dit-il. Tu n'étais pas malade ?

- Je suis sortie avec une copine.

Il avala son chocolat en parlant de ses freesias qui avaient fleuri.

- Si tu en as envie, tu peux passer à la boutique demain, dit-il en rougissant. Je te ferai visiter mon jardin, c'est le meilleur moment, tu vois, tous les bulbes sont fleuris.

Il n'osait apparemment pas lever les yeux sur elle. Céleste en était tout attendrie.

- Je passerai peut-être dans l'après-midi, céda-t-elle.

Elle fut récompensée par un sourire radieux, Nicolas se leva d'un bond et, d'un mouvement aussi rapide qu'imprévisible, il se baissa pour lui appliquer un baiser rapide au coin des lèvres, avant de partir précipitamment. Elle fut aussi surprise par la rapidité du mouvement que par la réaction disproportionnée de son propre corps : ce contact anodin l'avait embrasée.

Elle en resta saisie.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Les habitués gloussaient. Cette histoire mettait de l'animation dans la morne uniformité de leurs soirées.

Ce soir-là, Céleste trouva, sur le seuil de son immeuble, la jardinière à la forêt merveilleuse. Une carte de visite était agrafée à l'emballage transparent :

Céleste,

Accepte ce petit cadeau, je t'en prie. Cela me ferait tellement plaisir de savoir que mon sous-bois préféré est chez toi et que, chaque fois que tu passes devant, tu penses à moi.

Nicolas.

Elle conserva précieusement la carte de visite, comme une relique, dans son portefeuille.

Assise par terre au milieu de sa cuisine, elle déballa le petit paradis en pot et resta longtemps à l'admirer, une cigarette à la main.

- Qu'est-ce que tu en penses, toi, Julien, de Nicolas Cerisier, demanda-t-elle à mi-voix.

Mais Julien ne répondait pas.

Julien ne répondait jamais.

Si seulement elle sentait un peu sa présence, parfois...

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Mais elle était seule. Comme toujours.

Finalement, peut-être que Nicolas Cerisier pourrait combler ce vide ? Était-ce parce qu'elle se souvenait d'un moment où elle n'était jamais seule, d'un moment où elle avait un alter ego, qu'elle se sentait si seule en comparaison ? Ou est-ce que les autres aussi se sentaient seuls de la même façon qu'elle ?

Céleste et Nicolas se virent beaucoup, les jours qui suivirent. L'univers champêtre dans lequel il évoluait ravissait Céleste.

Même Clarisse Toulemonde avait fini par avouer qu'un fleuriste, ce n'était pas si mal. Céleste était convaincue que sa morbide amie avait été séduite par les gerbes et couronnes que terminait Nicolas pour un enterrement, le jour où elle avait fait sa connaissance : l'aspect funèbre de ce travail l'avait brusquement frappée et, depuis, auréolait la profession tout entière d'un immense prestige.

- T'as souvent c'genre de commandes ? s'enquit-elle.

- Oh, oui ! Très souvent. Je ne suis pas placé loin du cimetière, alors...

Clarisse resta en extase.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste apprit beaucoup sur les plantes et la culture bio, mais Nicolas restait une énigme pour elle. Elle ne savait plus comment se comporter avec lui ; il la mettait sur des charbons ardents.

Il la traitait comme une princesse, se répandait en discours interminables quant à sa vision de la femme idéale - discours qui n'étaient qu'une longue description de Céleste - ; il lui prenait la main très souvent, l'embrassait au coin des lèvres, la prenait par la taille et cela sous n'importe quel prétexte - il avait toujours une bonne raison pour la toucher.

Ils se voyaient tous les jours ; Céleste passait ses après-midis à la boutique ; le soir, Nicolas passait la voir à l'Impérial. Il lisait des livres de jardinage pendant qu'elle travaillait à son roman.

Mais il en restait là.

Céleste commençait à se sentir en confiance avec lui - l'impression que quelque chose de grand était en train de naître entre eux. Nicolas semblait vouloir prendre le temps de la séduire. C'était un peu comme une grossesse : elle se sentait presque enceinte de cette relation amoureuse. Cela bougeait au fond d'elle, elle y pensait sans cesse avec ravissement ; elle regardait ses sentiments pour Nicolas grandir et se sentait sereine.

Au fond, elle était en attente de la vie, elle qui s'en était éloignée le plus possible.

Mais l'attente se faisait longue.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle peuplait désormais ses insomnies en s'imaginant dans les bras de Nicolas. Elle se voyait mordant son épaule à belles dents, suçant sa queue à n'en plus finir ; surtout, elle s'imaginait possédée par lui, écrasée sous son poids, fouaillée vigoureusement ou avec une tendresse lente par sa bite, ses mains à lui crispées sur ses fesses à elle. Elle s'excitait toute seule, sentait le sang battre dans son bijou, sentait sa chatte bien ouverte, toute mouillée, et elle devenait folle.

Folle de désir pour ce Nicolas Cerisier qui ne faisait rien.

Ce Nicolas Cerisier qui ne se décidait pas à l'embrasser, à la baiser.

Folle de frustration, aussi.

Ses mains étaient impuissantes à éteindre ce feu qui la consumait - il était encore plus frustrant de se caresser que de ne rien faire du tout et de se laisser incendier de désir. Le plaisir qu'elle se donnait lui paraissait bien décevant, bien misérable comparé à cette pénétration qu'elle attendait.

Céleste aurait voulu que Nicolas cesse le petit jeu de la séduction et passe à des choses plus sérieuses, mais elle ne savait pas comment lui suggérer d'y mettre fin.

- J'comprends pas ton problème, lui dit Clarisse. Sans déconner, t'es amoureuse de lui et il est fou de toi, ça s'voit comme le nez au milieu d'la figure. Pourquoi tu lui manges pas la bouche ?

- Je n'ose pas, répondit piteusement Céleste.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- T'oses pas ? Putain, c'est à moi qu'tu dis ça ?! Et tu crois que j'vais te croire ?
- C'est vrai, Clarisse. Je n'ose pas. Je ne sais plus comment faire.
« Chaque fois que je me rapproche de lui, il s'éloigne sous n'importe quel prétexte.
« Ça fait trop longtemps que je n'ai plus branché personne... Je ne sais plus comment on embrasse.
- Pardon ?
- Eh bien non, je ne sais plus ! Qu'est-ce que tu crois ? Ce n'est pas Attila qui m'embrasserait ! Il y a bien quatre ans que je n'ai plus embrassé personne.
- Mais l'patin, c'est comme la bicyclette, ça s'oublie pas, merde !
- Peut-être, mais j'ai l'impression que je ne saurai pas.
Un éclair lubrique embrasa l'œil de Clarisse.
- Tu veux que j'te montre ? (Voix sensuelle, regard en coulisse, bouche gourmande.)
- Non, Clarisse, je t'en prie, ne commence pas !
- Boh ! C'était juste pour t'aider.

- Pourquoi tu viendrais pas bosser à la maison, demain soir, dit Nicolas.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Il jeta sa revue sur la table en marbre de l'Impérial et s'assit face à Céleste en lui offrant son fabuleux sourire.

« Ce serait plus agréable qu'ici, continua-t-il. Je te ferai un feu de cheminée. Il fait un peu trop chaud pour ça, mais c'est tellement agréable.

Ça y est, exulta intérieurement Céleste. Il s'est décidé.

Elle passa toute la journée du lendemain à se pomponner : épilation soignée, gommage, masque, voile satiné pour le corps, manucure, pédicure... Comment font les femmes qui travaillent pour trouver du temps pour toutes ces conneries, se demandait-elle.

Le soir, elle choisit ses vêtements avec un soin particulier. Pas question de s'habiller comme pour aller tapiner, mais quand même un petit haut moulant, pour habiller le jean noir, et des dessous affriolants.

Devant la porte de Nicolas, elle se recueillit cinq secondes avant de sonner. Première soirée seuls tous les deux. Allait-il l'embrasser dès le seuil ? Oh, oui, par pitié !

Elle sonna. Quand il ouvrit la porte, Céleste put constater que lui aussi avait fait un effort de toilette : rasé de frais, il portait une chemise blanche cintrée à manches courtes et non l'un de ses éternels tee-shirts. Il lui sembla très beau.

D'instinct, elle lui tendit les lèvres. Il la serra un instant contre lui – juste le temps pour elle de le sentir bander contre son ventre - avant

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

de lui présenter sa joue. Humiliée, Céleste y piqua un baiser sec, avant de pénétrer dans le salon. Elle avait dû prendre ses rêves pour la réalité et l'os de la hanche de Nicolas pour une trique flatteuse.

Musique douce ; une belle flambée dans la cheminée ; sur l'immense table basse devant l'âtre, l'habituel fouillis de livres et magazines de jardinage avait disparu.

- On pourrait s'installer par terre sur des coussins, qu'est-ce que t'en penses ? dit-il.

- Devant la cheminée ? demanda Céleste.

L'espoir renaissait en elle. Elle se voyait déjà en train de se faire prendre à la lueur du feu.

- Oui, dit-il. Tu pourrais t'installer sur la table basse pour écrire, tu vois.

Céleste, douchée, ne répondit pas. Elle commença à étaler ses stylos-feutres et son cahier sur la table, en pensant que, finalement, elle avait bien fait de les prendre. Elle aurait eu l'air stupide si elle s'était amenée les mains vides. Que lui aurait-elle dit ? Bin, je croyais et que tu voulais me baiser... Elle avait dû se tromper. Ce type-là n'avait sûrement pas envie d'elle. Il n'aurait jamais réussi à attendre aussi longtemps.

Elle avait dû se faire des idées.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle en était là de ses réflexions quand Nicolas, qui était allé faire du café, revint dans la pièce un plateau entre les mains, son irrésistible sourire aux lèvres.

Céleste se sentit misérable.

Nicolas parlait, parlait, parlait... Installé à côté d'elle sur le sol, il parlait de ses fleurs, de ses commandes, de ses clients, et tout en parlant, il s'était doucement affalé contre l'assise du sofa, derrière lui. Les bras grands ouverts, le regard en coulisse, il semblait offrir son corps à l'admiration de la jeune femme.

Ce salopard ne voulait pas la baiser, comprit-elle, il voulait juste la tenter.

Elle redressa les épaules et leva le menton.

- Nicolas, l'interrompit-elle, il faudrait quand même que je travaille un minimum.

Elle se détourna de lui et ouvrit son cahier.

- Bien sûr, excuse-moi ma petite fleur, dit-il. Je vais lire un peu. Au fait, continua-t-il, comment va ton mec ?

- Pourquoi cette question ? demanda Céleste sans lever la tête de son manuscrit, tous les sens en alerte.

- Je me demandais s'il sait que tu vas le quitter.

- Je l'ignore. Voilà un mois que nous ne nous adressons plus la parole.

- Mais quand vas-tu le faire ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Je ne peux pas le quitter, Nicolas. Je n'en ai pas les moyens. C'est pour ça que j'essaye d'écrire ce sacré bouquin.
- Et tu en as pour longtemps ?
- Je ne sais pas. Un an, peut-être...
- C'est long, dit-il simplement, avant de s'absorber dans un ouvrage de jardinage.

Alors, c'est ça ! se dit Céleste en faisant semblant de se relire, ajoutant aléatoirement des "S" à des mots qu'elle n'avait pas lus. Il ne me baisera pas, tant que je n'aurai pas quitté Xavier.

- Clarisse, le piston de ton père qui t'a fait entrer à l'Éducation Nationale, tu crois qu'il pourrait faire quelque chose pour moi ?

Clarisse secoua la tête d'un air navré.

- J'ai déjà demandé à mon père, Céleste, j'suis désolée, son piston est parti à la retraite. Et mon père est en mauvais termes avec son trou du cul d'remplaçant.

Céleste soupira.

« Mais, poursuivit Clarisse, si tu passes ta maîtrise, l'mec de ma mère et moi on peut t'pistonner pour enseigner à la fac de Lettres, comme chargée de T.D. ou un truc comme ça.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Ce serait trop long de préparer une maîtrise, j'aimerais quitter Xavier le plus vite possible.
- Ah, ça y est, l'pas est franchi ? Bin putain, c'est pas trop tôt !
- En gros, Nicolas m'a laissé entendre qu'il ne me baisera pas tant que je ne serai pas célibataire.
- Il est gonflé çui-là ! Il a peur que Xavier lui fracasse la devanture, ou quoi ? C'est pas possible d'être patient à c'point, quand on bande bien dur.
- Hum… fit Céleste après un instant de réflexion. C'est vrai que c'est bizarre... Mais bon, de toutes façons, il faut bien que je me débarrasse d'Attila.
- L'appart' est toujours à ton nom ?
- Oui.
- Bin, tu l'vires, et tu t'mets avec Nicolas. T'auras qu'à aller vivre chez lui, et tu pourras louer l'appart'. Ça t'fera des sous, le temps d'finir ton livre.
- Oui, mais s'il ne veut pas vivre en couple ? Il sort d'une expérience malheureuse ; il n'a peut-être pas envie de remettre ça de sitôt.
- Faudrait savoir s'il est amoureux ou pas, bordel de merde ! Et puis, si t'as des ennuis d'sous, tu sais que j'suis là.
- Je ne peux pas vivre à tes crochets, Clarisse, mais tu es adorable.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Un mercredi soir, Clarisse débarqua à l'improviste à l'Impérial.

- J'ai la solution à tous tes problèmes ! s'écria-t-elle impétueusement. Maintenant qu'mon père est à la retraite, ma mère cherche une garçonnière pour abriter ses amours illicites. T'as qu'à lui louer ta chambre. J'lui en ai d'jà parlé : elle adore cette idée.

Un peu déstabilisée, Céleste haussa les sourcils.

- Mais pourquoi ne va-t-elle pas à l'hôtel ? Ou chez son mec, tout simplement ?

- Il est marié, çui-là. Et elle en change souvent. Et surtout, elle veut pas qu'mon père puisse réunir des preuves d'adultère. Chez toi ce s'rait idéal. Si un huissier s'présente, t'es là et vous prenez juste un café entre amis. Tu pourras même dire que l'type est ton amant à toi.

- Hum... Mais, imagine qu'elle rompe avec ce type, je vais me retrouver le bec dans l'eau, sans locataire.

- T'inquiète ! Elle en trouvera un autre. Ma mère, quand elle s'ra trop vieille pour qu'on la dragues, j'te parie qu'elle payera pour s'faire troncher.

- Ah ! Et ça ne te gêne pas de trahir ton père ?

- Bof ! C'est jamais qu'des histoires de cul.

Céleste, une moue dubitative aux lèvres, prit le temps de réfléchir.

- Pas de partouzes ; pas de double des clefs à ses petits copains.

- Évidemment.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- C'est sûr, cette histoire ?

- Sûr !

- Bon, je peux dormir chez toi, ce soir ? Et peut-être demain soir ?

Il lui fallait au moins la perspective d'être débarrassée à vie d'Attila pour supporter l'idée de revoir l'immeuble où avait vécu Julien.

- Avec plaisir ! Toute la vie, si tu veux, répondit Clarisse avec exubérance.

Céleste la laissa à l'Impérial en compagnie d'un rhum-coca et, rassemblant son courage à deux mains, elle rentra chez elle pour en vider Xavier Descombre.

Il était devant la télé, naturellement, hypnotisé par, à ce qu'il sembla à Céleste, une émission de télé-réalité où des gens s'amusaient à mourir de faim en direct dans des conditions extrêmes. Elle prépara un sac avec ses affaires de toilette et se dirigea droit sur l'écran pour arrêter le poste.

- Mais qu'est-ce que tu fais ? C'est pas terminé ! s'indigna Attila depuis son fauteuil.

Plantée devant le téléviseur, Céleste regretta brièvement que Clarisse ne soit pas venue avec elle. Et s'il devenait violent ?

Elle respira profondément, pour tenter de calmer les battements précipités de son cœur.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- J'ai fouillé dans tes papiers, fit-elle fraîchement. Je suis au courant de tes petites économies.
Il en resta sans voix, la zapette toujours à la main.
- Je pense que tu t'es assez enrichi sur mon dos. Tu as deux jours pour partir d'ici. Je te contacterai demain pour discuter des détails. Ce soir, je dors chez Clarisse.
Céleste pivota sur elle-même et alluma la télé, avant de s'en aller. La porte se referma derrière elle avec un claquement définitif.
Xavier n'avait pas bougé. Pétrifié.

- Je ne suis même pas persuadée qu'il ait enregistré ce que je lui ai dit, raconta Céleste, de retour à l'Impérial. Peut-être qu'il n'a pas écouté.
- T'aurais dû t'filmer et lui passer la vidéo, rigola Clarisse.
- J'espère qu'il a compris quand même et qu'il va dégager le plancher.
- Tu d'vrais lui envoyer un huissier pour récupérer ton fric.
- Ouais, sur son lieu de travail. Ça ferait bon effet ! Tel est pris qui croyait prendre.
- Tu vas l'faire ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Je ne crois pas. C'est tellement important pour lui, l'argent. Je veux qu'il dégage, pas qu'il se suicide. C'est d'ailleurs pour ça que je lui laisse la garde de la télé.
- Tu pourras p't-être obtenir un droit d'visite.
- Je renoncerai au droit de visite s'il ne réclame pas une pension compensatoire pour les piles de la télécommande et la redevance.

Le lendemain matin, dès l'ouverture, Céleste se précipita à Fleurs de Cerisier. Une petite mamie était déjà dans la boutique, en train de choisir des fleurs pour un bouquet.
- C'est pour ma petite-fille, disait-elle. Je veux un beau bouquet : elle a accouché hier. Un beau garçon : 5 kg 222 ! La pauvre, elle a souffert le martyre. Huit heures qu'il lui a fallu, pour le sortir !
Nicolas l'écoutait avec gentillesse, s'intéressant à son histoire.
- Mais, on lui a pas fait de péridurale ? s'enquit-il.
- Elle n'a pas voulu, elle a toujours eu peur des piqûres. Alors, quand on lui a dit qu'on allait lui enfoncer une aiguille comme le doigt dans le haut des fesses, elle a dit qu'elle aimait encore mieux avoir mal. Moi, je lui ai dit, « Ma petite-fille, il vaut mieux sentir un doigt dans les fesses, qu'une tête là où je pense. Un bébé, ça fait moins mal quand ça entre que quand ça sort. »

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste se précipita vers l'arrière-boutique pour pouvoir rigoler à son aise, pendant que Nicolas restait sérieux comme un pape.

« Et d'ailleurs, elle l'a bien compris, continuait la mamie. La pauvre, elle a souffert, allez ! On l'entendait crier depuis la salle d'attente. Il a fallu qu'on l'ouvre en bas, une *pissiotonomie*, qu'on lui a fait. Sept points à vif, qu'elle a eu. Son mari, il a filmé le médecin quand il l'a recousue. Il paraît qu'on voit bien comment il pique l'aiguille dans les chairs.

Céleste regarda Nicolas par l'entrebâillement de la porte : il était vert.

« Elle pourra pas s'asseoir pendant un moment, disait la mamie. Son mari, il a dit qu'elle criait encore plus pendant qu'on la recousait que pendant qu'elle le sortait. Il a bien eu quand le bébé est sorti, aussi. Elle a poussé tellement fort, qu'elle s'est vidée complètement. Le petit, il est né la tête dans le caca. « Ça lui portera chance », je lui ai dit à ma petite-fille.

Nicolas avait terminé le bouquet. Pendant que la petite mamie sortait ses sous, il prit une rose rouge et l'emballa dans du papier fleuriste.

- Pour vous, madame, dit-il en la lui tendant, son merveilleux sourire aux lèvres. Depuis hier, vous êtes arrière-grand-mère. Mes félicitations.

La petite mamie partit, tout heureuse.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Pendant ce temps, Céleste avait préparé du café, pour accompagner les croissants qu'elle avait achetés avant d'arriver.

- Le pauvre gosse, commenta-t-elle, à peine né et déjà dans la merde.

- J'arrive pas à le croire, le mari a tout filmé, tranquille. Même quand on a recousu sa femme !

- Il compte peut-être vendre le film à une émission de télé-réalité.

- Tu crois qu'ils vont montrer la vidéo à la famille et aux amis ?

- Naturellement, et au gosse aussi. Comme ça, elle pourra dire à son fils : « Regarde tout ce que j'ai souffert pour te mettre au monde ! »

Ils s'esclaffèrent de bon cœur.

« Tu en as beaucoup des clients qui te racontent ce genre d'horreurs ? s'enquit-elle.

- Toute la journée. Surtout pour les enterrements. J'ai droit à toutes les souffrances du défunt, tu vois. Ce sont les vieux les plus bavards, là-dessus.

- Mouais, c'est la génération qui veut ça. J'ai remarqué qu'il y en a beaucoup qui se complaisent dans l'horreur. Ça doit être une sorte de catharsis. On devrait faire des films d'horreur qui se passent dans des hôpitaux. J'ai viré Xavier, enchaîna-t-elle tranquillement, sans temps mort.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Nicolas mit un quart de seconde avant de réagir. Quand l'information arriva jusqu'à son cerveau, son visage s'illumina. Il eut l'air à la fois émerveillé et triomphant. Un curieux mélange, se dit Céleste, ça lui donne l'air presque méchant.

Il lui saisit la main à travers la table et la serra très fort.

- Je suis tellement heureux pour toi, dit-il tendrement. Il est parti, ça y est ?

- Je lui laisse quelques jours pour se retourner mais, oui, il va partir.

- Magnifique ! Comment l'a-t-il pris ?

- Eh bien, depuis qu'il sait que je lui laisse son argent et sa télé, il est rassuré. Je crois que ce qui l'embête le plus, c'est de devoir se payer un loyer : il ne pourra plus économiser autant. C'est exactement ce qu'il m'a dit au téléphone, ce matin, d'ailleurs : « Et comment je vais payer un loyer, moi ? »

- Que lui as-tu répondu ?

- Par chèque, bien sûr.

Il rit.

- Ce soir, je t'invite à dîner pour fêter ça. Repas de fête ! Fais-toi belle !

- Je ne peux pas, Nicolas. Ce soir, je dors chez Clarisse. Je préfère ne pas dormir chez moi, tant que Xavier n'est pas parti.

- Qu'à cela ne tienne, tu n'as qu'à dormir à la maison.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 18 -

Ça y est, ça y est, ça y est ! exulta-t-elle sur le chemin qui la menait à son appartement – à cette heure, Xavier était sur son lieu de travail ; la voie était libre. Elle aurait voulu embrasser tous les passants. Rentrée chez elle, elle laissa un message incohérent sur le portable de Clarisse et se mit à danser toute seule, au milieu du salon, pour évacuer son trop plein de bonheur. Elle regrettait de ne pas savoir faire les pieds au mur.

Encore une fois, la journée se passa en préparatifs fébriles.

Mais qu'allait-elle mettre ? Il fallait que ça la mette en valeur, tout en atténuant ses grosses fesses ; en même temps, il fallait que ça soit sexy et que le tissu soit agréable sous les doigts. Donc, pas de paillettes, pas de broderies.

Culotte noire transparente toucher peau de pêche.

Pas de soutien-gorge, naturellement - jamais un premier soir, quand les corps s'explorent avec les mains, avec toute la peau, entre deux baisers à bout de souffle. Il ne faut rien qui arrête désagréablement l'ascension des doigts sous le corsage. Le soutien-gorge coquin est à garder pour la suite, quand on se déshabille lascivement, les yeux dans les yeux – strip-tease -, avant de se peloter.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste finit par se décider pour une jupe longue en velours noir, largement fendue sur le côté. Petit pull décolleté en V – pour laisser admirer le si joli sillon entre les seins -, en angora noir et argent, doux comme des plumes d'oisillon.

Mais fallait-il mettre des collants ou des bas ? Pas de collants : anti-sexuel ! Mais des bas sans soutien-gorge, non alors! Et puis, les jarretelles, c'est joli à regarder, mais pas à toucher, en revanche ! Après tout, il ne faisait pas si froid que ça, que diable : les jambes nues et des sandales du soir à talons hauts, ornées sur le dessus de pompons noirs en plumes de cygne, qui s'attachaient par un large ruban de satin noir croisé sur la cheville, comme des ballerines de danseuse. Ce joli nœud au-dessus du talon mettait le mollet en valeur. De vraies chaussures de cocotte, cadeau de Clarisse. Elle avait dû les trouver dans un sex-shop !

Des chaussures pour fétichiste.

Un maquillage léger pour faire briller les yeux, un brillant à lèvres - comment un homme peut-il avoir envie de mordre des lèvres abondamment laquées de rouge ? -, une poudre discrètement pailletée d'argent, pour mettre en valeur la naissance des seins.

Les cheveux fastidieusement bouclés au fer, pour former de longues anglaises cuivrées encadrant le visage, puis remontés par derrière en chignon flou pour dégager une nuque comestible.

Un chef-d’œuvre.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Le temps que peut mettre une femme à se composer une beauté sans apprêts ! se dit sarcastiquement Céleste.
Elle s'enfuit avant l'arrivée d'Attila et s'examina sans indulgence, dans le grand miroir ornant l'entrée de l'immeuble.
Pas mal.
Trop pulpeuse, mais elle était bien placée pour savoir que beaucoup d'hommes aiment l'abondance de seins et de fesses. Elle soupira en s'imaginant longiligne, munie de petits seins arrogants.
Elle était intimement persuadée que sa sœur avait ce genre de ligne.
Finalement, ce n'était pas un mal qu'elle ait disparu.
Comment supporter une telle compétition ?

Un peu nerveuse, elle sonna chez Nicolas Cerisier. Il sortait de sa douche et vint ouvrir drapé dans une serviette verte. Il resta un moment en contemplation devant Céleste.
- Magnifique, dit-il enfin. Installe-toi, sers-toi quelque chose à boire, j'en ai pour quelques minutes à peine.
Céleste apprécia le feu dans la cheminée et la musique douce, mais elle se sentait fébrile.
Pas sûre d'être si jolie que ça.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Pas sûre d'être capable de se détendre assez pour se transformer en bête de sexe.

Oui, fébrile, c'était le mot.

Grimaçant devant la bouteille de whisky bon marché, elle s'en servit néanmoins un fond de verre : elle en avait besoin. Elle avala une grosse gorgée sans respirer, comme un médicament, et faillit s'étouffer, le gosier brûlé par le mauvais alcool. Nicolas aurait bien besoin que quelqu'un lui apprenne à améliorer sa cave.

Elle s'installa dans l'angle du sofa, tâchant de trouver une position sexy, jambes croisées, la jupe fendue dévoilant un mollet bien galbé terminé par un nœud fripon.

- Tu veux des glaçons ?

Nicolas venait de surgir dans l'encadrement de la porte. À croquer : pantalon noir, chemise blanche à manches bouffantes ouverte sur la poitrine... Le corsaire chic.

- Jamais de glace dans le whisky, dit-elle, faussement détachée.

Le jeune homme se servit un whisky-coca, disposa quelques bretzels dans une soucoupe et s'installa près d'elle.

Vraiment tout près.

Il l'enlaça, le bras autour de sa taille, et lui piqua un léger baiser derrière l'oreille.

- Hum, c'est doux, dit-il en palpant le pull de Céleste, juste sous ses seins.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle se blottit contre lui, le nez contre sa nuque, la main sur sa cuisse, tenaillée par l'envie de mordre ce cou d'homme, tous les sens en éveil, charnellement consciente de cette main qui continuait à caresser sa taille, grisée par son eau de toilette boisée.

« Je pourrais tripoter ton pull toute la nuit. Tu devrais me le laisser. Je dormirais avec comme si c'était un ours en peluche, souffla-t-il dans l'oreille frémissante.

Céleste sentait sa culotte s'humidifier. Embrasse-moi, supplia-t-elle en silence, touche ma peau...

« Ce soir, dîner au champagne, continua-t-il avec un enthousiasme inquiétant. Feuilletés d'asperges au fromage de brebis et tomates confites, pavé de saumon en croûte de poivre et fondue d'épinards aux raisins secs, charlotte aux poires avec son coulis de chocolat chaud.

Elle ouvrit de grands yeux.

- Mais quand as-tu eu le temps de cuisiner tout ça ? s'étonna-t-elle.

- Ah! ah! Magique! triompha-t-il. Un simple coup de fil au magasin de surgelés du coin : ils te livrent dans l'après-midi, tu vois. Allons dîner, je meurs de faim.

Céleste n'avait pas, à proprement parler, faim de nourriture, mais elle ne voulut pas le décevoir.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

En dînant, dans la coquette cuisine vert tilleul de Nicolas, elle lui raconta l'arrangement qu'elle avait pris avec la mère de Clarisse. L'idée semblait transporter Nicolas d'enthousiasme.

- C'est trop drôle, dit-il. En quelque sorte, tu deviens tenancière d'hôtel de passe. Je vais t'appeler Madame Céleste ! Tu devrais constituer un catalogue de jeunes hommes à louer. Tu es faite pour faire fortune dans le vice.

Céleste haussa les sourcils devant cette exaltation déplacée, alors qu'il attaquait à grands coups de fourchette son feuilleté d'asperges qui ne méritait pourtant pas une telle fougue - autant l'intitulé était ronflant, autant le résultat dans l'assiette prêtait à rire.

- Je te mettrai en bonne place dans mon catalogue. Il me faut une photo de toi, nu, couvert d'une unique feuille de vigne, sourit-elle finalement.

- Il faudra trouver une grande feuille de vigne, rétorqua Nicolas avec un clin d'œil.

Les hommes et leur obsession de la virilité ! pensa Céleste.

Ils s'installèrent devant le feu pour déguster une dernière coupe de champagne. Nicolas s'allongea et posa la tête sur les cuisses de Céleste.

- Caresse moi les cheveux, quémanda-t-il.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle fourragea délicatement dans les épais cheveux bruns, dessinant leurs boucles du bout des doigts. Ses mains glissèrent imperceptiblement sur la peau de Nicolas, caressant les oreilles, suivant la courbe des sourcils, effleurant les lèvres… Il se laissait faire, les yeux clos, ronronnant presque.

Le cœur battant follement, Céleste se pencha pour déposer un léger baiser sur le bout de son nez. Elle attendit, toujours penchée sur lui, qu'il lui tende les lèvres ou tout du moins qu'il ouvre les yeux. Pas de réaction.

Mortifiée, le cœur en déroute, elle se laissa aller contre le dossier du fauteuil et suspendit une main hésitante au-dessus de la chevelure de Nicolas. Elle finit par la laisser tomber sur l'accoudoir.

À quoi jouait-il ?

Que se passait-il dans ce crâne posé sur ses cuisses ? Pourquoi s'amusait-t-il ainsi à souffler le chaud et le froid ?

- Je tombe de sommeil, dit-il au bout d'un moment, les yeux toujours fermés. Et si on allait dormir ?

- Va te coucher, dit Céleste d'une voix lasse. Je vais faire la vaisselle.

- Certainement pas ! s'indigna Nicolas en se redressant. La femme de ménage vient demain matin. Elle s'en occupera.

- Tu as une femme de ménage, toi ?

- Oui, bien sûr ! Tu le savais pas ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste détourna la tête pour qu'il ne vit pas son visage. Elle se disait qu'il y avait sûrement beaucoup de choses qu'elle ignorait chez Nicolas : une femme de ménage, le goût de la moquerie et peut-être même une nette tendance à la cruauté.

« Ça ne te dérange pas qu'on dorme ensemble, n'est-ce pas ? poursuivit-il tout en arrêtant la chaîne stéréo. Je te promets de ne pas te violer, cria-t-il avant d'éclater d'un rire joyeux.

Céleste avait l'impression que son cœur se déchirait dans sa poitrine. Elle se concentra pour conserver un visage impénétrable. Serein.

« Je te laisse passer à la salle de bain la première.

Il la vrillait d'un regard pénétrant, inquisiteur, probablement en quête des coulures de sang qui s'échappaient de son pauvre cœur déchiré. Quel sale petit vampire ! s'indigna Céleste à part elle.

- Toi d'abord, dit-elle calmement en levant le menton.

Pelotonnée devant la cheminée, en attendant que Nicolas lui cède la place dans la salle de bains, les yeux fixés sur les flammes agonisantes, Céleste réfléchissait : voyons, ce type avait envie d'elle. Elle le savait.

Alors, qu'est-ce qui le retenait ?

Essayait-il de la rendre folle ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

De la pousser au désespoir ?
Cette incertitude la rendait malade. Elle allait supposer qu'il n'osait pas, par timidité, peur de l'engagement, ou tout autre raison de lui seul connue.
Elle allait s'offrir à lui, cette nuit même.

Elle faillit se mettre à pleurer de dépit quand elle s'aperçut que Nicolas dormait déjà, étalé au milieu du lit. Dominant sa déception, elle s'installa à ses côtés, dans le peu de place qu'il lui avait laissé, et éteignit la lampe de chevet. Il n'avait pas baissé les volets et l'enseigne lumineuse de la banque voisine nimbait la chambre d'une lueur jaune, bien propre à angoisser Céleste. Rejetant d'un haussement d'épaules ces oppressantes pensées, elle profita de cet éclairage - inquiétant présage de violence et de chagrin - pour contempler le visage endormi de Nicolas.
Elle le regarda longuement, sans faire un mouvement, presque sans ciller, et sa décision prise, elle se redressa pour enlever son tee-shirt, qu'elle lança sur la table de nuit d'un geste de défi. Prenant son courage à deux mains, elle vint se coller contre lui, se coulant sous son bras pour pouvoir serrer ses seins contre la poitrine du dormeur.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

C'est alors qu'elle découvrit qu'il était nu, lui aussi.

Cela lui fit un choc : elle ne s'y attendait pas. S'était-il dévêtu dans l'intention de faire l'amour avec elle ou, au contraire, pour lui signifier qu'elle n'était tellement rien pour lui qu'il pouvait faire comme si elle n'était pas dans le même lit ?

Choisissant résolument la première solution, Céleste chassa toute préoccupation de son esprit pour profiter pleinement du contact du corps de Nicolas contre le sien. Ferme et soyeux. Elle se coula encore un peu plus près, mêlant ses jambes aux siennes, faisant sensuellement glisser ses seins sur le torse velu du jeune homme, sa joue caressant l'épaule ronde et musclée. Elle respira à fond pour mieux goûter le parfum de sa peau.

Elle aurait voulu pouvoir se fondre en lui.

Nicolas dormait toujours. Céleste, de sa main libre, caressa le ventre plat, appréciant la texture et la douceur de la peau, puis descendit irrésistiblement vers l'entrecuisse. Nicolas ne s'était toujours pas réveillé.

Elle chatouilla délicatement le zizi endormi, flatta doucement les bonbons engourdis et finit par se redresser et s'asseoir en tailleur, les bras croisés sur sa poitrine, les cheveux cascadant sur ses seins, exaspérée.

Ce n'était pas possible un sommeil aussi lourd ! C'était une feinte !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle jeta à Nicolas un regard plein de rancune. Il respirait calmement, profondément, la poitrine parfois soulevée par un ronflement imperceptible, une moue enfantine aux lèvres. Il dormait. Véritablement !

Incroyable.

Céleste rejeta les couvertures pour pouvoir contempler la nudité du bel-au-bois-dormant. Un soupir de convoitise lui échappa : mince et élancé, un peu trop poilu mais c'était parce qu'il était brun. Des muscles ronds et fermes. À cette pensée, Céleste se sentit frissonner jusqu'au fin fond de la foufoune.

Elle avait trouvé, elle allait l'éveiller d'un baiser. Elle s'agenouilla commodément puis enfouit son visage dans l'intimité de Nicolas, respirant son odeur avec délice, appréciant la douceur satinée de sa quéquette contre ses lèvres, la réchauffant de son souffle. Nicolas n'eut aucune réaction.

Bon. Poursuivons, se dit Céleste.

Elle prit délicatement le sucre d'orge dans sa bouche et téta doucement, le faisant rouler entre ses lèvres, l'agaçant de la langue, mordillant légèrement, dans l'espoir de le sentir gonfler.

Aucun résultat.

Elle s'obstina comme ça dix bonnes minutes, avant de déclarer forfait. Nicolas ronflait toujours sourdement.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Ce que Céleste ignorait, c'est qu'elle n'était pas seule dans ce lit avec Nicolas Cerisier. Prince Valium était là, entre eux, et c'est dans ces bras-là que dormait Nicolas.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 19 -

Le déménagement de Xavier Descombre et l'aménagement de la chambre a l'intention de Marie Toulemonde occupèrent suffisamment Céleste, pendant quelques semaines, pour lui éviter de se pencher sérieusement sur l'attitude extraordinaire de Nicolas.
Marie avait fait retapisser les murs de la chambre de velours noir et installer un faux plafond en miroir teinté bronze. Les rideaux, taillés dans une sorte de tissu métallique changeant, étaient assortis au plafond. Elle avait aussi installé un immense lit rond, avec un matelas vibrant et un couvre-lit en fausse fourrure léopard. Une chaise à barreaux et une commode laquée de noir et d'or, où s'entassaient guêpières en cuir, cuissardes à talons aiguilles, blouses d'infirmière, godes, menottes, fouets, cordes et autres instruments indispensables, complétaient l'ameublement. Un énorme piton s'enfonçait dans un mur, près du plafond.
- C'est pour que Bernard puisse m'attacher solidement pour me fouetter, confia à Céleste sa locataire toute neuve.
Pour lutter contre l'horreur qu'elle ressentait à voir une pièce de son logement pareillement déshonorée, Céleste décida de repeindre tous les plafonds et toutes les portes dans un intense bleu de

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Chine, très lumineux. Elle colora d'un pâle vert anis, qui mettait bien en valeur les sanguines de Josefa, les murs de sa salle de séjour. Ceux de la petite entrée n'avaient besoin d'aucun coup de pinceau : ils étaient recouverts de livres du sol au plafond - ceux de Céleste et ceux de Félix Dondedieu.

En repoussant la table contre l'un des murs du salon et en encastrant son lit dans l'angle, devant l'une des deux fenêtres, à côté du bureau, elle réussit même à caser le sofa près de l'autre fenêtre, avec vue sur le cimetière. La pièce était un peu encombrée et, si l'on tirait la table au milieu pour manger à plusieurs, le canapé devenait difficile d'accès mais, dans l'ensemble, ça allait.

Elle avait fini par penser, qu'effrayé par le sida, Nicolas souhaitait une relation platonique. D'autant plus qu'il continuait à se conduire avec elle comme s'ils étaient ensemble. À cette nuance près - sacrée nuance, tout de même! - qu'il ne la baisait pas. Il parlait même d'organiser un dîner pour la présenter à ses parents.

- Je sais que ma mère va t'adorer, disait-il. Mon père aussi. La façon très originale dont tu vis, en louant une chambre de passe, le livre que tu écris... C'est tout à fait leur genre, tu vois. Quand je leur ai dit que j'avais une amie qui écrivait un livre érotique, ils ont été très intéressés. Ils sont très libérés mes parents, tu vois.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste ne pouvait s'empêcher de regretter que Nicolas Cerisier ne soit pas aussi libéré que ses parents.

- J'te dis qu'il est gay, lui répétait Clarisse sur tous les tons. Putain, c'est pas possible autrement ! Il veut t'présenter à ses parents pour leur faire croire qu'il te baise, voilà tout.

- il n'est pas gay, répondait invariablement Céleste. Je t'ai déjà dit que je l'ai senti bander. Et puis, si ses parents sont aussi libérés qu'il le dit, l'éventuelle homosexualité de leur fils ne les dérangeraient pas tant que ça.

- Alors, c'est qu'il est puceau. Il a peur d'pas savoir s'y prendre.

- Clarisse, il a vécu quatre ans avec une fille.

- Ouais, c'est c'qu'il te dit. Et puis, ça existe, tu sais, des nanas coincées au pieu. Le genre pas plus d'une fois par semaine, dans l'noir, en missionnaire et pas autre chose, et qui serrent les dents en attendant que ça s'passe. Après, l'mec il est pire que puceau. Il est castré. Un vrai eunuque.

- Puisque je te dis qu'il bande, soupirait Céleste.

- Castration psychologique, repartait Clarisse. L'réflexe de Pavlov, tu sais, le chien auquel on donne à bouffer en même temps qu'on sonne une cloche, pendant plusieurs jours. Après, dès qu'il entend la cloche, il salive.

- Oui, oui. Je connais l'histoire. Où veux-tu en venir, exactement ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Bin, si avec l'autre, dès qu'ils baisaient, c'était nul et frustrant et gênant, eh bien maintenant, dès qu'il bande, paf ! il se sent nul et frustré et gêné. Alors il a même pas envie d'baiser.

Céleste haussait alors les sourcils et regardait Clarisse d'en dessous sa frange, en silence, pleine d'incertitudes et de doutes. Oui, et si Nicolas souffrait d'un blocage psychologique ? Ça arrivait parfois.

- Peut-être que ses parents sont trop libérés ? dit-elle un jour à Clarisse, au terme d'une de ces déprimantes conversations. Peut-être qu'il a vu ou entendu trop de choses, étant enfant, et que ça l'a bloqué sexuellement.

- Moi ça m'a pas bloquée, d'assister aux partouzes d'ma mère.

- Eh bien, peut-être as-tu réagi en sens inverse, risqua prudemment Céleste.

- Tu crois que j'baise trop ?

- Non, mais peut-être un peu trop facilement.

- Mais qu'est-ce que c'est que ces conneries pseudo-psychologiques ? Chez moi, on est salope de mère en fille, bordel de merde ! C'est génétique !

- Disons que tu es un cas particulier, concéda gentiment Céleste.

- Cas particulier, mon cul ! C'est pas parce qu'à Nice, y a plein d'vestiges de l'époque de l'Empire Romain qu'on doit s'conduire comme des matrones pures et chastes.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Et frigides.

« Et monogames.

« Et rester chez nous à filer la laine, putain ! Si on a un cul, c'est pour s'en servir, bordel. Et pas qu'pour s'asseoir dessus !

Marie Toulemonde se montra très large de son argent. En contrepartie, elle exigeait la présence constante de Céleste dans les murs quand elle baisait : c'était pour elle une sécurité. Chaque lundi, elles établissaient ensemble les rendez-vous de toute la semaine. Il se passait rarement deux jours d'affilée sans qu'elle utilise sa garçonnière.

- Ta mère n'a donc jamais ses règles ? s'étonna Céleste.

- Oh ! Si, mais ça soulage ses maux d'ventre quand elle baise. Elle dit que l'orgasme dilate le col de l'utérus et que l'sang passe mieux.

- C'est bien la première fois que j'entends une chose pareille ! Et toi, ça te détend aussi le col de l'utérus ? s'informa Céleste.

- Nan... Moi, ça m'empire les douleurs. Y a pas d'justice, putain !

- Finalement, tu ne tiens pas autant de ta mère que tu le croyais, ironisa Céleste.

Pendant toute cette conversation, les deux amies avaient eu en fond sonore les gémissements de Marie Toulemonde et du

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

sommier. Après un cri plus fort que les autres qui les fit sursauter, Céleste, exaspérée, s'écria :

- Mais c'est fou qu'elle fasse tant de bruit ! On se croirait dans un film porno !

- Elle a toujours été démonstrative, remarqua Clarisse avec flegme. Au moins, t'es dans l'ambiance pour écrire ton livre.

Ce matin-là, Céleste changeait les draps de la chambre de sa locataire en faisant force grimaces. Non seulement ils sentaient le foutre à plein nez mais, par-dessus tout, ils offensaient profondément son sens du goût. Marie Toulemonde avait une prédilection pour les draps en satin rouge vif ou imprimés panthère.

- Une vraie caricature, ronchonnait Céleste en jetant les draps dans le lave-linge. Si je la mettais dans mon livre, on me dirait qu'elle n'est pas crédible.

Elle refermait le hublot d'un geste définitif, quand le téléphone sonna gaiement.

- Allô, ma petite fleur ? s'écria joyeusement Nicolas.

- Quel enthousiasme de bon matin ! remarqua-t-elle.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- J'ai quelque chose d'extraordinaire à te dire. Viens déjeuner à la maison : je peux pas dire une chose pareille au téléphone.
- Impossible, je fais maison close entre midi et trois. Toi, viens déjeuner chez moi.
- Okay ! À plus, ma biche.

Et il raccrocha.

Céleste reposa le récepteur sur son support et resta immobile quelques instants. Peut-être les gémissements suggestifs de Marie Toulemonde viendraient-ils à bout de la réserve de Nicolas.

Pleine d'espoir, elle se précipita dans sa cuisine pour inventorier le contenu des placards. Qu'allait-elle cuisiner pour son petit amour ? Saltimboccas, tomates confites, gnocchi à la romaine. Et pour le dessert ? Un sorbet, naturellement. Au pamplemousse rose.

Vite, il fallait faire les courses, elle n'avait rien hormis la semoule et les pamplemousses. Et la sauge, qui poussait dans un pot devant sa fenêtre.

Elle partit au supermarché au pas de course : elle n'avait pas une minute à perdre si elle voulait en plus avoir le temps de se faire une beauté. Arrivée à la caisse, son cœur marqua un temps d'arrêt à l'énoncé du total. Eh oui, le veau était hors de prix. Le jambon de Parme aussi. Pas grave, se dit-elle en tendant un chèque à la caissière, elle mangerait des pâtes jusqu'à la fin du mois. Ce n'était pas la fin du monde.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

À peine rentrée, elle coupa les tomates en deux et les poudra de sel, pour leur faire dégorger leur eau. En les mettant à four très doux à onze heures, arrosées d'un filet d'huile d'olive, elles seraient sans doute suffisamment confites à midi. Vite, s'occuper du sorbet.
En pressant les pamplemousses, Céleste supputait ses chances que Nicolas se laisse aller. Il avait l'air de très bonne humeur au téléphone. Peut-être était-ce pour aujourd'hui? Oh, oui, il *fallait* qu'il se décide ! Elle n'en pouvait plus d'attendre.
Et que voulait-il lui annoncer comme grande nouvelle ?
Elle faisait dorer les saltimboccas, quand Marie Toulemonde entra dans la cuisine.
- Miam, ça sent bon ! Qu'est-ce que tu mijotes ?
À l'énoncé du menu, Marie ouvrit de grands yeux.
« Et c'est toi qui cuisine tout ça ? Mais c'est assommant ! Pourquoi n'as-tu pas commandé un repas chez un traiteur ?
Céleste n'avait pas envie de se lancer dans une conversation sur la cherté de la vie en général et des traiteurs en particulier. Marie lui donnait assez d'argent comme ça ; elle ne voulait pas avoir l'air de réclamer une rallonge.
- J'aime cuisiner, dit-elle simplement. D'ailleurs, je cuisine sûrement mieux que la grande majorité des traiteurs.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Marie alla de la sauteuse, où Céleste préparait une petite sauce citronnée aux olives et aux champignons, au four, où les tomates commençaient à se caraméliser en dégageant un suave parfum, puis au plat de gnocchi qui attendait d'être gratiné.

- Ça donne faim ! cria-t-elle avec un grand rire de sauvage. J'ai presque envie de renoncer à baiser et de déjeuner avec vous à la place !

Céleste se sentit pâlir.

- J'ai prévu large, dit-elle sans quitter des yeux la sauteuse où elle avait mis les saltimboccas à mijoter dans la sauce. Je peux t'en garder un peu pour tout à l'heure.

Le visage de Marie s'illumina d'un immense sourire blanc d'anthropophage. Peut-être ses ancêtres dévoraient-ils leurs ennemis valeureux, pour s'approprier leurs qualités. Si oui, alors Clarisse avait raison quant à l'aspect génétique de son caractère : sa mère et elle étaient toutes deux des mangeuses d'hommes.

- Oui ! Garde m'en pour cet après-midi ! Le cul, ça me creuse toujours !

Céleste éclata d'un rire moqueur. Elle savait bien que Marie était perpétuellement au régime, bridant sa gourmandise. On ne la voyait jamais manger autre chose que des pommes ou des yaourts natures – ou des hommes. Sa plus grande angoisse était de se transformer en grosse mama à triple menton.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Malgré tout, elle se cachait parfois pour déguster des gâteaux au chocolat – sa petite faiblesse. Peut-être considérait-elle que seul le regard d'autrui sur ces friandises risquait de la faire grossir.

Céleste regarda sa montre, Nicolas devait arriver d'un moment à l'autre. Quand Marie allait-elle se décider à lui lâcher la jambe ?

Trois brefs coups de sonnette - le code de Bernard, l'amant actuel de Marie. Ouf ! Sauvée par le gong ! se dit Céleste.

Mais elle se trompait, lui aussi n'eut rien de plus pressé que de se précipiter dans sa cuisine, alléché par toutes ces bonnes odeurs. Sans gêne, il ouvrit le four et souleva tous les couvercles pour mieux approcher son grand nez de tous ces parfums. Céleste lui retint la main juste au moment où il allait se saisir d'un gnocchi.

- Pas de doigts sales dans mes plats, dit-elle sèchement.

Mais où Marie avait-elle péché un malotru pareil ?

- C'est toi qui cuisine comme ça ? demanda-t-il en enveloppant Céleste d'un regard lubrique.

Oh, non ! pensa Céleste, voilà que ce crétin va me peloter derrière les portes, maintenant. Il a toujours dû rêver d'une maîtresse qui satisfasse *tous* ses appétits.

« Tu nous invites à déjeuner ? continua-t-il en haussant un sourcil aguicheur.

Elle dut se forcer pour répondre avec un semblant d'amabilité :

- Un autre jour, peut-être. Aujourd'hui, c'est un déjeuner romantique.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Bien, fit-il d'un air guindé, avant de se diriger vers la chambre.
- N'oublie pas de m'en garder un peu, souffla Marie, avant de se précipiter derrière son amant.
La porte de la chambre claqua derrière eux et un concert de rires et de gloussements s'éleva pour s'achever dans ce qui ressemblait à un bruit de lutte : des coups sourds, des claquements de peau contre peau, puis des gémissements, des craquements de ressorts... Quels sauvages ! pensa une fois de plus Céleste.

L'interphone retentit et elle s'empressa de mettre les gnocchi à gratiner.
Les divers gémissements s'étaient faits rythmiques, quand Nicolas passa la porte. Il en resta interloqué, le manteau à moitié enlevé, un sourire figé sur son visage.
Céleste éclata de rire.
- C'est vrai ! J'avais oublié que tu n'as jamais entendu Marie.
La statue de Nicolas s'anima. Il ôta sa veste, la suspendit au portemanteau perroquet, à côté de la porte et, enlaçant rapidement Céleste, il l'embrassa au coin des lèvres, comme à son habitude. Juste assez longtemps pour éveiller sa chair.
Frisson.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Une fois de plus, elle perçut l'érection du jeune homme contre sa hanche ; il la lâcha instantanément pour se précipiter dans le salon.
Céleste avait toujours pensé que cette façon de s'éloigner très vite, chaque fois qu'il effleurait ses lèvres, était destinée à se retenir de l'embrasser plus goulûment. Bizarrement, ce jour-là, elle se demanda si cette attitude n'était pas plutôt calculée pour l'empêcher elle, Céleste, de se jeter à son cou.
- Ciel ! s'exclamait déjà Nicolas. Elle fait toujours autant de bruit ?
- Ils n'en sont qu'au début, répondit Céleste en souriant. Dans très peu de temps, tu vas l'entendre crier. Dans les bons jours, on entend aussi son mec : il aime bien l'insulter.

Installés face-à-face, autour de la table que Céleste avait tirée au centre de la pièce, ils entamèrent leur repas avec entrain. Nicolas se pourléchait les babines.
- Oh là là, c'est bon ! disait-il. Pour un peu, je gémirais de plaisir à l'unisson avec ta locataire.
Et il dévorait de plus belle. Il liquida les saltimboccas avant d'entrer dans le vif du sujet.
- Il m'est arrivé une chose extraordinaire, commença-t-il en saisissant la main de Céleste à travers la table.
Il plongea ses yeux au fond des siens avant de dire :

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Je crois que j'ai trouvé la femme de ma vie.

Il la regardait intensément. Très émue, Céleste arrivait à peine à respirer. Oh, mon Dieu ! se dit-elle. Ça y est ! Il va me faire une déclaration.

« J'ai hâte de te la présenter, continua-t-il.

Elle ne sentit pas le coup tout de suite. Son cerveau mit quelques secondes à assimiler ces quelques paroles.

Le choc des mots pénétrant sa conscience lui coupa la respiration, mais Nicolas poursuivait déjà son récit. Il n'arrêtait pas de parler, les yeux impitoyablement rivés aux siens, comme s'il espérait franchir la barrière des iris et voir jusqu'à son cerveau. Oh, Seigneur ! Il me guette, il attend de voir ma souffrance, comprit-elle en un éclair. Il s'est joué de moi depuis le début !

« Ça fait plusieurs semaines qu'elle passe régulièrement au magasin, mais j'osais rien faire.

Apparemment attentive, Céleste le regardait. Pas un trait de son visage n'avait bougé, elle en était certaine. Ce type en face d'elle avait voulu la détruire : elle n'allait pas lui faire le plaisir de montrer sa souffrance.

« Finalement, hier soir, je lui ai proposé de prendre un verre. Elle a de suite dit oui, tu vois. Quand je suis passé devant elle pour fermer le magasin, on s'est retrouvés nez à nez et, je sais pas comment c'est arrivé, on s'est embrassé. Comme ça, tout naturellement.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Les halètements avaient brutalement repris dans la chambre d'amis, rythmés par ce qui semblait être de grands coups contre le mur. Surpris, Nicolas tourna la tête pour regarder dans la direction d'où venait ce vacarme.

- Ce n'est rien, dit Céleste, il doit la prendre sur la commode. Je pense que c'est le meuble qui heurte le mur. Je l'espère, tout du moins.

- Ah…

Nicolas était ennuyé, manifestement tout ce bruit nuisait à son récit. Cela risquait de détruire toute l'ambiance. De plus, Céleste ne réagissait pas de façon satisfaisante. Elle ne bronchait pas. Il allait falloir en rajouter.

« On arrivait plus à se décoller, continua-t-il. On s'est embrassé comme ça, debout, pendant au moins une demi-heure, tu vois. Et puis, j'ai mis le verrou et on est monté chez moi.

Il ne lui ferait grâce d'aucun détail, Céleste le sentait. Essayons d'abréger, pensa-t-elle.

- Alors tu l'as baisée ? coupa-t-elle abruptement.

- Oui, dit-il son sourire merveilleux aux lèvres. On a fait l'amour toute la nuit...

- Et alors, elle est bonne ?

- Tu peux pas savoir ! J'ai jamais autant pris mon pied !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Et vous faisiez autant de bruit que ces deux-là ? dit-elle rigolarde, avec un mouvement de menton vers la chambre.

Sous la table, Céleste se plantait férocement les ongles dans les cuisses pour, par cette douleur physique, détourner son attention de cette histoire pour elle par trop cruelle.

- Bien sûr que non, fit-il, une nuance de dédain dans la voix. Cette femme crie parce qu'elle a mal, c'est évident. Moi, je prends les femmes avec tendresse et respect.

Céleste se sentit un peu consolée. Ce type-là n'avait certainement jamais fait jouir personne.

« Elle m'a dit qu'on lui avait jamais fait l'amour de cette façon, tu vois.

Oui, mais était-ce un compliment ? se demanda Céleste.

« Elle m'a rendu fou, continua Nicolas. Quand j'y pense, je suis encore tout émoustillé. Elle a un corps... Tu peux pas savoir. Je suis fou de son corps. J'ai jamais vu une fille aussi bien faite.

- Ça te plaît, hein, salope ! interrompit la voix du malotru de Marie. Ah, t'es vraiment une chienne !

- Ha! Ha! Haaaaaaa ! haletait Marie Toulemonde.

- Boum boum boum boum ! faisait la commode contre le mur.

- Pute ! T'es qu'une pute ! une grosse salope en chaleur !

- Ooooooooh !

- Boum boum boum !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- T'aimes ça, hein, chiennasse ?
- Dans le cul... Mets-la-moi dans le cul. Oh ! Ooooh ! Plus fort, oui ! Oui ! Oui ! Bourre-moi plus profond ! Ouiiiiii !
Devant l'air outragé de Nicolas, Céleste éclata de rire. La sodomie ne devait pas faire partie de ses mœurs.
- Et si nous passions au dessert ? proposa-t-elle.
Bénis soient ces deux obsédés, se dit-elle à part elle. Grâce à eux, elle supportait plus facilement le récit de Nicolas. Grâce à eux, elle ne se ridiculiserait pas.

Elle espérait que Nicolas resterait tranquillement assis à sa place, pendant qu'elle débarrasserait la table et préparerait le dessert. Elle avait bien besoin d'un instant de solitude. Mais Nicolas ne l'entendait pas de cette oreille et il se précipita à sa suite. Pas de répit pour son petit cœur brisé. Il continuait à parler, parler et parler, pendant que Céleste formait des boules de sorbet et les disposait dans des coupes.
- Ce soir, on se voit, Nathalie et moi. On dîne ensemble. Hier, on a même pas pensé à manger, tellement on était pris par la passion.
« C'est mon idéal féminin, poursuivit-il, sans avoir l'air d'apprécier le sorbet qu'il descendait pourtant à grandes cuillerées. Brune, les yeux clairs, la peau très blanche...

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Petits coups d'aiguille, avant l'estocade finale :

« Très mince, tu vois? Des tout petits seins. (Il prit un air rêveur.) Les petits seins, ce sont les plus sensibles, affirma-t-il.

Céleste voyait bien, beaucoup trop bien. Elle ne voulait pas imaginer le corps de Nicolas contre un autre corps.

Elle ne voulait pas pouvoir visualiser leur passion.

Il fallait que cette Nathalie reste sans visage.

« J'ai jamais vu un cul pareil !

En consultant sa montre, Céleste fut soulagée de constater que l'heure d'ouverture de Fleurs de Cerisier approchait. Quelque part, songeait-elle, c'est humiliant d'être une jolie fille : les hommes ne remarquent que vos seins et vos fesses. Ils se fichent de savoir si vous êtes intelligente ou stupide.

Ils ne se posent même pas la question.

Elle se força à dire d'un air joyeux :

- Il faudra que tu me la présentes, quand vous aurez un moment, entre deux parties de jambes en l'air.

Nicolas était debout devant la porte, prêt à partir, il opina vigoureusement.

- Tu vas l'adorer ! s'écria-t-il avec impétuosité.

Céleste en doutait. Que lui importaient, à elle, les petits seins sensibles et les jolies fesses ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Il était clair que Nicolas lui imposerait la vue de leur couple heureux. Il tenterait assurément de lui arracher des larmes en se frottant de façon éhontée contre sa Nathalie. Elle se sentait malade à l'avance.
« De toutes façons, tu la connais déjà, dit-il en franchissant le seuil sur une dernière flèche empoisonnée. C'est la petite vendeuse de la boulangerie.
Et sur un sourire, il s'éclipsa.
Céleste ferma sa porte lentement. Elle voyait très bien de qui il s'agissait.
Très bien.
Son imagination lui montra leurs corps nus se serrant l'un contre l'autre dans tout l'emportement de la passion. Elle eut l'impression que ses entrailles se nouaient de souffrance. Elle se laissa tomber en un petit tas douloureux, sur le sol de l'entrée, secouée de sanglots secs et silencieux.
Elle se redressa lentement. Elle devait attendre que sa locataire et son malotru soient partis. Quand pourrait-elle enfin laisser libre cours à ses larmes ?
Elle n'avait pas la force de rester seule avec ses pensées. Elle mit la radio, un peu trop fort, pour couvrir le son de son cerveau. France Culture. Une causerie sur l'introduction de la pomme de terre en France. Sur ce fond sonore, elle commença à faire la vaisselle. Il fallait qu'elle s'occupe les mains, sous peine de devenir folle. Elle

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

avait attaqué le nettoyage des vitres de la cuisine quand les amants émergèrent de la chambre.

Le malotru se précipita à un rendez-vous professionnel - Un de moins ! se dit Céleste -, pendant que Marie Toulemonde s'attablait gaiement.

Céleste écouta patiemment son papotage :

- Il a une trop petite bite, dit-elle la bouche pleine, en secouant tristement sa tête crépue tondue à ras.

Ça ne m'étonne pas, songea Céleste.

« Faut que je le dirige vers le cul, chaque fois. Je ne peux quand même pas lui dire que je ne sens rien, quand il me bourre la chatte.

- Tu veux dire que tous ces cris c'est : beaucoup de bruit pour rien ?

- Il faut bien l'encourager, dit Marie avec philosophie.

- Mais pourquoi n'en trouves-tu pas un autre ?

- Je cherche. Lui, je le garde en attendant de trouver plus gros. C'est toujours mieux que rien. Et puis, j'aime bien la sodomie.

- Quel romantisme ! remarqua Céleste, désabusée.

Quand enfin elle se trouva seule, Céleste n'eut même pas le soulagement de pouvoir pleurer. Elle avait attendu trop longtemps ; elle n'y arrivait plus.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle s'agenouilla devant le paysage miniature que lui avait offert Nicolas. Comment quelqu'un capable de créer une telle beauté, une telle harmonie, pouvait-il lui infliger volontairement une pareille souffrance ? Elle se sentait anéantie.

Comment ? se demandait-elle. Comment n'ai-je pas remarqué que ce type me manipulait ?

Comment ?

Comment ?

Leitmotiv lancinant. *Comment* ?

Son cerveau engourdi finit par lui donner une réponse quand elle se décida à se lever, comme si le fait de bouger avait désamorcé la fonction *repeat* dans sa tête.

- Je ne voulais pas admettre l'évidence, dit-elle à haute voix. Certes, il m'encourageait dans mes espoirs, mais j'ai refusé d'admettre qu'un homme véritablement amoureux ne se contente pas d'encourager une femme pendant près d'un an.

Les larmes se décidèrent à couler. Quel est mon problème ? se demandait Céleste. Quelle est ma tare ? Pourquoi personne ne veut-il de moi ? Pourquoi cherche-t-on à me détruire ?

Je ne veux plus y penser.

Je ne veux plus penser à rien.

Je ne veux plus penser du tout.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle ne pouvait pas rester seule chez elle à pleurer toutes les larmes de son corps. Quel bien cela lui ferait-il de s'absorber dans son chagrin ? Et puis ce salopard n'en valait pas la peine.
Elle allait se faire une beauté et rejoindre Clarisse à la fac. Clarisse avait toujours des tas de choses à dire. Le bruit incessant de ses paroles noierait les pensées de Céleste. Peut-être même que Clarisse avait prévu une sortie, ce soir...

Clarisse n'était pas en forme non plus. Elles passèrent une soirée plutôt calme et dînèrent au Club de la résidence Bel Azur, en échangeant de pathétiques confidences. Clarisse était tombée amoureuse d'une jeune fille, Daphné, qu'elle avait séduite sous la personnalité d'Alonzo.
- Elle pense vraiment que j'suis un mec , se lamentait-elle.
- De quoi te plains-tu ? rétorqua Céleste, non sans logique. C'est bien ce que tu recherchais, non ?
- Mais, là, j'veux la baiser ! J'veux sentir sa peau contre la mienne, putain !
- Alors, avoue-lui tout.
- Elle aime Alonzo, répondit Clarisse d'une voix lasse. Elle l'aime, tu comprends. Elle parle mariage et enfants. Mais putain, que ne suis-

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

je l'Iphis dont Ovide raconte qu'elle fut transformée en homme par Isis, pour qu'elle puisse épouser la jeune fille qu'elle aimait ! Que ne suis-je…

- Attends une minute, l'interrompit Céleste. Elle n'a jamais baisé avec Alonzo et elle parle mariage ? Comment peut-on parler d'épouser quelqu'un avec qui on n'a jamais couché ?

- Elle a seize ans, confessa Clarisse en baissant les paupières. Elle est vierge.

Céleste en resta coite de stupeur, les yeux écarquillés. Gênée, Clarisse faisait semblant de s'absorber dans sa salade composée. Elle piqua une rondelle d'oignon, une tranche de tomate et les déplaça jusqu'à l'autre bout de son assiette, sans même y goûter.

- Veux-tu, finit par demander Céleste, veux-tu, s'il te plaît, me dire comment toi - *toi* -, tu as pu t'amouracher d'une gosse de seize ans ? C'est à dire de ce qui ne peut être qu'une adolescente stupide ? Qu'est-ce qui t'intéresse, chez elle ?

À chaque mot qu'elle prononçait, Céleste avait l'impression de voir Clarisse s'enfoncer de plus en plus vers le sol. Elle va finir par rentrer sous terre, se dit-elle.

- J'sais pas, avoua-t-elle d'une petite voix incongrue chez elle, sans lever les yeux. Elle est même pas très intelligente... Pas idiote, non... Pas très cultivée.

« Très jeune et influençable, en fait.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Alors, c'est son physique qui t'attire, lança Céleste d'un ton désabusé, son cul. Je n'arrive pas à le croire ! Tu n'es quand même pas devenue un mec à ce point-là !

Clarisse semblait de plus en plus honteuse.

- Son physique me fait craquer, reconnut-elle, mais pas seulement. Sa joie d'vivre, son ingénuité m'émerveillent.

« Sa pureté.

Elle leva les yeux et regarda Céleste avec insistance, comme pour bien marquer l'importance des mots qui allaient suivre.

« J'crois qu'j'aurais voulu être comme elle. Putain, merde ! J'la regarde vivre et j'reste fascinée. Être avec elle, c'est l'occasion de d'viner c'qu'on ressent quand on est comme elle.

Céleste considéra Clarisse avec une profonde sympathie.

- L'éternelle recherche de ce que l'on aurait pu être... si les circonstances avaient été autres, dit-elle.

« Tu sais bien, Clarisse, que c'est une question à laquelle il est impossible de répondre. Ce n'est pas parce que tu aurais aimé être comme ta Daphné que, dans une autre famille, tu le serais devenue.

- Ouais, c'est vrai... N'empêche, j'ai l'impression qu'la vie est une série américaine quand j'suis avec elle, sans déconner. Tout finit bien. Tout est beau.

- Hum ! fit Céleste, sceptique.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Clarisse ne réagit pas, elle avait replongé au fond de son assiette et de sa déprime. Céleste s'employa à la sortir de son marasme sentimental.

« Tu dis qu'elle t'aime… commença-t-elle d'un ton encourageant.

- Elle aime Alonzo, coupa Clarisse.

- Certes, mais si tu prends le temps de dominer un instant ta schizophrénie, tu te rendras compte qu'Alonzo, c'est toi, Clarisse.

- Nan ! Alonzo est beaucoup mieux qu'moi. Il est gentil, il est tendre, il est prév'nant, il est câlin.

« Il est distingué, lui, merde !

- Mais, Clarisse... c'est exactement ce que tu es.

- C'est ça, t'as raison. J'suis vachement distinguée, putain ! Et tendre, aussi.

- Voyons, c'est un genre que tu te donnes. Voilà tout. La preuve, tu arrives à l'être, distinguée, quand tu te déguises.

Clarisse secouait la tête ; Clarisse refusait d'être consolée.

« Sois raisonnable. Si Alonzo est tendre et châtie son langage, cela prouve bien que, toi, tu es capable de le faire.

- Mais tu veux qu'je change de personnalité !

- Ma foi, c'est toi qui as commencé ! Il ne s'agit pas de changer complètement d'âme. Il s'agit de montrer une autre facette de ta nature.

La jolie Noire haussa les épaules d'un air las.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- De toutes façons, dès qu'elle saura que j'suis un imposteur, que j'me moque d'elle depuis des mois ; dès qu'elle saura que j'suis perverse au point d'me travestir, elle s'sauvera, terrifiée.

« Et elle me haïra.

Céleste fit la grimace.

- C'est un risque, admit-elle. Mais si elle te sent vraiment effondrée, repentante, il est possible qu'elle t'aime assez pour vouloir te sauver de la perversion. On se sent volontiers l'âme d'un héros, à seize ans. On se sacrifie gaiement pour un idéal.

Apparemment, ces mots avaient éveillé une sorte d'écho chez Clarisse ; son regard semblait moins vitreux, elle se redressa légèrement.

- Devine quelles sont ses lectures préférées, lança-t-elle.

Céleste haussa les sourcils en signe d'ignorance.

« Les comics. Elle adore les supers-héros. Marvel est son philosophe préféré.

Amusée, Céleste sourit en soulevant un sourcil canaille.

- Sauver le monde, hein ? Je crois bien que tu as des chances, Clarisse. Peut-être même ira-t-elle jusqu'à coucher avec toi pour te sauver.

- Je bois à cette hypothèse, dit Clarisse en levant son verre de vin.

Elle trinquèrent.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Une fois rentrée chez elle, Céleste se retrouva seule avec ses pensées. Ce fut l'une des rares fois où elle regretta de ne plus avoir de télévision. Elle aurait eu besoin de l'hypnose abêtissante que produit immanquablement la contemplation des inepties que diffuse le petit écran. Céleste se sentait affreusement mal. Le sentiment de sa solitude, l'amertume et le mépris que lui inspirait Nicolas, la colère qu'elle éprouvait contre lui, et surtout contre elle-même, toutes ces pensées se mêlaient dans sa tête. Elle se sentait submergée.

Noyée.

Oh ! Mon Dieu, se dit-elle. Je n'aurais jamais dû mettre Attila à la porte bêtement. S'il n'était pas un compagnon, c'était du moins une présence ! Elle s'en voulait terriblement de raisonner comme ça, mais en même temps une petite voix lui disait :

- Personne ne veut de toi ; personne ne t'aime. Tu es une minable, une erreur de la nature. En plus tu es grosse et moche.

« Tu avais trouvé un imbécile pour vivre avec toi et qu'as-tu fait ? Tu l'as viré ! Et pourquoi ? Parce que tu as cru qu'un autre s'intéressait à toi. Mais regarde-toi donc ! Bien sûr, qu'il se moquait de toi !

« Même ta mère n'a pas voulu de toi.

« Même ta jumelle ne voudrait pas de toi, ricanait la voix. »

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste se sentait devenir folle. Elle ouvrit le placard aux alcools et resta plusieurs minutes en contemplation devant la bouteille de whisky. Elle finit par refermer le placard sans y toucher. Le fantôme de son père et de ses excès était venu s'interposer entre elle et la bouteille et l'avait dégoûtée du whisky. Il était vingt-trois heures. Que faire ? Où aller ?

À travers la baie vitrée, elle regarda en frissonnant l'obscurité extérieure. Elle se rapprocha de la fenêtre, comme hypnotisée, jusqu'à distinguer les pinceaux blancs de l'éclairage halogène des réverbères, puis se détourna pour attraper son paquet de cigarettes et sa veste. Elle refusait de passer une nuit d'insomnie à se débattre contre ses pensées. Elle irait en boite. Il y avait des bus de nuit, que diable, et s'il n'y en avait pas, eh bien, elle marcherait. Après tout, il y avait des immeubles tout le long de la route : si elle se faisait agresser, elle hurlerait ; il y aurait bien une bonne âme qui appellerait la police. Ne serait-ce que pour se plaindre du tapage nocturne.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 20 -

Ce fut une sombre période pour Céleste. Elle passait beaucoup de temps à s'abrutir, pour éviter de penser, et montrait une endurance considérable à fuir les tête-à-tête avec elle-même.
Elle sortait tous les soirs, seule ou avec Clarisse. Elle avait répertorié tous les établissements du Vieux Nice qui passaient une musique potable : rock et soul, reggae et disco. Les tubes des années 70 et 80, en somme. Chaque soirs, et ce jusqu'à trois heures du matin, Céleste se démenait sur les pistes de danse. Un baby venait à bout de toutes ses inhibitions. Elle était la première à se trémousser et la dernière à décrocher. La danse était sa seule joie. Le seul moment où elle parvenait à oublier et son corps et son esprit. Elle entrait en transe.
Sur les pistes de danse, Céleste était enfin en paix.
Après de telles dépenses d'énergie, elle rentrait chez elle et dormait douze heures. À son réveil, le moment était venu de se préparer pour une autre soirée.
Elle ne faisait rien d'autre de sa vie.
Elle avait même abandonné la rédaction de son livre.
Elle avait mis sa vie entre parenthèses.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle était très sollicitée. Aucune fille ne peut se secouer frénétiquement, seule sur une piste de danse, sans passer aux yeux de tous pour une chienne en chaleur. Elle éconduisait systématiquement ceux qui se permettaient de la toucher avant de lui adresser la parole.

Elle se faisait généralement insulter.

Elle se consolait en se disant que, pour un certain type d'hommes, vous êtes une salope si vous acceptez de baiser, mais vous en êtes aussi une si vous refusez. Regrettable manque de vocabulaire qui les mène immanquablement à la confusion mentale et à l'abrutissement.

Ceux qui tentaient d'engager la conversation avec politesse et gentillesse avaient droit à un traitement de faveur. Ils pouvaient, au bout de quelques rencontres, prétendre au titre de pote et danser avec Céleste, la prendre par la taille et avoir l'air très intime avec elle.

La plupart racontaient vraisemblablement à leurs copains qu'ils l'avaient grimpée et leur aura s'en trouvait magnifiée : ils étaient des mecs, des vrais, bien virils puisque cette chienne en chaleur avait accepté de coucher avec eux ! Beaucoup semblaient s'imaginer qu'il fallait une sacrément grosse paire de couilles pour satisfaire une pareille salope.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Quelques privilégiés avaient l'heur de plaire à cette chaude de Céleste. Ils étaient peu nombreux. En six mois, il s'en trouva deux.
Le premier prit le parti de faire comme s'il ne la connaissait pas, dès après qu'il eut baisée. Le second, lui, la baisait dès qu'il l'a rencontrait par hasard, c'est-à-dire souvent - Nice est une petite ville, on finit toujours par se cogner contre les mêmes personnes, surtout dans les endroits où l'on sort. En revanche, il ne souhaitait pas que leurs relations évoluent.
Ces deux expériences ne firent que désespérer un peu plus Céleste : encore d'autres choses à oublier. Elle n'avait plus qu'à continuer à danser encore et encore.
Était-elle condamnée à la solitude ?
Si elle ne voyait plus Nicolas Cerisier - en abandonnant la rédaction de son livre, elle avait par là-même abandonné l'Impérial, préférant passer ses soirées dans le Vieux Nice, perdue dans de ténébreuses transes rythmiques -, elle n'en était pas débarrassée pour autant : il l'appelait tous les deux jours pour lui exposer tous les détails - sexuels, les détails - de son histoire d'amour avec la si jolie Nathalie. Il semblait déterminé à ne pas laisser la plaie se refermer. C'est par orgueil que Céleste se refusait à rompre tout contact avec lui : ainsi, il ne saurait jamais qu'il avait réussi à l'atteindre.
Et puis, pour elle qui avait dû affronter la perte de Julien et l'abyssal désespoir qu'elle impliquait à la fois pour lui et pour elle-même, la

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

malveillance de ce pervers de Nicolas Cerisier était sans effet réel. Passé le premier choc de la trahison, elle s'était fermée à lui, tout simplement. Il n'y avait qu'à le chasser de son esprit.
Pourtant, si les indiscrètes confidences de Nicolas n'éveillaient en elle qu'impatience, elle aurait tout de même été heureuse d'en être débarrassée : Il lui rappelait trop qu'elle, Céleste, souffrait d'une obscure tare, d'une insuffisance mystérieuse qui, bien qu'invisible, empêchait les gens de l'aimer encore plus sûrement que si elle avait été entourée d'une ceinture de flammes.
Elle espérait que Nicolas finirait par se lasser de son jeu cruel et qu'il se déciderait à la laisser tranquille. Il ne semblait malheureusement pas en prendre le chemin : l'indifférence non feinte de Céleste ne lui avait pas échappé et il cherchait, avec une hystérie grandissante, de nouvelles places tendres où enfoncer la pointe aiguë de sa malveillance.

Clarisse et Céleste prenaient un verre sur le Cours Saleya, un soir glacial de la fin du mois de janvier, en attendant que l'heure soit venue d'aller chasser l'homme sur les pistes de danse. Exceptionnellement, Clarisse était en Clarisse. On l'a déjà dit, Nice

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

est une petite ville : elle ne voulait pas qu'il revienne aux oreilles de sa chère petite Daphné qu'Alonzo allait draguer en cachette.

Il était encore tôt, le Cours Saleya était presque vide. Les deux amies s'étaient installées au centre de la terrasse dépeuplée de l'Off, à la table la plus proche du chauffage extérieur au gaz. Clarisse parlait de Daphné, Daphné, Daphné, Daphné... Daphné qui était si droite, si sentimentale, si tendre... et qu'elle trompait si indignement.

Daphné qui ne lui pardonnerait jamais.

Céleste n'écoutait que d'une oreille cette antienne cent fois entendue en dévisageant les rares passants - il était tôt, tout le monde était à table. N'importe comment, Clarisse ne voulait qu'une oreille compatissante et ignorait superbement avis et conseils. Soudain, Céleste sursauta : elle venait d'apercevoir la Nathalie de Nicolas Cerisier. Ciel !

Vite, elle déplaça sa chaise pour tourner le dos à la rue et tenter, dans la mesure du possible, de dissimuler Clarisse qui, inconsciente de son émoi, continuait inlassablement à parler de l'obsédante Daphné. Si Nathalie était là, alors Nicolas ne devait pas être loin ; Céleste ne voulait surtout pas qu'il les repère et insiste pour passer la soirée à quatre. Ses nerfs ne supporteraient pas de voir le petit couple se bécoter, se mignoter et se peloter, non.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Un raclement de chaises, juste derrière son dos, l'informa que quelqu'un s'installait à une table, de l'autre côté du chauffage. Elle baissa les paupières avec un soupir résigné : Nicolas allait les repérer. Elle s'attendait à entendre sa voix la poignarder d'un « Céleste, ma petite fleur ! », mais seules des voix de femmes parvinrent jusqu'à ses oreilles. Elle déplaça une fois de plus sa chaise, pour jeter un regard prudent derrière le chauffage.

Pas de Nicolas, ouf ! Et...

Nathalie.

Mais oui, il s'agissait bien de la petite vendeuse de la boulangerie qui passait de torrides nuits avec Nicolas Cerisier.

Elle avait mauvaise mine, pâle, les yeux rouges, l'air abattu. Cela n'avait pas l'air de lui réussir, de baiser au lieu de dormir. Elle était avec une copine qui, penchée sur la table, lui parlait avec une austère animation. Curieuse, Céleste aurait bien aimé entendre ce qu'elle lui racontait avec une telle ferveur mais le monologue de Clarisse créait des interférences. Elle attrapa le bras de cette dernière, pour interrompre sa litanie, et lui murmura tout bas, avec un mouvement des yeux vers leurs voisines :

- La copine de Nicolas.

Clarisse inspecta un instant les deux jeunes femmes - sans discrétion aucune -, échangea un regard entendu avec Céleste et, d'un même mouvement, elles modifièrent l'orientation de leurs

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

chaises pour tourner le dos à la fois au chauffage et à Nathalie. Elles se renfoncèrent alors dans leurs sièges, pour mieux entendre ce qui se disait à la table voisine.

- Enfin Nathalie, tu peux pas te laisser aller comme ça, entendirent-elles, il faut que tu tournes la page et que tu oublies ce connard.

Sa compagne ne répondait rien.

« Voyons, reprit la copine, tu vas pas t'accrocher alors qu'il en aime une autre ! Ça sert à rien.

Céleste haussa son sourcil gauche avant de plisser les yeux. Avait-elle bien entendu ? Depuis quand Nicolas en aimait-il une autre ? Hier encore, il lui avait décrit par le menu à quel point il était fou de sa Nathalie.

- J'arrive pas à comprendre ce qui s'est passé, prononça Nathalie d'une voix atone. Il avait l'air amoureux de moi... Il voulait me présenter à ses parents. (Un sanglot)

Tiens ! Voilà qui rappelait quelque chose à Céleste.

- Tu vas pas te mettre à pleurer pour ce petit con, s'exclama la copine. Enfin Nathalie, vous étiez même pas ensemble.

Clarisse et Céleste se dévisagèrent, incrédules. Ce n'était pas possible !

Saisie d'une impulsion, Céleste se leva d'un bond et contourna le chauffage pour aller se planter devant la table voisine.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Excusez-moi, dit-elle. J'ai entendu votre conversation sans le vouloir. C'est de Nicolas Cerisier que vous parliez, n'est-ce pas ?

Quand la triste vérité se fit jour, les quatre jeunes femmes se sentirent unanimement soulevées de dégoût. Eh oui, Nicolas Cerisier était un Don Juan d'un type très particulier : son but n'était pas de jouir du corps de ses victimes mais de leur briser le cœur,

de se repaître de leur chagrin

et de les mener avec délice au désespoir.

Combien d'autres avaient eu à souffrir de son vice ? Jusqu'où allait-il ? Et surtout, pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

- Parce que c'est un connard d'pédé refoulé qui séduit les femmes pour faire comme s'il était « normal ». Et comme il arrive pas à les baiser, il s'venge, c'est évident, asséna Clarisse avec assurance de son timbre le plus viril.

- Je ne crois pas, objecta Céleste. Je l'ai senti bander contre moi. Toi aussi, je suppose, acheva-t-elle en consultant Nathalie du regard.

Celle-ci opina, trop anéantie encore pour parler.

- C'qui lui donnait la gaule, c'est pas vous, aussi bandantes soyez-vous toutes les deux, intervint Clarisse, c'est l'anticipation d'la souffrance qu'il allait vous infliger, putain !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Je crois qu'on saura jamais, lança Alexandra, la copine de Nathalie. Peut-être qu'il en a bavé avec une nana et qu'il se venge sur les autres.

- Oui, peut-être, s'exclama Céleste, saisissant la balle au bond. Il n'a pas digéré que son ex lui dise qu'il faisait un boulot de tantouze, ni qu'elle l'ai abandonné pour un mec riche.

- D'toutes façons, conclut Clarisse, c'est un complexe lié à son homosexualité latente.

Céleste soupira et leva les yeux au ciel.

- J'vais lui couper les couilles à ce pédé ! s'écria Nathalie, les faisant toutes sursauter.

Elle avait à peine prononcé quelques mots de toute la soirée, prostrée, et à présent, elle se redressait, les yeux étincelants d'une saine et reconstituante colère.

- C'est vrai qu'il faut lui faire payer ce qu'il vous a fait, intervint Alexandra. À vous et à toutes les autres.

- J'ai une excellente idée, annonça Clarisse, une lueur égrillarde au fond de l'œil.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Fleurs de Cerisier

Spécial Saint-Valentin !

UNE OFFERTE

le 14 février

À CHAQUE ♂

porteur de cette brochure

et d'une preuve d'achat dans un établissement gay !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Alonzo/Clarisse avait usé de tout son charme pour convaincre chaque tenancier d'établissement notoirement fréquenté par la communauté homosexuelle de bien vouloir distribuer ces tracts.

De Monaco à Cannes, chaque discothèque, boîte échangiste, bar, magasin de vêtements, hammam ou salon de massage arborant la bannière arc-en-ciel-moins-un – le bleu ciel n'y figure pas – du mouvement gay avait reçu sa pile de venimeuses publicités.

Le 14 février, les quatre vengeresses s'arrangèrent pour passer, aussi souvent que subrepticement, en vue de Fleurs de Cerisier et, si le premier jeune homme que Céleste vit sortir de la boutique, tôt le matin, avait l'air furieux et les mains vides, elle vit ensuite suffisamment d'hommes une rose à la main pour juger de la réussite de l'entreprise.

C'est Nathalie qui avait eu l'idée la plus cruelle : Céleste et elle avaient passé leur soirée de la veille à distribuer joyeusement les tracts dans chaque boîte aux lettres du quartier. Ce qui fait qu'elles n'étaient pas les seules à épier le défilé de beaux garçons fleuris ; tout le quartier avait les yeux rivés à la boutique du fleuriste.

Alexandra, la copine de Nathalie, était la seule des quatre que Nicolas n'avait jamais rencontrée. C'est donc elle qui fut chargée de passer régulièrement devant sa vitrine, pour apprécier l'état d'hystérie du jeune homme. C'est ainsi qu'elle eut la joie de voir un

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

grand baraqué vêtu de cuir, le crâne rasé, flatter avec concupiscence la croupe d'un Nicolas occupé à emballer une rose. Son imitation du sursaut effarouché du fleuriste les fit toutes tellement rire que Céleste, pliée en deux, une crampe au milieu du ventre, les mâchoires douloureuses, crut qu'elle allait faire pipi dans sa culotte.

Vers le milieu de l'après-midi, les beaux garçons n'étaient plus porteurs de roses. On en vit avec en main un tournesol, un lys ou une pivoine : Nicolas Cerisier avait épuisé son stock de roses et avait dû donner d'autres fleurs. Preuve indubitable du succès de leur vengeance.

Les quatre complices se réunirent en fin d'après-midi - heure d'affluence - à l'Impérial, pour prendre connaissance de l'opinion du quartier. Elles ne furent pas déçues : dans la salle enfumée, il n'était question que de l'homosexualité de Nicolas. Chacun avait son mot à dire à ce sujet : qui ne s'en serait jamais douté, qui au contraire l'avait toujours pensé, qui plaignait ses parents, qui ne lui adresserait plus la parole, qui se demandait s'il ne lui avait pas fait des avances... Lucien, le barman, secouait la tête, ne voulant pas y croire.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Tu le connais bien, dit-il à Céleste, tu crois qu'il est... enfin… homo, quoi ?

Céleste leva les mains et montra les paumes en signe d'ignorance.

« Pourtant, continua Lucien, il te courait après, il n'y a pas si longtemps.

- Ah, ça oui ! s'exclama-t-elle, rieuse. Je n'avais jamais vu une telle insistance ! Je ne savais plus quoi faire ou dire pour le décourager sans être méchante. Tous les habitués se moquaient de lui et de son obstination.

Le venin était lancé, l'idée fit rapidement son chemin :

- Peut-être qu'il avait jamais dragué une fille et qu'il savait pas comment faire, lança l'un des trois poivrots qui campaient devant le comptoir.

- Ou alors, rétorqua un autre, il voulait éloigner les soupçons.

- C'est vrai, chevrota le doyen des habitués du soir. C'était pas naturel, sa façon d'insister avec la p'tite, là. C'était trop.

Céleste et Nathalie se regardèrent sans un mot, souriantes. Leur vengeance était complète : même si Nicolas se convertissait à l'islam et s'affichait avec un harem de cinq femmes, jamais il n'arriverait à faire taire les rumeurs, tout le quartier continuerait à le croire gay. Cela même qui le vexait le plus. Bien fait !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Il leur restait une dernière chose à faire.

C'est ainsi que, le lendemain matin, Céleste entra chez Fleurs de Cerisier, pour la première fois depuis des mois. La boutique était vide. Elle regarda autour d'elle : rien n'avait changé. Elle s'installa dans l'un des fauteuils d'osier. Nicolas passa alors un visage craintif par la porte de l'arrière-boutique ; il paraissait ravagé : pâle, les yeux cernés, l'air de traîner une maladie honteuse.

- Ah, c'est toi ! dit-il.

Et on voyait bien que le soulagement qu'il ne s'agisse pas d'un homme s'opposait en lui à la méfiance qu'il éprouvait à la trouver là, inopinément, après toute cette pénible histoire.

- Tu ne m'offres pas le café ? demanda-t-elle innocemment.

- Oui, bien sûr, dit-il.

Elle commença à parler de ses plantes, histoire qu'il se détende, de ses iris qui étaient déjà sortis, en même temps que ses crocus. Il faisait si doux ! Elle avait planté des graines de faux-poivrier, on verrait bien... Elle avait envie d'un érable japonais mais elle n'en trouvait pas dans ses prix. Ça coûtait si cher !

Nicolas reprit du poil de la bête : il était dans son élément. Il lui promit une bouture d'érable, il lui ferait un prix mini, rien que pour elle.

- Pourquoi ne me l'as-tu jamais dit, que tu es gay ?

La question le prit au dépourvu.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Mais... mais, balbutia-t-il, mais je suis pas gay.
- Voyons Nicolas, après le défilé d'hier, qui veux-tu tromper ? Je ne comprends pas pourquoi tu me caches ça à moi. Tu sais bien que ces choses-là m'indiffèrent.
- MAIS-JE-TE-DIS-QUE-JE-SUIS-PAS-PÉDÉ ! martela-t-il, fou de rage.

Elle le regarda avec pitié

« J'ai une copine, tu le sais bien, continua-t-il violemment.
- Quelle copine ? demanda-t-elle avec candeur.
- Mais, Nathalie ! J'arrête pas de t'en parler.
- Ah ! Nathalie, la petite vendeuse de la boulangerie, n'est-ce pas ?
- Oui. Nathalie.

Céleste se leva et, s'avançant jusqu'au seuil de la boutique, elle appela :

- Nathalie ?

Nicolas s'était effondré. Nathalie était satisfaite : elle avait piétiné son cadavre sans pitié. Céleste, elle, avait fini par avoir peur qu'il ne se suicide et était restée, à la fin de cette scène, pour convaincre Nicolas de venir danser avec elle : il avait lui aussi bien besoin de s'abrutir, à présent.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Et puis, elle ne se sentait pas capable d'abandonner quelqu'un qui paraissait aussi malheureux. Sans compter que c'était une façon de le tenir à l'œil et de l'empêcher de continuer ses entreprises de destruction par la séduction.

Pour le coup, Nicolas avait essayé de plaquer Céleste contre un mur pour lui rouler un patin. Elle n'avait pu se dégager qu'avec des coups et des menaces : il était déterminé à lui prouver son hétérosexualité et sa puissance sexuelle, quitte à la prendre de force.

- Écoute-moi et écoute-moi bien, lui avait-elle dit pour en finir avec ce pénible et hypocrite retour de flamme. J'aimerais encore mieux renoncer définitivement à la bagatelle que de coucher avec toi.

« En ce qui me concerne, tu pourrais aussi bien bander pour des doberman ou des plantes carnivores, cela m'indiffère. D'ailleurs, ne compte pas sur moi pour parler de ta vie sexuelle dans le quartier : je ne propage pas de ragots, moi.

Il se l'était tenu pour dit mais s'était vengé en ne lui faisant pas de bouture d'érable japonais.

- J'ai oublié, lui dit-il d'un air revanchard.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Nicolas Cerisier entreprit de convaincre le quartier tout entier de sa virilité indiscutable : il acheta un énorme 4X4, des chemises de flanelle à carreaux - genre bûcheron canadien -, des pantalons de treillis et, à l'Impérial, il échangea son habituel chocolat chaud contre un bon vieux bock et ne parla plus que de football, sans réaliser que tout le monde le soupçonnait de fantasmer sur tous ces athlètes en short.

On le vit draguer fébrilement toutes les caissières du mini-supermarché - même celles qui approchaient de l'âge de la retraite - et toutes les clientes qui passaient le seuil de sa boutique. Quelques-unes se laissèrent convaincre de l'essayer et témoignèrent de la virilité de ses érections, ce qui fit bien rire les habitués de l'Impérial : ce Nicolas, il était donc à voile et à vapeur ! Pour un homme, un vrai, reste pédé celui qui a ne serait-ce que pensé à toucher une autre biroute que la sienne propre, quelque soit le nombre de millefeuilles fourrés par la suite.

L'affirmation de son hétérosexualité absolue devint le but de toute la vie de Nicolas. D'intouchable, il devint extrêmement disponible sexuellement et fit le bonheur de toute une génération de mères de famille délaissées et de divorcées en pré-ménopause.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Pour les convaincre d'exposer ses exploits sexuels sur un mode flatteur, il était bien obligé de se montrer charmant et agréable, seulement, ses instincts sadiques le taraudaient : il n'est rien de plus difficile à perdre qu'une mauvaise habitude.
Il était en manque.
Il avait besoin de voir des femmes souffrir par sa faute, pleurer du tourment qu'il leur infligeait.
Ça le rendait fou.
Pour un peu, il aurait fini par perdre complètement la boule et se serait transformé en tueur psychopathe mais, Dieu merci, se présenta à lui une occasion d'épancher ses penchants pervers.

La petite mamie qui tenait, depuis les années 60, l'institut de beauté de la galerie marchande du boulevard des Pépinières, juste en face de Fleurs de Cerisier, décida de prendre sa retraite, pour pouvoir mieux s'occuper de son mari qui était atteint de la maladie de Parkinson.
Nicolas fut le premier à lui faire une proposition d'achat pour sa boutique et, comme elle était pressée de se décharger de toutes ses responsabilités professionnelles, elle accepta sans marchander.
Il dut s'endetter pour les trente années à venir, mais il avait enfin

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

l'occasion de faire souffrir des femmes et c'était ce qui comptait le plus dans sa vie.

À part, bien sûr, la réhabilitation de son hétérosexualité.

Il apprit à pratiquer les épilations à la cire tiède.

Quand, sur le cahier de rendez-vous, il repérait le nom d'une femme qui lui avait résisté - et il y en avait tant ! -, il envoyait la petite esthéticienne tenir sa boutique de fleuriste, pendant qu'il épilait en personne.

Sans pitié.

Il s'était entraîné sur lui-même, pour trouver les techniques les plus douloureuses, les endroits où il fallait tirer d'un coup sec et ceux où il fallait aller lentement, pour intensifier le supplice. Il détermina le passage des nerfs et les places les plus sensibles. Rien que d'augmenter de deux degrés la température de la cire et, déjà, cela brûlait intolérablement. Il découvrit comment faire pour que l'épilation ne soit pas parfaite et exige l'application d'une seconde dose de cire, au même endroit.

C'était toujours aux endroits les plus endoloris.

Il arrivait à arracher des cris de souffrance aux femmes les moins douillettes ; toutes pleuraient en sortant de ses mains.

Ces clientes-là ne revenaient pas.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Nicolas Cerisier s'imposait de ne pas faire souffrir plus d'une cliente par mois - il ne fallait quand même pas se mettre en faillite -, mais l'élue du mois, il la soignait.

Il faut dire que c'était le souvenir de ces cris, de ces larmes, de ces regards pleins d'appréhension alors qu'il appliquait une nouvelle bande de cire, qui lui permettait de bander bien dur tout le reste du mois. Il était donc capital que ses victimes aient mal.

Très mal.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 21 -

Clarisse avait dû la supplier. Céleste ne se sentait plus de goût pour la cuisine. Elle ne se sentait plus de goût pour rien d'autre que pour l'oubli Elle se nourrissait de café, de thé, de biscottes et de cigarettes. Beaucoup de cigarettes. L'animation joyeuse que lui avait insufflée sa revanche sur Nicolas Cerisier s'était révélée n'être qu'un feu de paille.

Elle n'était plus que découragement.

Malgré ses nuits de douze heures - mieux vaudrait dire ses journées passées à dormir - Céleste avait les yeux très cernés. Elle avait mauvaise mine. Tous les soirs, en se préparant pour ses orgies de danse, elle se contemplait d'un air désabusé dans son miroir. Elle ne mangeait pratiquement rien depuis six mois, pourtant elle n'avait pas perdu un gramme. Elle finirait par croire cette incompétente de médecin nutritionniste qui avait prétendu que son surpoids n'était que psychologique. Et elle soupirait.

Elle ne serait jamais jolie.

Aucun homme ne tomberait jamais amoureux d'elle.

Pour eux, elle n'était bonne qu'à se vider les couilles.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Dans cette conviction, elle partait se vider le cerveau sur les pistes de danse.

- C'est très important pour moi, avait plaidé Clarisse. Je veux qu'la soirée soit parfaite. C'est la première fois qu'Daphné vient chez moi.

- Tu n'as qu'à commander un repas chez un traiteur, répéta une fois de plus Céleste avec lassitude. Je ne suis pas dans le bon état d'esprit pour te concocter un petit dîner d'amoureux. Rien que l'idée de manipuler de la nourriture me donne la nausée.

Clarisse n'en démordait pas.

- Mais, j'te payerai, argumenta-t-elle.

- Clarisse, je ne veux pas de ton argent. Je ne veux pas cuisiner : ça demande trop de temps pour pas grand-chose. Pourquoi ne commanderais-tu pas des pizzas ? Elle a seize ans, ta Daphné. À cet âge, même une pizza dans son carton, mangée avec les doigts, peut sembler romantique. Voire érotique.

- Putain, sois sympa, Céleste ! Fais ça pour moi.

Céleste baissa les paupières en soupirant profondément.

- Bon. Quel est le menu ?

C'est ainsi qu'un vendredi matin, Céleste prit en maugréant le volant de la voiture de Clarisse, pour faire les courses nécessaires

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

à la confection du gueuleton du soir. Clarisse donnait ses cours et rentrerait en taxi en fin d'après-midi. Céleste aurait donc la paix pour préparer un repas digne de Lucullus.

Sur la route, un chauffard grilla un feu juste devant elle et Céleste ne l'évita que par miracle.

La journée commençait bien !

Elle rageait encore en se garant dans le parking souterrain du supermarché. Pour se calmer les nerfs, elle balança un bon coup de pied dans la roue du chariot, en attendant que l'ascenseur la dépose à l'étage du magasin. Elle se fit mal, naturellement.

Cela n'arrangea nullement son humeur.

Naturellement, le supermarché était bondé. Céleste fulminait. Jamais elle n'aurait dû accepter de préparer ce repas. Elle rongeait son frein, en poussant lentement son chariot, à petits pas, dans les travées encombrées, à chaque instant ralentie par la surpopulation. À quelle heure sortirait-elle de cet enfer ? Le céleri était moche, naturellement, elle allait devoir s'arrêter dans un autre supermarché. Chaque minute qui passait aggravait sa mauvaise humeur ;

Céleste remâchait son ressentiment.

Un vieux monsieur profita de la cohue pour lui palper les fesses. Et quand elle se tourna vers lui, telle Némésis, la déesse de la vengeance, il prit l'air innocent et distrait. Écœurée, Céleste renonça à faire un esclandre : il était sans doute gâteux.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Et puis, malgré la douceur de cette journée printanière, elle aurait mieux fait de ne pas mettre de robe pour faire les courses.
Non pas que sa tenue soit indécente, particulièrement sexy ou trop habillée pour l'occasion, non, ce n'était qu'une simple robe droite en cotonnade brodée ton sur ton, d'une sobre couleur outremer, sans décolleté extravagant, qui s'arrêtait sagement juste au-dessus du genou. Simplement, il suffit qu'une femme porte autre chose qu'un jean et un pull-sac pour que certains hommes la considèrent comme... sexuellement disponible.
Dans le rayon Aides à la Pâtisserie, un mioche hurlait de toute la force de ses poumons, tout en tambourinant comme un possédé sur une boite à biscuits métallique avec une voiture miniature, pendant que sa mère, absolument pas incommodée par les performances vocales et musicales de son lardon, discutait avec une autre mère de famille. Céleste, à cinquante centimètres du gosse hurleur, cherchait désespérément la gélatine en poudre et ne la trouvait pas. L'enfant faisait tellement de bruit qu'elle en avait la vue brouillée. Son cerveau se refusait à reconnaître quoi que ce soit dans un tel vacarme. Elle se retint d'empoigner le bambin pour en frapper la mère. Où était donc cette gélatine ? Elle ne la voyait pas. Son exaspération grimpa encore d'un cran. Un hurlement encore plus aigu s'échappa de la bouche du gosse, interminable. Céleste craqua :

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Mais tu vas la boucler, oui ? beugla-t-elle encore plus fort, en plongeant un regard impérieux dans les yeux du braillard.

Il en resta muet, complètement effaré, bouche ouverte. Tétanisé. Au bord de la panique.

Sa mère s'était tournée d'un bloc vers Céleste et la contemplait, dans la même attitude que son rejeton.

Céleste l'ignora royalement et se tourna vers le rayonnage. Quelques secondes lui suffirent pour se rendre à l'évidence : il n'y avait pas de gélatine en poudre, naturellement.

Le mioche, libéré du regard de Céleste, ouvrit la bouche en carré et se mit à pleurer bruyamment.

- Vous voyez ce que vous avez fait ? s'exclama la mère, indignée.

Céleste lui jeta un coup d'œil lourd de mépris.

- Et vous ? Vous voyez ce que vous avez fait ? lui lança-t-elle, en désignant le gamin d'un coup de menton.

Virant sur ses talons, Céleste s'éloigna dignement, sous les murmures indignés de la foule.

Devant le sucre en poudre, un beau mec – blond-roux, couleur caramel ; à croquer ! - se marrait doucement en la regardant d'un air complice. Au passage, Céleste lui adressa un sourire et un rapide haussement sarcastique du sourcil gauche. Elle se sentit subitement ragaillardie par ce regard échangé avec un beau garçon.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Et puis, tout aussi subitement, il lui vint à l'esprit que, de toutes façons, elle était moche et qu'aucun homme ne voulait d'elle. Elle éprouva alors une envie irrésistible d'aller se noyer dans l'aquarium à homards du rayon poissonnerie et s'y dirigea illico, sur une impulsion.

Chemin faisant, elle imaginait les gros titres dans le Nice-Matin du lendemain : « Noyade dans le vivier à crustacés d'un supermarché : accident au suicide ? » Elle s'arrêta devant l'étal de la poissonnerie.

Pas d'aquarium à homards.

Naturellement, se dit-elle avant d'aller sagement faire la queue à la caisse.

Toutes les caisses étaient prises d'assaut. Il y avait quatre personnes devant Céleste et leurs chariots débordaient de victuailles - naturellement.

Céleste eut ainsi tout le temps de méditer sur sa matinée : elle aurait mieux fait de rester couchée. On ne la reprendrait plus à rendre service. À tous les coups, se dit-elle, la voiture va refuser de démarrer.

Plus d'une demi-heure plus tard, Céleste poussa son caddie dans l'ascenseur et appuya sur le bouton du sous-sol. Les portes se refermaient quand un chariot s'engouffra dans la cabine. C'était le

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

beau mec couleur caramel qui, reconnaissant Céleste, lui adressa un sourire complice.

Elle lui renvoya un sourire contraint. Il était trop beau, ce type.

Sa déprime s'accentua encore un peu plus.

Soudain, dans une secousse, l'ascenseur s'immobilisa entre deux étages et les lumières du plafonnier clignotèrent avant de s'éteindre. Seule luisait encore la veilleuse de secours. Céleste soupira avec résignation. Naturellement, se dit-elle.

Elle sortit son paquet de cigarettes et le présenta au beau gosse qui préféra s'en tenir aux siennes. Elle détailla son compagnon de prison pendant qu'il appuyait inlassablement sur la sonnette d'alarme – il fallait bien essayer de passer le temps et ce type-là était plus qu'agréable à regarder. Malgré le faible éclairage, il semblait répandre sa propre lumière – sans doute l'effet de ses yeux très clairs et de ses cheveux ambrés.

Tréééés attirant, analysa Céleste, bien qu'il n'ait pas une beauté classique, non, sa séduction tenait surtout à l'ambiance qui, telle un doux parfum, émanait de lui. Il se dégageait de cet homme un charme presque enfantin, espiègle, en dépit de sa haute taille et de sa carrure – une armoire à glace ! – sans doute dû à son visage constellé d'innombrables taches de rousseurs et aux longues boucles en désordre qui l'auréolaient d'or roux.

Un Tom Sawyer adulte, diablement attirant.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Ils sonnèrent plus de dix minutes durant, avant que quelqu'un ne se décide à leur parler à travers la porte de l'ascenseur :

- Y'a quelqu'un, là-dedans ? demanda une voix d'homme.

- Nous sommes deux, cria le beau garçon.

- Vous êtes coincés ?

Naturellement, nous sommes tombés sur l'idiot du village, songea Céleste.

- Non, on fait une pause-café, répondit le beau gosse.

- Hein? (La voix avait pris un ton effaré.)

- Oui, nous sommes coincés, cria Céleste.

« Ne lui dites pas des choses pareilles, murmura-t-elle à son lumineux compagnon. Il a l'air capable de vous croire.

- Ah bon ! Je suis le responsable de la sécurité, repartit la voix, comme si cela arrangeait tout.

- Ce n'est pas possible ! murmura Céleste. Il a dû être pistonné ce gars-là. Ça doit être le fils du patron.

Le beau gosse sourit.

- Pourriez-vous nous faire sortir d'ici ? demanda-t-il.

- Ah ! Ouais ! Je vais ouvrir la trappe, cria l'autre.

Céleste haussa un sourcil et, sans plus de commentaires, elle attrapa dans son chariot un lot de six rouleaux d’essuie-tout et, l'ayant jeté au sol, s'assit dessus.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Vous pensez que ça va prendre longtemps ? demanda le beau gosse en lorgnant subrepticement les cuisses de Céleste, dont la peau très blanche était encore rehaussée par le bleu nocturne de sa robe.

- Naturellement, répondit-elle.

Après vingt minutes de coups dans les portes et de jurons divers, le responsable de la sécurité annonça :

- J'arrive pas à ouvrir la trappe. Je vais appeler le technicien.

- Naturellement, dit le beau gosse à la place de Céleste.

- Je suis sûre que ce type fait partie du quota obligatoire d'employés handicapés, dit Céleste. Il est attardé ou idiot. Ou les deux. C'est évident.

Il régnait une température infernale dans cet ascenseur et cela ne pouvait qu'empirer. Avec un soupir d'exaspération, elle se leva et recommença à fouiller dans son chariot pour en extirper une bouteille de champagne et une autre de Grand Marnier.

« Je regrette, dit-elle, je n'ai ni eau, ni jus de fruits. J'ai bien du bon Bordeaux rouge, mais... Vous n'auriez pas un tire-bouchon ? demanda-t-elle avec espoir.

Il secoua la tête.

« Naturellement, continua Céleste. Si vous aimez le champagne tiède, n'hésitez pas. On pourrait attaquer la bouteille de Grand Marnier, qu'en pensez-vous ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- j'ai de la bière, mais elle est chaude.
Céleste fronça le nez de dégoût. Ils échangèrent un sourire.
- Grand Marnier, dirent-ils en chœur.

Quand le technicien arriva, près d'une heure plus tard, ils avaient eu le temps de descendre le tiers de la bouteille – afin de lutter à la fois contre la déshydratation et la claustrophobie - et de se raconter leurs vies. Le beau gosse s'appelait Léo, il avait trente ans et était photographe dans une petite boîte de publicité qu'il avait montée avec un copain. En gros, son travail consistait à photographier des fruits et légumes, des boîtes de pâtes, des morceaux de viande, et des lots de papier toilette pour ces catalogues publicitaires qui envahissent nos boîtes aux lettres. Il s'essayait à la photo d'art, pendant son temps libre.
- Quand tu parles de photo d'art, tu veux dire du nu, fit Céleste, mutine, en lui tendant la bouteille.
- Pas vraiment. Je fais rarement du nu. Je m'intéresse surtout aux paysages, ensuite je les retouche par ordinateur et ça donne des couleurs et des textures vraiment délires.
Céleste était très intéressée.
- J'aimerais bien voir tes œuvres.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Je bosse, cet après-midi. Et toi aussi tu es prise, avec ce repas, dit-il. (Il regarda sa montre.) En fait, je travaille dans une demi-heure, corrigea-t-il. Il est onze heures et demi. (Il rougit un peu.) On… on pourrait dîner ensemble, ce soir, acheva-il timidement.

Ma parole, se dit Céleste, il me drague!

- Ho ! Là-dedans ! beugla une voix mâle derrière les portes de l'ascenseur.

Céleste et Léo se levèrent d'un bond et se serrèrent devant la fente de la porte.

« Ça va ? continua la voix.

- Oui, répondit Léo.

- Bon, je suis le technicien. Tout va bien. Je vais vous sortir de là mais ça va demander une dizaine de minutes. Vous ne risquez absolument rien, la cabine n'est pas hermétique. Vous ne risquez pas d'étouffer, okay ?

- Okay, répondit Léo d'une voix rauque.

Céleste était pleinement consciente de la proximité du jeune homme. Elle percevait la chaleur de son bras contre son épaule et elle devinait son souffle sur le sommet de sa tête ; elle respirait le parfum de sa peau ; une bouffée de désir l'envahit. Elle voulait sentir la peau de ce type contre sa peau, tout de suite. Elle était comme électrisée mais ne bougeait pas de crainte de rompre le contact. Elle réalisa subitement que lui non plus ne bougeait pas. Ils

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

restaient là bêtement, appuyés l'un contre l'autre comme deux serres-livres, scotchés à la porte de l'ascenseur. Ridicules.

Crânement, elle leva la tête et rencontra son regard. Ils se dévisagèrent ainsi, sans bouger, pendant une interminable minute. Le trac lui nouant le ventre, Céleste cherchait à déchiffrer le regard de Léo. Que pensait-t-il à ce moment précis ? N'allait-il pas la repousser brutalement ? Ou bien se moquer d'elle, comme Nicolas Cerisier ? La trouvait-il jolie ? Ne pensait-il pas quelle était trop grosse ? Comment lire dans les yeux ?

À cet instant, les yeux gris-vert de Léo lui apparurent comme deux miroirs insondables destinés à défendre l'entrée de son cerveau. Que pensait-il ?

Elle recula de quelques centimètres et contempla dans son entier le visage qui lui faisait face. Il s'en dégageait une profonde bonté. La forme des paupières, la courbe de la bouche, les petites rides d'expression au coin des yeux, jusque dans les plis qui encadraient son sourire, le moindre de ses traits respirait littéralement la gentillesse. Cet homme, dont la proximité éveillait - ô combien ! – ses sens, irradiait une aura bienveillante.

Leurs lèvres se joignirent sans même qu'ils aient conscience d'avoir bougé. Ce simple contact les emplit d'un désir brûlant. Ils s'embrassaient à pleine bouche, comme cherchant à s'entre-dévorer, étroitement enlacés, les hanches de Céleste ondulant

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

contre le bassin de Léo. Était-ce la fournaise qui régnait dans l'ascenseur ? Jamais l'un comme l'autre n'avait connu un désir aussi ardent.

La barrière des vêtements était devenue insupportable, source de frustrations infinies. Céleste se liquéfiait littéralement. Elle mouillait tellement que sa cyprine avait transpercé son mini-slip et coulait sur ses cuisses. Elle s'était transformée en fontaine ; jamais elle n'avait autant mouillé. Le minou en feu, les sens exacerbés, chaque centimètre de sa peau semblait avoir acquis le statut de zone hautement érogène et chaque contact attisait son incendie intime ; elle se sentait devenir folle.

Elle gémit et mordit farouchement la bouche de Léo quand il lui empoigna brutalement les fesses à deux mains. Incapable d'attendre plus longtemps, Céleste commença à défaire la ceinture du jeune homme : elle le voulait en elle tout de suite. Immédiatement. Elle priait pour que le technicien les laisse tranquilles encore dix minutes. Dix minutes suffiraient. Même cinq. La main de Léo remonta sur sa cuisse, il glissa deux doigts sous la petite culotte de Céleste au moment où elle lui saisissait avidement la queue. Elle gémit d'impatience en sentant les doigts qui exploraient sa fente – torturant plaisir. Elle repoussa Léo, le temps d'ôter sa culotte comme un enfant pressé. Dans le même mouvement, elle attrapa une capote dans son sac et la lui tendit .

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Léo la posséda sauvagement, contre la cloison de l'ascenseur, sans cesser de lui manger la bouche. Il la tenait sous les fesses et elle accrochait ses jambes autour des hanches de son partenaire. Pendant un instant, obnubilée comme toujours par son poids, elle eu peur de peser trop lourd mais l'aisance des mouvements du jeune homme prouvait qu'il n'en était rien et elle se laissa emporter par ses sensations. Il la baisait avec une telle énergie que toute la cabine bougeait.

- Bang ! Bang ! Bang ! faisait la cabine de l'ascenseur.

- Mais, qu'est-ce qu'il se passe là-dedans ? cria le technicien.

Ni Céleste ni Léo ne prêtèrent attention à ses diverses exclamations et protestations. Concentrés sur leur plaisir, le monde extérieur n'existait plus. Tous les clients du supermarché auraient pu entrer dans l'ascenseur sans qu'ils s'en aperçoivent. Toutes les terminaisons nerveuses de la petite chatte de Céleste s'étaient transformées en mille récepteurs de plaisir. Tout était bon, affolant, torturant. Le minou tout gonflé, elle ressentait partout les coups de boutoirs de son partenaire, comme s'il la possédait jusqu'au milieu du ventre et la trouducutait à la fois, comme si sa bite était énorme, disproportionnée – un gourdin avec lequel il la fouillerait sans ménagement. Gémissante, livrée à cet écartèlement, à ce massage de tout l'intérieur de sa personne, elle était tout au bord de l'extase ; il ne lui fallait qu'un contact de plus. Il fallait qu'elle se caresse le

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

bijoux gonflé à bloc, tout suppliant. Le moindre effleurement suffirait, ouvrirait les vannes du plaisir ; c'était comme une démangeaison, un besoin irrépressible. Elle allait glisser sa main entre leurs deux corps, quand Léo, devinant son désir, la devança. Il n'eut qu'à poser le bout de son doigt : ils jouirent tous deux instantanément ; Céleste ne put retenir un râle de plaisir.

Ils restèrent un moment sans bouger, hors d'haleine, étroitement enlacés.

- Ho ! Ça va là-dedans ? cria le technicien. Qu'est-ce qui s'est passé ?

- Tout va bien, finit par répondre Léo, essoufflé.

- Qu'est-ce qui s'est passé ? insistait le pauvre type. (L'inquiétude passait dans sa voix.) Quelqu'un a eu un malaise ?

- Tout va bien ! cria Céleste.

- Ah ! D'accord ! repartit le réparateur de l'ascenseur. Ha ! ha ! ha ! D'accord !

Il venait de réaliser qu'il y avait un homme ET une femme dans la cabine.

« Attention, hein ! continua-t-il en riant. Je vais bientôt ouvrir.

Quand les portes s'écartèrent enfin l'une de l'autre, Céleste et Léo, sentant le foutre à plein nez, se retrouvèrent face à une petite

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

dizaine de personnes goguenardes ou choquées, en fonction de leur âge et de leur niveau de frustration sexuelle. Absorbés par eux-même, c'est à peine si les deux nouveaux partenaires se rendirent compte qu'ils n'étaient plus seuls. La rapidité de l'étreinte les laissaient inassouvis et ils ne pensaient qu'à s'emmêler de nouveau, pour apaiser cet exigeant désir qui les tenaillait.

Le directeur du magasin leur servit un discours où s'entremêlaient les excuses et les compliments du supermarché. En effet, leur emprisonnement leur avait valu des chèques cadeaux à valoir sur les rayons Boucherie, Crèmerie, Hygiène et Entretien des Sols. Ils ne l'écoutèrent pas mais il eut le bon goût de ne pas s'en formaliser, soulagé de se tirer de cette histoire à si bon compte. Ces deux-là auraient aussi bien pu porter plainte.

Léo et Céleste s'esquivèrent comme s'ils avaient le diable aux trousses. Dans le parking souterrain, ils se dissimulèrent derrière un pilier pour reprendre leur enlacement. Ils n'arrivaient plus à se décoller l'un de l'autre. Insatiables.

Il la prit à nouveau, là, derrière le pilier, mais plus doucement, tendrement, pour mieux la découvrir, pour mieux explorer du bout de la bite les profondeurs mystérieuses de sa petite chatte.

Céleste se sentait devenir folle de volupté, tout son être se contractant, se resserrant, se concentrant autour de la queue qui la fouillait avec une lenteur délibérée. À chaque aller et retour,

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

l'épicentre sensible de sa personne était caressé par le mouvement du corps de son partenaire. L'orgasme vint lentement, progressivement, et très fort, irradiant dans tout son être – lancinante emprise. Léo la bâillonna de sa main : elle ne s'était pas rendu compte qu'elle criait. Elle n'avait jamais joui aussi intensément, aussi complètement. Elle eut l'impression de perdre conscience.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 22 -

Céleste ne comprit jamais comment, encore vertigineuse de sa rencontre-choc avec Léo, elle avait réussi à préparer tout un repas sans se tromper, sans confondre le sucre avec le sel, sans mettre le veau dans la charlotte et les fraises dans l'osso-buco.

Ils s'étaient séparés à regret, pressés par leurs obligations, mais Léo devait passer la nuit chez Céleste. Ô mon Dieu, se disait-elle, pourvu qu'il vienne. Pourvu qu'il vienne. Pourvu qu'il ne change pas d'avis. Pourvu qu'il ne me traite pas comme le font les autres. Et elle rageait. Elle aurait dû être chez elle, à se pomponner et à mitonner un bon petit dîner pour son chéri – Pourvu qu'il vienne ! - au lieu de préparer un savoureux guet-apens pour cette malheureuse petite Daphné.

Ils forniquèrent toute la nuit. C'est à peine s'ils dormirent deux heures. Leur première visite, le lendemain, fut pour le laboratoire : autant se débarrasser de cette formalité des tests HIV et pouvoir – enfin ! - baiser convenablement. Ils souffraient terriblement de ne pouvoir s'entre-dévorer sans mâchouiller du latex.

Ils ne firent rien d'autre que baiser durant les mois qui suivirent. C'est à peine si Léo sortait de Céleste pour aller travailler.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

L'harmonie sexuelle entre eux était totale, de même que leur entente sentimentale. Chacun d'eux cherchait une âme sœur, un havre affectif où amarrer sa vie.

Léo était lui aussi un abandonné. Ses parents, deux scientifiques passionnés, spécialistes mondialement reconnus des formations coralliennes, passaient approximativement deux mois par an dans leur laboratoire du Musée Océanographique de Monaco et le reste de l'année en études sur le terrain. Ils étaient actuellement en Polynésie.

Léo les avait suivis dans leurs déplacements professionnels jusqu'à l'âge de huit ans et avait largement eu le temps de s'apercevoir qu'il était, à leurs yeux, beaucoup moins intéressant que le moindre polype commun. Puis, ses parents avaient décidé qu'il était temps pour lui de se mettre sérieusement au travail et l'avaient mis en pension. Tandis que Céleste s'était réfugiée dans la littérature, Léo s'était raccroché à son appareil photo. Deux façons pas tellement différentes de se mettre à distance de la réalité pour la transformer.

Ils étaient tous les deux très seuls et assoiffés d'amour - les deux moitiés d'une même orange.

Céleste s'était cependant décidée à épouser Léo bien avant d'apprendre tous ces détails : dès leur première nuit, elle avait su qu'elle allait porter son nom. C'était l'évidence même, c'était inéluctable… Léo avait amené son book et quand, creusés par leurs

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

folles étreintes, ils commandèrent une pizza en pleine nuit pour restaurer leurs forces, Céleste entreprit de feuilleter l'album.
Dès la première photo, elle avait su.
Cela ne pouvait être qu'un présage.
- Tu signes Léo Corbillard...
- Oui, Corbillard, c'est mon nom. Un de mes ancêtres devait être croque-mort !

Deux mois après leur mémorable rencontre, ils se mariaient dans la plus stricte intimité : juste eux et deux témoins.
Pour Céleste, un mariage, l'union de deux êtres qui s'aiment, devrait se passer au lit et pas ailleurs. Elle aurait bien fait venir le maire – enfin, l'adjoint préposé à la corvée des mariages - jusqu'au pied de son lit, si cela s'était révélé possible, et aurait volontiers pris deux personnes au hasard dans la rue pour jouer les témoins, mais Clarisse aurait été blessée de n'être pas témoin.
Pour cet office, Léo choisit son meilleur ami, Juan-Salvador Perez del Espirito Santo, descendant d'une noble et ancienne famille castillane, célèbre dans toute l'Espagne pour la pureté de son sang et le nombre particulièrement élevé d'inquisiteurs qu'elle a enfanté.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Famille qui avait donc grandement participé à l'éradication du Maure en Espagne.

Juan-Salvador, que tout un chacun appelait Don Juan pour sa classe inimitable de fin de race - sorte d'élégance blasée et mortifère -, avouait en rigolant que sa famille était vraiment de sang pur, purement Maure. Ses ancêtres s'étaient révélés assez malins pour couillonner tout le clergé, en s'infiltrant dans ses rangs afin de sauver le plus de frères possible. Plus tard, sa famille avait fui le franquisme, ce qui avait permis à Juan-Salvador de naître dans le quartier du Port, à Nice - quartier qu'il aimait comme il aimait sa propre mère. Pour lui, il était inimaginable de vivre ailleurs.

Le jour, Don Juan, fonctionnaire de mairie, enregistrait les décès et imposait aux malheureuses familles éplorées mille formalités administratives destinées, selon lui, à alléger le chagrin de ceux qui restent et en les plongeant dans des problèmes aussi insolubles qu'accaparants qui leur occupent l'esprit.

Le soir, il promenait son blues dans les clubs de jazz du Port. Pianiste de talent, on raconte qu'Elton John venait parfois l'écouter, incognito, pour s'inspirer de ses improvisations.

Très brun de poils et de peau, les traits accusés et même marqués, les yeux profondément enfoncés, soulignés de cernes bistres, Don Juan, par son allure dégingandée et distinguée, mélancolique et détendue, dégageait un charme vénéneux. Il était connu pour ne

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

jamais dormir et personne ne l'avait jamais vu manger : il ne se nourrissait que de café et de cigarettes.
Les femmes rêvaient toutes de le nourrir et de prendre soin de lui, de lui donner goût à la vie. Il exerçait sur la gent féminine le même genre d'attrait que les homosexuels.
Don Juan était un défi à relever.
D'une certaine manière, Céleste avait ramassé le gant en organisant un dîner pour célébrer son mariage avec Léo Corbillard :
- Juan-Salvador sera bien obligé de manger, alors, dit-elle à Léo.
Ses racines italiennes s'insurgeaient devant un homme qui ne mangeait pas. Et puis, elle voulait lui présenter Clarisse.

Le matin de leur mariage Léo banda les yeux de Céleste et la fit sortir de l'appartement, puis de l'immeuble. Malgré l'heure matinale, en mettant les pieds dans la rue, Céleste eut l'impression d'entrer dans une étuve. La chaleur était arrivée tôt, cette année.
- Ne me lâche pas, dit-elle en s'agrippant à lui.
- Jamais, ma douce, répondit-il. Je ne te lâcherai jamais.
- Mais, où va-t-on ?
- Tu verras.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Il s'arrêta soudainement et posa les mains de sa promise sur une surface lisse et chaude.

« Si tu devines de quoi il s'agit, c'est à toi.

Céleste, souriante, commença à caresser doucement cette surface. Ses doigts glissèrent sur un obstacle et, à tâtons, elle identifia ce dont il s'agissait.

- Un rétroviseur, dit-elle à voix basse.

- Faux ! Ce n'est pas qu'un rétroviseur. Essaye encore une fois.

- Mon amour, ne me dis pas que tu m'as acheté une voiture. Tu sais bien que nous n'en avons pas les moyens.

- Ah, mais c'est qu'il ne s'agit pas d'une voiture ordinaire, éluda-t-il. Vraiment, tu ne vois pas ce que ça peut être ?

Céleste se figea.

- Oh ! Non, ce n'est pas possible !

- Oh ! Si, c'est possible.

Elle arracha le bandeau qui lui masquait la vue.

Un corbillard !

Un magnifique corbillard Olympia-Sprung de 1962 qui avait l'air de sortir d'un film américain sur les sixties : rose tendre, immense, majestueux, tout rutilant de chromes, avec des ailettes, une calandre souriante, et un bouchon de radiateur en forme de galaxie spirale. Même les larges sièges étaient roses pâles – ils avaient été recouverts de velours.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Une merveille.

Non, un rêve. Voilà, un rêve.

Céleste en resta coite d'émerveillement.

« Je l'ai trouvé grâce à Don Juan. Il connaît toutes les boîtes de pompes funèbres, alors il a fait passer le mot. Finalement, on a déniché cette merveille au fin fond d'un village perdu au fin fond de l'Italie. Elle appartenait à un vieux croque-mort qui a travaillé avec cette voiture ces quarante dernières années. Comme, à quatre-vingt ans passés, il a décidé de prendre sa retraite, il a accepté de nous vendre son corbillard. C'est Don Juan qui est allé le chercher en Italie. Et puis, contrôle technique, carrossier, et voilà ! Et maintenant (Léo tira de sa poche un rouleau de ruban de satin fuchsia et un autre de tulle noir), il faut la décorer pour notre mariage.

Céleste et Léo eurent amplement le loisir de regretter de n'avoir pas demandé à deux inconnus de leur servir de témoins : Clarisse pleura durant toute la cérémonie et tout le repas de noces. Debout devant l'adjoint au maire, Céleste resta interloquée par les larmes de sa meilleure amie.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Je n'aurais jamais pensé qu'elle se serait émue à ce point ! glissa Léo à l'oreille de Céleste.

- Moi non plus, répondit celle-ci du coin des lèvres, en tirant un mouchoir en papier de son sac avant de le tendre à la sanglotante Clarisse.

Ils eurent l'explication du mystère une fois arrivés au restaurant, le Libanais, rue de la Préfecture, à deux pas de la mairie. Clarisse s'effondra au milieu des *mezze*, sans même goutter aux *falafels*, ses préférés, pourtant.

- Daphné m'a quittée.

Adieu la nuit de noces, pensèrent simultanément Léo et Céleste qui échangèrent un coup d'œil consterné, ce soir, c'est SOS-Cœur-Brisé !

Juan-Salvador regarda Clarisse avec un intérêt renouvelé, sans doute titillé par la vision enchanteresse de deux charmantes tribades en train de se mignoter.

- Que s'est-il passé ? demanda Céleste, après un instant d'hésitation.

Elle n'était pas très sûre de vouloir le savoir, son bonheur la rendait égoïste et craintive à la fois. Elle préférait oublier que là, dehors, il existait un monde où les ruptures arrivaient tous les jours. Un monde où la solitude était le lot commun.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Peut-être que, si elle arrivait à l'oublier pour de bon, ce monde cesserait d'exister.

Peut-être qu'alors, elle, Céleste, serait éternellement à l'abri dans les bras de Léo.

Cela lui coûtait de poser la question. « Que s'est-il passé ? » avait-elle demandé, et c'était là une belle preuve d'amitié de sa part.

Entre deux sanglots, Clarisse leur rapporta toute l'histoire.

- Tu sais qu'depuis deux mois – d'puis le jour où vous vous êtes rencontrés , Léo et toi, Daphné m'laisse la lécher.

Céleste, qui était assise en face de Don Juan - Léo était à côté d'elle, Clarisse en face de lui - le vit rougir subitement, pendant qu'il étalait lestement sa serviette sur son giron. Elle le regarda d'en dessous sa frange en haussant un sourcil moqueur ; il en rougit de plus belle. S'il est sensible à ce point-là, il va devoir aller se tripoter dans les toilettes avant même que nous n'ayons fini les entrées, se dit-elle.

« Et elle supporte très mal que j'la laisse pas m'sucer. Pas même me toucher. Évidemment, j'me suis jamais déshabillée devant elle, continua-t-elle.

- Oui, naturellement, dit Céleste, tout en épiant Don Juan qui respirait le chagrin et l'incompréhension.

Quoi ? Tu ne te déshabilles pas ? demandaient ses yeux. Mais pourquoi, bon Dieu ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Mais ça lui faisait beaucoup d'peine, tu vois, elle comprenait pas c'qui se passait. Ça commençait à pourrir nos rapports. Alors, j'y ai raconté qu'je souffrais d'herpès génital. Qu'j'étais en crise et que j'avais jamais osé lui dire d'crainte qu'elle soit dégoûtée d'moi.

Céleste vit Juan-Salvador pâlir.

- Excellente invention, dit-elle alors pour le rassurer.

Elle rêvait de caser Juan-Salvador avec Clarisse. Elle estimait qu'ils étaient bien assortis et s'étonnait que le côté franchement sinistre de Don Juan n'ait pas déjà agi sur la jolie gothique. Il est vrai que Clarisse, concentrée sur son chagrin, n'avait qu'à peine conscience de la présence d'un homme inconnu à leur table. Tout espoir n'était pas perdu.

- Et, hier soir, continua Clarisse en pleurant, elle m'a dit qu'elle s'était renseignée et qu'aucune crise d'herpès durait deux mois ; qu'elle pensait qu'elle m'excitait pas et qu'j'osais pas lui dire. Alors, j'ai dit qu'j'avais fait une allergie aux médicaments, qu'j'avais la teub pleine de boutons et qu'ça faisait mal.

Le doute puis l'horreur mêlée de curiosité qui se peignirent soudain sur le visage de Juan-Salvador au mot de « teub » furent trop pour Céleste. Elle plongea sous la table, sous le prétexte de chercher un mouchoir dans son sac, pour dissimuler son rire. Pendant ce temps, Léo fixait avec une intense concentration une moulure sur le mur, dans l'espoir de contenir son hilarité. Clarisse, au fond du désespoir,

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

inconsciente des différentes réactions que provoquaient son récit, poursuivait en essuyant ses larmes avec le kleenex de Céleste.

« Elle a dit qu'elle s'en foutait, d'mes boutons, qu'elle voulait que j'me déshabille, qu'elle voulait toucher ma peau et m'voir bander même si on faisait rien. Alors... (Clarisse eut un sanglot déchirant) alors, j'y ai dit que j'suis une femme.

Don Juan ouvrait des yeux comme des soucoupes. Il n'y comprenait plus rien. Il était perdu.

Sonné.

Son incompréhension faisait peine à voir. Céleste eut pitié de lui. Sans quitter Clarisse des yeux (elle pleurait tellement que tout envie de rire de l'étonnement de Don Juan disparaissait à sa vue), Céleste résuma brièvement toute l'histoire : comment Clarisse s'était déguisée en homme et avait séduit, sous cette apparence, une jeune vierge. Et comment elle s'était prise à son propre piège en tombant amoureuse de la jeune personne précédemment citée, à laquelle il était très délicat d'avouer qu'on s'était payé sa tête.

Le regard de Don Juan changea ; il essayait désormais d'évaluer, dans la créature hoquetante et défigurée par les pleurs à sa gauche, la crédibilité de sa transformation en homme. Il était clair que l'idée lui plaisait et l'émoustillait tout à la fois.

Le petit vicieux, railla Céleste in petto.

Elle se tourna alors vers Clarisse.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Elle t'a quittée ?

Clarisse opina pathétiquement, les larmes redoublant sur ses joues.

« Peut-être est-ce réparable ? Elle était très amoureuse d'Alonzo ; elle ne peut pas haïr Clarisse, asséna Céleste avec un optimisme qu'elle était loin éprouver

Elle voyait mal comment Daphné pourrait oublier une telle trahison.

« Écoute, laissons-la digérer cette nouvelle pendant quelques jours et, alors, j'irai lui parler. Je plaiderai ta cause. Je lui expliquerai ce qu'il s'est passé dans ta tête. Elle est trop jeune pour avoir saisi du premier coup toute la peur de la perdre qui t'a incitée à poursuivre ton mensonge.

- Tu crois qu'elle acceptera d'me revoir ? demanda Clarisse d'une petite voix mouillée et absurdement féminine.

- Qu'en penses-tu ? Tu la connais mieux que moi.

Le regard de Clarisse se perdit dans le vague, avant qu'elle ne réponde avec lassitude :

- J'sais pas. J'ai essayé d'lui expliquer. J'me suis traînée à genoux en lui d'mandant de m'pardonner. T'as pas idée du regard horrifié qu'elle posait sur moi.

- N'oublie pas qu'elle a eu un choc.

Les deux hommes appuyèrent vigoureusement l'opinion déclarée de Céleste puis ils entreprirent de saouler Clarisse, pour l'aider à

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

oublier son chagrin et tenter de donner à ce repas de noces l'ambiance qui convenait.

Don Juan, encore émoustillé par toute cette histoire, fit une cour drolatique à Clarisse : il espérait ostensiblement finir la nuit avec elle et constater de visu l'absence de bite.

Ils la grisèrent si bien, qu'elle demanda d'elle-même à Juan-Salvador de bien vouloir la baiser. Ce dont il s'acquitta, raconta-t-elle plus tard à Céleste, avec brio et - bien sûr ! - élégance, en dépit de ses excès d'alcool et de l'accablante chaleur du début de l'été.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 23 -

Le bonheur n'a pas d'histoire, dit-on. Céleste et Léo Corbillard passèrent par une période de bonheur absolu. Leur vie, à ce moment, ressemblait à ces divines fins d'après-midi de printemps, quand les ombres s'allongent sereinement dans l'air doré. Quand tout est tellement parfait que l'on a la sensation d'être éternel. Même les chagrins de leurs amis ne les atteignaient pas réellement. Céleste et Léo étaient à l'abri, dans une bulle imperméable sur laquelle tout glissait : les ennuis financiers - la petite boîte de pub de Léo battait de l'aile : après trois ans d'existence, l'entreprise ne bénéficiait plus des abattements de charges sociales dont profitaient les jeunes entreprises, aussi son associé et lui avaient-ils du mal à joindre les deux bouts -, Clarisse inconsolable - Daphné ne voulait plus la revoir, en dépit des adjurations de Céleste -, Juan-Salvador plus cadavérique que jamais, duquel émanait un spleen permanent - Clarisse se refusait à retomber dans ses bras et dans son lit, trop occupée à pleurer sa Daphné chérie.

Léo et Céleste, eux, planaient loin au-dessus des autres mortels, et s'émerveillaient de leur chance. Malheureusement, la lune de miel

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

fut brève : avant même que l'été ne soit fini, ils retombèrent brutalement dans la réalité et le choc fut rude : ruinée par l'URSSAF, l'impôt sur les sociétés et les différentes taxes, l'entreprise de Léo était en faillite. Il fallait fermer les portes. La situation financière de Léo et de son associé était d'autant plus mauvaise, qu'en tant que chefs d'entreprise, ni l'un ni l'autre n'avait droit au chômage.

Les Corbillard allaient donc devoir survivre grâce au seul loyer que versait Marie Toulemonde. Ce n'était pas énorme ; pas suffisant pour deux. De quoi régler les factures et se nourrir de pâtes premier prix.

Et de pâtes sans beurre, encore.

Tous deux fumaient et ils n'envisageaient même pas d'arrêter dans ces conditions. Avec le prix des cigarettes qui ne cessait d'augmenter, ils durent faire un choix. L'alternative était simple : soit ils arrêtaient de fumer, soit ils arrêtaient de manger ; ils n'avaient pas les moyens de faire les deux.

Ils arrêtèrent pratiquement de manger.

Ni l'un ni l'autre ne trouvait d'emploi et le désespoir s'insinua doucement en eux. Au début, ils faisaient l'amour souvent, parfois plusieurs fois par jour, comme d'autres allument la télé, pour oublier. Et puis, les mois passant, le poids de la misère se fit trop lourd pour leur libido qui se mit en veille.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Ils ne sortaient plus, préférant s'enfermer chez eux pour ne plus voir l'abondance qui régnait dans leur quartier. Il n'y a rien de plus difficile que d'être pauvre dans un quartier de riches. Ils se sentaient à la fois envieux de l'aisance financière visible de tous ces gens et humiliés d'être pauvres, comme s'ils étaient coupables d'un crime honteux. Il est avilissant d'être très pauvre comme il est scandaleux d'être très riche ; cela doit se cacher.

Pour manger un tant soit peu, ils durent piocher dans leurs économies et leurs comptes bancaires fondirent comme neige au soleil.

Inéluctablement.

Qu'arriverait-il quand il n'y aurait plus d'argent ? Céleste avait calculé qu'il ne leur restait que de quoi tenir quatre mois.

Pas plus.

Plutôt moins.

Il faudrait, pour tenir quatre mois, qu'ils soient encore plus économes qu'ils ne l'étaient déjà. Et elle ne voyait pas sur quoi d'autre économiser. Ensuite, ils n'auraient plus qu'à vendre le corbillard rose, et puis l'appartement. Une fois la banque remboursée, il leur resterait peut-être de quoi tenir trois mois de plus dans un meublé.

Et après ?

Et si ni l'un ni l'autre n'arrivait à trouver du boulot ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Léo ne connaissait que son métier de photographe, un peu d'infographie, un peu de mise en page, bref, de quoi trouver un boulot dans une boite de pub. Mais les agences de pub débauchaient plus qu'elle n'embauchaient.

L'un comme l'autre avait postulé pour divers emplois : serveur, vendeur, manutentionnaire...

Sans succès.

Nul n'avait envie d'employer des gens sans expérience, même en les payant moins.

Peut-être, une fois à la rue, auraient-ils droit aux aides sociales, car si rien n'est prévu pour vous éviter de sombrer dans la misère, une fois que vous y êtes, si vous n'êtes pas d'ores et déjà mort de faim, on vous explique que vous en êtes là parce que vous êtes un flemmard – c'est encore le meilleur moyen que l'on ait trouvé pour endiguer tous risques de révolution - et l'on s'arrange pour vous donner de quoi vous nourrir un jour sur trois, afin que vous puissiez profiter de votre déchéance le plus longtemps possible.

Léo et Céleste se sentaient coupables de ne pas réussir à rebondir, alors que d'autres y arrivaient bien.

Eux, ils ne savaient pas se débrouiller,

ni faire face aux administrations,

ni trouver d'autres débouchés.

Ils se sentaient minables.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

De la race qui meurt de faim devant une noix de coco, faute de savoir l'ouvrir.
D'autres, à leur place, obtiendraient des crédits, créeraient une autre entreprise et trouveraient des clients illico.
D'autres avait la gniaque, l'énergie vitale, le sens des réalités, l'esprit commercial, ou tout autre qualité qu'ils n'avaient pas, eux.

Céleste se voyait déjà tendant la main au coin des rues. Le poids de son angoisse était si présent en elle, si accaparant, qu'elle n'arrivait plus à écrire son livre. Il était pourtant presque terminé, le premier jet était rédigé - leur période de bonheur avait été faste aussi pour « Pensionnat de jeunes filles du meilleur monde », Céleste débordant de joyeuse inspiration. Il aurait fallu qu'elle procède aux corrections mais elle ne le pouvait pas. Absolument impossible.
Elle avait envie de baisser les bras, de renoncer.
La vie demandait trop de courage et elle se sentait lâche.
Et puis, elle avait l'impression que l'existence ne demandait pas autant de bravoure à tout le monde : Clarisse lui avait appris que Sarah, celle-là même à qui elle avait fauché Xavier Descombre - elle aurait mieux fait de le lui abandonner ! -, était enceinte. Elle vivait toujours à Bel Azur, avait épousé un voisin, un Libanais, et les

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

parents du jeune homme leur avaient offert, en cadeau de mariage, une boutique de vêtements sur la Piétonne. Sarah avait l'air très heureuse.

Céleste ne doutait pas qu'elle le soit réellement. Sarah lui avait toujours semblé très heureuse : elle était très jolie et très sûre d'elle ; ses parents l'adoraient et lui passaient tous ses caprices. Maintenant qu'elle avait quitté le nid familial pour pondre à son tour, elle avait la chance de nidifier avec un garçon aussi favorisé par la fortune qu'elle-même.

Malgré elle, Céleste se sentait mordue au cœur par le démon de l'envie.

Elle se disait avec désenchantement qu'elle était passée à rien de cette vie-là : elle avait vécu son adolescence dans le bon milieu ; il ne lui aurait suffi que d'un père moins violent. Rien d'autre.

Avec un père un peu plus normal, un peu plus aimant, elle n'aurait pas eu besoin de s'enfuir dès sa majorité, pas plus qu'elle n'aurait cherché l'amour absolu chez des hommes aussi avides d'amour,

aussi abandonnés et paumés,

aussi marginaux et déclassés qu'elle-même.

Ou bien, il aurait suffi que Romain accepte qu'elle reprenne le Palais des Glaces. Peut-être même que, moins meurtrie et plus insouciante, elle aurait eu les enfants dont elle avait tant rêvé et

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

auxquels elle avait renoncé – la vie est tellement plus facile quand on n'a pas peur.
Il valait mieux se centrer sur autre chose,

oublier le passé,

ne pas songer à l'avenir

et s'abstraire du présent.

Pour réussir à s'endormir, elle se concentrait pour ne plus penser, pour disparaître, pour n'être plus. Le sommeil était un tel soulagement qu'elle aurait voulu pouvoir dormir perpétuellement.
Ne plus jamais se réveiller.

Il faisait très froid chez eux. Comme pour mieux les abattre, l'hiver se montrait très rigoureux et la seule pièce qui soit chauffée était la chambre de Marie Toulemonde. Céleste branchait le chauffage une demi-heure avant qu'elle n'arrive et Léo et elle se blottissaient devant, comme s'il s'agissait de l'âtre d'une cheminée, jusqu'à ce que Marie sonne. L'appareil était éteint dès qu'elle mettait les pieds hors de l'appartement. Comme elle était leur seule source de revenus, il était hors de question de la laisser se geler les fesses.
Des envies de plats riches les assaillaient à toute heure du jour et de la nuit. Faire les courses était un vrai supplice de Tantale, surtout en ce mois de décembre, quand il s'agissait de préparer Noël. Les

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

étalages débordaient de chocolats, fruits secs, biscuits, foie gras, confit de canard, saumon fumé... Céleste se sentait prête à pleurer d'envie dans les travées du supermarché.

C'en était trop pour ses nerfs.

Cette année-là, de grandes affiches publicitaires pour une marque de barres chocolatées s'étalaient sur tous les murs de la ville. Elles représentaient une sorte d'éboulis géant de diverses sortes de chocolats et de caramel coulant. Céleste ne pouvait passer devant l'une de ces pubs sans être poignardée au cœur.

Chacun d'eux se repliait de plus en plus dans son désespoir personnel. Ils ne parlaient plus.

À quoi bon ?

Pourquoi augmenter la détresse de l'autre en lui exposant la sienne propre ?

Ils se contentaient de se serrer l'un contre l'autre en silence, pour se tenir chaud.

Noël fut un calvaire.

Pour la Saint-Sylvestre, Clarisse les invita chez Sim, le Libanais où ils avaient fêté leur mariage. Il dévorèrent, honteux de manger autant, mais la viande, les légumes, les épices, les sucreries... toutes les nourritures riches et savoureuses, en somme, étaient

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

sorties de leur alimentation depuis si longtemps qu'ils avaient l'impression de manger pour la première fois depuis des mois.
Clarisse les regardait avec un peu d'affolement. Elle se demandait sans doute de quand datait leur dernier repas mais s'abstint, avec un tact qui ne lui était pas coutumier, de réitérer ses propositions d'aide financière.
Dans l'après-midi du 2 janvier, elle sonna chez eux à l'improviste :
- Est-ce que quelqu'un pourrait v'nir m'aider ? cria-t-elle dans l'interphone. J'ai des trucs lourds à transporter.
Léo et Céleste, intrigués, la rejoignirent devant l'immeuble. Clarisse avait fait des courses pour eux. Elle les avait gâtés : on avait l'impression qu'elle avait acheté de quoi nourrir une armée pour un réveillon de Noël particulièrement calorique et varié.
- J't'ai pris des sacs congel', dit-elle de but en blanc à une Céleste médusée et gênée tout à la fois – avaient-ils donc l'air si affamés ?
« Y a pas mal de trucs à congeler. J'crois bien qu'y a d'quoi bouffer pendant un mois, non ?
Céleste se sentit pâlir.
- Oh, mon Dieu ! Clarisse, dis-moi combien nous te devons.
- Ça va pas, non ? Si tu m'emmerdes encore avec ces histoires de fric, j'remballe le tout et j'en fait don aux P'tites sœurs des pauvres !
Céleste ouvrit la bouche pour protester mais Clarisse lui coupa la parole.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Tais-toi, pour changer, dit-elle bourrue. Et j'crois bien, ajouta-t-elle en se tournant vers un Léo abasourdi, j'crois bien que je t'ai trouvé du boulot. Rien de passionnant, mais d'quoi rapporter un peu d'argent, en attendant d'trouver mieux.

La société s'appelait 4S, comme les biscuits sans sucre et sans sel, mais contrairement aux biscuits, cette boîte ne manquait pas de sel : 4S était le sigle de Sex-Shop Super Star. Il s'agissait d'une société de vente par correspondance : une sorte de La Redoute des sex-shops. Et, comme chez La Redoute, la livraison se faisait en 48 heures chrono.

Ils vendaient tout ce qui avait trait au sexe ou à la perversion sexuelle : revues pornographiques spécialisées, littérature, vidéos, lingerie sexy, escarpins à talons aiguilles, jouets intimes, fouets, menottes, chaînes, poupées gonflables avec bouche suceuse, jeux de société érotiques, aphrodisiaques, draps de satin franchement vulgaires - Céleste soupçonnait Marie Toulemonde de se fournir chez Sex-Shop Super Star -, bijoux intimes, colliers et laisses...

Tout, tout, tout pour les masos, les sados, les scatos (couches-culottes pour adultes et popots grand modèle, poires à lavements, talc...), et les différents genres de perversions existantes.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Tout, du plus soft au plus hard.

Tout.

Feuilleter leur catalogue, un pavé de 785 pages, vous faisait tour à tour passer de l'amusement à l'envie d'acheter, du dégoût le plus total à la stupéfaction, du rire égrillard à l'indignation, pour finalement vous laisser une vague impression d'inquiétude.

Y avait-il tant de détraqués sexuels ? Si cette boîte existait depuis si longtemps – vingt-cinq ans -, c'était donc qu'il y avait une clientèle ; et même une nombreuse clientèle. Le propriétaire de Sex-Shop Super Star était le voisin de palier de Clarisse et chacun, dans la résidence Bel Azur, savait qu'il payait l'impôt sur les grosses fortunes - il ne ratait jamais une occasion de s'en plaindre en public.

M. Carpopoulos, c'était son nom, était un homme très liant, un vrai méditerranéen aux gestes amples et à la voix forte et profonde. Il avait largement dépassé la cinquantaine, avait - naturellement - le nez grec, une carrure d'armoire à glace et un ventre respectable. Surtout, il était très poilu : il était revêtu des pieds aux sourcils d'une sorte de fourrure gris fer, bouclée en minuscules anglaises. Seul son crâne était nu.

M. Carpopoulos étalait sa pilosité au bord de la piscine de la résidence Bel Azur une bonne partie de l'année ; il gérait ses affaires par téléphone, en lorgnant les adolescentes aux seins nus qui bronzaient innocemment. M. Carpopoulos aimait les femmes et

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

ne s'en privait pas, l'argent lui tenant lieu de séduction. Il en avait d'ailleurs une bien à lui - une épouse légitime, s'entend -, une petite créature, inexistante à force d'être effacée, qui semblait se recroqueviller dès que quiconque lui adressait la parole. Quand la température ne lui permettait pas d'exposer sa graisse velue au soleil, M. Carpopoulos gérait sa société de vente par correspondance depuis les links de golf.

Croisant Clarisse dans les garages de la résidence, M. Carpopoulos s'était ouvert à elle des difficultés qu'il rencontrait à trouver du personnel sérieux : il venait de surprendre l'un de ses manutentionnaires, au fond de la réserve, en train d'essayer des porte-jarretelles, un gode vibrant dans le fondement.

C'était intolérable d'abîmer du matériel coûteux qu'on ne pourrait plus vendre, maintenant ! Ses clients étaient exigeants et, à tous les coups, ils renverraient tout objet ayant perdu le vernis du neuf.

Quel souci ! Quel souci, mon Dieu, de gérer une entreprise comme la sienne qui brassait des millions !

Clarisse s'était dévouée. En bonne amie qu'elle était, elle avait laissé M. Carpopoulos la serrer de près dans l'ascenseur, pendant qu'elle lui recommandait Léo Corbillard, un jeune homme si bien, si travailleur, si sérieux, si stable. Marié d'ailleurs, et totalement dépourvu de perversions.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Ce n'était pas Léo Corbillard qui s'amuserait à essayer des porte-jarretelles. En acheter pour sa femme, oui, mais il était trop viril, Léo Corbillard, pour en porter lui-même. Clarisse était prête à en mettre sa tête à couper.

Et M. Carpopoulos, grisé par la présence stimulante de Clarisse, avait cédé en arrivant à leur étage. Dans cet ascenseur, il s'était, pendant quelques instants, cru en route pour le septième ciel et, arrêté au quatrième, en pleine ascension, il capitula :

- Dites-lui de m'appeler, à votre ami, susurra-t-il sensuellement dans l'oreille offerte de Clarisse, la gratifiant de son haleine empestant le vieux cigare. Dites-lui de m'appeler, vos amis sont mes amis. Et si vous m'assurez qu'il ne dégradera pas le matériel, alors...

- Pas d'problème, rétorqua Clarisse, j'crois bien qu'il préfère les femmes en chair et en os aux vagins-suceurs à piles. Même s'ils ont d'vrais poils..

M. Carpopoulos, en tout cas, ne confondait pas l'amitié et les affaires : l'emploi qu'il donna à Léo était pénible, éprouvant et très mal payé - par une injustice bien établie, c'est généralement le cas des emplois usants. M. Carpopoulos ne donnait à ses employés que le salaire minimum obligatoire. Pas un sou de plus.

Voilà comment on s'enrichit !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Malgré la paye plus que modeste, malgré les courbatures de Léo - Céleste lui massait longuement le dos de tous les soirs – les Corbillard avaient l'impression de renaître à la vie. La spirale du désespoir et de la misère était enrayée.
Ils restaient pauvres, il n'était pas question de vivre sur un grand pied ni d'économiser, mais ils avaient de quoi subsister, même s'il fallait quand même se serrer la ceinture.
Le bonheur régnait à nouveau boulevard Lepetit.

Marie Toulemonde s'avéra très satisfaite que l'époux de sa logeuse bosse dans un méga-sex-shop. Léo la faisait profiter de ses 12 % de remise - comme tous les riches, Marie aimait faire des affaires. Quant à M. Carpopoulos, devant l'importance de leurs achats, il se persuada que son nouvel employé et sa femme cumulaient les perversions.
En fait, leurs acquisitions personnelles se limitèrent à quelques livres érotiques - naturellement -, Céleste avait besoin de références moins littéraires, et plus particulièrement moins pornographiques, que Sade et Apollinaire. Surtout, il se fournirent en godemichés. Après quelques essais, ils purent constater que si Céleste appréciait les modèles à l'ancienne, Léo, lui, les aimait

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

mieux vibrants. Ils achetèrent bien une cravache mais ne purent se résoudre à l'essayer.

Depuis qu'ils étaient sortis de la misère, ils connaissaient une nouvelle période de frénésie sexuelle et Céleste confectionna des rideaux pour le corbillard rose : ils laissaient en permanence un matelas roulé à l'arrière, ce qui permettait de disposer à volonté d'un lit mobile, très confortable et discret. Ils l'étrennèrent avec jubilation dans les rues les plus passantes de Nice. Sans doute, les soubresauts rythmiques du corbillard attirèrent-ils souvent l'attention mais, l'habitacle étant bien clos, impossible de les accuser d'attentat à la pudeur.

Enivrés par leur soulagement, Léo et Céleste prirent la décision d'arrêter la cigarette. Tous deux aimaient la bonne bouffe : l'économie réalisée en arrêtant de fumer leur permettrait de se régaler. Et puis à quoi bon continuer à s'autodétruire quand on s'aimait comme ils s'aimaient ? Quand on était heureux comme ils l'étaient ?

C'était plus facile à dire qu'à faire. Ils arrêtèrent vingt fois avant la bonne. Quand enfin ils y parvinrent, Léo prit du ventre et Céleste des fesses.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle se détestait, d'être si grosse. Léo, pour sa part, ne pouvait se rassasier de son corps généreux, qu'il trouvait délectable.

Aussi charnue et tentante qu'une pêche mûre,
lourde de suc et de pulpe parfumée.
Toute sa chair plantureuse, épanouie -
hymne païen à l'opulence et la fécondité -
appelait la caresse et la morsure,
évoquait le désir et son aboutissement.

- Et voilà, on s'marie, on s'embourgeoise et on grossit ! se moquait Clarisse.
- Nous en reparlerons quand, toi, tu auras suffisamment de cran pour arrêter de fumer, rétorquait invariablement Céleste.
Sa prise de poids lui ôtait tout sens de l'humour. Ses vieux démons réapparaissaient ; elle se trouvait tellement moche... Elle se sentait des envies de changer de tête, elle aurait bien aimé se faire teindre les cheveux en rouge bien voyant – elle avait entraperçu une jeune femme, au volant d'une Fiat 500 arrêtée au feu du boulevard Lepetit, dont la chevelure était exactement de la teinte dont elle rêvait, un rouge flamboyant et peu courant -, mais croiser son reflet alourdi dans un miroir l'en avait dissuadée. Quand on était aussi grosse, on essayait plutôt de passer inaperçue ; on arborait des

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

teintes neutres, qui n'attiraient pas l'œil. À la fin, elle s'était contentée d'accentuer légèrement les reflets roux de ses cheveux.

- Tu as encore envie de moi ? demanda-t-elle un soir à Léo.

- Il me semble que je viens de te le prouver. Ce n'est pas mon index que tu as senti, tu sais.

Céleste enfouit son visage sous l'aisselle de son homme.

- J'ai tellement grossi. Je suis affreuse, murmura-t-elle.

- Tu es belle et je suis fou de toi. Et puis, j'aime ton corps et j'aime avoir de la chair à palper, dit-il en joignant le geste à la parole.

Céleste soupira, elle n'était pas d'humeur à être consolée.

- En plus, je ne suis même pas capable de gagner ma vie ! Grosse, moche et inutile.

- C'est fini, oui ? Je ne veux plus t'entendre dire du mal de ma femme. Tu es la plus merveilleuse chose qui me soit arrivée.

« Tu es superbe, tu es intelligente et tu es à moi. De toutes façons, je ne veux pas que tu perdes ta vie à la gagner. Tu as bien assez de boulot comme ça à la maison, sans parler de Marie qui a besoin de toi. Et surtout, il faut que tu finisses ton livre. Je rêve d'être l'époux d'une romancière célèbre !

- Il est nul, mon livre. Je ne suis même pas capable d'écrire un livre de cul correct.

- Toi, tu vas bientôt avoir tes règles !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste broyait toujours du noir un ou deux jours avant sa période. Elle soupira :

- Oui, je crois.

Léo la retourna sur le dos et faufila un genoux entre ses cuisses.

- Alors, il faut faire des réserves de plaisir pour tenir pendant l'abstinence forcée des prochains jours.

Il la pénétra facilement, elle était encore toute mouillée de leurs ébats précédents.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 24 -

Ce matin-là, Céleste, son panier au bras, sortit du mini-supermarché du boulevard des Pépinières et se dirigea vers le bureau de presse en pensant à Clarisse et Don Juan.

Céleste organisait ses journées en fonction des visites de Marie Toulemonde et, comme il était rare que celle-ci vienne le matin, elle faisait ses courses dans le quartier assez tôt, puis elle s'installait à l'Impérial pour travailler à son livre pendant trois ou quatre bonnes heures. Elle rentrait ensuite s'occuper des soins du ménage en écoutant les cris féroces de Marie en plein coït.

Clarisse, songeait-elle, avait fini par se remettre de son grand chagrin d'amour. Céleste soupçonnait que la petite Daphné, elle, ne s'était pas remise si facilement, n'ayant sans doute pas la ressource, comme Clarisse, de se saouler copieusement, ou de se distraire de son chagrin en multipliant les aventures sans lendemain – elle était trop jeune pour ça, la pauvre gosse. La dernière fois que Céleste l'avait aperçue, Daphné avait tout de la plante verte. Préoccupée, Céleste entra dans le bureau de presse en adressant un signe de tête absent à la caissière.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Ah ! Madame, s'écria celle-ci, je vous ai gardé le magazine que vous cherchiez l'autre jour.

Un peu ahurie, Céleste se tourna pour vérifier qu'il n'y avait personne derrière elle.

Non. Cette fille s'adressait bien à elle.

- Je vous demande pardon ?

- Ce n'est pas vous qui m'aviez demandé de vous garder « Petit Ourson » ?

- Non, ce n'est pas moi.

- Ah, bon ... (La petite caissière avait l'air toute décontenancée.)

Céleste régla son magazine d'actualités culinaires. C'était un spécial confitures : elle passerait sa soirée à rêver aux divines gelées de coing et de cassis qu'elle ferait quand elle aurait un bout de jardin pour y faire pousser quelques fruits - c'est-à-dire sans doute jamais. Elle se dirigea alors vers l'Impérial en pensant toujours à Clarisse.

Cette dernière avait adopté Don Juan et passait ses soirées avec lui, accoudée à son piano, dans les clubs de jazz du Port. Malheureusement, par un curieux effet de sablier, à mesure que Clarisse reprenait du poil de la bête, Juan-Salvador devenait plus morose : toujours amoureux d'elle, il était aux premières loges pour la voir partir chaque soir avec un homme différent.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Ce type a la plus grosse teub qu'j'ai jamais vue !

Clarisse et Céleste sortaient de chez les Corbillard pour aller prendre un café, en face, à l'Impérial.

- Tu dis toujours ça ! remarqua Céleste, railleuse.

- C'est pas vrai ! Quand j'tombe sur une knaki, j'le dis, bordel de merde !

- Soit ! admit Céleste. Alors, il doit y avoir une forte concentration de grosses biroutes à Nice.

Clarisse ne releva pas la provocation et poursuivit, sans rancune.

- Il a une tellement grosse bite, qu'j'ai cru qu'ça rentrerait pas. J'me suis imaginée être devenue une héroïne des « Métamorphoses » d'Apulée et qu'mon partenaire s'était transformé en âne. Ça m'a super excitée !

Céleste tourna la tête vers son amie et la regarda d'en dessous sa frange, en arborant un sourcil ironique.

- Je croyais que Juan-Salvador avait aussi eu du mal à rentrer, objecta-t-elle.

Elle aurait tellement aimé que Clarisse se case avec Don Juan. Rien ne pouvait lui ôter de l'idée que ces deux-là étaient faits l'un pour l'autre.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Comme elles traversaient le boulevard, un jeune homme salua aimablement Céleste. Elle lui répondit d'un sourire assorti d'un hochement de tête. Clarisse lui saisit précipitamment le bras pour lui murmurer à l'oreille, fébrile :

- Présente-moi ! Vite, présente-moi ! Invite-le à prendre un café avec nous !

- Mais Clarisse, je ne le connais pas, moi, ce type !

- Comment ça, tu l'connais pas? Tu lui as dit bonjour !

- Oui et alors ? Il me salue, je lui réponds. Cela fait partie des règles de politesse que l'on apprend dès la petite enfance. Tu as oublié ?

Clarisse haussa les épaules avec mépris.

- Oh, putain, y m'plaît trop ! Y m'le faut ! Viens, on l'suit.

Céleste était excédée. Ce n'était sans doute pas suffisant de tenir la chandelle à Marie Toulemonde chaque jour que Dieu faisait, il allait aussi falloir la tenir à sa fille ! Si au moins elle avait su que Clarisse comptait se faire culbuter derrière un abribus, elle aurait pris un livre pour passer le temps. Heureusement pour elle mais malheureusement pour Clarisse, elles durent bientôt se rendre à l'évidence : le bel inconnu les avait semées.

- Putain, j'suis trop dégouttée ! se lamenta Clarisse. T'as vu comme il était beau ?

- ...

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste essaya de se remémorer les traits de l'inconnu, sans succès. Elle l'avait à peine regardé.

« Toi et moi, nous n'avons pas les mêmes goûts en matière d'hommes, biaisa-t-elle, en s'asseyant à sa place habituelle, à l'Impérial. La preuve, je ne comprends pas pourquoi tu ne veux pas de Don Juan.

- J'sais pas...

- Merci, Franck, dit Céleste au patron qui déposait deux cafés devant elles. Comment ça, tu ne sais pas ? poursuivit-elle en fusillant Clarisse du regard. Ce garçon est adorable. Il est gentil, il est sérieux et il est fou amoureux de toi.

Clarisse détourna les yeux sans répondre.

« En outre, poursuivit Céleste, dans le genre morbide, tu ne trouveras pas mieux. Je le sais que ça t'excites, alors ?

Elle ne lâchait pas Clarisse des yeux, voulant la forcer à répondre.

- Trop gentil, jeta finalement Clarisse.

Céleste soupira profondément avant de fermer les yeux.

Léo et Céleste Corbillard allèrent enquêter au Crocodile Club, sur le quai des Deux Emmanuel, dans l'espoir que Rocky, le

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

patron, aurait des nouvelles de Don Juan et de Clarisse qui semblaient avoir disparu de la circulation.

Rocky leur raconta que Juan-Salvador avait fait une scène terrible à Clarisse, alors qu'elle s'apprêtait, une fois de plus, à partir avec un inconnu. L'inconnu en question avait tenté de s'interposer, mais Juan-Salvador l'avait empoigné et, collant son œil droit dans l'œil gauche du quidam, il avait grogné :

- C'est MA femme, c'est clair ?

Il avait la mort dans les yeux. L'autre avait compris et opiné poliment en silence : la peur lui avait coupé et la parole et le souffle. Ce grand type cadavérique-chic était bien capable de lui faire avaler son extrait de naissance.

Don Juan l'avait lâché sans le quitter de l'œil et le pauvre gars s'était dirigé vers la sortie, en crabe, le dos collé au mur, en continuant à fixer Don Juan comme s'il s'attendait à le voir bondir sur lui tel un fauve. Puis, arrivé à la porte, il l'avait ouverte et s'était précipité dehors sous les rires des habitués.

« Toi, maintenant, tu viens.

Juan-Salvador s'était tourné vers Clarisse qui s'était remise à écluser son rhum-coca, les yeux dans le vague.

Elle l'avait ignoré.

Elle ne l'avait peut-être même pas entendu.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Fou de rage, il avait attrapé le dossier de la chaise de la jeune femme, tiré et l'avait dégagée de la table ; il avait saisi Clarisse par le poignet mais elle s'était débattue. Blême de colère, Juan-Salvador l'avait fermement attrapée par l'épaule, puis il avait envoyé balader la chaise sur laquelle elle était assise d'un coup de pied. Ensuite, il avait soulevé l'objet de son courroux, qui se débattait toujours en l'insultant, et se l'était jetée sur l'épaule, comme un homme de Neandertal.
Le visage fermé, il était sorti, sans un mot, avec sa proie qui lui donnait de grands coups de genoux dans les reins.
On ne les avait plus vus, depuis une semaine.
Léo et Céleste se regardèrent un moment, dubitatifs. Que s'était-il passé ? Ces deux-là étaient introuvables depuis cet instant. Personne ne savait ce qu'ils étaient devenus.

- Tu ne penses pas que Don Juan aurait fait une folie ? demanda Céleste à Léo en sortant du club.
- Tu as peur qu'il ne l'ait assassinée ? sourit Léo.
- Il est très amoureux... Et très malheureux... Et puis, ils ont disparu tous les deux. Dans cet état, il pouvait aussi bien l'attacher fermement à lui et se jeter à la mer.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Une lueur d'inquiétude passa sur le visage de Léo. Oui, c'était un passionné, Don Juan. Il avait le sang chaud.

« Qu'est-ce qu'on fait ? On appelle la police ? Les urgences ? demanda Céleste, le nœud de l'appréhension au creux de l'estomac.

- Tu as le double des clefs de Clarisse, non ?

- À la maison, oui.

- Bon, on passe le prendre et on va perquisitionner chez elle.

La fouille ne révéla rien. Le répondeur était saturé des messages de Céleste, la cuisine pleine de cadavres de bouteilles ; partout des cendriers débordaient de mégots, le lit était défait... l'environnement habituel de Clarisse. Rien de suspect.

Céleste étudia le contenu de l'armoire et n'eut pas l'impression qu'il y manquait quoi que se soit. Si Clarisse avait emporté des vêtements de rechange, elle en avait pris remarquablement peu.

Céleste était encore plus inquiète. L'appartement semblait mort, comme si sa bordélique propriétaire n'y reviendrait plus jamais. Devant l'expression du visage de sa femme, Léo se sentit lui aussi dévoré d'inquiétude.

- On retourne chez Juan-Salvador. S'il le faut, je défoncerai la porte.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Il entoura les épaules de Céleste d'un bras réconfortant et la serra contre lui.

« Ne t'en fais pas, ma douce ! Il y a sûrement une explication. Don Juan a dû l'enfermer dans une clinique de désintoxication et se planter devant la porte de sa chambre pour l'empêcher de se sauver. Tu sais à quel point il s'inquiétait de la voir se détruire comme ça.

Céleste leva vers lui un petit visage exténué. Elle ne croyait plus aux heureux dénouements.

Pour elle,

les surprises étaient toujours mauvaises,

les disparitions toujours définitives.

Juan-Salvador Perez del Espíritu Santo vivait dans le quartier du Port, boulevard Stalingrad, dans un petit deux pièces, au premier étage de ce qu'il est convenu d'appeler un immeuble bourgeois - c'est-à-dire une vieille bâtisse vétuste sans ascenseur. Un immeuble qui fut « beau » autours des années 1920 mais qui, faute d'entretien, se transformait en sombre taudis peuplé de cafards. Les petits fonctionnaires sont aussi mal payés que les petits employés ; les cigarettes et le café coûtent cher et, à Nice, les loyers sont hors

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

de prix. Céleste soupçonnait que ce n'était pas par affectation, que l'on ne voyait jamais Don Juan manger.

Éternelle hypocrisie de l'État qui semble seulement découvrir que la cigarette provoque le cancer - comme si on ne le savait pas depuis les années 50 - et, au lieu d'interdire purement et simplement la vente de ce poison (évidemment, l'interdiction du tabac remplirait moins les caisses de l'État !), préfère le surtaxer et ainsi ruiner les malheureux dépendants à la nicotine et, par là-même, les empêche de se payer l'alimentation saine et équilibrée qui permettrait à leurs organismes de combattre les effets néfastes de leur mauvaise habitude.

Mais c'est quand même une sacrée surprise que le nombre de malades de cancers des voies respiratoires ne connaissent une augmentation véritablement préoccupante que depuis la fin du XXe siècle, alors que le peuple français fume depuis bien plus longtemps que ça - l'État taxe le tabac depuis le XVIIe siècle, c'est dire ! Augmentation des cancers que l'on veut à tout prix mettre sur le compte de la cigarette.

C'est sûr, il est difficile de faire payer aux gens un impôt sur leur consommation de pollution atmosphérique, mais ça viendra.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Ils sonnèrent sans succès à l'interphone et finirent par appuyer sur tous les boutons jusqu'à ce que quelqu'un décroche. Céleste prit alors sa plus belle voix d'enfant pour dire d'un ton contrit :

- J'ai oublié mes clefs et maman n'est pas rentrée.

Sur le palier, ils hésitèrent un moment avant d'ouvrir leur boîte à outils.

- Et si les voisins appellent la police ? s'inquiéta Léo.

- ...

- Tu penses qu'ils nous embarqueront pour effraction ?

- ...

- Alors, à la grâce de Dieu ! Tu as une idée de la façon dont on force une porte ?

- Dans les livres, les cambrioleurs utilisent un pied de biche. Les pompiers, eux, y vont à la hache.

- Bon, où est le pied de biche, demanda Léo.

- On n'en a pas. On n'a pas de hache non plus.

Exaspéré, Léo lui jeta un regard meurtrier.

« On pourrait sonner chez les voisins pour leur demander s'ils ont l'un ou l'autre, proposa Céleste avec un flegme provocant.

Léo ferma les yeux, avant de respirer CAL-ME-MENT.

« On pourrait appeler un serrurier. Ou aller acheter une hache, continua Céleste.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Léo avait l'impression que la fumée lui sortait par les oreilles. De colère, il envoya un grand coup de poing sur la porte de Don Juan. Il se fit mal, ce qui multiplia sa colère. Il bourra alors la porte de coups de pieds.

Céleste s'écarta placidement en disant :

« Oui, c'est comme ça qu'ils ouvrent les portes dans les films américains.

Douché, Léo se tourna vers elle.

- Tu le faisais exprès, d'être exaspérante ? Pour que je m'énerve ?

- Naturellement. Mais les films ne sont pas la réalité, ajouta-t-elle tristement en regardant la porte intacte.

Soudain, derrière cette porte, un son étrange retentit :

- Who ! who ! who ! who ! who !

Céleste fronça les sourcils.

- Il a un chien ? demanda-t-elle.

- Non.

Il était aussi surpris qu'elle. Un bruit de serrure et la porte s'ouvrit brutalement devant un Don Juan furibard, en caleçon rose bonbon, précédé d'une forte odeur de baise.

- Ah ! C'est vous ! dit-il simplement.

- Où est Clarisse ? interrogea Céleste sèchement.

Juan-Salvador, du pouce, indiqua la direction de sa chambre. Et...

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

…telle Vénus émergeant des flots,
Clarisse,
de sa longue chevelure parée,
sortit du bouillonnement des draps,
nue.

Furieuse, Céleste attrapa un tee-shirt par terre et le lui lança.
« Habille-toi !
Et puis elle explosa.
Elle les croyait morts !
Cela faisait une semaine que Léo et elle essayaient de les joindre. Ils s'étaient fait un sang d'encre, et pourquoi ? Hein ? Pourquoi ?
Parce que ces deux obsédés baisaient à ne plus pouvoir répondre au téléphone.
Mais ce n'est pas possible de baiser comme ça ! Sans même se donner la peine d'aller voir qui sonne comme un fou à la porte !
Elle tempêta ainsi, en tapant rageusement du pied et en levant les bras au ciel pour le prendre à témoin, jusqu'à ce que sa voix se casse et que l'angoisse soit sortie, puis, honteuse de s'être laissée aller à la colère - comme elle détestait cet aspect de sa personnalité, cette violence qui lui venait certainement de Romain ; elle en était malade - elle se jeta sur le canapé et regarda son

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

public, mortifiée. Clarisse et Don Juan, penauds ; Léo, le sourire jusqu'aux oreilles : il aimait bien quand sa femme piquait une colère, c'était toujours un spectacle, sans doute l'influence de son sang italien.

- Oh ! Céleste, j'suis tellement navrée, dit Clarisse les larmes aux yeux, la voix rendue encore plus rauque que de coutume par l'émotion.

- Pas grave. Heureuse de constater que vous ne vous êtes pas entre-tués. (Elle se tourna vers Don Juan.) Le patron du Crocodile Club nous a tout raconté. Nous pensions que, de rage, tu avais balancé Clarisse dans les eaux du Port, avec un parpaing en guise de pendentif, avant d'aller te pendre à ton ventilateur.

Ils rirent.

Un fou rire.

Ils se tordaient sur la moquette en suffocant de rire, pendant que Léo et Céleste les regardait avec étonnement, riant sans savoir pourquoi, entraînés par leur exemple.

- C'est exactement ce dont il m'a menacée, hoqueta Clarisse. Y m'a dit qu'j'étais à lui et que si j'm'avisais encore d'regarder un autre homme, y m'noierait dans le Port avant d'aller s'pendre. Il avait l'air putain de farouche! Ça m'a super excitée.

Céleste sourit.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Chaque homme a sa façon à lui de faire sa cour, énonça-t-elle sentencieusement en haussant son sourcil gauche.

Le crépuscule était si pur, si lumineux, qu'ils décidèrent de rentrer par la Promenade des Anglais. Coincés dans les embouteillages de la fin de journée, Léo et Céleste purent admirer à loisir le ciel rose que gagnait progressivement le mauve, à mesure que s'éteignaient les derniers rayons du soleil, derrière les hauteurs de Valbonne. Enfin, l'ultime écharpe rose tendre s'évanouit et le soir se para d'un lilas un peu bleu, légèrement grisé, celui des fleurs de glycine. De toute la Baie des Anges se dégageait une infinie sérénité, une beauté intemporelle qui semblait un présage d'éternité.

La mer s'étalait sans une ride, lisse comme un miroir
d'un bleu presque blanc,
le bleu immatériel d'un grand verre de lait
dans lequel on aurait versé juste une goutte, une seule, de sirop de menthe glaciale.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Un minuscule bateau de pêche glissa à travers la baie
comme sur une vaste patinoire,
laissant sur l'eau un long et pur sillage – la nette rayure que ferait
une lame effilée sur la miroitante surface d'un bavarois.
Insensiblement le firmament se teinta d'indigo et
- choc soudain -,
les réverbères s'illuminèrent.
Rose d'abord,
leur lumière palissait progressivement jusqu'à devenir blanche.
La nuit était déjà là, convoquée par l'éclairage public ;
la sensation d'éternité balayée
par les promesses clinquantes des enseignes
rouges-bleues-jaunes
au néon.

Céleste soupira, sensible à la mélancolie qui se dégageait de ces vaines illuminations.

- C'est dommage que ça ne reste pas rose, dit-elle, en regardant l'alignement des réverbères. Comme sur la place Saint-Marc, à Venise.

- Ça t'exciterait, toi, que je te menace de mort, si tu me trompais ?

- Certainement pas.

- Pourtant, Clarisse, ça l'excite...

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Si j'étais Clarisse, ça m'exciterait.
- Je ne le supporterait pas, si tu me trompais.
Il fixait la route sans nécessité : le corbillard rose était au point mort ; on n'avançait pas. Céleste jeta un regard plein de tendresse à son beau mari d'or roux couronné, sa merveille caramélisée.
- Je ne te tromperai pas, assura-t-elle. Si je te trompais, ce serait de ta faute : tu aurais cessé de m'aimer, de t'occuper de moi. Alors, non seulement tu n'aurais aucun droit de te plaindre ni de me menacer, mais en plus tu n'en aurais même pas l'idée.
Il lui attrapa la main pour y déposer un baiser.
- Je t'aimerai toujours.
- Dès qu'on trouve une place, on se gare et on ferme les rideaux. Il n'y a pas de raison que nos amis forniquent comme des animaux en rut et pas nous !

Après l'amour, Céleste se rajusta pendant que Léo roulait le matelas. Elle noua ses cheveux en chignon qu'elle stabilisa avec une pique en bois et, observant le résultat dans le rétroviseur, demanda à Léo :
- On pourrait continuer la fête et s'offrir un resto, pour une fois. Ça te dirait d'aller manger niçois ?
- Excellente idée.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Clarisse m'a conseillé d'essayer les raviolis de chez Cappa. C'est ce restaurant qui se trouve à dix minutes de la résidence Bel Azur, perdu au milieu de nulle part, sur l'avenue de Fabron.
- Eh bien, essayons.

Chez Cappa, l'accueil fut chaleureux. La patronne, une dame âgée qui marchait difficilement, secoua vigoureusement la main de Céleste en lui disant :
- Oh, bonsoir ! Comment allez-vous ? Ça fait plaisir de vous voir.
Celle-ci en resta interdite : ça, c'était de l'hospitalité ! De plus, les raviolis étaient réellement fameux. Voilà une adresse à retenir, se dirent Léo et Céleste.
Lasse de devoir refaire sans arrêt son chignon qui croulait - quel poison que d'avoir les cheveux fins! -, Céleste finit par libérer sa chevelure. La patronne déposa le dessert sur la table puis, apercevant Céleste les cheveux lâchés, s'écria :
- Oh ! Je vous avais prise pour une autre jeune femme qui vient souvent. Mais je vois maintenant que vous avez les cheveux plus longs et pas tout à fait de la même couleur. C'est une jeune femme

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

qui habite juste un peu plus bas. Peut-être que vous la connaissez ?

- Non, je ne la connais pas. Mais, il semble que j'ai un sosie dans le quartier. Vous n'êtes pas la première à me le dire. J'espère qu'elle ne fait pas de dettes ! s'exclama Céleste en riant.

Puis, elle s'avisa, qu'effectivement, elle avait bien un sosie.

Mais pas dans le quartier.

Elle se rembrunit instantanément.

Léo, qui l'observait, lui demanda, une fois que la patronne de Cappa se fut éloignée :

- Tu crois qu'il s'agit de ta sœur ?

Céleste haussa un sourcil sardonique.

- Bien sûr ! répondit-elle. On a cherché ma sœur dans le monde entier pendant près de vingt-cinq ans et elle habitait dans le quartier ! Ça ne se voit que dans les livres, ça. (Elle soupira.)

« Elle a au moins soixante-dix ans, cette dame, continua Céleste avec un signe du menton en direction de la patronne qui s'éloignait. Elle ne doit pas avoir une très bonne vue. Qu'est-ce qui ressemble plus à une fille aux cheveux longs qu'une autre fille aux cheveux longs ?

Léo acquiesça gravement en silence.

- Elle te manque ? questionna-t-il en attaquant sa glace au chocolat.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Non. Elle ne me manque plus depuis que je t'ai. Enfin... je ne sais pas trop. C'est difficile à expliquer.

- Essaye.

- C'est très confus dans ma tête.

« Parfois, je me dis que, si je retrouvai Constance, je me sentirais plus en sécurité. Moins angoissée. Plus complète, peut-être.

« Mais je n'y crois pas vraiment.

Elle tritura sa part de tarte au citron du bout de sa fourchette, la fixant sans la voir.

« En réalité, je n'ai pas envie de retrouver ma sœur.

« J'espère bien qu'elle ne me cherche pas

et que, si elle me cherche,

elle ne me trouvera jamais.

Léo la regarda avec perplexité mais Céleste, les yeux baissés sur sa part de tarte, la découpait maintenant en petits morceaux sans se décider à en goûter un.

- Pourquoi ?

Céleste, sans lever les yeux vers lui, piqua du bout de sa fourchette un fragment de tarte et le contempla avec méfiance, comme si elle le soupçonnait d'être empoisonné.

« Pourquoi ? insista Léo.

Le morceau de tarte avait dû passer l'examen avec succès, Céleste le porta à sa bouche et se mit à le mastiquer longuement.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Pourquoi, ma douce ?

Elle déglutit avec difficulté avant de se décider à lever les yeux.

- La comparaison risque de m'être défavorable, lâcha-t-elle à contrecœur.

- Comment ça ? s'étonna Léo Corbillard.

- Et si elle était mince et belle, elle ? Hein ?

« Et si elle avait tout réussi dans sa vie ?

« Et si par comparaison, j'avais l'air encore plus nulle que je ne le suis ! s'écria Céleste d'une voix sourde.

Léo ouvrit la bouche pour protester mais un regard assassin de sa femme l'incita à la refermer sans proférer un son.

- Elle pourrait tout aussi bien avoir été défigurée dans un accident, travailler en usine, au fond d'une banlieue sordide, et boire pour oublier, objecta-t-il courageusement, au bout d'un moment.

- Dans ce cas là, crois-moi, elle ne me cherchera pas ! Elle aussi aurait peur de la comparaison.

- Tu penses qu'elle te cherche ?

- Je ne sais pas. Mais, si elle me cherche, c'est qu'elle n'a aucune raison d'avoir peur de me trouver.

- Et tu ne veux pas retrouver ta mère ?

- Pour tout te dire, j'espère bien qu'elle est morte, cette salope.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 25 -

Mardi 21 septembre 199-. Céleste avait décidé de profiter d'une journée de liberté que lui laissait Marie Toulemonde pour faire quelques boutures et fleurir sa terrasse d'une ou deux potées de pensées. Elle amena donc Léo à l'entrepôt de 4S, pour pouvoir garder le corbillard rose pour la journée. Elle irait dans une jardinerie acheter du terreau, des pensées et des violettes - plus petites et moins chères que chez Nicolas Cerisier. D'autant plus que, depuis que Céleste avait repoussé ses avances, il ne lui faisait plus de remises, le petit rancunier. Mais avant, elle irait au Jardin Botanique, sur la Corniche Fleurie, pour y *emprunter* quelques graines d'eucalyptus et de rosiers. Et peut-être aussi quelques rameaux de saules, pour en faire des boutures. C'était rigoureusement interdit, mais elle avait envie de ces plantes et n'en avait trouvé nulle part à un prix abordable, et puis les jardiniers municipaux laissaient les graines s'éparpiller à tous les vents, alors…

Céleste manœuvra pour garer le corbillard rose face à la sortie du parking du Jardin Botanique, profitant qu'il était presque désert - il était tôt. Il n'y avait qu'une antique Fiat 500 rose fuchsia qu'elle

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

admira un moment - elle avait toujours aimé ces voitures miniatures aux volumes dodus. En rose, comme ça, elle était vraiment craquante.

Elle se dirigea alors vers le carré australien où elle escamota quelques semences d'eucalyptus ; elle suivit ensuite la courbe vers l'allée des églantiers. Juste avant de tourner dans l'allée, Céleste s'arrêta devant une colonne de marbre jetée à terre et censée illustrer le milieu naturel grec, et s'agenouilla pour renouer son lacet.

En redressant la tête, elle se retrouva nez à nez avec une adorable petite fille rousse ; ses fins cheveux bouclés auréolaient un petit visage aux yeux bruns ; quelques éphélides ornaient son nez mignon. Pas plus de quatre ou cinq ans.

Elle était là, plantée, et contemplait Céleste avec une sorte de crainte.

Pas de la crainte, analysa Céleste, *de l'étonnement, plutôt*. Elle sourit à la fillette qui lui sourit en retour.

Ce sourire...

Les tâches de rousseurs...

La forme des yeux et des sourcils...

Céleste eut comme un vertige ; le cœur qui manque un battement.

Elle se redressa d'un coup, le bruit de la mer dans les oreilles. *C'est ridicule ! C'est ridicule !* La même phrase qui résonne

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

interminablement dans la tête, ne laissant place à aucune autre pensée.

- Rachel ? (Une voix de femme venue de plus haut, sur le chemin.) Rachel ?

La petite fille ne bougeait pas, les yeux toujours rivés à ceux de Céleste qui s'étaient brusquement élargis.

Un bruit de course légère.

- Elle est là, maman !

Un petit garçon brun venait de débouler. Il leva la tête vers Céleste et resta cloué sur place, bouche bée. L'attention de Céleste se reporta sur l'enfant aux boucles sombres, visiblement du même âge que la fillette rousse – *des faux-jumeaux, naturellement !*

Un bel enfant, les cheveux aux épaules, l'arc de ses sourcils bien dessinés se détachait sur sa peau claire, le nez droit, les traits fins ; de très beaux yeux bruns veloutés.

Ashkénaze, se dit Céleste, *naturellement...*

Il faut que je me sauve avant qu'elle n'arrive.

Ses pieds étaient comme collés au sol. *Vite, vite!*

Le cœur qui bat la chamade. La certitude qu'il faut s'enfuir très vite, se sauver. La sensation que tous les mouvements sont entravés, comme dans les mauvais rêves.

Une pierre qui roule, sur le chemin.

- Ah ! Vous êtes là mes bébés !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

En découvrant le visage de Céleste, sa bouche s'arrondit de surprise. Elle en resta muette quelques secondes.

Constance a fini par me retrouver ! Constance a fini par me retrouver !

En la voyant, Céleste s'était soudain sentie très calme.

Trop calme. Indifférente.

Elle avait la sensation de s'être transformée en appareil photo. Elle enregistra, sans un battement de cœur plus fort que l'autre, tous les détails de la jolie jeune femme qui lui faisait face. Le visage - le même que le sien - moins rond, plus fin. La silhouette parfaite.

Virginale.

Oui, déliée et gracile. À ne pas croire qu'elle ait eu deux enfants.

Les cheveux jusqu'aux épaules, d'un auburn bien plus rouge que ceux de Céleste – une teinte éclatante et peu commune, voyante : cette jeune femme était très séduisante, elle n'avait aucune raison de vouloir passer inaperçue.

La veste en daim, cintrée à la taille, de bonne qualité, de bonne coupe ; le petit pull moulant en laine angora vert mousse : le jean pattes d'éléphant bien collant aux cuisses et aux fesses, taille basse ; des vêtements simples mais qui ne sortaient pas du bazar du coin.

Céleste prit conscience avec une mordante acuité de son gros cul et du laisser-aller misérable de sa tenue : elle portait sa vieille veste

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

en simili-cuir aux poignets effrangés, sur une vaste chemise en toile qui appartenait à Léo et un vieux jean dont le premier bouton – heureusement dissimulé par les pans de la chemise – était ouvert. Elle avait tellement grossi, depuis qu'elle ne fumait plus !

- On m'avait bien dit que j'avais un sosie dans le quartier !

La jeune femme, remise de sa surprise, souriante, avait pris la parole. Elle tendit la main à Céleste qui la serra machinalement.

« Je m'appelle Joanna Bethléem. Voici mes enfants : Simon et Rachel.

Céleste resta silencieuse. *Joanna* ? Elle l'examina avec une attention accrue. Un ricanement intérieur : *Joanna ? !*

Celle-ci était manifestement décontenancée par cet examen silencieux. Elle prit ses enfants par la main, un peu nerveuse.

Elle ne savait pas !

Elle ne cherchait pas sa sœur jumelle, elle l'avait trouvée sans la chercher.

Pour Céleste, il n'y avait aucun doute : elle était bien devant sa jumelle.

- Constance.

Elle avait prononcé son prénom à haute voix, sans même s'en apercevoir.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

La jeune femme fronça les sourcils. Visiblement, ce nom évoquait quelque chose au fond d'elle-même. Un écho qu'elle cherchait à saisir.

On avait l'impression qu'elle tendait l'oreille.

Céleste écarta légèrement le col de sa chemise et désigna de l'index le grain de beauté en haut de son sein droit, sans quitter sa sœur des yeux.

« Tu as le même en miroir, dit-elle.

Sans attendre de réaction, elle tourna les talons et s'enfuit, courant presque. Elle atteignait le parking quand elle entendit un bruit de course, derrière elle.

- Attendez !

Céleste, sans se retourner, fonça vers son corbillard et démarra en trombe. Elle passa devant Joanna/Constance qui criait :

« Qui êtes-vous ?

Joanna... Simon et Rachel... Gracile... Ashkénaze...

Céleste s'était blottie sous la table de son salon, recroquevillée contre l'angle du mur. Elle avait jeté une couverture sur la table, à la manière d'une immense nappe qui l'avait transformée en cabane, comme un enfant qui joue. Puis elle avait verrouillé la porte et

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

vérifié la fermeture des fenêtres avant d'aller se planquer là-dessous. Son esprit s'était concentré sur l'élaboration de cette cachette mais, à présent qu'elle était bien à l'abri dans sa maisonnette, les mots s'inscrivaient sur le blanc de son esprit. *Belle... Gracile... Deux enfants...*

Elle se mit soudain à trembler et à claquer des dents. Elle respirait mal, avait l'impression de manquer d'air, des contractures musculaires. Son inconfort physique la ramena à une pensée cohérente. Jusqu'alors, elle avait agi par réflexe.

- C'est le choc, dit-elle à haute voix pour se rassurer. Le choc qui a été trop brutal. C'est une réaction normale. NORMALE ! Une réaction de stress.

Elle s'efforça de respirer calmement, lentement. Peu à peu, sa respiration reprit un rythme plus naturel et ses spasmes nerveux s'apaisèrent. Elle examina sa cachette.

« Je suis certainement en train de devenir folle. Qu'est-ce qui m'a pris ?

Céleste sortit de son terrier et se fit un thé. Assise par terre dans sa cuisine, le dos au mur, les genoux remontés contre sa poitrine, elle serrait sa tasse à deux mains, tirant une sorte de réconfort de cette chaleur qui passait dans ses doigts comme un contact amical.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Les yeux perdus dans le vague, elle revivait sa rencontre avec sa sœur jumelle. Elle avait beau chercher, elle ne trouvait au fond d'elle qu'amertume et jalousie.

Elle regrettait d'avoir parlé à Constance de ce grain de beauté. Elle avait manqué d'à-propos. Elle aurait dû jouer la comédie du sosie, donner un faux nom et disparaître du quartier, et même de la ville ! Il suffisait d'aller vivre à Saint-Laurent du Var ou à Cagnes-sur-Mer.

En fait, sur le coup, Constance lui avait paru trop heureuse dans son ignorance. Qu'elle sache que sa mère – sa mère à elle, Constance ; Céleste, pour sa part, n'avait plus de mère - avait abandonné sa deuxième fille !

Que l'abomination dont Anne-Marie Dondedieu s'était rendue coupable détruise leurs relations.

Qu'elles aussi se réveillent aux petites heures du matin et ne puissent retrouver le sommeil.

Pourquoi Céleste serait-elle seule à souffrir ? Que Constance prenne conscience de tout ce qu'elle lui avait volé sans le savoir.

La tête pleine d'amères pensées, Céleste espérait à présent que Constance ne trouverait pas la solution à ce problème de grains de beauté et qu'elle ne la retrouverait jamais. Cette brève rencontre lui avait permis de vérifier ce qu'elle avait toujours su : sa sœur était beaucoup plus jolie qu'elle et elle avait obtenu de la vie ce dont elle, Céleste, avait dû faire son deuil. Il était inutile de remuer le couteau

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

dans la plaie, revoir Constance, apprendre les détails de sa vie ne ferait que blesser un peu plus Céleste. Ce serait frotter de sel une plaie à vif.

Pourquoi ? Pourquoi a-t-elle eu les roses et moi les épines ?

Céleste chassa les larmes qui lui montaient aux yeux. À quoi bon pleurer ? Une fatigue écrasante la submergeait. Elle dut s'agripper des deux mains au plan de travail, pour réussir à se lever. Il fallait secouer cet épuisement. Il fallait penser à autre chose. Il fallait faire le silence dans sa tête et s'occuper du ménage et du repas.

Léo ne devait rien soupçonner.

Jamais elle ne lui parlerait de cette rencontre. Il serait capable de chercher Constance lui-même en pensant réparer le passé.

Céleste ne voulait pas que Léo rencontre sa sœur : elle était trop belle, elle était rayonnante de bonheur et certainement pleine de charme et d'humour. Léo était la plus belle chose qui lui soit arrivée dans sa vie, son miracle à elle.

Elle ne prendrait pas le risque qu'il s'éprenne de Constance.

Si seulement ils avaient pu déménager ! Mais ils avaient besoin du loyer de Marie Toulemonde et celle-ci ne les suivrait pas loin de ce quartier.

Eh bien, Céleste se cacherait. Elle ferait ses courses à La Trinité, à trois-quarts d'heure de son domicile ; elle ne fréquenterait plus l'Impérial, elle se forcerait à écrire chez elle. Voilà tout.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Allons ! elle transporta sa fatigue jusqu'au salon, fit avaler au lecteur CD un disque de Bob Marley et se força à chanter en chœur avec lui pendant qu'elle commençait à faire le lit.

Dès lors, Céleste vécut dans l'angoisse que sa jumelle ne sonne à sa porte ou ne surgisse au coin de la rue. Elle adopta des attitudes d'animal traqué, sursautant au moindre bruit, se terrant derrière des portes et des volets clos, rasant les murs à pas pressés, la tête rentrée entre les épaules, un bonnet tiré jusqu'aux sourcils, aux aguets derrière des lunettes noires. Elle hésitait avant de tourner le coin d'une rue et empruntait la voiture de Clarisse, sous de fallacieux prétextes, pour aller faire ses courses - quelle bêtise d'avoir un véhicule aussi voyant qu'un corbillard ! Et rose, en plus ! Sans même que ce soit conscient de sa part, elle ne s'exprimait plus qu'à voix basse et uniquement quand cela s'avérait absolument indispensable.

Elle ne retrouvait sa sérénité que le soir, quand, toutes lumières éteintes, elle se blottissait entre les bras de Léo ; le nez enfouit dans les poils de sa poitrine, elle humait l'odeur merveilleuse – source et or pur - de la peau de son homme, pendant qu'il la serrait

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

très fort. À l'abri, nerveusement épuisée, elle arrivait à dormir quelques heures.

Léo s'inquiétait du comportement pour le moins étrange de sa femme. Il avait essayé de l'interroger mais elle esquivait les questions. Mise au pied du mur, elle se figeait dans un mutisme absolu, les yeux dans le vague : elle faisait la morte. Il ne savait plus que faire et se désespérait mais, heureusement, au bout de trois semaines, Céleste finit par se convaincre que Constance ne la recherchait pas. Le plus minable des détectives privés l'aurait déjà trouvée mille fois.

Elle reprit peu à peu son comportement accoutumé, teinté d'un auto-dénigrement et d'une amertume sensiblement accrus, mais elle parlait, elle riait et semblait avoir récupéré son entrain habituel. Léo en fut soulagé. Il ignorait qu'elle se camouflait avant de sortir dans le quartier. Durant les jours de repos de son mari, Céleste s'arrangeait pour que leurs sorties photo les éloignent de Nice.

Elle était seulement allée chercher le courrier – les catastrophes arrivent toujours quand on s’y attend le moins.

Elle croisa le regard de sa sœur à travers la porte vitrée de l'immeuble. Constance était debout devant l'interphone ; ou plutôt,

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Joanna était debout devant l'interphone. Céleste se sentit submergée par une vague de détresse. Elle aurait aimé pouvoir se blottir dans un terrier obscur jusqu'à la fin des temps. Elle ne voulait pas vivre ce qui allait suivre.

Les jumelles se dévisagèrent à travers cette porte vitrée pendant une pleine minute, avant que Céleste ne se résigne à affronter la situation.

Quand je pense, se disait-elle en avançant vers la porte, engoncée dans sa graisse et ses vêtements-sacs, quand je pense, Julien, que tu voulais que je vive pour avoir la joie de revoir ma sœur ! Tu aurais dû savoir. Oui, tu aurais dû sentir le mal que cela me ferait.

Céleste prit une profonde inspiration avant d'ouvrir.

- Il y a une demi-heure que je suis là. Je n'arrivais pas à me décider à sonner.

Céleste ne prononça pas un mot. Elle ne pouvait pas.

« Je... J'ai appris... la vérité, reprit Joanna. J'ai pensé que cela nous ferait du bien de parler toutes les deux. Enfin, si tu en as envie. Je ne veux pas m'imposer ou bouleverser ta vie, naturellement... Juste...

Elle avait l'air d'un enfant perdu et effrayé. Céleste avait baissé la tête. Elle regarda Joanna d'en dessous sa frange et prit sa décision :

- Allons prendre un café.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Il y a un bar en face, dit Joanna.

Céleste secoua la tête.

- Je connais les patrons. Je n'ai pas envie de donner des explications sur notre ressemblance. Tu as ta voiture ?

Joanna acquiesça.

« Attends-moi juste un instant, je vais prendre une veste.

Ce n'est qu'une fois installées dans le café le plus proche de l'Institut, sur le boulevard Lepetit, le café fumant dans les tasses devant elles, qu'elles parlèrent.

- Ton café, tu le bois toujours serré ? demanda Joanna.

- Serré et sans sucre.

- Moi aussi ! s'étonna Joanna.

Céleste eut un sourire amer.

- J'ai quelque peu potassé le sujet des jumeaux, dit-elle platement, et il ressort de nombreuses études que, même séparés et sans liens entre eux, leurs vies comportent d'étonnantes similitudes comme : conjoints portant le même prénom, enfants qui naissent le même jour, goûts similaires, et cetera, et cetera... Il y a tout lieu de penser que nous avons quelques points communs.

Joanna baissa les yeux.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Je l'ignorais. Jusqu'à présent, je ne m'étais pas intéressée à ce point à la gémellité.

Ce fut au tour de Céleste de baisser les yeux. Ses lèvres se crispèrent fugitivement.

- Tu n'as aucun souvenir de notre petite enfance ?

Sa sœur secoua la tête.

« Et ta mère ne t'a jamais rien dit ?

- Non.

Céleste attrapa la petite cuillère, sur le côté de sa tasse de café, et la fit tourner entre ses doigts, toute son attention apparemment fixée sur ce bout de métal.

- Et là, elle s'est décidée à tout te raconter ?

- Non. Ma mère est morte quand j'avais sept ans. C'est mon père qui m'a tout raconté.

Appuyée du coude sur la table, Céleste en étudiait attentivement le plateau en formica. Elle cherchait au fond d'elle-même ce que la nouvelle de la mort de sa mère éveillait.

Satisfaction ?

Non, pas de satisfaction.

Pourtant, elle aurait cru que cette mort aurait versé en elle une joie sauvage. Elle avait tellement espéré, étant enfant, que sa mère viendrait la chercher.

Et puis, elle avait compris qu'elle ne viendrait jamais.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Non, elle ne ressentait rien. Sa mère n'était plus, pour elle, depuis longtemps.

Depuis qu'elle l'avait abandonnée.

Elle regrettait pourtant la possibilité morte avec elle de lui demander pourquoi elle avait choisi Constance. Oui, pourquoi ?

Pour ne pas se perdre une fois de plus dans de vaines interrogations, Céleste demanda :

- De quoi est-elle morte ?

- D'une hémorragie interne provoquée par une grossesse extra-utérine. Elle est arrivée trop tard à l'hôpital. Mon père... Je suis allée le questionner après notre rencontre au Jardin Botanique. Alors, il m'a tout raconté.

« Il est persuadé que ma mère a trop tardé volontairement avant d'appeler un médecin. Il dit qu'elle ne s'est jamais remise de t'avoir laissée.

Céleste haussa un sourcil sceptique avant de prendre la parole :

- Peut-être accepterais-tu de me raconter cette histoire à ton tour ? Votre disparition est restée un mystère pour mon père et moi. Il vous a fait rechercher pendant plus de vingt ans, sur les cinq continents.

« Sans succès.

Joanna obtempéra :

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Mon père s'appelle Maurice Choucroune. Il est Suisse. C'est un joaillier très réputé chez nous. Il a rencontré ma mère... notre mère, corrigea-t-elle, pendant des vacances sur la Côte d'Azur.

« Il visitait le musée Matisse et il a remarqué une jolie jeune femme à l'air triste, accompagnée par deux petites filles.

« Des jumelles.

« Mon père est quelqu'un de profondément bon. Il a été ému par le désespoir qu'il devinait chez cette femme et a engagé la conversation. Ils ont sympathisé et se sont revus. La jeune femme était malheureuse dans son couple : elle était mariée à un médecin uniquement préoccupé par l'argent, qui refusait de l'entendre parler de divorce. Il l'avait battue sauvagement à la seule mention d'une séparation provisoire.

« La complicité entre mon père et ma mère s'est transformée en amour profond et mon père passait son temps dans l'avion entre Nice et Genève. Il la suppliait de s'enfuir avec lui, de demander le divorce afin de l'épouser lui, mais ma mère était persuadée que son mari la poursuivrait.

« Pour la tuer. Il l'en avait menacée.

« Finalement, mon père lui a proposé de la faire disparaître avec ses filles. Il était riche, il connaissait intimement des hommes politiques très influents, il ferait jouer ses relations pour leur obtenir, à elle et à ses filles, de nouvelles identités parfaitement légales ; de

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

la même façon que l'on donne une nouvelle identité aux personnes menacées par la mafia. Elle a accepté, mais elle ne pouvait se résoudre à priver son mari de ses enfants qu'il aimait passionnément. Alors...

« Comme il y avait deux enfants...

« Elle lui en a laissé un.

Céleste n'avait eu aucune réaction. Le visage fermé, elle fixait toujours la table sans ciller. Joanna, elle, ne pouvait retenir ses larmes.

« Céleste, elle ne se l'est jamais pardonné. Mon père dit qu'il ne se passait pas un jour sans qu'elle ne pense à toi.

Pas de réaction visible. Joanna soupira avant de poursuivre son récit.

« Quand ma mère est arrivée à Genève, elle était officiellement Julienne Choucroune née Bloom, de parents morts dans un accident de la route. Et moi j'étais Joanna Choucroune, née le 5 février 197-, à Genève.

Après quelques instants de réflexion, et toujours sans lever les yeux, Céleste prit la parole :

- Nous sommes nées le 2 novembre 197-, à la maternité de la clinique Saint-George, à Nice. Je suis née à vingt-trois heures et toi

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

dix-sept minutes plus tard. Nous sommes des jumelles monozygotes.

« Dès notre naissance, il a été évident que nous nous comportions comme si nous ne formions qu'une seule et même personne. Nous étions parfaitement identiques, nous pleurions ensemble, riions ensemble, aimions les mêmes choses, refusions la moindre séparation physique et semblions communiquer sans l'aide de la parole. À tel point que notre médecin de père s'en inquiétait et cherchait à nous forcer à nous séparer.

« Il n'y a jamais réussi.

« Nous refusions notamment de dormir autrement que serrées l'une contre l'autre, comme des chatons.

« Le 21 septembre 197-, notre mère nous a droguées avant de s'enfuir avec toi, sans laisser de traces.

Céleste leva la tête brièvement pour regarder sa sœur, puis elle se remit à sa contemplation du plateau en formica de la table.

« Le choc de la séparation m'a provoqué une fièvre cérébrale. Je suis restée cinq jours entre la vie et la mort.

(Une pause.)

« Je ne sais pas exactement si notre rencontre est un bien ou un mal. Je m'étais habituée à vivre sans jumelle.

« Naturellement, toi, tu as tout oublié : nous étions si petites à notre séparation. Moi, en revanche, je suis restée avec un père qui vous

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

cherchait désespérément, les albums de photos de notre petite enfance et ma grand-mère qui me racontait toutes les anecdotes liées à notre gémellité.

« Il y en a tant... Je me souviens encore très bien de notre relation.

« Quand j'ai vu ta fille... (Elle soupira.) Tout ça, c'est ramener à la surface beaucoup de souffrance.

- Voilà pourquoi j'hésite à te contacter depuis plus d'un mois, murmura Joanna. Je crois que, toutes les deux, nous avons besoin d'un peu de temps pour faire le point.

Céleste approuva de la tête.

« Tu as parlé d'albums photos. J'aimerais les voir, si tu veux bien.

Pour toute réponse, Céleste extirpa trois gros albums de son sac fourre-tout et les poussa devant sa sœur.

- Je n'ai pas les négatifs, ils sont sans doute perdus. N'oublie pas de me rendre ces albums, j'y tiens beaucoup.

Joanna promit.

Céleste rentra chez elle plus déprimée encore qu'elle ne l'aurait cru possible. Comment faire pour cacher Joanna/Constance à Léo, si celle-ci décidait de s'imposer dans sa vie ? Et elle, Céleste, comment supporterait-elle de voir encore et encore sa

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

radieuse sœur ? Naturellement, Constance voudrait en savoir plus sur le passé. C'était humain.

Le cœur de Céleste se serra, à l'idée d'évoquer ses souvenirs d'enfance.

Finalement, la perfection de Constance - enfin, de Joanna - mettait Céleste à l'abri d'un regain d'affection gémellaire. C'était trop dangereux d'aimer profondément.

La rancœur et la jalousie semblaient nettement préférables.

Elle aurait donné n'importe quoi, à cette minute, pour être mince et belle.

Pour se sentir à égalité. Pour ne pas toujours être le vilain petit canard.

Cette beauté de Constance, ces deux enfants, cette évidente aisance financière que Céleste avait facilement repérée, tout cela c'était la vie qui lui crachait encore au visage.

Céleste, la méprisée de Dame Fortune.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 26 -

Céleste avait décidé d'essayer une recette de spéculos, ces petits biscuits belges à la cannelle. S'ils étaient bons, elle en ferait pour le réveillon de Noël, pour accompagner la bûche au Grand Marnier. Cette année, Clarisse et Don Juan viendraient dîner chez eux : le père de Clarisse avait décidé de passer Noël à Vienne avec son épouse, au grand dam de celle-ci qui allait devoir se passer de son amant actuel pendant quelques jours.

- Bah ! J'm'inquiète pas pour elle, avait remarqué Clarisse. Elle remplira l'verre de mon père jusqu'à c'qu'il roule sous la table et, après, elle f'ra sa vie.

- Dis plutôt qu'elle fera LA vie, avait répondu Céleste.

Elle avait étalé la pâte sur le plan de travail et y découpait des sapins à l'emporte-pièce, quand le téléphone sonna. Elle décrocha le plus vite possible en espérant que Marie Toulemonde, qui vocalisait dans la pièce voisine, n'avait pas été trop déconcentrée de son plaisir par la sonnerie.

- C'est Joanna, souffla la voix dans l'écouteur.

Naturellement, pensa Céleste, en soupirant tristement.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Je me souviens de toi, Céleste, dit-elle d'une voix étranglée. Les photos... Ça m'a rappelé... (Elle pleurait.)

« Si tu voulais bien, on les regarderait ensemble pour comparer nos souvenirs. Tu pourrais me raconter ce dont je ne me souviens pas. Dis, tu veux bien ?
Comment refuser ? Rendez-vous fut donc pris pour l'après-midi même chez Joanna. Ironie du sort, elle habitait avenue des Âmes du Purgatoire, comme Romain Dondedieu ! Numéro 277. Quel immeuble cela pouvait-il bien être ? Peut-être la résidence juste en face de Bel Azur. Voilà qui serait sinistrement drôle.

Elle avait passé près d'une demi-heure, debout devant son armoire, à se demander ce qu'elle allait bien pouvoir mettre pour ne pas mourir une fois de plus de honte devant sa sœur - sa parfaite et élégante sœur.
Le choix était plus que restreint : l'argent avait manqué pour se refaire une garde-robe, depuis qu'elle avait pris du poids.
Finalement, elle avait essayé toutes ses jupes avant d'en trouver une qui ne la boudinait pas - une large jupe indienne qui descendait jusqu'aux chevilles. Un petit pull près du corps compléta sa tenue. Dieu merci, elle avait toujours le ventre bien plat, elle se sentait

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

presque – presque, sans plus – présentable : l'ampleur de la jupe dissimulait un peu la rondeur de ses hanches.

C'était curieux, ainsi vêtue sa silhouette lui rappelait celle d'Agathe, l'ex-serveuse du Palais des Glaces. Quel dommage que ce genre d'opulences soient passées de mode !
Elle dut se résigner à porter sa veste élimée : elle n'en avait pas d'autre.
Elle emballa une partie de ses spéculos - absolument délicieux ; de son avis très supérieurs à ceux que l'on trouve dans le commerce - et se rendit à son rendez-vous en bus : Léo avait pris le corbillard rose pour aller travailler, ce matin-là.

Céleste n'avait plus repris cette navette depuis ses dix-huit ans et les changements qui lui sautèrent aux yeux sur le trajet ne furent pas pour lui remonter le moral : ce quartier qui, avec ses vieilles maisons 1900 et ses serres, avait jusqu'alors conservé une allure de campagne chic, se changeait en cité-dortoir de luxe.
Les serres délabrées qui laissaient admirer leurs parterres polychromes d'œillets parfumés avaient, pour la plupart, été remplacées par des immeubles. Beaucoup de villas avaient subi le

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

même sort ; il n'en restait que quelques-unes, vestiges de la Côte d'Azur de la Belle Époque, évocatrices d'un certain art de vivre presque colonial.

La vue de ces villas ressuscitait les palmiers en pots
devant les arcades rouges de la place Masséna,
les hommes vêtus de flanelle blanche
saluant, d'un coup de panama nonchalant,
les belles dames drapées jusqu'aux chevilles de dentelles claires
qui répondaient d'un sourire, en faisant virevolter leurs ombrelles ;
le verre embué, empli d'anisette laiteuse,
posé sur une table de métal délicatement ouvragé,
sous la tonnelle enchevêtrée de treille lourde de grappes pourpres,
dans l'ombre tavelée de soleil ;
les persiennes closes dans la chaleur de l'après-midi ;
les pièces dallées et peu meublées,
leurs tomettes rayées de lumière dorée.
Paradis perdu ; noyé sous le béton.
Quelques belles villas subsistaient
et on les regardait comme de grands malades en sursis.

305 ! Perdue dans ses nostalgiques pensées, Céleste avait laissé passer le 277 sans le voir. Elle descendit du bus à l'arrêt suivant et

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

rebroussa chemin. Sa sœur devait habiter l'une de ces affreuses villas jumelées de style faussement provençal.

Comme Céleste détestait ces promoteurs qui s'obstinent à construire du provençal sur une terre qui, elle, ne l'est pas ! Foin de cette architecture lourde, de ses grossiers crépis d'un beige-jaunâtre maladif. La maison traditionnelle niçoise, elle, est carrée, blanche et simple, recouverte de tuiles d'un rouge doux, les murs lisses, les volets-persiennés peints en vert d'eau ou en bleu pâle.

Les villas jumelées portaient le numéro 281. Non ! Voyons, ce n'était pas possible… Si. Là, 277.

Naturellement, il fallait que Joanna habite dans la maison des rêves d'adolescence de Céleste, presque en face de la résidence Bel Azur : la villa Les Glycines.

L'eucalyptus bleu saluait Céleste, par-dessus le mur de clôture. La maison et le portail avaient été repeints ; ils avaient perdu cet aspect miteux qui l'avait tant attendrie ; Les Glycines respirait maintenant la prospérité. Allons, elle allait enfin pouvoir vérifier si la vue s'étendait, comme elle avait toujours pensé, du cap de Villefranche jusqu'au Cap d'Antibes.

Céleste faillit tourner les talons et s'enfuir.

Avec l'impression de boire le calice jusqu'à la lie, elle s'avança vers le portail bleu canard et sonna.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Aucun des aménagements intérieurs ne lui fût épargné. Chacune des pièces fut visitée et commentée. La vue s'étendait bien de Villefranche à Antibes. L'escalier avait bien une rampe ouvragée en fer forgé, mais les pas ne résonnaient pas sur les dalles de marbre comme Céleste l'avait imaginé : cette maison était trop pleine de meubles précieux, de tapis et de tentures, de canapés bien rembourrés et de tableaux de maîtres ; l'ambiance en était feutrée. Joanna avait apporté un sens helvétique du confort et du luxe, très comme il faut et très éloigné du traditionnel dépouillement méditerranéen.

Simon et Rachel partageaient une chambre/bateau pirate, avec un mât battant pavillon noir planté au milieu du plancher et une mer ponctuée d'îles paradisiaques sur tous les murs.

Leur salle de jeux était un carrousel : un vrai chapiteau multicolore ornait le plafond et des fresques, représentant des chevaux de bois sur fond de verdure, courraient sur les murs. Que voilà des enfants privilégiés !

- C'est toi qui as peint ces fresques ?

- Oh, non ! Nous avons fait appel à un décorateur.

Céleste ressentit une sorte de satisfaction. Dieu merci, sa parfaite sœur n'avait pas peint elle-même ces merveilles. Il ne manquerait plus que Constance soit bourrée de talent.

Belle, riche, deux fois mère et talentueuse ? Non !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elles s'installèrent dans le jardin d'hiver, à une table en fer forgé entourée de palmiers et de fougères. Rien de très original, remarqua Céleste. Avant d'ouvrir le premier album de photos, elle prit la parole d'une voix sans inflexions :

- Ma grand-mère et moi, nous nous installions à la table de sa cuisine, souvent, et elle me racontait inlassablement les circonstances entourant chaque photo. *Nonna* - ma grand-mère - était une conteuse extraordinaire. Je ne saurai certainement pas mettre autant de vie dans ces descriptions.

« Je pense que, garder vivante notre petite enfance dans mon esprit, c'était sa façon à elle de te garder en vie, toi.

« Devant l'absence d'indices lors de votre disparition, la police avait conclu que notre mère t'avait enlevée pour te tuer et se suicider ensuite. *Nonna* n'a jamais voulu y croire.

Les photos défilèrent. La maternité : Anne-Marie dans un lit d'hôpital avec un poupon sur chaque bras. Le bain : les jumelles face à face dans la baignoire… Constance et Céleste enlacées dans leur petit lit… assises côte à côte dans leurs chaises-hautes… Le biberon partagé… Le premier Noël… La plage... La course de tricycles sur la terrasse… Le carnaval : la barbe à papa partagée devant le char du Roi… Le dernier Noël : les jumelles entourant une poupée

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

blonde aussi grande qu'elles... Les grands-parents présents à chaque page, ou presque.

Céleste n'avait pas ouvert ces albums depuis leur mort.

L'épreuve était d'autant plus dure pour elle que Joanna lui arracha l'histoire complète de Josefa et Félix Dondedieu. Passé le choc de la découverte, celle-ci vivait maintenant l'émerveillement de l'enfant solitaire qui se découvre une famille.

Et une famille haute en couleur.

- Je ne comprenais pas d'où me venait mon goût pour la cuisine italienne ! s'exclama-t-elle.

Céleste soupira discrètement. Joanna, en tout cas, n'avait pas hérité du goût de leur aïeule en matière de décoration. Loin de là. Josefa n'aimait pas les coussins et les tapis, pas plus que les rideaux : « Des nids à poussière ! » aurait-elle dit.

- Sais-tu, dit Céleste en refermant le dernier album, que notre père habite de l'autre côté de la rue ?

Joanna en resta stupéfaite.

« Il faut que tu le rencontres.

- Oh, mon Dieu ! Non ! Non, je ne crois pas avoir envie de le rencontrer. Non, non... Ma mère l'a quitté à cause de sa violence. Ce n'est pas... Non !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Elle l'a quitté à cause de sa violence en lui abandonnant une enfant sans défense.

« Ne l'oublie pas.

Les yeux de Joanna s'élargirent.

- Il te frappait ?

- Ce type t'a cru morte pendant vingt-trois ans, éluda Céleste. Il n'a pourtant jamais cessé de te chercher. Essaye d'imaginer ce que cela te ferait si l'un de tes enfants disparaissait, l'incertitude intolérable que tu ressentirais.

Joanna pâlit brutalement. Ses lèvres tremblaient.

- Je n'avais pas réalisé, dit-elle après un long silence. Pour toi aussi, l'incertitude a dû être terrible.

- Je vais l'avertir. Je lui raconterai ce qui s'est passé, il y a vingt-trois ans, et je lui dirai que tu es juive, à présent.

« Il est très antisémite, vois-tu ?

Joanna semblait atterrée :

- Antisémite ? répéta-t-elle comme si elle ignorait la signification de ce mot.

Céleste ricana.

- Le père de notre père - celui qui a abandonné notre grand-mère enceinte : il était juif.

- Mais notre mère était juive pourtant !

Céleste regarda sa sœur attentivement.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Notre mère était catholique. Tout du moins s'est-elle mariée à l'église avec mon père et, fais-moi confiance, jamais il n'aurait épousé une juive. Maintenant…j'ignore si elle s'est convertie, une fois en Suisse.

Joanna s'était décomposée.

« Qu'y a-t-il? demanda Céleste.

- Mais, si ma mère n'était pas juive, alors je ne le suis pas et mes enfants non plus !

- Est-ce si important ?

- Mais, oui ! Sans être très pratiquants, mon mari et moi nous tenons beaucoup aux traditions hébraïques.

Sans mot dire, Céleste haussa un sourcil dubitatif. Et puis, après tout, si Yahvé avait tant favorisé Joanna, pourquoi ne l'honorerait-elle pas ? Si le petit Jésus l'avait un peu plus gâtée, Céleste ne serait peut-être pas si sceptique.

- Peut-être s'est-elle convertie, dit-elle. Et sinon, tu pourras certainement le faire très facilement. Tu as été élevée dans cette foi. Ce n'est pas comme si tu avais eu une autre religion.

Mais Joanna restait troublée.

« J'ignore si mon père voudra te rencontrer, poursuivit Céleste. Peut-être que te savoir juive sera pour lui le signe d'une ultime malédiction du destin et qu'il ira manifester avec les néonazis pour la conjurer.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« En manière d'exorcisme ! ricana-t-elle.

Céleste se fit un thé et s'installa sur le canapé de son salon, sa tasse à la main, pour réfléchir sérieusement en attendant que Léo arrive.

Joanna semblait toute heureuse de s'être découvert une jumelle. Céleste ne s'en débarrasserait pas comme cela. Elle-même ressentait, en face de Joanna, une sorte de fascination morbide.

Voilà la vie qu'elle aurait eu si sa mère l'avait choisie.

Pendant un quart de seconde, Anne-Marie Dondedieu avait joué le rôle de Dame Fortune : elle avait choisi l'enfant qui serait heureuse. Peut-être sans s'en douter ; espérons-le. C'était tellement injuste que Joanna ait eu tout ce que Céleste avait désiré et au-delà.

Elle allait parler de Joanna à Léo : il s'inquiétait trop des silences de sa femme. Après tout, elle n'était pas obligée de les mettre en présence.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste n'avait ouvert son cœur qu'une fois bien calée entre les bras constellés de tâches de rousseur de Léo, le nez enfoui dans sa chaleur.

- Mais, pourquoi as-tu tant attendu avant de m'en parler ? s'étonna-t-il.

- Elle est tellement plus séduisante que moi : j'ai eu peur que tu ne tombes amoureux d'elle.

- Mais voyons, je m'en fiche de ta sœur ! C'est toi que j'aime, ma douce.

- Oui, mais elle, c'est moi en plus jolie...

Léo essaya de décoller Céleste de son torse, pour pouvoir regarder son visage, mais elle se débattit, s'agrippant à lui de toutes ses griffes, nouant ses jambes autour des siennes, allant jusqu'à le mordre, pour qu'il ne puisse pas la déloger.

La lutte les égaya, ils finirent par rouler l'un sur l'autre en riant et en piaillant.

- Je t'aime, toi. Toi et pas une autre.

Il l'avait enjambée et lui bloquait le visage entre ses deux mains. Les yeux dans les yeux.

- Pour moi, tu es la plus belle fille du monde. J'aime ton visage, ton corps, ton âme, tout. Plus le temps passe et plus je t'aime.

- Alors, c'est que tu m'aimes au poids ! Plus le temps passe et plus je suis grosse.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste appela Raoul, le médecin traitant de Romain Dondedieu :

- Comment fonctionne le cœur de mon père ? demanda-t-elle de but en blanc.

- Mais... euh... bien, autant que je sache ! Pourquoi ? Quelque chose t'inquiète ?

- Non. J'ai juste une nouvelle bouleversante à lui apprendre. Je voudrais savoir si je dois vous prier de vous joindre à nous, à cette occasion.

- Ha ! ha! Tu es enceinte, n'est-ce pas ?

- Non. Alors ?

- Il est en excellente santé. Le foie un peu faible mais rien de trop inquiétant. Une bonne hygiène de vie...

- Merci Raoul, l'interrompit Céleste. Au revoir.

Céleste était arrivée au cabinet de Romain Dondedieu cinq minutes avant la fin des consultations. La salle attende était vide, grâces à Dieu. Nous étions un jeudi : les mardis et jeudis après-midi, le Dr Dondedieu recevait uniquement sur rendez-vous. Les autres jours,

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

à la même heure, il y avait encore au moins quatre personnes qui attendaient d'être reçues.

La pièce n'avait pas changé depuis la dernière fois qu'elle y avait mis les pieds, une bonne quinzaine d'années plus tôt. En fait, rien n'avait dû être remplacé depuis l'ouverture du cabinet. Deux canapés oranges, une table basse recouverte de revues en lambeaux, quatre chaises en plastique orange ; trois des murs étaient nus, le quatrième était entièrement recouvert par un poster géant représentant une forêt automnale. Soit le Dr Dondedieu estimait que cette salle d'attente, qui lui avait coûté fort cher, pouvait encore passer pour luxueuse, soit il considérait ses patients comme une race à part d'êtres humains, qu'il était inutile d'impressionner par des signes extérieurs de richesse car seule l'adresse prestigieuse du cabinet comptait.

Un nœud au creux de l'estomac, Céleste regretta d'avoir arrêté de fumer. Face à son père, la cigarette devenait presque une médication d'urgence.

Après avoir raccompagné son dernier patient jusqu'à la porte, Romain Dondedieu se dirigea vers la salle d'attente pour voir quel était l'importun qui osait se présenter sans rendez-vous préalable.

- Qu'est-ce que tu fais là ? lança-t-il d'un ton rogue en apercevant sa fille posée sur l'une des chaises oranges.

Céleste dut se faire violence pour rester calme.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle se sentait des envies de destruction, de précipiter ces affreuses chaises sur les murs, de hurler des insultes. Est-ce que ce type-là méritait d'apprendre que Joanna/Constance était retrouvée ? Voyons, cela faisait bientôt dix ans qu'il ne l'avait plus vue, elle, Céleste. Fallait-il vraiment qu'il l'accueille de cette manière ?
- Bonsoir, répondit-elle sans sourire. Moi aussi, ça me fait plaisir de te voir.

Elle se leva, passa devant lui pour se rendre dans le cabinet de consultation et s'assit sur l'un des fauteuils réservés aux patients. En attendant que son père se décide à la rejoindre, elle examina la pièce. Ici non plus, rien n'avait changé. Toujours aussi rapiat. L'ameublement avait près de trente ans : mélaminé blanc et cuir orange. Dieu, que Céleste détestait cette couleur !
Romain Dondedieu s'installa derrière son bureau et croisa ses mains sur son estomac. Il avait pris un sacré coup de vieux, réalisa Céleste. Les traits marqués, les cheveux et la barbe complètement blancs, plus maigre que jamais, le blanc des yeux d'un jaune sale. Et Raoul, son médecin traitant, ce charlatan, qui prétendait que le foie était seulement « un peu faible ». Un peu faible ! À voir la couleur de ses yeux, Céleste estimait que son foie était totalement foutu – les pupilles semblaient nager dans le cognac.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Alors, ton minable à fini par te foutre dehors ?

- Pardon ?

Céleste ne comprenait pas de quoi il parlait.

- Ton mec t'a foutue dehors, maintenant qu'il t'a plumée ?

Ouais, le changement n'était que physique.

- J'ai quitté Xavier depuis plusieurs années. Maintenant, je suis mariée. Avec un autre.

- Et qu'est-ce qu'il fait, cet autre ? Encore un minable ? fit-il avec mépris.

Céleste sourit.

- Manutentionnaire dans un sex-shop, dit-elle avec une sombre jubilation.

- Tu es vraiment en dessous de tout, cracha-t-il. Une immondice qui ne se complaît qu'à la fréquentation de la lie de la société !

Impassible, Céleste souriait toujours : elle avait de quoi le faire taire.

- J'ai retrouvé Constance, dit-elle tranquillement.

Tous les traits de Romain Dondedieu retombèrent sous l'effet de la surprise. Elle l'avait bien mouché.

« Elle habite juste en face de chez toi.

Le visage de Romain s'était raidi.

- Tu dis n'importe quoi !

- Bon, très bien. (Elle se leva.)

« Bonsoir.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle attrapa son sac et se dirigea vers la sortie.

- Attends !

Elle s'immobilisa.

« Comment peux-tu être sûre qu'il s'agit de Constance ?

Elle se lança dans l'histoire du sosie, de leur ressemblance frappante – indéniable -, des grains de beauté ; dans l'histoire de la fuite de Anne-Marie Dondedieu avec un joaillier helvète, la mort de celle-ci.

- Maintenant, Constance s'appelle Joanna.

« Elle est mariée et a deux enfants. Des faux-jumeaux : un garçon et une fille de quatre ans.

« Je pense qu'elle est assez aisée, financièrement. Ils habitent la villa Les Glycines, juste au-dessus de Bel Azur - la villa Art Nouveau avec une véranda en fer forgé et un portail en métal bleu canard.

Romain Dondedieu hocha la tête : il voyait de quelle villa elle parlait.

Il était encore sous le choc. Ses nerfs tombaient.

La recherche de toute sa vie était terminée ; son enfant retrouvée.

Céleste avait gardé le meilleur pour la fin.

« Joanna est juive, à présent. Et tes petits-enfants s'appellent Simon et Rachel Bethléem. Son nom de jeune fille, c'est Choucroune.

Le dégoût se peignit sur les traits de Romain Dondedieu. Il se leva et dit :

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Bon, c'est tout ce que tu as me dire ?

- Si tu veux la rencontrer...

- Au revoir, coupa-t-il.

Et il lui tourna le dos pour fermer les volets, pressé d'aller se noyer dans l'alcool.

Céleste partit sans un mot de plus.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 27 -

Un jeune homme en costume noir, strict et bien coupé, cravaté de soie sombre - anthracite discrètement rayée de rouge framboise - ouvrit la porte à Céleste.

Beau ténébreux.

Vraiment très beau.

Visiblement le père du jeune Simon. Même teint, même forme de visage, mêmes yeux et, Céleste s'en aperçut avec amusement, même coiffure. Le bambin devait aller chez le même coiffeur que papa.

- Impressionnant ! dit-il sans préambule.

Voix agréable, distinguée.

« Joanna m'avait prévenu mais je pensais qu'elle exagérait.

- À quel sujet pensiez-vous qu'elle exagérait ? demanda Céleste, qui commençait à se sentir très mal à l'aise, plantée sur le seuil avec ce type qui la dévisageait.

Sûrement, Joanna avait dit qu'elle, Céleste, était obèse et, devant la sveltesse de son épouse, ce type n'avait pu imaginer que sa jumelle soit si grosse.

- Mais votre ressemblance, voyons ! C'en est troublant.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Il semblait mal à l'aise.

« Vraiment troublant, répéta-t-il.

Il était toujours immobile, la main sur la poignée de la porte. Céleste haussa les sourcils : Eh bien, quoi ?

- Puis-je entrer ?

- Oh ! Pardon ! Oui, bien sûr ! Joanna arrive, elle finit de préparer les gosses, dit-il en s'effaçant pour la laisser passer.

« Parlez un peu, ajouta-t-il.

- Pardon ? s'étonna Céleste.

- J'aimerais entendre le son de votre voix.

Allons, encore un original ! Amusée, Céleste déclama :

Une plume ou un crayon courant sur le papier raconte le paysage
et le paysage prête l'oreille
parce que le voyageur lui plaît
et il écoute le langage
qui le décrit trait pour trait.[2]

Le mari de Joanna fermait les yeux pour mieux écouter les mots de Jacques Prévert. Céleste s'arrêta. Il ouvrit les yeux, visiblement ébranlé.

2 Extrait d'« Itinéraire de Ribemont », de Jacques Prévert, dans *La pluie et le beau temps,* Éditions Gallimard, 1955.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- La même voix. Les mêmes intonations. C'est fou ! La même façon de déclamer. Ça me bouleverse… c'est le mot juste, ça me bouleverse. Quand Joanna lit une histoire aux enfants, elle parle exactement de cette façon.

« Viens, viens, assied-toi… on se dit *tu*, n'est-ce pas ?

Tout en parlant, il l'avait entraînée jusqu'au jardin d'hiver. Il poursuivit sans lui laisser le temps de répondre :

« Veux-tu un café, oui ? Je reviens tout de suite.

Eh bien, ce type est une grande sensitive ! ricana intérieurement Céleste. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que des jumelles aient la même sorte de voix ? La seule chose qui lui paraissait étonnante à elle, c'est que Joanna n'ait pas l'accent suisse. Son mari non plus, d'ailleurs, elle s'en aperçut soudainement. Il faut croire que, dans les hautes couches de la société helvète – le gratin suisse, plein de patates -, on parle sans accent.

Céleste regardait avec chagrin les plantes banales qui vivaient dans la véranda, quand son beau-frère revint avec un plateau supportant une cafetière et des tasses.

Et oui, beau-frère, elle venait de s'en aviser.

- Je ne connais pas ton prénom, dit-elle.

- Oui, bien sûr, pardon ! Je m'appelle Clément. Mon Dieu, c'est la première phrase que m'ait dite Joanna : « Je ne connais pas ton prénom » ! C'est fou ! Complètement fou !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Il continuait à la dévorer des yeux pendant qu'elle buvait son café. Pas possible ! Sa sœur avait épousé l'idiot du village.

« Jusqu'à la façon de bouger qui est la même. La façon de se tenir, de porter la tête... Je suis sûr...

Il se leva d'un bond et, sans prévenir, se pencha sur Céleste et appliqua son nez sur son cou. Étonnée, elle eut un mouvement de recul mais il la retint. Elle se dégagea violemment en renversant une chaise.

« Pardon, pardon, disait l'idiot du village. Je voulais m'assurer que... C'est fou, c'est totalement fou : vous avez la même odeur Joanna et toi ! Vanille, noix de coco, poivre et gingembre. Extraordinaire !

« Tu permets que je vérifie ? continua-t-il avec un sourire lumineux.

Ah, voilà, se dit Céleste. Voilà, voilà.

Un séducteur.

Un séducteur affolé par l'idée d'avoir des jumelles dans son lit.

Elle eut soudain pitié de Joanna

qui était si belle, si riche, mère comblée…

et mariée à un malotru qui pelotait sa sœur.

- Clément, dit-elle très sérieusement, que ce soit bien clair entre nous : *personne ne me touche.*

« Je déteste le contact des gens. Me plier aux poignées de mains et embrassades exigées par le savoir-vivre me demande déjà beaucoup d'efforts, alors restons-en là.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Un brusque tohu-bohu de bousculade et de galopade : les jumeaux faisaient la course dans le corridor. Ils se précipitèrent dans la pièce et s'agrippèrent chacun à une jambe de leur père en riant. De vraiment beaux petits. Joanna arriva, suivant de près ses enfants.

- Avez-vous dit bonjour à Tatie Céleste ?

- Bon-jour-Ta-tie-Cé-les-te! scandèrent-ils en chœur.

Elle leur adressa un sourire forcé. Elle ne voulait pas s'attacher à ces gosses-là. Que l'on ne compte pas sur elle pour les prendre dans ses bras. Pas question.

Elle évita de regarder la petite Rachel, préférant se concentrer sur Simon.

Joanna avait remarqué la chaise renversée. Elle regarda son mari de bas en haut et la redressa sans commentaire. S'approchant de Céleste, elle lui entoura la taille de son bras avant de l'embrasser.

Celle-ci se raidit et Joanna le perçu très bien.

Elle se dévisagèrent un instant en silence. Joanna sentait la vitre entre elles – bouclier invisible : Céleste se protégeait.

Joanna recula d'un pas, desserra l'étreinte, mais ne lâcha pas sa sœur pour autant. Céleste sentait peser sa main sur sa hanche.

- Impressionnant, répéta Clément Bethléem. Vraiment impressionnant.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste baissa les paupières pour ne pas lever les yeux au ciel, excédée.

Finalement, Clément partit avec les enfants : il les déposerait chez Victoria avant de se rendre au magasin, déclara-t-il.

Il embrassa sa femme sur les lèvres, baisa légèrement la main de Céleste - il semblait avoir compris qu'elle ne supporterait pas une séance d'embrassades, si amicale soit-elle -, se recoiffa d'un geste, en se mirant dans un petit miroir qu'il tira de la poche intérieure de sa veste, et arracha les jumeaux des bras de Joanna qui n'en finissait pas de les manger de baisers.

La porte claqua.

- Mon mari est un séducteur dit simplement Joanna dans le calme retrouvé.

Simple constatation : pas de sarcasme, pas d'amertume, pas d'orgueil non plus. « Mon mari est un séducteur ». Rien d'autre. Bon.

- Et, quelle sorte de magasin avez-vous ? demanda Céleste pour parler d'autre chose.

Joanna sourit joyeusement.

- C'est ça qui est drôle ! dit-elle avec un petit rire.

« Tu as épousé un Corbillard et tu en conduis un.

« Moi, j'ai épousé un ordonnateur de pompes funèbres.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

La famille de Clément Bethléem était dans les pompes funèbres depuis plusieurs générations. Son grand-père, Prosper Bethléem, avait fait fortune en installant un représentant des Pompes Funèbres Prosper dans chaque ville et chaque village Suisse.

Son père avait encore augmenté la fortune familiale en créant les premiers supermarchés de pompes funèbres. Chacun pouvait entrer, prendre un chariot, faire ses petites courses macabres, et partir avec le cercueil de son choix sous le bras. Tout, tout, tout, dans un même lieu et au meilleur prix : cercueils, couronnes mortuaires, suaires, costumes de deuil, pierres tombales, fleurs artificielles, cadres entourés de fleurs en plastique pour y glisser la photo des défunts, livres d'or, lettres métalliques à visser soi-même sur les tombes pour les gens trop pauvres pour les faire graver à leur nom,... Et, bien entendu, les fleurs fraîches, les services à la carte et les urnes funéraires pour les cendres.

Clément était venu ouvrir des succursales en France. Le magasin de Nice ouvrirait ses portes en janvier. Paris-La Défense était déjà ouvert, de même que Lille, Lyon et Marseille. Ça marchait du tonnerre. Bordeaux et Strasbourg étaient en projet. Clément et

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Joanna avaient choisi Nice comme lieu de résidence car Joanna avait toujours rêvé de mer bleue et de palmiers.

Comme c'était curieux, n'est-ce pas ?

Clément voyageait beaucoup, naturellement, mais il disposait généralement du jet de la société, ce qui lui permettait de rentrer tous les soirs ou presque à la maison.

Parfois, Joanna profitait de l'avion pour rendre visite à son père avec les enfants. À propos de son père, elle l'avait appelé, et tout allait bien, grâces à Dieu : sa mère s'était convertie au judaïsme.

Non, ses enfants n'allaient pas à l'école, elle, Joanna, n'avait fréquenté les bancs scolaires qu'à partir de l'âge de onze ans, et son enfance avait été remarquablement heureuse. Elle espérait que ses gosses en diraient autant, quand ils seraient adultes. Jusqu'à ce jour, elle n'avait rencontré personne qui ne lui ait affirmé s'être mortellement ennuyé à l'école.

Non, Joanna n'était pas qualifiée pour jouer les institutrices et, de toutes façons, ne le souhaitait pas. Mais la gouvernante qui l'avait élevée, et qui la considérait comme sa fille, l'avait suivie à Nice et elle donnait des cours à Rachel et Simon. C'est chez elle que leur père les avait déposés.

Oui, oui, gouvernante.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Joanna avait grandi dans une propriété des environs de Genève. Son père, Maurice Choucroune, possédait un manoir entouré d'un vaste parc arboré. De santé fragile, sujette aux accès de fièvre inexpliqués, Joanna avait échappé à la standardisation qui frappe les enfants scolarisés : ses parents avaient préféré la garder à la maison. Son éducation était assurée, comme dans les romans, par une préceptrice anglaise parée du joli nom de Victoria Storm - en français, Victoria Tempête. Après la mort de Anne-Marie/Julienne Choucroune, Miss Storm avait assuré, outre ses fonctions de gouvernante, celles de bonne d'enfant et de mère de substitution ; le tout avec un dévouement extrême. Grâce à la présence affectueuse de Victoria, Joanna n'avait point trop souffert de la disparition de sa mère.

Dans la douillette demeure genevoise, Joanna avait passé une enfance heureuse et choyée. Un peu solitaire tout de même, car elle s'était inventée une amie de son âge nommée Karine. Toutes deux vivaient ensemble dans un monde imaginaire.

Céleste avait souri.

- Tu ne m'avais pas oubliée autant que tu le croyais. *Nonna* m'a toujours appelée *Carina*. C'était le petit nom tendre qu'elle nous donnait, à toi et moi. Ça veut dire mignonne.

Joanna était émerveillée.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Ça m'étonne que ton père ne t'en ait pas parlé. Sa femme avait bien dû faire le rapprochement.
Joanna secoua la tête.
- Je ne parlais jamais de Karine. Tu es la première personne à qui j'en parle. Je ne sais pas pourquoi, j'étais persuadée que, si je parlais d'elle, elle disparaîtrait.
Céleste eut un rire sans joie.

Joanna était intarissable sur son enfance. Les étés dorés, elle disparaissait dans le parc des journées entières, seule avec Karine, grimpait à tous les arbres, grappillait des cerises, des mûres ou des myrtilles ; elle passait des heures sur la balançoire, s'inventait des châteaux et des îles désertes peuplées de sauvages dangereux, se cachait pour éviter les leçons de Victoria Storm qui la cherchait à grand cris par toute la propriété. Joanna ne rentrait qu'à l'heure du goûter, ne voulant manquer pour rien au monde les petites fraises des bois à la chantilly, la brioche avec une barre de chocolat ou la tarte aux abricots ; la tartine au gruyère avec le verre de chocolat au lait froid ou le clafoutis aux cerises. Chaque jour, une gourmandise différente. Joanna était gâtée par tout le personnel de la maisonnée : cuisinière, gouvernante, femme de charge, bonne à tout faire et jardinier, tous dans l'âge mûr ou plus que mûr - seule

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Victoria était jeune -, étaient pour Joanna les grands-parents qu'elle n'avait pas.

Durant toute la belle saison, elle suivait pas à pas Roger, le jardinier, qui l'initiait aux mystères de son art. Joanna aimait particulièrement s'occuper des semis, venait chaque jour voir si les graines s'étaient transformées en jeunes pousses et éclatait de fierté quand cela se produisait.

L'automne et l'hiver, quand le froid la cantonnait à l'intérieur, elle passait beaucoup de temps à la cuisine avec Françoise, cuisinière émérite et épouse de Roger. Joanna avait passé bien des après-midi pluvieux à confectionner, sous ses ordres, tartes et biscuits pour son goûter. Avant Noël, surtout, il devenait très difficile d'arracher la petite fille de la cuisine et Victoria Storm se désespérait. Françoise passait les dix derniers jours avant la fête à confectionner pères noël en pain d'épices, marrons glacés, orangettes au chocolat, fondants, sablés glacés en forme de sapins et, enfin, la divine bûche aux marrons.

- Ah bon ! s'étonna Céleste. Vous fêtez Noël ? Je te croyais fidèle aux traditions hébraïques.

- Oui, bien sûr que nous fêtons Noël, comme tout le monde ! Pas le Noël catholique, naturellement, mais une sorte d'adaptation. La fête des enfants, avec un sapin mais sans crèche. De toutes façons,

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Papa n'a jamais été très pratiquant. Et je perpétue cette tradition festive pour mes enfants.

Joanna aimait aussi s'installer dans le petit salon de Mme Baba, la femme de charge, pour confectionner de mirifiques vêtements pour ses poupées.

- Baba ? Comme les babas au rhum ?

- Oui, oui ! Et aussi ronde et dorée, mais moins imbibée d'alcool ! Même si le grog au rhum est son remède préféré.

Mme Baba était une couturière hors pair qui prenait plaisir à coudre des robes de princesse pour Joanna et lui expliquait comment faire pour les réaliser en miniature pour ses poupées. Pour rendre ces explications plus claires, elle commençait le travail puis, de précision en précision, elle finissait toujours par tout faire elle-même, sans même se rendre compte que c'était exactement le but visé par l'astucieuse enfant.

Ernestine, la bonne à tout faire, était quant à elle prolixe en histoires sur son enfance montagnarde, digne de celle de Heidi. Mais si Heidi folâtrait parmi les chèvres, Ernestine, elle, avait grandi au milieu des vaches, qu'elle menait aux pâturages et surveillait. Ayant toujours détesté l'odeur des vaches et du lait, elle s'enivrait des senteurs de l'encaustique et de la lessive.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

L’existence s'écoulait dans l'harmonie et les rires. Lumière douce, bois blond, velours, parfum de cire, de cannelle et de vanille. Les journées s’agençaient selon un emploi du temps inexorable et rassurant. Le matin consacré à l'étude, l'après-midi au jeu. Le goûter était le point d'orgue de la journée. Joanna s'installait à la grande table de la cuisine, devant le monumental poêle en céramique orné de carreaux représentant diverses scènes de la vie des champs. Par une petite lucarne, elle pouvait admirer les flammes. Elle s'absorbait dans la contemplation de ses carreaux préférés, les images s'animant à la lueur mouvante du feu, et dégustait le chocolat chaud et mousseux, bien épais, accompagné par la traditionnelle tartine de fromage grillé bien chaude, coulante et croustillante à la fois. Venait ensuite la friandise du jour : gaufre à la chantilly, crêpe au chocolat, roulé à la confiture, tarte aux pommes, fondant au chocolat... Le meilleur de la vie.
Le soir, Joanna retrouvait son père, Maurice Choucroune. Ils passaient de très bons moments ensemble. Ils dînaient en tête-à-tête puis jouaient à des jeux de société - Maurice la laissait souvent gagner -, ou bien il lui apprenait à dessiner, jusqu'à neuf heures, heure à laquelle Joanna rejoignait son lit à baldaquin.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Cette routine changeait du tout au tout quand Joanna avait une poussée de fièvre. Ces jours-là, elle restait au lit toute la journée, nourrie de potages, de bouillons, de compotes, de semoule au lait : rien de trop lourd, rien de trop difficile à digérer. Des pommes au four arrosées de miel, du fromage blanc sucré avec des confitures, des œufs au lait...

Victoria Storm lui lisait des contes durant toute la matinée. L'après-midi, après la sieste, on roulait un téléviseur et un magnétoscope dans sa chambre et Joanna regardait des dessins animés de Walt Disney, unique intrusion de la télévision dans sa vie ; Maurice Choucroune réprouvait la bêtise et la vulgarité des programmes télévisés : « Sensiblerie sans objet et violence aveugle », grognait-il en évoquant les dessins animés japonais qui, déjà, envahissaient les écrans. Il avait perçu, dès l'origine, la tendance générale - qui n'a cessé de croître - de ces regrettables productions. En outre, Maurice estimait que la télévision tuait l'imagination, transformant d'innocents enfants en abrutis finis. Joanna avait dû attendre d'entrer au collège avant d'obtenir l'autorisation de regarder tous les programmes qu'elle souhaitait. Après une brève période d'euphorie, pendant laquelle elle regarda sans discernement tout ce qui apparaissait sur l'écran, elle finit par s'avouer que son père n'avait pas entièrement tort et retourna à ses chères lectures.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Le soir, Maurice Choucroune s'installait à côté d'elle, sur son lit, et lui lisait des mythes et des légendes - il était passionné d'Egypte ancienne - en mettant bien le ton et en changeant de voix selon la personnalité de chaque personnage. Dans l'état un peu cotonneux où la mettait la fièvre, Joanna était transportée dans ces univers mythiques : elle avait l'impression d'être spectatrice d'histoires se déroulant sous ses yeux.

Elle en avait des visions.

Vraiment très précises, les visions.

Pour elle aussi réelles que le décor de sa chambre.

Les visions et les histoires continuaient dans son sommeil, son subconscient leur trouvant d'innombrables suites.

- Je pense que c'est comme ça que je suis devenu écrivain.

Céleste mit un quart de seconde avant de comprendre le dernier mot prononcé par sa sœur.

- Tu es écrivain ? demanda-t-elle d'une voix sans timbre, coupant Joanna au milieu d'une phrase.

- Oui. Ne te l'avais-je pas dit ?

Céleste secoua la tête.

« J'écris et illustre des livres pour enfants.

Coup de poignard dans le cœur et l'amour-propre de Céleste.

- Tu en as écrit beaucoup ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Deux. Je suis en train d'écrire le troisième, mais toute cette histoire - notre rencontre - m'a déconcentrée.

Céleste étouffa un soupir : elle n'allait pas étaler son amertume et sa jalousie.

« Et je suis encore trop troublée par les souvenirs inconscients qui, je m'en suis rendue compte avec surprise, transparaissent dans mes livres.

- J'aimerais les lire, se força à dire Céleste. Il faudra que tu me donnes les titres pour que j'aille les acheter.

Cette impression de s'enfoncer un couteau dans le ventre,

de tourner

et d'appuyer

et de fouiller...

- Oh ! J'en ai plusieurs exemplaires. Je vais te les donner.

Céleste se colla un sourire sur les lèvres.

- Magnifique, articula-t-elle avec difficulté. Constance... Pardon ! Joanna, il faut que j'y aille maintenant.

- Attend une minute, je vais te chercher mes livres.

Léo trouva sa femme prostrée dans l'obscurité, roulée en boule au creux du lit, attendant la mort qui ne venait pas, la salope !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Elle est écrivain, lança-t-elle sans accepter de se tourner vers lui. Deux livres !

Elle les désigna d'un mouvement rageur du menton. Elle les avait jetés sur la table avant de sombrer au plus profond de l'autodénigrement.

Léo saisit immédiatement l'ampleur du désastre et chercha ce qui pourrait atténuer la blessure. Il en prit un pour l'examiner.

- Ils sont bons ? demanda-t-il, espérant entendre un « Non ! »

- Pas lus.

- Ah ! Mais ils sont peut-être nuls. Les livres pour enfants, c'est souvent pas terrible.

Céleste haussa rageusement les épaules, sans répondre.

Silence consterné de Léo. Que dire ? Il reposa le livre de Joanna.

- Je suis le reflet de ma sœur dans un miroir déformant, lâcha-t-elle enfin d'une voix entrecoupée. (Elle faisait des efforts pour ne pas pleurer.)

« Bouffie,

grotesque,

caricaturale au physique comme au moral.

Léo ne savait que faire pour apaiser cette souffrance. Ses déclarations d'amour semblaient sans effet et cela l'effrayait. Céleste, devant ce qu'elle considérait comme l'inéluctable supériorité de sa sœur, se refermait petit à petit sur elle-même : elle

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

cherchait refuge dans l'autisme. Il était en train de perdre sa femme et ne savait pas quoi faire pour l'aider, la retenir à la surface, l'empêcher de se noyer dans son mal-être, dans sa haine d'elle-même.

Encore une tentative. Essayons de crever l'abcès.

- Tu aurais aimé être ta sœur ? demanda-t-il carrément. Vivre sa vie ?

- Naturellement, admit Céleste avec lassitude. Elle vient de me raconter son enfance : un conte de fées ! Je suis sûre qu'elle n'a jamais eu un jour de chagrin dans toute sa vie.

- Moi, je suis heureux que tu sois toi. Si tu avais vécu sa vie, nous ne nous ne serions pas rencontrés.

Céleste se tourna vers lui et le regarda avec intensité.

- Tu es l'unique raison pour laquelle j'arrive à accepter que ma...

« Comment dire ?

« Que ma *mère* ait prit Joanna. Je ne pense pas qu'elle soit aussi heureuse en couple que moi.

« Mais, pour toi, cela n'aurait rien changé. Tu aurais rencontré Constance au lieu de Céleste.

- Je n'en aurais pas voulu de ta Constance. Je suis certain que c'est un mauvais coup au lit.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste avait fini par les lire, naturellement. Elle s'était levée en pleine nuit ; elle n'arrivait pas à dormir. Sans bruit, pour ne pas réveiller Léo.

Surtout ne pas le réveiller.

Pas de témoin. Personne.

Dans l'obscurité bleue rayée d'argent qui filtrait par les baies vitrées, elle attrapa les livres de Joanna qui étaient restés sur la table et gagna - doucement, sur la pointe des pieds - la chambre de Marie Toulemonde.

Ce n'est qu'allongée à plat ventre sur la fourrure mouchetée du couvre-lit qu'elle se décida à regarder ces livres, en soupirant.

Belles éditions aux couvertures recouvertes de tissu, vert pâle pour le premier, mauve pour le second ; le titre en lettres d'or - « Fleur et Pia » et « Fleur et Pia et le tout tout petit peuple » -, et le nom de l'auteur, joliment calligraphié : Joanna Bethléem.

Étrangement réconfortant, oui.

Joanna Bethléem, c'était une inconnue ;

ce n'était pas Constance ;

ce n'était personne.

Puisque ce n'était personne, il fut facile d'ouvrir le premier album - pas pour le lire, non, pas encore, juste pour regarder les images.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste s'attendait aux dessins grotesques à la mode : des caricatures, dans le goût des Simpson ou des Potatoes. La beauté des illustrations lui coupa le souffle : on ne pouvait en détacher les yeux, découvrant toujours plus de détails charmants ; on aurait voulu pouvoir entrer dans ces dessins.

Joanna s'était inspirée à la fois des livres de Béatrix Potter et de ceux de Sarah Kay, on y voyait de petits animaux habillés à la mode des années 70 – pattes d'éléphant, chemises indiennes et tissu liberty -, vivant dans d'adorables terriers meublés avec tout le confort suisse : sofas profonds, cheminées, lits moelleux et coquettes cuisines campagnardes. Partout, à chaque page, une toute petite fille rousse - toute petite, toute petite, plus petite encore que les écureuils.

Les scènes d'extérieur, surtout, étaient paradisiaques. Joanna avait réussi à créer de minuscules univers magiques où les escargots servaient de monture, les fleurs de chapeau ou de jupe ; les champignons de tables ou de parapluies ; une brindille de banc et un brin de blé vert recourbé de balançoire… La moindre touffe d'herbe prenait des allures de sous-bois inextricable, éclairé par des raies de lumière dorée qui étincelaient dans le clair-obscur d'un vert translucide, presque aquatique.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste referma le livre d'un coup sec. Elle n'avait pas envie d'en voir plus. Elle roula sur elle-même, pour se perdre dans la contemplation du plafond de métal réfléchissant.

Elle le savait que sa sœur avait reçu tous les dons en partage à leur naissance ; elle en avait accepté le principe – en dépit du sentiment d'injustice cuisant qui la poursuivait.

Malgré tout, la découverte de tout ce qu'il y avait d'admirable dans la personne de sa jumelle ou dans sa vie lui faisait l'effet d'une houle d'humiliations successives qui s'abattaient sur son crâne – dès qu'elle commençait à sortir la tête de l'eau profonde de sa jalousie, une autre vague venait la submerger. Joanna avait tant d'objets de fierté, alors qu'elle, Céleste, de quoi pouvait-elle se prévaloir ? Qu'avait-elle réussi dans sa vie ?

Elle se redressa en soupirant. Elle allait devoir boire le calice jusqu'à la lie.

Il fallait qu'elle puisse parler de ces fichus bouquins à Joanna ; qu'elle puisse la féliciter chaleureusement, un grand sourire aux lèvres, comme quelqu'un qui aurait pris un grand plaisir à leur lecture ; que sa jumelle ne puisse pas soupçonner sa jalousie et sa tristesse, son profond sentiment d'infériorité.

Elle n'avait peut-être aucun sujet de fierté, mais il fallait à tout prix que le commun des mortels l'imagine pleinement satisfaite de sa vie.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle ne voulait pas de leur pitié.

Dès les premières pages de « Fleur et Pia », d'un style acceptable, bien qu'un peu gnangnan - un soulagement : Joanna, ce n'était pas Victor Hugo - l'éditeur avait certainement été séduit par les illustrations, Céleste haussa son sourcil gauche.

Tiens... se dit-elle, soudain très intéressée par cette lecture.

Tiens, tiens...

Un beau jour, Papa Écureuil se promenait du côté du ruisseau, quand son regard fut attiré par un pétale de rose qui dérivait dans le courant. Et que vit-il dans le pétale ? Un tout tout petit bébé, pas plus gros qu'une noisette sauvage, qui dormait sagement. Ni une ni deux, Papa Écureuil sauta à l'eau au péril de sa vie pour repêcher pétale de rose et bébé.

Le bébé se révéla être une petite fille que Maman Écureuil baptisa *Fleur*. Maman et papa Écureuil furent très heureux de l'arrivée dans leur vie de la toute toute petite fille car, contrairement à ce que leurs noms laissaient supposer, ils n'avaient pas de bébé écureuil pour illuminer leurs jours.

C'est ainsi que Fleur, telle Moïse sauvé des eaux, fut recueillie par son Papa Écureuil - plein de noisettes, songea cyniquement

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste - et grandit heureuse, dans sa maison cossue dissimulée au creux d'un grand chêne majestueux.

Pourtant, malgré son bien-être, une fois haute comme une pomme reinette, Fleur en vint à se demander d'où elle venait et comment elle s'était retrouvée dans ce pétale de rose qui voguait périlleusement au gré des eaux. Mais ni Maman, ni Papa Écureuil ne purent répondre à ses questions. Pas plus que les voisins : les lapins, les hérissons, les taupes et les mulots. Jamais personne parmi eux n'avait vu de toute toute petite fille comme Fleur. Un vieux vieux lapin avait bien vu des hommes, longtemps auparavant, mais ils étaient presque aussi grands que des arbres et avaient des voix pareilles au tonnerre ; ils n'avaient rien en commun avec la si jolie toute toute petite Fleur.

Elle était unique, voilà.

Mais un jour, au coin d'un framboisier, Fleur se retrouva nez à nez avec une toute toute petite fille de la même taille qu'elle, avec des cheveux roux, comme elle.

Stupeur.

Saisissement.

Elle n'était donc pas unique puisqu'elles étaient deux ! (Céleste ricana méchamment à la lecture de ce passage.)

L'autre toute toute petite fille s'appelait *Pia*. Elle vivait dans un autre coin de la forêt avec Maman et Papa Rouge-gorge qui - ô surprise !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- n'avaient pas de bébés rouge-gorge non plus. C'était Maman Rouge-gorge qui l'avait trouvée, tout bébé, au bord de la rivière, dans un pétale de rose. (Cela tend sûrement à prouver que les toutes petites filles naissent dans des roses, railla Céleste in petto.)
Alors, toutes heureuses de n'être plus uniques, Fleur et Pia décidaient de vivre ensemble, une semaine chez Maman et Papa Écureuil et une semaine chez Maman et Papa Rouge-gorge. La dernière illustration représentait les deux petites filles, blotties l'une contre l'autre dans un lit moelleux, sous un gros édredon rouge fraise, l'air heureux, pendant que Maman Écureuil s'apprêtait à sortir de leur chambre, une chandelle à la main.
Céleste referma pensivement le livre. Voilà qui méritait réflexion. C'était l'inconscient de Joanna qui avait parlé, naturellement. Mais étaient-ce des souvenirs enfouis qui s'étaient exprimés là, ou bien existait-il une sorte de lien télépathique entre les jumelles qui aurait survécu à leur séparation ? L'explication était peut-être entre les deux.

Dans le second album, « Fleur et Pia et le tout tout petit peuple », un jeune geai venait raconter aux deux petites filles que loin, très loin, au fin fond de la forêt, il avait vu un tout tout petit village, peuplé de tout tout petits hommes, de toutes toutes petites femmes

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

et de tout tout petits enfants - pas plus hauts que des pommes reinettes, les enfants - exactement comme Fleur et Pia. (Ah, tiens ! pensa facétieusement Céleste, les toutes petites filles ne naissent donc pas forcément dans les roses par génération spontanée ? Comme c'est choquant !)

Alors, les petites filles arrivèrent à convaincre leurs parents adoptifs de les laisser aller rencontrer ce tout tout petit peuple, pour comprendre comment elles s'étaient trouvées sur cette rivière, dans des pétales de rose.

C'est ainsi que Fleur et Pia s'en furent, guidées par le geai bleu.

Le tout tout petit peuple accueillit très bien les petites filles, dans leur tout tout petit village plein de toutes toutes petites maisons. Il se trouva un ancien pour se rappeler qu'une toute toute petite maman était arrivée d'on ne sait où, avec ses deux bébés, et s'était installée dans une maison en bordure du village. Un jour, elle était allée laver du linge à la rivière et avait posé ses bébés endormis au cœur d'une rose épanouie, à côté d'elle. Mais la rose était trop épanouie et ses pétales s'étaient tous détachés d'un seul coup et étaient tombés dans la rivière.

Des toutes toutes petites femmes qui lavaient leur linge à proximité avaient vu la toute toute petite maman se lancer à la poursuite de ses tout tout petits bébés, emportés par le courant sur leurs pétales. On ne les avait plus jamais revus ; ni la maman, ni les bébés.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Ainsi éclairées sur leur origine et convaincues d'être sœurs Fleur et Pia rentrèrent chez leurs parents adoptifs.

Il y avait fort à parier que, dans la suite de leurs aventures que Joanna était en train de rédiger, Fleur et Pia retrouvaient leur toute toute petite maman.

Ensuite, sa sœur pourrait passer au tome quatre, où ses héroïnes partiraient en quête de leur tout tout petit papa.

Passionnant !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 28 -

Chaque matin, Joanna appelait sa sœur, insistait pour qu'elles se voient, n'importe où, à l'endroit qui lui conviendrait, chez Joanna ou chez Céleste - où Joanna n'avait encore jamais mis les pieds - ou ailleurs. Peu importait.

Joanna voulait que Céleste vienne dîner aux Glycines avec son mari - qu'elle ne connaissait pas non plus.

Et s'ils venaient fêter Hanoukka en famille ?

S'excusait d'insister.

S'excusait de ne pas laisser Céleste se remettre à son rythme. S'excusait de ne pas respecter la solitude à laquelle sa jumelle semblait s'être si bien habituée. Mais, Joanna avait l'impression qu'elle ne verrait jamais assez Céleste : elles avaient vingt-trois ans à rattraper. Céleste ne racontait rien de sa vie alors que Joanna, elle, lui racontait tout.

Était-elle bête ! Elle parlait tellement que Céleste aurait eu bien du mal à placer une parole.

S'excusait de tant parler.

Promettait : elle se tairait désormais.

Insistait.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste ne savait plus qu'inventer comme excuse. Elle lui aurait bien dit carrément qu'elle souhaitait couper les ponts, mais cette insistance de Joanna à se rapprocher d'elle la troublait : voyons, n'avait-elle pas d'amis ? Se sentait-elle seule à ce point ? Était-elle malheureuse et isolée avec son séducteur de mari ?

Ce ne serait que justice se disait parfois Céleste : elle a eu toute la chance. Et l'instant d'après, elle avait honte d'avoir pensé une chose pareille. Ce qui est injuste, c'est la malchance, raisonnait-elle. Tout le monde devrait être heureux et en bonne santé.

Voilà la justice.

Finalement, elle n'avait rien à reprocher à sa sœur, si ce n'est qu'elle lui rappelait chaque jour, chaque minute, qu'elle, Céleste, était une minable, inintéressante, pas même capable de gagner sa vie ou de maigrir. Mais le mal que lui faisait Joanna était involontaire, et Céleste était certaine que, si celle-ci s'en était doutée, elle en aurait été profondément désolée et aurait disparu de sa vie sans insister.

Mais comment le lui dire ? Comment charger un être humain d'une telle culpabilité ?

Surtout quelqu'un qui semblait s'accrocher à ce point à elle.

Céleste, on le sait, ne pouvait abandonner personne. S'éloigner petit à petit, interdire aux importuns l’accès à son intimité, leur laisser le temps de se rendre compte qu'ils n'avaient pas besoin

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

d'elle... Mais couper les ponts brutalement avec quelqu'un qui lui semblait si seul, non.
Et de penser à tout ça réveillait les fantômes, rouvrait les blessures, ravivait les phobies.
Vraiment, la réapparition de sa sœur ne faisait que lui apporter chagrin et culpabilité, embarras et angoisse.
Céleste se sentait misérable.
Misérable.

- Mon Dieu, que de livres ! s'ébahit Joanna en contemplant l'entrée tapissée du sol au plafond de centaines de volumes en format poche.
« Oh !...
Joanna était en extase à la porte du salon vert anis et bleu de Chine.
« J'adore ces teintes ! Oh, Céleste, j'adore ton appartement ! J'aurais aimé mettre plus de couleur chez moi, mais Clément a mis son veto. Dans la chambre des enfants, oui, mais pas au rez-de-chaussée. Il organise parfois des dîners d'affaires, chez nous, et il

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

trouve que les couleurs vives ne sont pas représentatives de l'entreprise familiale.
Elle s'avança dans la pièce et regarda de plus près les nombreuses sanguines qui habillaient les murs éclatants.
« Ne me dis pas que c'est...
Elle se tut, interrogeant Céleste des yeux, incapable de poursuivre.
- Oui, c'est notre grand-mère, confirma Céleste.
Joanna fit le tour de la pièce, examinant chaque tableau.
- Qu'elle était belle…

Céleste la fit ensuite passer dans la petite cuisine, consciente que cette pièce était encore plus petite que le plus étroit des placards des Glycines, puis elles sortirent sur la terrasse. Joanna éclata de rire à la vue de l'océan de tombes à perte de vue, rythmé par d'interminables haies de thuyas et ponctué d'immenses cyprès tordus.
- Tu sais ce qui m'a attirée en premier, quand j'ai rencontré Clément ?
- Ne me dis rien ! Qu'est-ce que ça peut être ? sourit Céleste. Voyons voir ...
- Crois-tu qu'il y ait d'autres similitudes dans nos goûts et dans nos vies ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste cessa de sourire.

Elle pensait aux Glycines, la maison de Joanna, à ses enfants.

Elle pensait à ce besoin d'écrire qu'elles avaient toutes les deux.

Elle pensait à la façon qu'avait sa sœur de se vêtir, à la couleur de ses cheveux.

Elle pensait... Puis, elle s'aperçut que Joanna la regardait.

Elle posa alors le masque du sourire sur ses traits.

- Une autre similitude : toute mon adolescence j'ai rêvé d'épouser un juif et je pensais donner des prénoms juifs à mes enfants.

- C'est vrai, tu étais attirée par la culture hébraïque ?

Céleste haussa une épaule.

- Je voulais me marier à la synagogue pour exaspérer mon père.

Joanna s'attarda à admirer les plantes de sa sœur.

« C'est la plus mauvaise saison, dit celle-ci, il n'y a que les crocus et les pensées qui mettent de la couleur. Mais tu verras, dès fin janvier, le mimosa et les iris seront en fleurs. Et au printemps, quand le volubilis est tout bleu…

Quand Céleste lui fit visiter la chambre de Marie Toulemonde, Joanna resta interdite : la décoration très personnelle de Marie la stupéfiait.

Mise en joie, Céleste rigolait in petto.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

N'osant critiquer le goût, pourtant discutable, qui s'affichait dans cette pièce, Joanna se borna à remarquer :

- Mais, vous avez aussi un lit dans le salon!

Alors, Céleste ramena Joanna dans la pièce principale pour lui expliquer d'où elle tenait ses modestes revenus.

- Comme c'est original ! s'extasia Joanna.

Ingénument, elle s'émerveillait de la vie si marginale de sa jumelle.

Céleste regarda le visage rayonnant d'enthousiasme de sa sœur qui ne voyait que l'aspect coloré de sa vie, sans se rendre compte de la gêne financière qui la forçait à se transformer en taulière. L'existence de Joanna devait être bien terne et bien comme il faut et bien protégée.

Et, manifestement, elle s'y ennuyait.

Sans insister sur leur relative pauvreté, Céleste brossa un tableau riche en couleurs du métier de Léo, de sa passion pour la photo et du livre qu'elle écrivait.

- Nous sommes délibérément tournés vers la débauche, dit-elle à une Joanna admirative. J'ai bien peur que ton mari n'estime que nous ne sommes pas fréquentables !

- Ne crois pas ça ! Dieu sait que la respectabilité pèse lourd, parfois. Il vous trouvera sans doute passionnants. C'est troublant, reprit-elle, que nous ayons choisi d'écrire toutes les deux.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Oui. Toi le côté honorable et moi le côté pervers. Mister Jekyll et Mister Hyde.
- J'aimerais lire ton livre.
- Je te passerai les premiers chapitres, je n'ai pas terminé les corrections de la dernière partie. Je demande l'indulgence : je ne suis qu'une débutante.
- C'est tellement curieux que, tout en ayant suivi des voies parallèles, nous vivions si différemment ! s'exclama Joanna.
- Installe-toi, je vais faire du café.

Céleste était sortie de la pièce pour ne pas se montrer désagréable.

Si j'avais eu un père normal et aimant, crois-tu que ma vie serait différente de la tienne, avait-elle envie de crier.

Si j'avais hérité de l'entreprise familiale, crois-tu que j'écrirais des cochonneries et que mon mari travaillerait dans un sex-shop ?

En dosant le café et en disposant des petites meringues faites de la veille dans une assiette – elle en faisait souvent, chaque fois qu'elle faisait une glace, pour utiliser les blancs d'œufs en surnombre, comme le faisait Félix Dondedieu -, Céleste s'évertuait au calme.

Sa sœur avait été élevée dans un cocon de soie d'or et, naturellement, elle n'avait jamais été confrontée à la pauvreté. Elle vivait dans un monde qui ignorait les fins de mois difficiles. Même si on lui disait que certaines personnes n'avaient plus rien à se mettre

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

sous la dent passé le quinze du mois, elle ne le croirait pas. Son esprit refuserait tout simplement de l'admettre.

Il faudrait se montrer patient à son égard. Lui expliquer certaines choses avec tact.

Peut-être attendre qu'elle les constate d'elle-même.

- Tu n'avais pas terminé de me raconter ton enfance, dit-elle en revenant dans le salon, le plateau du café dans les mains.

- C'est toujours moi qui parle, objecta Joanna. J'aimerais que tu racontes, toi aussi.

- Fini d'abord ton histoire. Voilà vingt-trois ans que je me demande quelle est ta vie ; toi, tu ne te poses la question que depuis deux mois. Tu attendras.

Docilement, Joanna reprit le cours de son récit.

- Où en étais-je restée ?

- Aux accès de fièvre qui ont fait de toi un écrivain.

Joanna hocha la tête.

- Eh bien, les accès de fièvre ont fini par s'espacer et, à onze ans, je suis entrée au collège. Je dois avouer que je m'y suis beaucoup ennuyée. Les cours n'étaient pas aussi intéressants que ceux de Victoria Storm et, bien que je n’ai travaillé que le matin, à la maison, j'étais plus avancée que les autres élèves. Pourtant, j'allais dans un collège réputé pour son niveau très élevé.

- École privée ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Oui, naturellement. École Hébraïque. Mais, au moins, j'avais des amies. C'était une école de filles et je me suis fait de très bonnes copines. C'est d'ailleurs là que j'ai rencontré Esther, ma meilleure amie. Nous avons fait les quatre cent coups ensemble. Maintenant, elle est mariée et elle à deux enfants. Je ne la vois plus que rarement : elle est partie vivre en Israël. Elle me manque souvent.
Ouais, je me disais aussi... songea Céleste.

Joanna avait progressivement oublié Karine et, après avoir passé ses années de lycée en internat, comme elle n'avait pas d'autre ambition que de se marier et d'avoir des enfants - plein d'enfants -, Maurice Choucroune lui avait proposé d'entrer dans un institut très chic, sorte d'université pour jeunes filles du grand monde.
À l'énoncé du programme, Joanna qui ne s'était pas passionnée pour les études - seuls la littérature et le dessin lui plaisaient réellement - se lécha les babines et accepta avec d'autant plus d'empressement qu'Esther y entrait aussi.
Céleste manqua se mettre à pleurer d'envie à l'énumération des matières enseignées dans cet établissement. Crève-cœur que de devoir entendre tout cela.
Les études duraient deux ans, seuls les cours de Littérature, Philosophie, Histoire Moderne et Conversation et Correspondance

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

étaient obligatoires, histoire de donner à ces jeunes personnes un vernis de culture. Les jeunes filles devaient, en outre, choisir parmi les matières enseignées deux cours « culturels », à choisir parmi Histoire de l'Art, Histoire de la Musique, Histoire Ancienne ou Histoire de la Littérature. Deux cours « utilitaires », à élire parmi Cuisine et Diététique, Broderie, Maquillage et Beauté, Psychologie enfantine ou Savoir vivre et Étiquette. Un cours « artistique » parmi Arts Plastiques, Chant, Musique, Écriture de Fiction, Théâtre, Composition de Bouquets. Et deux cours sportifs parmi : Danse Classique, Danse Moderne, Danse de salon, Claquettes, Équitation, Voile, Escrime, Golf ou Abdos-fessiers.

Joanna avait passé deux années très agréables dans cet institut ; elle estimait qu'il s'agissait de la meilleure période de sa vie et Céleste la croyait sans peine. L'Institut se trouvait au bord du lac de Genève, dans une magnifique propriété. Chacune des étudiantes avait sa chambre et sa salle de bains personnelle. Les jeunes filles pouvaient profiter du week-end pour rentrer dans leur famille, mais rares étaient celles qui le faisaient. En effet, il était beaucoup plus amusant de rester à l'Institut et de participer aux rallyes organisés pour que ces jeunes filles de la bonne société rencontrent de jeunes hommes issus du même milieu ; ou encore de sortir en boîte de nuit

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

entre copines, pour se frotter à la lie de la société et ressentir le frisson de l'aventure.

Il était interdit de ramener un représentant de l'autre sexe dans sa chambre, mais ces jeunes personnes n'étaient jamais à court d'imagination pour enfreindre le règlement.

- Un jour, Esther a été dénoncée. Elle était descendue sur la pointe des pieds, à minuit, pour ouvrir l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, afin de permettre à son copain, qui avait sauté le mur de clôture, de la rejoindre.

« Soudain, la directrice, en peignoir et bigoudis, se dressa devant elle. Heureusement, Esther n'avait pas encore ouvert la fenêtre. Elle n'a pas perdu son sang-froid et s'est écriée : «Madame la directrice, je vous cherchais ! »

« Et comme il lui fallait bien inventer une excuse, elle a prétexté avoir entendu une voix d'homme dans la chambre contiguë à la sienne, c'est à dire dans ma chambre, la garce ! L'ennui, c'est qu'elle ignorait qu'il y avait vraiment un homme dans ma chambre. Je m'étais disputée, la veille, avec Charles, mon petit ami, et je l'avais quitté. Seulement Esther ne savait pas que nous nous étions réconciliés, depuis.

« Il était sur moi quand la directrice a frappé à la porte. La surprise et la culpabilité lui ont fait faire un tel bond que, de couché tout nu, il s'est retrouvé directement debout dans son caleçon. »

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

C'était la panique. On avait encore frappé à la porte et la directrice avait dit à travers le panneau :

- Mademoiselle Choucroune ?

Joanna répondit comme si elle venait de se réveiller.

- Mmoui ?...

- Je voudrais entrer dans votre chambre pour vérifier quelque chose.

Elle vit le visage son petit copain verdir. Elle dit :

- Maintenant ?

- Oui, maintenant. Ouvrez, s'il vous plaît.

- Un instant, je m'habille.

Sans un mot, elle indiqua le dessous du lit à Charles et attrapa ses affaires pour les jeter dans le panier à linge sale, sous les siennes. Mais il refusa d'un geste et se dirigea vers la fenêtre en murmurant :

- Je vais me suspendre au garde-fou. Toi, ferme la fenêtre.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Elle alla ouvrir la porte à la directrice et vit Esther à ses côtés. Celle-ci était décomposée : au temps que Joanna avait mis à ouvrir, elle avait compris que son amie n'était pas seule, comme elle le croyait.

Joanna risquait d'être renvoyée à cause d'elle.

Et Charles aussi : les écoles privées communiquent entre elles.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

La directrice était méfiante ; elle regarda partout. Sous le lit, dans les placards, dans la salle de bain et même sous le bureau. Elle flairait quelque entourloupe - peut-être que la chambre sentait l'amour -, mais elle ne pensa pas à ouvrir la fenêtre : la chambre était au troisième étage et il n'y avait pas de balcon.

- Eh bien, lui dit Joanna. Me direz-vous ce que vous cherchez ?

Elle bluffait pour lui faire oublier ses soupçons.

- C'était une erreur, Mademoiselle Choucroune. Je vous prie de m'excuser de vous avoir réveillée.

- Ce n'est pas grave, répondit-elle, magnanime, en la raccompagnant à la porte.

Elle venait juste d'en fermer le battant quand un hurlement de femme retentit, venant de l'étage inférieur.

Joanna se précipita à la fenêtre pour cueillir Charles, mais la directrice s'était aussi précipitée dans sa chambre. Elle écarta la jeune fille pour ouvrir la fenêtre elle-même.

On entendait des glapissements aigus et la voix de Charles qui chuchotait :

- Mais, tais-toi ! Chut ! Tais-toi. Ce n'est pas chez toi que je vais. Tais-toi, on va t'entendre !

La fille qui avait sa chambre sous celle de Joanna s'était réveillée, avait vu cet homme pendu devant sa fenêtre et elle l'avait pris pour un fantôme, l'idiote.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

La directrice s'était penchée par la fenêtre et, en voyant Charles suspendu en caleçon, elle s'était écriée :

- Vous ! Descendez de là immédiatement !

Et le pauvre Charles, complètement affolé par tous ces cris et par la tête revêche surmontée de bigoudis de la directrice,

oubliant qu'il était accroché au troisième étage,

s'entendant ordonner de descendre,

lâcha tout...

Et se retrouva plus vite qu'il ne s'y attendait au rez-de-chaussée.

Comme cet imbécile s'était cassé les deux chevilles en tombant, leurs directeurs respectifs estimèrent que la leçon était suffisante, aussi Charles et Joanna ne furent-ils pas renvoyés. Ils furent seulement exclus pendant deux semaines.

Ces deux semaines, Charles les passa à l'hôpital.

Avant même la fin de son hospitalisation, Joanna avait rompu avec lui : il était vraiment trop bête. Pourtant, la leçon avait réellement porté : elle n'avait plus jamais fait monter un homme dans sa chambre. Elle s'amusait trop à l'Institut pour avoir envie d'en être exclue.

Surtout qu'il suffisait d'aller à l'hôtel pour n'être pas embêtée.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Une fois son diplôme d'Arts d'Agréments obtenu, Joanna était retournée chez Maurice Choucroune qui l'avait incitée à profiter de sa jeunesse ; ce qu'elle avait fait avec joie et appétit.

Joanna passait ses journées au Country Club. Équitation et voile l'occupaient agréablement, quand elle ne faisait pas les boutiques avec Esther. Le soir, elle sortait avec des amis ou avec son père : restaurant, concert, théâtre, cinéma, soirée dansante au Club, vernissage... Maurice Choucroune et elle aimaient se réserver une soirée par semaine en tête-à-tête, à la maison.

Oui, Joanna s'était bien amusée. C'était ça, la vie !

Et puis, lors d'un vernissage, Esther lui avait présenté un sien cousin, qui était accompagné par Clément Bethléem. En apprenant ce que faisait la famille de ce dernier, Joanna avait été intéressée par ce qu'elle considérait comme un pied de nez, un métier haut en couleurs, original.

Ils s'étaient revus et Joanna avait été attirée par ce tombeur qui lui faisait l'honneur de ne plus regarder qu'elle ; elle s'était sentie l'élue. Ils avaient les mêmes aspirations : avoir de nombreux enfants et les élever dans la tradition hébraïque, car leur religion était importante pour tous deux.

Et puis aller vivre au bord de la mer, sur la Côte d'Azur, peut-être.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Très amoureux, ils s'étaient mariés rapidement et étaient partis en voyage de noces, en Israël.

C'est durant sa première année de mariage que Joanna avait écrit son premier livre pour enfants. Elle essayait de tomber enceinte et n'y parvenait pas. Elle finissait par se croire stérile et en était très malheureuse.
Désespérée.
- Mon gynécologue a fini par me dire que tout se passait dans ma tête.
Céleste eut un ricanement : elle avait déjà entendu ça quelque part.
« Il m'a ordonné de penser à autre chose, de vider complètement mon esprit. C'est alors que j'ai eu l'idée d'essayer d'écrire un livre pour enfants. Mais je ne savais pas comment commencer… je ne trouvais pas l'inspiration. J'ai décidé de débuter par les illustrations. J'ai inventé un décor merveilleux, fleurs géantes et maison cachée au creux d'un arbre, et au fur et à mesure que je le créais et que je le mettais en couleur, l'histoire naissait dans mon esprit.
« Quand j'ai terminé d'écrire ce livre, six mois plus tard, je me suis rendue compte que j'étais enceinte. Ça a été le plus grand bonheur de ma vie.
« Et toi, quand vas-tu faire un bébé ? demanda-t-elle tout à trac

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Allons bon ! Céleste ne savait quoi dire. Elle n'avait pas l'intention de rentrer dans des considérations si intimes et douloureuses.

- Nous en parlerons plus tard, finit-elle par dire. Termine ton histoire.

- C'est tellement merveilleux, tu sais, d'attendre un enfant. Et quand il naît, c'est un tel miracle !

Céleste opinait du bonnet sans piper mot. Ne finirait-elle donc jamais sur ce sujet ?

« Ce serait le moment idéal pour toi, pour faire un enfant, déclara Joanna.

Céleste n'en croyait pas ses oreilles.

- Ah, oui ? Et pourquoi ? demanda-t-elle d'une voix plate.

Joanna rougit un peu et avec un sourire timide, elle dit:

- Clément et moi, nous avons décidé de faire un autre enfant. Nous avons déjà choisi les prénoms : Judith, si c'est une fille, et Salomon, si c'est un garçon.

« Ce serait tellement merveilleux que nous soyons enceintes ensemble.

Rien que cette perspective suffit à éveiller les vieux démons de Céleste.

Elle ressentit une bouffée de haine envers sa sœur qui pouvait, d'un cœur joyeux, avoir tous les enfants dont elle avait envie, sans craindre les coups du sort. Insouciante.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Pourquoi, elle, Céleste, n'était-elle pas naïve et sans-souci comme sa jumelle.

Pourquoi la vie avait-elle tout offert à Joanna ? Encore une fois, pourquoi avait-elle les roses quand Céleste avait les épines ?

- Oublie cette idée, dit-elle sèchement. Je ne veux pas d'enfant.

Joanna était abasourdie.

- Mais, pourquoi ? articula-t-elle. Les enfants sont une telle joie. C'est un tel bonheur de les voir grandir, de les serrer contre soi...

Baissant les paupières pour mieux masquer ses pensées, Céleste inspira profondement.

Rester calme.

Ne pas les foutre à la porte, elle et son bonheur familial.

- Écoute. Tu as des enfants, tu en veux un autre, c'est très bien. Les gens qui se marient, ou qui se sont reproduits, ou qui divorcent, estiment toujours qu'ils ont trouvé la seule façon d'accéder au bonheur et ils ont hâte de montrer la voie autour d'eux.

« Ils ne pensent pas toujours que chacun a sa propre route.

Joanna restait sceptique :

- Et ta route à toi ne passe pas par les enfants ?

Céleste secoua la tête.

« Pourquoi ?

Elle ne voulait pas en démordre. Tant pis pour elle. Pourquoi Céleste chercherait-elle à la protéger, après tout ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

De toute façon, il y avait fort à parier que Joanna était inaccessible à l'angoisse : trop gâtée par l'existence pour ne pas s'imaginer que les malheurs n'arrivent qu'aux autres.

- Je suis trop pessimiste pour avoir envie de faire des enfants. J'ai perdu trop de gens que j'aimais par accident ou par maladie. Des maladies qui auraient pu être évitées, si l'État n'avait pas considéré que des milliers de vies humaines ne valaient pas le coup de dépenser de l'argent.

« Non seulement la vie est incertaine, la malchance peut te rattraper à tout moment, mais en plus les gouvernements du monde entier peuvent faire pleuvoir les maladies ou les guerres sur nous sans remords, sans états d'âmes.

« Je ne veux pas avoir peur toute ma vie pour mes enfants. Je ne veux pas non plus condamner qui que ce soit à vivre dans le monde où nous vivons.

« Les hommes sont en train de détruire la Terre. Chaque fois que j'ouvre un journal, je me félicite de n'avoir pas d'enfants. Je m'inquiète assez pour mon homme et pour moi-même ; c'est déjà beaucoup pour ma tranquillité. Je ne tiens pas à m'attacher à qui que ce soit d'autre.

« C'est trop douloureux.

Joanna semblait sous le choc. Elle ne trouvait pas quoi dire.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« J'ai beaucoup aimé tes livres, dit Céleste pour changer de sujet et détendre l'atmosphère. Les illustrations sont tout simplement admirables. Tu as vraiment du talent. Un grand talent.

Nonna aurait été fière de toi.

Mais Joanna restait grave, ne voulait pas parler d'autre chose.

- J'aimerais vraiment que tu me racontes ta vie, dit-elle.

- Tu n'as pas fini de me raconter la tienne.

Joanna eut l'air exaspérée.

- Eh bien, après la naissance des jumeaux, j'ai écrit mon deuxième livre, et l'année dernière nous sommes venus nous installer à Nice. Voilà, c'est fini.

« Si tu ne veux rien me dire de toi, comment allons-nous faire pour communiquer ?

« J'ai l'impression que chacune de mes paroles te blesse secrètement. Je ne sais pas ce que tu as vécu ; je ne sais pas ce que tu penses ; je ne sais pas comment me rapprocher de toi !

Elle se leva d'un bond et alla se planter devant la fenêtre, examinant les tombes, tournant le dos à Céleste.

« J'aimerais tellement me rapprocher de toi, dit-elle d'une voix enfantine.

« Quand je t'ai retrouvée, j'ai compris que, toute ma vie, je t'avais cherchée sans le savoir.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle se tut et resta là, sans bouger. Céleste regardait son dos en silence.

- C'est difficile pour moi, expliqua Céleste après une longue pause. Me rapprocher de toi, de tes enfants, c'est me mettre en danger. Je préfère les relations superficielles.

Joanna ne décollait pas de la fenêtre. Elle pleurait sans bruit.

Céleste se leva, alla chercher un mouchoir en papier dans la salle de bain et le tendit par dessus l'épaule de sa sœur.

- Viens, dit-elle. Allons voir la mer.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 29 -

Elles prirent la Fiat de Joanna et se garèrent à Carras, près de l'immeuble du Palais des Glaces.

L'établissement de Félix et Josefa Dondedieu était à présent occupé par une boutique de pompes funèbres – un concurrent de Troblo, stratégiquement placé. Mais, par une étrange coïncidence, un autre glacier s'était ouvert à côté ; elles s'installèrent en terrasse, pour prendre un café. Joanna voulait voir de plus près l'endroit où sa sœur avait grandi. Céleste, elle, sentait son cœur se briser.

Elle prit sur elle : elle devait rester calme pour pouvoir évoquer son enfance auprès de ses grands-parents ; Agathe, la serveuse gouailleuse et sa remarque sur le corbillard rose ; la bibliothèque de Félix ; les histoires de Josefa ; les glaces et sorbets ; la gastronomie italienne...

Comme elle avait été à bonne école avec Josefa, Céleste savait qu'il convenait de commencer par le commencement : le commencement de sa vie avec ses grands-parents.

- Le 21 septembre 197-, c'était un mardi, ma mère est partie en emmenant ma jumelle.

« Il faudrait plutôt dire qu'elles ont disparu.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Qu'elles se sont volatilisées.

« Évaporées.

« Constance et moi, nous avions deux ans et dix mois. Je n'ai aucun souvenir de cette journée ; je ne sais que ce que m'en a raconté ma grand-mère...

Après un bref coup d'œil sur le théâtre de son enfance, Céleste avait continué son histoire en contemplant fixement sa tasse vide, refusant de poser des yeux sur autre chose.

« Viens, je vais te montrer le Port de Carras. Pépé m'y amenait souvent. Surtout les jours de mauvais temps. Il aimait la mer démontée.

En partant, Céleste respira profondément pour chasser les sanglots qui lui broyaient la gorge. Joanna s'aperçut de son trouble.

- Ils doivent beaucoup te manquer, dit-elle.

Céleste se tut jusqu'à ce qu'elles foulent les galets de la Promenade des Anglais, effrayant les mouettes ; elles s'arrêtèrent à la frange des vagues. Céleste aspira goulûment l'air frais, les yeux rivés à l'horizon nuageux.

L'eau était d'un gris anthracite. Elle se détendit un peu. Elle aimait cet aspect farouche de la mer, cette houle courte contenant une menace sourde.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle s'assit sur la grève. La contemplation des flots la calmait toujours.

Fascination.

Le bruit des vagues roulant sur la grève, vaste respiration de cet énorme monstre : la Méditerranée.

- Elle ne sent rien, dit-elle à Joanna. Pépé me parlait souvent de l'océan, du parfum de l'iode et du sable surchauffé. J'ai toujours voulu y aller.

- Mais, pourquoi n'y vas-tu pas pour les vacances ?

Céleste eut un petit rire. Sa frangine, alors ! Elle vivait vraiment dans un autre monde.

- Nous n'avons pas les moyens de partir en vacances, expliqua-t-elle. Nous sommes pauvres. Nous ne sommes pas les seuls. Le pouvoir d'achat a tellement baissé que les classes moyennes sont pratiquement ruinées. Et comme nous étions déjà fauchés... Nous ne mangeons de la viande qu'une fois par semaine. Et encore, pas en fin de mois ou quand il faut acheter de la lessive ou autre chose de cher.

« Partir en vacances ! (Céleste ricana.) C'est déjà la fête quand nous pouvons nous offrir un resto ! Encore heureux que Léo ait du boulot. Si mes grands-parents me n'avaient pas laissé de l'argent, je n'aurais jamais pu acheter un appartement. Nous avons à peine les

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

moyens d'avoir une voiture ! Ce n'est pas toujours facile de payer l'essence et l'assurance.

Joanna avait l'air consterné. Céleste lui lança un regard amusé.

- Je n'imaginais pas que vous étiez dans une telle situation.

Et Joanna avait l'air coupable de celui qui prend conscience qu'il est riche et que ce n'est pas le lot commun. Céleste rit.

- Je pense que les employés de Clément sont dans la même situation que nous, voire pire. Seuls les gros salaires et les riches retraités s'en sortent, de nos jours.

Joanna ouvrait de grands yeux pleins de désespoir.

« Nous avons arrêté de fumer pour avoir les moyens de nous nourrir. C'est comme ça que je suis devenue si grosse.

- Oh ! Mais tu n'es pas grosse! s'exclama Joanna avec une sincérité dans la voix qui remonta le moral de Céleste. Tu es faite comme une femme, toi. Tu es pulpeuse, tu as des seins et des fesses. J'aimerais tellement avoir des formes ! Moi, je suis faite comme un petit garçon.

Perplexe, Céleste fronça les sourcils.

- Tu plaisantes, j'espère ! Tu es superbe.

Sa sœur haussa les épaules en arborant une moue de dédain.

- Je n'ai jamais pu supporter mon corps, dit-elle.

Céleste n'en croyait pas ses oreilles.

Joanna revint à ses préoccupations :

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Mais, ton père ne vous aide pas ? Il est médecin, il doit en avoir les moyens.

Silence.

Céleste se replongea dans la contemplation des lointains.

Enhardies par leur immobilité, les mouettes et les goélands s'étaient rapprochés et les survolaient parfois en poussant des cris pareils aux sanglots hystériques d'un petit enfant.

- Nous sommes en froid depuis… voyons… huit ans. Et même si cela n'était pas le cas, il est trop près de ses sous. L'argent, c'est la seule chose qu'il aime réellement. Ça ne m'étonnerait pas qu'il dorme en serrant un sac d'or contre son cœur.

- Pourquoi êtes-vous brouillés ?

Céleste se tut longuement. Elle se concentrait sur le ressac.

- C'est douloureux d'évoquer le passé, dit-elle à voix basse.

Joanna dût se pencher pour entendre. Céleste savait qu'elle ne pourrait pas dominer sa voix si elle haussait le ton. Peut-être même pleurerait-elle et elle ne le voulait pas.

À quoi cela servait-t-il de pleurer ?

Les larmes sont une façon d'implorer pitié. Est-ce que la vie connaît la pitié ?

« Je passe beaucoup de temps à me forcer à penser à autre chose, continua-t-elle. Penser aux morts, penser aux épreuves de la vie, cela ne sert qu'à se sentir malheureux.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle soupira, la gorge serrée. Joanna attendait la suite.

Elle non plus n'avait pas pitié, la garce. Elle voulait savoir.

« Maudites soient les femmes curieuses ! » Voyons, d'où sortait cette citation ? Céleste ne s'en souvenait pas.

Elle frissonna et s'emmitoufla plus étroitement dans sa vieille veste, serrant ses bras autour d'elle, alors elle parla :

« Le secret de mon père,c'est qu'il boit trop.

« Ce n'est qu'à l'adolescence que je m'en suis rendu compte, par recoupements. Car il ne boit pas à tomber ivre mort, non. Il n'a pas l'air saoul du tout...

Elle parla de tout.

En phrases courtes.

Sans quitter l'horizon des yeux.

D'une voix basse et atone. Elle dit tout.

Les coups, les insultes. La solitude, le désespoir.

La mort de Josefa et celle de Félix. Celle de Julien.

Elle ne pleurait pas ; Joanna sanglotait à sa place. Céleste lui tendit un paquet de Kleenex. Encore une qui n'en avait jamais, comme Clarisse.

Céleste parla pendant deux heures.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle dit ses rêves d'enfants, ses peurs, ses angoisses. Montra les cicatrices et les bleus de son âme. Expliqua comment la vie transformait une gosse confiante en adulte terrifiée, en perdante.
Elle ne tut que les sentiments contradictoires que lui inspirait Joanna : la haine et l'envie.
Elle dit qu'après s'être crue très malchanceuse, elle estimait à présent, avec l'expérience et le recul, qu'elle était privilégiée.
Joanna sanglota tout haut.
- Et en quoi es-tu privilégiée ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.
- Léo et moi, nous vivons un grand amour. Je crois pouvoir dire que ces choses sont rares. C'est quelqu'un de merveilleux, j'ai eu beaucoup de chance de le rencontrer. C'est mon petit miracle à moi.
« Ensuite, nous vivons dans un pays en paix et suffisamment riche pour ne pas connaître la famine. Et puis, lui et moi nous sommes en bonne santé, nous avons un logement, Léo a un emploi. Nous sommes loin d'être riches. Les fins de mois sont parfois difficiles, mais nous ne mourons pas de faim. De plus, nous avons l'espoir d'améliorer notre situation. Peut-être qu'un jour nous vivrons des photos de Léo et de mes livres. Il y a tant de gens qui n'ont plus d'espoir.
« Nous sommes très heureux. Si le boulot de Léo n'était pas si crevant et si nous pouvions nous permettre de partir en vacances, nous serions les plus heureux du monde.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« C'est une chance incroyable, le bonheur. Ça ne tient qu'à un fil. La maladie, le chômage, un accident, la guerre... Un rien et tout s'écroule.

« Alors, je ne veux pas perdre mon temps à penser au passé. Pourquoi ressasser le chagrin. Trop se pencher sur le passé, ça ne sert qu'à se rappeler que le présent peut, à chaque minute, basculer dans l'horreur. J'aime mieux occuper mon esprit à autre chose.

Joanna sanglotait encore. Toutes ces larmes commençaient à agacer sérieusement Céleste.

« Mais enfin, arrête de pleurer ! s'exclama-t-elle avec un brusque mouvement impatience qui effraya les mouettes.

Elles s'envolèrent avec des piaillements de protestation indignée, leurs ventres blancs se détachant sur le ciel gris soufré.

« Puisque je te dis que je suis très heureuse !

Quand les sanglots de Joanna diminuèrent un peu et que les mouettes, rassurées, se furent réinstallées autour d'elles, les surveillant de leurs petits yeux ronds, luisants et inhumains. Céleste proposa :

« Venez donc dîner le 24 décembre, puisque vous fêtez Noël. Ce sera l'occasion de rencontrer mon mari et nos amis.

- Il y aura Clarisse, celle qui se travestit ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Oui, et Juan-Salvador, qui est à la fois son jules et le meilleur ami de Léo.

- J'aimerais mieux que vous veniez tous à la maison, objecta Joanna.

Elle hésitait, ne sachant comment dire les choses avec tact. Finalement elle se lança à l'eau :

« Huit personnes à dîner, c'est sûrement beaucoup pour ton budget. Alors que...

Céleste secoua la tête.

- Clarisse fait les courses avec moi ; elle en payera la moitié. Vous n'avez qu'à amener les boissons. Jus de fruits pour les gosses, vin et champagne. Et les chocolats.

« Ah ! Et pas de cadeaux. Chez moi, à Noël, on mange bien ; on ne dépense pas son argent en bêtises inutiles. Mais si tu veux, tu peux amener les cadeaux des jumeaux. À défaut de sapin, je décorerai le ficus et le Père Noël passera à minuit.

- Il passera vraiment ?

- Oui, bien sûr. Quand j'étais toute petite, le soir du réveillon de Noël, à un moment dans la soirée, mon grand-père regardait vers la fenêtre et s'écriait : « Le Père Noël ! » Et lui et moi, nous nous précipitions sur la terrasse. Alors, il pointait le doigt vers une étoile au-dessus de nos têtes et il disait : « Tu vois le traîneau avec les rênes ? » Et moi je disais : « Oui, oui, je le vois ! » Et je le voyais

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

vraiment ! Il ajoutait : « Ça y est, il est parti. » Et de l'intérieur, ma grand-mère nous appelait à grand cris.

« Quand nous rentrions dans le salon, les cadeaux s'entassaient sous le sapin et *Nonna* disait : « Il est passé quand vous étiez sur la terrasse. Il voulait te voir, *Carina*, mais tu n'étais pas là et il était très pressé. Il a beaucoup de cadeaux à distribuer ce soir ! *Moltissimo* ! » Et la déception de l'avoir raté se dissolvait dans la hâte d'ouvrir les paquets.

Joanna rit.

« Mais, continua Céleste, si Clément veut se déguiser en Père Noël, libre à lui. Il n'aura qu'à se changer dans la chambre de Marie Toulemonde. Il faudra juste qu'il ne se trompe pas et qu'il enfile bien son pantalon rouge et non les jarretelles de satin rouge de ma locataire !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 30 -

Céleste comptait sur l'ambiance festive, l'alcool, et l'animation qu'apporterait la présence des enfants et de Clarisse - qui ne passait jamais inaperçue - pour lever la gêne et la contrainte qui ne pouvaient que régner dans ce genre de circonstances solennelles. Imaginez un peu : présenter sa jumelle disparue à son mari et à ses amis.

Sans oublier l'humiliation que ressentait Céleste à être aussi moche, en comparaison.

Heureusement, elle serait dispensée de la plus grande partie des conversations, puisqu'elle serait toujours en train de faire des allers et retours entre la cuisine et le salon. Elle estimait qu'échapper de cette manière aux bavardages stériles valait largement le travail que lui occasionnerait la préparation d'un repas de fêtes. Ce n'était pas elle qui investirait dans une cuisine à l'américaine. Non, alors ! Elle appréciait de pouvoir s'isoler loin de l'agitation.

Autant Céleste aimait nourrir les gens, autant elle détestait les discutions qui avaient cours, lors des repas où les hôtes étaient trop nombreux, qui lui rappelaient désagréablement les interminables agapes entre hommes du dimanche, chez Romain Dondedieu :

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

politique, religion, télévision, hausse des prix, médicaments miracles, coups de colère, scandales alimentaires, épidémies, bouleversements climatiques et cataclysmes divers, voyages et parties de pêche... autant de sujets de blabla qui ne l'intéressaient pas.

Pour avoir des conversations sympa, il ne fallait pas être plus de quatre.

Là, le thème principal ne pouvait qu'être les retrouvailles des jumelles ! Où ? Quand ? Comment ? Quel miracle ! Et naturellement, la vie de Joanna jusqu'alors.

Raison de plus pour se cacher dans la cuisine.

Pour animer un peu la soirée, Céleste, qui n'avait toujours pas parlé de Joanna à Clarisse, avait bien l'intention de continuer à se taire. La surprise de sa meilleure amie serait le petit plaisir qu'elle s'offrirait ce soir-là, son cadeau de Noël.

Elle se contenterait de l'avertir qu'il y aurait quelques personnes de plus.

- Ah ouais ? Et combien d'personnes en plus ?

- Deux adultes et deux enfants.

- Des enfants ? Beurk !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Ne t'inquiète pas, ils sont trop jeunes pour participer aux conversations. Et ils viendront avec leurs jeux vidéo. Avec un peu de chance, à dix heures ils dormiront sur le lit de ta mère. Espérons que ce matelas qui en a tant vu ne leur inspirera pas de rêves pornographiques !
- Il est jamais trop tôt pour apprendre. Ce sont des amis d'Léo ?
- Il ne les connaît pas.
- Ah ? Mais où les as-tu rencontrés ? lança Clarisse, une pointe de jalousie dans la voix.

Il n'y avait pas de risque à le lui dire.

- Au jardin botanique.
- Oh, putain ! Vous allez encore causer d'vos conneries de plantes toute la soirée ! C'est Nicolas Cerisier que t'aurais dû inviter pour Noël, pas moi.

Décidément, Clarisse était jalouse pour de bon.

- Tu verras que vous aurez de nombreux sujets de conversation. Ils vont beaucoup te plaire. Ils sont très beaux, l'un comme l'autre. Très séduisants.
- Tu parles ! Juan-Salvador m'surveille de trop près.

Céleste rit.

- Contrainte à la fidélité !
- Bof, y peut pas m'suivre partout. J'me suis fait limer dans les toilettes d'la fac par un connard d'étudiant en Art et Communication.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Pendant qu'il me besognait, il arrêtait pas d'se r'coiffer en se matant dans l'miroir derrière mon dos ! Tu l'crois, ça ? Putain, c'est à te dégoûter de l'infidélité !

- Tu l'as dit à Don Juan ?

- Ça va pas, non ? Mais au fond, j'me demande si j'vais pas lui avouer. Y m'a promis la plus belle fessée d'ma vie, si j'le faisais cocu. Rien que d'y penser, j'mouille comme une folle.

- Tu ferais mieux de la fermer. Ce serait trop bête, qu'après la fessée, il te quitte. Surtout que, si tu le lui demandes gentiment, je suis sûre qu'il te fessera avec plaisir.

- Y dit qu'y refuse d'porter la main sur une femme sans raison.

- Que c'est louable et délicat ! ironisa Céleste. Tant, naturellement, qu'il ne se découvre pas de raison. Hum... J'ai peut-être une idée qui t'éviterait de briser ton couple.

- Quoi ?

- Tu verras.

Les derniers jours avant le réveillon furent bien remplis. Courses dans les supermarchés bondés avec Clarisse – « Plus jamais tu m'traîneras ici à cette putain d'période de l'année, tu m'entends, Céleste ? » -, grand nettoyage, préparation de la terrine

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

de foie gras qui devait reposer au moins trois jours, préparation de la bûche glacée et des biscuits, décoration du ficus…

Le 24 décembre, Céleste ne sortit de sa cuisine que pour se doucher et s'habiller, avant l'arrivée de ses invités. Elle avait repoussé avec vigueur les offres d'aide, insistantes et répétées, de Joanna et Clarisse : elle estimait qu'elle aurait suffisamment de boulot pour ne pas avoir en plus à réparer les catastrophes que ne manqueraient pas de provoquer ces mitrons improvisés.

Au menu de ce jour de fête : terrine de foie gras mi-cuit et sa garniture de petits artichauts violets à la Romaine, dinde farcie accompagnée de pommes reinettes dorées au four, plateau de fromages et bûches - au Grand Marnier pour les adultes et au chocolat pour les gourmands - accompagnées de spéculos et de meringues.

L'apéritif serait escorté d'une débauche d'amuse-gueules : toasts au saumon fumé, tomates cerises fourrées au crabe, beignets de crevettes, minis-boudins blancs et créoles, brochettes alternant cubes de parmesan et grains de raisin, papillotes de jambon de Parme et mozzarella passées au gril...

Un boulot de titan, mais à dix-neuf heures trente, tout était prêt. La table étincelait de tous les feux des verres de cristal de Josefa Dondedieu ; la dinde rôtissait doucement dans le four en répandant un fumet appétissant.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste avait revêtu une longue jupe de faille noire, qui balayait le sol en bruissant voluptueusement, et un petit haut de velours noir qui dévoilait une grande partie de ses seins généreux - encore plus appétissants, du point de vue de Léo, que tous ces amuse-gueules qu'il avait allègrement dévalisés, avant que sa femme ne sorte de la salle de bains.

- Arrête de te goinfrer, protesta Céleste, après un regard à ses plateaux. Il ne restera plus rien pour les autres.

- D'accord ! s'exclama Léo en bousculant Céleste sur leur lit et en tentant de retrousser sa jupe, enfouissant son visage entre ses jolis nénés.

Elle se débattait mollement, entre deux éclats de rire, quand retentit la sonnerie de l'interphone.

- Revenez dans une demi-heure ! cria Léo dans l'appareil maudit.

- Laisse-nous entrer, putain ! On gèle ! On ira baiser dans la chambre d'ma mère pour passer l'temps, lui répondit Clarisse.

Céleste remit de l'ordre dans ses vêtements, avant d'ouvrir la porte. Exubérante, comme à son habitude, Clarisse virevolta à travers tout l'appartement, semant de la cendre partout autour d'elle, comme le petit Poucet ses cailloux. Céleste lui courut derrière avec un cendrier.

- S'il te plaît, Clarisse. Les clopes, sur la terrasse.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Mais on va s'geler le cul !

- Oui, mais nous dormons dans cette pièce.

- Mais tu faisais comment avant d'arrêter d'fumer, putain ?!

- Mange ! dit Céleste en lui fourrant à un mini-boudin dans la bouche. Tu fumeras moins !

Le grésillement de l'interphone interrompit cette intéressante conversation.

« Tu veux bien ouvrir ? Il faut que je m'occupe de la dinde, dit Céleste à Clarisse.

Léo avait été briefé : il ne leva pas son séant du sofa où il était installé avec Don Juan.

Clarisse bondit sur l'interphone, puis se posta dans l'entrebâillement de la porte d'entrée, pour qu'elle ne se referme pas. Céleste, cachée dans sa cuisine, tendant l'oreille, riait toute seule de la surprise qu'allait avoir son amie. Elle guettait le moment où l'ascenseur s'ouvrirait sur le palier, pour passer subrepticement le nez dans le couloir et surprendre les réactions de la jolie Noire.

Céleste était certaine, qu'une fois remise de son étonnement, Clarisse serait folle de jalousie et qu'elle se sentirait menacée dans son statut d'amie préférée. Cela serait un réconfort d'avoir quelqu'un qui manifesterait de la méfiance envers Joanna. Quelqu'un qui se focaliserait sur ses défauts et lui serait un peu hostile.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Voilà qui remonterait l'ego de Céleste, mis à mal par l'apparition de sa sœur.

De sa merveilleuse sœur.

De sa parfaite sœur.

De sa...

Le grincement sourd et syncopé de l'ascenseur ouvrant ses portes interrompit ces tristes réflexions. Céleste sortit prudemment la tête de la cuisine, risquant un œil dans l'entrée tapissée de livres. Clarisse ouvrit largement la porte et... Clément Bethléem, portant un jumeau sur chaque bras, sortit de l'ascenseur, suivi de près par Joanna.

Comme le raconta Joanna par la suite, Clarisse resta figée devant la porte d'entrée, barrant le passage,

la bouche ouverte,

pétrifiée.

Clément et Joanna s'arrêtèrent devant elle, un peu gênés. Les jumeaux la dévisagèrent avec inquiétude.

- Bonsoir, osa Clément, en une louable tentative de communication.

Soudain, Clarisse éclata en une série de petits couinements inarticulés, les yeux fixés sur Joanna. La surprise semblait lui avoir ôté l'usage de ses cordes vocales. Machinalement, elle porta sa cigarette à sa bouche et, sans se rendre compte qu'elle la tenait à l'envers, referma les lèvres sur le bout incandescent.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

La douleur lui rendit la parole :

- Ha ! La vache ! Putain de bordel de merde ! rugit-elle en se tenant la bouche, pliée en deux de souffrance.

« Céleste ! hurla-t-elle en se redressant. Céleste ! Tu as retrouvé Constance !

« Oh, putain ! gémit-elle en se pressant toujours les lèvres.

- Pas possible ! rigola Céleste, en jetant quelques glaçons dans un torchon propre.

Elle s'avança jusqu'à Clarisse, ôta la main qu'elle tenait sur sa brûlure et l'examina.

« Ce n'est rien, dit-elle. Superficiel.

Elle appliqua doucement le torchon sur la bouche d'une Clarisse aux yeux encore écarquillés de stupéfaction, avant de saluer sa jumelle et sa petite famille.

- Mais comment... Mais pourquoi... balbutia Clarisse, pourquoi tu m'as pas dit que tu l'avais retrouvée ?

- Pour te faire une surprise, bien sûr.

Le repas fut joyeux et animé : mets délicieux, excellents vins et, par dessus tout, les convives ne manquaient pas de sujets de conversation.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Clarisse et Don Juan se montraient fascinés par les supermarchés de pompes funèbres ; Joanna et Clément étaient très intrigués par Sex-Shop Super Star.

Les jumeaux se goinfraient en silence, fonçant jouer à la game boy entre les plats.

Céleste ne quittait pas Léo des yeux, épiant ses réactions face à Joanna, mais – Dieu soit loué ! -, son mari semblait plus intéressé par les pompes funèbres que par sa sœur.

Pendant que Joanna découpait la portion de dinde de Rachel en petits morceaux, la petite demanda :

- C'est quoi un gode-vibreur, Maman ?

Question qui provoqua un silence général. Ce fut Clarisse qui répondit :

- C'est un jouet pour adulte, mon chou.

- On joue comment ?

- On joue seul ou à plusieurs et on s'amuse beaucoup, repartit Clarisse avec son grand sourire cannibale.

- Et tu y joues, toi ?

- Oui, bien sûr.

- Et toi Maman, tu joues ?

Joanna rougit, ne sachant quoi répondre.

- Tous les adultes y jouent ! intervint Clarisse avec l'autorité indiscutable dans le discours que confère le métier d'enseignant.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Et Simon et moi, on peut pas y jouer ? demanda Rachel.
- Pas encore, mon chou.
- Mais pourquoi ?
- Parce que c'est la règle du jeu. Faut être majeur.
- Mais j'en veux un, moi, de gode-vibreur !

Rachel jeta un coup d'œil à son frère et poursuivit :

« Et Simon aussi, il en veut un.

- J'vous en offrirai un chacun, c'est promis.
- C'est vrai ? Pour notre anniversaire ?
- Pour l'anniversaire d'vos dix-huit ans.

Les jumeaux firent la lippe, simultanément.

- Mais, là, on va avoir cinq ans ! remarqua Rachel.
- Ça suffit comme ça ! dit Clarisse sèchement, sur un ton typiquement Éducation Nationale. Je t'ai dit que j'vous en offrirai quand vous aurez l'âge d'y jouer. Mais si tu continues à récriminer, non seulement j'vous les offrirai pas, mais en plus, j'vous offrirai rien pour vos cinq ans.

Avec un ensemble stupéfiant, les jumeaux fermèrent la bouche et s'intéressèrent subitement au contenu de leurs assiettes.

Céleste enregistrait leur attitude en silence.

Une profonde tristesse au goût de nostalgie l'habitait : voilà ce que Anne-Marie, leur mère dégénérée, avait brisé, privant Joanna -

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

puisque Joanna il y avait, désormais - et Céleste d'une enfance complice ; les vouant à la solitude pour le reste de leurs jours.
Solitude encore plus profonde que celle du commun des mortels, pour avoir connu la symbiose totale.
Elle sentit la main de Léo sur sa taille et son souffle dans son cou. Il avait capté sa détresse. Elle se laissa aller quelques instants contre lui. Dieu merci, elle n'était plus seule.
Elle se serra avec reconnaissance contre son homme, son miracle, sa merveille dorée aux yeux de source pure...
Puis, Céleste remarqua que Joanna non plus ne participait pas la conversation. Elle contemplait ses enfants, qui à présent chuchotaient entre eux avec des mines de conspirateurs, et son visage reflétait le chagrin. Elle doit se faire les mêmes réflexions que moi, se dit Céleste. Mais elle, j'ai bien l'impression qu'elle est toujours seule, conclut-elle intérieurement, après un bref coup d'œil à Clément Bethléem qui déployait tout son charme dans une discussion animée avec Clarisse.
Léo, qui avait suivi le regard de Céleste, lui glissa à l'oreille :
- Regarde la tête de Don Juan.
Le coup d'œil en valait la peine : Juan-Salvador était furieux. Céleste s'attendait à voir de la fumée sortir de ses oreilles. Si son beau-frère ne remballait pas sa séduction, il allait se retrouver avec le nez cassé. Ce serait dommage, un si joli nez !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste chercha le regard de Joanna et haussa les sourcils en manière d'avertissement. Sa sœur comprit le message et, après un grand coup de pied dans les tibias de Clément, s'écria, les yeux écarquillés, pointant le doigt en direction de la fenêtre :

- Oh ! Le traîneau du Père Noël !

Et elle se précipita vers la terrasse, suivie de près par les jumeaux et tous les adultes présents, sauf Clément qui s'éclipsa discrètement.

Sur la terrasse, les adultes formèrent une haie compacte derrière les enfants, pour couvrir la fuite de Clément, mais aucun des jumeaux n'eut l'idée de regarder en arrière. Ils contemplaient le ciel avec ferveur, certains d'y voir le traîneau tiré par les rennes.

- On ne le voit plus ! s'exclama Joanna. Il a dû se poser sur le toit de l'immeuble.

- Ho! ho! ho ! Mais où sont Rachel et Simon ?

Une grosse voix venait de retentir dans le salon.

- Le Père Noël ! s'écrièrent en cœur Joanna et Céleste. Rentrez vite, les enfants !

Rachel et Simon, subitement intimidés par ce gros barbu tout de rouge vêtu planté au milieu du salon, n'osaient plus avancer. Joanna les poussa doucement jusqu'au Père Noël, qu'ils

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

regardèrent avec de grands yeux effrayés, la bouche entrouverte – apeurante confrontation du fantasme avec la réalité.

- Alors, les enfants, dit le Père Noël d'une grosse voix, avez-vous été sages cette année ?

Les jumeaux restèrent cois.

- Dites « oui », souffla Joanna.

Ils hochèrent alors la tête.

- Est-ce que c'est bien vrai ? dit le Père Noël d'un ton sévère, démenti par le sourire que l'on devinait sous la barbe cotonneuse.

- Oui, Père Noël, intervint Joanna, ils ont été très sages.

- Bien ! Alors, j'ai beaucoup de cadeaux pour vous.

Le Père Noël posa sa hotte près du *ficus* enguirlandé, en remarquant :

« Joli sapin de Noël !

« Rachel, continua-t-il, celui-là est pour toi.

Il tendit un gros paquet la fillette qui s'avança avec crainte pour l'attraper.

« Et celui-ci pour Simon, dit alors le Père Noël en tendant un autre paquet.

Le petit garçon s'avança pour prendre le cadeau, mais le Père Noël, pris de sadisme, reculait à mesure que l'enfant approchait. Simon était proche des larmes et n'osait plus avancer.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Donne-lui un coup de poing, Simon ! s'exclama Céleste, indignée. Tu vas voir qu'il va te le donner.

Mais ce fut Rachel qui, rassemblant tout son courage pour venir au secours de son frère, contourna en douce le Père Noël et, de toutes ses forces, asséna un coup de pied vicieux dans le mollet recouvert de flanelle rouge.

De surprise, Clément Bethléem lâcha le cadeau qu'il tendait.

Simon, vif comme la pensée, s'en empara et s'enfuit hors de portée du gros homme en rouge.

Sous les rires, le Père Noël, feignant d'être impressionné par cette manifestation de force, distribua rapidement le restant des cadeaux.

Les jumeaux avaient été gâtés. Très gâtés.

- Voilà pour Rachel et Simon, dit le Père Noël. Maintenant, je voudrais savoir si Juan-Salvador a été sage.

- Hein ? Quoi ? dit l'intéressé, surpris.

- Est-ce que tu as été sage, mon petit garçon ? répéta le Père Noël.

- Donne-lui donc un coup de pied au cul, Don Juan, il aime ça ! plaisanta Léo.

- Euh, oui, j'ai été sage, répondit Don Juan.

- C'est vrai, ça ? demanda le Père Noël à Clarisse.

- Nan! répondit-elle. Il refuse d’me baiser plus d’trois fois par jour ! J’réclame des sanctions.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Dans ce cas, il devra partager son cadeau avec toi. Ce sera sa punition.

Le Père Noël tendit un paquet très long et fin à Don Juan, qui lu à haute voix ce qui était inscrit sur la carte jointe : « Puisque tu refuses de porter la main sur une femme...» Fronçant les sourcils, Juan-Salvador déchira le papier cadeau et en sortit une cravache, sous les rires des adultes présents. Les enfants, eux, étaient trop absorbés par l'ouverture de leurs paquets pour prêter attention à de bêtes histoires de grandes personnes.

Clarisse ouvrit de grands yeux gourmands.

- On l'essayera ce soir, hein ?

- Seulement si tu es sage !

Les jumeaux préférèrent « passer » sur le fromage, pour continuer à jouer. Clément dut fréquemment interrompre sa dégustation pour monter un jouet ou y mettre des piles, mais il se montra séduit :

- Vos fromages français, dit-il à Céleste, valent presque nos fromages suisses.

Céleste avait choisi un assortiment corsé : roquefort, saint-nectaire, tomme de brebis et camembert coulant. Clément goûta de tout - entre deux séances de bricolage à quatre pattes - et reprit de tout.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Il ne me semble pas que tu fasses un tel honneur au plateau de fromages, d'habitude, remarqua Joanna.
- C'est pour mieux goûter, dit-il en se resservant généreusement.
Simon et Rachel ne boudèrent pas le dessert. Comme Joanna préférait qu'ils ne mangent pas de glaces alcoolisées, Céleste avait fait deux bûches. Les enfants se goinfrèrent de chocolat ; les adultes de Grand Marnier ; Léo des deux.
La soirée se poursuivit dans la bonne humeur. Clément semblait avoir renoncé à séduire Clarisse et s'intéressait de près aux photos de Léo. Il écoutait les interprétations diverses et souvent érotiques qu'en faisait Don Juan, fan de la première heure, qui refusait de mettre autre chose sur ses murs que du Léo Corbillard. Les trois femmes discutaient ensemble.
Plus exactement, Clarisse et Joanna, qui semblaient s'être prises de sympathie l'une pour l'autre, discutaient, et Céleste écoutait en sirotant son petit verre de liqueur de citron ; cela jusqu'à ce que les jumeaux tombent endormis, le nez dans leurs nouveaux jouets. Alors, Joanna les porta dans la chambre de Marie Toulemonde et les borda dans les draps de satin impression panthère.
Clarisse profita de cet intervalle pour glisser à Céleste, avec un enthousiasme inquiétant :
- Elle est trop géniale, ta sœur ! Putain ! Quelle chance qu'vous vous soyez retrouvées !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Le cœur serré de jalousie, Céleste se força à sourire et à opiner. En définitive, Clarisse ne tenait pas à son amitié au point d'avoir peur de la perdre.

Très bien, se dit-elle. Très bien.

Et elle attrapa un autre chocolat pour se remonter le moral.

- Tu as l'air d'apprécier nos chocolats suisses, remarqua Clément.

Elle rit.

- Les chocolats suisses sont les meilleurs du monde, dit-elle le sourire aux lèvres. Comme les fromages français sont les meilleurs du monde.

Ils restèrent à grignoter des clémentines – corses, les toutes petites, les meilleures, à la fois sucrées et acidulées, fermes et juteuses ; quel dommage que la saison dure si peu ! -, des chocolats – suisses -, et des noix - de Grenoble -, en sirotant café et liqueurs, jusqu'à une heure avancée de la nuit. Clarisse et Don Juan s'éclipsaient régulièrement sur la terrasse, pour en griller une.

Céleste observa attentivement Joanna et Clarisse. La naissance d'une amitié commence presque comme une histoire d'amour, constata-t-elle amèrement : il y a des regards complices, des fous rires et tout un jeu de séduction qui consiste principalement à s'intéresser à la vie de l'autre et à se montrer sous son meilleur jour.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste mangeait ses clémentines et son dépit, en attendant impatiemment que ses hôtes se décident à dégager le plancher. Encore heureuse que seule Clarisse soit séduite par Joanna !

Que serait-elle devenue si Léo avait été sous le charme, lui aussi ? Comment aurait-elle pu le supporter ?

Et si Céleste commençait à faire la vaisselle, se sentiraient-ils poussés dehors ? À tous les coups, ils insisteraient tous pour l'aider. Et après, ils s'installeraient pour un dernier petit verre et ils seraient là pour la nuit ! Céleste ne voulait pas prendre le risque.

Elle finit par s'appuyer de plus en plus lourdement sur l'épaule de Léo et fit mine de s'endormir. Les paupières lourdes et papillotantes qui se ferment, le mouvement de tête brusque du dormeur qui s'éveille en sursaut...

- Tu t'endors, ma douce ? demanda Léo à haute voix.

Toujours là quand Céleste avait besoin de lui.

- Oh ! Mais il est quatre heures ! s'exclama Joanna. On va te faire la vaisselle et vous laisser.

- Laisse tomber, dit Céleste. Je la ferai demain. Je vais me coucher tout de suite.

Ainsi congédiés, tous récupérèrent qui ses enfants, qui ses paquets de cigarettes et briquets et - enfin! -, se retirèrent.

Soulagement.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Avec un soupir, Céleste commença à débarrasser la table.

- Je croyais que tu voulais te coucher, objecta Léo.

- Tu sais bien que j'ai horreur de me lever le matin et de trouver la cuisine pleine d'assiettes sales. Ça me donne envie d'aller me recoucher.

- Je vais t'aider.

Une fois le lave-vaisselle en marche et la cuisine impeccable, Céleste et Léo s'installèrent sur leur lit pour une dernière tasse de thé.

- Alors ? demanda Céleste. Qu'est-ce que tu en penses ?

Léo ne s'y trompa pas : elle parlait de sa jumelle, pas du thé.

- Elle m'a semblé sympa, mais très... (il cherchait le mot) hmm... superficielle.

Il hésitait, le regard perdu, pas satisfait. Il continuait à chercher comment définir Joanna.

« Un peu trop insouciante pour être très intelligente, finit-il par décréter.

- Ce n'est pas l'avis de Clarisse. Elle la trouve absolument merveilleuse.

- Ouais, remarqua Léo avec justesse, comme sa Daphné : les petites filles naïves, c'est son truc à Clarisse. La joie de vivre, les petites fleurs, les abeilles, la virginité, c'est tout à fait ce qui intrigue Clarisse.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Pour ce qui est de la virginité, elle arrive un peu tard, Joanna est mariée et mère de famille.
- Hum… la virginité, c'est un état d'esprit. Ta sœur, elle a l'air d'être vierge. Tu as vu comme elle rougissait quand on parlait de godes.
Céleste rit de bon cœur.
- Ça ne veut rien dire, objecta-t-elle. C'est peut-être la pire des cochonnes, sans en avoir l'air.
- Ça m'étonnerait, asséna Léo catégorique.
« Tu sais, continua-t-il, que ton beau-frère est très intéressé par mes photos. Il a une idée de pub et il voudrait que je m'occupe des prises de vues. On va se revoir à ce sujet.
- Ne t'emballe pas trop. (Céleste était pessimiste, comme à son habitude.) Il m'a l'air un peu écervelé, le Clément. Dès demain, il aura oublié cette histoire de photos.
Léo haussa les épaules avant d'enlever la tasse des mains de Céleste, pour la poser sur le sol, puis il l'enlaça - sa douce, sa petite femme, sa moitié, sa femelle -, la serra contre lui, et enfouit son visage dans ses cheveux.
- On verra bien, dit-il doucement.
Et pour la première fois depuis des heures - depuis l'arrivée de la tribu de sa sœur, en début de soirée - Céleste se détendit, le nez dans le cou de Léo et les doigts enfouis dans ses boucles caramélisées en désordre.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 31 -

Quelques heures plus tard, dans l'après-midi du 25 décembre, Clément appela Léo pour lui proposer une visite des locaux du nouveau supermarché des Pompes Funèbres Prosper - celui de Nice - dont l'ouverture était prévue dans les jours qui suivaient. Tout était prêt pour ce grand jour ; les nouveaux employés étaient en stage à la maison-mère, en Suisse. Dès leur retour, le supermarché des pompes funèbres de Nice ouvrirait ses portes de verre dépoli.

Léo et Céleste acceptèrent l'invitation avec empressement : ils avaient hâte de voir ça. Clément voulait passer les chercher, ils iraient ainsi au magasin en famille, mais Céleste refusa catégoriquement. Elle refusait, la voiture de Clément fut-elle deux fois plus spacieuse qu'elle ne l'était déjà, de passer ne serait-ce que cinq minutes enfermée avec les jumeaux qui ne manqueraient pas de vocaliser dans ses oreilles.

C'était non. Ils se retrouveraient là-bas.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Le magasin, de même que le siège social pour la France des Pompes Funèbres Prosper se trouvait à La Trinité. Bourgade à la lisière Est de Nice, où les entreprises bénéficiaient à la fois d'avantages fiscaux et d'un environnement particulièrement hostile - les premiers visant sans doute à faire oublier les seconds –, en raison de la proximité du quartier défavorisé de l'Ariane, sorte de cité HLM géante où les jeunes oubliaient qu'ils n'avaient aucune chance de quitter ce ghetto - pas par un travail honnête en tout cas, si l'on considérait la conjoncture - en circulant en bandes et en faisant régner la terreur.

Quand ils ne dealaient pas.

L'Ariane, où les garages se vendent ou se louent plus cher que les appartements.

Bien sûr, on se lasse de trouver chaque matin sa voiture amputée de l'un de ses accessoires. Au début, on prend ça avec bonne humeur. On en fait un jeu : qu'est-ce qui manquera demain matin ? L'autoradio ? Les enceintes ? Le pare-brise ? L'antenne ? Les enjoliveurs ? Les pneus ? Les rétroviseurs ? La voiture tout entière ? On lance les paris.

Le lendemain on est étonné de constater que les jeunes, pour désespérés qu'ils soient, ne sont pas dénués d'imagination et qu'ils ont volé le siège du conducteur ou le toit, découpé au chalumeau.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

On rigole bien de sa surprise, jusqu'au jour où les sales gosses décident de faire griller des merguez et des chipolatas et, faute de charbon pour le barbecue, mettent le feu aux voitures.
Alors, on essaie d'acheter un garage.

- On aurait dû accepter qu'ils nous emmènent, récriminait Léo, tout en cherchant les Pompes Funèbres Prosper dans les rues de La Trinité. On va se faire voler le corbillard rose.
- On le cachera derrière une pierre tombale, promit Céleste. Là, regarde, c'est à droite.
En virant dans le parking, ils aperçurent la grosse et coûteuse voiture familiale de Clément.
« Voiture de beauf, grommela Céleste sans aménité.
Le beauf en question baissa la vitre de sa portière :
- Suivez-moi, on va se garer dans le parking du personnel.
Sous-sol, défendu par plusieurs portes codées et un maître-chien.
Sage précaution. Léo avait retrouvé toute sa bonne humeur. Il gara le corbillard rose près de la voiture de Clément et, après les embrassades et exclamations d'usage, tous franchirent une porte coupe-feu pour s'engouffrer dans un ascenseur monte-charge, d'un modèle similaire à celui ou Céleste et Léo avaient noué

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

connaissance. Le temps d'un regard complice et ils étaient rendus dans la partie interdite au public du magasin, plongée dans l'obscurité hormis les quelques halos des veilleuses des issues de secours.

- La réserve, claironna Clément.

Il s'approcha d'un imposant tableau électrique et abaissa plusieurs leviers. La lumière se fit, si brutalement qu'ils fermèrent tous les yeux. Après quelques instants d'accoutumance, s'offrirent à leur vue de longues rangées d'étagères métalliques, pleines de boîtes et de cartons de toutes tailles, scrupuleusement alignés.

Avec un cri de joie, les enfants s'élancèrent vers la surface de vente : ils étaient en terrain de connaissance.

- Ne touchez à rien ! rugit Clément.

- Ne cassez rien ! renchérit Joanna. C'est leur terrain de jeu favori, expliqua-t-elle. Ils considèrent que le magasin leur appartient. C'est leur caverne d'Ali Baba. À la maison, ils ne cessent de dessiner des pierres tombales et des couronnes mortuaires. Je me demande ce qu'en penserait un psy.

Une certaine inquiétude passait dans sa voix.

- C'est tout à fait normal, la rassura Clément, en se mirant dans un petit miroir judicieusement accroché juste avant la porte battante menant au magasin lui-même.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Il remit ses cheveux en place avec application, avant de poursuivre :

« J'étais exactement comme eux à leur âge. Le magasin de mon père était pour moi le plus bel endroit du monde.

Il ne quittait pas son reflet des yeux, appréciant visiblement ce qu'il voyait. Céleste aurait parié qu'il avait disséminé de nombreux miroirs sur toute la boutique, pour être certain de pouvoir se mirer à tout instant.

« D'ailleurs, jusqu'à l'âge de seize ans, j'ai collectionné les banderoles de couronnes mortuaires. Je les accrochais sur les murs de ma chambre.

- Comment ça, les banderoles de couronnes ? demanda Céleste. Les gros rubans violets où il est inscrit des choses du genre :« À notre regretté père » ou « À notre collègue, les employés de Tartempion et fils » ?

Clément cessa de s'admirer pour se tourner vers sa belle-sœur.

- Oui, c'est ça. Mais les rubans ne sont pas toujours violets. Ils s'accordent avec la composition florale, tout en restant dans des couleurs sobres: violet, parme, noir, bordeaux, vieil or, vert sapin...

- Céleste ne veut pas acheter de couronne mortuaire, mon ange, intervint Joanna. Inutile de lui tenir ton discours commercial.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Je ne vends pas ; j'explique. Donc, je disais : des couleurs sobres. Mais il en existe des blanches, ou roses, ou bleues pâles pour les tombes d'enfants ou de jeunes vierges.
- Merveilleux, dit Céleste.
- N'est-ce pas ! s'enthousiasma Clément, imperméable à une ironie qu'il ne soupçonnait pas.
« J'en ai de très originales, poursuivit-il, emporté par son sujet. Il m'est arrivé d'aller voler sur des tombes des rubans aux messages particulièrement originaux. C'est fou ce que les gens font marquer là-dessus !
Céleste fronça le nez de dégoût et s'aperçut que Joanna en faisait autant, en regardant son beau mari qui faisait le paon. Elle devait se demander si, à la réflexion, elle n'allait pas envoyer ses jumeaux en psychanalyse dès le lendemain, de crainte qu'ils ne deviennent eux aussi, emportés par une fâcheuse hérédité, des pilleurs de tombes compulsifs
« J'avais, sur fond rose fuchsia - c'est très rare, la banderole fuchsia ! -, lettres d'or, " À la plus folle Tata, les filles de l'Éléphant Rose," - Tata et filles entre guillemets ! Et aussi, ruban vert prairie, lettres d'argent, « Tires-en une pour nous là-haut, de l'amicale bouliste de Genève ».
« Mais, mes deux préférées, je les ai trouvées à Paris, au cimetière du Père Lachaise.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Joanna, qui avait l'air de connaître l'histoire et de n'avoir pas envie de l'entendre, franchit les portes battantes, mais Clément ne bougea pas. Pas plus que Céleste et Léo qui attendaient la suite.
Clément eut un sourire radieux : il tenait son public.
« Avec mes parents, nous étions en voyage d'agrément, précisa-t-il. Et bien sûr, nous sommes allés visiter le cimetière le plus renommé du monde. Pour la première banderole, j'ai dû attendre que l'inhumation soit terminée et que la famille et les amis s'éloignent.
Céleste frissonna. Ce type n'était certainement pas normal.
« Mais, continuait-il, il me la fallait. Sur ruban de satin noir, lettres d'or : « À bientôt ! des potes de la chimio ».
- Oh, non ! s'exclama Céleste. Mais quelle horreur !
Léo avala sa salive.
- Terrible, hein ?
Clément rayonnait véritablement.
« La seconde, je l'ai eue sur la tombe d'une vieille dame. Une seule couronne, mais très originale : chardons - fleurs et feuilles -, graminées et baies noires. Ils ont certainement dû porter des gants, pour manipuler cette composition. Ruban bleu iceberg, lettres noires.
Clément fit une pause pour donner plus d'impact à la suite.
« Juste deux mots : « Bon débarras ! »

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Léo et Céleste restèrent pétrifiés un quart de seconde, avant d'éclater de rire.

« Extraordinaire, n'est-ce pas ? triompha Clément.

Puis, d'un geste conquérant, il poussa les portes battantes qui s'ouvrirent largement pour laisser passer les visiteurs.

- Ahurissant...

Céleste et Léo s'étaient statufiés devant l'immense allée centrale, interminable, de part et d'autre de laquelle s'ouvraient les rayons innombrables.

- Immense, hein ? se rengorgea Clément. Et il y a plusieurs étages.

- « Vous qui entrez, laissez toute espérance[3] », ne put s'empêcher de citer Céleste.

Ils avancèrent en silence jusqu'à l'étalage le plus proche, un alignement de pierres tombales de toutes formes et de toutes couleurs. Pendant qu'ils les longeaient, Clément leur faisait l'article, intarissable.

« Ici, vous voyez les formes les plus simples. Nous avons les statues et mausolées de l'autre côté. Chaque modèle est en libre-service et peut aussi être réalisé dans la pierre ou le marbre de votre choix. Les inscriptions sont, à volonté, gravées en nos ateliers

3 Dante Alighieri, « La Divine Comédie », « L'Enfer ».

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

ou réalisées en lettres de cuivre, achetées au détail et à visser soi-même. En tête de gondole, vous pouvez voir les différents lettrages disponibles.

Ils arrivèrent à l'endroit où étaient exposées les statues : anges, colombes, croix, étoiles de David, étoiles et croissants, mains de Bouddha, arbres, colonnes, fontaines, bustes d'hommes et de femmes, et même chevaux, chiens et chats.

Suivaient des mausolées de toutes formes, du plus sobre au plus prétentieux.

Clément expliquait :

« Ce que je voudrais, c'est que tu photographies ce qui t'inspire dans ce magasin et que tu y mettes l'ambiance et la couleur de tes photos de nature.

« Ton style, quoi.

« Pour mettre de la vie dans toute cette mort, la rendre attrayante.

« Je veux voir tes photos sur tous les murs, dans tous les magazines, sur toutes les chaînes télé. Une méga-campagne publicitaire !

« Le succès, c'est une question de publicité. Quand ton nom est sur toutes les lèvres, les gens ne pensent même pas aller chez le concurrent.

Léo opinait, disait :

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Oui, mais pour certaines prises de vues, il va falloir louer des projecteurs et peut-être même qu'on devrait sortir une ou deux pièces, pour les mettre dans un environnement bucolique.

« Ou même devant la mer, pourquoi pas ? Sous les vagues, en pleine tempête...

Clément acquiesçait à tout, disait :

- Pourquoi louer les projecteurs ? Autant les acheter.

- C'est vraiment très cher, expliqua Léo, ça ne vaut pas le coup pour un usage ponctuel.

- Oui, bon, nous verrons demain. On étudiera ça ensemble.

- Je travaille, demain, objecta Léo.

- Ah oui, c'est vrai, quel ennui ! Et pourquoi ne viendrais-tu pas travailler pour moi ?

- Comme photographe ? s'étonna Léo.

- Oui, dans un premier temps. Comme responsable de la pub, ensuite. J'ai pensé à mettre des dépliants publicitaires dans les boîtes aux lettres. Ça aurait un impact terrible ! Les promos du mois, tu vois ? Quatre pages, avec les photos des articles à prix barrés et les nouveautés.

- Oui, ça, c'est mon boulot. Je peux te le faire sans problème.

- Hum, intervint Céleste qui trouvait toujours son détrousseur de cadavres de beau-frère très antipathique. Fais une proposition écrite à Léo et nous réfléchirons.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Tu veux dire : « Et il réfléchira », corrigea Clément.
- Non, je veux dire que *nous* réfléchirons. J'ignore comment cela fonctionne chez vous, mais Léo et moi prenons les décisions importantes ensemble.
- Ah ? répondit-il sans se mouiller, sentant venir l'orage.

La visite se poursuivit. Affreuses fleurs de porcelaine, globes de verre - très kitschs -, contenant des fleurs artificielles, couronnes de fleurs séchées...
Ils retrouvèrent Joanna au rayon cercueils. Elle surveillait avec inquiétude les jumeaux qui, dans leur monde, jouaient à être morts. Ils avaient réuni un assortiment de couronnes de fleurs artificielles et diverses décorations de tombe au pied de deux cercueils et gisaient, les yeux fermés.
Simon avait choisi un grand cercueil laqué noir, aux poignées en argent massif et aux coussins de satin changeant bleu lagon, au pied duquel il avait artistiquement arrangé un livre de marbre noir, portant l'inscription : « À notre grand-père chéri », en lettres de cuivre, qu'il avait entouré de bouquets de fleurs de porcelaine dans un camaïeu de bleu. Au premier rang, une gerbe de fleurs artificielles en tissu blanc, lys et œillets, arborant un ruban bleu pâle portant l'inscription : « À ma fiancée », tenait compagnie à un

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

caniche de marbre noir. Entre ses mains, Simon serrait un crucifix très ouvragé et orné de fausses pierres précieuses.

Rachel, quant à elle, s'était approprié un cercueil pour enfant laqué blanc, intérieur de velours rose pâle, et en avait décoré la base d'une statuette de marbre blanc, représentant une colombe en train de prendre son vol, que côtoyait une boule de verre contenant un bouquet de fleurs en plumes, rose pâle et fuchsia. Le sol tout autour de la bière était jonché de fleurs artificielles roses. Entre ses mains, la petite fille tenait un faux cierge dont la flamme était représentée par une petite ampoule.

- Joanna, protesta Clément, ne les laisse pas mettre un tel désordre ! Les enfants, vous avez intérêt à tout remettre en place. C'est compris ?

Pas de réaction des pseudo-défunts.

« Oh ! Je vous parle ! Si vous ne rangez pas tout ça, Papa vous interdira de magasin pendant six mois.

Avec ensemble, les jumeaux ouvrirent les yeux, se redressèrent, et dirent d'une même voix :

- Oui, Papa !

Ces nouveaux Lazare sortirent de leur couche mortuaire et mirent tous leurs ornements dans un chariot de supermarché, se disposant à tout remettre en rayons.

Joanna s'approcha de Céleste et l'attrapa par la taille.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Tu as vu ? souffla-t-elle dans l'oreille de sa sœur. Tu crois que c'est normal pour des enfants de cinq ans de simuler leur mort ?

Céleste attendit que Léo et Clément se fussent éloignés pour répondre :

- Ils n'ont pas l'air traumatisés, en tout cas. Tant qu'il s'approprient les cercueils si joyeusement, je ne pense pas que tu aies de quoi t'inquiéter. Après tout, la fascination pour l'habillage extérieur de la mort est dans leurs gènes. Ton mari est en quelque sorte né dans un cercueil d'argent. Et toi, tu l'as épousé parce que l'originalité de son sinistre métier t'avait séduite. Moi-même, entre mon nom d'épouse, mon cimetière en paysage, mon corbillard rose et ma meilleure amie gothique, je suis peut-être un peu bizarre.

- Oui, mais tu n'as jamais simulé ta mort, objecta Joanna.

- Je ne suis pas très calée sur les jeux enfantins, pourtant il me semble que, quand ils jouent aux indiens, ou aux gendarmes et aux voleurs, ou aux combats inter-galactiques, ou à n'importe quel autre jeu violent à la mode dont je n'aurais pas entendu parler, tous les gosses doivent bien, à un moment ou à un autre, faire semblant d'être morts, non ?

Joanna sembla rassérénée par cette remarque.

- Tu as raison, dit-elle. Allons bon, où sont donc passés les enfants ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elles trouvèrent les jumeaux dans le plus grand et le plus prétentieux des mausolées : une sorte de temple romain de marbre blanc et luisant de quatre mètres sur deux. Quatre cariatides, représentant chacune une muse - la Musique, le Chant, la Poésie et le Théâtre - soutenaient un chapiteau triangulaire portant en énormes lettres dorées : FAMILLE DUMONT. L'intérieur de la sépulture était éclairé par trois fenêtres artistiquement obturées de dentelles de marbre, comme des moucharabiehs.

La porte de métal blanc ouvragé était ouverte : les jumeaux avaient investi les lieux. Ils avaient disposé des jardinières pleines d'affreux géraniums artificiels entre les cariatides et jouaient au papa et à la maman à l'intérieur.

Rachel couchait leur bébé - une statuette en bois de la Vierge - dans son lit - une jardinière en fonte rembourrée par un oreiller de cercueil en satin rouge -, pendant que Simon faisait semblant de mettre la table sur une des tombes de marbre.

Joanna et Céleste s'assirent sur la sépulture voisine pour les surveiller, en attendant que Léo et Clément terminent leur tour de magasin.

- Tu vois bien qu'ils ne sont pas morbides, tes gosses, remarqua Céleste. Ils ont choisi la Madone comme bébé, pas un Christ en croix.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Ils auraient pu prendre un chérubin. Ça ressemble quand même plus à un bébé.
- Qui aurait envie d'avoir un enfant qui n'a pas de sexe ?

- Tu ne peux pas accepter cette proposition, dit Céleste fermement.
- Tu plaisantes ? Il me paiera trois fois plus que mon salaire actuel, pour faire ce que j'aime faire. Il faudrait être fou pour refuser, s'exclama Léo.
- Tu sais bien que cela lui coûterait moins cher de passer par une boite de pub. Il ne te propose ce job que par pitié. C'est sûrement Joanna qui l'y a forcé.
« En plus, ça ne te prendrait que quelques heures par mois. Si ça t'occupe une semaine à temps plein, c'est la fin du monde. Ce n'est pas honnête d'accepter.
Léo soupira puis gémit. Tout son visage exprimait le désespoir.
« Si tu acceptais, ce serait comme s'ils nous faisaient la charité. Sans compter que, si demain Clément se dispute avec Joanna, il te mettra à la porte.
- Bon, écoute, je vais lui parler. Peut-être que, les trois autres semaines, je pourrais faire autre chose : vendeur, ou manutentionnaire, ou je ne sais quoi…

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Ouais, dit Céleste avec lassitude. Ou tailleur de pierre.
- Je vais devenir dingue si je continue à emballer ces stupides godemichés ! Et je vais me bousiller complètement le dos avec ces saletés de cartons pleins de magazines pour pervers honteux !
- Avec ça que les pierres tombales, c'est léger !

Le lendemain, par un splendide soleil de décembre – les touristes sont fous qui viennent visiter la Côte d'Azur en été ; c'est l'hiver qu'elle est la plus belle ! -, Céleste emmena Joanna à la découverte des boutiques du Vieux Nice. Elle prirent la Fiat de Joanna, plus facile à garer que le corbillard rose dans les rues encombrées du centre ville.
Les jumelles empruntèrent la Promenade des Anglais pour profiter du paysage ensoleillé. L'alignement vert des palmiers de toutes tailles et de toutes variétés – Nicolas Cerisier avait appris à Céleste qu'il en existe près de quatre mille espèces, dont la plupart, assurément, sont représentées à Nice -, le bleu cyan miroitant de la mer, le saphir profond du ciel, le blanc éclatant du sol et des murs reflétant le soleil d'hiver… polychromie claquante et lumineuse qui, conjuguée à l'espace infini du clair horizon et aux fantasques

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

arabesques aériennes des mouettes et des goélands, rafraîchit l'âme et la met en joie.

Pourtant, Joanna, préoccupée, ne quittait pas l'asphalte des yeux et conduisait en silence.

- Acceptez la proposition de Clément, dit-elle finalement. Il m'a dit que Léo refuse sous prétexte que ça lui coûterait moins cher de passer par une agence de pub. C'est ridicule, les Pompes Funèbres Prosper ont largement les moyens de payer un publicitaire. De toute façon, Clément a rendez-vous avec son comptable cet après-midi. Il est convaincu qu'il peut obtenir des réductions d'impôt en embauchant Léo. C'est considéré comme un investissement, la publicité.

Et voilà, Joanna venait de lui gâcher son plaisir. Le panorama perdit tout son attrait aux yeux de Céleste qui tourna la tête vers les immeubles rangés en front de mer. Comme elles passaient devant le casino, elle s'exclama :

- J'en suis malade quand je vois ce Las Vegas clinquant qu'on nous a construit à la place de Nice. Elle est belle la Prom', tiens ! Une autoroute à huit voies, frangée de béton, de fast-foods et de néons multicolores !

Mais Joanna ne voulait pas se laisser distraire de son sujet, elle reprit sa plaidoirie, comme s'il n'avait pas été question d'autre chose :

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Écoute, nous vous appellerons ce soir pour confirmer, mais Clément est certain, qu'au final, le salaire de Léo ne lui coûtera rien, mentit-elle sans vergogne.
- Clément n'aurait jamais envisagé d'embaucher Léo si tu ne le lui avais pas suggéré. Nous arrivons à nous débrouiller sans que vous nous fassiez la charité.
Joanna était consternée, elle n'avait pas saisi ce que cette proposition d'emploi avait d'insultant. Ne sachant que dire, elle se tut jusqu'à ce que, sa voiture garée et le ticket dûment réglé à l'horodateur - encore une invention du diable ; un scandaleux impôt de plus qui ne pénalise que les plus pauvres des automobilistes -, elles se retrouvent Place du Palais de Justice.
Joanna s'arrêta au milieu de la place et, se tournant vers Céleste, elle l'immobilisa à deux mains décidée à jouer cartes sur table.
- Oui, j'ai envie que l'on vous aide, commença-t-elle, forçant sa jumelle à lui faire face. C'est normal, on s'entraide toujours en famille. Si en plus cela ne nous coûte rien, pourquoi veux-tu refuser ?
« Et puis, ton mari à un talent certain, il faut lui donner sa chance. Il faut qu'il ait du temps pour développer son activité de photographe.
« Et le mécénat, c'est encore quelque chose qui donne droit à des réductions d'impôts. Alors, pourquoi refuser la chance que l'on vous donne ? C'est de l'orgueil mal placé.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle ne lâchait pas sa sœur, attendant une réponse, un signe, une réaction. Céleste restait immobile, le visage inexpressif.

Un mur.

« Mais arrête de te fermer comme ça ! s'indigna Joanna. Je n'essaye pas de te faire du mal.

Céleste baissa les yeux, pour résister à la tentation de hausser son sourcil de sceptique. Mais il faut croire que son sourcil gauche avait tressauté malgré elle, car Joanna la lâcha brusquement avec une exclamation d'impatience et s'éloigna à grands pas vers la rue de la Préfecture, contournant la fontaine.

Céleste la suivit lentement et la rattrapa devant la vitrine d'une couturière. Joanna s'y était arrêtée, prétendument pour contempler une robe de mariée très dépouillée, en réalité pour l'attendre.

- Viens, dit Céleste en l'entraînant sur une ruelle perpendiculaire, il y a plus de boutiques dans la rue Droite.

« Je n'y peux rien, enchaîna-t-elle décidée à faire amende honorable. Je me méfie de tout le monde. Cela n'a rien à voir avec toi. Je ne suis pas douée pour les rapports humains.

« J'ai toujours peur d'être blessée.

- Je ne te ferai jamais de mal, dit Joanna, ardente.

Céleste rit. Un rire un peu grêle, un peu étranglé. Pas très franc. Si tu savais, pensait-elle, combien tu m'en fais déjà.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Nous verrons bien, dit-elle. Si vraiment Clément obtient des réductions d'impôts, Léo ira bosser pour les Pompes Funèbres Prosper.

Joanna en resta muette de joie pendant quelques secondes, se retint de sauter au cou de sa sœur et, finalement, éclata de rire, n'ayant rien trouvé d'autre pour extérioriser son trop plein de bonheur.

- Venez dîner, demain soir, dit-elle finalement. Il faut fêter ça ! Je ferai des saltimboccas !

Céleste fut touchée par la joie de sa frangine.

- *Oye* ! viande et fromage à la fois ! Cela ne me semble pas très *cacher*, plaisanta-t-elle, pour couper court à son émotion.

Joanna haussa les épaules en riant.

- Il faut que j'achète des pâtes fraîches, remarqua-t-elle.

- Viens, dit Céleste, ici on trouve les meilleures pâtes du monde. Tu les fais comment, toi, les saltimboccas ?

Le lendemain soir, Léo et Clément n'en finirent pas de se congratuler, certains l'un et l'autre d'avoir fait la meilleure affaire. Léo avait amené un CD sur lequel il avait gravé les meilleures photos qu'il avait prises lors de la visite du « supermarché des

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Enfers », comme il l'appelait, et Clément était en extase. Les photos plurent aussi énormément aux jumeaux. Joanna dut littéralement arracher son mari à son écran d'ordinateur pour qu'il les rejoigne pour l'apéritif. Il ne se lassait pas de faire défiler les clichés.

Céleste et Léo Corbillard étaient arrivés aux Glycines vers vingt heures, chargés de deux desserts : les jumeaux devaient dîner avant leur arrivée et se coucher après l'apéro, aussi, pour les consoler de ne pas participer au repas, Céleste leur avait-elle préparé un dessert rien que pour eux. Des mini-bombes glacées au chocolat, fourrées de glace au beurre de cacahouète et aux éclats de cacahouètes salées et caramélisées, avec un cœur de caramel coulant. Les adultes se partageraient une grosse bombe glacée aux mêmes parfums, mais le cœur avait été corsé d'un trait de vodka. Céleste se demandait ce qu'elle allait bien pouvoir inventer d'encore plus spectaculaire en fait de chef-d'œuvre glacé pour la Saint-Sylvestre ; ils étaient tous invités chez Clarisse et Don Juan. Peut-être une omelette norvégienne. Oui, pourquoi pas ?

Les jumeaux dégustèrent leurs bombes avec des mines gourmandes, tout en écoutant les conversations des adultes qui cherchaient le meilleur slogan pour illustrer la campagne publicitaire, riant aux propositions saugrenues des jumelles.

- Pompes Funèbres Prosper, déclama Joanna, prenez la mort du bon côté.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Et la mort devient plus abordable, renchérit Céleste. L'éternité pour tous à tous les prix.
- Vous n'en reviendrez pas, ricana Joanna.
- Et mourir devient un plaisir.
- Nos concurrents vous feront mourir d'ennui.
- La meilleure mort au meilleur prix.
- Le hard-discount de la mort.
- Des promos pareilles, c'est à mourir de rire.
- L'éternité à prix d'ami.
- Chacun sa mort, chacun son linceul.

Clément était vexé.

- Et allez ! Encore des bêtises, fulmina-t-il. Je cherche un slogan sérieux !
- Mais on essaie de t'aider, mon ange, rétorqua Joanna.
- Vous nous déconcentrez avec vos rires de baleines ! Il nous faut quelque chose comme : cinquante ans d'expérience, ou depuis 1950, le choix, les prix.
- Pourquoi pas : satisfait ou remboursé, railla Céleste.
- Depuis 1950, aucune réclamation, piailla Joanna.
- Ha ! ha ! Très drôle ! fit Clément d'un air sinistre.

Sans forcément comprendre toute l'ironie des slogans, les jumeaux, excités d'être debout si tard, riaient de voir rire leur mère et leur tante. Et l'agacement de leur père décuplait leurs rires,

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

inexplicablement. Simon se roulait par terre, Rachel pliée en deux, se tenait le ventre.

Furieux, Clément s'indigna – vengeance paternelle :

- Mais, ils ne sont pas encore au lit, eux ? Joanna ! Tu as vu l'heure ?

- Oh non ! s'exclamèrent les jumeaux avec leur ensemble coutumier.

Joanna se leva.

- Papa a raison, déclara-t-elle. Si vous êtes sages, je vous lirai une histoire.

Traînant les pieds, maugréant, les jumeaux dirent bonsoir et montèrent se coucher, poussés, plutôt que suivis, par Joanna.

Les saltimboccas étaient excellentes. Même Céleste dut en convenir, à regret. N'aurait-elle donc jamais aucune suprématie sur sa sœur ?

- Je ne les aurais pas mieux faites. Pour tout dire, on dirait les miennes. C'est étonnant.

- C'est que vous avez la même recette, intervint Clément.

Joanna et Céleste se regardèrent en souriant.

- Avec la même recette et les mêmes ingrédients, deux cuisiniers différents n'obtiennent jamais la même chose, expliqua Joanna.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Quelle blague ! s'exclama Clément.
- Non, non, c'est vrai, renchérit Céleste. Le goût, ça dépend de tellement de choses. Rien que le temps de cuisson ou la force du feu changent la saveur. Alors, une pincée de sel en plus ou en moins, la découpe des légumes, le moment où l'on ajoute les épices... Tout peut jouer. C'est très surprenant que nous obtenions exactement la même chose.
- Elles ont raison, intervint Léo. Tu n'imagines pas la différence quand c'est Céleste qui fait cuire des pâtes et quand c'est moi.
- Soit, concéda Clément, peu intéressé par ces contingences si éloignées de ses préoccupations. La semaine prochaine, je fais la Suisse. Je pars deux jours et j'aimerais que tu m'accompagnes, Léo. À Lausanne, nous avons mille mètres carrés d'exposition en plein air, je pense que tu pourras prendre de bonnes photos. On dormira chez mes parents.

Céleste avala sa salive en silence. Elle détestait l'idée que Léo prenne l'avion sans elle. Tant de catastrophes peuvent arriver. En cas d'accident, elle voulait être avec lui. Pas question d'être veuve ; on ne la forcerait plus à poursuivre son chemin toute seule.

- Sans problème. À quelle heure, le départ ? demanda Léo.

Céleste leva un visage empreint de détresse vers son mari. Elle allait passer quarante-huit heures à s'inquiéter.

Une éternité.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Un enfer.

Léo lui sourit pour la rassurer.

« Je t'appellerai toutes les heures, promit-il.

- Allons, intervint Clément, il ne s'agit que de deux jours. Vous allez pouvoir faire les boutiques entre filles sans vous presser pour rentrer.

Céleste le détestait, celui-là, avec son ton condescendant. Joanna intervint :

- J'aimerais bien que tu viennes dîner avec moi, dit-elle à sa sœur. Tu pourrais même dormir ici, qu'en penses-tu ? Je n'aime pas me retrouver seule avec les enfants, dans cette maison, la nuit.

- Je me demande bien pourquoi, s'exclama Clément. Nous sommes dans un excellent quartier et il y a des alarmes sur toutes les issues, reliées à une société de surveillance qui intervient immédiatement. Ce sont vraiment des terreurs sans objet.

« De l'imagination. Des histoires de bonne femme.

Quel mufle ! Céleste le détestait de plus en plus. Comment peut-on mépriser l'imagination ?

Et, dans notre monde, comment ne pas avoir peur ?

Céleste, elle, avait peur en permanence, à chaque minute. Oui, elle le détestait de ne pas comprendre la peur. Et elle le détestait bien plus encore de n'avoir pas peur.

Que ne donnerait-elle pas pour n'avoir pas d'imagination !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 32 -

Léo ne méprisait pas l'imagination de sa femme et, au fond, se sentait flatté que Céleste ait si peur de le perdre. Cela montrait bien à quel point elle tenait à lui. Un autre eut peut-être trouvé un tel amour étouffant, pas lui. Il pensait que l'amour, le vrai, est sans limite, et pour tout dire, la séparation d'avec sa petite femme – sa douce - pendant quarante-huit heures était aussi intolérable pour lui que pour elle.

Il l'appela donc fidèlement toutes les deux heures pour de brèves conversations, afin de ne pas épuiser le forfait de son téléphone portable professionnel tout neuf – Clément Bethléem tenait à pouvoir joindre son publicitaire à tout instant pour l'entretenir en direct de l'évolution de ses idées en matière de slogan.

- C'est moi. Tu me manques.
- Tu me manques aussi. C'est affreux ! Tu vas bien ?
- Oui, oui. Et toi ?
- Ça ira mieux demain soir.
- Je te rappelle plus tard. Je t'aime.
- Je t'aime.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

La journée se passa ainsi. À dix-sept heures, Céleste klaxonnait devant la grille bleu canard des Glycines. Joanna ouvrit le portail avec son bip, depuis la fenêtre de la cuisine, et Céleste gara le corbillard rose dans l'allée. Elle avait accepté de dormir chez sa sœur.

Céleste serait toujours solidaire de ceux qui ont peur.

Les jumeaux se précipitèrent sur leur tante dès qu'elle eut mis un pied par terre. Ils l'avaient visiblement adoptée. Elle se demandait bien pourquoi, elle qui les tenait le plus possible à l'écart, qui évitait même de les regarder, qui ne leur adressait la parole que contrainte et forcée.

Était-ce parce qu'elle leur rappelait leur mère ?

Ou bien ce mystère tenait-il aux mêmes raisons qui poussaient tous les chiens à venir lui faire des fêtes ? Elle n'aimait pas les chiens – peut-être par fidélité à la mémoire de Josefa qui s'en méfiait, depuis son aventure avec le diabolique Chichi -, les trouvait bruyants et sales, ne supportait pas leur odeur. Pour rien au monde elle n'aurait fait de mal à un représentant de la gent canine, comprenait volontiers que l'on aime les chiens, mais se refusait à approcher de trop près ces bêtes qui vous bavent dessus et vous refilent des puces. Pourtant, curieusement, c'était toujours vers elle que se dirigeaient Médor ou Mirza ou Rex. Ils venaient poser leurs museaux baveux sur sa cuisse et la regardaient inlassablement de

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

leurs yeux mélancoliques, quêtant une caresse. Cela la rendait folle. D'autant plus qu'elle n'arrivait jamais à trouver suffisamment de dureté au fond d'elle-même pour chasser l'intrus d'un bon coup de pied, même si ce n'était pas l'envie qui lui manquait.

Seulement, agresser une créature, quelle qu'elle soit, qui ne cherchait qu'affection, c'était impossible pour Céleste.

Cela l'aurait culpabilisée pour le restant de ses jours.

Elle se trouvait confrontée au même cas de conscience avec les jumeaux, en pire. Car elle ne voulait surtout pas s'attacher à eux. Mais voilà, comment faire ? Comment faire pour qu'ils ne se sentent pas rejetés, tout en les tenant à distance ?

Rachel pendue à sa main droite et Simon à sa gauche, Céleste entra directement dans le jardin d'hiver où Joanna les attendait.

- Attends ! cria Rachel. On t'a fait un dessin.

Ils se précipitèrent vers l'escalier.

- Ils t'adorent, commenta Joanna. Et Léo aussi. Ils parlent de vous deux sans arrêt. Ils m'ont saoulée toute la journée à me demander quand tu allais arriver.

- Je me demande bien pourquoi, lança Céleste en levant caustiquement son sourcil gauche. Je n'ai pas l'impression d'être très amusante.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Avant que Joanna ne puisse répondre, les jumeaux étaient revenus. Ils lui avaient fait un dessin géant, sur une des grandes feuilles Canson de leur mère.

Ils avaient représenté le corbillard rose au milieu de ce qui semblait être un cimetière : de grands arbres verts, des croix de différentes tailles, de l'herbe, des fleurs en couronnes… Oui, c'était bien un cimetière.

Céleste fut surprise : elle n'aurait pas cru que des enfants de cinq ans dessineraient aussi bien. Le trait était précis, les détails soignés ; le corbillard rose, bien que schématisé, était très reconnaissable, avec ses chromes ; les arbres étaient tous différents. Cela évoquait plus l'Art Naïf que les gribouillages de deux tout-petits.

- Et vous avez fait ça tous seuls ? interrogea Céleste, méfiante.

Ils opinèrent joyeusement avec ensemble.

« Maman ne vous a pas aidés du tout ?

- Si, Maman nous a trouvé une photo de corbillard comme le tien, sauf qu'il était noir, expliqua Rachel.

- Alors, vous aviez un modèle. Et qui a dessiné quoi ?

Simon intervint :

- Les arbres, c'est Rachel. La voiture, c'est moi. Les croix et les fleurs, tous les deux.

Céleste étala le dessin sur la table et l'étudia avec sérieux.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Vous êtes des artistes, comme votre mère, dit-elle enfin. Je suis très impressionnée par votre talent. Ce dessin me plaît beaucoup. Je suis sûre qu'il va beaucoup plaire à Oncle Léo. Je crois bien que je vais l'encadrer et l'accrocher chez moi.

Les jumeaux étaient ravis.

« Je me demande, continua-t-elle pensivement en s'adressant à Joanna, si tes enfants n'ont pas trouvé l'image qu'il faudrait donner aux Pompes Funèbres Prosper.

Joanna vint examiner le dessin, Céleste se poussa pour lui faire de la place. Elles adoptèrent la même position sans y penser, côte à côte, légèrement penchées, en appui sur leurs mains agrippées au bord de la table. Les jumeaux se glissèrent sous leurs bras pour se placer devant elles.

- Tu veux dire le corbillard rose ?

- Oui, je veux dire le corbillard rose. La tradition revisitée, un aspect de gaieté, de décontraction cynique, pour ce qui reste la plus triste des voitures.

Joanna approuvait en silence.

- On va mettre notre dessin dans les publicités de Papa ? demanda Rachel, porte-parole officiel des jumeaux.

- Peut-être pas votre dessin, mais une photo du corbillard rose dans un joli cimetière, par exemple, répondit Joanna.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Pourquoi pas une photo un peu pâlie, avec certaines couleurs exagérées, comme dans les photos retouchées au pinceau des années 20 ?
- Oui, c'est à ça que je pensais.

Les jumelles décidèrent de dîner très tôt avec les jumeaux.
- On grignotera plus tard dans la soirée, si on a faim avant d'aller se coucher, avait dit Joanna.
Elles mirent en route une soupe à l'oignon et un crumble aux pommes, pendant que les enfants regardaient des dessins animés.
- Tu les laisses regarder la télé, toi ? s'étonna Céleste en reniflant. (Elle coupait les oignons.)
- Ce n'est pas vraiment la télé, ce sont des DVD. Je préfère veiller de près à ce qu'ils regardent. Il y a trop de violence dans les dessins animés de maintenant. Je visionne toujours seule les DVD que j'achète, en avant-première, et il arrive que je censure.
Le téléphone sonna et Joanna alla répondre, pendant que Céleste continuait à émincer les oignons. Joanna revint et tendit l'appareil à sa sœur :
- C'est Léo, dit-elle.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste s'essuya les mains avec un torchon, avant d'attraper le récepteur.

- Nous sommes chez les parents de Clément, l'informa Léo. Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta-t-il. Tu pleures ?

- Oui, répondit Céleste. Sur la mort d'un kilo d'oignons.

- Ah bon, j'ai eu peur !

Clément et lui allaient passer la soirée et la nuit chez les Bethléem, à Lausanne.

« Un véritable château, glissa Léo tout bas. Je me suis déjà perdu.

- Ça ne m'étonne pas, répondit Céleste sur un ton qui indiquait clairement qu'elle réprouvait ce genre d'ostentation. Prend des photos, qu'on rigole, ajouta-t-elle sans charité.

- J'ai eu une super idée, cet après-midi, pour la publicité de Clément ! s'exclama Léo.

- Ah, oui ? Nous aussi ! s'émerveilla Céleste. À quoi as-tu pensé ?

- Le corbillard rose ! Quel meilleur symbole pourrions-nous trouver ? Quand je pense qu'aucun d'entre nous n'en avait eu l'idée !

Céleste rit joyeusement :

- Nous avons eu exactement la même idée ! C'est de la transmission de pensée !

- Alors, c'est que c'est une bonne idée. Ça plaît même à Clément.

- Vraiment ? demanda Céleste fraîchement.

- Hum...

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Léo ne pouvait manifestement pas s'engager dans une conversation sur son beau-frère. Il se contenta d'assurer sa femme de son amour, qu'il ne quitterait pas le domicile si vaste des Bethléem avant le lendemain et, qu'à moins de se perdre corps et biens entre la salle à manger et sa propre chambre - ce qui entrait dans le cadre des possibilités -, il ne risquait plus rien pour ce soir-là.

« Je t'appellerai demain, conclut-il, avant de partir d'ici. Tu seras chez ta sœur ?

- Oui, oui. Tu me manques, tu sais ?

- Toi aussi. À demain, ma douce.

Céleste alla poser le téléphone sur son socle, dans le hall d'entrée.

Dans son immense cuisine bleue et miel – outremer, le carrelage mexicain égayé de motifs naïfs ; blond, le chêne des meubles et des lambris -, Joanna pleurait sur ses oignons - trop - tout en les émincant avec rage.

Céleste haussa son sourcil gauche et détacha une feuille du rouleau de sopalin pour la lui tendre.

- Moi aussi, ça me fait pleurer, les oignons, dit-elle d'une voix neutre.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Joanna se moucha bruyamment et, le visage toujours dans le sopalin, elle dit d'une voix enrouée :

- Léo et toi, vous avez beaucoup de chance. Je n'ai jamais vu un couple aussi étroitement lié et heureux que le vôtre.

- Oui, c'est vrai, dit Céleste en précipitant les oignons émincés dans une cocotte en fonte. Nous avons eu une chance incroyable de nous rencontrer, continua-t-elle en poudrant les oignons d'une cuillerée de cassonade. Nous nous correspondons vraiment bien.

Elle mélangeait les oignons crépitants avec une cuillère en bois.

- Clément ne m'appelle jamais quand il voyage, constata Joanna.

Que dire ? Céleste baissa le feu et remua consciencieusement ses oignons.

« Cela ne me perturbait pas, jusqu'à présent.

Sourcils relevés, Céleste lui lança un regard interrogateur.

- Et maintenant, cela te perturbe ?

Une moue dubitative aux lèvres, Joanna traversa sa cuisine de rêve pour remuer les oignons à son tour d'un air songeur.

- Non, avoua-t-elle. Je t'envie un peu de vivre une telle histoire d'amour, naturellement, mais je ne suis pas si mal dans mon couple.

« Clément est ce qu'il est : un séducteur. Il doit lui arriver de me tromper, mais c'est moi qu'il a épousée et c'est avec moi qu'il reste.

« Je suis sa favorite. Je trouve ça flatteur, en quelque sorte.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Et puis, c'est un bon père. Oui, je crois que nous formons un couple solide.

- Ouais, fit Céleste avec plus de sarcasmes qu'elle ne l'aurait souhaité. Tu es l'Élue. Ça te colle à la peau depuis toujours.

Joanna, réalisant qu'elle avait blessé sa sœur sans le vouloir, tenta maladroitement de la réconforter.

- Notre mère n'avait certainement pas de préférence. On ne préfère pas un enfant à un autre.

« Elle m'a prise, moi, par hasard. Voilà tout.

Céleste haussa les épaules.

- Tu ne crois même pas ce que tu dis.

Sa voix était lasse, elle regrettait d'avoir lancé le sujet.

« De toutes manières, cela n'a pas d'importance. Je faisais simplement remarquer que, dans ta petite enfance, cela t'avait réussi d'être la préférée et que, maintenant, à l'âge adulte, tu te résignais à le rester.

Joanna ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais Céleste s'empressa de poursuivre.

« Pour ma part, être laissée pour compte ne m'a pas réussi et j'ai cherché toute ma vie à être aimée passionnément. Je n'ai que faire d'un séducteur.

« La vie m'a déjà démontré que je n'ai pas les qualités requises pour être la préférée.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Alors, je veux être la seule et unique. Ne prenons pas de risques !
« Et par une chance incroyable, j'ai rencontré Léo. Sans doute le seul homme au monde capable de m'aimer avec cet absolu dont j'ai besoin. Et aussi capable de supporter d'être aimé de cette façon.
Céleste sourit.
« C'est un abandonné, lui aussi. Notre couple, c'est deux névroses qui se compensent et donnent... une sacrée réussite.
Les oignons étaient bien dorés. Céleste ajouta le vin blanc et le bouillon frémissant, avant de mélanger et de couvrir la cocotte. S'éloignant un peu, elle se cala dans l'angle du plan de travail, les fesses contre les placards.
« J'ai toujours détesté cette philosophie stupide qui prétend que nos blessures font notre force et, à terme, sont une chance.
« Non, détesté ce n'est pas le terme exact : j'ai toujours abhorré cette croyance ; ça m'a toujours rendue folle de rage.
« Je trouve ça complètement ridicule. Ce n'est même pas voir le bon côté des choses, c'est carrément refuser de voir la réalité en face.
« Et quand bien même cela serait vrai que les souffrances rendent les gens plus ouverts, plus intelligents, plus intéressants - ce qui est loin d'être prouvé, combien en sont devenus aigris et méchants, désespérés ou suicidaires, ou tueurs fous ? -, quand bien même,

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

donc, qui ne préférerait être intolérant, bête et inintéressant, mais toujours avoir été heureux ?

« Peut-être de chanceux imbéciles qui n'ont jamais vraiment souffert et qui trouvent romantique l'image du poète maudit ?

« Eh bien, malgré tout, je suis bien obligée de le reconnaître - à regret - être rejetés par nos parents nous a conduits à un bonheur conjugal plus intense que la moyenne !

Elle haussa les épaules et alla remuer la soupe qui bouillonnait.

« Si on faisait le crumble ? proposa-t-elle.

- Tu t'occupes des pommes, je fais la pâte, dit Joanna, en ouvrant le réfrigérateur pour prendre le beurre. C'est pour cela que tu n'as pas besoin de moi, constata-t-elle doucement. Tu n'es plus seule.

Installée à la grande table de chêne blond, Céleste épluchait déjà une pomme. Elle suspendit le mouvement de son couteau le temps de considérer attentivement la remarque de sa sœur.

- Je ne suis plus seule, c'est vrai, dit-elle finalement en revenant à sa pomme. Quant à me sentir seule...

« Nous vivons en symbiose, Léo et moi, mais nous ne partageons pas le même cerveau pour autant.

« Il y a des sentiments, des souvenirs, des angoisses en moi qu'il ignore et dont je ne souhaite pas lui faire part… ou bien je me sens impuissante à les verbaliser. Et je sais qu'il en est de même pour lui.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Et puis, certaines choses qui m'effrayent ou qui me sont indispensables lui sont indifférentes et inversement. Oui, parfois je me sens seule.

Joanna la regardait, plantée au milieu de sa cuisine, serrant un saladier contre son ventre, tel un enfant chéri. Elle avala sa salive et inspira un grand coup, comme si elle allait se jeter dans l'eau.

- Nous sommes jumelles. Nous avons sûrement les mêmes angoisses et les mêmes joies.

Céleste haussa légèrement les épaules en épépinant sa troisième pomme.

- Ç'aurait pu être vrai. Ç'aurait dû être vrai, répliqua-t-elle d'une voix douce. Mais nous avons eu des existences trop différentes pour réagir de la même manière.

- Il y a vraiment des similitudes troublantes dans nos goûts et dans nos vies, objecta Joanna.

Céleste lui lança un bref regard. Joanna n'avait pas bougé, le saladier contre son cœur.

- Si tu ne te décides pas à le faire, ce crumble, nous ne dînerons jamais, fit-elle remarquer en saupoudrant les lamelles de pommes de sucre brun mêlé de cannelle.

Joanna se mit en mouvement, posa le saladier sur la table, attrapa le paquet de farine et commença en verser dans le verre-mesureur.

- Tu n'es pas d'accord avec moi ? insista-t-elle.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Si. Je me demande si ne nous ne communiquons pas sans le savoir.

Les yeux mi-clos de plaisir olfactif, Céleste reniflait le flacon de cannelle.

« Une sorte de télépathie.

« Cela m'arrive bien avec Léo, il serait logique que cela se produise entre toi et moi.

Tout en parlant, elle avait parsemé les morceaux de pommes de beurre salé et se lava les mains, pendant que Joanna mélangeait rapidement beurre, farine et sucre. Elle rejoignit sa jumelle, qui recouvrait les pommes du sable grossier qu'elle avait obtenu, et planta ses yeux dans les siens.

Si semblables...

« Oui, il y a une sorte de communication entre nous. Mais je pense que nous avons été séparées trop longtemps pour pouvoir nous sentir, un jour, en parfaite harmonie.

« Je pense aussi que d'avoir connu cette symbiose exceptionnelle, même très brièvement, fait que nous nous sentons encore plus seules que la plupart des gens.

Elle laissa là Joanna et son crumble et rejoignit ses neveux devant un dessin animé de Tintin.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Ils lui firent grand accueil, insistèrent pour qu'elle s'asseye entre eux, et vinrent se blottir contre elle, comme deux chatons. Céleste fut tentée de caresser leurs fins cheveux soyeux et se força à étendre les bras sur le dossier du sofa, sans les toucher.

Ne t'attache pas à eux ! se morigéna-t-elle à part elle.

Quel avenir pour ces gosses ? songeait-elle, en les observant à la lueur bleutée du téléviseur. Avec un peu de chance, ils échapperaient au chômage en reprenant l'entreprise familiale. Fasse le ciel qu'ils soient aussi à l'abri de la folie des hommes. Céleste soupira.

Joanna s'encadra dans la porte du salon.

- À table !

Les jumeaux se précipitèrent.

- Est-ce que les Pompes Funèbres Prosper s'engagent pour la protection de notre planète, demanda Céleste, apparemment hors sujet.

- Euh... Je ne crois pas. Pourquoi ?

Céleste s'avança vers la table, en disant :

- *Ce n'est pas parce que l'on vit de la mort qu'il ne faut pas penser à l'avenir.*

Et elle posa les mains sur les têtes des jumeaux en un geste de bénédiction.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Ils s'installèrent devant la cheminée du salon pour faire un puzzle.

- Il faut d'abord trouver les bords, décréta Rachel.

Les jumeaux commencèrent à trier les pièces.

Céleste avait du mal à détacher les yeux de la petite fille. Comme elle ressemblait à Constance !

Enfin… à Joanna. Céleste n'était pas très sûre que, pour elle, Constance et Joanna ne fassent qu'une seule et même personne.

Et puis, les cheveux de Rachel... Cette petite avait hérité de la superbe chevelure de Josefa Dondedieu. Comme celle-ci aurait été heureuse de revoir Joanna !

Quelle lueur de triomphe passait sur le visage de ces enfants, quand ils arrivaient à assembler deux pièces !

Elle se promit de retourner voir son père : c'était trop bête qu'il se prive de faire la connaissance de l'enfant qu'il avait cherchée pendant des lustres pour une stupide histoire de religion.

Quelle tête de cochon !

Elle axerait sa plaidoirie sur la fortune des Bethléem et sur le luxe dans lequel ils vivaient. Voilà qui devrait toucher le vieux grigou ! Il était bien capable d'exiger des dommages et intérêts au père adoptif de Joanna. Céleste ricana intérieurement : elle avait bien envie de souffler cette idée à Romain.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Ce serait bien fait pour Maurice Choucroune, ce salopard qui lui avait volé sa mère,

sa jumelle,

son enfance

et, avec elle, son assurance,

son insouciance,

sa joie de vivre.

Oui, et si sa mère avait encore été en vie, Céleste se serait fait un plaisir d'immigrer en Suisse pour s'installer près d'elle et pour, chaque jour, lui raconter,

inlassablement,

les coups et les injures,

les larmes et la peur,

et la vie que l'on n'a pas envie de vivre.

Oui, vraiment, Céleste se serait chargée de lui faire un enfer sur terre.

Le puzzle était fini.

- Bon, au lit ! s'exclama Joanna.

- Une histoire d'abord, exigea Rachel.

- Une histoire si vous prenez votre bain et vous brossez les dents sans récriminations.

Cela méritait réflexion. Les jumeaux se consultèrent du regard et Rachel exprima l'opinion commune :

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- D'accord, si c'est Tatie Céleste qui raconte et si c'est une longue histoire.

Tous les yeux se tournèrent vers Céleste qui baissa la tête et haussa les sourcils pour regarder sa nièce d'en dessous sa frange.

- Tu es dure en affaire ! C'est peut-être génétique : tu as de qui tenir.

La petite fille sourit et leva son sourcil gauche.

- Bon, c'est d'accord, céda Céleste. Si je peux choisir l'histoire moi-même.

Les jumeaux acquiescèrent avec une parfaite synchronisation.

Pendant que Joanna lavait ses enfants, Céleste faisait son choix dans la bibliothèque en forme de canot de sauvetage de la chambre/bateau pirate des jumeaux. Que de livres ! Elle se décida pour un conte d'Andersen, « Le vilain petit canard », qu'elle trouvait très adapté à sa personne.

Depuis bientôt trente ans, elle se sentait un vilain caneton - et traitée comme tel - et elle se demandait si, un jour, elle se réveillerait transmuée en cygne. En toute objectivité, elle en doutait. Elle espérait toutefois que toute parole prononcée en faveur de la tolérance et de l'espoir ne le serait pas en vain et s'imprimerait dans

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

les cerveaux tout neufs de ses neveux. S'il le fallait, Céleste s'imposerait de leur raconter cette histoire au moins une fois par mois.

Et aussi, pour leur infuser l'horreur de l'injustice et la solidarité envers les faibles, certaines fables de La Fontaine comme « Le loup et l'agneau » ou... voyons, quel était donc le titre de cette fable qui finissait par « Selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir » et qui avait inspiré l'excellente chanson de Michel Sardou ?[4]

Et puis aussi quelques histoires avec des ogres comme « Le vaillant petit tailleur » des frère Grimm, ou « Le Petit Poucet » de Perrault, pour inciter les jumeaux à se méfier des inconnus et leur enseigner que l'intelligence et l'ingéniosité triomphent toujours de la force brute. Pour sa part, Céleste était loin d'en être convaincue, mais qui voudrait vivre dans un monde sans intelligence et sans culture ?

Peut-être que si l'on semait, dés à présent, dans tous les jeunes esprits, l'illusion que le monde peut être juste, peut-être, arrivés à l'âge adulte, ceux-là formeraient-ils une génération d'humanistes ?

4 « Selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir », il s'agit des deux derniers vers de « Les animaux malades de la peste », livre septième des *Fables* de Jean de La Fontaine, première parution en 1678.
Michel Sardou, « Selon que vous serez, etc, etc. », dans l'album du même nom, Tréma, 1994.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste pensa aux dessins animés pleins de sang et de violence diffusés sur toutes les chaînes télé ; elle pensa aux stupides reality-shows en vogue, et douta fortement que l'humanité puisse être sauvée d'elle-même.
De même que l'évolution naturelle de la race produit désormais des bébés dépourvus de germes de dents de sagesse ou sans cinquième doigt de pied - les uns comme les autres étant inutiles à l'être humain civilisé -, on verra sûrement très bientôt des enfants naître sans cerveau.
Après tout, une grande partie de l'espèce humaine semble ne pas en avoir l'usage. De même que de la sagesse et de l'équilibre.

Céleste en était là de ses sombres réflexions quand les jumeaux, vêtus de leurs identiques pyjamas de flanelle rouge, se précipitèrent dans la pièce, se jetèrent sur le lit de Simon et se mirent à y bondir comme s'il s'agissait d'un trampoline en piaillant :
- Une histoire ! Une histoire !
- Chut ! Ne sautez pas sur le lit, c'est dangereux.
Céleste s'installa dans le fauteuil à bascule, le livre de contes ouvert sur les genoux.
« Chacun dans son lit ! rugit-elle, faussement menaçante.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Dans un éclat de rire, les deux bambins se glissèrent sous leur couette respective. Joanna entra dans la chambre et borda ses enfants, après un baiser à chacun.

- Je vais faire la vaisselle, glissa-t-elle à Céleste.

Elle éteignit le plafonnier en sortant. La chambre d'enfant, éclairée par la lumière bleue d'une petite lampe, prit un aspect très intime et maritime - vraiment comme le pont d'un navire, la nuit. Le balancement du fauteuil y était peut-être pour beaucoup dans cette impression. Céleste s'attendait presque à entendre le clapotis des vagues contre la coque.

- « Le vilain petit canard », commença-t-elle. « Qu'il faisait bon à la campagne ! C'était l'été, le blé était d'or, l'avoine verte, le foin s'entassait en meule dans les prés verdoyants… »[5]

Elle avait lu autant pour elle que pour les jumeaux. Quand le vilain caneton se fut mué en beau cygne immaculé, elle leva la tête et s'aperçut que ses neveux dormaient. Sans bouger, pour ne pas troubler l'atmosphère paisible de la pièce, Céleste les examina attentivement. C'était la première fois qu'elle pouvait les regarder tout son soûl sans attirer leur attention ou celle de Joanna. Elle fut

5 Hans Christian Andersen, « Le Vilain Petit Canard », 1842.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

frappée par la paix qui se dégageait des enfants endormis et par leur aspect sans défense.

Une telle vulnérabilité alliée à une telle confiance !...

Céleste les écoutait respirer légèrement. Elle détailla le visage de Simon. Ce gosse avait les cheveux de son père, oui. Et le modelé des yeux et du nez ; son teint, aussi. Mais la forme du visage, la bouche, le dessin de la mâchoire... tout cela, il le tenait de Joanna. Et il avait aussi hérité des mimiques de sa mère.

C'était vraiment un bel enfant, calme, qui parlait peu. Naturellement : sa sœur parlait pour deux. Mais il n'empêche, Céleste le trouvait plus réfléchi que Rachel ; d'un tempérament qu'elle trouvait plus proche du sien propre. Et puis, le petit garçon n'avait pas besoin de beaucoup parler : sa frimousse était tellement expressive que l'on savait immédiatement ce qu'il pensait.

Elle se détourna pour examiner Rachel. La vue du petit visage endormi était trop douloureuse, réveillait trop de souvenirs.

Saisie d'une impulsion, elle déposa un rapide baiser sur le front de chaque enfant et se précipita hors de la chambre, comme si elle avait le diable aux trousses.

Joanna l'attendait au bas de l'escalier.

- On pourrait se prendre un café, dit-elle

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Est-ce que tu as du Grand Marnier ? demanda Céleste.

Sa sœur opina.

« Je vais te faire goûter quelque chose, fit Céleste. Et j'aimerais bien que tu me montres les albums photos de tes enfants.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 33 -

Les jumelles s'étaient installées dans le salon surchargé des Bethléem. Sur la table basse, devant la cheminée, étaient disposées la cafetière presque vide, la bouteille de Grand Marnier bien entamée et une boîte de chocolats fourrés à laquelle elles avaient fait un sort.

Céleste referma le dernier album de photos et se laissa glisser du divan sur le tapis d'Orient. Elle baissa la tête et examina les couleurs chatoyantes qui se transformaient à la lueur des flammes. Elle n'osait pas penser au prix de ce tapis. Elle se disait que, si elle en avait la moindre idée, elle ne pourrait jamais plus de se résoudre à le fouler. Elle était convaincue que c'était un Chiraz.

Joanna se laissa glisser à côté d'elle.

- Je crois bien que je suis grise, dit-elle en riant.

Elles avaient passé une bonne soirée, serrées l'une contre l'autre, à se raconter des anecdotes et à pouffer comme des gamines. Céleste avait laissé tomber sa garde et Joanna commençait à espérer qu'elles finiraient par se retrouver, comme si elles n'avaient jamais été séparées.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Il faudrait peut-être aller se coucher, lança Céleste. Encore que, je ne suis pas sûre de réussir à me lever et à grimper l'escalier : je suis crevée et j'ai peut-être un peu trop fait honneur au Grand Marnier, moi aussi. (Elle avait pris deux cafés arrosés. Quelle libéralité, quelle débauche pour cette abstinente convaincue !) Les jumeaux se lèvent sûrement tôt, continua-t-elle.
- Pas grave, répondit Joanna. Notre employée de maison arrive à huit heures. Elle s'occupera d'eux. On peut dormir jusqu'à midi, si on veut. Enfin, s'ils ne viennent pas sauter sur le lit pour nous réveiller.
« Et puis, je n'ai pas envie de dormir tout de suite.
Joanna empoigna la table basse et la poussa vers le mur. Céleste attrapa deux coussins sur le sofa et en lança un à sa sœur. Elle s'allongèrent d'un même mouvement sur le moelleux tapis ainsi dégagé, puis Joanna se redressa sur un coude et contempla le visage de sa jumelle que le feu animait de lueurs mouvantes.
- Comment t'es venue ton idée de livre ? demanda-t-elle.
Céleste haussa les épaules.
- J'ai toujours voulu écrire, seulement, après la mort de Julien, je ne me sentais plus capable d'inventer une histoire que j'aurais eu envie de lire. Un livre érotique, c'était la facilité.
Joanna secoua la tête.
- Non, je voulais dire, ton sujet, comment t'est-il venu ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Sa sœur haussa les épaules, une fois de plus.

- Je ne sais pas, les pensionnats de jeunes filles m'ont toujours captivée, j'ignore pourquoi. Enfin, j'imagine qu'il faut admettre que, d'une façon ou d'une autre, j'ai été fascinée par ce genre d'établissements parce que tu y as passé ta scolarité. Ce fameux lien entre jumeaux, je suppose.

« Et puis, je pense que les pensionnats pour jeunes filles parlent beaucoup à l'imagination. Cela réveille des fantasmes à la fois féminins et masculins. J'espérais ainsi toucher le lectorat le plus vaste possible

Joanna s'agita nerveusement. Ce n'était pas la réponse qu'elle attendait. Elle se laissa tomber à plat dos ; elle ne voulait pas que Céleste put voir son visage. D'un ton détaché elle dit :

- Tu as eu des aventures homosexuelles ?

Sans bouger, sans se tourner vers sa jumelle, Céleste dressa l'oreille : sa frangine retenait son souffle.

Non, ce n'est pas possible, se dit-elle.

Elle se redressa à son tour pour croiser le regard de Joanna : rougissante. Gênée.

- Ne me dis pas que tu as eu une esclave sexuelle dans ton internat pour filles du grand monde, s'exclama-t-elle. Ne me dis pas que, sans le savoir, j'ai raconté ton histoire !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Joanna n'osait plus regarder sa sœur. Son teint avait viré au cramoisi.

- Eh bien, pas exactement, souffla-t-elle en détournant la tête.

Céleste s'agenouilla pour remplir un petit verre d'alcool. Elle le tendit à sa sœur.

- Tiens, remets-toi. Raconte-moi un peu ta tumultueuse adolescence, que je puisse constater les similitudes avec mon livre.

Joanna avala l'alcool cul sec, comme s'il s'agissait d'un remède nauséabond. Elle tendit le verre à sa sœur, se roula en boule sur le tapis, les yeux perdus dans les flammes, et dit :

- Il se passe beaucoup de choses dans ce genre d'établissements. C'est l'adolescence qui veut ça. Toutes ces pulsions sexuelles qui n'ont pas d'autres exutoires... Un soir, avec Esther, nous nous sommes retrouvées dans une soirée avec des filles plus délurées que nous et... on y a vu... des choses...

- Une partouze, quoi.

- Euh... oui. Et... ça nous a travaillées et on a fini par coucher ensemble.

« Et ça nous a plu.

Céleste commençait à s'ennuyer. Joanna ne valait pas Clarisse pour raconter des cochonneries.

- Et c'est tout ? demanda-t-elle.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- ... Non... On a participé à des partouzes et aussi à des initiations. Ce n'était pas très éloigné de ce qui se passe dans ton livre. Pas tout à fait la même chose : on n'a jamais violé personne, mais certaines ont été attachées et livrées à plusieurs filles.

Et Léo qui était persuadé que Joanna était coincée ! Quelle histoire ! Céleste en était toute égayée.

- Mais, ça ressemble tant que ça à ce que j'ai écrit ?

- Certains passages, oui. L'aspect psychologique, aussi.

Songeuse, Céleste s'était renversée à plat dos et contemplait le plafond en silence. C'était au tour de Joanna de s'appuyer sur un coude pour dévisager sa jumelle.

« Tu ne m'as pas répondu, remarqua-t-elle. Tu as eu des aventures homosexuelles ?

Le regard de Céleste quitta le plafond pour se plonger dans celui de sa sœur.

Identique !

Choc renouvelé : on s'habitue à l'individualité.

- Non.

Incrédule, Joanna haussa les sourcils.

- J'étais persuadée qu'avec Clarisse...

Céleste secoua la tête.

- Elle est trop masculine pour moi et je crois que je suis trop ronde à son goût.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Joanna hésita brièvement avant de demander :

- Tu désapprouves ?

Amusée, Céleste rit.

- J'ai un raisonnement très freudien, là-dessus. Je pense que nous sommes tous bisexuels. Je trouve que Clarisse, qui passe en permanence de la femme à l'homme, est la personne la plus équilibrée du monde. Sincèrement.

« Je n'ai jamais rencontré aucune fille qui m'ait réellement attirée, c'est tout.

- J'ai une autre théorie, dit Joanna d'une voix ferme, avant de rougir et de baisser les yeux.

« Oh, mon Dieu, c'est tellement difficile à dire !...

« Tu as vu les photos d'Esther, qu'est-ce que tu en penses ?

Une moue dubitative aux lèvres, Céleste haussa une épaule.

- Elle a l'air sympathique.

- Physiquement, qu'en penses-tu ?

Céleste leva un sourcil faussement désinvolte.

- Bon, d'accord. Je me rends. Il y a un air de famille avec nous.

« Enfin, surtout avec moi : la coiffure, la silhouette... Donc, tu penses, qu'inconsciemment, tu as été attirée par Esther parce qu'elle me ressemble et que, par conséquent, si je n'ai jamais été attirée par une fille, c'est parce que je n'ai rencontré personne qui te ressemblait.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Joanna battit des paupières en signe d'approbation.

- J'ai longuement réfléchi, dit-elle. En couchant avec Esther, je cherchais à retrouver la communion totale que nous avions toi et moi.

- Hum... C'est possible. Il y a aussi la thèse du narcissisme. Si elle me ressemble, c'est donc qu'elle te ressemble. Juste un peu plus ronde.

Mais Joanna secoua la tête vigoureusement.

- Non, non ! Ce qui m'attirait chez Esther, c'est ce qu'elle avait de différent de moi ; ce qu'elle avait de semblable à toi : un vrai corps de femme, des seins, des fesses, des hanches ! Regarde !

Elle se glissa jusqu'à un coffre précieusement sculpté, placé sous la fenêtre.

« Regarde ! répéta-t-elle.

Elle avait sorti un carnet de croquis et le tendait à sa jumelle. Céleste se redressa pour attraper à deux mains le grand carnet et, le posant sur le tapis, elle s'allongea plat ventre pour le feuilleter.

« C'est la fille que j'imaginais dans mes fantasmes.

Le carnet était rempli de croquis à la sanguine et à la mine de plomb.

Uniquement des nus.

Toujours la même fille, dans toutes les poses imaginables.

Obsédante.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Obsessionnelle.

Indiscutablement, il s'agissait de Céleste.

- Tu es vraiment douée pour le dessin ! (Comme Josefa aurait été fière !) Ça peut encore être une sorte de narcissisme. Tu dessinais cette fille parce que tu aurais voulu être comme ça.

Assise sur ses talons, les mains sur ses cuisses élargies, Joanna secoua doucement la tête avec désespoir.

- Tu refuses l'évidence.

Elle ramassa son cahier et le rangea, lentement.

- Tu cherches une excuse à quelque chose qui te dérange chez toi. Voilà tout, rétorqua Céleste.

Elle se réinstalla sur le dos et ferma les yeux, épuisée. Vaguement déprimée.

Une grosse, c'est plus joli en croquis qu'en vrai, se disait-elle.

Soudain, elle sentit un souffle tiède sur ses lèvres. Son corps réagit instantanément. Sa bouche s'entrouvrit pour recevoir le baiser pendant que l'étirement exigeant du désir lui tenaillait le ventre. Les reins en feu, consentante, elle ouvrit lentement les paupières. Joanna la regardait avec intensité, guettant toutes ses réactions. Elle se pencha un peu plus, jusqu'à ce que leurs lèvres se frôlent, et s'immobilisa.

Leurs souffles se mêlaient. Céleste faillit gémir de désir.

Sa sœur se redressa.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Tu vois ? dit-elle seulement.

Garce. Allumeuse. Céleste se leva.

- Je vais me coucher, dit-elle d'une voix atone. Tu avais raison. Je n'aurais été attirée que par une fille qui t'aurait ressemblé.

Sur ses mots, elle quitta la pièce.

La salle de bains de la chambre d'amis des Glycines était un rêve de chromes et de marbre blanc. La cabine de douche à elle seule occupait autant de place que la cuisine de Céleste. Une simple cloison de verre délimitait l'espace de douche. Il n'y avait pas de porte.

Appuyée des deux mains à cette cloison, les yeux clos, la tête baissée, Céleste recevait l'eau sur ses épaules, tentant de mettre de l'ordre dans ses sentiments.

Avant tout, elle se sentait frustrée.

Et humiliée, que Joanna n'ait pas ressenti suffisamment de désir à son endroit pour poursuivre. Un rejet de plus.

Coupable, aussi, de ne ressentir aucune culpabilité vis-à-vis de Léo. Pourquoi diable ne se sentait-elle pas en faute ? Enfin, il ne s'était rien passé, heureusement. Allons, tant mieux ! Frotter sa graisse contre le joli corps de Joanna...

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Ç'aurait été obscène.

Céleste se redressa pour se tourner vers le jet d'eau. Ce faisant, elle sentit un corps nu se coller contre son dos. Une main se posa sur son ventre, l'autre l'enlaça et emprisonna son sein droit. Joanna c'était faufilée sous la douche avec elle. Le bruit de l'eau dans les oreilles, Céleste n'avait rien entendu.

Avant que sa sœur ne puisse faire un geste, Joanna lui mordit doucement la nuque. Un long frisson secoua Céleste du sommet du crâne aux talons, courant tout le long de la colonne vertébrale, la traversant de part en part.

Vaincue... Je suis vaincue... se répétait-elle absurdement, sans même savoir pourquoi son inconscient lui assénait la même phrase. Esclave du désir qui l'incendiait déjà toute entière, elle se tourna pour faire face à son double.

Son double parfait.

Ce n'est qu'en s'éveillant, le lendemain matin, que Céleste compris le sens de son leitmotiv de la veille. Les jumelles ouvrirent les yeux en même temps. Elles s'étaient blotties l'une contre l'autre durant leur sommeil, joue contre joue, les cheveux mêlés.

Comme avant.

Comme sur plusieurs des photos de l'album de leur petite enfance.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Comme dans les souvenirs de Céleste.

Elle se rendit compte qu'elle avait délibérément fuit tout contact physique avec sa jumelle, pour pouvoir la garder loin de son cœur.

Elle avait toujours été persuadée que l'amour n'était rien d'autre que l'accoutumance à l'odeur de la peau de quelqu'un d'autre. Plus on se frotte à une peau, plus on l'aime, plus l'éloignement crée un manque. De son point de vue, les couples qui ne se touchaient plus étaient des couples qui ne s'aimaient plus. Elle estimait que l'attachement entre mère et enfant tenait à l'incapacité du nouveau-né de marcher. Sa mère le porte donc sans cesse et l'un comme l'autre ont besoin de cette proximité. À mesure que l'enfant devient plus autonome, sa mère et lui s'éloignent l'un de l'autre, pour finir par être enchantés d'être débarrassés l'un de l'autre et même, parfois, par se détester mutuellement, quand l'enfant arrive à l'adolescence.

Ainsi, pour Céleste, l'amour était en grande partie d'ordre chimique : on aime uniquement ce que l'on serre contre son cœur. Elle pensait que tout autre forme d'amour tenait de la névrose ou de l'obsession.

Elle s'était donc appliquée à tenir à distance Joanna et les jumeaux. Cela s'était avéré difficile. La frangine était plutôt collante - Céleste comprenait mieux pourquoi, à présent - et les jumeaux étaient à l'âge des câlins. Et comme Céleste était une réplique de leur mère en plus confortable...

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Voilà, elle était vaincue.

Elle se sentait bien, serrée contre sa jumelle, comme un chaton contre le ventre fourré de sa mère.

À sa place.

Apaisée.

Complète.

Complète ? Quelle était donc c'est idée qui lui était passée par la tête ? Il lui faudrait réfléchir là-dessus, plus tard. Elle avait l'esprit encore trop embrumé par le manque de sommeil.

La nuit avait été riche en émerveillements et en découvertes. Le grain de la peau si semblable, les détails les plus intimes fidèlement dupliqués, jusqu'à la moindre tache de rousseur, jusqu'au moindre grain de beauté, mais le tout en miroir. Ce qui était à droite chez l'une se trouvait à gauche chez l'autre.

« Parfait reflet l'une de l'autre. » Les mots de Josefa Dondedieu flottaient dans la pièce avec elles.

Néanmoins, Céleste se l'avouait avec bonheur, Joanna ne valait pas Léo sur le plan purement sensuel.

Et de loin.

Et puis, à son avis, aucun artifice ne pouvait remplacer une bonne bite. S'avisant alors que, non contente de ne pas se sentir fautive vis-à-vis de Léo, elle ne se sentait même pas coupable de ne pas se sentir coupable, elle prit la décision de ne rien dire de cette nuit

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

saphique à son homme : il serait inquiet, jaloux et malheureux, et tout cela sans raison, puisqu'il ne s'agissait de rien d'autre que de l'enfance retrouvée. Oui, elle se tairait.

Dix minutes après leur réveil, les jumelles n'avaient pas encore bougé, pas encore parlé, savourant la fusion originelle recouvrée. Le genre de communion qu'elles avaient dû connaître in-utero.

Primordiale.

Encore plus qu'innée.

Un bruit de galopades dans le corridor rompit la quiétude, suivi par ce qui ressemblait à la charge d'un taureau furieux contre la porte de la chambre. Les jumelles se recroquevillèrent simultanément, en prévision de l'assaut. La porte céda, les jumeaux déboulèrent en poussant des cris d'Indiens. Ils se jetèrent sur le lit, se creusant une place entre leur mère et leur tante, exigeant leur part de câlins.

Rachel se coula entre les bras de Céleste, nichée contre son ventre, le nez dans son cou. Avec un léger soupir, Céleste referma les bras sur l'enfant et enfouit son visage dans les légères boucles rousses.

Oui, elle était vaincue.

- Tu sais quoi ? Les grains de beauté de Rachel sont disposés comme les tiens, révéla Joanna. Et elle est droitière, comme toi.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste échangea un regard complice avec sa jumelle.
- Naturellement, dit-elle avec un sourire.

Elle hésita, traîna les pieds, tergiversa avec elle-même, s'efforça de faire comme si de rien n'était, se demanda comment négocier avec sa conscience et, enfin, contre son intuition, malgré son aversion, se méprisant pour son esprit de boy-scout mais incapable de lutter contre sa conscience et, par-dessus tout, soulevée de rage à l'encontre de son père qui, par son incommensurable bêtise, l'obligeait à cette démarche, elle finit par y aller.
Elle ne serait en repos avec elle-même que quand elle aurait tout tenté pour convaincre Romain de rencontrer Joanna et de faire la connaissance de ses petits-enfants. En dépit de la rancune et du dégoût qu'elle ressentait à l'encontre de son père, en dépit de son absence d'indulgence à son égard, elle savait.
Elle savait, voilà.
Elle savait que Romain, même s'il avait toujours eu cette violence en lui - cette colère, comme aurait dit Josefa -, cette intolérance, cette intempérance, avaient été exacerbées par la disparition de sa fille.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

C'était stupide de sa part de se refuser le bonheur de la voir, de s'assurer qu'elle allait bien, d'exorciser le cauchemar de toute une vie, pour une simple question de religion.
Et puis, Céleste savait bien que Josefa, si elle avait vécu, serait allée secouer les puces de son obstiné de fils. Elle allait s'en charger, en mémoire de sa grand-mère.

Quelle ne fut pas sa surprise, quand, un quart d'heure avant la fin des visites, elle mit le pied dans le cabinet médical ! Juste en face de la porte, un bureau inconnu faisait obstacle aux patients en route vers la salle d'attente. Et à ce bureau, une femme - une Asiatique - inconnue elle aussi.
Sur le coup, Céleste crut qu'elle s'était trompée d'étage, elle devait être chez le dentiste du troisième. Soudain, alors qu'elle allait sortir en s'excusant, les meubles familiers de la salle d'attente s'imprimèrent sur sa rétine – cet orange omniprésent, inoubliable.
Elle resta plantée dans l'embrasure de la porte, déstabilisée, à fixer bovinement la secrétaire - une secrétaire, son père ! - qui la regardait avec inquiétude. C'est qu'elle ne devait pas avoir l'air banal à la dévisager sans un mot, les yeux ronds, comme devant une apparition divine.
- Le docteur, que les rendez-vous il reçoit, aujourd'hui.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

L'Asiat' tentait d'établir une communication. Mais quel accent ! Et quelle syntaxe ! Forcément, son père ne pouvait prendre qu'une secrétaire au rabais. Elle devait bosser gratuitement pour avoir l'opportunité d'apprendre la langue. Un stage de perfectionnement ou une autre pantalonnade du même genre.

Peut-être même qu'il avait réussi à se faire payer, lui, pour la former au métier de secrétaire médicale.

« Prendre rendez-vous, vous vouloir ?

La stagiaire insistait, dans cinq minutes, elle allait appeler la police ou les urgences psychiatriques. Céleste ferma la porte et s'avança jusqu'au bureau.

- Je ne veux pas de rendez-vous. Je suis la fille du Dr Dondedieu et je voudrais lui parler.

- Aaaah !

Sourires et regards curieux des deux parties. Elles s'étudièrent un instant et la petite Jaune, d'un geste courtois, indiqua la salle d'attente à Céleste, puis se levant, elle dit :

« Asseoir vous, je vous prie. Prévenir, je vais

Céleste s'exécuta, perplexe : cette femme, qui parlait comme Maître Yoda, lui semblait un peu âgée pour une stagiaire. Elle devait bien avoir trente-cinq ans, peut-être même plus ; elle paraissait curieusement sans âge. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

- Qu'est-ce que tu veux ?

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle sursauta sur sa chaise orange. Son père était planté dans l'encadrement de la porte de la salle d'attente, dans sa blouse blanche de médecin ringard. Il la regardait avec dégoût.

Toujours aussi aimable.

Céleste sentit la haine lui monter à la gorge. Elle faillit se lever et partir immédiatement. Quelle était donc bête de s'être imaginée qu'elle pouvait l'inciter à jouer au grand-papa gâteau !

Allons, un effort. Pour Félix et Josefa.

- Je pense que tu as tort de t'obstiner à ne pas rencontrer tes petits-enfants. Ce sont des gosses très intelligents, très doués. Un jour ou l'autre, tu regretteras de t'être privé de cette joie par rancœur. Si tu continues à t'enfermer dans ton orgueil, tu crèveras tout seul, alors que tu as une famille.

Voilà, c'était dit, elle pouvait partir.

- Je n'ai pas besoin d'une famille de dégénérés, cracha Romain. Toi et ta sœur vous êtes des tarées, vous tenez de votre mère un vice de fabrication.

Céleste plissa les yeux : «Un vice de fabrication» ? Il commence à tourner de moins en moins rond, le paternel.

« J'ai tiré un trait sur vous.

« Tu peux te tirer, maintenant, ajouta-t-il. Et ne compte pas sur un héritage quelconque de ma part. Ma femme va me faire un héritier digne de ce nom.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Un fils qui prendra ma suite.

Il se tut et prit une pose avantageuse. Céleste fronça les sourcils et étudia attentivement le visage de son père. Qu'est-ce que c'était que cette histoire de femme et d'héritier ?

Se serait-il mis à boire en journée aussi ? Elle inspira à fond, cherchant à repérer des effluves d'alcool. Non, ça n'avait pas l'air d'être ça.

Était-il en train de perdre la boule complètement ?

Et voilà, elle aurait mieux fait de ne pas venir ! Maintenant son sens des responsabilités lui imposait de s'assurer que tout était bien à sa place dans le cerveau de son-père-le-bon-docteur. S'il s'avérait qu'il perdait les pédales, il pouvait devenir dangereux pour ses patients, se tromper de façon dramatique dans ses ordonnances ou ne pas identifier une grave maladie.

Il fallait qu'elle en ait le cœur net. Faisons-le parler, se dit-elle.

- Mais de quelle femme parles-tu ? demanda-t-elle d'une voix apaisante.

Romain Dondedieu se tourna vers le hall d'entrée et, d'un geste bref, invita sa secrétaire à les rejoindre. La petite Jaune entra à petits pas dans la salle d'attente puis, joignant les mains devant son estomac comme pour une prière, elle s'inclina avec un sourire.

- Mai Ling, ma femme, dit Romain.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste en resta comme deux ronds de flan. Comment ce coincé de Romain avait-il réussi à épouser une femme si jeune ? Voyons, il avait presque le double de son âge.

La petite Asiatique répondit à sa question informulée :

- Chinoise, je suis. Moi, rencontré Romain sur Internet j'ai.

Sur Internet ! C'était tellement incongru que Céleste se mit à rire, la petite Jaune fit chorus. Céleste eut l'impression qu'elles échangeaient un regard complice. Romain avaient dû s'imaginer qu'une chinoise, bien effacée, bien dévouée, serait facile à dominer et à exploiter, pourtant… quelque chose disait à Céleste que cette chinoise-là était une fine mouche qui avait plus d'un tour dans son sac.

Elle se leva impulsivement pour embrasser ce petit bout de femme qui, très certainement, avait réussi à couillonner son père.

- Félicitations, dit-elle avec sincérité. Je suis très heureuse de vous rencontrer. Je suis ravie que mon père ait trouvé quelqu'un pour prendre soin de lui.

L'Asiat' s'inclina encore, souriante. Romain contemplait la scène avec incertitude : il se demandait si c'était du lard ou du cochon. Céleste se tourna vers son père pour le féliciter, puis elle prit congé. Romain pivota alors pour la laisser sortir de la salle d'attente.

C'était ce qu'elle attendait.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle avait chèrement appris à toujours se ménager une issue. Ce n'était jamais une bonne idée de se laisser acculer par un Romain fou furieux. Elle ouvrit la porte et, un pied sur le palier, en vue de l'escalier salvateur, elle dit très sérieusement en regardant la jeune épouse droit dans les yeux

« Faites attention à vous et à vos futurs enfants, il boit et il est pathologiquement violent.

Puis, elle se tourna vers son père pour poursuivre :

« Tu peux bien faire tous les héritiers que tu veux, je m'en contrefiche. Mais, crois-moi, je t'aurai à l'œil : si tu lèves la main sur l'un d'eux, je te ferai enfermer sans pitié.

« Tu as bien failli me détruire, moi ; je t'empêcherai de faire ça à d'autres.

Et elle claqua la porte sur le monceau d'insultes dont il l'agonissait.

En bas de l'immeuble, elle resta un instant sur le bord du trottoir, sous un réverbère, à regarder les voitures monter le boulevard de Cimiez, tous feux allumés. Elle allait récupérer le corbillard rose puis elle s'offrirait un café, quelque part en ville.

Elle l'avait bien mérité.

Une responsabilité de plus venait de lui tomber sur les épaules. Une dont elle aurait préféré se passer - être obligée de revoir son père

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

régulièrement pour vérifier qu'il ne brutalisait personne, tu parles d'un programme !

Un sifflement lui fit lever les yeux vers la façade de l'immeuble, la petite Jaune - comment s'appelait-elle, déjà ? - lui faisait signe d'attendre. Quelques secondes plus tard, elle jaillissait de l'immeuble pour murmurer à l'oreille de Céleste :

- Moi, stérile ! Secret, pas dire surtout ! Des enfants, moi pas vouloir, alors... (avec deux doigts, elle fit un geste évoquant des ciseaux.)

Elles rirent ensemble, avant que Mai Ling ne s'échappe en courant pour rejoindre son pigeon de mari.

- Eh ! lança Céleste, alors que sa toute nouvelle belle-mère poussait la lourde porte vitrée de l'immeuble. Je vous appellerai, de temps en temps.

La petite Jaune acquiesça joyeusement avant de disparaître, avalée par l'ascenseur.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 34 -

La réalisation de la campagne publicitaire des Pompes Funèbres Prosper avançait à grands pas. Léo Corbillard avait pris toutes les photos préliminaires et, après les avoir retravaillées, il avait soumis plusieurs projets à Clément qui, ne sachant lequel choisir, les avait tous retenus.

Sur les photos, le corbillard rose, désormais logo de la société, affichait sa carrosserie rose pâle sur des paysages recolorés par le pinceau de la nostalgie : une plage normande pendant une tempête ; des ruines grecques ; une petite église de campagne en pierres grises et moussues ; une pierre tombale perdue dans les herbes folles, devant la statue immense d'un ange, ombragée par un saule pleureur ; un cimetière militaire anglais.

Léo avait photographié le corbillard rose sous toutes ses coutures avant d'entraîner Céleste dans un tour de France accéléré. Ils avaient repéré, dans des guides touristiques, les curiosités que Léo et Clément trouvaient en adéquation avec l'esprit des Pompes Funèbres Prosper, puis le jet de la société les avait accompagnés partout dans un marathon photo d'une semaine. Alors, il ne resta

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

plus à Léo qu'à traiter ses images sur ordinateur, les vieillir, leur donner un aspect intemporel, et intégrer le corbillard rose.

L'effet en était magique.

Époustouflant.

On aurait pu contempler ces photos pendant des heures. Clément et Céleste, rapprochés par cette sorte de communion esthétique, ne s'en privèrent pas.

Les photos, en format poster, s'affichaient sur les murs du hall d'entrée des Bethléem. Clément et Céleste s'y étaient installés, sur des chaises, et campaient dos à dos. Céleste admirant et Clément cherchant un slogan. Il bougonna :

- Mais cherche avec moi ! Je suis le seul à me démener dans cette maison ! Deux écrivains dans la famille et pas une qui soit capable de me pondre un slogan.

- On t'en a proposé une bonne trentaine, répondit tranquillement Céleste.

- Des slogans ?! s'énerva-t-il. Tout ce que vous savez faire, c'est vous moquer de l'entreprise familiale !

- Peut-être serait-il temps de te décrisper. Les pompes funèbres sont un sujet de plaisanterie pour beaucoup de gens, et de répugnance pour d'autres encore plus nombreux. Il faudrait leur donner une image plus détendue, rassurante et rajeunie à la fois. L'humour noir, c'est très bien pour ça, à mon avis. Quelque chose

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

comme « Pompes Funèbres Prosper, le passage obligé », ou « Vous n'en reviendrez pas », ça me semble vraiment bien.

- Vraiment très drôle ! Irrésistible ! grinça Clément, furieux.

Au bout de tout un après-midi de contemplation, sur le fond sonore des récriminations de Clément, Céleste, exaspérée, planta là son beau-frère sur une dernière pique :

- Tu as une vision complètement rétrograde des pompes funèbres ! Toutes les innovations, ce sont ton grand-père et ton père qui les ont faites. Ils ont su prendre le vent et agir en adéquation avec leur époque. Tu n'es qu'une saloperie de fin de race sans aucune énergie créatrice. Tu as du jus de navet dans les veines. Tu n'es même pas capable de prendre des risques. Je suis sûre que si l'on proposait ces slogans à ton grand-père, il serait emballé.

Sur ces mots, Céleste se leva et s'en alla, tête haute, sans oublier de claquer la porte. Elle allait aider Joanna à préparer le dîner. Ils attendaient Clarisse et Don Juan pour fêter tous ensemble la Saint-Valentin.

Léo, qui travaillait sur la version télévisée de la publicité dans le bureau de Clément, toutes portes ouvertes, avait assisté aux prises de becs entre sa femme et son beau-frère sans réactions apparentes.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Après les dures paroles assénées par Céleste, il jugea le moment opportun pour intervenir.

- J'ai terminé le premier spot télé. Tu veux venir voir ?

Il n'avait pas eu le temps de finir sa phrase que Clément était déjà derrière lui. Léo lança la séquence : une lente glissade du corbillard rose sur une plage de Basse-Normandie, en pleine tempête, puis l'arrêt. Le Mont-Saint-Michel que l'on devine au loin, la fureur des éléments stoppée en pleine splendeur et, s'inscrivant en lettres noires au-dessus du corbillard, dans une calligraphie Belle Époque, « Pompes Funèbres Prosper, vous n'en reviendrez pas. »

Les yeux fixés sur l'écran, Clément jura copieusement.

- Alors, toi aussi tu t'y mets, cracha-t-il rageusement

- Tu me payes pour réaliser des publicités : je te donne donc mon avis de publicitaire. C'est un bon slogan qui interpelle et amuse. Un slogan que l'on retient. Regarde.

Il relança le déroulement du spot, mais cette fois-ci, avec le son : une voix off expliquait que les Pompes Funèbres Prosper avaient ouvert les premiers supermarchés de pompes funèbres. « Le choix, les prix, la qualité, le service, depuis 1950. » Sur l'image fixe du corbillard en pleine tempête, la voix off énonçait le slogan puis, comme dans les films muets, l'image disparaissait pour faire place à un écran noir où s'affichait, dans un encadrement de volutes rococos roses pâles : « Pompes Funèbres Prosper » ; l'image

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

s'animait soudain, un petit corbillard rose traversait l'écran, remorquant derrière lui le numéro vert.

Léo pianota sur le clavier de l'ordinateur et l'image s'effaça.

- Voici le projet d'affiche publicitaire, dit-il.

La photo du corbillard rose devant le cimetière militaire anglais, encadrée de deux bandes noires, comme dans les films panoramiques. Sur celle du haut, on lisait : « Pompes Funèbres Prosper », sur celle du bas, le slogan.

- Sobre et efficace, commenta Léo.

- Pas de numéro vert ? s'étonna Clément Bethléem.

- Ça ne sert à rien sur un panneau mural. Personne n'a jamais le temps de noter et ça ne fait qu'ajouter un détail moche. Il suffit de rappeler le slogan. En cas de besoin, il viendra automatiquement à l'esprit de l'acheteur qui vous trouvera facilement dans l'annuaire ou sur le Net. Pour les pubs dans les magazines, le dernier tiers de la page sera occupé par le numéro vert et les adresses dans toute la France.

Clément opina en silence. Appuyé des deux mains au dossier du fauteuil de Léo, il réfléchissait.

- Ça ne me semble pas être un slogan qui inspire la confiance, remarqua-t-il doucement.

Son calme fit plaisir à Léo. La partie était presque gagnée.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Cela attirera l'attention et fera sourire les trois quarts de la population. Tout le monde retiendra cette petite phrase et c'est justement l'essentiel pour un slogan.

Clément se détourna de l'écran, une moue dubitative aux lèvres, il s'arrêta devant la fenêtre, contemplant sans le voir l'eucalyptus bleu qui ombrageait son bureau. Il glissa ses mains dans ses poches et resta là, à siffloter doucement.

- Je n'ai pas très envie d'avoir l'air de céder aux insultes de ta femme, dit-il finalement d'un ton boudeur.

Léo sourit au dos de Clément : la partie était gagnée.

- Ce slogan est de Joanna, fit remarquer Léo. Tu n'as qu'à dire, qu'après mûre réflexion, tu t'es décidé pour celui-là car tu voulais honorer ta femme de cette façon et, qu'objectivement, c'était le moins mauvais qui soit sorti de ses lèvres.

Devant sa fenêtre, Clément redressa les épaules et se haussa sur la pointe des pieds.

- Hum... Et tu ne leur diras pas la vérité ?

- Jamais de la vie, assura Léo, en pensant aux fous rires qui les secoueraient, Céleste et lui, quand il lui rapporterait cette conversation.

« Il faut se serrer les coudes entre hommes, poursuivit-il d'une voix ferme.

Il savait que sa femme saurait avoir le triomphe discret.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Clément leva le menton d'un air avantageux avant de se tourner vers son beau-frère :

- C'est vrai, on ne va pas se laisser bouffer les couilles, lança-t-il d'un ton conquérant, toute sa superbe retrouvée.

« Repasse-moi toute la série, continua-t-il. Je veux réécouter le texte de la pub télé. Je sens qu'on va faire un tabac !

Dans la cuisine de Joanna, les enfants dînaient pendant que les jumelles s'activaient. Joanna saupoudra de sel des moitiés de tomate pour les faire dégorger, avant de glisser des éclats d'ail dans le gigot d'agneau. Assise à un bout de la grande table de chêne, Céleste faisait face aux jumeaux. Elle découpait du fenouil.

- Tu es très fâchée contre Papa ? demanda Rachel, délaissant ses pâtes à la carbonara pour dévisager attentivement sa tante.

Céleste lui sourit pour la rassurer.

- Je ne suis pas fâchée contre ton père, répondit-elle. J'ai fait semblant de l'être pour qu'il prête plus d'attention à ce que je lui disais.

Pieux mensonge, se dit-elle, en baissant la tête sur son fenouil.

- Moi, je crois que tu étais vraiment fâchée contre Papa, rétorqua la petite fille d'un air réfléchi.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste, toujours penchée sur ses légumes, haussa les sourcils et regarda l'enfant d'en-dessous sa frange.

- Eh bien ! J'étais un peu agacée qu'il ne tienne pas compte de ce que nous lui disions, votre mère et moi. Mais, crier un peu m'a calmée et je ne suis vraiment plus fâchée.

Hochant la tête d'un air satisfait, les jumeaux retournèrent à leurs tagliatelles tandis que Céleste s'attaquait aux petits artichauts violets.

« Je me demande bien d'où ils viennent, ces artichauts, remarqua-t-elle. Ce n'est vraiment pas la saison.

- Sans doute venus par avion de l'autre hémisphère, dit Joanna en glissant l'agneau et les tomates dans le four.

- Tu as dû les avoir à prix d'or.

- Oui, mais tu aimes ça et, ce soir, on fête une grande nouvelle, en plus de la Saint-Valentin.

- On aurait peut-être dû attendre que Clément trouve son slogan, avant de festoyer.

Céleste citronnait les quartiers de cœurs d'artichauts.

- Oh, mais ce n'est pas ça qu'on fête !

Joanna avait brusquement tourné le dos à sa sœur et frottait énergiquement des pommes de terre grenailles sous le jet du robinet. Céleste s'arrêta d'éplucher les oignons et l'ail pour la regarder s'affairer devant l'évier : toute sa personne dégageait un

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

éclat particulier, une sorte d'effervescence contenue et, Céleste s'en avisait à présent, Joanna dégageait déjà cette aura d'attente joyeuse quand ils étaient arrivés, en début d'après-midi. Comme elle était elle-même tellement excitée par les photos de Léo, elle avait pensé qu'il en était de même pour sa jumelle. Mais à présent...

- Et que célèbre-t-on, alors ? demanda-t-elle en haussant un sourcil interrogatif.

- C'est une surprise, intervint Simon.

Le coude sur la table, Céleste appuya sa joue sur son poing et son visage pivota pour regarder ses neveux.

- Vous êtes au courant, vous ? interrogea-t-elle.

Les jumeaux opinèrent vigoureusement du bonnet, affichant des sourires jusqu'aux oreilles.

- Et Papa aussi, annonça Rachel. Même que Papa a dit que tout le quartier était au courant, parce que Maman l’a crié dans toute la maison.

Non ! Céleste ouvrait de grands yeux.

- Quand vas-tu annoncer cette grande nouvelle ? demanda-t-elle à sa sœur.

- À l'apéritif ! dit Joanna d'un ton définitif, en posant une sauteuse sur la plaque de cuisson.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste saisit les saladiers contenant ses légumes découpés et traversa la cuisine pour les déposer sur le plan de travail. Elle attrapa Joanna par la taille et lui souffla à l'oreille :

- Tu es enceinte ?

Joanna tourna vers elle un visage rayonnant :

- Pas encore.

Et elle entreprit de faire revenir les légumes dans l'huile d'olive.

L'arrivée de Clarisse et Don Juan prit des allures de triomphe : cédant aux suppliques des jumeaux, Clarisse avait accepté de se travestir, pour le dîner. C'est donc Alonzo Toulemonde qui s'avança dans le hall d'entrée des Bethléem, sous l'œil émerveillé des enfants - et lubrique de Clément qui flairait là une expérience sexuelle inédite.

Rachel, perchée sur le bras du fauteuil d'Alonzo/Clarisse, ne cessait de caresser ses favoris et son bouc.

- Tu nous apprendras à nous déguiser ?

- Bonne idée, ironisa Clément Bethléem. Si les Pompes Funèbres Prosper sombrent à cause de ce slogan, on pourra toujours gagner notre vie en produisant sur scène les plus jeunes travelos du monde.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Il avait annoncé qu'il prenait, en désespoir de cause, le slogan de Joanna, pendant que tous s'extasiaient, dans l'entrée, sur les photos de Léo Corbillard. Clarisse et Juan-Salvador l'avait adoré mais, en pensant au goût pour le morbide que ces deux-là affichaient agressivement, Clément avait senti renaître ses inquiétudes.

- Venez à la maison d'main après-midi, répondit Alonzo/Clarisse à la petite fille, ignorant délibérément la remarque de Clément. On s'déguisera en hommes.

- Non ! s'exclama Simon. Moi, je veux me déguiser en fille !

Céleste dut se détourner, pour ne pas exploser de rire devant le visage consterné de son beau-frère.

- Qu'est-ce que tu crois ? s'indigna Alonzo/Clarisse. C'est pas parce que j'me balade habillée en mec qu'j'ai pas d'vêtements de pisseuse !

Simon retrouva son sourire, pendant que Clément se renfrognait un peu plus.

Puisque son mari boudait, Joanna demanda à Léo de servir le champagne pendant qu'elle disposait olives et amuse-gueules sur la table basse.

- Ça t'ennuie, si je prends du whisky à la place ? demanda Céleste.

- Goûte un peu de champagne d'abord, ça s'impose. Tu prendras du whisky après.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Pourquoi cela s'impose-t-il ? demanda Clarisse.
Joanna attendit que tout le monde fut servi pour lever son verre et répondre :
- Parce que Céleste va être publiée. L'éditeur attend les trois derniers chapitres de « Pensionnat de jeunes filles du meilleur monde » pour mettre sous presse.

La nouvelle fit l'effet d'une bombe. Tous restèrent muets de surprise, le verre levé, pendant que Joanna, radieuse, savourait son petit effet. L'éclat de rire des jumeaux donna le coup d'envoi des félicitations générales. Alors, Alonzo/Clarisse se leva d'un bond, faillit sauter sur la table basse, préféra en faire le tour en piétinant tous ceux qui n'avaient pas eu le réflexe ou la présence d'esprit de s'écarter précipitamment, empoigna Céleste, qui était assise en tailleur sur le tapis, le dos à la cheminée, et la souleva à deux mains pour la mettre debout et la serrer plus commodément contre son cœur. Avec un sourire de dément, Léo les enlaça toutes les deux, sans même lâcher son verre. Sa flûte de champagne, trop remplie, déborda et baptisa Clément qui poussa une exclamation de colère, ignorée par tous. De très mauvaise humeur, il se mit à grommeler dans son coin : ce n'était vraiment pas sa soirée, sa belle-sœur le traitait de fin de race, son slogan était nul, son fils allait virer pédé –

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

et pas le genre de pédé discret, non, l'espèce la plus voyante : Drag Queen ! -, il s'était fait piétiner par l'autre jument noire et, en plus, on lui jetait son champagne à la figure ! Du cordon rouge grande réserve qui lui avait coûté la peau du cul...

Céleste, secouée en tous sens par son mari et sa meilleure amie, restait étrangement passive.

Comme assommée.

Quand enfin ils la lâchèrent, elle retomba assise sur le tapis. Elle avala sa salive et tenta d'aligner une phrase, les yeux fixés sur sa sœur.

- Mais que... Mais, tu...

Elle s'ébroua, agacée de ne pas réussir à exprimer sa stupéfaction.

Joanna prit alors la parole.

- J'ai envoyé une copie des chapitres que tu m'avais confiés à mon éditeur, pour qu'il me donne un premier avis et adresse ton manuscrit à un confrère plus spécialisé dans les livres pour adultes. Comme tu le sais, mon éditeur ne fait que les livres pour enfants et les livres scolaires. Il a été tellement emballé par ton livre qu'il a décidé de se diversifier et de l'éditer lui-même. Edition brochée de luxe, avec illustrations coquines par la sœur jumelle de l'auteur, multitraductions, puis édition de poche de qualité avec illustrations en couleurs. J'ai le contrat et le chèque d'avance.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Joanna rayonnait tellement de joie qu'on avait l'impression qu'il émanait d'elle des étincelles dorées. Céleste plissa les yeux pour n'être pas éblouie.

« Une grosse avance, précisa Joanna. Ton style l'a emballé.

- Mon cul ! s'exclama Clarisse d'une voix gouailleuse. L'vieux cochon ! Il avait sans doute jamais osé acheter Penthouse de peur qu'sa femme le trouve et lui mette une trempe, alors maintenant, y pourra lire plein d'saloperies perverses et dire : « C'est pour le travail, voyons, chérie ! ».

Céleste et Joanna se levèrent avec un bel ensemble et se serrèrent l'une contre l'autre farouchement, tanguant dangereusement près des flûtes pleines de champagne hors de prix. Clément tira précautionneusement la table basse hors de portée de leurs évolutions.

Céleste n'arrivait pas à parler ; elle avait peur de se mettre à pleurer. Toutes ces années de galère prenaient fin. Léo et elle allaient pouvoir vivre un peu, au lieu de seulement survivre.

Enfin, elle n'était plus une minable, une rien du tout, une laissée pour compte.

Elle était écrivain.

Elle lâcha sa sœur pour se tourner vers Léo, savourant l'étreinte familière de ses bras. Sous sa main, elle sentait l'épaule musclée

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

de son homme - envie d'y mordre voluptueusement, comme dans un fruit.

Sans un mot, elle se détacha de Léo et sortit de la pièce. Elle entendit Joanna dire :

- Laisse-la tranquille, Rachel. Elle a besoin d'être un peu seule.

Céleste attrapa sa doudoune dans le placard de l'entrée et sortit dans la nuit froide de février.

Ombre parmi les ombres, elle se glissa loin des fenêtres éclairées du salon, vers l'extrémité de la propriété. Elle escalada le mur de clôture et se percha, les pieds dans le vide, face à la magnifique vue sur mer.

Du cap de Villefranche au cap d'Antibes, Céleste admirait la côte brillamment éclairée. Aucun obstacle ne lui bouchait la vue : le mur de soutien, qui atteignait la hauteur d'un mètre vingt du côté de la propriété des Bethléem, maintenait la colline à pic sur une hauteur de dix mètres, de l'autre côté.

En dessous d'elle, Céleste voyait les toits des immeubles de la résidence voisine. Prise d'un soudain vertige, elle s'agrippa des deux mains au garde-fou. Ce serait stupide de tomber et de se tuer

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

ce soir, alors que sa vie commençait. Elle renifla l'air nocturne, en appréciant la fraîcheur et l'arôme de l'eucalyptus bleu à sa gauche.
Elle attendait.
Elle savait bien que, si les disparus reviennent parfois, alors Julien s'arrangerait pour venir ce soir.
Elle attendait.
Elle se demandait si tout ce bonheur qui lui tombait dessus justifiait toutes ces années de... oui, de douleur - c'était le mot juste.
Eh bien, les seules choses vraiment insurmontables, c'étaient toutes ces vaines souffrances, toutes ces morts affreuses. Céleste savait bien que l'accumulation de toutes les joies du monde n'arriverait pas à la consoler. Non.
Elle s'était habituée à vivre sans eux, sans ses grands-parents, sans Julien, mais rien, jamais, ne pourrait oblitérer le traumatisme de les avoir perdus dans de telles conditions. Bénis des dieux sont ceux dont les morts ont connu une fin douce et paisible, tout au bout d'une longue existence.
À présent, elle n'aspirait plus à rejoindre ses défunts au plus vite. Elle avait Léo. Un tel amour, cela valait vraiment le coup de vivre.
Elle avait aussi sa jumelle et Clarisse et les jumeaux. De nombreux facteurs d'inquiétude et d'angoisse mais, ce soir, elle ne voulait prendre en compte que les rires et la joie.
Les yeux clos, elle attendait.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Agrippée à la balustrade métallique, elle sentait sous ses doigts la peinture s'effriter en plaques dures et en paillettes.
Elle attendait.
Se visualisait dans les bras de Julien, se rappelait leurs étreintes, le goût de sa peau, son odeur…
Elle attendait.
Ce parfum extraordinaire, exquis, de la peau de Julien, Céleste ne l'oublierait jamais ; dès qu'elle pensait à lui, elle avait l'impression de presque pouvoir le sentir. L'impression d'avoir l'odeur de Julien juste sur le bout de la langue, si l'on peut dire. Exactement comme un effluve, si ténu que le subconscient l'a reconnu avant que le cerveau n'ait véritablement perçu une sensation olfactive, et que l'on se met à chercher, reniflant l'air d'instinct.
Soudain, Céleste inspira profondément : oh, Julien... Oui, c'était bien lui. Céleste s'emplit les poumons de la divine fragrance de sa peau, aspirant avec délice et,

aussi soudainement qu'il s'était manifesté,

le parfum de Julien disparut

et il ne resta plus que l'air froid de la nuit.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste mit longtemps avant de se décider à rentrer. Elle cherchait encore l'odeur de Julien, ne voulant pas admettre qu'elle était seule. Ç'avait été trop bref, trop fugace.

Trop poignant.

Léo était finalement venu la chercher : les jumeaux étaient couchés et exigeaient un baiser de leur tante pour se décider à dormir, et puis on allait passer à table.

À regret, elle quitta son bout de mur, complètement engourdie par le froid et l'immobilité. Léo dut l'aider à descendre de son perchoir et à marcher jusqu'au perron. Ses fesses n'étaient plus qu'un bloc de glace, elle ne les sentait plus.

Le repas fut joyeux. Si Céleste restait un peu trop calme, un peu absente, Clarisse et Don Juan étaient déchaînés et assuraient l'ambiance. Attendri par le bon vin et la bonne chère, Clément ne se ressentait plus de sa mauvaise humeur du début de soirée. Le gigot d'agneau aux tomates confites, accompagné de petits artichauts violets et de fenouil sautés, lui rendit même son optimisme et sa libido. Il en profita pour peloter sans rancune sa belle-sœur, qui était à sa droite.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Il commença par se pencher vers Céleste, la prendre par la taille sous le prétexte de lui parler au creux de l'oreille, lui poser la main sur le bras en discutant, serrant un peu ; il finit par poser la main sur son genou, sous la nappe.

Céleste, soulevant son sourcil gauche, adressa un sourire et un clin d'œil à Léo qui, en face d'elle, avait suivi toute la scène avec une exaspération croissante et qui, à présent, empoignait le couteau à beurre d'un air menaçant, mimant l'acte de se jeter sur son beau-frère et de l'égorger.

Céleste se pencha vers Clément, lui glissa une banalité prétexte dans l'oreille, et glissa sa main sous le pull de l'importun, à même la peau de son dos. Clément, émoustillé, se redressa et creusa les reins pour faciliter la caresse clandestine. Céleste promena ses doigts entre les reins et le pantalon du séducteur impénitent, repéra l'élastique de son boxer-short et, d'un élan soudain, elle attrapa de sa main libre une poignée de glaçons, dans un bol sur la table, tout en maintenant fermement le pantalon de l'autre main, puis elle fourra les cubes de glace dans le caleçon de Clément qui fit un saut de carpe et se trémoussa frénétiquement, déclenchant un fou rire général.

- Salope ! éructa-t-il, avant de se mettre à rire de lui-même, une fois débarrassé des glaçons qui lui gelaient les valseuses.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Tu m'as bien eu, fit-il remarquer, en reprenant sa place à table après être allé mettre un caleçon sec.
Joanna en riait encore.
- J'ai pensé que tu avais besoin d'être refroidi, rétorqua Céleste.
Clément haussa les épaules d'un air faussement penaud. Incorrigible !

Pour finir de rafraîchir le tempérament de son infidèle de mari, Joanna alla chercher le dessert spécial Saint-Valentin fabriqué par Céleste : un cœur de sorbet framboise, marbré de glace vanille, sur un lit de meringue. Superbe ! Clément fit le tour de la table pour servir le champagne, à tous sauf à Céleste qui préférait continuer au Saint-Émilion. Quand il retourna à sa place, Clarisse heurta sa flûte avec sa petite cuillère pour attirer l'attention :
- Nous aussi, nous avons une surprise, annonça-t-elle avec emphase quand chacun eu les yeux fixés sur elle. Juan-Salvador et moi, nous nous marions l'mois prochain !
- Oh, mon Dieu ! C'est vraiment vrai ?
Céleste rayonnait de joie. Elle avait tellement espéré que Clarisse trouverait le bonheur avec Don Juan. On le sait, elle était persuadée que ces deux-là étaient faits l'un pour l'autre.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Céleste ! lança Clarisse à la cantonade. Tu veux bien être mon témoin ?

Ah ! Quand même ! songea Céleste. Quand même, c'est moi le témoin et pas Joanna. Car, sans le manifester, elle était très jalouse de la visible sympathie qui passait entre Clarisse et sa jumelle.

- Naturellement ! répondit-elle.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 35 -

Les publicités de Léo eurent un impact extraordinaire. Les retombées pour les Pompes Funèbres Prosper se chiffrèrent en millions. Clément ne se sentait plus de joie et son trop plein d'exubérance se déversait sur chaque personne du sexe féminin qui croisait sa route. Joanna considérait cette drague compulsive avec une patience amusée.

Les jumelles se dépensèrent sans compter, pour aider Clarisse et Don Juan à organiser leur mariage. Céleste était persuadée que ces deux gothiques demanderaient une dérogation pour obtenir le droit de s'unir dans un cimetière, parmi les tombes. Elle imaginait ça d'ici : Clarisse ayant revêtu son apparence d'Alonzo et Don Juan déguisé en mariée à la longue robe noire et au voile de crêpe.

L'adjoint au maire porterait son écharpe tricolore sur une robe de bure monacale, au capuchon baissé sur les yeux, et brandirait une faux. Tous les invités seraient en noir ; les Pompes Funèbres Prosper fourniraient les couronnes de fleurs, sur les banderoles en satin noir on lirait : « Vive les mariés ! » ; Céleste et Léo leur prêteraient le corbillard rose et on jouerait la marche funèbre de

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Chopin, au moment de l'échange des « oui ». Voilà qui aurait vraiment de la gueule !
Pour les photos de mariage, il faudrait demander aux invités de prendre un air d'enterrement. Comme faire-parts, on pourrait utiliser des cartes bordées de noir, il y en avait tout un choix, aux Pompes Funèbres Prosper. On trouverait sûrement plein d'idées macabres en traînant dans le supermarché des Enfers. On commanderait une pièce montée en forme de pierre tombale et on mettrait les dragées dans des boîtes en forme de cercueils. Ce serait les noces de la famille Adams !

Céleste fut déçue.
Plus que déçue.
Complètement atterrée.
Abasourdie.
Sidérée.
Clarisse voulait un mariage bourgeois avec robe blanche, demoiselles d'honneur, famille au grand complet, pièce montée en petits choux et nougatine, église et bouquet de la mariée offert à la Vierge ; quelque chose de prêté, quelque chose de vieux et quelque chose de bleu.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Oh, mon Dieu ! Clarisse qui offre un bouquet à la Madone ! Je n'aurais jamais cru voir une chose pareille dans ma vie ! s'exclama Céleste.
- Que celui qu'a jamais péché m'lance la première pierre, rétorqua Clarisse.
- Méfie-toi ! rétorqua Céleste. La statue de la Vierge pourrait bien te renvoyer ton bouquet à la figure.
- Ou au cul ! ricana Léo.
- Punie par là où tu as péché ! compléta Céleste, avec un sourire sardonique.

En dépit de ces sarcasmes dictés par la déception, Céleste se démena pour que tout fut prêt à temps. Les derniers jours furent particulièrement prenants : Léo avait remporté un premier prix international de pub – le Lioc d'Or, rien que ça ! -, pour la meilleure photo publicitaire, et il avait fallu organiser en urgence une exposition de ses œuvres, commandée par le musée d'Art Moderne de la Ville de Paris.
Les agents artistiques se battaient pour organiser sa carrière, ils voulaient tous que les photos de Léo ornent tout ce qui était imprimable : tee-shirts, cahiers, vaisselle, puzzles, cartes postales,

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

calendriers… l'un des plus allumé voulait même en imprimer sur du papier toilette de luxe, qu'on aurait vendu au prix du caviar.
Léo avait fini par tous les mettre à la porte. Il préférait vendre ses photos dans des galeries et envisageait de faire un livre. Il ne se sentait pas prêt pour la célébrité des hypermarchés.
- Tu te spécialises dans le luxe, lui reprocha Clément, alors que tu devrais élargir ton champ d'action. Comme disait mon grand-père (les jumelles et les jumeaux unirent leurs voix à la sienne pour déclamer) : « Il faut vendre aux riches parce qu'ils sont riches et aux pauvres parce qu'ils sont nombreux. » C'est comme ça que tu feras fortune et pas autrement, termina Clément.
Mais Léo ne se souciait pas de faire fortune : Céleste et lui avaient ramassé suffisamment d'argent pour solder le crédit de l'appartement du boulevard Lepetit et être tranquille un moment. En tous cas, jusqu'à ce qu'ils terminent chacun leurs futurs livres.

Céleste avait hâte que le mariage de Clarisse soit passé. Son homme et elle pourraient alors se concentrer sur le sujet du livre de Léo : ils avaient des envies d'océan, de nature sauvage, de tempêtes, de ciels infinis moutonnants de nuages… Cela tombait bien, car Léo pourrait aussi mettre en train la prochaine campagne

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

publicitaire des Pompes Funèbres Prosper, qui s'engageaient à présent pour la préservation de la planète.

C'est Céleste qui avait trouvé leur nouvel argumentaire :

« Ce n'est pas parce que l'on vit de la mort qu'il ne faut pas penser à l'avenir. »

Naturellement, le slogan « Vous n'en reviendrez pas ! », désormais étiquette de la société, restait le même : plébiscité par le public, il représenterait les Pompes Funèbres Prosper bien des années encore.

Et puis, Léo et Céleste, voulaient fuir la Côte d'Azur avant l'arrivée des grosses chaleurs estivales. Quand ils auraient un peu de temps devant eux, ils pourraient chercher un camping-car et dévorer des quantités de guides touristiques pour décider s'ils commenceraient leur errance par la Normandie ou la Bretagne, par l'Écosse ou l'Irlande, par la côte Est des États-Unis où le Québec.

Marie Toulemonde pourrait continuer ses galipettes chez eux en leur absence ; en effet, Mai Ling, la nouvelle femme de Romain Dondedieu, s'était proposée pour lui servir de pseudo-chaperon, en cachette de son tendre époux, cela va de soi. Elle ne servait de secrétaire à Romain que l'après-midi, étant censée s'occuper du ménage de l'appartement de Bel Azur le matin. À la place, elle jouerait la taulière boulevard Lepetit, pour pouvoir se constituer un

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

magot clandestin, pour le cas où, une fois sa nationalité française obtenue, elle déciderait de quitter Romain.
Tout cela mis à part, Céleste était morte de fatigue : les activités frénétiques de ces derniers jours l'avaient laminée. Elle se sentait patraque. Peut-être que le choc soudain de leur réussite professionnelle - réussite tellement éblouissante, réussite inespérée, miraculeuse ! - lui avait donné une sorte de réaction nerveuse. Enfin, Céleste se sentait bizarre et elle ne semblait pas être la seule à se ressentir de tout ce stress accumulé : Joanna et Clarisse n'étaient pas très en forme non plus.
C'était peut-être un virus.

Aucune d'entre elles ne s'était décidée à goûter les différentes sortes de dragées que leur proposait le célèbre Chaminade en personne, ce confiseur réputé chez lequel Clarisse avait décidé de se fournir, pour ses noces. Elles se sentaient toutes trois écœurées par une telle profusion de sucreries. Oui, peut-être était-ce une sorte de grippe. C'était Marie Toulemonde qui avait goûté les dragées, partagée entre la gourmandise et la culpabilité qu'elle ressentait à se goinfrer de la sorte. Elle n'allait plus entrer dans ses vêtements sexy !

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Quand Clarisse lui fit la remarque, qu'à son âge - cinquante ans, eh oui ! -, il était temps qu'elle cesse de s'habiller comme une pute et qu'il serait suffisant qu'elle porte du jaune, couleur réservée aux prostituées dans la Rome Antique, Marie Toulemonde intercala entre chaque dragée de grossières insultes à l'adresse de sa fille dénaturée qui faisait la connerie de se marier.

Quand enfin Marie eut fait son choix - dragées blanches fourrées au chocolat blanc et dragées argent au chocolat noir avec, pour la couleur, des violettes de Toulouse cristallisées -, elle entama un monologue acerbe sur les sacrifices qu'elle faisait pour que sa fille ait le mariage de ses rêves, alors qu'à la place, elle pourrait être dans les bras d'un homme viril et séduisant, un homme avec une bite, une vraie. Et voilà comment on la remerciait, elle qui se dévouait, qui immolait son plaisir personnel à un caprice de sa fille, alors qu'elle pourrait présentement se faire bourrer le cul par un homme.

Ou peut-être même par deux hommes. Sa voix devenait rêveuse.

- Bon, ça va ! rugit Clarisse exaspérée. Putain, j'plaisantais ! Ça t'va ? Je plaisantais !

Le confiseur se faisait tout petit dans son coin, essayant de se faire oublier, sans doute terrifié à l'idée que Marie Toulemonde pourrait décider de se dédommager de son abstinence en le violant sur place, au milieu de l'arc en ciel pastel de ses dragées.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste ne dormit que quelques heures, la nuit précédant le mariage de Clarisse et Juan-Salvador : il avait fallu veiller tard, dans l'arrière-boutique de Nicolas Cerisier, pour l'aider à terminer les bouquets destinés à orner l'église et la salle de restaurant - lys de la Madone, roses pompons d'un délicat rose cuisse de nymphe émue et... fleurs d'oranger !

Oui, Clarisse avait eu le culot d'aller jusque-là !

Dès qu'elle ouvrit les paupières, ce jour-là, Céleste se sentit mal : bouffées de chaleur, frissons, nausées...

Oh, mon Dieu ! Non !

Elle gémit tout haut, assise dans le lit. Léo se redressa d'un bond, alarmé.

- Ça ne va pas ?

Il se penchait sur elle, la prenait par la taille, touchait son front, écartait les cheveux qui lui tombaient devant le visage. Visage curieusement blême et décomposé.

Presque verdâtre.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Elle se tourna vers le radio-réveil : huit heures trente. La pharmacie était ouverte.

- Tu veux bien aller m'acheter un test de grossesse ? demanda-t-elle d'une voix aussi blanche que son visage.

Léo blêmit à son tour, ses yeux s'écarquillèrent.

- Pardon ? articula-t-il avec peine.

Il savait bien que sa femme ne voulait pas d'enfants, à aucun prix. Si elle était enceinte... devoir décider de garder ou pas le bébé serait une épreuve terrible pour elle.

Et ce serait lui qui lui aurait fait ça !

Elle raconta ses symptômes.

- Et puis, ça fait deux jours que j'aurais dû avoir mes règles. Je pensais que ce retard était dû à la fatigue, mais...

Léo se projeta hors du lit, attrapa un jean qui traînait sur une chaise, l'enfila sans attendre de trouver un slip, sauta dans ses baskets sans prendre le temps de les lacer, saisit son blouson, et sortit en coup de vent, torse nu.

Une fois seule, Céleste, surmontant sa nausée, se traîna jusqu'à la cuisine. Elle allait faire du thé. Peut-être qu'une bonne tasse de thé

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

bien chaud calmerait ses nausées et dissiperait la crampe de terreur qu'elle se sentait au creux du ventre.

Ô Seigneur, pas ça ! Prière rudimentaire qui emplissait tout son être.

Elle implorait : Par pitié, pas ça ! en fixant la bouilloire.

Elle ne pouvait pas être enceinte, ce n'était pas possible... Elle savait bien qu'elle ne pourrait pas mettre un enfant au monde dans ce monde-là.

Elle savait aussi qu'il lui serait très difficile de se débarrasser d'un bébé juste parce que la vie est trop angoissante et que l'on a aucun espoir dans l'avenir de l'humanité. Céleste ne voulait pas avoir à faire ce genre de choix.

Léo arriva en trombe, ce qui permit à sa femme de s'abstraire dans la traduction de la notice du test de grossesse, du français mal traduit du japonais au français courant, pendant qu'il se rongeait les sangs à sa place.

Ayant enfin compris où il fallait faire pipi, Céleste s'isola dans les toilettes pour opérer, malade de peur. Ensuite, il fallait patienter trois minutes.

Trois minutes ! Une éternité !

Elle sortit des toilettes pour attendre avec Léo.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Il était assis sur une chaise, l'air sombre. Elle s'agenouilla sur le sol, entre les genoux de son homme, et enfouit son visage dans son giron. Les yeux fermés sur le monde, Céleste tentait de s'abstraire dans cette étreinte,

d'oublier son individualité,

de n'être plus.

- Ça fait plus de trois minutes.

Elle sentait la voix de Léo naître contre son front, dans le fond du ventre du jeune homme. Elle s'accrocha à lui plus étroitement,

ne voulait pas regarder,

refusait de le lâcher,

d'ouvrir les yeux,

d'affronter la réalité.

Léo l'arracha littéralement à lui, lui mit le test sous les yeux.

- Alors ? dit-il.

Il n'avait pas cherché à comprendre la notice, lui.

Céleste regarda.

Une vague de soulagement déferla sur elle.

- Négatif !

Elle rit, s'assit plus commodément par terre et serra le stylo-test contre son cœur ; le regarda à nouveau pour s'assurer que tout allait bien, qu'il n'avait pas changé d'avis.

- C'est fiable, ce truc-là ? demanda Léo.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Si tu n'as pas tes règles, il faut recommencer trois jours plus tard.
- Ah... (Voix sépulcrale.)
Céleste haussa les épaules, expliqua :
- Ça repère les hormones de grossesse. En tout début, il est possible qu'il n'y en ait pas assez pour qu'elles soient détectées.
« Mais se sont aussi les hormones de grossesse qui provoquent les nausées, et avec des nausées pareilles...
Elle leva brusquement la tête et dévisagea Léo fiévreusement.
« Joanna ! dit-elle soudain.
- Ça y est, elle a des hallucinations ! Moi, c'est Léo, tu me remets ?
Céleste haussa les épaules à cette blague grossière.
- C'est Joanna qui doit être enceinte, j'en suis sûre !
Une moue dubitative aux lèvres, Léo fit remarquer :
- Tu aurais aussi souffert de nausées lors de sa précédente grossesse.
- C'était il y a presque six ans. Si j'en ai eu, j'ai dû mettre ça sur le compte d'un virus, tout simplement.
Le téléphone sonna. Un grand sourire aux lèvres, Céleste leva les sourcils et l'index.
- C'est Joanna, décréta-t-elle avant de décrocher.
- Je suis enceinte.
C'était Joanna.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Ça ne m'étonne pas ! lui dit Céleste. C'est moi qui ai les nausées. Mazel tof, Joanna !

Léo se chargea de préparer le petit déjeuner, pendant que les jumelles se congratulaient.

- Oh ! Je crois bien que voilà mes règles, dit Céleste en posant le récepteur sur son socle.

Elle ne se trompait pas.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- 36 -

Céleste guetta les réactions de la statue en plâtre de la Madone, quand Clarisse lui offrit son bouquet pseudo-virginal, mais aucun miracle ne se produisit.

Pas même un sourire ironique ou un froncement de sourcils.

Rien.

Déception.

Son regard rencontra celui de Léo, à côté du marié - il était témoin, naturellement – et lu sur son visage le même désappointement qui devait s'inscrire sur le sien. Si le miraculeux désertait même les églises, alors à quoi bon y aller ?

Heureusement, cette journée devait tout de même porter le sceau du merveilleux.

En sortant de cette monstrueuse église Sainte-Menehould, toute de béton gris, le cortège traversa la rue pour entrer dans le cimetière de Caucade, où aurait lieu la séance de photos - quand même un peu d'originalité ! Juan-Salvador avait réussi à en obtenir l'autorisation grâce à l'influence de son supérieur hiérarchique, à l'État Civil.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Léo prit les devants, pour guider ce troupeau humain vers l'endroit qu'il avait repéré pour les prises de vues, près d'un immense ange de marbre aux ailes déployées.
Ceux d'ici - les résidents permanents -, devaient être étonnés par une telle affluence. Céleste était bien placée pour savoir combien peu nombreux étaient les visiteurs. Quelques jardiniers vêtus de vert et de rares vieilles dames voûtées parcouraient occasionnellement les allées bordées de thuyas et de cyprès centenaires. Céleste les suivait des yeux en arrosant ses plantes. Tous les défunts devaient aujourd'hui dresser l'oreille.

Soudain, Léo sentit une main lourde, virile et velue, s'abattre sur son épaule. Son ancien patron, M. Carpopoulos, invité par Marie Toulemonde, venait de le rattraper.
Toujours aussi jovial, aussi chauve, aussi poilu.
- Félicitations, mon garçon ! Vos pubs : super-efficaces ! Vraiment ! Sincèrement ! s'exclama-t-il de sa voix de stentor. Vos photos sont très valables, continua-t-il l'air suffisant. Très valables !
« Léo, j'ai pensé que vous pourriez-vous charger de la pub pour 4S.
Léo le regarda, interloqué.
« J'étais à côté de votre beau-frère, pendant la cérémonie, et il m'a parlé de toutes les économies d'impôts qu'il avait réalisées avec

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

cette campagne publicitaire. Et moi, avec ces impôts sur la fortune que je paye tous les ans… dit-il en haussant encore le ton. J'ai pensé à l'impact que pourraient avoir de belles affiches sur les murs de toutes les villes européennes.

- Mais, quel genre de publicités voyez-vous, exactement ? demanda Léo en commençant à sortir son appareil de son sac et à ajuster un objectif.

- Quelque chose de très chic, qui attire une clientèle riche. J'aurais bien vu une table en haut de la tour Eiffel, nappe blanche, porcelaine, champagne, cristaux, la vue sur Paris la nuit et un couple en tenue de soirée. L'homme offre un vibromasseur plaqué or à la femme, ou mieux, à une poupée gonflable. Ça, ça serait très valable !

Céleste s'éloigna précipitamment pour que M. Carpopoulos ne puisse surprendre son fou rire.

- Euh... Oui... C'est une idée. Hum... Eh bien... Je vais y réfléchir, M. Carpopoulos. Mais aujourd'hui, priorité à la fête. Je vous contacterai dans le courant de la semaine prochaine.

Se détournant, Léo commença à disposer les mariés autour de l'ange de marbre, comme il aurait disposé des fruits sur une table pour faire une nature morte.

Les photos des jeunes mariés tout seuls terminées, commença la valse des photos des mariés avec leurs invités.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Dès que Léo se fut débarrassé du roi du sexe à piles, Céleste vient se coller à son dos et, se haussant sur la pointe des pieds, elle lui susurra :

- Et si on mettait une poupée gonflable plaquée or dans les bras de l'ange de marbre ? Ce serait très valable !

Léo rit.

- Tu n'es qu'une lâcheuse, je t'ai vu, pliée de rire derrière cette tombe.

Du menton, Léo désigna la sépulture la plus proche.

« Clarisse ! Léo avait haussé le ton pour être entendu de ses modèles. Tourne-toi un peu plus vers Juan-Salvador ! Voilà, comme ça !

« Et essaye d'avoir l'air amoureuse, nom de Dieu !

Et il appuya sur l'obturateur.

Céleste lâcha son mari pour mettre son sac de photographe plus à l'abri d'un faux-pas, sur une tombe un peu surélevée ; puis, considérant que cela ferait un siège acceptable, elle s'assit sur la pierre tombale. « Mauricette Gras, lut-elle, 1908 – 1928 ». Voilà qui était sobre et éloquent.

Le tombeau semblait à l'abandon. Céleste soupira : elle préférait voir les tombes de loin. Le plus beau des cimetières perd tout son

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

charme quand on commence à lire les épitaphes. Elle détourna la tête pour diriger son regard vers les mariés, admirant comme le blanc de la robe mettait en valeur la peau si sombre de Clarisse.

Magnifique.

Quel dommage qu'elle ne s'habille qu'en noir, d'ordinaire !

Céleste contemplait son amie avec un peu de jalousie. Quelle était belle, la garce !

Mince et souple. Une grâce exotique de gazelle.

Une liane.

Cette impression était encore renforcée par la coupe de sa robe de mariée : longue, d'une étoffe très souple et soyeuse, près du corps, pour ne pas dire moulante – Clarisse semblait parée d'un jet de lait.

Mais que c'était donc bizarre de la voir vêtue de blanc ! Céleste fronça les sourcils : il y avait quelque chose qui n'allait pas avec cette robe...

Voilà, elle était mal cintrée à la taille. Oui... on avait l'impression que Clarisse avait du ventre.

Impulsivement, Céleste se leva d'un bond, passa en courant devant Léo qui grogna - elle venait de gâcher sa photo - et, se serrant contre une Clarisse ahurie, chercha son oreille pour lui glisser :

- Mais pourquoi tu ne me l'as pas dit que tu es enceinte ?

Elle se dévisagèrent un instant et Clarisse lu le reproche sur le visage de son amie.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- Oh ! Pardon ! Oh ! Céleste, j'arrivais pas à t'le dire ! J'avais peur qu'tu t'moques de moi. Depuis le temps qu'je dis qu'j'aime pas les gosses et qu'j'en veux pas !
Céleste la serra contre elle, la berça dans ses bras.
- Crétine, va ! Tu es enceinte de combien ?
- Trois mois.
- Et tu m'as caché ça tout ce temps ! Mais quelle sorte d'amie es-tu ?
- Pardon...
- Bah !… Ne t'excuse pas, va ! Ce n'est pas ta faute si tu es une idiote…

Tout le monde les regardait, sans comprendre ce que ces deux-là avaient à se congratuler ainsi, retardant d'autant la fin de cet interminable enfer qu'on appelle une séance de photos de mariage. Mais, absorbées par elles-même, elles continuaient à se serrer l'une contre l'autre avec des éclats de rire, malgré les toussotements de plus en plus péremptoires.
Puis, Céleste eut une brusque prise de conscience. Elle attrapa Clarisse aux épaules pour l'éloigner d'elle et mieux voir son visage.
- Mais, tu n'as pas arrêté de fumer !
Clarisse haussa vaguement les épaules, gênée.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

- J'y arrive pas, avoua-t-elle.
« Mais j'ai diminué. J'sais bien qu'c'est pas bon pour ma crevette.
- Ah ! C'est rien de le dire ! s'exclama Céleste avec colère. Et si ton gosse se retrouve, à cause de tes clopes, avec des problèmes de santé qu'il traînera toute sa vie, que lui diras-tu ? Bin, tu comprends, sur le moment, mon vice m'a semblé plus important que toi.
Clarisse fit une tête comme si elle avait avalé un citron et Céleste, après avoir lancé un regard furibond à Don Juan qui, planté à côté d'elles, attendait la fin de leurs effusions en fumant une cigarette, s'éloigna à grands pas furieux. Elle traversa la foule des invités tel un brise-glace fendant la banquise et, toutes voiles dehors, se dirigea vers la sortie du cimetière en faisant crisser rageusement les gravillons des allées pour, toujours furieuse, aller s'asseoir dans le corbillard rose.

Elle claqua la portière avec rage. Cette énergique extériorisation de sa colère la calma brutalement et elle eut honte de s'être tellement emportée et d'être sortie du cimetière comme une diva, en plein milieu du mariage de Clarisse. C'était malheureux d'avoir hérité de la colère et de la violence de son père. Rien que l'idée d'avoir quelque chose en commun avec ce type la rendait malade.
Elle se renversa dans son siège et ferma les yeux.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Soudain, et apparemment sans raison, elle visualisa Josefa dans une de ses colères, les mains aux hanches, le menton levé, tapant du pied parce que son mari n'était pas raisonnable et emmenait sa petite fille se promener sous l'orage. « La tempête d'après la tempête », comme disait Félix Dondedieu en riant.

Oui, les colères de Josefa étaient toujours un spectacle de choix ; Céleste y assistait avec plaisir. Les coups de gueule de Josefa étaient invariablement inspirés par le bon sens.

Jamais elle n'était hargneuse,

ni acrimonieuse,

ni haineuse…

Jamais Céleste ne s'était sentie menacée par la colère de sa grand-mère. Aucune violence physique chez Josefa, rien d'autre que la belle indignation du bon sens bafoué. Jamais Josefa n'avait levé la main sur quiconque.

Céleste se sentit soudain rassérénée. Par quelle aberration de son esprit dérangé avait-elle pu s'imaginer qu'elle tenait sa nature explosive de Romain Dondedieu ? Jamais, de toute sa vie, Céleste n'avait frappé qui que ce soit. Pas plus qu'elle n'agressait verbalement les gens par pur énervement.

Voyons ! Quand Céleste se fâchait, elle tapait du pied comme sa grand-mère, les poings sur les hanches. Oui, c'était sûr, elle ne ressemblait pas à son père mais à sa grand-mère.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Quel soulagement lui apportait cette découverte !
Et comme il était étrange qu'il lui ait fallu tant de temps pour y parvenir !

La séance photo était terminée, la foule refluait vers le parking. Le gros M. Toulemonde, suant et soufflant, vint toquer à la portière du corbillard rose.
Céleste se pencha sur le siège passager pour déverrouiller la porte et le père de Clarisse se hissa laborieusement dans le corbillard. Une fois installé, il sortit sa pochette de soie blanche et essuya méthodiquement sa grosse figure rougeaude. Enfin, toujours haletant, il plia le carré de soie et le remit dans la poche de sa veste.
- Pfuuu... Marie a insisté pour que je porte un gilet sous ma veste et je n'en peux plus de chaleur. (Il soupira.) Clarisse m'a dit que tu allais être publiée. Je te félicite, je suis très heureux pour toi.
« Elle m'a dit aussi que, ton mari et toi, vous cherchez un camping-car pour partir à l'aventure et je crois que je peux vous trouver mieux.
Intéressée, Céleste dressa l'oreille.
« J'ai un bon ami qui est collectionneur. Oui, il collectionne les autocars.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Céleste commençait à voir où il allait en venir et ouvrit de grands yeux d'enfant émerveillé.

« Et justement, continua Roger Toulemonde, il a plusieurs vieux bus anglais des années 60, tu sais, les rouges à impériale, et il aimerait bien en bazarder un pour faire de la place : il a trouvé une rareté en Belgique, un bus de transport de troupes armées datant de la Première Guerre Mondiale. Bref, il ne pense plus qu'à son nouveau bébé et ne sait pas où le mettre, alors...

- Oh, monsieur Toulemonde !

Se penchant par-dessus le levier de vitesses, Céleste étreignit le gros homme.

« Vous êtes épatant !

Il rit.

- Je le savais bien, que ça te plairait. Tu es comme moi, tu n'aimes pas les voitures de maintenant.

Roger Toulemonde conduisait une 2CV de 1972.

« Et puis, il te fera un prix, mon ami. Avec tous les services que je lui ai rendus !

Un sourire lumineux aux lèvres, Céleste n'arrivait pas à trouver ses mots pour remercier le père de Clarisse. Elle attrapa la main boudinée qui reposait sur la cuisse adipeuse et la serra avec reconnaissance. Roger Toulemonde tapota la petite main de Céleste entre ses deux grosses pâtes velues et lui dit en souriant :

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

« Reviens vite ! Tu vas beaucoup manquer à Clarisse. (Il eut un petit rire moqueur.) Et surtout à Marie !

Il adressa un clin d'œil à Céleste. Elle n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles. Insinuait-il ce qu'elle avait compris qu'il insinuait ? Elle cligna des paupières sous le choc et Roger Toulemonde se mit à rire franchement. Un gros rire de gros homme jovial.

« Eh oui, je sais tout, dit-il une fois calmé.

« Ne le dis pas à ma femme ! Ça lui fait tellement plaisir de penser que je ne sais rien, qu'elle me mystifie.

Sous la stupéfaction, la bouche de Céleste s'ouvrit en O. Roger Toulemonde lui mit son index boudiné sous le menton et, d'une poussée, lui ferma la bouche.

« Il faut être réaliste, dit-il. Tu as une idée des besoins de Marie et regarde-moi.

Il écartait les bras, pour mieux exhiber son obésité.

« Avec mon surpoids, faire l'amour en levrette une fois par semaine, et encore, pas pendant trop longtemps parce que je m'essouffle, c'est vraiment mon maximum.

« Mais, aussi curieux que cela puisse sembler, Marie et moi nous nous aimons et nous sommes bien ensemble.

Céleste ne savait que dire, confuse d'avoir reçu cette confidence. Léo la tira d'embarras : il ouvrit la portière du côté conducteur et

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

s'accroupit à côté du véhicule, appuyant ses bras sur les cuisses de sa femme, pour adresser un sourire à Roger Toulemonde.
Quand elle le mit au courant au sujet du bus à impériale, le sourire de Léo s'élargit plus encore.

Dans le corbillard rose, en route vers l'hôtel chic où aurait lieu le repas de noces de Clarisse et Don Juan, Céleste et Léo exultaient. Ils s'imaginaient déjà sur les routes, avec leur autobus rouge.
- On devrait le peindre en rose, lui aussi, remarqua Léo.
- Oh, oui ! En rose fuchsia, pour faire anglais ! s'exclama Céleste.
« Tu sais, continua-t-elle, j'aimerais bien commencer notre périple par l'Écosse. Je me verrais bien passer l'été au bord d'un loch perdu des Highlands.
« Notre autocar rose minuscule dans le paysage grandiose, comme écrasé par l'immensité du ciel aux lourds nuages violet-noir, fit-elle d'un ton inspiré.
« On aura l'impression de vivre un roman de Walter Scott !
« J'irai au village le plus proche à vélo, pour rédiger mon prochain livre ; je m'installerai dans l'antique pub local, aux murs de bois sombre, au milieu des indigènes, pendant que toi, tu crapahuteras

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

autour du loch, pour tenter de capturer l'image de Nessie. À la tombée du jour, tu me rejoindras au pub et nous goûterons tous les whiskys écossais - chaque soir, un nouveau -, avant de retourner à notre petit nid de métal rose. Qu'en penses-tu ?

Il sourit sans quitter la route des yeux, la circulation ne le permettait pas. Il posa sa main sur la cuisse de Céleste et serra doucement.

- Excellent programme. Oui, l'Écosse, ça me plaît.

« Tu as un sujet pour ton prochain livre ?

- Oui, bien sûr. Je vais raconter ce qui se passe réellement dans les pensionnats pour garçons.

Léo eut un rire muet.

- Ça ne m'étonne pas de toi, dit-il. Mais, n'y aura-t-il pas même une femme, dans ton histoire ?

- Si, si, la surveillante générale : une dominatrice sadique.

- Ah, oui ?

La pression de la main de Léo s'accentua sur la cuisse de Céleste.

« Et tu me feras des lectures privées, chaque soir ? demanda-t-il d'une voix faussement perverse.

Céleste haussa un sourcil sévère :

- Uniquement si tu es sage ! Et si tu es *vraiment* très sage, je te ferai des démonstrations.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

Ils étaient arrivés. Léo gara le corbillard rose dans le parking souterrain attenant à l'hôtel quatre étoiles.

Serrés l'un contre l'autre, ils restèrent un instant dans l'obscurité complice de leur véhicule, pour mieux contempler l'avenir qui s'ouvrait devant eux.

Céleste faisait de son mieux pour masquer sa circonspection naturelle : l'avenir pouvait-il réellement être radieux ?

La grosse voiture familiale de Clément vint se ranger sur l'emplacement le plus proche. Comme les Bethléem en sortaient, Céleste se pencha pour mieux voir Joanna et, à travers le pare-brise, ses yeux rencontrèrent ceux de sa sœur.

Son double parfait, oui ; son alter ego.

Et il lui sembla soudain être à la fois ici, sur son siège, et debout dans le parking obscur et poussiéreux. Pendant une seconde d'éternité, les jumelles ne furent plus qu'un seul être, une seule âme – la fusion de la cellule même qui s'était scindée lors de leur conception -, puis chacune retrouva son individualité.

Dans les yeux de Joanna, Céleste distingua le souriant reflet de Dame Fortune, tandis que, sous ses doigts, le velours râpeux de son siège prenait la douce fraîcheur des pétales de roses.

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.

LES NOTES DE L'AUTEUR

N'étant pas historienne, quand il s'est agi d'évoquer Nice pendant la période du gouvernement de Vichy et sous l'Occupation, ainsi que les réseaux qui sauvaient les enfants juifs, je me suis appuyée et librement inspirée du mémoire de maîtrise de 1998 de Céline Marrot-Fellague Ariouet intitulé *Les enfants cachés pendant la Seconde Guerre Mondiale – Aux sources d'une histoire clandestine.* (http://www.lamaisondesevres.org/cel/celsom.html)

En ce qui concerne l'érudition de Clarisse au sujet des us sexuels de l'Antiquité Romaine, elle a été puisée dans *La vie sexuelle à Rome,* de Géraldine Puccini-Belbey (Éditions Tallandier, 2007), ainsi que dans *Le sexe et l'effroi*, de Pascal Quignard (Éditions Gallimard, 1996).

DU MÊME AUTEUR :

►LE CORBILLARD ROSE, *roman, 2008.*

ESMERALDA OU L'ŒUVRE AU NOIR, *essai, 2011.*

PHILTRES, ENCHANTEMENTS ET SORTILÈGES, *roman, 2013.*

SHEELA–NA–GIG, *roman érotique, 2014.*

CONTES ÉROTICO–CRÉPUSCULAIRES, *nouvelles érotiques, 2015.*

JEUX D'ANGE HEUREUX, *roman, 2016.*

E-books à télécharger gratuitement à l'adresse : http://erin-liebt.com

Auteur contemporain.

Ce texte a été déposé. Il est la propriété de son auteur.

Sa diffusion gratuite sous sa forme actuelle de PDF est seule autorisée.

Texte protégé en vertu des articles L111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle, loi du 1er juillet 1992.
En vertu de l'article L122-4 du Code de la propriété intellectuelle : « Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »
(Extrait du *Code de la propriété intellectuelle*, Dernière modification du texte le 22 décembre 2014 - Document généré le 15 janvier 2015 - Copyright (C) 2007-2008 Legifrance)

Pour contacter l'auteur : http://erin-liebt.com

© Erin Liebt, 2008. Tous droits réservés.